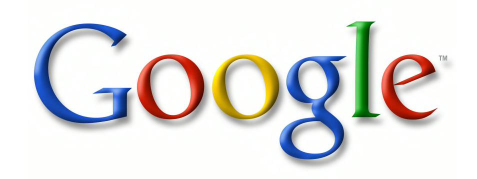


DE L'IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

MÉMOIRES

DE

MISTRISS BELLAMY,

ACTRICE

DU THÉATRE DE COVENT-GARDEN,

AVEC UNE NOTICE SUR SA VIE,

PAR M. THIERS.

TOME PREMIER.

PARIS.

PONTHIEU, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,

GALERIE DE BOIS, N° 252.

1822.

INTRODUCTION

AUX

MÉMOIRES DE MISTRISS BELLAMY.

Mistriss Bellamy a peu laissé à dire aux historiens de sa vie, car elle a tout raconté elle-même avec cette sincérité d'une ame élevée qui, comptant assez sur la noblesse de ses sentimens, croit pouvoir avouer toutes les imprudences de sa conduite. Mais sa naissance, son éducation, sa carrière dramatique, sa vie privée, son caractère tendre, noble et inconsidéré, sa fin déplorable, ses amitiés avec les premiers hommes de son siècle et de sa patrie, excitent une foule de réflexions que nous n'avons pas cru devoir omettre. En donnant les Mémoires dramatiques, on n'a pas eu pour but unique de fournir un traité de la représentation théâtrale, mais on a voulu réunir en quelque sorte les annales d'une classe particulière qui, libre et isolée au sein de la société, se livre à toutes les passions qu'elle est destinée à représenter sur le théâtre, vit avec une espèce

d'entraînement et d'ivresse, et a confondu dans un même récit ses aventures et les principes de son art. Les acteurs et actrices célèbres ont donné en effet des Mémoires, où se trouvent des réflexions sur leur profession, mais jamais ils n'ont donné de traité en forme. Vivre et sentir, pour eux, c'est apprendre leur art; raconter leur vie, c'est expliquer leur talent.

Mistriss Bellamy devait tout à la nature, qui la fit intelligente et sensible, qui la doua d'une voix pénétrante, et d'une beauté non point régulière, mais touchante et expressive; elle ne dut rien à l'art, et aussi elle n'en a point parlé du tout dans ses Mémoires; mais elle a raconté sa vie et son âme; et si elle ne raisonne point sur la représentation théâtrale, elle nous donne à penser sur le cœur humain, elle nous éclaire sur la carrière du théâtre et sur les vicissitudes de la condition humaine.

Mistriss Bellamy était fille de lord Tyrawley, connu par son caractère et ses talens. Il semble que, fille reconnue et chérie d'un père riche et puissant, sa vie aurait dû s'écouler comme celle de toutes les jeunes personnes de même condition. Cependant il n'en fut point ainsi. Je ne veux pas étaler ici une vaine morale, mais, en réfléchissant sur la vie humaine, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la manière dont un mal en

amène un autre. L'aïeule de mistriss Bellamy, privée de ressources par son inconduite, avait été obligée de confier sa fille à la célèbre Arabelle Churchill, sœur de Marlborough et favorite de Jacques II. Celle-ci n'était point une mère, et ne sut pas la soustraire à la passion de lord Tyrawley. De cette passion naquit une malheureuse fille, mistriss Bellamy, douée de toutes les qualités dont la nature semble combler avec prédilection ces enfans nés de l'amour et confiés au hasard. Lord Tyrawley lui-même, quoique sensible et aimant, n'avait pas la *sollicitude* d'une mère, et ne pouvait en avoir les soins. Envoyé en Russie, et ne pouvant y conduire sa fille avec lui, il la confia à la garde d'une amie. A peine fut-il parti que la jeune Bellamy, touchée de compassion pour sa mère, courut à elle, malgré la défense de lord Tyrawley. Mais cette fille généreuse et imprévoyante ne comprit pas que son inutile dévouement contrarierait la volonté paternelle. Lord Tyrawley, indigné, renonça à elle, lui retira ses bienfaits, et elle fut laissée à la charge de sa mère qu'elle avait cru secourir.

On devine la suite d'une telle existence. La mère de mistriss Bellamy était vouée au théâtre, et vivait avec des actrices. Parmi elles, se trouvait la célèbre mistriss Woffington. Douée d'une intelligence prompte et étendue, d'un cœur sen-

sible et passionné, cultivée par la meilleure éducation, la jeune Bellamy ne devait-elle pas plaire à la fameuse actrice? Elle lui plut en effet, et fut comblée de ses caresses. Là, se trouvaient Shéridan et Garrick. Shéridan, digne père du célèbre tribun anglais, était à la fois écrivain distingué, grand acteur, directeur de théâtre, et aussi ferme, aussi généreux, aussi prodigue que son illustre fils. Garrick, au contraire, jaloux de Shéridan, présentait avec lui le plus singulier contraste : envieux, avare, astucieux, comme s'il n'eût pas été passionné, il travaillait sa fortune et ses succès, et mesurait aussi bien sa vie que son talent. Tous deux enfin composaient une société séduisante pour une jeune fille qui avait elle-même des dispositions pour la scène. Entre mistriss Woffington, Shéridan et Garrick, on ne pouvait parler que de théâtre; la jeune Bellamy écoutait et se sentait enflammée. Elle accepta un rôle dans une représentation donnée à la campagne, et charma de ses talens naissans le Roscius anglais. Liée bientôt d'amitié avec les filles de M. Rich, directeur du théâtre de Covent-Garden, l'un des deux premiers théâtres de Londres, elle se trouva presque invinciblement engagée dans la carrière de sa mère. Ces jeunes personnes lisaient des vers : tandis que mistriss Bellamy déclamait une tirade d'Othello, M. Rich

passe près de l'appartement où elle était, et il est frappé de la voix la plus touchante qu'il eût jamais entendue. Ravi, il s'approche et aperçoit mistriss Bellamy. Il avait besoin d'une jeune actrice, et il veut aussitôt la faire débuter à Covent-Garden. Un cœur chaud et passionné, qui se plaisait à donner l'expression à de beaux vers, une mère actrice, une société composée de rois et de reines de théâtre, tout entraînait la fille de lord Tyrawley et devait la séduire. Son début fut résolu. Le talent a quelques manières de débuter qui sont partout les mêmes. D'une part, mistriss Bellamy intéresse M. Rich; de l'autre, elle déplaît à M. Quin, acteur célèbre et tyran du théâtre de Covent-Garden, mais d'ailleurs généreux et bienfaisant. M. Rich offrait un caractère singulier et tel qu'on en rencontre quelquefois. Avec une docilité et une soumission habituelle, il avait des jours de force, et ces jours-là il était indomptable. Malgré M. Quin, il fit débuter mistriss Bellamy, la couvrit de parures qui alors n'abondaient pas au théâtre, et la produisit sur la scène malgré tous les obstacles et les bruits défavorables qu'on avait répandus. S'il en coûte tant à l'homme dont le front est le plus assuré, de se montrer, pour la première fois, à ses semblables, combien ce début doit-il être pénible pour une jeune fille sortie à peine de l'asile domestique, gardée jusqu'à ce

jour par l'amitié, et, pour la première fois, livrée à la multitude qui acquiert tout droit de la juger. Ces sentimens qu'elle exprimait naguère avec tant de volupté et d'une voix si douce, ces accens qui la soulageaient en sortant de sa bouche et de son cœur, combien il doit lui en coûter de les répandre aujourd'hui ! Combien il lui est difficile de songer à des expressions tragiques, lorsqu'elle est tout occupée de ce public qui l'entoure, qui la presse, qui l'assiége de ses regards et de son attention! Tous les débuts ont cette difficulté, qu'il faudrait oublier le public la première fois qu'on le voit, et que le jour où il faudrait pouvoir le plus, on peut le moins. Mistriss Bellamy parut tremblante et s'évanouit plusieurs fois. La multitude, qui n'est rien, et veut être quelque chose, est si fière d'intimider, qu'elle récompense la peur qu'elle inspire. Sans entendre mistriss Bellamy, qui ne put jamais élever la voix pendant les quatre premiers actes, elle la couvrit d'applaudissemens. Au quatrième, enfin, la jeune débutante, aguerrie, échauffée par son rôle, déploya des moyens inattendus, charma l'auditoire, ravit le bon M. Rich, qui fut dédommagé de son énergie d'un jour, elle désarma surtout son ennemi M. Quin, qui devint aussitôt son protecteur et son soutien, et demeura depuis son plus fidèle et son plus généreux ami.

Il n'y a rien qui *réussisse comme le succès*. Un pareil début dut amener des suites brillantes, et valut bientôt à la fille de lord Tyrawley des amitiés illustres et de hautes protections. L'Angleterre ne se conduit point comme nous envers les artistes dramatiques; elle ne flétrit pas les talens qu'elle aime le plus, et elle n'exclut pas des sociétés ceux qu'elle a couverts d'applaudissemens sur la scène. Chaque famille écarte ses enfans d'une profession périlleuse; mais elle estime, elle honore ceux qui, une fois consacrés au théâtre, y ont conservé une conduite honnête et pure. Les plus grandes dames se font protectrices d'une jeune débutante, la reçoivent dans leur société, la placent à côté de leurs filles, secondent ses bénéfices et ses succès, et font par bienveillance ce qui, de la part des hommes, semblerait inspiré par l'amour ou la galanterie. Pour moi, qui ne fais honneur qu'à la nature et aux circonstances du caractère des individus et des peuples, qui apprécie leurs avantages divers, mais qui suis toujours prêt à leur contester des mérites dont ils sont trop fiers, je ne vanterai pas trop l'Angleterre de cette espèce d'équité envers une classe particulière de la société. Cette Angleterre, si fière, si dédaigneuse, si brutalement injuste envers la France, et qui, dans des journaux du dix-neuvième siècle, a le mauvais goût de traiter

une nation rivale avec l'aveuglement et la fureur d'un parti ou d'une secte, cette Angleterre se vante trop de ses avantages pour qu'on ne lui montre pas à quoi ils se réduisent. Les Anglais, a dit l'un des hommes les plus sages entre tous ceux qui ont écrit sur les nations étrangères, les Anglais, s'ils ne sont foux de la folie générale, le sont de mille folies particulières. Il est vrai qu'il y a chez ces fiers insulaires beaucoup moins de conventionnel que partout ailleurs. Dès le bas âge, on soigne chez eux la nature, on prétend ne la gêner en rien : dans les arts, ils la vantent avec outrance, et la transportent telle quelle dans leurs peintures. Aussi ne séparent-ils pas le comique du tragique, le trivial du sublime; et ils sont privés d'idéal dans les arts ainsi que dans les mœurs. S'ils n'ont pas la morgue des pays à usages, ils manquent de tenue et de dignité malgré leur extérieur froid et contenu. Ainsi, le célèbre Fox, quoique ministre, joue et s'enivre; le peuple fait ses élections au milieu des orgies. Chez eux, en un mot, il y a moins de contrainte extérieure, et c'est à cela peut-être qu'est due l'équité apparente avec laquelle ils traitent certaines classes de la société. S'ils n'ont pas la vanité de la mode, ils ont celle de la bizarrerie; et leurs plus grands écrivains, comme Sterne, se tourmentent pour être originaux. Vivant enfin

sous un climat qui leur donne le besoin des liqueurs et des émotions fortes, ils s'enivrent, et veulent voir expirer sur la scène une grande partie des personnages d'une tragédie. Il faut que leurs acteurs se livrent à des mouvemens violens et convulsifs. Ainsi, mistriss Bellamy eut la plus grande peine à se faire pardonner un ton plus simple. Je ne nie pas les grandes qualités que la nature mêle à tous ces défauts : mais quand un peuple ne veut voir que le mauvais côté d'autrui, il faut lui montrer le sien. Je sais que tout change aujourd'hui, que les provinces, les royaumes tendent à l'uniformité par leurs communications réciproques : mais enfin voilà comment étaient les Anglais à la fin du siècle dernier.

C'est au milieu d'une société pareille que se montra mistriss Bellamy. Les protectrices ne lui manquèrent pas, et on en voit autour d'elle de tous les caractères ; s'il en est d'excellentes, il en est une, la duchesse de Queen'sberry, qui se plaît à rabaisser en obligeant, et, après une humiliation, aime à étonner par des bienfaits imprévus. Les amans se joignent aux amies. Mistriss Bellamy, d'après tout ce que les contemporains nous ont appris, n'était point exactement belle : sa taille était moyenne ; mais elle était pleine de grâces : elle avait un bras et une main dont elle faisait vanité, et surtout un son de voix enchanteur. Une

ces dépenses, qui en profitait lui-même, fournirait au paiement deses dettes : mais Calcraft, qui mettait peu de prix aux grâces de sa compagne, profitait, en attendant, de la faveur qu'elle avait l'art de lui obtenir. Pour elle, d'une conduite irréprochable pendant la durée de cette union, elle se livrait au penchant de son cœur, secourait la famille de Calcraft lui-même qu'il abandonnait, réparait secrètement ses concussions, et recommandait les malheureux aux hommes puissans dont elle était adorée. A ses côtés, on voit un ami constant, et fait pour honorer cette femme charmante; c'est Henri Fox, long-temps secrétaire de la guerre, père du célèbre Charles Fox, et déjà en lutte avec le père de Pitt ou lord Chatam. Ce noble et vertueux ministre, plein de douceur et de sens, préparait alors l'éducation de son fils, dont il fit un homme supérieur, sans pouvoir en faire un homme tempérant. On verra ici tout ce qu'il faisait pour l'habituer d'avance à être fidèle à sa parole, et comment un père sage, bienfaisant et juste, préparait un fils qui fut généreux et grand.

Mistriss Bellamy était douée du caractère le plus facile : endettée, elle s'endettait encore pour un caprice ou un bienfait. Elle était l'une des meilleures écuyères du royaume. On verra même l'indigne Calcraft profiter de cette circonstance

pour mettre ses jours en péril. Elle aimait les chevaux, et faisait seulement pour ses équipages une dépense considérable. Dans les momens même où elle était le plus pressée, un malheureux à secourir, un service à rendre, lui faisaient oublier tous ses engagemens. Mais alors elle avait devant elle un avenir immense; plusieurs amies lui avaient assuré leur héritage; ses gains au théâtre étaient de plus en plus considérables, et la fortune de Calcraft, grâce à ses soins, se grossissait tous les jours.

Tout est si facile dans la jeunesse, et pendant le premier mouvement du bonheur; tout semble venir à nous et s'offrir comme de soi-même; les applaudissemens, les amitiés, la fortune. Il arrive enfin le jour où tout se retire, où il faut courir après les choses qui nous fuient, et les atteindre avec des forces usées. L'indigne Calcraft irrite enfin mistriss Bellamy, et elle se décide à l'abandonner, au grand étonnement de ceux qui les croyaient époux. Elle se retire chargée de dettes, refuse d'user d'une loi nouvelle, au moyen de laquelle elle eût pu s'acquitter, et forme le projet de payer ce qu'elle devait avec le seul revenu de ses travaux. Mais un attachement nouveau, des voyages, un reste d'enivrement, de succès et de dépenses achèvent de la ruiner; et, lorsque l'enthousiasme du public est passé, elle se trouve accablée de dettes et sans moyen de fournir à son existence.

Cette femme charmante avait captivé jadis tous ses amis; son esprit élevé, son caractère généreux les avaient enchantés. Souvent dans une pareille situation, on aime le succès, en croyant n'aimer que le mérite. Aussi nous ne voyons plus auprès de Bellamy aucun de ses amis, quoique ses qualités soient les mêmes. Elle n'en accuse aucun; elle ne se plaint que du perfide Calcraft; mais enfin ses nombreux amis n'y sont plus; l'infortunée est seule, livrée aux obsessions de ses créanciers, rebutée des directeurs de théâtre, souvent exposée aux cruautés de la justice anglaise, et manquant parfois du nécessaire. Ruinée par un incendie, dépouillée de ses riches pierreries par un vol de Calcraft, privée par la perfidie d'un domestique d'un immense héritage, elle demeure sans ressources, et, dans sa détresse, fait encore du bien. Cette femme est un exemple unique d'une bonté facile et, on peut dire, imprudente. On n'a jamais vu peut-être au même degré, oublier ses propres besoins à la vue du besoin présent des autres. Réduite à la dernière extrémité, elle veut attenter à ses jours, et elle en est empêchée encore par le désir de faire l'aumône à une malheureuse mère plus pauvre qu'elle. C'est alors que le désir de se rappeler au souvenir du public, lui inspira l'idée d'écrire ses Mémoires. Ils en reçurent un accueil

extraordinaire, et eurent quatre éditions successives. Les divers théâtres lui accordèrent des bénéfices. Il faut ou enchanter le public ou provoquer vivement sa pitié. Quand mistriss Bellamy eut renoncé à plaire, et se fut résolue à toucher, l'infortunée obtint encore quelques soulagemens. Cependant elle ne fut point débarrassée de ses dettes; ce cruel souci ne l'abandonna jamais; elle obtint pourtant une existence un peu plus calme. Mère de plusieurs enfans, d'une fille dénaturée, d'un fils excellent, mais mort dans l'Inde, d'un autre, dissipé et sans conduite, elle obtint néanmoins de ce dernier quelques consolations. Cette qualité de mère fut sa dernière ressource. Comme mère, elle n'avait pas failli, comme mère, elle fut soulagée. Ainsi, quelque brillans que soient les dons que nous a faits la nature, quelque heureux que soient les instans que la fortune nous dispense, il n'y a de félicité assurée que dans les rapports réguliers. Née de passions illégitimes, jetée au milieu du désordre, vivant dans le désordre, malgré tous les dons, malgré la plus extraordinaire bonté, et tout ce qui aurait dû lui concilier les hommes, mistriss Bellamy fut encore un exemple unique d'infortune et de cette punition que la nature attache toujours à l'infraction de ses lois. La nature sans doute ne défend aucune profes-

sion ; elle admet le bien dans toutes, mais dans toutes elle a voulu que la femme fût fille chérie et surveillée, épouse fidèle et protégée, mère soigneuse : hors de-là, point de repos, de bonheur, de vieillesse heureuse. Si l'homme peut s'aventurer, parce que, fort, il peut partout se protéger lui-même, la femme ne peut sortir de ses rapports naturels sans succomber de faiblesse et souffrir de tous les maux. Quoi qu'il en soit, on lira ces Mémoires avec une extrême curiosité, et un tendre intérêt pour la noble et généreuse héroïne qui les a écrits. La traduction que nous publions ici, pleine de fidélité et d'élégance, fut un délassement de jeunesse pour un homme que de hautes fonctions appellent aujourd'hui à de plus graves et à de plus utiles soins.

MÉMOIRES

DE GEORGES-ANNE

BELLAMY,

ACTRICE

DU THÉATRE DE COVENT-GARDEN.

LETTRE PREMIÈRE.

MISTRISS BELLAMY A MISS ***.

Londres, 20 septembre 17 —.

Madame,

Par déférence pour vos ordres et pour les conseils de plusieurs de mes amis, j'entreprends d'écrire mon apologie, et de me disculper de toutes les calomnies qui ont été publiées contre moi. Ma conduite, à plusieurs égards, n'a pas été exempte de blâme; je le sais, et cependant je ne peux me refuser au désir de me laver de ceux de ces reproches que je n'ai pas mérités.

Ce n'est pas sans amertume que je vais traîner mon imagination sur le souvenir de toutes mes erreurs; mais vous avez désiré de connaître dans le plus grand détail les particularités de ma vie. Je tâcherai de me les rappeler toutes, et je les mettrai sous vos yeux dans une suite de lettres que je continuerai à mesure que les faits se présenteront à ma mémoire. Vos bons offices répandront, je l'espère, ma justification dans cette société choisie, dont je désire de recouvrer la considération. Un jour, peut-être, j'oserai donner au public ces Mémoires recueillis pour votre amusement. Heureuse, si le tableau de mes fautes et de mes malheurs peut, comme un fanal salutaire, écarter l'imprudente jeunesse de ces rives trompeuses sur lesquelles on lui promet le plaisir et la gloire, et où, comme je le sais trop, elle ne doit trouver que le remords et l'infortune!

Je serai souvent prolixe; mais votre amitié ne me lira point avec l'œil sévère de la critique. La main consolatrice du temps n'a pu rendre encore à mon esprit une tranquillité, troublée par tant de tristes événemens, et de plus tristes réflexions. Je compte donc sur

votre indulgence pour mon style, comme je l'implore pour ma conduite.

Je n'ai pas, comme un personnage célèbre (1), le projet de remplir plusieurs volumes des événemens qui ont précédé mon existence. Cependant, comme j'ai lieu de penser que quelques-unes des traverses de ma vie ont pris leur source dans des faits fort antérieurs à ma naissance, je suis obligée d'entrer dans plusieurs détails relatifs à ma famille. Un *mauvais* libelle publié en 1761, contenant, outre beaucoup de mensonges sur mon compte, plusieurs particularités offensantes pour ma mère; je dois, avant tout, la justifier d'imputations injurieuses, et pour cela, je suis contrainte de commencer mon récit à l'époque de sa naissance.

Ma mère était fille d'un riche quaker, fermier du comté de Kent, dont le nom était Seal. Il retirait de ses houblonnières, qui étaient très-grandes, tant de bénéfice, qu'il

---

(1) Tristram Shandy, dont les malheurs, ainsi que chacun sait, commencèrent neuf mois avant sa naissance, et qui ne vient au monde qu'au troisième volume de son histoire. (*Note du traducteur.*)

se vit en état d'acheter, près des eaux de Tumbridge, une terre appelée le mont Sion. Pendant quelques années, il jouit en paix du fruit de son industrie. Mais, un soir d'automne, étant resté trop tard aux champs, il gagna un rhume, à la suite duquel vint une fièvre qui l'emporta en peu de jours.

Il n'avait point fait de testament : tout ce qu'il possédait tomba entre les mains de sa femme, sans qu'aucune portion en fût légalement réservée à ma mère, qui avait alors environ quatre ans.

Ma grand'mère, jeune, encore jolie, se trouvant veuve avec un seul enfant, et propriétaire d'une fortune indépendante, pensa que rien ne l'obligeait à suivre les entreprises de mon père, qui demandaient beaucoup de soins et d'activité. Elle vendit donc tout ce qu'elle avait à Maidstone, et se retira aux eaux de Tumbridge. Elle y meubla avec élégance quelques maisons qu'elle louait aux gens riches pendant la saison des eaux.

A peine fut-elle établie dans son nouveau domicile, que sa fortune et sa beauté lui attirèrent les regards de tous les jeunes gens du voisinage, principalement de ceux de la

même secte. Pendant deux ans elle résista à leurs attaques. Enfin, pour son malheur et celui de sa fille, elle donna sa main à un M. Busby, architecte estimé, et qui passait pour riche. Ma grand'mère, pendant qu'il la recherchait, avait conçu une si haute opinion de sa probité et de sa délicatesse, qu'elle l'épousa sans stipuler, ni pour elle, ni pour son enfant, aucune réserve de sa fortune. Il lui fit, à la vérité, les plus belles promesses, tant pour l'une que pour l'autre; mais elle n'eut que trop tôt sujet de se repentir de son imprudence.

Parmi les personnes de qualité qui occupaient de temps à autre les maisons de mon aïeule, était mistriss Godfrey, sœur du fameux duc de Marlborough. Une fille d'un premier lit de M. Busby était attachée à cette dame, et demeurait chez elle. Mistriss Godfrey, pendant son séjour à Tumbridge, avait conçu pour ma grand'mère une telle bienveillance, et pour ma mère une telle tendresse, qu'elle offrit de prendre celle-ci chez elle, et de la faire élever, à tous égards, comme sa propre fille miss Godfrey. Ma grand'mère, qui n'avait alors aucune raison de douter que son mari

ne reconnût à sa fille une fortune considérable, se refusa poliment à cette offre; mais elle promit que, l'hiver suivant, lorsque mistriss Godfrey retournerait à Londres, elle l'y accompagnerait et y passerait avec elle trois ou quatre mois.

Les eaux étant finies, mistriss Godfrey partit pour Londres; en y arrivant, elle apprit que son illustre frère était abandonné par les médecins; elle était alors un peu brouillée avec la duchesse de Marlborough, à qui elle reprochait avec raison d'avoir montré au public ce grand homme tombé en enfance. Cette circonstance l'empêcha de le voir à ses derniers momens. Je dois ajouter ici que la duchesse avait coutume de prendre dans son carrosse le duc de Marlborough, et de le conduire avec elle partout où elle allait, faisant ainsi une espèce de parade de cet homme célèbre, aussi redoutable dans un camp, par ses talens militaires, que recommandable dans le cabinet par l'étendue de ses connaissances. Certes, ce spectacle des ruines d'un héros devait révolter tous ceux à qui on avait l'indiscrétion de le faire voir.

Mistriss Godfrey ne pouvant aller elle-même

à l'hôtel de Marlborough, et cependant désirant d'en savoir des nouvelles, y envoya la fille de M. Busby. Avec elle y alla ma mère qui avait suivi à Londres mistriss Godfrey.

En arrivant à la porte de l'hôtel, elles la trouvèrent ouverte, et, à leur grande surprise, elles ne rencontrèrent pas une ame dans tout l'espace qu'elles eurent à parcourir pour parvenir à l'appartement où le corps était exposé. Pas un cierge ne brûlait dans la chambre; pas une personne n'y veillait: tel était le respect, tels étaient les honneurs que rendaient à l'un des premiers hommes de son siècle, les personnes qui lui étaient unies par les liens les plus chers.

Mistriss Godfrey instruite de ce honteux abandon, en fut frappée au point qu'elle en contracta une longue et dangereuse maladie. Elle finit par tomber dans un état tel, que si l'on avait eu pour elle aussi peu d'attention que pour son frère, elle eût été enterrée toute vive. Un dimanche matin, se trouvant mieux qu'elle n'avait été depuis quelque temps, elle s'habillait pour aller à la chapelle. Tout-à-coup, elle tomba, présentant toutes les apparences de la mort.

LETTRE II.

24 septembre 17 —.

Je reviens à ce qui concerne ma famille. Peu de temps avant cet incident, mon aïeule avait reconnu que l'homme en qui elle avait pris tant de confiance l'avait étrangement trompée. M. Busby, loin de posséder la fortune qu'on lui supposait, était perdu de dettes. Ses créanciers saisirent toutes les propriétés de sa femme qui, n'ayant pris aucune précaution pour s'assurer, non plus qu'à sa fille, une partie de son bien, se trouva dénuée de toute ressource.

Ce revers de fortune l'engagea à accepter avec reconnaissance l'offre que lui avait faite mistriss Godfrey. Elle s'estima heureuse d'avoir trouvé pour sa fille un si respectable asile. Mais quelques avantages que semblât promettre alors cette protection, j'ai lieu de penser qu'elle devint la cause première des malheurs de ma mère qui, ainsi soustraite à la

surveillance maternelle, se trouva exposée à toutes les tentations dont sont environnées la jeunesse et la beauté.

Placée, par mistriss Godfrey, dans une pension où était la fille de cette dame, elle y resta jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de quatorze ans, époque à laquelle, pour son malheur, elle attira les regards du lord Tyrawley. Ce seigneur, jeune alors, et aussi célèbre par sa galanterie que distingué par son esprit, son courage et ses talens, ayant un jour rencontré ma mère, fut si frappé de ses charmes, qu'il résolut de la séduire. Ma mère, sensible à ses soins, flattée des attentions d'un homme d'un si haut rang, n'eut point de peine à se laisser persuader de quitter sa pension. Elle saisit, en conséquence, la première occasion favorable, et, renonçant aux bontés de sa généreuse protectrice, alla chercher le bonheur dans les bras de son amant.

Lord Tyrawley, glorieux de son succès, conduisit sa conquête à sa demeure, à Sommerset-House, où elle fut traitée avec les mêmes égards que si elle eût été lady Tyrawley. Souvent il lui avait promis qu'il l'élèverait à ce rang, et il continua de le lui faire

espérer. Égarée par ses promesses mensongères, tranquillisée par l'affection qu'elle éprouvait pour lui, par la tendresse, chaque jour plus vive, qu'il lui témoignait, elle prit le nom de lady Tyrawley, et crut follement être aussi véritablement la femme de son amant, que si le nœud nuptial eût été serré d'une manière indissoluble.

Quelques mois s'écoulèrent, au bout desquels lord Tyrawley reçut ordre de joindre en Irlande son régiment. Il lui était d'autant plus important d'obéir, que ses intérêts en ce pays avaient le plus grand besoin de sa présence. Leurs regrets furent mutuels, ceux de mylord parurent extrêmes.

Arrivé en Irlande, il trouva ses affaires dans un état très-différent de celui où il les croyait. Le régisseur de ses terres avait profité de l'absence et de l'inattention de son maître pour s'enrichir à ses dépens. Il en résultait que mylord, au lieu de toucher une forte somme qu'il croyait exister entre les mains de cet intendant, fut tout étonné de se trouver devoir beaucoup d'argent. Il avait vécu jusqu'alors d'une manière très-dispendieuse, et ses dettes s'élevaient en masse à une énorme

somme. Un seul expédient se présentait pour le tirer d'embarras, celui d'épouser quelque riche héritière. Mais son attachement pour ma mère semblait mettre à ce projet un obstacle insurmontable. Il se flatta qu'elle l'aimait assez pour ne pas s'opposer à une démarche qui pouvait seule le sauver d'une infaillible ruine. Mais, comme il connaissait la violence de son caractère, il tremblait de lui en faire la proposition. Il hésita long-temps avant de prendre un parti qui l'exposait à la perdre pour toujours.

Cependant la nécessité le pressait : il avait jeté les yeux sur miss Stewart, fille du comte de Blessington. On supposait une fortune de 30,000 liv. (1) à cette jeune personne, qui d'ailleurs témoignait pour lui quelque penchant. Elle n'avait pas, il est vrai, à s'enorgueillir de sa beauté : cependant, sa figure était agréable ; et ce qui était d'un bien plus grand prix, le ciel l'avait douée du plus heureux caractère qu'il ait jamais accordé à aucune femme. Inutiles avantages ! Une fâcheuse

---

(1) Cette expression, dans tout le cours de l'ouvrage, désigne des livres sterlings.

destinée devait l'unir à un homme qu'un autre attachement rendait incapable d'apprécier son mérite.

Pendant que mylord lui faisait la cour, le père de la demoiselle, soucieux du bonheur de sa fille, fit des recherches sur tout ce qui regardait son gendre futur. Il entendit parler de sa liaison avec ma mère, et prit le parti d'écrire à celle-ci une lettre polie, par laquelle il la priait de l'instruire de la nature de ses engagemens avec lord Tyrawley. Il lui faisait part en même temps du motif de ces questions.

Ma mère, lorsqu'elle reçut cette lettre, était encore mal rétablie d'une couche assez récente. Affaiblie par son indisposition, elle n'eut pas la force de résister au choc de ses passions. La colère l'emportant sur la tendresse, et lui faisant oublier toute prudence, elle adressa au comte de Blessington toutes les lettres qu'elle avait reçues de son amant. Dans le nombre, en était une qu'elle avait reçue par le même courrier : elle ne l'avait pas encore ouverte, et elle l'envoya sans la décacheter. Lord Tyrawley, dans cette lettre, l'instruisait de la triste position de ses affaires, et de la né-

cessité à laquelle il se voyait réduit de faire un mariage de fortune. Il ajoutait qu'il ne resterait avec la femme qu'il se proposait d'épouser, que le temps qu'il lui faudrait pour se mettre en possession de son bien, après quoi il volerait sur les ailes de l'amour pour le partager avec elle; quoiqu'une autre dût avoir sa main, elle seule aurait son cœur, et serait, devant Dieu, sa véritable femme. Pour le lui prouver, disait-il, il avait préféré miss Stewart, laide et sotte, à une autre personne qui, pourvue d'une fortune aussi considérable, avait de plus de l'esprit et de la beauté; tant il avait craint de trouver dans son mariage une occasion de porter atteinte aux sentimens qu'il avait voués à sa maîtresse!

Vous concevez quelle indignation dut saisir lord Blessington, lorsqu'il vit des preuves aussi convaincantes de la perfidie de mylord. Dans sa colère, il se hâta de défendre à sa fille de recevoir Tyrawley, ou de lui écrire. Tardive précaution! Déjà les deux jeunes gens étaient époux : ils avaient serré leurs nœuds à l'insu du comte.

Lord Tyrawley devint ainsi la victime de sa duplicité. Privé de la fortune sur laquelle

il comptait, et uni à une femme qu'il ne pouvait aimer, il se trouva véritablement malheureux. Déterminé cependant à se débarrasser, de quelque manière que ce fût, de sa nouvelle épouse, il demanda sur-le-champ au ministre à être envoyé à la cour de Lisbonne. Il obtint facilement cet emploi : personne n'était plus propre que lui à le remplir. Il possédait à fond la langue portugaise, et surpassait en talens et en connaissances tous ses concurrens.

En se séparant de sa femme, lord Tyrawley lui fit 800 liv. de pension : elle alla occuper, dans Sommerset-House, l'appartement même dans lequel ma mère avait demeuré. Celle-ci n'avait pas plutôt appris le mariage de son amant, qu'elle s'était hâtée de fuir un lieu qui lui rappelait son bonheur passé et ses espérances déçues. Déterminée à ne plus revoir des objets susceptibles de réveiller de si tristes souvenirs, elle n'emporta ni son argenterie, ni aucun des présens dont l'avait comblée, en diverses occasions, le plus généreux des hommes.

LETTRE III.

17 septembre 17 —.

Peu de temps avant que ma mère, au désespoir, quittât la demeure de lord Tyrawley, une parente de mon aïeule, prenant en considération les pertes que celle-ci venait d'éprouver, lui avait laissé par testament une maison. Elle l'habitait, en louait une partie, et vivait tant de ce petit revenu que des bontés de sa respectable amie mistriss Godfrey. Quoiqu'elle n'eût pas vu sa fille depuis son évasion, et qu'elle fût très-mécontente de sa conduite, elle ne put, dans une circonstance si critique, lui refuser un asile : ma mère vint demeurer avec elle.

Pendant qu'elle habitait Sommerset-House, elle avait eu occasion de voir une des principales actrices du théâtre de Drury-lane, nommée Butler, qui était venue la prier de s'inté-

resser à son bénéfice (1). Il s'était formé entre elles une espèce d'intimité; et pendant le séjour de lord Tyrawley en Irlande, mistriss Butler allait souvent passer la soirée chez ma mère. Celle-ci, qui lui avait confié les détails de son bonheur, alla lui raconter ses peines et la consulter sur sa position.

Mistriss Butler, ne voyant aucune apparence qu'elle renouât jamais une liaison avec son amant offensé, lui conseilla de prendre la profession qu'elle-même avait embrassée. Ma mère était grande, sa figure était imposante, et ne manquait point de beauté; mais un maintien froid et composé, qu'elle avait pris probablement des Quakers, avec lesquels elle avait passé les premières années de sa vie, lui promettait peu de succès sur le théâtre : cependant, vaincue par les conseils et les instances de mistriss Butler, elle se décida à entrer dans cette carrière.

Les théâtres de Londres ne pouvant alors lui offrir un engagement avantageux, on lui

(1) Représentation donnée à son profit. Chaque acteur, outre ses appointemens, a un bénéfice. Il en sera souvent question dans ces Mémoires. (*Note du traducteur.*)

conseilla d'aller en Irlande, où elle trouverait quelques amis parmi ceux de lord Tyrawley : elle en avait vu plusieurs à Sommerset-House. Elle prit donc ce parti ; et laissant aux soins de sa mère le fils que depuis peu elle avait mis au monde, elle entreprit, seule, sans amis, sans protecteurs, d'exécuter un projet qui, lors même que toutes les circonstances le favorisent, est encore environné de dangers et de désagrémens.

Elle fut reçue à Dublin avec applaudissemens ; mais elle dut, ce semble, les succès qu'elle y obtint, plutôt au peu d'habitude qu'avaient alors les spectateurs du pays du jeu des grands acteurs, qu'au talent dont elle fit preuve ; cependant elle y joua avec quelque considération les premiers rôles pendant plusieurs années, au bout desquelles une discussion s'étant élevée entre elle et les propriétaires du théâtre, elle résolut de quitter cette ville.

Après quelque hésitation sur le plan qu'elle avait à suivre, elle prit tout-à-coup l'étrange résolution d'aller trouver en Portugal lord Tyrawley. Mylord, pendant qu'elle était en Irlande, lui avait souvent écrit ; il l'avait pressée

plusieurs fois, au nom de leurs amours, de venir le rejoindre; mais voyant ses sollicitations inutiles, depuis long-temps, il les avait interrompues.

Malgré sa longue répugnance à se rendre aux invitations de son amant, elle fut reçue à Lisbonne avec des transports de joie : malheureusement elle y arriva dans une circonstance qui rendit sa présence moins agréable qu'elle n'eût paru quelque temps plus tôt. Mylord, désespérant de la voir condescendre à ses prières réitérées, avait formé une liaison avec une dame portugaise, nommée Dona Anna, qu'il avait engagée à quitter sa protectrice, femme du malheureux comte Olivarez. Connaissant trop bien ma mère pour lui confier cette particularité, il la plaça dans la maison d'un négociant anglais, où elle fut traitée avec les plus grands égards.

Elle y avait passé quelque temps, satisfaite et tranquille, lorsqu'un capitaine anglais, nommé Bellamy, vint faire une visite dans la maison qu'elle habitait : frappé de ses charmes, et ne connaissant point sa position, il devint amoureux d'elle, et lui offrit sa main qui fut refusée.

Le parti cependant était avantageux, et le capitaine en conclut que quelque autre attachement avait fait dédaigner le sien. La jalousie a un œil de lynx. Lord Tyrawley venait quelquefois dans la maison : Bellamy, sans soupçonner autre chose qu'un penchant pour mylord, parla de lui à ma mère, et, par suite de conversation, lui apprit dans quels termes l'ambassadeur vivait avec Dona Anna : celle-ci était alors en couches du second enfant qu'elle avait eu de lui.

La colère étouffant encore une fois dans le cœur de ma mère l'amour qu'elle avait pour lord Tyrawley, le ressentiment fit ce que n'avaient pu opérer tous les soins de Bellamy; sans hésiter, sans réfléchir, elle consentit à lui donner sa main. Le bâtiment que commandait le capitaine était sous voile, prêt à partir pour l'Irlande; elle s'y embarqua avec lui. Son mariage, son départ furent si secrets, que mylord, malgré tous les moyens que lui donnait sa place pour être instruit des moindres choses, n'en eut connaissance qu'après qu'ils eurent quitté Lisbonne.

Peu de mois après l'arrivée en Irlande du capitaine Bellamy et de sa nouvelle épouse,

chez une nourrice avec qui je restai deux ans : à cette époque, le régiment retournant aux casernes à Dublin, mistriss Pye, dont je ne peux oublier les bontés, et dont je chérirai éternellement la mémoire, me retira de nourrice, et m'emmena avec elle.

J'avais à peu près quatre ans, lorsque lord Tyrawley manda au capitaine Pye de m'envoyer en France pour m'y faire élever. Mylord avait été très-lié dans sa jeunesse avec le malheureux colonel Frazer : quoiqu'il eût des principes politiques absolument opposés aux siens, l'humanité l'avait engagé à donner quelques secours à la fille unique du colonel, orpheline alors, et destituée de toute ressource. Précieuse et véritable philantropie, qui ne laisse ni la religion, ni la politique, entrer en concurrence avec les liens du sang ou de l'amitié !

Cette jeune personne, un peu plus âgée que moi, d'une figure agréable et d'un heureux caractère, devait, suivant les instructions de lord Tyrawley, m'accompagner en France. Mistriss Pye vint avec nous à Londres, pour y préparer notre départ, et s'informer d'un couvent où l'on pût nous envoyer.

Pendant le séjour que nous fîmes à Londres, une domestique qui avait soin de moi, voyant le nom de ma mère sur les affiches du théâtre de Covent-Garden, se persuada qu'elle serait fort bien reçue si elle me menait chez elle. Sans en demander la permission à sa maîtresse, elle m'y conduisit : on nous fit entrer dans un appartement où je trouvai ma mère superbement vêtue. J'étais trop jeune pour faire attention à ses traits; mais ses beaux habits me plurent fort; je courus à elle avec empressement. Combien mon jeune cœur ne fut-il pas blessé lorsque je me sentis rudement repousser, et lorsque j'entendis ma mère dire, après m'avoir quelque temps examinée : « Bon Dieu ! qu'est-ce » que vous m'avez amené là ? cette plate » figure, avec ses yeux de bœuf, et sa bouche » de four, ne peut être ma fille, emmenez, » emmenez-la. » Accoutumée aux manières douces, aux tendres caresses, je fus extrêmement choquée de cette réception, et je m'en allai, aussi mécontente de ma mère qu'elle pouvait l'être de moi.

Mistriss Pye avait engagé une dame irlandaise, nommée mistriss Dunbar, qui demeurait

à Boulogne, à prendre miss Frazer et moi sous sa protection; nous l'accompagnâmes en France. On avait donné des ordres positifs de ne me point contrarier; si un couvent me déplaisait, on devait nous placer dans un autre. L'argent nécessaire à nos besoins était remis à M. Smith, négociant de la ville, auquel on donna les mêmes instructions.

En arrivant à Boulogne, nous fûmes placées dans le couvent des Annonciades, situé dans la ville basse. Il y avait peu de temps que nous y étions, lorsqu'une religieuse fut enfermée entre quatre murs, pour avoir essayé de mettre le feu à la maison, à l'effet de faciliter son évasion. Miss Frazer fut si frappée de cette punition, et la malpropreté de la maison nous révoltait à tel point l'une et l'autre, quoique fort jeunes, que nous demandâmes à changer. Peu de jours après, M. Smith vint nous prendre, et nous conduisit au couvent des Ursulines, dans la ville haute. Bien des années se sont écoulées depuis cette époque, et je ne peux encore prononcer sans émotion le nom de ce couvent. Chère et paisible retraite, combien je serais

heureuse si jamais je n'étais sortie de ton enceinte!

J'y restai jusqu'à l'âge de onze ans: alors arriva l'ordre, long-temps redouté, de nous préparer à notre départ. Avec quel chagrin je le reçus! Je ne connaissais point l'homme de qualité à qui je devais le jour et la subsistance : la manière dont ma mère m'avait reçue pesait encore sur ma mémoire; je n'avais ainsi nul désir de voir mes parens; tous mes vœux se seraient bornés à rester dans mon couvent, et à y passer avec ma chère Maria le reste de ma vie. Religieuses et pensionnaires, tout le monde me traitait avec bonté : une religieuse surtout m'aimait à l'idolâtrie; lorsque je me séparai d'elle, j'éprouvai une affliction qu'il m'est impossible de peindre; il me semble que mes sentimens, en cette occasion, furent plus vifs qu'on n'eût pu les attendre d'une fille de mon âge: souvent j'ai pensé que c'était une sorte de pressentiment, avant-coureur de tant de peines qui m'attendaient dans ce monde où j'allais entrer, peines dont les unes devaient être la juste punition de mes erreurs, mais dont

les plus graves ont eu pour cause la scélératesse du plus vil des hommes.

Souffrez qu'en quittant la France, prête à sortir de cet âge heureux où l'on ne connaît ni remords, ni soucis, je suspende ici ma narration. Nulle époque de ma vie ne me rappellera de si doux souvenirs.

LETTRE V.

15 octobre 17 —.

En arrivant à Douvres, nous y trouvâmes un homme, nommé Duval, qui jadis avait été domestique de lord Tyrawley. Il tenait alors une boutique de perruquier dans Saint-James's-Street, et nous devions demeurer chez lui jusqu'à ce que mylord, qu'on attendait chaque jour, fût arrivé de Portugal. Madame Duval, sa femme, était une vive et jolie Française, beaucoup plus jeune que son mari. Dans leur voisinage demeurait un nommé Jones, autrefois coutelier; il avait pris, à la sollicitation de sa femme, une boutique de bijoux et de porcelaines. Mistriss Duval était fort liée avec mistriss Jones: celle-ci était la fille d'un riche apothicaire de Westminster, qui lui avait donné ce qu'on appelle communément une bonne éducation; c'est-à-dire, qu'elle connaissait les parures et les amusemens à la mode, parlait quelques mots de

français, et racontait assez plaisamment l'anecdote du jour. Elle ne manquait ni de babil pour amuser les dames, ni d'adresse pour plaire aux hommes qui fréquentaient sa maison : sa boutique était le rendez-vous de beaucoup de gens comme il faut. Les articles dont elle était remplie intéressaient beaucoup une personne de mon âge ; j'étais presque toujours dans cette maison, dont la maîtresse semblait s'amuser de mon étourderie.

Ces visites me donnèrent occasion de connaître la plupart des gens qui venaient chez elle : je m'y liai, entre autres, avec trois jeunes personnes de qualité, dont deux m'ont honorée de leur amitié jusqu'à la fin de leur vie ; c'étaient lady Caroline Fitz-Roy, miss Conway et miss Saint-Léger. La première, à qui je me plais à publier que j'avais plusieurs obligations, les a toutes effacées par l'injustice qu'elle m'a faite de croire que j'avais tenu sur elle quelques propos désobligeans : la faiblesse qu'elle a eue d'ajouter foi à un commérage, m'a ôté tout désir de renouveler l'intimité dans laquelle j'eus pendant quelque temps l'honneur d'être avec elle.

Enfin on annonça à miss Frazer et à moi

l'instant, si long-temps attendu, de l'arrivée de lord Tyrawley en Angleterre. Nous nous rendîmes à Strutton-Street, où mylord était venu loger : il nous reçut toutes deux de la manière la plus affectueuse ; il montra en me voyant une joie si vive, que j'eus tout lieu d'être flattée de mon entrevue. Dona Anna ne parut pas tout-à-fait aussi contente de me voir; elle avait de mylord plusieurs enfans, et il était naturel qu'elle craignît pour eux la concurrence d'une rivale qui semblait devoir être si dangereuse ; mais les traits de sa malveillance ne s'adressaient à moi qu'en tombant sur mon amie, à laquelle elle donnait, en toute occasion, des témoignages de mauvaise volonté. Trop habile pour ne pas savoir que mylord ne me laisserait pas maltraiter impunément, elle prenait pour m'affliger cette voie détournée. Elle ne pouvait choisir de méthode plus efficace.

Constante dès-lors dans mes goûts, comme je l'ai toujours été depuis, je ne pus supporter de voir ainsi maltraiter ma chère Maria. J'employai donc tout le crédit que j'avais sur l'esprit de mylord, pour l'engager à nous

éloigner d'une demeure qui nous déplaisait pour plusieurs raisons. Quoique lord Tyrawley vécût avec toute la splendeur de son rang, et dépensât même beaucoup au-delà de ses revenus, sa maison avait plutôt l'air du sérail d'un pacha que de la demeure d'un seigneur anglais; l'air sombre et le maintien hypocrite de sa brune dulcinée, ne pouvaient d'ailleurs charmer beaucoup de jeunes personnes, peut-être un peu trop gaies. J'obtins donc de mylord qu'il nous plaçât chez mistriss Jones, dans Saint-James's-Street; et comme il passait une grande partie de son temps au café de White, il venait nous voir souvent deux fois par jour.

Nous nous trouvions là heureuses et contentes; mais notre satisfaction ne fut pas de longue durée. Nous y avions passé peu de temps, lorsque mon aimable compagne, miss Frazer, fut attaquée de la rougeole, et en mourut.

Quoiqu'elle eût quelques années de plus que moi, et que son esprit fût naturellement plus sérieux que le mien, elle m'avait toujours témoigné tant d'attachement, elle montrait tant d'indulgence pour les écarts de mon

imagination, qu'en l'aimant comme une tendre amie, je la respectais comme une mère.

Sa mort me fit une vive impression, ma santé en fut affectée : on craignit pendant quelque temps que je ne tombasse dans le marasme. Lord Tyrawley, pour me distraire, prit une petite maison dans Bushy-Park, à laquelle il me conduisit avec sa famille. Elle était alors composée de mylord, de dona Anna, de trois filles, toutes de différentes mères, et de moi. Les garçons avaient été mis dans une pension à Mary-Bone, et mon frère servait sur mer.

Mylord me témoignait alors une tendresse sans bornes; non-seulement il croyait voir dans mon visage une ressemblance avec ses traits, mais il se flattait que mon esprit, à l'aide de ses soins, aurait quelques rapports avec le sien qui, de l'aveu de tout le monde, était du premier ordre.

Peu de temps après que nous fûmes établis à Bushy-Park, dona Anna, dans une partie de plaisir à laquelle elle et les jeunes personnes avaient été invitées, eut l'impudence de prendre le titre de lady Tyrawley : mylord en fut si offensé, qu'il les renvoya toutes à la

ville. J'eus alors le bonheur de passer seule avec lui six jours de la semaine; le septième, qui était le dimanche, il ne manquait jamais d'aller à Richemond faire la partie du roi : le soir, il retournait à Londres; et le lendemain, il revenait à Bushy.

Les personnes qu'il y amenait étaient ordinairement des gens aimables et spirituels; ils s'aperçurent bientôt que le moyen de lui faire leur cour était de ne pas m'épargner les louanges. Je devins donc en apparence l'objet de leur admiration, et ils n'eurent point de peine à me faire croire que j'étais réellement un petit prodige. La vanité est de tout âge; la flatterie séduit l'enfance, comme elle égare l'âge mûr et endort la vieillesse.

LETTRE VI.

28 octobre 17 —.

Le seul roman qui fût dans la bibliothèque de Bushy-Park, était Cassandre; lord Tyrawley m'avait défendu de le lire : préférant la poésie à l'histoire, j'essayai d'apprendre par cœur l'Homère de Pope; je fis dans cette étude de si grands progrès, qu'en peu de temps je fus en état de réciter les trois premiers chants. Lorsque je fus bien sûre de ma mémoire, je conçus le plus grand désir d'être présentée à l'incomparable auteur de ce bel ouvrage, persuadée qu'il serait aussi enchanté que je l'étais moi-même de ma manière de déclamer la colère du fils de Pélée.

J'importunai long-temps lord Tyrawley pour obtenir cette grâce; enfin il me l'accorda, et nous partîmes pour Twickenham. Chemin faisant, la vanité dissipa la crainte; j'étais toute glorieuse de la considération qui m'attendait : enfin, la voiture s'arrête à la

porte. On nous introduit chez le petit (1) grand homme : avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître, ou de le considérer, M. Pope sonne sa femme de charge, lui donne ordre de prendre miss, de la conduire dans les jardins, et de lui donner autant de fruit qu'elle en voudra manger.

Comment vous peindre ma mortification ? Je ne peux rendre tout ce que souffrit alors ma vanité humiliée : il est probable que je ne montrai pas beaucoup d'égards pour la vieille femme de charge; elle ne resta pas long-temps avec moi ; à peine fûmes-nous dans le jardin, que prétextant une affaire, elle me laissa seule admirer les promenades, et manger des fruits.

Je ne fus point offensée de son départ, qui me donnait le temps de réfléchir; et je me mis à chercher quelque moyen de me venger d'un outrage si offensant pour une jeune Dacier; car je ne me croyais rien moins, et je m'attendais à jouer un jour dans la littérature un rôle égal à celui de cette célèbre savante. Enfin, je m'arrêtai à un plan de représailles; je résolus

(1) On sait que l'illustre Pope était extrêmement contrefait. (*Note du traducteur.*)

de ne jamais relire l'Iliade de Pope, et de m'attacher exclusivement au Virgile de Dryden. Mon cœur, à cette idée, palpita d'aise; je crus mon injure amplement réparée. Tandis que je savourais ma vengeance, on m'avertit que la voiture m'attendait.

En rejoignant lord Tyrawley, je trouvai avec lui le comte de Chesterfield (1); il était entré chez M. Pope immédiatement après mon affront, et mylord l'avait engagé à nous accompagner à Bushy. Les louanges délicates du comte me dédommagèrent avec usure du mépris du poëte; mon ame en fut enorgueillie, et elles m'inspirèrent pour celui qui me les donnait une partialité que j'ai toujours conservée. J'ai reçu de lui, dans la carrière du théâtre, les encouragemens les plus flatteurs.

Peu de temps après cet incident, lord Tyrawley fut nommé ambassadeur en Russie. Une des dames dont j'ai parlé pria mistriss Jones, chez qui je l'avais connue, de l'aller trouver, et de lui dire qu'elle serait flattée qu'il me permît de demeurer chez elle pendant

---

(1) Auteur, bien connu en France, des Lettres qui portent son nom. (*Note du traducteur.*)

qu'il serait absent. Cette offre n'était pas faite pour être refusée : mylord alla voir cette dame pour la remercier, et en même temps lui communiqua la défense qu'il me faisait de voir ma mère.

Cette malheureuse femme avait épousé depuis peu un officier, fils de sir Georges Walter, jeune étourdi qui aurait pu être son fils. Le dégoût suivit de près une union si mal assortie; ce mari, choisi sous de mauvais auspices, quitta sa femme pour aller à Gibraltar, où était son régiment; mais, avant de partir, il s'empara de tout ce qu'elle possédait, et même de ses vêtemens. Il prit, pour faire cette opération, le moment où ma mère était au théâtre, et revêtit des habits qu'il lui avait pris une femme qu'il emmena avec lui : résultat trop fréquent de ces mariages disparates, dans lesquels une femme, en encourant les mépris de son sexe, s'expose aux outrages de l'autre.

Soit que l'état où cette spoliation laissa ma mère la déterminât à se rapprocher de moi, dans l'espoir que je pourrais lui être de quelque utilité, soit que l'abandon où elle se trouvait réveillât sa tendresse, elle s'adressa à cette même domestique qui m'avait menée chez elle

pour me faire prier d'aller la voir ; elle désirait même que j'allasse demeurer avec elle. Dans cette démarche, elle avait probablement pour objet de partager les cent livres que lord Tyrawley me donnait par an, tant pour mon entretien, que pour le salaire de ma femme de chambre.

Naturellement compatissante, je ne pus apprendre que ma mère était abandonnée, pauvre et malade, sans me sentir disposée à lui donner tous les secours qui dépendraient de moi. Oubliant la manière dont elle m'avait traitée, et n'écoutant que ce qui me semblait être mon devoir, je pris tout ce que j'avais d'argent, une montre de prix, quelques bijoux, et sans même prendre congé de la dame qui m'avait si obligeamment reçue chez elle, j'allai trouver ma mère. Je me suis reproché depuis ce défaut d'attention; mais je ne songeais alors qu'à l'obligation que m'imposait l'affection filiale.

Ma mère, par mille marques de tendresse, chercha à expier la légèreté avec laquelle elle m'avait précédemment reçue. Son affection ne me laissa aucun regret pour l'éclat et les richesses que je venais de quitter : je

me trouvais parfaitement heureuse. Cependant le peu d'argent que j'avais apporté n'offrit pas une ressource de longue durée : lorsqu'il fut fini, ma mère emprunta sur mes bijoux, sur ma montre, espérant que ces petites sommes nous suffiraient jusqu'à l'échéance du quartier de ma pension; mais lorsque ce terme arriva, nous apprîmes, à notre grand étonnement, que mon changement de domicile avait mis fin à ma rente. Ma mère alors reconnut qu'au lieu d'alléger son sort, elle s'était chargée de deux personnes qu'elle allait être obligée de nourrir.

LETTRE VII.

5 novembre 17 —.

Aveugles mortels! combien nous jugeons mal de ce qui peut nous servir ou nous nuire! J'avais cru remplir un devoir en me rendant à l'invitation de ma mère, et cette démarche devint la cause de toutes mes fautes, de tous mes malheurs. Mais reprenons mon récit.

Ma mère était très-liée avec une dame Jackson, récemment arrivée des Indes orientales, où son mari était gouverneur. Elle était venue en Angleterre pour y faire élever ses filles, et demeurait, pour raison de santé, à Twickenham. Elle était extrêmement généreuse, penchant que son mari la mettait à même de satisfaire, en lui faisant passer beaucoup d'argent. Ses infirmités l'empêchant de sortir et de recevoir du monde, elle engagea ma mère à passer l'été chez elle; celle-ci accepta l'invitation, et, à la fin de la saison

du théâtre (1), m'y conduisit. Je fus présentée aux deux filles de mistriss Jackson, qui semblèrent se disputer la première place dans mon amitié.

Un soir, étant à nous promener, nous rencontrâmes la célèbre mistriss Woffington : cette actrice s'était trouvée avec ma mère au théâtre de Dublin ; elle la reconnut, la salua, et parut désirer de renouveler connaissance avec elle. Ma mère ne s'en montrant point éloignée, mistriss Woffington l'engagea à venir avec moi passer quelque temps chez elle, dans une maison qu'elle avait à Teddington.

Quelques personnes étant venues alors chez mistriss Jackson, nous prîmes cette occasion pour nous rendre à l'invitation de mistriss Woffington. Ce fut chez elle que je connus M. Shéridan, acteur célèbre, rival de l'incomparable Garrick : il nous invita à aller chez lui, où se trouvaient en général beaucoup de jeunes Irlandais de l'Université de Dublin. Roscius (2) alors désirait de se récon-

---

(1) Les grands théâtres de Londres n'ouvrent qu'en hiver. (*Note du traducteur.*)

(2) C'est ainsi que les contemporains de Garrick ont

cilier avec mistriss Woffington, avec laquelle il avait été très-lié : à cet effet, il s'était introduit chez M. Shéridan, dont il était fort jaloux, quoique leurs talens ne fussent pas du même genre. La parcimonie de l'un était aussi connue que l'hospitalière générosité de l'autre, et Garrick ne rougissait pas de profiter de cette disposition. On verra qu'en m'exprimant ainsi, je n'ai aucun motif de partialité, et que j'ai eu personnellement plutôt à me plaindre qu'à me louer de M. Shéridan.

La conversation, dans la société où je me trouvais alors, roulait presque uniquement sur les matières relatives au théâtre, objets absolument nouveaux pour moi, mais qui, par cela même, ne pouvaient manquer de me plaire. Pendant notre séjour, on convint, pour essayer les talens de miss Polly Woffington, que sa sœur destinait au théâtre, de jouer

---

nommé cet acteur inimitable, qui, comme Roscius, fut dans son art le premier homme de son siècle. Mistriss Bellamy, en rendant hommage à ses talens, attaque souvent son caractère : il ne paraît pas qu'elle ait *été* contredite. (*Note du traducteur.*)

the Distressed Mother (1) : ma mère et mistriss Woffington firent les confidentes; M. Garrick, Oreste; M. Sullivan, membre du Collége de la Trinité de Dublin, Pyrrhus; miss Woffington, Hermione; Andromaque me fut destinée.

M. Garrick remarqua que j'entrais beaucoup plus dans l'esprit de mon rôle (le premier (2) que j'eusse joué) que ne faisait la

---

(1) Ou la Mère malheureuse, traduction de l'Andromaque de Racine, faite par Phillips. Addisson en a fait l'éloge; mais les critiques modernes la trouvent froide et déclamatoire, défaut qu'ils reprochent aussi à l'original. On pardonne cette opinion à des juges anglais; mais nous avons entendu, il y a quelques jours, un professeur de littérature française assurer que Racine avait trop d'esprit; que Shakespeare seul avait de l'ame; que pour bien faire une tragédie, *il fallait être bête*, *etc.*, *etc. Risum teneatis.* (*Note du traducteur.*)

(2) Depuis la première édition de ces Mémoires, on m'a rappelé que, l'année d'auparavant, M. Bridge-Water, acteur du théâtre de Covent-Garden, ayant prié ma mère de permettre que je fisse, le jour de la représentation qu'on donnait à son profit, miss Prue dans *Love for Love*, je jouai en effet ce petit rôle.

M. Bridge-Water de marchand s'était fait comédien : on le trouvait, dans quelques rôles, assez bon acteur; mais il était d'une nonchalance rare et d'une curiosité sans égale. Un jour, mistriss Horton, jolie femme et actrice médiocre, voulut voir jusqu'à quel point l'un de ces défauts

jeune Woffington, qui cependant était accoutumée aux représentations théâtrales. Quoiqu'elle eût sur moi l'avantage de la beauté et de la parure, j'obtins la palme. Toute la noblesse du voisinage vint voir notre spectacle champêtre. Parmi nos spectateurs était sir William Young, qui assura que si je montais sur le théâtre, je serais une actrice distinguée.

A notre retour à Twickenham, nous trouvâmes notre amie, mistriss Jackson, si malade, que l'on désespérait de sa vie. Cependant, grâce aux soins de ma mère et à une crise favorable qui se fit dans sa maladie, elle fut en

---

pourrait l'emporter sur l'autre. Dans un moment où il était prêt à entrer sur le théâtre pour jouer le rôle de *Leontine* dans *Theodosius*, elle lui annonça que lorsqu'il sortirait de dessus la scène, elle aurait quelque chose de très-important à lui dire. Bridge-Water, pressé de savoir ce que c'était, pria instamment mistriss Horton de le lui conter sur-le-champ : avant qu'elle eût pu lui répondre, le souffleur vint l'avertir qu'on l'attendait; mais sa curiosité était si vive, que malgré l'interruption de la pièce et l'impatience du public, il s'obstina à presser la dame de lui dire son secret. Mistriss Horton alors, partant d'un éclat de rire, lui dit : Bridge, si vous mettiez toujours autant d'action dans votre jeu, vous seriez un acteur parfait.

peu de temps hors de danger ; mais l'air de la campagne semblant trop vif pour elle, elle prit une maison dans le quartier de Covent-Garden. Ma mère, qui venait de quitter une profession à laquelle elle n'avait jamais été propre, se laissa facilement persuader d'aller demeurer avec elle.

Vers ce temps-là, Duval reçut de lord Tyrawley la réponse à une lettre qu'il lui avait écrite. Mylord y déclarait non-seulement, qu'il ne me donnerait aucun secours, mais même qu'il me renonçait à jamais, à cause de ma désobéissance à ses ordres. Je lui étais tendrement attachée, et cette lettre me déchira le cœur ; elle ne fit pas moins de peine à ma pauvre mère, qui comprit trop tard combien elle avait été indiscrète. Il fallut nous soumettre à notre destinée, et supporter un malheur sans remède. Je l'ai souvent reconnu depuis : la plupart de nos infortunes nous arrivent par notre propre impatience. Nous ne savons pas attendre les biens que nous prépare la Providence. Empressés de nous en saisir, nous brisons la chaîne invisible qui les tenait suspendus. Le bonheur nous échappe au moment où nous avons cru l'atteindre.

Ma mère avait de grands comptes à régler avec M. Rich, entrepreneur du théâtre de Covent-Garden; les traitemens alors n'étaient pas aussi réguliers qu'ils l'ont été depuis. Ces réclamations l'obligeaient à aller souvent chez lui. Je m'étais liée avec les filles de ce directeur, auxquelles j'avais été présentée avant d'aller à la campagne, et je me faisais un plaisir d'accompagner ma mère toutes les fois qu'elle allait dans cette maison.

Un soir, dans une visite que je fis à ces demoiselles, nous convînmes entre nous de jouer Othello. Elles me prêtèrent la pièce, afin que je pusse apprendre mon rôle, qui était celui d'Othello; et comme on devait donner peu de temps après cette pièce au théâtre, elles me promirent une place dans leur loge. Lorsque nous sûmes bien nos rôles, nous commençâmes à répéter. Nous ne jouions que pour nous amuser. Pendant la répétition, persuadée que personne ne nous écoutait, je donnais libre carrière tant à mon imagination qu'à ma voix, et je crois véritablement que notre jeu simple et naturel était plus parfait que s'il eût été dirigé par la main compassée d'un maître. Dans le moment où j'exprimais

avec force les fureurs de la jalousie, M. Rich vint à passer près de la chambre dans laquelle nous répétions. Attiré, m'a-t-il dit depuis, par un son de voix plus doux qu'il n'en avait encore entendu, il écouta jusqu'à la fin la pièce sans l'interrompre; mais aussitôt que nous eûmes fini, il entra dans la chambre, et me fit mille complimens sur mes talens pour le théâtre. Il eut, entre autres choses, la bonté de me dire que je pouvais devenir une des premières actrices du monde, et que si je voulais suivre cette carrière, il se trouverait trop heureux de me donner un engagement.

Toute fière d'avoir reçu ces éloges d'un homme qui, par sa position, devait être bon juge en cette matière, je revins trouver ma mère, et lui racontai ce qui venait de m'arriver. D'abord, elle avait de la répugnance à ce que j'embrassasse une profession dont elle avait connu tous les désagrémens; mais mistriss Jackson unissant ses conseils à ceux de M. Rich, elle finit par se rendre. Cependant, elle ne céda qu'à condition que le directeur lui promettrait de me maintenir dans les premiers emplois. M. Rich y consentit d'autant plus volontiers, que, selon lui, les actrices de

son théâtre n'étaient véritablement propres ni aux personnages de jeunes princesses dans la tragédie, ni aux rôles jeunes et gais de la comédie. Mistriss Horton n'avait pour elle qu'une belle figure; mistriss Pritchard avait des talens dans un autre genre; quant à mistriss Clive, son mérite était tellement au-dessus de toute concurrence, que tout ce que je pourrais en dire ne suffirait pas à son éloge.

LETTRE VIII.

21 novembre 17 —.

Lorsque je pris un engagement avec M. Rich, j'avais quatorze ans. Ma figure était assez agréable; ma voix avait de l'étendue; j'étais légère comme un oiseau, toujours gaie, et l'on m'accordait quelque esprit. Le directeur fondait sur ces moyens les plus belles espérances; il résolut de les mettre sur-le-champ à l'épreuve. Je m'étais perfectionnée dans les deux rôles de Monimia et d'Athénaïs; il me semblait que j'y avais fait d'assez grands progrès. On décida que je débuterais dans le premier.

M. Rich jugea alors qu'il était temps de me présenter à M. Quin, premier acteur du théâtre de Covent-Garden, et véritablement le premier dans les rôles qui convenaient à son physique. Cet acteur gouvernait le théâtre avec un sceptre de fer. M. Rich, qui lui avait laissé par indolence prendre cet empire, n'é-

tait, quoique propriétaire, qu'un vrai zéro en chiffres; cependant quand il avait pris une résolution, il y tenait avec fermeté. Nous attendîmes quelque temps à la porte de la caverne du lion (c'est ainsi que les gens attachés au théâtre appelaient la loge de M. Quin). Enfin on nous fit entrer. Je dois observer ici que cet acteur ne venait jamais au foyer, et qu'il ne faisait point société avec les autres. Il n'en connaissait même aucun, à l'exception de M. Ryan, pour lequel il avait une amitié qui a duré jusqu'à la mort de ce dernier.

M. Rich ne lui eut pas plutôt parlé du projet de me faire débuter dans le rôle de Monimia, qu'avec l'air du plus profond mépris, il dit : Cela ne se peut pas, Monsieur. A quoi le directeur, à sa grande surprise, lui répliqua : Cela sera, Monsieur. J'étais si déconcertée du maintien sévère de M. Quin, que s'il m'eût invitée à lui donner un échantillon de mon savoir faire, je n'en aurais pas eu la force ; mais il me dédaignait trop pour me mettre à l'essai. Après quelques momens d'une discussion qui n'avait rien de flatteur pour moi, M. Quin me fit enfin l'honneur de me regarder, et me dit : Mon enfant, je vous conseille de jouer Serina, avant

de penser à Monimia. Ce sarcasme ranima un peu mon courage, et je répondis avec vivacité : Si je suivais cet avis, Monsieur, je ne vivrais jamais assez long-temps pour jouer l'Orpheline (1).

Il soutint encore qu'il ne convenait pas qu'un enfant entreprît un rôle de cette importance. Mais il y a lieu de croire que le motif secret de son opposition venait de ce qu'il sentait que lui-même ne pouvait jouer, sans inconvénient, avec moi le rôle du jeune *Chamont*. Ni son âge ni sa figure ne convenaient à ce personnage, dans lequel d'ailleurs M. Garrick venait de se faire une si haute réputation. Il finit par dire que si M. Rich s'obstinait dans un projet si absurde, il dirait publiquement ce qu'il en pensait; qu'au reste il n'assisterait pas aux répétitions, et qu'il était persuadé que le directeur se repentirait amèrement d'avoir protégé un début aussi ridicule.

---

(1) C'est le nom d'une tragédie d'Otway. L'intrigue en est obscure et invraisemblable. On en estime le style : Monimia est le personnage principal de cette pièce. Serina est une enfant dont le rôle est insignifiant.

(*Note du traducteur.*)

Cette conversation, comme on peut le croire, ne m'encouragea pas. Quant à M. Rich, l'obstacle qu'il rencontrait sembla l'affermir dans sa résolution; me prenant par la main, il me conduisit hors de la loge, en me disant très-haut que quelque personne qui s'y opposât, il me soutiendrait, et ferait voir à toute la troupe que, quand il voulait, il savait être le maître. Avant de sortir de la salle, il ordonna au souffleur d'indiquer pour le lendemain matin une répétition de l'Orpheline. A l'heure indiquée, les deux acteurs qui devaient représenter mes amans, Castalio et Polydore, voulant faire leur cour à M. Quin, ne jugèrent pas à propos de paraître. M. Rich, pour prouver qu'il voulait qu'on lui obéît, leur imposa une amende plus forte qu'à l'ordinaire. Il n'y eut pas jusqu'à Sérina, qui n'était qu'une confidente de tragédie, qui ne sourît de pitié en voyant la pauvre Orpheline.

M. Rich employa avec bonté tout ce qui dépendait de lui pour me soutenir contre cette humiliante opposition, et il usa pour cela d'un moyen très-efficace. Les vêtemens des princesses de théâtre étaient alors très-différens de ce que nous les voyons; les reines

et les impératrices étaient bornées au velours noir; dans les occasions extraordinaires elles mettaient une juppe brodée ou tissue d'or. Les jeunes princesses paraissaient en général vêtues de la robe réformée de quelque femme de qualité; et comme alors les personnes de la cour, avec moins de goût qu'on n'en a aujourd'hui, avaient beaucoup plus d'économie, le vêtement des jeunes héroïnes était, pour l'ordinaire, une robe passée ou même tachée. Le directeur, dans sa jeunesse, avait fait du beau sexe sa principale occupation. Il connaissait notre faible pour la parure, et présuma qu'en ma qualité de fille d'Ève, je n'étais pas exempte d'une vanité commune à toutes les femmes. Il pensa donc que le meilleur moyen de me rendre le courage, et de compenser les petites mortifications que mon amour-propre avait souffertes, était de me conduire chez son marchand, et de me permettre d'y choisir à mon gré le vêtement avec lequel je voudrais débuter; procédé qui prouvait bien quelle était pour moi sa bienveillance. Jamais il n'avait montré une pareille complaisance, même à ses premières actrices.

Le second jour, Castalio et Polydore se

trouvèrent à la répétition; mais mon frère Chamont fut inexorable. M. Hale marmotta le rôle de Castalio, et M. Ryan siffla celui de Polydore. Cet acteur ayant reçu de quelques voleurs un coup de feu dans la bouche, avait dans la prononciation un tremblement qui, jusqu'à ce qu'on y fût accoutumé, était fort désagréable; mais, comme il jouait tous les jours, l'oreille s'habituait à ce défaut, et en était moins importunée. J'ai souvent ouï dire à M. Garrick qu'il devait la plus grande partie de son mérite, dans le rôle de Richard, aux observations qu'il avait faites sur la manière dont le jouait M. Ryan.

Le costume des hommes était alors aussi ridicule que celui des actrices. Avec des reines en velours noir et des princesses en robes sales, se montraient des héros en vieux habits galonnés, en perruques à trois marteaux, et en bas de laine noire.

Le jour qui précéda mon début, j'eus occasion de voir représenter au théâtre de Drury-lane la pièce dans laquelle je devais jouer, et cela me mit mieux au fait du jeu de théâtre que n'eussent pu faire vingt répétitions. La discussion dont j'avais été cause avait fait

quelque bruit. Le public, toujours porté à montrer de l'indulgence, et à prendre le parti des opprimés, vit de mauvais œil des procédés qui lui semblaient peu généreux. Je crois qu'à tout prendre, les obstacles que je rencontrai me furent plutôt avantageux que nuisibles. Je tremblais cependant en réfléchissant sur la présomption avec laquelle j'osais paraître dans un rôle qui avait fait tant d'honneur à l'inimitable mistriss Cibber.

LETTRE IX.

27 novembre 17 —.

Enfin ce jour tant redouté arriva. M. Quin avait déclaré dans toutes les sociétés que je ne réussirais pas. M. Rich, au contraire, avait répandu mes louanges de tous côtés. Ces contradictions avaient excité la curiosité du public. Lorsqu'on leva la toile, la salle se trouva remplie d'une foule nombreuse; ce qui n'arrivait guère à Covent-Garden qu'aux premières représentations, ou à la remise des pantomimes.

Il m'est impossible de vous peindre ce que j'éprouvai en entrant sur la scène. Éblouie par l'action des lumières, étourdie par le bruit des applaudissemens, je perdis tout-à-coup et la voix et la mémoire; je restai en place immobile comme une statue. Enfin, quelque pitié de ma jeunesse, quelque prévention favorable inspirée par ma figure, ou par un costume extraordinaire, parce qu'il

était élégant et simple, engagèrent un des spectateurs qui était dans ce temps-là le tyran du parterre (1), à crier de baisser le rideau jusqu'à ce que j'eusse vaincu ma timidité.

M. Quin triomphait. M. Rich me conjura de la manière la plus pressante de faire usage de mes moyens; mais ses instances n'eurent aucun effet. Lorsque j'essayai de reparaître, j'étais si tremblante qu'à peine m'entendait-on des loges qui étaient sur le théâtre. Au reste, pendant tout le premier acte, on applaudissait avec tant de force, quoiqu'on n'entendît pas un mot, que ma voix, dans toute sa portée, n'aurait pu se distinguer au milieu du bruit.

Le directeur, croyant son honneur intéressé à mon succès, avait, pour me soutenir, dispersé ses amis dans toute la salle. Lorsqu'il vit que je ne pouvais me rassurer, il fut aussi déconcerté que si son sort ou celui de son théâtre eussent dépendu de mon début.

Il renouvelait ses caresses, ses encouragemens : soins perdus ! Rien, jusqu'au quatrième acte, ne put me tirer de ma stupidité. C'était

(1) M. Chitty; on l'appelait par dérision M. Town (M. le Public).

là le moment critique qui devait décider de mon sort; c'était là qu'il fallait tomber ou réussir. Tout-à-coup, à l'étonnement du public, à celui des acteurs et à la grande joie du directeur, je me sentis inspirée; je brillai d'un feu soudain, et, jusqu'à la fin du rôle, je remplis avec le plus grand éclat cette tâche difficile, dans laquelle souvent ont échoué des actrices consommées.

M. Quin fut si émerveillé, comme il eut ensuite la bonté de me le dire, de ce développement imprévu, qu'il m'attendit dans la coulisse jusqu'à la fin de l'acte. Alors, transporté, il me prit dans ses bras, et m'enleva de terre en me disant : Tu es une divine créature, en toi repose le vrai talent. Les spectateurs me prodiguèrent les témoignages de satisfaction. Pour M. Rich, il était aussi triomphant que lorsqu'il voyait réussir une de ses pantomimes favorites.

Les acteurs qui, une demi-heure auparavant, me regardaient d'un œil de pitié, m'entourèrent pour me charger de complimens et de félicitations. M. Quin, comme pour expier le mépris avec lequel il m'avait traitée, fut, s'il est possible, plus flatteur dans ses éloges,

qu'il n'avait été piquant dans ses sarcasmes. Cette expression paraîtra forte à ceux qui l'ont connu. On sait que l'âcreté de ses expressions satiriques l'entraînait quelquefois bien au-delà des mouvemens de son cœur, l'un des meilleurs, j'ose le dire, dont jamais homme ait eu à se glorifier.

La nouveauté d'un pareil succès obtenu par un enfant (car je paraissais encore plus jeune que je n'étais), malgré la concurrence d'un Garrick et d'une Cibber (1) intéressa tellement le public, qu'on donna la même pièce trois jours de suite; chose d'autant plus remarquable, que l'Orpheline était une ancienne pièce extrêmement connue, et qui n'était soutenue que par un rôle. M. Quin, comme je l'ai dit, quoique acteur très-distingué dans tous les rôles qui ne contrastaient pas avec son âge et sa tournure, ne pouvait guère, à près de soixante ans, et avec assez d'embonpoint, paraître le frère d'une fille de mon âge. Un accueil si flatteur, des louanges si supérieures à tout ce que j'eusse osé me pro-

(1) Qui jouaient la même pièce au théâtre de Drury-lane. (*Note du traducteur.*)

mettre, enivrèrent, comme on peut le croire, un cœur trop susceptible de vanité.

M. Quin, devenu mon ami, prit quelques informations sur moi, sur ma mère, qu'il ne connaissait point du tout, quoiqu'il eût joué avec elle pendant plusieurs années. Satisfait du résultat de ses recherches, il ne voulut point être obligeant à demi. Sachant que je passais pour la fille de son ancien ami, lord Tyrawley, afin de ne nous point humilier et de ne point embarrasser notre délicatesse, il mit sous *enveloppe* un billet de banque, et l'adressa à ma mère par la petite poste. Non content d'avoir pourvu à nos besoins, il chercha toutes les occasions de nous témoigner des égards. Il me fit en particulier l'honneur de m'admettre, par une invitation générale, aux soupers qu'il donnait régulièrement quatre fois la semaine, m'engageant en même temps à n'y point venir seule, parce que, ajouta-t-il en plaisantant, il n'était point encore assez vieux pour être sans conséquence (1).

---

(1) Cette précaution rappelle un mot peu connu de madame de Sévigné. Sortant d'une maison où elle avait ren-

Tous les gens de lettres du temps se trouvaient à ces réunions, où l'esprit, la gaieté, la bonne plaisanterie, circulaient sans contrainte. La conversation, dans ces repas, roulait en général sur les nouveautés littéraires; et, comme la plupart des convives étaient auteurs, une critique fine et juste, une discussion sans aigreur relevait les défauts de chaque ouvrage, ou en faisait ressortir les beautés.

M. Quin, avec tant d'excellentes qualités, n'était pas exempt de quelques défauts. Il avait ses caprices, ses préventions, ses préjugés; sa satire était amère, et son expression n'était pas toujours délicate. Mais quel homme est parfait?

L'anecdote suivante vous donnera quelque idée de sa manière.

---

contré Ménage, elle l'invita à l'accompagner dans une autre visite : prêt à monter en voiture, et ne voyant pas avec elle sa demoiselle de compagnie qui, suivant l'usage du temps, ne la quittait guère, Ménage se plaignit de ce que madame de Sévigné le regardait comme tellement sans conséquence, qu'elle ne craignait pas d'aller seule en voiture avec lui. « Montez, montez, mon cher Ménage; si vous me fâchez, j'irai vous voir chez vous. »

(*Note du traducteur.*)

Garrick s'avisa un jour de vouloir jouer Othello en habit moresque, nouveauté d'une part très-déplacée, puisque Othello, général vénitien, devait être vêtu à la vénitienne, et de l'autre peu avantageuse à Garrick, qui n'était pas grand, et que ce vêtement devait faire paraître encore plus petit.

Après la pièce, quelqu'un vint conter cette particularité à M. Quin. Sur quoi celui-ci dit en riant : Le petit bon homme, au lieu de représenter le More, devait avoir l'air du petit nègre *chargé* de porter la queue de Desdémone.

Garrick sentit l'inconvenance de cette innovation, et ne l'a pas répétée depuis.

Vous avez pu juger, par quelques passages de mes lettres, que les conversations savantes ne me déplaisaient pas. Je perfectionnais plus mon jugement par celles des petits soupers de M. Quin, que je n'eusse fait par la lecture de tous les ouvrages dont on y parlait. Mistriss Jackson me faisait ordinairement l'honneur de m'y accompagner. Un jour elle y rencontra un parent qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs années; homme non moins distingué par l'excellence de son caractère,

que célèbre par ses poésies. C'était Thomson, l'auteur des Saisons.

Puisque j'ai commencé à vous entretenir de M. Quin, trouvez bon que je vous cite un trait de lui qui fait honneur à sa mémoire, et qui ne sortira jamais de la mienne. Pendant qu'il avait la principale direction du théâtre de Covent-Garden, il remit sur la scène *the Maid's tragedy,* de Beaumont et Fletcher : il jouait dans cette pièce le rôle de Melantius, mistriss Pritchard faisait celui d'Evadné, et moi celui d'Aspasie. Un jour, après la répétition, il demanda à me parler dans sa loge. Comme il évitait toujours avec soin de me voir en particulier, je fus étonnée de cette invitation ; je craignais d'avoir, par quelque inadvertance, offensé un homme que je respectais comme un père. Ma crainte ne fut pas longue ; aussitôt que je fus entrée, il me prit la main, et me dit avec une touchante bonté : Ma chère enfant, j'entends dire que vous êtes extrêmement courtisée : que l'amour de la parure, ou quelques autres motifs, ne vous conduisent pas à quelque imprudence. Les hommes en général sont des fripons. Vous êtes jeune, aimable; vous êtes obligée à plus

de précautions qu'une autre. Si vous avez besoin de quelque chose que l'argent puisse procurer, et qu'il soit en mon pouvoir de vous donner, venez me trouver. Dites-moi : « James Quin, donne-moi telle chose. » Ma bourse sera toujours ouverte pour vous. Quelques larmes de reconnaissance coulèrent de mes yeux ; je vis rouler dans les siens celles de l'humanité : sur ses traits était empreinte la douce satisfaction d'une ame noble qui fait une action généreuse.

---

meurait cette dame : j'eus tout lieu d'être flattée de la réception qu'elle me fit. Sa politesse égalait toutes ses autres qualités.

Je ne fus pas reçue de même à l'hôtel de Queen'sberry. La duchesse avait le projet d'humilier ma vanité, avant de servir mes intérêts. Satisfaite de la manière dont m'avait traitée la comtesse de Cardigan, je me fis conduire à l'hôtel de Queen'sberry. Aussitôt qu'un de mes porteurs eut frappé et dit mon nom, le valet de chambre parut. Je le priai d'informer sa Grâce (1) que je me présentais pour avoir l'honneur de la voir. Je fus fort étonnée, quand il revint, de lui entendre dire que sa Grâce ne connaissait personne de ce nom. J'assurai le domestique que c'était par ordre exprès de la duchesse que j'avais pris la liberté de venir. Il me répondit que sûrement il s'était fait quelque méprise dans l'envoi de cette invitation. Je ne vis d'autre parti à prendre que de m'en retourner.

Quelque humiliante que fût pour moi cette scène, j'ai cru devoir vous en faire le récit.

---

(1) Titre particulier affecté, en Angleterre, aux ducs et duchesses. (*Note du traducteur.*)

Nous ne sommes tous que trop portés à la vanité, je l'étais plus qu'une autre, et cette leçon, quelque sévère qu'elle pût me paraître, était véritablement une preuve d'intérêt que la duchesse avait voulu me donner.

Je revins à la maison, d'autant plus mécontente, que je m'attendais à être persifflée, à cette occasion, par une parente nouvellement arrivée d'Irlande, dont ma mère s'était depuis peu infatuée. Comme j'aurai souvent à vous parler de cette chère cousine, et qu'elle a été pour moi la source de plusieurs chagrins, c'est peut-être ici le lieu de vous dire que son corps difforme offrait à son ame perverse une habitation très-convenable.

Si l'on en croit les règles de Hogart, elle devait être pourvue de mille graces, car il n'y avait pas dans toute sa personne une seule ligne droite. Son esprit n'avait guère moins de travers. Dès son arrivée, j'avais paru lui déplaire; son aversion, dont je n'avais jamais pu savoir la cause, m'était devenue si importune que je m'en étais plainte à mistriss Jackson, qui avait inutilement prié ma mère de lui chercher une autre demeure.

Ainsi que je l'avais prévu, je n'eus pas plutôt raconté à ma mère la manière dont j'avais été reçue à l'hôtel de Queen'sberry, que la chère parente soutint que ma prétendue invitation était une supposition de ma vanité. Impatiente, je sortis pour aller au théâtre.

En entrant au foyer, je fus abordée par le prince Lobkowitz, qui venait me demander, pour le jour de mon bénéfice, une loge pour le corps diplomatique. Après avoir remercié son altesse, je lui dis qu'elle pouvait avoir une loge sur le théâtre, et, envoyant chercher le concierge, je le priai d'en faire note sur son livre. Jugez quelle fut ma surprise, lorsque celui-ci me dit qu'il ne me restait pas une loge dont je pusse disposer! Toutes, à l'exception de celles de la comtesse de Cardigan, de la duchesse douairière de Leeds et de lady Shaftesbury, avaient été retenues par la duchesse de Queen'sberry. Je fus tentée de croire que cet homme plaisantait, d'autant plus que c'était lui qui m'avait fait, de la part de la duchesse, l'invitation que j'avais trouvée être fausse. Cependant il persista, et me dit de plus que la duchesse avait

en outre fait demander deux cent cinquante billets. Je n'en fus que plus embarrassée pour expliquer la manière peu obligeante dont j'avais été reçue le matin.

LETTRE XI.

23 décembre 17 —.

Le prince de Lobkowitz eut la bonté de se contenter d'un balcon; je m'empressai de retourner chez ma mère, pour lui faire part de ces nouvelles, et triompher de ma malveillante cousine. Pour comble de satisfaction, je trouvai, en rentrant, un billet de la duchesse, qui m'engageait à l'aller voir le lendemain matin. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir je me vis ainsi disculper de mensonge.

Cependant, je craignais tellement de recevoir encore quelque rebuffade à l'hôtel de Queen'sberry, que je pris le parti d'y aller à pied, afin que, du moins, si j'étais mal reçue, personne n'en fût témoin. En frappant à la porte, je ne pus me défendre de quelque effroi; mais je fus sur-le-champ introduite dans l'appartement de sa Grâce, et j'y fus accueillie aussi singulièrement que l'on

m'avait traitée la veille. Hé bien, jeune personne, me dit la duchesse en m'abordant, quelle affaire aviez-vous donc hier pour aller en chaise? Il faisait beau temps, et vous auriez pu aller à pied. — Vous voilà vêtue comme il convient (j'avais une robe de toile). — Il n'y a rien de si bourgeois que de porter de la soie le matin. La simplicité est la plus belle parure de la jeunesse, et vous n'avez pas besoin d'ornement; habillez-vous donc toujours simplement, excepté lorsque vous devez *paraître sur le* théâtre.

La duchesse, tout en me parlant, nettoyait un tableau; je lui demandai la permission de prendre ce soin pour elle. Croyez-vous, me répondit-elle, que je n'aie pas de domestiques à qui le faire faire, si je n'avais pas envie de le faire moi-même? Pour excuser la liberté que j'avais prise, j'observai à sa Grâce que j'avais demeuré quelque temps chez Jones, et que l'on m'y flattait d'avoir acquis dans cet art quelque habileté. Quoi! me dit la duchesse, êtes-vous la jeune fille dont j'ai entendu parler à Chesterfield? Je lui dis que j'avais eu l'honneur de connaître ce seigneur. Se faisant alors apporter de son cabinet un sac de toile, elle me dit:

Personne ne peut donner à une Queen'sberry autre chose que de l'or; voilà 250 guinées, et de plus 20 pour les billets du duc et les miens : mais il faut encore que je vous donne quelque chose pour l'amour de Tyrawley. Tirant alors de son porte-feuille un billet de banque, elle me le mit dans la main, en me disant que sa voiture allait me conduire chez moi, de peur qu'étant si chargée, il ne m'arrivât quelque accident.

Quoique le caprice de la duchesse eût fini d'une manière plus gracieuse qu'il n'avait commencé, et que son présent fût beaucoup plus beau que celui que m'avait fait la comtesse de Cardigan, je dois avouer que je fus bien plus flattée du procédé de cette dernière, qui m'a continué ses bontés pendant tout le temps que j'ai resté au théâtre. Il y a une manière d'obliger qui donne du prix aux moindres faveurs; il y en a une autre qui mêle de l'amertume aux plus importans bienfaits.

Mon bénéfice me produisit beaucoup plus que je n'eusse osé l'espérer : plusieurs hommes, alors, me faisaient l'honneur de se dire mes admirateurs, et ils prirent cette occasion

pour montrer leur générosité, sans offensér ma délicatesse.

Parmi ceux qui m'honoraient de leur attention, étaient lord Byron, seigneur qui n'avait guère à s'enorgueillir que d'un titre et d'une assez jolie figure, et M. Montgomery, qui s'est appelé depuis sir Georges Metham. Comme je ne voulais écouter aucune proposition que le mariage, et aucun parti qui ne me donnât une voiture, M. Montgomery me dit franchement que quant au premier article, il ne pouvait me le *promettre*, parce qu'il était dans la dépendance de son père, dont il ne pourrait obtenir *le* consentement; que pour le second, il n'avait point assez de fortune pour me le procurer. Après cet éclaircissement, il se retira dans le Yorkshire. La franchise de ce jeune homme, de l'affection duquel je ne pouvais douter, et qui ne chercha point à me tromper, m'intéressa beaucoup pour lui.

LETTRE XII.

1er janvier 17 —.

LORD Byron me poursuivait sans cesse ; mes refus blessèrent son amour-propre ; il résolut de se venger de ma froideur. Il était fort lié avec un homme dont la conduite déshonorait le rang, et dont je tairai le nom par égard pour sa famille. Mylord avait fait de cet homme son confident, son ami, titre non moins fréquemment profané que celui d'amant par des gens dont l'ame n'est digne de connaître ni l'amour ni l'amitié : ce fut lui qu'il chargea du soin de sa vengeance. Le comte *** se croyait amoureux d'une jeune femme avec laquelle j'avais une étroite liaison ; il était persuadé qu'en me détournant des sentiers de la vertu, il aurait un moyen de plus pour attirer dans ceux du vice celle qu'il aimait.

Dans ces vues il fréquentait la maison de mistriss Jackson, ce qui déplaisait fort à ma mère ; mais comme il avait été un pilier de

coulisses pendant qu'elle était au théâtre, et que souvent il lui avait rendu de petits services, elle ne pouvait refuser ses visites. Elle le recevait avec une froideur qui eût rebuté tout autre qu'un homme de qualité; mais il était aussi confiant qu'assidu. Ma mère m'avait enjoint de rompre toute intimité avec la personne qui était l'objet des poursuites du comte: celle-ci était légère, et quoique née dans une position distinguée, elle s'était dégradée par sa liaison avec une femme de qualité qui avait plusieurs fois quitté son mari.

Ma mère, alors, était devenue tout-à-fait dévote; la religion occupait une si grande partie de son temps, que le soir elle était rarement visible. Mistriss Jackson, que je ne quittais guères, et qui venait souvent avec moi aux soupers de M. Quin, m'avait transporté une grande partie de l'amitié qu'elle avait eue pour ma mère : mais je ne devais pas profiter long-temps de cet avantage.

Un dimanche soir, le vil comte ***, sachant que ma mère était occupée, vint me dire que miss B ***, la jeune personne dont j'ai parlé, était en voiture au bout de la rue de Southampton, et qu'elle désirait de me parler.

Sans même me donner le temps de prendre ni mes gants, ni mon chapeau, je cours à la voiture; elle s'ouvre, le comte me pousse dedans, y monte avec moi; et les deux chevaux partent au galop.

Dans ma surprise, je pouvais à peine parler; bientôt je m'écriai, je m'exhalai en reproches. Mylord les reçut avec une tranquillité vraiment philosophique, me disant froidement qu'on ne voulait point me faire de mal, et que je ferais mieux de rendre heureux lord Byron que de refuser ainsi mon propre bonheur. Son ami, ajouta-t-il, était sur le point d'épouser miss Shaw, parti extrêmement riche, qui le mettrait à même de me faire de grands avantages. Étourdie de tant d'audace et d'insolence, je restais muette.

Enfin la voiture s'arrêta dans un lieu écarté, à l'extrémité de *North-Audley-Street*, en face de la campagne. *Oxford-Street*, alors, ne s'étendait pas aussi loin qu'aujourd'hui. Le comte étant descendu, me fit entrer dans la maison. Il sortit ensuite pour me préparer, disait-il, un logement. Il en avait déjà vu un chez une couturière, au marché Carnaby, dans Broad-Street, et il se proposait de reve-

nir immédiatement me prendre pour m'y conduire. La maîtresse de la maison était, selon lui, une très-honnête femme, et il protestait, avec les plus horribles imprécations, qu'on ne me voulait faire aucune violence.

Une grande crainte en fait taire de moindres, et l'inconvénient de rester seule dans cette maison inconnue, ne me paraissait rien en comparaison de ce que j'avais à redouter de deux hommes aussi audacieux et aussi puissans. La terreur m'avait saisie : j'étais immobile et comme frappée de la foudre.

Peu de temps s'était écoulé, lorsque le comte revint. Avec lui, qui vis-je entrer!.... Mon propre frère. Une joie soudaine s'empara de moi à la vue de ce protecteur que m'envoyait la Providence. Je courus pour me jeter dans ses bras; mais je fus si violemment repoussée, que je tombai par terre; je perdis connaissance. En reprenant mes sens, je ne vis auprès de moi qu'une vieille femme qui me dit qu'elle avait ordre de me conduire au logement qui m'était destiné.

Je demandai, d'abord, comment mon frère s'était trouvé là : j'appris de la domestique qu'il avait infligé au lâche comte une punition

corporelle; mais, comme il avait supposé que j'étais venue de mon consentement, il avait déclaré qu'il ne voulait plus me voir, et qu'il m'abandonnait à mon mauvais sort. La vieille femme ajouta qu'il avait menacé le comte et son complice d'une poursuite judiciaire; ce qui avait tellement intimidé le premier, qu'il avait donné ordre qu'on me fît sortir de chez lui le plus tôt possible, craignant qu'on ne me trouvât dans sa maison, et qu'il n'en résultât une preuve contre lui.

En arrivant dans Broad-Street, je découvris, à ma grande joie, que la maîtresse de la maison, qu'on appelait Mirwan, avait travaillé pour moi, sans que je connusse sa demeure. Je lui racontai mon aventure simplement, comme elle m'était arrivée : et mon extérieur, ainsi que mes yeux, fatigués de pleurs, témoignaient assez la vérité de mon récit.

J'appris ensuite les particularités suivantes, relativement à mon frère, pour qui j'étais plus inquiète que pour moi, car je lui étais tendrement attachée. Occupé sur mer pendant plusieurs années, et depuis long-temps attendu, il venait d'arriver, et, par une de ces com-

binaisons du hasard qu'on a peine à croire, il se trouvait au haut de la rue de Southampton, précisément au moment où l'on me faisait monter malgré moi dans une voiture. Disposé à secourir une personne à qui l'on semblait faire violence, il s'était avancé; mais la rapidité avec laquelle le cocher avait fait partir ses chevaux, ne lui avait pas permis de nous atteindre. Arrivé chez mistriss Jackson, il avait à peine eu le temps d'entrer et de demander de mes nouvelles, que cette dame s'était écriée : Ah ! monsieur, courez à son secours ! lord *** vient, à l'instant même, de l'emmener. Mon frère, à ces mots, avait conclu que je devais être la personne qu'il venait de voir enlever. Mais sachant qu'il lui serait impossible de rejoindre la voiture, il s'était rendu droit à la maison du comte. Ne le trouvant point chez lui, il s'était promené devant sa porte, jusqu'à ce qu'il le vît venir, et c'était alors qu'il l'avait accueilli comme je l'ai raconté. De chez le comte, mon frère était allé chez lord Byron, où il l'avait accusé d'avoir coopéré à l'enlèvement de sa sœur. Mylord avait nié qu'il eût aucune part à cette action, assurant même sur son honneur, ce qui,

au reste, était très-vrai, qu'il ne m'avait pas vue de la journée.

Mon frère, ajoutant foi à l'assertion de lord Byron, devint furieux contre moi. Sans faire de recherches ultérieures, il me jugea capable d'avoir formé une liaison illicite avec un homme marié, vieux et sans principes. Me regardant alors comme une femme perdue, il partit sur-le-champ pour Portsmouth, et je fus ainsi privée d'une protection qui m'eût été plus nécessaire que jamais.

LETTRE XIII.

18 janvier 17 —.

Bientôt, j'appris que mon aventure avait été présentée dans les journaux sous les points de vue les plus défavorables. On me prodigua toutes les injures que peut dicter la méchanceté; et pourtant je n'avais pas commis, même de pensée, la moindre faute du genre de celle qu'on me reprochait. J'écrivis à ma mère; elle me renvoya mes lettres sans les ouvrir. Je n'avais de vêtement que ceux que je portais, et mon obligeante parente empêcha qu'on m'en envoyât. Le trouble que ma disparition avait causé à mistriss Jackson, avait tellement affecté cette dame, qu'elle en était malade. Mistriss Mirwan, chez qui j'étais logée, me procura avec bonté tout ce qui m'était nécessaire. Elle employait tous ses soins pour me consoler; mais elle y travaillait inutilement. Je ne pouvais sans horreur envisager ma situation, ni penser que j'étais devenue

injustement, dans l'espace de deux jours, la fable de la ville.

Que faire? je n'avais ni ami ni protecteur. Quoique tout pût prouver mon innocence, quoique mistriss Mirwan pût certifier que je n'avais pas reçu une visite depuis que j'étais chez elle, toutes ces preuves me devenaient inutiles. A qui les offrir? Ma mère était inexorable; mon frère absent; mistriss Jackson était malade, et mon impitoyable parente ne lui laissait rien parvenir.

Accablée sous le poids de ces tristes réflexions, je succombai à mes peines; une fièvre lente me saisit; je fus bientôt aux portes du tombeau. Jamais malheureuse créature n'a été plus punie d'une véritable faute, que je ne l'ai été d'un crime imaginaire.

La fièvre cédant enfin à l'âge et au tempérament, le médecin me conseilla de prendre l'air de la campagne. Je n'avais point d'argent; mistriss Mirwan eut la bonté de m'en prêter. Après avoir long-temps hésité sur le lieu vers lequel je dirigerais mes pas, je me décidai à aller voir une mistriss Clarke, parente de ma mère, qui demeurait à Baintree, dans le comté d'Essex. Cette personne, ainsi

que ses parens, étaient quakers; il était peu probable qu'ils eussent entendu parler de mon aventure. Quelques mois auparavant, une sœur de mistriss Clarke m'avait fait un legs de 300 livres, à condition que je n'embrasserais pas la profession de comédienne. Mon engagement à Covent-Garden ayant annulé ce legs, il n'avait pas été réclamé.

Aussitôt que, grâce à ma bonne hôtesse, je fus en état de partir, je me mis en route pour la voiture publique, ayant soin d'observer la leçon que m'avait donnée, sur mon habillement, la duchesse de Queen'sberry; j'avais adopté la maxime d'Horace: *Simplex munditiis.* Cette simplicité dans mes habillemens eut un avantage auquel je n'avais pas songé; elle trompa mistriss Clarke; et lui faisant croire que j'étais de la même secte qu'elle, me procura un très-bon accueil. Toute la famille prit, d'après cet extérieur, une si bonne opinion de moi, que l'on m'offrit de bonne grâce tout ce qui se trouvait à Clarke-Hall. Mon vêtement n'avait pas cependant la sévérité compassée des véritables quakers; il était seulement assez simple et assez propre pour me mériter le titre de wet quaker (quaker

mitigé), distinction fondée principalement sur ce que ceux de cette dénomination portent des rubans, de la gaze et de la dentelle. J'admire plusieurs des principes de ces hommes si simples, si propres, et en apparence si honnêtes. Mais n'avez-vous pas eu, ainsi que moi, mille occasions de voir qu'un chapeau rabattu et un habit brun, un tablier vert et du linge uni, couvraient plus d'orgueil et de sotte vanité, que toutes les broderies d'un habit de cour?

La pâleur de mon teint prouvant assez que j'avais été malade, et que j'avais besoin de prendre l'air de la campagne, cela me dispensa de chercher un prétexte pour motiver ma visite. Mes parens supposèrent tout naturellement que j'étais venue pour réclamer mon legs, et me reçurent amicalement. Le lendemain de mon arrivée, ils me payèrent les intérêts échus, ce qui me mit en état de rendre à mistriss Mirwan une partie de ce qu'elle avait eu la générosité de me prêter. Quelques jours après, sans s'informer si je n'avais pas perdu mon droit au legs, ils m'en payèrent le capital. J'avoue que je fis d'autant moins de scrupule de le recevoir, qu'étant ri-

ches et sans enfans, mes parens n'avaient pas besoin de cet argent.

Après toutes les peines que je venais d'essuyer, cette tranquille demeure me parut un séjour céleste; j'y trouvais la paix, la gaieté, l'abondance; j'y étais heureuse et satisfaite.

LETTRE XIV.

27 janvier 17 —.

Au bout de quelques semaines, je fus entièrement rétablie. L'apothicaire, qui prenait soin de moi, était de la même secte que mes parens; trompé comme eux par le *quakerisme* (si je peux m'exprimer ainsi) de mon habillement, il sembla prendre pour moi un goût dont ceux-ci ne cherchèrent pas à le détourner. Une foire annuelle est, dans ce canton, une époque de plaisirs et de fêtes. Mon empesé courtisan m'invita avec mes hôtes à dîner chez lui; il avait décoré sa maison de fleurs, et l'avait remplie de tout ce qu'il avait pu imaginer de plus propre à montrer sa passion pour moi. Mais l'aveugle déesse qui gouverne le monde n'avait pas décidé que je dusse jouir long-temps de cette vie paisible. Dans un de ces caprices qui lui sont familiers, elle amena un incident qui me fit perdre à la

fois et les soins de mon admirateur et la bonne volonté de mes parens.

A ce dîner avait été amené par un ami du maître de la maison, le célèbre Zacharie Moore, personnage aussi connu par sa prodigalité que par son infortune. Moore avait joui jadis d'un revenu de vingt-cinq mille livres (1); sa prudence n'était pas proportionnée à ses richesses. Grâce à son extravagance et aux chicanes de son intendant, il finit par se trouver réduit à une pauvreté vraiment honteuse, puisqu'il y était tombé par sa faute. Ce qu'il y eut d'étrange, c'est que le misérable qui lui avait escroqué cette immense fortune, eut l'impudence de lui proposer sa propre fille en mariage, offrant à cette condition de lui rendre tout son bien. M. Moore, avec beaucoup de noblesse, selon moi, rejeta cette

---

(1) Lorsque, dans les romans anglais, on nous parle de ces étonnantes fortunes, nous sommes tentés de reprocher à l'auteur des suppositions qui choquent la vraisemblance. Ici nous voyons un simple particulier jouir d'un revenu équivalent à six cent mille livres de France. Nul pays peut-être n'offre, plus que l'Angleterre, des exemples de cette prodigieuse accumulation de richesses dans quelques mains. (*Note du traducteur.*)

honteuse proposition. Tous les gens de sa connaissance, en admirant cette grandeur d'ame, ne purent s'empêcher de blâmer un défaut d'ordre, par suite duquel il se vit réduit à accepter, à l'âge de quarante ans, une enseigne dans un régiment qu'on envoyait à Gibraltar. Je veux, à cette occasion, vous citer une épitaphe, si l'on peut lui donner ce nom, qui fut faite pour lui pendant sa vie.

ZACHARIA MOORE.

Monument vivant
de l'amitié et de la générosité des grands.
Après une intimité de trente ans
avec la plupart des
grands seigneurs des trois royaumes,
qui lui avaient fait l'honneur de l'aider
à dissiper une immense fortune,
ces illustres amis,
par reconnaissance
des beaux jours, des amusantes soirées
qu'il leur avait fait passer,
l'ont promu, par leur crédit,
à la quarante-septième année de son âge,
à une enseigne,
dont il jouit aujourd'hui
à Gibraltar.

1756.

Je reviens à mon histoire. Rien ne se passa,

jusqu'à l'après-midi, qui pût troubler l'harmonie de la société, ou me faire la moindre peine. Mais, après le dîner, l'ami de M. Moore lui ayant dit tout bas que j'étais une quaker mitigée, dont son voisin l'apothicaire était épris, M. Moore, sans vouloir me nuire, donna carrière à sa légèreté, et dit assez haut pour être entendu de toute la compagnie : Bon ! une quaker mitigée ! hé, c'est miss Bellamy ! la célèbre actrice qui a reçu tant d'applaudissemens, l'hiver dernier, au théâtre de Covent-Garden. L'altération visible de mes traits, aussitôt qu'il eut prononcé ces mots, lui fit voir qu'il avait dit quelque chose de déplacé, mais, comme *Marplot*, il ne put deviner ce que c'était.

Mistriss Clarke n'ayant point relevé ce qui venait de se dire, je me flattai qu'elle n'y aurait point fait attention. Cependant, peu de temps après, elle demanda sa voiture, et laissa son mari, qui aimait assez à boire, s'amuser avec l'aimable habitant de Londres. Après notre départ, M. Clarke fit sur mon compte quelques questions, et apprit tous les détails de mon aventure. M. Moore, au récit qu'il en fit, ayant ajouté que tout le monde me croyait

fort innocente, mon parent qui, tout quaker qu'il était, avait de l'honneur, et dont le courage était éveillé par les fumées du vin, pensa que, comme appartenant à sa famille, j'avais droit à sa protection. Il reprit le chemin de chez lui, déterminé à poursuivre l'affaire, et à obtenir raison de l'injure qui m'avait été faite.

Cependant, nous regagnions la maison. Dans la voiture de mistriss Clarke était une autre dame, ce qui empêcha ma cousine de s'expliquer avant notre arrivée. Je n'étais pas, je l'avoue, sans inquiétude sur les questions qu'elle pourrait me faire. Mais comme elle m'avait toujours montré une extrême douceur, je ne pouvais penser qu'elle eût dans le caractère autant des traits de Xantippe que je lui en trouvai depuis. J'avais ouï dire qu'elle était jalouse; mais elle était arrivée, ainsi que son mari, à un âge où cette passion est supposée s'amortir, et je l'en croyais désormais parfaitement guérie.

En descendant de voiture, elle se fit mal au pied. Je m'avançai, lui offrant ma main pour l'aider à gagner le parloir; mais elle le refusa avec un air de dignité théâtrale, prononçant

en même temps d'un ton dédaigneux : Arrière ! Je crus d'abord que cela s'adressait à un chien, qui venait pour la caresser; mais je ne tardai pas à être détrompée. Nous ne fûmes pas plutôt entrées dans la maison, que, me regardant en face, elle me dit d'un ton auquel je n'étais nullement accoutumée : Arrière, te dis-je ! tu es un enfant d'iniquité, tu t'es vendue à l'impur; tu m'en as imposé. Ici je l'arrêtai, ne pouvant supporter l'imputation du mensonge. Je lui demandai en quoi je l'avais trompée, et je la défiai de me citer une seule conversation où je lui eusse dit autre chose que la vérité. Comme elle avait réellement conçu pour moi de l'amitié, elle parut fâchée de ce qu'elle avait dit, et je crois qu'elle cherchait à s'excuser quand son mari entra.

Aussitôt qu'il lui eut raconté ce qui m'était arrivé, et dit ce qu'il se proposait de faire en conséquence, elle sentit sa colère se rallumer; la colombe redevint une Méduse. Arrière ! s'écria-t-elle encore, arrière ! La perdition te suivra; tu es venue pour séduire mon bien-aimé avec tes artifices; Satan s'est emparé de toi, aussi-bien que de ta mère : sors, je te prie, de ma maison. Ici son bien-aimé l'inter-

rompit, disant que rien ne l'empêcherait d'aller à la grande cité pour y forcer le méchant homme à me faire réparation, en me prenant pour son épouse. Et ne m'as-tu pas dit, John, reprit mistriss Clarke, ne viens-tu pas de me dire que le méchant homme était marié? Mon cousin John, dans son ivresse, avait oublié cette petite circonstance qui, tout-à-coup, arrêta son zèle chevaleresque.

Suivit un moment de silence, dont je profitai pour dire à ma cousine, qu'après ce qui venait de se passer, je ne pouvais rester un jour de plus dans sa maison; non pas, ajoutai-je, que je fusse choquée de la risible imputation qu'elle me faisait d'avoir voulu séduire son mari, mais j'étais offensée de la manière dont elle avait parlé de ma mère. Au reste, forte de mon innocence, je lui pardonnais toutes ses injures, excepté l'accusation de fausseté. Sachez, madame, lui dis-je avec le plus de dignité qu'il me fut possible, que j'ai une ame au-dessus de tout artifice.

A ces mots, mistriss Clarke, avec un changement de ton et de manière qui aurait fait honneur à la comédienne la plus consommée, me dit très-doucement : Anne, tu crois peut-

être au dogme des Turcs, qui pensent que les femmes n'ont point d'ame. Le regard malin dont elle accompagna ces paroles, me fit quitter l'air important que j'avais pris; ma colère finit, et je partis d'un éclat de rire. Cela mit fin à notre conversation. Nous nous séparâmes pour aller nous coucher. Avant de me quitter, mistriss Clarke me serra trois fois la main, et me dit bonsoir, en me souhaitant *toutes sortes de bonnes choses;* salutation qu'emploient ordinairement les quakers avec leurs plus intimes amis. Malgré ce témoignage d'une amitié renaissante dans le cœur de ma pétulante cousine, je résolus bien de ne pas m'exposer à voir renouveler une pareille scène.

LETTRE XV.

8 février 17 —.

Je me levai le matin de bonne heure, avec le projet d'aller à Ingatestone, où demeurait une jeune dame qui, dans une visite qu'elle avait faite à ma cousine, m'avait beaucoup engagée à aller passer quelque temps chez elle. Mes parens firent l'un et l'autre tous leurs efforts pour m'engager à rester quelques jours de plus avec eux; mais me voyant décidée, ils me laissèrent aller. Mistriss Clarke voulut absolument que j'acceptasse d'elle quelques présens; entre autres choses, elle me donna l'Apologie de Barclay, ouvrage qui, quelques années après, me fut d'une très-grande utilité. Je partis de Clarke-Hall sur les neuf heures du matin, dans la voiture de ma cousine. En arrivant à Ingatestone, j'appris avec grand chagrin que miss White, chez qui j'allais, était partie pour Londres, avec toute sa famille, à l'effet d'y assister à l'assemblée

annuelle de sa secte. Je me fis conduire à une auberge, d'où je renvoyai la voiture.

Tandis qu'on me préparait à dîner, j'allai me promener au bout de la ville. Séduite par l'aspect d'une jolie campagne, je m'avançai vers une éminence, d'où l'on découvrait au loin la contrée : j'observais dans la vallée une belle ferme, autour de laquelle tout annonçait l'industrie; tout-à-coup, je vis quelque chose glisser à mes pieds; c'était un serpent. Je veux fuir : un enfant s'offre pour me protéger, et d'un coup de bâton tue mon ennemi.

De retour à l'auberge, je fais quelques questions sur le pays. Cette ferme, me dit-on, appartenait à lord Petre, digne et respectable seigneur, quoique *catholique romain*. Je souris, et mon hôtesse fut un peu embarrassée de voir que j'étais de cette même religion. Le fermier de lord Petre était aussi un honnête homme quoique *papiste*. Je fus curieuse de savoir quelle différence impliquaient ces deux expressions; c'était, me dit-on, celle d'un lord à un paysan.

Tentée de passer quelque temps dans cette solitude, j'envoyai demander au fermier s'il voudrait recevoir en pension une personne

de sa secte. Mistriss Williams, son épouse, vint me trouver à l'auberge; bientôt nous fûmes d'accord.

J'allai le même jour prendre possession de mon nouvel asile : la première personne que j'y trouvai fut le jeune enfant qui, le matin, m'avait servi de champion. Je fus présentée à la famille, composée du fermier, de sa femme, de deux fils, l'un veuf depuis peu, l'autre garçon, et de plusieurs domestiques; honnêtes et industrieuses gens, vraiment heureux dans leur obscurité. On me conduisit, le soir, dans une chambre mieux meublée que le reste de la maison; c'était celle de la jeune femme qui récemment était morte, et j'y trouvai des livres que je ne m'attendais pas à rencontrer dans une demeure aussi champêtre. Le matin et le soir M. Williams faisait la prière en présence de tout son monde; il n'eût pas permis au moindre gardeur de vaches d'y manquer. A nos repas, tout le monde était gai, à l'exception du jeune veuf, dont les traits exprimaient encore les regrets et la tristesse. Mistriss Williams semblait plus occupée de ce fils que de l'autre; non pas, dit-elle, qu'elle l'aimât davantage, mais parce qu'il avait à ses

soins plus de droit que l'autre, qui était exempt de soucis. Mon hôte me fit admettre les dimanches et fêtes dans la chapelle de lord Petre. Je passai dans cette ferme les jours les plus heureux dont j'eusse joui depuis ma sortie de ce cher couvent, où j'ai vécu quelques années pour le regretter toujours.

LETTRE XVI.

13 février 17 —.

Depuis que j'étais dans cette retraite, j'avais souvent écrit à ma mère, sans en recevoir aucune réponse. J'étais d'autant plus étonnée de son silence, que, suivant ce que M. Moore avait dit à mon cousin Clarke, je passais généralement pour n'avoir eu aucune part à mon enlèvement. Au bout de quelques semaines, j'allai un soir me promener au lieu où, à mon arrivée dans le pays, j'avais trouvé un serpent. Sur cette éminence était un grand arbre, à l'ombre duquel on avait placé quelques bancs pour la commodité de ceux qui venaient là jouir d'une des plus jolies vues du monde. Fatiguée de regarder au loin, je m'assis, et j'ouvris un livre que j'avais apporté; c'étaient les Lettres des morts aux vivans, de M. Rowe. Cette lecture m'inspirait une sorte de tristesse; je me levai pour m'en retourner: tout-à-coup il me sembla que je voyais ma mère paraître

devant moi. Sa figure était si remarquable, ses traits étaient tellement gravés dans mon cœur, que je ne pouvais m'y tromper. Je conclus, sur-le-champ, que son silence avait été occasioné par sa mort : mon imagination était exaltée par la lecture que je venais de faire; je fus persuadée qu'elle venait me reprocher d'avoir abrégé ses jours. L'idée que j'avais été, quoiqu'innocemment, la cause de sa mort, me fit une telle impression, que je tombai sans connaissance sur le gazon. Quelles furent, à mon réveil, ma joie et ma surprise de me sentir véritablement serrer dans ses bras! c'était elle. Heureux, heureux moment, m'écriai-je! Je reçois donc encore les caresses d'une mère! Un tendre pardon n'aurait pu me faire plus de plaisir quand j'aurais été véritablement coupable.

Lorsque je fus revenue de mon trouble, je lui demandai ce qui avait produit en elle cet heureux changement de disposition. Elle m'apprit alors que cette parente qui m'avait montré tant d'inimitié, venait de mourir; qu'à sa mort on avait trouvé dans sa chambre les lettres que j'avais écrites; elle les avait toutes retenues. Ma mère avouait qu'elle avait été,

ainsi que mistriss Jackson, fort irritée de mon silence : mais elle ne pouvait, de temps à autre, ne pas se reprocher d'avoir abandonné une jeune personne de mon âge, sans être bien sûre que j'étais coupable. Pour peu qu'elle eût réfléchi, me dit-elle, sur les circonstances de mon enlèvement, elle aurait dû reconnaître que je n'y avais point eu de part ; car si je l'avais prémédité, j'aurais emporté ma petite garde-robe, ainsi que le produit de mon bénéfice, qu'au contraire je l'avais priée de garder. Elle convenait que toutes ces particularités pesées de sang-froid parlaient en ma faveur, autant que, mal présentées, elles avaient paru m'être contraires. Convaincue, ajouta-t-elle, et de votre innocence et de la perfidie de ma parente, et ayant trouvé dans vos lettres votre adresse, j'ai volé sur les ailes de la tendresse maternelle pour expier la manière inhumaine et irréfléchie dont je vous ai traitée. A mon arrivée à la ferme, apprenant que vous étiez sortie, et mistriss Williams m'ayant indiqué le chemin que vous aviez pris, mon impatience ne m'a pas permis d'attendre votre retour.

A mes remercîmens, à mes tendres ca-

resses, je ne pus m'empêcher de mêler quelques reproches sur l'injure que ma mère m'avait faite de se défier de ma sincérité. La véracité, lui dis-je, est la vertu dont je me glorifie; je l'ai honorée depuis mon enfance, et quoi qu'il ait pu m'en coûter pour ne m'en point écarter, j'espère qu'elle m'accompagnera jusqu'au tombeau.

Ayant ainsi respectivement soulagé nos cœurs, nous nous rendîmes à la ferme. J'appris avec grande peine de ma mère que la bonne mistriss Jackson, depuis peu devenue veuve, venait très-imprudemment de se remarier à un Irlandais, nommé Kelly, et qu'elle se préparait à accompagner son mari en Irlande. Je devais à cette dame tant de reconnaissance, et j'avais pour elle tant d'amitié, que cette nouvelle mêla quelque amertume au bonheur inattendu dont je jouissais.

Ma mère m'ayant apporté des vêtemens de la saison, la vanité qui, malgré toutes mes humiliations, n'était point éteinte dans mon ame, m'engagea à paraître le dimanche suivant un peu plus parée que je n'avais fait jusqu'alors, non que j'eusse perdu de vue la propreté simple que j'avais adoptée en ve-

nant à la campagne; mais quelques belles dentelles que m'avait données mistriss Jackson, un habillement un peu plus à la mode que celui que je portais ordinairement, excitèrent une curiosité qui ne s'était pas encore éveillée. Tant qu'on avait vu en moi une fille simple, discrète et modeste, la critique m'avait respectée, et les bonnes gens qui m'environnaient m'avaient montré toutes sortes d'égards et d'amitié : sitôt qu'encouragée par cette dame arrivée de Londres, je voulus paraître une belle et élégante demoiselle, ils me regardèrent avec une pitié mêlée de mépris. La conduite de ces bons paysans montre mieux qu'un gros livre quels sont l'extérieur et le maintien qui conviennent à des mœurs pures et à un cœur innocent.

Si j'avais profité de cette leçon, je me serais contentée d'un humble genre de vie; mais une folle vanité me persuadait que j'étais obligée à faire vivre ma mère dans une plus grande aisance que ne le comportait sa pension; et nul autre moyen ne se présentant à moi pour y réussir, que la carrière du théâtre, je résolus d'y rentrer.

Aussitôt que j'eus formé ce projet, la vie

champêtre perdit tous les charmes que j'y avais trouvés. Rians aspects, promenades solitaires, tranquilles lectures au bord des eaux ombragées de saules, tout ce qui avait enchanté mon imagination, lui parut froid et monotone : elle anticipait sur les plaisirs qui m'attendaient dans le monde, et ne prévoyait ni le trouble qui les accompagne, ni les chagrins qui les suivent.

LETTRE XVII.

22 février 17 —.

Peu de jours après, à la grande satisfaction du fermier et de sa famille, qui commençaient à nous regarder d'un œil de soupçon, ma mère partit pour Londres, où je ne devais pas tarder à la rejoindre. En arrivant à la ville, elle devait m'y procurer un logement, puis aller voir M. Rich, pour savoir s'il voudrait m'engager. En se rendant à cet effet à Covent-Garden, elle rencontra M. Shéridan qui, ayant entrepris la direction d'un théâtre à Dublin, était venu à Londres, pour y faire des recrues. Il s'informa de moi, et montra le désir de m'engager. Ma mère répondit qu'elle ne croyait pas à propos d'écouter aucune proposition de ce genre, jusqu'à ce qu'elle eût vu M. Rich, auquel sa fille avait tant d'obligations. M. Shéridan l'ayant approuvée, elle promit de lui faire part du résultat de son entrevue avec M. Rich.

Celui-ci, dès que ma mère lui eut parlé de sa rencontre avec M. Shéridan, et du désir qu'il avait de m'engager, lui donna, sans hésiter, une preuve de sa bienveillance pour moi, ainsi que de son désintéressement, en l'invitant à accepter la proposition. Elle m'offrait, dit-il, un double avantage, en ce qu'elle me mettait à même de profiter des leçons d'un excellent maître, et me donnait occasion de paraître dans les premiers emplois, faculté que je n'aurais pas eue à Londres, les rôles alors, excepté pour les débuts, appartenant aux acteurs aussi exclusivement que leurs appointemens.

Quand j'arrivai à la ville, je trouvai à l'auberge une lettre de ma mère, qui m'annonçait qu'elle avait pris pour moi un logement à Chelsea. Je m'y rendis sur-le-champ, J'y trouvai M. Shéridan, avec qui je fus bientôt d'accord. Aussi honteuse de me montrer aux gens de ma connaissance, que si j'avais mérité tout ce qu'on avait dit de moi, je quittai Londres sans prendre congé de personne: négligence répréhensible, particulièrement à l'égard de M. Rich et de M. Quin, auxquels

m'attachaient tant de motifs de reconnaissance.

Dans mon engagement avec M. Shéridan, je ne stipulai que pour un rôle que je craignais qu'on ne me refusât à cause de ma jeunesse; c'était celui de Constance dans le *Roi Jean*. J'avais pris ce rôle en gré, quoiqu'il me convînt médiocrement, tant par le peu d'expérience que j'avais du théâtre, que par ma figure, qui eût beaucoup mieux convenu à celui du Prince Arthur (fils de Constance).

Je vous parle de cette particularité, parce que ce rôle est devenu, depuis, le sujet d'une grande contestation.

Avec moi et ma mère, qui avait promis de m'accompagner, le directeur avait engagé quelques autres personnes, qu'il avait promis de défrayer, ainsi que nous, jusqu'à Dublin. Nous arrivâmes sans accident à Park-Gate; là, les vents se trouvant contraires, M. Shéridan nous quitta, laissant à ma mère la direction de la troupe, et partit pour Holy-Head.

Nous ne ressemblions pas mal à la troupe du Roman Comique: la nôtre était composée de mistriss Elmy; d'un jeune aventurier, son

amant, nommé Lacy; de M. Morgan, malade parvenu au dernier période de la consomption; de ma mère, et de moi.

Ma mère et mistriss Elmy étaient sans cesse en altercation. Cette dernière était fort gaie, et ne manquait point de sens; mais son défaut de moyens l'empêchait de faire au théâtre beaucoup d'effet. Elles différaient l'une de l'autre autant que l'ombre et la lumière: le maintien froid et réservé de ma mère contrastait d'une manière très-piquante avec la légèreté de mistriss Elmy, qui forçait quelquefois sa gaieté par esprit de contradiction. De cette opposition de caractères résultaient d'assez plaisantes scènes. Je veux vous en citer un exemple.

Nous avions passé, dans notre route, par un lieu nommé Evisée-Bank : mistriss Elmy parut si enchantée de ce nom, que, pour la satisfaire, je la gratifiai sur-le-champ du titre de comtesse d'Evisée. Ce titre de nouvelle création devint pour ma mère un fréquent sujet de contradiction : dans toutes les auberges la prétendue comtesse avait le meilleur appartement, et l'on montrait pour elle plus de soins et d'égards que pour toute autre. Ma

mère, impatientée, finit par me dire que si je ne retirais pas à notre compagne ce titre importun, elle quitterait la troupe, et continuerait le voyage seule avec moi. Je fus donc obligée, en arrivant à Park-Gate, de dégrader ma comtesse, et de lui rendre le nom modeste de mistriss Elmy.

Après quelques jours passés à Park-Gate, toujours contrariés par les vents, nous prîmes par terre la route de Holy-Head. Nous traversâmes à cheval une partie du pays de Galles. Ce fut dans cette route que, parmi quelques Irlandais qui se joignirent à nous, je vis pour la première fois M. Crump, dont j'aurai souvent à vous reparler. C'était un homme d'environ cinquante ans, laid, mais actif, complaisant et intelligent. Il montrait pour ma mère tant d'attentions, que nous le regardâmes comme très-amoureux d'elle. Je dois observer que ma mère possédant encore plusieurs restes de cette beauté qui avait séduit un des hommes les plus aimables du royaume, notre supposition n'était nullement invraisemblable. Vous verrez ci-après combien elle était mal fondée.

Nous arrivâmes à Holy-Head, précisément au bon moment pour nous y embarquer; une demi-heure après, le paquebot mit à la voile, et nous conduisit sans accident en Irlande.

LETTRE XVIII.

1 mars 17 —.

Nous fûmes reçues, ma mère et moi, en arrivant à Dublin, par une de ses anciennes amies, la femme du célèbre docteur Walker. Ce médecin avait acquis dans sa profession une réputation telle que, tout en vivant très-honorablement, il amassait une fortune considérable. Le docteur écrivait alors un traité contre l'usage où l'on est, en Irlande, d'enterrer les morts quelques heures après le décès. Il cherchait à détourner les Irlandais de cette dangereuse méthode, qui peut empêcher beaucoup de gens non-encore morts, de revenir à la vie. Ma mère l'ayant entendu parler de cet ouvrage, lui raconta l'anecdote de mistriss Godfrey, que j'ai insérée dans ma première lettre; et pour faire voir au docteur combien son opinion, sur ce point, était conforme à celle qu'il voulait établir, elle lui promit que, s'il mourait pendant qu'elle se-

rait en Irlande, elle examinerait avec soin l'état de son corps, et ne le laisserait enterrer que lorsqu'il n'y aurait plus aucune probabilité de son retour à la vie.

Ce n'est pas sans motif que je vous rapporte ces détails. Ils vous montreront combien il est imprudent de faire des promesses qu'on n'est point sûr de pouvoir tenir. Vous verrez tout ce qu'il en coûta de chagrin à ma mère, pour avoir enfreint celle-ci.

Nous restâmes dans la maison du docteur, jusqu'à ce que nous en eussions trouvé une que nous allâmes habiter, près du théâtre.

Aussitôt que je fus remise de la fatigue du voyage, j'allai rendre mes devoirs à mistriss O'Hara, sœur de lord Tyrawley, que je n'avais pas vue depuis mon enfance. J'eus le chagrin de la trouver aveugle. Elle fut très-aise de me voir, quoique assez mécontente de ma profession. Cependant, comme je portais le nom du mari de ma mère, le seul auquel j'eusse droit, puisque j'étais née pendant leur mariage, mon état de comédienne ne faisait pas à sa famille un déshonneur public. Malgré son improbation de mon état, elle se proposa de me présenter aux

gens de sa connaissance, comme sa nièce, fille reconnue du lord Tyrawley.

J'appris avec grande affliction de mistriss O'Hara la mort de ma bonne amie, mistriss Pye, protectrice de mes premiers ans, et qui, depuis peu, avait terminé sa carrière. J'ai toujours regretté de n'avoir pas été près d'elle dans ces derniers momens. Il me semble que mes soins, mon affection, auraient pu prolonger une vie si précieuse à son mari, si chère à tous ceux qui avaient connu cette estimable femme.

Mistriss O'Hara s'informa avec bonté de l'état de ma fortune, ce qui me fournit l'occasion de lui parler de la générosité de la duchesse de Queen'sberry, et de la singulière leçon qu'elle m'avait donnée; ce qui parut beaucoup divertir ma vieille tante. Je lui racontai aussi l'événement malheureux qui m'avait causé tant de peine. J'ai pour règle de ne jamais me concilier à moitié la bonne opinion de quelqu'un. Quand on veut acquérir un ami, il faut se faire connaître à lui tel que l'on est, sans quoi l'on imite un malade qui, consultant un médecin, lui déguiserait sa maladie. Lorsqu'on a quelques aveux à

faire, il faut les rendre complets, ou l'on a contre soi autant de chances qu'en eût donné une dissimulation entière.

L'après-midi, on annonça mistriss Butler et sa fille. Mistriss O'Hara me présenta à elles, comme sa nièce, parla de moi avec éloge, et comme mistriss Butler était une des femmes du premier rang dans le pays, qu'elle avait beaucoup de liaisons, que toute la noblesse fréquentait sa maison, elle lui demanda pour moi sa protection. Mistriss Butler était d'une taille élégante; elle avait été fort jolie, et conservait encore quelque agrément. L'altération de sa beauté semblait être due moins aux ans qu'aux maladies. Sa fille était belle, vive et spirituelle; nous étions à peu près du même âge: elle parut, dans cette entrevue, prendre pour moi un goût que je me sentis disposée à cultiver. Ces dames, avant de sortir, engagèrent ma tante à aller avec moi dîner le lendemain chez elles, et y passer la soirée. Je montrai le plus grand empressement à profiter de cet honneur, et ma tante promit de m'accompagner. Infirme, et condamnée à une vie très-réglée, elle me congédia de bonne

heure, pour être moins incommodée de la soirée du lendemain.

En rentrant à la maison, je trouvai notre compagnon de voyage, M. Crump, tête à tête avec ma mère. Celle-ci m'apprit que miss Saint-Léger, l'une des trois dames que j'avais connues chez Jones, quelques années auparavant, était venue pour me voir. Elle me priait de l'aller trouver le lendemain matin, chez lady Doneraile, dans Dawson-Street. Ainsi, étant arrivée sans connaître à Dublin une seule femme, je me trouvai tout d'un coup en mesure d'être introduite dans les meilleures compagnies de Dublin. Flattée de la manière dont j'avais été reçue chez mistriss O'Hara, je dis en riant, à ma mère, qu'il fallait qu'elle bannît un peu de sa réserve, pour engager M. Crump, qui paraissait se plaire avec elle, à lui donner tous ses momens de loisir; car probablement elle jouirait peu de ma société; les devoirs de mon état, et les invitations que j'allais sûrement recevoir, promettant d'occuper tout mon temps. M. Crump promit, pour sa part, de suivre mon conseil; mais ma mère fut très-choquée de la liberté que j'avais prise avec elle. J'ai déjà dit qu'elle

avait conservé toute la pruderie des quakers, quoiqu'elle eût renoncé aux dogmes de cette secte.

Le lendemain matin, j'allai déjeûner chez miss Saint-Léger, qui me reçut avec une politesse animée par le plaisir d'embrasser une personne chère, qu'on revoit après une longue absence. Elle me demanda avec empressement des nouvelles de miss Conway, et fut bien touchée d'apprendre que cette jeune personne était dans un dépérissement alarmant, son service auprès de la princesse de Galles, dont elle était fille d'honneur, l'empêchant de prendre les mesures qui eussent pu rétablir sa santé. Miss Saint-Léger me pressa de rester à dîner avec elle; mais lorsque je lui eus dit que j'avais un engagement, et nommé les personnes chez qui je dînais, elle me dit obligeamment qu'elle se félicitait alors de ne me pas avoir, la connaissance de mistriss Butler étant la plus précieuse que je pusse faire à Dublin. Elle témoigna même beaucoup de regret de ne pouvoir fréquenter cette maison; lady Doneraile, sa tante, s'en était éloignée pour quelque tracasserie.

Ma réception chez mistriss Butler fut on ne

peut plus flatteuse. Cette dame se déclara ma protectrice avant même de savoir si je mériterais ses bontés; et lorsque je pris congé d'elle, elle m'invita à passer dans sa maison toutes les heures que je ne serais pas obligée de donner au théâtre; ce que je lui promis bien volontiers.

LETTRE XIX.

12 mars 17 —.

Le talent, le génie, ne suffisent pas pour acquérir la gloire. Le théâtre, comme tous les arts, demande de grands travaux, de profondes et sérieuses études. Tout homme qui veut se faire un nom, peut s'appliquer ces beaux vers de Spencer :

« Aux plaines de Bellone, comme dans la
» retraite du cabinet, celui-là, le premier,
» rencontrera la gloire qui la cherche avec le
» plus de peine; elle habite les lieux incultes,
» parmi les armes, au milieu des vagues irri-
» tées, et ne se trouve qu'au travers de la peine
» et des dangers. Celui qui repose, oisif dans
» ses foyers, ne la verra point entrer dans
» sa paisible demeure. Devant sa porte, les
» dieux ont voulu qu'habitassent la sueur,
» les soins vigilans. Facile, au contraire, est
» le sentier qui conduit au plaisir; on y

» marche sans peine, et l'entrée de son palais
» est ouverte à toute heure. »

Qu'il me soit permis de le dire : le peu de mérite que j'ai acquis dans mon art, je l'ai acquis par beaucoup d'efforts. Le temps que me prenait la société que je cultivais, n'a jamais été dérobé à celui qu'exigeait mon instruction.

Notre théâtre s'ouvrit avec éclat. Une circonstance heureuse pour moi, fut que le comte de Chesterfield était alors vice-roi. M. Barry avait eu quelque succès, l'hiver précédent, sur ce théâtre, dans le rôle d'*Othello*. Le directeur, après m'avoir engagée, lui manda d'étudier celui de *Castalio*, parce qu'il se proposait de me faire bientôt paraître dans l'Orpheline. Pour ajouter à nos succès, M. Garrick se joignit cette année à notre troupe. Il avait eu quelque contestation avec le propriétaire du théâtre de Drury-lane; et d'un autre côté, M. Rich ayant refusé de lui accorder les conditions qu'il demandait, il vint à Dublin. Il s'était rarement trouvé dans une même troupe, trois acteurs aussi supérieurs que Garrick, Shéridan et Barry.

Les deux premiers, M. Garrick et M. Shé-

ridan, convinrent de jouer alternativement les personnages de Shakespeare, et de réunir leurs talens dans toutes les pièces. Dans l'Orpheline, Garrick faisait *Chamont*; Barry, *Castalio*, et Shéridan, *Polydore*. Dans la *Belle Pénitente* (1), Shéridan jouait le rôle d'*Horatio*; Garrick, celui de *Lothario*, et Barry, celui d'*Altamont*. Barry avait, dans ce dernier rôle, une telle supériorité, que ce personnage semblait aussi important que les deux autres. J'étais obligée de jouer presque tous les soirs, et quelquefois dans des rôles qui me convenaient fort peu; mais animée par les nombreux applaudissemens que je recevais, je faisais tous mes efforts pour les mériter. Voulant donner à ma profession tout le temps qu'elle exigeait, et cependant me livrer aux amusemens de la bonne compagnie, je me privais souvent du repos que demande

---

(1) Tragédie en cinq actes, de Rowe, représentée pour la première fois en 1703. On y remarque, comme dans tous les ouvrages de cet auteur, un style nombreux et soigné; mais elle manque d'action et d'intérêt. Le sujet en est italien; et cependant Rowe connaissait si peu cette langue, qu'il a fait Sciotto (nom de l'un de ses personnages) de trois syllabes. (*Note du traducteur.*)

la nature. Un bon témpérament, un courage inépuisable, soutinrent cette activité pendant toute la saison.

Au bout de quelque temps, on proposa la tragédie du *Roi Jean*, dans laquelle Roscius et le directeur devaient paraître ensemble, et jouer alternativement le *Roi* et le *Bâtard*. M. Shéridan insista pour qu'en cette occasion, je jouasse *Constance*. M. Garrick s'y opposa, parce que, dit-il, il ne resterait personne pour faire le *Prince Arthur*, que mistriss Kennedey, alors miss Orpheur, qui, à peu près du même âge que moi, et fort marquée de petite vérole, paraissait beaucoup plus âgée.

Sur le refus positif que fit M. Garrick de me laisser jouer ce rôle qui me plaisait, et pour lequel j'avais stipulé dans mon traité, je courus à ma protectrice, mistriss Butler, à qui je me plaignis de ce qu'on ne tenait pas ma convention. Quoiqu'elle fît grand cas de M. Garrick, elle avait pour moi tant de bonté, qu'elle envoya sur-le-champ chez tous ses amis, pour les prier de ne point aller au spectacle le jour qu'on donnerait la pièce. Outre l'importance que donnent le rang et la for-

tune, mistriss Butler avait une grande considération dans la société. De plus, elle donnait souvent des bals, et toutes les jeunes femmes qui y étaient habituellement invitées, étaient fort empressées de lui complaire, pour continuer à y être admises. Chacun, en conséquence, fut disposé à lui obéir, et fit circuler son invitation. La chambrée, le jour qu'on donna la première représentation du *Roi Jean*, fut très-peu nombreuse; la recette ne monta pas à quarante livres.

Ce fut la première humiliation que l'immortel Roscius eût éprouvée sur le théâtre. Il eut lieu de se repentir de m'avoir préféré, pour le rôle de *Constance*, mistriss Furnival. Mais ce qui rendit mon triomphe complet, fut que, lorsqu'on redonna la même pièce, M. Shéridan jouant *le Roi*, M. Garrick *le Bâtard*, et moi *Constance*, on renvoya à la porte plus de monde qu'on ne put en placer; la discussion relative aux rôles ayant été connue du public, les spectateurs, pour me venger, me prodiguèrent les applaudissemens.

Malgré ce succès, je résolus de rendre à M. Garrick, à la première occasion qui se présenterait, la mortification qu'il m'avait fait

essuyer : il ne tarda pas à s'en offrir une. *Le petit grand homme* devait avoir, dans la saison, deux bénéfices; et afin qu'ils ne fussent pas trop rapprochés l'un de l'autre, il était convenu que l'un aurait lieu de bonne heure, dans l'année. Il avait indiqué *Jeanne Shore*(1), pour son premier bénéfice. Lorsqu'on vint m'inviter à jouer ce rôle, je le refusai absolument, motivant mon refus sur la même raison qui avait servi de prétexte pour m'enlever celui de Constance, savoir, ma jeunesse. Voyant que les instances étaient inutiles, M. Garrick pria miss Butler d'user de son crédit pour obtenir de moi ce qu'il savait bien que je ne pourrais refuser à une personne à qui m'attachaient également la reconnaissance et la politique. En même temps, pour

(1) Jane Shore, tragédie en cinq actes, de Nic. Rowe, donnée pour la première fois en 1713. Cette pièce est estimable sous le rapport du style et celui de la moralité; mais on lui reproche de manquer d'une certaine profondeur de sensibilité qu'exige la tragédie. L'auteur passe pour avoir plus étudié les livres que scruté le cœur humain.

Rowe était né en 1673; il est mort en 1718.

(*Note du traducteur.*)

ne négliger aucun moyen de me toucher en sa faveur, il m'écrivit un billet qui produisit l'incident que vous allez lire, et devint, pendant quelque temps, le sujet de toutes les conversations de Dublin.

Dans ce billet, il me marquait que si je voulais l'obliger, il composerait, pour moi, un merveilleux épilogue, qui, avec le secours de mes yeux, ferait plus de ravage que n'en avaient jamais fait la chair et le sang, depuis le commencement du monde.

Il adressa cette ridicule lettre à *l'idole de mon ame*, *la belle Ophélie*, et la remit à son domestique, avec ordre de me l'apporter; mais celui-ci avait fait aux ordres de son maître peu d'attention; il donna la lettre à un portier dans ma rue, sans se donner la peine d'en regarder l'adresse. Le portier ayant lu la suscription, et ne connaissant personne dans toute la ville de Dublin qui s'appelât *l'idole de mon ame*, ou *la belle Ophélie*, porta le billet à son maître, qui se trouvait être un journaliste. A ce moyen, le contenu fut bientôt inséré dans les papiers publics. L'auteur de cette belle Épître fut, comme on peut le croire, extrêmement affligé de sa publication, et ainsi

fut ma mère qui tremblait toujours pour ma réputation. Mon caractère, heureusement, était trop bien connu, pour qu'un incident si ridicule pût y porter quelque atteinte.

Nul n'est sage à toute heure, dit un proverbe, et jamais il ne fut mieux appliqué. Qu'une pareille pauvreté eût échappé à la plume de l'immortel Roscius, c'était une étrange chose. La fortune, en la publiant, sembla vouloir punir son auteur d'un moment d'oubli, pour le corriger à jamais du mauvais goût et de la froide plaisanterie.

Avec une troupe ainsi composée, on peut croire que la recette de l'hiver fut extrêmement avantageuse pour M. Garrick et M. Shéridan. Je ne me rappelle pas combien gagna Roscius; mais on dit dans le temps que c'était une somme presque incroyable.

M. Garrick, réconcilié avec moi, vint plus souvent dans la maison du colonel Butler. Celui-ci avait, à quelques milles de Dublin, une maison près de la côte; ma mère, supposant que les bains de mer me feraient beaucoup de bien, loua, pour me les faire prendre, une maison meublée, aux appentis de Clontarf. Elle avait choisi ce lieu pour que je ne fusse

pas éloignée de ma chère miss Butler, dont j'étais devenue inséparable. Notre intimité était si étroite, que, quoique nous nous vissions généralement à dîner, et que nous passassions ensemble le reste de la journée, nous nous écrivions toujours le matin un ou deux billets. Rien n'est si doux que la liaison de deux jeunes personnes de cet âge, douées d'intelligence et de quelque sensibilité. Exempte du trouble, des inquiétudes de l'amour, elle se nourrit de plaisirs innocens, d'illusions flatteuses; c'est un sentier parsemé de fleurs, sur lequel on court d'un pied léger, qui ne rencontre pas une épine.

A la fin de la saison, M. Garrick se disposa à retourner en Angleterre avec la riche moisson qui avait couronné ses travaux. Mistriss Butler, qui goûtait fort les gens d'esprit, aimait autant sa société que sa fille aimait la mienne, et certes c'était avec raison; car j'ai connu peu de gens d'aussi bonne compagnie que M. Garrick, quand il voulait être aimable. Un tour que lui joua mistriss Butler, vous prouvera qu'elle n'avait ni moins de gaieté, ni moins de malice que lui.

Quelques jours avant que M. Garrick quit-

tât l'Angleterre, mistriss Butler, sa fille, et moi, étant à nous promener sur la terrasse, nous vîmes arriver au galop le célèbre acteur; il nous eut bientôt jointes, et à notre grand regret, principalement à celui de mistriss Butler, il nous apprit qu'il avait le projet de partir de Dublin le lendemain. Au milieu de la conversation, la maîtresse de la maison nous quitta brusquement; mais elle revint bientôt, tenant un paquet cacheté, qu'elle remit à Roscius, lui disant en même temps : Je vous donne ici, M. Garrick, quelque chose de plus précieux que la vie; vous y lirez mes sentimens; mais j'exige de vous que vous n'ouvriez ce paquet que lorsque vous serez hors la vue de Dublin. Nous fûmes tous fort surpris de ce don mystérieux, surtout le chapelain du colonel, qui était présent. Comme la dame était naturellement sévère, et qu'elle ne s'était jamais écartée des règles de la vertu, personne ne pouvait soupçonner ce que signifiait ce discours; mais Garrick, aussi confiant qu'homme au monde dans ses moyens de plaire, prit le paquet avec un air de reconnaissance très-significatif, persuadé qu'il contenait, non un riche présent, car celle qui

l'offrait était publiquement et habituellement généreuse, mais une déclaration de tendres sentimens, que sa vertu ne lui permettait pas de faire connaître à son vainqueur, tant qu'il était en Irlande.

M. Garrick, après le dîner, prit congé, et sitôt qu'il fut parti, mistriss Butler nous apprit que ce précieux paquet, dont elle lui avait fait présent, ne contenait autre chose que les Hymnes de Wesley et le Discours du docteur Swift, sur la Trinité, ajoutant que dans son voyage il aurait le loisir d'étudier l'un de ces ouvrages, et de digérer l'autre. Nous rîmes tous beaucoup de la plaisanterie. Je dois ajouter que lorsque je le revis, M. Garrick m'apprit qu'à l'ouverture de son paquet, et voyant quel en était le contenu, au lieu d'en profiter en bon chrétien, il en avait très-païennement fait un sacrifice à Neptune; pour vous le dire plus clairement, il avait jeté pêle mêle M. Wesley et le docteur Swift dans la mer.

Pendant que j'étais aux appentis de Clontarf, il m'arriva une aventure qui pouvait m'être très-funeste, et qui cependant me fait encore rire, toutes les fois que je me la rappelle.

Un jour la belle veuve Madden, depuis lady Ely, vint me faire une visite; il était fête; elle devait passer la journée avec moi, je la conduisis, à quelques milles de là, dans une grange où on faisait le service divin, pour la commodité des paysans du canton, pour la plupart pauvres pêcheurs de la côte.

Le temps était fort chaud, l'église pleine; le prêtre qui officiait transpirait si fortement qu'il était obligé à chaque instant de s'essuyer le visage; malheureusement il se servait à cet effet d'un mouchoir bleu tout neuf, qui, se déchargeant, lui colorait la figure d'une manière vraiment risible.

Ma compagne, fort gaie, et très-peu dévote, me donnait de temps en temps des coups de coude, pour me faire regarder ce pauvre prêtre, et, malgré le respect que j'ai toujours cru devoir à un culte public, j'avais peine à tenir mon sérieux. Le ministre, après l'office, fit un sermon; il avait pris pour sujet la chute de nos premiers parens; et comme la plupart de ses auditeurs femelles étaient des femmes de pêcheurs, il leur dit en vrai style hibernois: « Votre mère Ève vendit son » ame immortelle pour une pomme; mais

» telle est votre corruption, malheureuses,
» que vous vendriez la vôtre pour une huître,
» ou peut-être pour une moule. »

Ici ma belle amie ne fut plus maîtresse d'elle-même; elle partit d'un éclat de rire, et s'enfuyant de la chapelle, me laissa seule, exposée à toute la fureur de l'auditoire.

J'avais, grâce à Dieu, une réputation de piété qui m'empêcha de courir un vrai péril.

Le prêtre, s'adressant à moi, me dit que s'il ne me connaissait pas comme incapable de participer à une pareille indécence, il me ferait chasser de l'église : pour l'apaiser, je promis de lui envoyer le nom de la coupable, et le service finit tranquillement.

Mistriss Madden avait très-prudemment remonté à cheval, et était retournée chez moi, précaution sans laquelle elle aurait fort bien pu subir le destin d'Orphée, les fidèles de ce canton n'étant ni moins barbares, ni moins attachés à leur culte que les bacchantes de la Thrace.

Heureusement M. Crump était le pénitent du prêtre offensé; il arrangea l'affaire; c'est la seule chose dont je lui aie jamais su gré.

Mistriss Madden n'avait pas de grandes dis-

positions à subir le martyre pour un article de foi : vous pourrez en juger par le trait suivant.

M. Loftus, depuis comte d'Ély, lui fit la cour pendant son veuvage, l'épousa, et bientôt, rassasié de son bonheur, voulut profiter de la loi, qui, en Irlande, déclare non-obligatoire le mariage d'un protestant avec une catholique. Mais la dame, qui n'avait pas beaucoup compté sur la fidélité de son nouvel époux, avait fait, la veille de son mariage, une abjuration légale du catholicisme. Cette précaution, que le mari n'avait pas connue, le rendit malheureux pour toute sa vie.

LETTRE XX.

18 mars 17 —.

Au commencement de l'hiver suivant, on remit au théâtre *all for Love*, or the World weld lost (tout pour l'amour, ou le monde bien perdu), pièce dans laquelle Barry et Shéridan, dans les rôles d'Antoine et de Ventidius, étaient au-dessus de toute concurrence. La remise de cette pièce amena quelques incidens assez bizarres pour que je vous en rende compte. Le directeur, dans un voyage qu'il avait fait dans l'été à Londres, avait acheté un superbe vêtement qui avait appartenu à la princesse de Galles et qu'elle n'avait porté qu'une seule fois, le jour de la naissance du roi. On me l'avait arrangé pour le rôle de Cléopâtre ; et comme le fond était un tissu d'argent, ma mère avait jugé à propos d'y faire quelques changemens, pour faire paraître avec avantage ma taille, qui était fort mince. Ma femme de chambre, en consé-

quence; était allée au théâtre pour aider le tailleur et la couturière à faire ce travail, ainsi qu'à coudre une certaine quantité de diamans. Ma protectrice m'avait prêté non-seulement les siens, mais ceux de plusieurs de ses amies, qu'elle avait empruntés à cet effet. Lorsque les ouvrières eurent fini leur ouvrage, elles sortirent de la chambre, et très-imprudemment en laissèrent la porte ouverte.

Mistriss Furnival, qui avait une dent contre moi, tant parce que je l'avais éclipsée dans quelques rôles, que parce que je lui avais enlevé celui de *Constance*, allant à sa loge, passa par hasard devant la porte ouverte de la mienne : voyant mon bel habillement étalé, et n'apercevant personne pour le garder, elle emporta la toilette de la reine d'Égypte pour en parer la matrone *Octavie*, qu'elle devait représenter. Mistriss Furnival, en observant de temps à autre mon costume, très-différent de celui des héroïnes du temps, avait acquis assez de goût pour dédaigner le velours noir, que celles-ci portaient habituellement; et sans considérer l'inconvenance qu'il y avait à revêtir une matrone romaine de la parure d'une reine voluptueuse, ou peut-être

ne se doutant pas qu'il y eût à cela la moindre inconvenance, résolut d'être une fois dans sa vie aussi magnifique que moi, et cela à mes dépens. Se mettant donc vite à l'ouvrage, elle mit par dehors les plis que, par l'ordre de ma mère, on avait mis en dedans.

Ma femme de chambre, de retour à ma loge, ne trouvant plus le précieux vêtement qui avait été confié à ses soins, tomba dans un extrême effroi. Parcourant comme une folle tous les coins du théâtre, elle apprit enfin que c'était mistriss Furnival qui l'avait pris : aussitôt elle court à la loge de celle-ci, et reste confondue en la voyant occupée à défaire l'ouvrage qui lui avait coûté tant de peines. Ma domestique était du sang des Obrien, et quoiqu'elle n'eût pas reçu une éducation analogue à ce haut lignage, elle avait hérité de tout le courage des rois d'Ulster : on fut obligé d'arracher de ses mains mon envieuse rivale, qui n'en garda pas moins le sujet de la contestation.

Lorsque j'arrivai, au lieu de partager le désespoir d'Obrien, je ne pus m'empêcher de rire de l'aventure; j'avoue même que je sentis un secret plaisir de l'effet que je présumais

mieux à faire que de se trouver mal, et les spectateurs eurent la complaisance d'attendre que mistriss Elmy, qui par hasard se trouvait au théâtre, se fût habillée pour finir le rôle d'Octavie; rôle qui, dans toute justice, aurait dû lui appartenir plutôt qu'à mistriss Furnival, la douceur de sa voix et la décence de son maintien la rendant particulièrement propre à le jouer.

La pièce, au moyen de cette interruption, ne put faire le premier jour autant d'effet qu'on en avait espéré. Mais le lendemain, animée peut-être par l'éclat de ma parure, ou plutôt par la présence de S. Ex. lord Chesterfield, qui avec sa femme était au spectacle, je jouai, de l'aveu de tout le monde, mieux que jamais je n'avais fait : je fus universellement applaudie.

Un spectateur qui était sur le théâtre, prit un moyen très-peu convenable pour me montrer sa satisfaction. Un peu pris de vin probablement, car sans cela j'imagine qu'il n'eût pu se permettre une pareille hardiesse, au moment où je passais devant lui, il baisa le derrière de mon cou. Irritée de cette insulte, oubliant la présence du lord lieute-

nant, et celle d'un si grand nombre de spectateurs, je me retournai sur-le-champ vers l'insolent, et je lui donnai un soufflet. Quelque déplacée que fût cette manière de ressentir un outrage, elle reçut l'approbation de lord Chesterfield, qui, se levant dans sa loge, m'applaudit de ses deux mains. Toute la salle, comme vous pouvez le croire, suivit son exemple. A la fin de l'acte le major Macartney vint, de la part du vice-roi, inviter M. Saint-Léger (c'était le nom de l'indiscret) à faire des excuses au public, ce qu'il fit sur-le-champ. Cette aventure contribua, ce me semble, à une réforme que désirait depuis long-temps M. Shéridan. Il fut fait un réglement en conséquence duquel personne désormais ne devait être admis dans les coulisses.

LETTRE XXI.

25 mars 17 —.

Je répondais par les plus grands efforts aux bontés du public. M. Garrick, à cette époque, ayant acheté la moitié de la patente du théâtre de Drury-lane, et ayant entendu parler de mes succès, désira de m'engager pour l'hiver suivant. M. Delany, acteur du premier mérite, qui venait en Irlande pour voir des biens qu'il y possédait, fut chargé de m'offrir dix livres par semaine (1). Je refusai cette proposition, et j'eus tort. Je dois ajouter ici que je n'avais pas reçu moins d'encouragemens dans la comédie que dans la tragédie, et même dans le rôle de *Biddy* de *Miss in her*

(1) En Angleterre, presque tous les salaires se règlent à la semaine; on règle même ainsi les loyers des voitures, des maisons, les traitemens des commis, etc., etc.

(*Note du traducteur.*)

Teens (la Fille de treize ans), je prouvai que je pouvais jouer la bouffonnerie aussi bien que la haute comédie.

J'appris alors que M. Quin avait été très-mécontent de mon ingratitude apparente, et que s'étant réconcilié avec mistriss Cibber, il lui donnait les soins qu'il avait eu la bonté de m'accorder; elle avait témoigné peu de reconnaissance pour beaucoup de services qu'il lui avait rendus, notamment en la faisant rentrer au théâtre, d'où les intrigues de son mari l'avaient fait sortir; il oublia ses torts, et lui rendit son amitié.

M. Garrick fut si offensé de mon refus, qu'il jura, dit-on, de ne jamais m'engager, à quelques conditions que ce fût; mais les directeurs ne regardent guères comme obligatoires ces sortes de sermens : l'humeur les leur dicte, l'intérêt les en absout.

Vers ce temps, je jouais un soir le rôle de *lady Townley* dans *The Provoked Husband* (le Mari provoqué). Pendant le spectacle, je reçus de chez mistriss Butler une carte écrite de la main d'un domestique, par laquelle on me priait d'aller chez cette dame aussitôt que je serais libre. Je fis répondre verbalement

que je serais le soir trop fatiguée pour avoir cet honneur.

Si j'avais réfléchi que la carte était écrite par un domestique, j'aurais conçu qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire; car mistriss Butler saisissait obligeamment toutes les occasions de m'écrire elle-même; mais je n'y fis point d'attention. Quelques momens après, je reçus un second billet, par lequel on me marquait qu'il fallait venir absolument aussitôt que la pièce serait finie, et sans même changer d'habillement. Une invitation si pressante excita ma curiosité, et me fit attendre avec impatience la fin du spectacle. Je devais jouer *miss Biddy* dans le divertissement; mais M. Dyer, qui devait jouer *Fribble*, s'étant subitement trouvé mal, on fut obligé de changer la petite pièce, ce qui me permit de sortir plus tôt que je ne l'avais espéré.

Aussitôt que j'eus fini mon rôle, j'entrai en chaise sans quitter le vêtement avec lequel j'avais joué *lady Townley*, et me rendis à Stephen'sgreen. L'habillement que je portais étant moderne, il ne paraissait pas ridicule hors du théâtre. Comme j'entrais par une porte du salon dans lequel étaient mistriss But-

ler et les dames, le colonel et plusieurs hommes qui sortaient de table avec lui, entraient par l'autre côté. Le cercle était nombreux, l'élégance de ma parure attira les regards de tous les hommes; mais aucune des dames ne me fit l'honneur de me parler; la maîtresse de la maison elle-même daigna à peine me saluer d'une légère inclination de tête.

Un accueil si différent de celui auquel mes amies m'avaient accoutumée, me surprit et me piqua. M'avançant vers mistriss O'Hara, qui était présente, je lui en demandai la raison : Dans quelques minutes, me répondit-elle, elle allait savoir si je méritais son amitié. Sûre de mon innocence, et persuadée que ma tante, moins que personne, devait en douter, je me sentis offensée de sa froideur; mais je commandai à mon émotion, et je repris en apparence ma tranquillité.

Alors entra un homme dont la figure, la taille, les manières, la parure, surpassaient en agrémens tout ce que j'avais jamais vu. Les dames gardèrent leur gravité; on eût cru voir une assemblée de vieilles filles, occupées à déchiqueter la réputation de quelque jeune étourdie. Le bel étranger, avec toutes ses

grâces, parut attirer aussi peu d'attention que moi. Le cercle dans lequel il me voyait, la richesse de ma toilette, qu'ornaient précisément les diamans de mistriss Butler, lui firent croire que j'étais une femme de qualité : et comme tout récemment une jeune personne de ce rang s'était déshonorée par une aventure galante, il me prit, d'après la réserve avec laquelle on me traitait, pour cette demoiselle, qui apparemment avait eu l'impudence de se montrer, malgré ses torts, dans la première société du royaume. Tout ce qu'il voyait ne pouvait guère lui donner une autre idée.

Dans cette persuasion, ou par je ne sais quel autre motif, il parut s'occuper de moi plus que de toutes les autres femmes. Il s'approcha d'un air si facile, si confiant, que je reconnus sur-le-champ qu'il avait voyagé ; il m'apprit qu'il venait de faire le grand tour (1), et qu'il arrivait pour prendre possession de sa fortune, et se fixer en Irlande. Nous entrâmes en conversation sur diverses matiè-

---

(1) De l'Europe ;.... expression consacrée en Angleterre. (*Note du traducteur.*)

res ; je m'en tirai avec plus d'aisance que je n'eusse cru pouvoir faire dans de pareilles circonstances ; ma gaieté était si bien contrefaite qu'elle semblait naturelle. Mon interlocuteur voyant mon assurance, commença à prendre de moi une idée plus favorable qu'il ne l'avait eue d'abord.

L'épreuve projetée étant alors finie, on envoya miss Butler pour mettre fin à notre tête-à-tête. Le beau jeune homme, extrêmement curieux de savoir qui j'étais, alla à l'autre bout de la chambre, le demander tout bas à la maîtresse de la maison. Mistriss Butler lui répondit tout haut : « Mais sûrement vous » savez qui elle est ; je suis sûre que vous la » connaissez ; je sais même de bonne part que » vous la connaissez beaucoup. » Surpris, et un peu déconcerté de ce qu'il crut être un défaut d'usage dans une femme bien élevée, qui répondait haut à une question faite à demi-voix, il l'assura, d'un ton encore plus bas, qu'il ne m'avait jamais vue, et qu'il mettait de l'intérêt à savoir qui j'étais. Fi ! fi ! M. Medlicote, dit alors ma respectable amie ; que direz-vous pour votre excuse, quand vous apprendrez que c'est là cette aimable fille dont

vous avez si cruellement attaqué la réputation pendant le dîner?

J'appris alors que ce jeune fat, enorgueilli de ses agrémens, s'était vanté, comme font beaucoup d'autres, de faveurs qu'il n'avait pas eues, ne sachant pas que c'était précisément devant mes amis qu'il parlait, et qu'ils étaient à même de découvrir sa fausseté. Il faudrait le pinceau d'Hogarth pour peindre ou la confusion du coupable, ou mon étonnement. Pendant quelques momens, je ne trouvai pas un seul mot à dire; ce fut mistriss Butler qui me tira de ma rêverie : venant à moi, elle me prit la main, et avec un sourire plein de bonté : « Ma chère enfant, me dit-elle, » vous venez de subir une terrible épreuve; » mais elle était nécessaire. Monsieur a lâ- » chement noirci votre réputation. Nous » étions tous convaincus que vous ne méri- » tiez pas ce qu'il avait dit de vous; mais s'il » vous avait vue au théâtre avant de vous » rencontrer ici, il aurait sûrement soutenu » par des sermens ses calomnies, et, quoique » persuadés de votre innocence, il nous eût » été impossible de le confondre. La mesure » que nous avons prise, un peu désagréable

» peut-être pour vous, lui donne un démenti » si formel qu'il ne peut rester aucun doute. » Après cette explication, elle m'embrassa tendrement. Sortant de ses bras, j'allai me jeter dans ceux de ma tante, qui sembla enchantée de mon triomphe.

Quant à mon calomniateur, il est aisé de croire qu'il ne nous fatigua pas long-temps de sa présence. Tout agréable qu'il était, personne ne désira de le retenir. Que de charmes n'eussent pas ajoutés à ses grâces naturelles, la bonté, la simple et modeste vérité!

LETTRE XXII.

31 mars 17 —.

Après le départ de M. Medlicote, un des hommes présens nous apprit que ce jeune homme, pendant ses voyages, était devenu amoureux d'une belle Italienne qui, partageant sa passion, avait quitté sa famille pour s'enfuir avec lui. Le frère de la dame, instruit de l'aventure, avait poursuivi le couple fugitif, et ayant rejoint les coupables, avait offert au séducteur le choix d'épouser son Hélène, ou d'arranger l'affaire au champ d'honneur. M. Medlicote, dans cette alternative, avait pris le premier parti, et s'était lié de l'indissoluble nœud.

Tout le monde fut persuadé que si ma famille et mes espérances eussent répondu à sa fortune, M. Medlicote, regardant comme nul le mariage auquel il avait été contraint, m'aurait offert sa main, en dépit de l'honneur et de l'humanité offensée. Mistriss Butler déclara

que rien ne pouvait lui donner plus de satisfaction que cette démonstration publique de mon innocence. Sans cette preuve, quoique ma conduite en Irlande lui fût un sûr garant de mon honnêteté, elle n'aurait pu laisser continuer une liaison intime entre sa fille et une personne dont la réputation n'eût pas été parfaitement intacte.

Ce dernier mot me frappa; et comme aucun défaut ne me répugne autant que la fausseté, je résolus, quoi qu'il pût en arriver, de dire à mistriss Butler que ma réputation n'était pas absolument intacte, puisque, sans que je l'eusse mérité, elle avait été compromise par la scélératesse de deux hommes méprisables.

Pour le moment, je me contentai de plaindre les personnes de ma profession, toujours exposées aux propos d'une jeunesse inconsidérée qui croit pouvoir se faire un jeu de leur réputation : et cependant, ajoutai-je, plusieurs personnes avaient long-temps honoré le théâtre par leurs talens, sans avoir jamais mérité aucun reproche dans leur conduite. Telles étaient les Pritchard, les Clive, et d'autres, sans doute, plus dignes peut-être

de considération pour avoir conservé, dans une position si périlleuse, une renommée sans tache, que nombre de femmes défendues, ou de la médisance par leur rang, ou du danger par leur obscurité.

Je revins chez moi, agitée et mécontente : après une nuit sans sommeil, je me trouvai le matin avec la fièvre : cette indisposition, qui me permettait une solitude dont j'avais besoin, ne m'affligea point, mais l'amitié ne me négligea pas. Mistriss Butler et sa fille vinrent me voir. Mon absence du théâtre fut regardée comme une espèce de calamité publique. Pendant ma retraite, livrée aux réflexions, je considérai la profession que j'avais embrassée sous un point de vue plus humiliant qu'elle ne s'était encore offerte à mon imagination. Que le premier sot en qui la fortune autoriserait la suffisance, eût le droit de parler de moi sans conséquence; que mon laquais, si je l'avais mécontenté, pût aller pour un schelling m'insulter sur la scène, c'était pour moi une idée révoltante. J'en fus tellement frappée, que je n'ai jamais recouvré depuis l'assurance que j'avais conservée jusqu'alors : ma maladie s'en augmenta; je fus plusieurs

jours sans pouvoir jouer; et quand je reparus au théâtre, il s'y passa un événement désagréable, qui, joint à d'autres circonstances, me fit quitter l'Irlande.

M. Shéridan, à cause de l'indiscrétion de M. Saint-Léger, et pour quelques autres raisons, avait annoncé dans les journaux que personne désormais ne serait admis dans les coulisses. Il avait donné des ordres en conséquence à toutes les portes. Assez rétablie pour aller à la salle, mais non pour y jouer, je m'y étais rendue un soir, lorsqu'un officier pris de vin voulut forcer la sentinelle placée à la porte du théâtre : le soldat persistant dans son refus, l'officier tira son épée et le perça à la cuisse; le fer se rompit; il en resta un morceau dans la blessure. Entendant du tumulte sur le théâtre, je m'enfuis de la loge dans laquelle j'étais assise, et je courus à la sentinelle voisine pour me mettre en sûreté; c'était précisément l'homme qui venait d'être blessé : je me trouvai à l'instant entourée par la foule, et obligée d'assister à l'extraction du fer cassé dans la plaie. La frayeur que me causa cette scène, dans un moment où je n'étais pas bien remise, me causa une rechute. Au reste, le

blessé guérit assez promptement ; mais il perdit l'usage de sa jambe, et l'aggresseur, qui était un homme de qualité, fut obligé de lui faire une pension pour sa vie.

LETTRE XXIII.

5 avril 17 —.

Lorsque je fus assez bien portante pour recommencer à jouer, M. Barry, voulant tenter la fortune en Angleterre, partit sans avertir le directeur, ni s'embarrasser de son engagement. M. Shéridan, comme je l'ai dit, était fort aimé à Dublin. Les jeunes gens de l'Université en avaient fait leur idole. Les dames le flattaient, et l'amour-propre l'égarait. Il se croyait capable de jouer tout ce que le théâtre peut offrir de plus difficile. Après le départ de M. Barry, il quitta les rôles dans lesquels il était sans concurrent, pour jouer les jeunes premiers et la haute comédie. Sa figure, sans contredit, n'avait rien de disgracieux, et pouvait convenir à cet emploi. Mais son maintien et le timbre de sa voix ne lui permettaient pas d'y prétendre à quelque supériorité.

Il ne tarda pas à s'en convaincre, et parut, en remettant *Ésope*, vouloir trouver des

pièces plus analogues à son jeu étudié. En cherchant un rôle pour moi dans cette pièce, on pensa que celui de la jeune personne était trop insignifiant; celui de la dame raisonneuse exigeait trop de volubilité; je fus obligée de prendre celui de *Doris*, la vieille nourrice, rôle extrêmement long, qui, avec celui d'Ésope, compose les deux tiers de la pièce.

Il n'y a nul doute que M. Shéridan, le meilleur déclamateur qui jamais ait paru sur le théâtre anglais, n'eût eu un succès distingué dans un rôle si particulièrement propre à son talent. Mais la pièce fut interrompue le jour même de sa première représentation : la salle était si pleine, qu'un des spectateurs, nommé M. Kelly, se trouvant très-pressé dans le parterre, franchit la balustrade qui séparait cet emplacement du théâtre. Ce mouvement fut fort applaudi par les spectateurs, dont la plupart n'approuvaient pas le réglement qui les empêchait de se placer dans les coulisses. M. Kelly, flatté d'avoir quitté une position incommode et tout glorieux d'avoir fait montre d'un courage qu'il n'avait pas, s'en alla au foyer.

J'avais beaucoup entendu parler, dans le

Riot at the theatre

temps qu'on admettait des spectateurs derrière le théâtre, des libertés que prenaient ces messieurs avec les actrices. En conséquence, suivant l'exemple de M. Quin, je me tenais exactement dans ma loge ; mais ce jour-là, craignant de ne pas bien savoir une scène presque toute en vers que je devais jouer dans l'acte suivant, j'allai au foyer pour prier mistriss Dyer de la parcourir avec moi.

En y entrant, j'aperçus cette actrice qui semblait fort embarrassée, et qu'un homme empêchait de se lever de dessus un fauteuil où elle était assise. M'étant approchée d'elle, elle me dit tout bas que M. Kelly l'avait grossièrement insultée. Sur quoi, sans réfléchir à la brutalité d'un ivrogne, et surtout à celle d'un grossier Irlandais pris de vin, je lui demandai pourquoi elle restait là à l'écouter. Je n'eus pas plutôt lâché ce mot, que je vis que j'avais offensé la brute, et je m'enfuis dans ma loge, dont je fermai précipitamment la porte ; précaution très-convenable, car Kelly me poursuivit, et essaya de la forcer, jurant qu'il voulait se venger de moi.

Le bruit qu'il faisait interrompit le spectacle, et attira le directeur qui vint pour sa-

voir ce qui l'occasionait. Trouvant Kelly disposé à faire du tapage, il le pria de quitter le théâtre. Celui-ci le refusa, et M. Shéridan ordonna qu'on le fît sortir de force. Il trouva alors de la place dans le parterre, plusieurs des amis du directeur en étant sortis au bruit pour savoir ce qui se passait. La pièce continua jusqu'à la première scène du dernier acte, que l'on jeta à M. Shéridan, qui faisait Ésope, une orange si bien visée, qu'elle fit entrer dans son front le crochet de fer du faux nez qu'il portait pour ce rôle.

M. Shéridan n'était pas seulement un homme bien élevé; il avait autant de courage et de résolution que qui que ce fût : on peut croire qu'il ne souffrit pas tranquillement un pareil affront : s'avançant sur le théâtre, il s'adressa ou à l'auditoire, ou à la personne qu'il supposait avoir jeté l'orange; mais je ne pus entendre ce qu'il disait : on baissa la toile, et la pièce ne fut point finie. L'étourdi qui avait occasioné cet événement, vint alors trouver le directeur pour lui demander satisfaction. Celui-ci la lui donna sur l'heure avec un bâton qu'à raison de son rôle il avait porté pendant toute la pièce. Kelly, au grand amu-

sement de ceux des amis de M. Shéridan qui étaient présens, se laissa tomber par terre en pleurant, et en jurant que son ennemi se repentirait d'avoir traité ainsi un homme comme il faut. A la honte de sa profession (car il avait une cocarde), M. Kelly, pendant cette scène, portait une épée à son côté.

Le directeur, après l'avoir ainsi corrigé de son insolence et de sa grossièreté, le laissa se traîner au café Lucas. En y entrant, il réclama la compassion de toutes les personnes présentes, leur raconta comment il avait été traité, et, pour les intéresser en sa faveur contre M. Shéridan, il prétendit faussement que celui-ci avait dit qu'il était meilleur gentilhomme (1) qu'aucun de ceux qui avaient ce jour-là assisté au spectacle. Il est à propos de vous dire que le café Lucas est le lieu où se rendent ordinairement les Irlandais pour y vider leurs affaires d'honneur. Les parties combattent dans la cour, tandis que les spectateurs, aux fe-

(1) Il y a ici une sorte de jeu de mots sur l'expression *Gentlemann*, qui y est prise dans un sens positif, quoiqu'elle n'ait en général qu'une signification indéterminée.

(*Note du traducteur.*)

nêtres, veillent à ce que tout se passe honorablement, et font des paris sur l'issue du combat. Vous saurez que ces duels sont fort communs : les Irlandais sont très-susceptibles, et très-souvent se tiennent offensés de choses qui n'ont nullement été dites avec intention : il faut, avec eux, mesurer ses paroles, ou l'on est certain d'avoir une querelle. Ils ont, d'ailleurs, d'excellentes qualités; mais ce défaut est général dans le pays.

Il n'est pas étrange que des personnes de cette humeur aient été faciles à disposer à un tumulte, d'autant qu'à cette époque les habitués du café Lucas méprisaient, en général, toute autre science que celle qui apprend à distinguer le bon vin d'avec le mauvais. Ils convinrent donc tous de faire une sortie pour aller assiéger la salle de spectacle, et sacrifier le présomptueux directeur, qui avait profané la qualité de gentilhomme, en montant sur le théâtre. Il avait un tort plus grave aux yeux de gens aussi ignorans : c'est qu'il avait reçu une éducation soignée, qu'il avait perfectionnée par beaucoup d'étude et d'application.

M. Shéridan, ne supposant pas que per-

sonne pût prendre le parti d'un homme aussi lâche que celui qui l'avait insulté, avait regardé l'affaire comme finie, et s'était retiré pour s'amuser avec quelques-uns de ses amis. La salle était fermée. Les braves cependant livrèrent l'assaut, et tâchèrent de forcer les portes; mais les trouvant trop bien barricadées, ils se retirèrent.

Le lendemain, on devait jouer, pour une charité publique, *la Belle Pénitente*. Malgré l'objet de cette représentation, lorsque M. Shéridan parut dans le rôle d'*Horatio*, les *boucs* (c'était le nom qu'ils se donnaient) se levèrent tous et crièrent aux dames de sortir de la salle. Il est impossible de vous peindre toute l'horreur d'un pareil moment; la consternation et l'effroi saisirent un moment les dames, qui étaient en grand nombre au spectacle: chacune se précipitait; frères, maris, amans, tous songeaient à mettre à l'abri celles qui les intéressaient; tout était dans la confusion.

M. Shéridan fut de bonne heure invité par ses amis à quitter la salle; mais il ne voulut point y consentir. Cependant les *boucs* ayant sauté sur le théâtre, et paraissant menacer sa

vie, il fut obligé, pour la conserver, de se retirer. Il est probable que sans cette précaution, ils eussent exécuté leurs menaces; car ils enfoncèrent toutes les portes, dans l'espoir de trouver celui qu'ils appelaient l'offenseur. Les misérables ayant ouvert le magasin, trouvèrent, au lieu de l'homme qu'ils cherchaient, le manequin de *Falstaff*, qu'ils poignardèrent en plusieurs endroits.

Ils me firent aussi l'honneur de me rendre une visite. Deux hommes de qualité, M. Edward Hussey, aujourd'hui lord Beaulieu, et M. Mirwan, s'étaient joints à eux par curiosité; ils me dirent poliment qu'ils étaient venus pour me protéger; mais les prenant dans mon effroi pour les chefs de la troupe, et pensant qu'ils voulaient pousser leurs recherches dans tous les coins du bâtiment, je leur dis avec quelque aigreur, qu'il n'était pas probable qu'ils trouvassent dans ma loge ce qu'ils cherchaient, et que sûrement, s'il y avait un homme, je n'y serais pas occupée à me déshabiller.

Sur ces entrefaites arriva M. Kelly, qui me prenant, je pense, pour mistriss Dyer, dit que j'étais celle qui avait occasioné tout le bruit.

J'aurais reçu peut-être quelque autre insulte, si d'un ton très-décidé je ne leur eusse donné ordre de quitter ma loge. Ils obéirent, après que je leur eus permis de soulever le voile de ma toilette pour voir si le directeur n'était pas caché dessous. Aussitôt qu'ils furent partis, je courus à ma chaise. M. Hussey eut la complaisance de m'accompagner à pied, jusqu'à ce que je fusse rendue chez moi. Jamais je n'ai été plus contente d'y arriver.

Les magistrats craignant, avec raison, qu'il ne survînt de nouveaux troubles si le théâtre restait ouvert, ordonnèrent qu'il fût fermé jusqu'au temps des représentations au profit des acteurs. L'affaire, cependant, ne finit pas là : les jeunes gens de l'université, tant pour venger leur camarade, que pour montrer le chagrin qu'ils avaient d'être privés de leur amusement favori, s'avisèrent un matin d'aller faire une visite à M. Fitzgerald, à M. Kelly, et à quelques autres chefs de l'insurrection, et de les inviter amicalement à venir déjeuner avec eux au collége. Dans ce repas ils leur fournirent, de la pompe de leur cour, assez d'eau pour leur rafraîchir

la tête; ils en avaient besoin, leur dit-on, pour préparer de sang-froid leur défense contre M. Shéridan, qui avait commencé contre eux un procès.

LETTRE XXIV.

16 avril 17 —.

L'on m'attendait toujours chez le colonel Butler, quand je n'étais pas au théâtre. Lorsque, dans cette famille, on entendit parler du tumulte, on fut très-alarmé pour moi, et le lendemain, en envoyant savoir de mes nouvelles, on me fit prier d'aller passer la journée à la campagne, où l'on était alors. Mais, encore fatiguée de l'effroi que j'avais éprouvé, je n'acceptai la partie que pour le jour suivant.

Ma mère, qui me voyait rarement rester à la maison, parut flattée de mon refus, et se promit beaucoup de plaisir de ce que je passerais un jour avec elle. Dans la journée, j'envoyai Obrien, ma femme de chambre, demander des nouvelles du docteur Walker, qui était fort malade. Elle revint à sept heures, toute effrayée, nous apprendre que le docteur était mort, et que déjà l'on se prépa-

rait à l'enterrer. Elle ajouta que lorsqu'on avait voulu l'ensevelir, les saignées qu'on lui avait faites au bras avant sa mort s'étaient rouvertes et avaient saigné.

Il était tard : nous demeurions à près de deux milles de chez le docteur : ma mère, depuis quelques mois, était retenue chez elle par un rhumatisme; j'étais moi-même fort indisposée. Il était impossible qu'aucune de nous deux pût arriver chez lui assez à temps pour prévenir une inhumation précipitée, ce que, dans toute autre circonstance, nous eussions certainement fait. Nous sûmes aussi que mistriss Walker, cédant aux instances de sa sœur, avait quitté sa maison pour se retirer avec elle à Dunleary. Ma mère, en conséquence, ordonna à la domestique de prendre une voiture, et si le corps était déjà enterré, de le faire retirer à quelque prix que ce fût.

Le plus grand amusement qu'on puisse procurer en Irlande à des gens du peuple, est de veiller auprès d'un mort. Obrien n'ayant pas fait un secret de sa commission, eut bientôt plusieurs compagnes. Lorsqu'elle arriva, on lui dit que le corps avait été enterré immédia-

tement après qu'elle était partie, parce que l'on avait craint que la maladie dont le docteur était mort ne fût contagieuse. On ajouta que comme mistriss Walker était anabaptiste, on avait, par son ordre, enterré le docteur dans le cimetière de cette secte, qui était à l'extrémité de la ville.

Les gens qui accompagnaient Obrien étant venus dans l'espoir d'employer la nuit à leur occupation favorite, résolurent d'aller chez le marguillier, et d'exécuter les ordres de ma mère; mais il était tard, et ils ne purent trouver sa maison. Cependant, comme rien ne peut détourner des Irlandais qui courent après un plaisir, ils grimpèrent, hommes, femmes et enfans, par-dessus la porte, et entrèrent ainsi dans l'asile des morts. Pendant qu'ils étaient assis autour de la tombe, Obrien entendit ou crut entendre un gémissement, ce qui leur donna à tous une grande impatience de revoir le jour.

Aussitôt qu'il parut, quelques ouvriers qui allaient à leur journée leur indiquèrent la demeure du marguillier, et celui-ci consentit, non sans beaucoup de peine, à faire ce qu'ils désiraient. A l'ouverture du cercueil, on

trouva le corps entièrement privé de vie; mais on remarqua que le mort avait essayé de rompre son linceuil, et de sortir de sa prison. Il s'était tourné sur le côté, et, comme ma femme de chambre l'avait rapporté, ses saignées s'étaient rouvertes. Le cercueil fut porté chez le marguillier, où une foule de curieux se rendit de toutes parts pour voir ce mémorable exemple de précaution inutile. La famille ayant appris ces circonstances, fit remettre le corps en terre, et l'affaire fut étouffée.

M'expliqueriez-vous bien comment il arrive que nous sommes, en général, frustrés dans nos plus chères espérances? Le cas du docteur est, à cet égard, extrêmement remarquable. La crainte d'être enterré vivant semblait être l'objet habituel de ses pensées. Ce sujet lui fournissait un fonds inépuisable de conversation, et avait souvent exercé sa plume. Il était impossible de détourner de son esprit le pressentiment dont cette crainte l'avait frappé, et cependant combien de circonstances se sont combinées pour le réaliser! leçon frappante qui nous apprend à ne pas nous laisser épouvanter trop fortement

par des maux possibles, que toute notre prudence ne saurait prévenir.

On cite un autre exemple du même genre. Une dame Chaloner, qui demeurait dans le Yorkshire, fut cru morte; comme notre pauvre docteur, elle fut trop promptement ensevelie, mise dans un cercueil, et déposée dans l'enfeu de ses ancêtres.

Quelque temps après on eut occasion de rouvrir le caveau. A la surprise et au grand regret des parens de la dame, on trouva qu'elle avait soulevé la planche supérieure de son cercueil (ce dont elle n'avait pu venir à bout sans de très-grands efforts), et qu'elle était dedans, assise sur son séant. Cet événement, dit-on, a déterminé cette famille, lorsqu'elle inhume quelqu'un de ses membres, à ne mettre sur le cercueil qu'une planche très-mince, et à l'attacher très-légèrement : précaution plus qu'insuffisante, et dont l'effet le plus heureux serait d'augmenter, s'il est possible, le malheur de l'être qui, enfermé dans un caveau, serait réduit à en profiter.

Je fus très-affectée de ce triste accident : ma mère en pensa perdre l'esprit; elle ne pouvait se pardonner d'avoir manqué à la

promesse solennelle qu'elle avait faite à son vieil ami. Nous ne mettons point, ce me semble, assez d'importance à ces derniers devoirs que prescrit l'amitié ; nous nous hâtons de fuir un spectacle qui choque notre sensibilité ; nous nous éloignons à la hâte lorsque, peut-être, un ami défaillant nous désire sans pouvoir nous appeler, lorsqu'il compte sur une main chérie qui devrait fermer sa paupière. Je ne me rappelle point sans quelque satisfaction que les trois personnes que j'ai le plus aimées, ont expiré entre mes bras. Ce fut ainsi que je vis mourir ma chère miss Conway, ma mère, et une autre personne dont vous verrez l'histoire souvent entremêlée dans celle de ma vie.

Qu'il me soit permis de vous conter encore à ce sujet la mort de feu M. Holland.

Il était très-malade de la petite vérole. La maladie l'avait tellement affaissé, que sa garde le crut mort : comme tel, elle le dépouilla, et l'exposa à la manière ordinaire. Le médecin qui en prenait soin, vint quelques heures après ; et comme rien, à sa dernière visite, ne lui avait fait craindre cet événement, il demanda à voir le corps. On le conduisit dans

la chambre où, en l'examinant, il crut lui trouver quelques symptômes de vie. Il fit à l'instant chauffer le lit, et mettre le malade entre deux couvertures. Au bout d'une heure, le malheureux jeune homme donna des signes de vie, et put enfin articuler ces mots : *Je suis dans le ciel.* Mais le long froid qu'il avait subi, et les ravages de la maladie, rendirent inutiles tous les soins ultérieurs. Il mourut victime de la rapacité de la mercenaire à qui on l'avait confié.

LETTRE XXV.

17 avril 17 —.

Plusieurs circonstances fâcheuses s'étant ainsi succédées, mon imagination retomba dans la mélancolie dont j'avais eu la première atteinte à Ingatestone. Ma mère vit ce changement avec inquiétude : une passion pouvait en être la cause, et cette supposition nuisait au désir qu'elle avait de me marier avec M. Crump. Cette union m'eût assuré l'aisance : selon elle, c'était plus que le bonheur.

Un inconnu, sous le nom de Strephon, avait rempli les journaux de vers à ma louange; elle supposa que j'avais pris, à son insu, quelque tendre engagement avec cet amant mystérieux. M. Crump, instruit de ses soupçons, en prit l'alarme, et n'eut point de repos qu'il n'eût trouvé l'heureux auteur de ces vers.

Près de notre demeure se tenait, chez d'estimables gens, une assemblée où l'on jouait; la société y était choisie et peu nombreuse. In-

vitée depuis long-temps à en faire partie, j'allai un jour y passer la soirée. Un jeune homme s'y trouvait, que je n'avais jamais remarqué, mais que je sus depuis avoir été, au spectacle, un de mes plus assidus admirateurs : il s'appelait M. Jephson, et était du collége de la Trinité. Pendant toute la partie, il se tint cloué derrière mon fauteuil : lorsqu'elle fut finie, il m'offrit de me reconduire. Arrivée à ma porte, je le priai d'entrer, et je fus un peu surprise de voir le froid accueil que lui fit ma mère. A peine fut-il sorti qu'elle me demanda depuis quand je connaissais M. Jephson. Depuis une heure à peu près, lui répondis-je. Ne m'en croyant pas, elle insiste, elle me demande ma parole d'honneur. Madame, répondis-je alors avec une impertinence dont je rougis encore, je ne donne jamais ma parolè d'honneur à quí *ose* contester ce que je lui dis.

Frappée de l'inconvenance de mon expression, je me retirai honteuse. Le lendemain, mécontente de moi-même, je partis avant que ma mère fût levée, et j'allai joindre mes amis à la campagne.

Ma mère connaissait mon caractère, et

sachant quel était sur moi l'empire de sa bonté, elle m'écrivit le jour suivant. Je devais, me marquait-elle, lui pardonner son inquiétude : M. Jephson était l'auteur qui, depuis quelque temps, avait tant célébré mes louanges : sa fortune était bornée et dépendante ; elle avait craint qu'un penchant pour ce jeune homme ne devînt pour moi une source de chagrins.

Je me reprochais d'autant plus ma légèreté à l'égard de ma mère, que sa situation la mettant en quelque sorte dans ma dépendance, m'obligeait envers elle à de plus grands égards. Le soir, de retour à la ville, je lui fis oublier par mes caresses mon inconséquente vivacité ; elle lut dans mon cœur, et connut tous les motifs qui causaient cette tristesse dont sa tendresse s'était alarmée.

D'une part, je pensais qu'à l'ouverture du théâtre, M. Shéridan voudrait paraître dans les rôles d'*Antoine*, de *Romeo*, etc., et je craignais de perdre une partie de ma réputation en jouant avec un interlocuteur aussi peu propre à cet emploi. D'un autre côté, la santé chancelante de mistriss Butler me donnait de vives inquiétudes : déterminée, pour

la rétablir, à aller à Spa, et de là dans les provinces méridionales de la France, elle allait être long-temps absente; peut-être jamais ne la reverrais-je. Miss Saint-Léger n'était point à Dublin; mistriss O'Hara désormais était confinée dans son appartement, et je ne pouvais la voir autant que me le prescrivaient le devoir et l'affection. J'étais surtout affectée de l'ingratitude dont je paraissais coupable envers M. Quin : une fausse modestie m'avait empêchée de le prendre pour guide, lui que je devais aimer et considérer comme un père. Ce souvenir pesait comme un remords sur ma conscience. Ma mère me crut et m'approuva, elle partagea mes craintes et mes sentimens.

Je ne dois pas vous laisser ignorer quelle fut la triste destinée de ce jeune Jephson, qui, comme vous allez le voir, ne m'était que trop tendrement attaché.

Quelques années après que j'eus quitté l'Irlande, M. Mossop m'apprit que cet aimable et malheureux jeune homme avait été si affligé de mon départ, qu'il allait passer des nuits entières sur les marches de la maison dans laquelle j'avais demeuré. Le froid et la rosée

lui causèrent des rhumes fréquens; une maladie s'ensuivit, qui mit fin à ses jours.

Lorsqu'il vit arriver sa dernière heure, il fit approcher de son lit son ami M. Mossop, et le pria instamment de vouloir bien placer sur son cœur, et de manière qu'on l'enterrât avec lui, un bout de ruban qu'il portait constamment.

M. Mossop, peu accoutumé aux tendres recherches de l'amour, parut surpris de cette étrange prière, et lui demanda quelle pouvait être la vertu de ce vieux morceau de ruban. Sur quoi le malheureux mourant lui dit que, n'ayant pas été assez heureux pour pouvoir se procurer une tresse de mes cheveux, il avait obtenu de mon coiffeur cet inestimable trésor; et tel était, dit-il, son attachement pour celle à qui il avait appartenu, que s'il pensait qu'on ne dût pas l'enterrer avec lui, cette idée répandrait de l'amertume sur ses derniers momens.

M. Mossop exécuta l'ordre de son ami; mais après m'avoir raconté ces tristes particularités, il ajouta : Et ainsi, madame, vous voyez que vous avez tué votre homme. L'insensibilité qu'il montrait dans une occasion si tou-

chante, loin de me prévenir en faveur de son esprit, excita en moi une espèce de mépris : nos ames n'étaient point à l'unisson. Je ne pus refuser un juste tribut de larmes à l'intéressant jeune homme dont la mort était en quelque sorte mon ouvrage.

LETTRE XXVI.

24 avril 17 —.

C'EST ici que doit trouver sa place un incident relatif à des personnes qui ont fait depuis, dans le monde, une figure éclatante.

Passant un soir dans Bristain-Street, j'entends des pleurs dans une maison; la porte était ouverte, j'entre; une mère et cinq jolis enfans déploraient un dérangement de fortune tel, que l'on se disposait à saisir leurs meubles. Mistriss Gunnings (c'était le nom de la dame) me connaissait; je lui offre mes services, qu'elle accepte avec reconnaissance. Nous arrachons quelques débris à la main avide du créancier. Deux des filles sont placées chez mistriss Burke, sœur de mistriss Gunnings; j'emmène chez ma mère les deux aînées. L'une fut depuis la comtesse de Coventry, l'autre la duchesse d'Argill : tels sont les jeux de la fortune!

Souffrez qu'à l'occasion de ces beautés cé-

lèbres, je vous raconte une anecdote qui me fut commune avec elles. L'aînée, curieuse de savoir si ses charmes, déjà très-remarquables, lui procureraient un jour les succès qu'elle osait s'en promettre, m'invita à aller, avec elle et sa sœur, voir une devineresse qui s'était acquis dans Dublin une haute considération; quelques prédictions heureuses lui avaient mérité le nom de *Madame Fortune;* la foule, comme de raison, courait à ses autels.

Pour éviter, autant qu'il était possible, de donner à la sybille aucun indice par lequel elle pût juger de notre état dans la société, nous prîmes des vêtemens communs, et, au lieu d'aller en voiture, nous nous rendîmes à pied chez elle; afin même de l'induire plus complètement en erreur, je mis un anneau de mariage que l'on m'avait prêté.

Lorsque miss Molly parut devant la devineresse, celle-ci lui dit sur-le-champ qu'elle serait *titrée*, ce fut son expression; mais qu'il s'en faudrait bien qu'elle fût heureuse. Quant à miss Betsy, elle lui prédit beaucoup de grandeur, beaucoup de bonheur même, dans les liaisons qui la conduiraient à cette élévation,

mais une mauvaise santé, qui troublerait la jouissance de tous ces avantages. Je me présentai la dernière; elle me dit d'abord, que je pouvais ôter l'anneau de mariage que je portais; car je n'étais pas mariée, et je ne devais jamais l'être, à moins que, dans ma vieillesse, je n'en fisse la sottise; elle ajouta que l'opulence et la flatterie m'environneraient; mais que, par mon imprudence et ma folie, je tomberais dans l'indigence.

Je n'ai garde de vouloir expliquer ces prédictions singulières que ma vie entière, ainsi que celle de mes deux compagnes, a parfaitement réalisées. Je fus si peu frappée des avertissemens de la sybille, que je suis allée étourdiment me briser contre l'écueil qu'elle m'avait signalé.

Le théâtre était rouvert; mais le lord-maire avait invité M. Shéridan à ne pas paraître sur la scène, que le procès contre ses assaillans, qui s'instruisait avec vigueur, ne fût jugé. Cet hiver, M. Woodward, acteur du premier mérite dans la comédie, vint à Dublin se joindre à notre troupe. Vers le même temps, M. Foote vint nous donner le *thé*; c'était ainsi qu'il appelait ses représentations;

elles consistaient en caricatures, dans lesquelles il imitait la voix de la plupart des acteurs d'Angleterre et d'Irlande. Je n'ai jamais trop compris quelle analogie il pouvait y avoir entre le thé et le talent de la caricature. Mais comme l'Aristophanes de nos jours était, sans contredit, un homme d'esprit et de goût, il y avait sûrement dans ce nom quelque allusion qui m'a échappé. J'ai depuis appris sur ce point, de M. Wilkinson, directeur de la troupe d'Yorck, les particularités suivantes.

M. Foote, étant un jour réduit à une telle pénurie qu'il lui fallait ou mourir de faim, ou trouver quelques ressources dans son imagination, s'avisa d'annoncer au public qu'il donnerait un thé ; cet expédient lui réussit (1).

---

(1) Mistriss Bellamy paraît avoir ignoré, relativement à Foote, des circonstances que l'on trouve dans le *Universal Museum*, juin 1771. Il était de Truro, en Cornouaille; son père était membre du Parlement; et sa mère, héritière de deux grandes familles, avait réuni 6000 liv. sterl. de rente. Ce fut en 1747, qu'après avoir débuté sans succès comme acteur tragique, il ouvrit le petit théâtre de Haymarket par une petite pièce de sa composition, intitulée

M. Wilkinson, en me racontant ceci, ajouta que lui-même, se trouvant à Norwich dans un embarras semblable, il fit la même annonce pour le jour de son bénéfice. Séduits par cette nouveauté, et se persuadant qu'outre le spectacle, ils auraient la satisfaction de

---

the Diversions of morning (les Divertissemens du matin). Cet ouvrage ne consistait que dans l'imitation de personnes connues, dont Foote avait saisi les manières, et dont il copiait, en jouant, le ton, les gestes et même la figure. Un médecin célèbre, un oculiste à la mode, un directeur de théâtre, étaient entre autres les objets de cette satire. Foote rencontra des obstacles. On lui opposa un acte du Parlement qui limite le nombre des théâtres; mais, soutenu par des gens puissans, il éluda la loi, en renonçant au titre de *théâtre* et en annonçant simplement qu'il donnerait le thé à ses amis. Sa pièce, avec ce simple changement de nom, eut quarante représentations de suite. L'année d'après, il en donna une autre, intitulée *une Vente de Tableaux;* il y introduisit un juge de paix, un marchand de tableaux, un avocat, tous connus et dépeints avec une vérité très-piquante. Quoiqu'il ait fait quelques pièces d'un autre genre, c'est dans celui-ci qu'il a continué d'acquérir sa réputation. Il mérita le nom d'Aristophanes pour avoir ressuscité l'*ancienne* comédie, et fit excuser, par beaucoup d'esprit et de talent, la *satyre directe*, blâmée, avec raison, par les moralistes de tous les siècles.

Il est célèbre par des reparties ingénieuses, dont plusieurs sont connues en France. (*Note du traducteur.*)

prendre du thé, les gens accoururent de toutes parts à cette représentation d'un nouveau genre. Ce qui les embarrassait, et qui fournit matière à leur entretien jusqu'au moment où on leva la toile, était de savoir comment M. Wilkinson pourrait se procurer assez de tasses, de soucoupes et d'autres ustensiles pour servir du thé à tant de monde à la fois.

Lorsqu'enfin ils eurent reconnu que ce prétendu thé n'était autre chose que le spectacle de quelques bouffonneries, leur mécontentement fut extrême; les plaisanteries de l'acteur ne furent ni senties, ni comprises; les spectateurs se retirèrent, persuadés qu'on avait voulu leur voler leur argent. Ils ont conservé cette opinion; et toutes les fois aujourd'hui qu'on parle à Norwich de cette aventure, on ne manque pas de traiter d'escroc l'estimable Wilkinson.

Cet acteur, aussi recommandable par son caractère privé, que cher au public par ses rares talens, est né en 1739.

Il était directeur de la troupe d'Yorck, lorsque, voyageant un jour en Écosse, et se trouvant seul à une table d'auberge abondamment

servie, il demanda s'il n'y avait pas quelqu'un dans la maison qui voulût dîner avec lui. Un grand acteur, lui dit-on, M. Wilkinson, qui voyageait à pied pour son plaisir, était dans l'auberge. Wilkinson, très-surpris, fait prier à dîner son Sosie, et reconnaît en lui M. Chalmers, un de ses anciens camarades de la troupe de Norwich. Il eut d'autant plus de droits de se fâcher de la plaisanterie, que M. Chalmers, sous ce nom emprunté, s'était conduit avec peu de discrétion; mais M. Wilkinson lui pardonna, le défraya, et eut la complaisance de l'emmener à Glascow, où il lui procura quelques ressources.

M. Shéridan ayant enfin obtenu la permission de recommencer à jouer, prit, comme je l'avais craint, le rôle d'*Antoine*; mais quelle différence entre la voix sonore, la figure enchanteresse de Barry, et la monotone déclamation du directeur! Le public, qui s'en aperçut promptement, en fut d'autant plus choqué qu'il regrettait le talent de celui-ci dans le rôle de *Ventidius*. C'était là, comme dans tous les personnages raisonneurs, qu'il était véritablement supérieur. Pour ajouter à l'éclat de la représentation, on

y avait joint, comme un amusement offert à la belle reine, une danse de gladiateurs. Le rôle de *Cléopâtre* m'occasiona encore un incident ridicule. Mistriss Kennedey avait une robe dont la queue était déchirée. En entrant sur la scène, elle renversa une timbale, qu'elle entraîna après elle sur le théâtre. Effrayée de ce bruit, je me retourne, et malgré l'inquiétude que me causait le sort de mon héros, je remarque ce bizarre attirail; il me fut impossible de retenir un éclat de rire; les spectateurs suivirent mon exemple, et je ne pus reprendre mon sérieux, que lorsque le fatal serpent eut terminé mon règne pour cette soirée.

Les recettes se ressentirent bientôt de la nouvelle distribution des rôles. Le directeur, qui les vit diminuer, me pria de donner des billets à toutes les jeunes femmes de ma connaissance qui voudraient en accepter. Il se passait en conséquence peu de jours que je n'en amenasse quelques-unes outre les deux demoiselles Gunnings, qui demeuraient avec moi.

M. Foote, dans une de ses facéties, ayant attaqué M. Woodward, celui-ci, pour sa

défense, fit une pièce, qu'il appela *le Prêté rendu, ou Une Tasse de Chocolat.* Cet ouvrage eut beaucoup de succès. Son rival, battu par ses propres armes, lui céda le champ de bataille, et fit sa retraite au théâtre de Haymarket. Lorsque les bénéfices commencèrent, M. Woodward, outre ses conventions avec le directeur, reçut de chaque acteur au bénéfice duquel cette pièce fut jouée, dix guinées par représentation.

Lorsque je parus pour la première fois au théâtre de Covent-Garden, M. Woodward avait demandé ma main; je l'avais refusée; et depuis ce temps, nous n'avions jamais été fort bien ensemble. Cependant, l'humeur cédant à l'intérêt, il n'était pas fâché d'avoir pour jouer avec lui une actrice supportable.

L'année théâtrale étant prête à se terminer, ma mère, à ma sollicitation, se prépara à retourner en Angleterre. Je pris d'autant plus promptement ce parti, que le caissier du théâtre, en me présentant mon compte, y avait porté à ma charge 25 livres pour les billets que j'avais donnés. Ceci donna lieu à une contestation entre M. Shéridan et moi, dans laquelle je déclarai que je ne jouerais

désormais pour lui à aucun prix. Le caissier me fit entendre le lendemain que l'on arrangerait l'affaire, si je voulais prendre un nouvel engagement; mais je persistai dans ma résolution.

Avant de partir, je pris congé de tous mes amis, tâche pénible pour une ame tendre et reconnaissante. Mistriss O'Hara me pressa sur son sein avec la plus touchante affection; je vis couler ses larmes; je ne la quittai pas sans en répandre. Ma généreuse protectrice, sa fille qui m'était si chère, montrèrent le plus grand regret de me perdre. Les miens étaient d'autant plus vifs, qu'en m'éloignant d'amis si précieux, je ne devais pas me flatter de les jamais revoir : l'âge et les infirmités de ma tante m'interdisaient pour elle cet espoir; et quant à mistriss Butler, la maladie de langueur dont elle était attaquée était regardée comme mortelle.

Lord Tyrawley était attendu en Irlande : ce fut pour nous un motif de hâter notre départ. Ma mère parut regretter beaucoup M. Crump. Parmi les personnes qu'il m'en coûtait de quitter étaient les deux miss Gun-

nings : l'aînée surtout m'avait inspiré beaucoup d'amitié, sujet d'une aimable jalousie que me témoignait souvent à cette occasion ma chère miss Butler.

LETTRE XXVII.

29 avril 17 —.

Je ne pus sans attendrissement quitter un pays où j'avais été si favorablement accueillie du public, si obligeamment traitée par les gens du plus haut rang, honorée d'une amitié flatteuse par les personnes les plus distinguées de mon sexe. Reconnaissante et touchée, je portais vers l'Irlande des regards affligés; mais tant de circonstances m'obligeaient d'en sortir, que je me retrouvai avec plaisir en Angleterre.

En arrivant à Londres, je revis M. Garrick. Il parut fâché que la composition de sa troupe ne lui permît pas de m'engager : mistriss Cibber, mistriss Clive et mistriss Pritchard y occupaient les premiers emplois. Je n'étais point alors instruite de l'espèce de serment qu'il avait fait de ne jamais m'engager, et nous nous séparâmes avec une bienveillance réciproque.

M. Quin était à Bath. Aussitôt que M. Rich eut entendu parler de notre arrivée, il nous fit prier, par son ami M. Bencraft, qui demeurait avec lui, de l'aller voir à Cowley, où il était alors. J'avais beaucoup entendu parler de ce bel endroit, et j'avais un grand désir d'accepter l'invitation; mais un engagement pris par ma mère nous en empêcha à cette époque.

La maison qu'occupait, à Cowley, M. Rich, et à laquelle il faisait beaucoup d'embellissemens, avait autrefois appartenu à la célèbre mistriss Monford, devenue, depuis, mistriss Vanbruggen. C'est sur elle que M. Gay fit la fameuse romance *de Blackeyed Suzan* (Suzanne aux yeux noirs). Lord Berkeley, qui lui était tendrement attaché, lui avait laissé, en mourant, une rente de 300 livres, à la condition qu'elle ne se marierait jamais. Il avait acheté pour elle cette maison de Cowley, et lui avait donné, en différens temps, des sommes considérables. Après l'avoir perdu, elle devint éprise du célèbre acteur Booth. Mais la crainte de compromettre sa pension l'empêcha d'épouser cet amant préféré. M. Booth

porta ailleurs des vœux dont l'amour avait fait le sacrifice à l'intérêt.

Mistriss Vanbruggen était fort liée avec miss Santlow, danseuse distinguée et actrice assez passable. Aimée du secrétaire Craggs, celle-ci avait reçu de lui assez d'argent pour n'avoir plus besoin de sa profession. Miss Santlow fit ce que n'avait pu se résoudre à faire mistriss Vanbruggen : elle épousa M. Booth, auquel elle donna toute sa fortune. Trahie par l'amitié, délaissée par l'amour, mistriss Vanbruggen s'abandonna à un désespoir qui la priva de la raison. On l'amena de Cowley à Londres, pour y chercher les secours de la médecine.

Dans ses accès les plus fâcheux, elle ne commettait aucune violence. Quelques lueurs d'intelligence venaient, par intervalles, percer le nuage qui offusquait sa raison; libre chez elle, elle était surveillée, plutôt que renfermée. Un jour, dans un de ses momens de calme, elle demanda à la personne qui la servait, quelle pièce on donnait le soir : c'était *Hamlet*, lui dit-on. Elle avait joué dans cette pièce le rôle d'*Ophélie*, avec de grands applaudissemens. Ce souvenir la frappe. Avec

cet esprit de ruse qui semble particulier aux personnes dont la tête est dérangée, elle trouve le moyen d'échapper aux gens qui la gardaient, et se rend au théâtre. Cachée dans un coin, elle attend la scène dans laquelle paraît Ophélie devenue folle. Saisissant alors le moment où sa rivale, qui jouait ce même jour le rôle d'Ophélie, allait paraître, elle la pousse, se précipite avant elle sur le théâtre, et là, débite le rôle avec une vérité terrible, bien supérieure à toute imitation. Ce n'était point une actrice, c'était Ophélie elle-même, dont l'égarement saisit d'admiration et d'effroi, et les spectateurs, et les acteurs. La nature avait fait en elle un dernier effort; elle sentit ses sens défaillir; en se retirant, elle s'écria d'un ton prophétique : *C'en est fait!* Il était trop vrai; sitôt qu'on l'eut reportée chez elle, comme un lys coupé par la charrue, elle pencha sa tête et mourut (expression de Gay dans la belle romance où il raconte cette touchante aventure).

J'ai souvent entendu conter cette anecdote à Colley Cibber, chez le lord Tyrawley, pendant notre séjour à Bushy; mais je ne suis point contente de la manière dont je vous l'ai

rapportée; mes expressions ne peuvent rendre ma pensée, et ce que je pense même est si loin de ce que j'éprouve ! Ah ! c'était au pinceau de Sterne qu'il appartenait de peindre un pareil tableau.

Un lieu qu'avait habité cette infortunée, était fait pour intéresser une imagination comme la mienne; mais je ne pus que l'automne suivant satisfaire ma curiosité.

Ma mère avait un neveu nommé M. Crawford, procureur de son métier, marié depuis peu à une riche veuve, qui nous avait invitées à aller passer quelque temps chez lui à Watford, dans le Hertfordshire. Dans ce canton habitait ma chère miss Saint-Léger, qui demeurait chez son oncle lord Doneraile, près de Cashioberry-Parck, terre du comte d'Essex. Ce fut pour moi un motif d'accepter l'invitation.

Il faut ici que je vous fasse connaître mon cousin Crawford, dont j'aurai souvent par la suite occasion de vous parler : c'était un homme gros et court, d'assez bonne figure, rusé, voulant passer pour homme d'esprit; et prodigue à l'excès. Il était fils de cette sœur de ma mère qui avait demeuré chez mistriss

Godfrey, et qui, devenue fort riche, avait épousé un procureur nommé Crawford. Son fils avait embrassé la même profession, et il en avait pris le plus mauvais esprit. Sa femme, laide et sans intelligence, était beaucoup plus âgée que lui. Sa table était bien servie; il avait des chiens, des chevaux; et sa maison, pour l'ordinaire, était le rendez-vous des chasseurs du pays. Six semaines à passer en pareille compagnie, ne m'offraient pas des plaisirs bien choisis; mais j'allais souvent chez miss Saint-Léger: le temps que je ne pouvais passer avec elle, je l'employais à lire ou à me promener dans le magnifique parc du comte d'Essex.

J'y étais un jour, et, assise sur un banc, je lisais le Virgile de Dryden, lorsqu'un homme bien mis, et d'un certain âge, vint s'asseoir à côté de moi, engagea la conversation, et, après quelques momens d'un entretien poli, me dit qu'il était venu dans ce pays pour voir son parent M. Crawford. J'allais, lui dis-je, dans la même maison. Il m'y accompagna: ce ne fut qu'en y entrant qu'il m'apprit que son nom était Sykes; c'était le beau-frère du capitaine Bellamy, mari de ma mère. Celle-ci, que j'en informai, pensa comme moi que sa

présence en cette maison n'avait rien de très-flatteur pour nous; elle ne jugea pas à propos de paraître. Je tins compagnie à cet hôte importun, dans les yeux duquel il me semblait lire une sorte de pitié soupçonneuse. Le voleur, dit Shakespeare, dans chaque buisson voit un archer. Au reste, sa politesse ne se démentit point, et elle avait un caractère de franchise qui me la rendait plus agréable. Il partit de bonne heure le lendemain matin.

LETTRE XXVIII.

4 mai 17 —.

J'APPRIS au retour de mon gros cousin que M. Sykes, qui l'avait rencontré, lui avait fait sur mon compte beaucoup de questions, et qu'il avait paru content de moi : il avait été obligé de partir sur-le-champ pour Anvers, sans quoi, ajouta mon honnête cousin, à l'aide de ma cave et de vos belles paroles, nous aurions pu le mettre dedans (1). Vivement offensée, je rougis pour mon cousin ; il s'en aperçut, et m'assura qu'il voulait dire seulement qu'on aurait essayé de faire faire à M. Sykes un testament en notre faveur. Telle était la

(1) J'ai hasardé cette ignoble expression, parce qu'elle répond littéralement à l'expression anglaise *take him in*. Il n'est pas très-étonnant que cette métaphore, prise peut-être de l'oiseleur qui tend un piége, se trouve dans plusieurs langues ; mais il est remarquable qu'elle fasse, en Angleterre comme en France, partie du vocabulaire des fripons. (*Note du traducteur.*)

délicate probité de mon cousin Crawford ; tel était son langage.

J'engageai ma mère à abréger sa visite chez nos respectables parens, et nous nous rendîmes à Cowley, où M. Rich et ses filles nous firent le plus aimable accueil ; mais la maîtresse de la maison nous parut froide et réservée. M. Rich, depuis que je l'avais vu, s'était remarié ; sa femme, jadis actrice du second ordre, puis sa femme-de-charge était devenue méthodiste, et, suivant la louable coutume de sa secte, ne s'occupait que de prières et d'argent.

Chez notre hôte étaient plusieurs personnes, entre autres mistriss Ward, que M. Rich avait engagée pour l'hiver suivant. Je n'ai guère connu de plus belle figure, comme aussi je n'ai guère vu personne qui eût de plus larges épaules, ni un air plus commun : malgré cette disgracieuse tournure, et une grossesse qui n'en relevait pas l'élégance, on décida qu'elle jouerait le rôle de *Cordelie*, la plus jeune des filles du *Roi Lear*.

Lorsque nous retournâmes à la ville, M. Rich m'apprit que son intention était de faire paraître le plus tôt possible mistriss Ward,

à cause de sa grossesse; il me regardait comme son corps de réserve. Je ne réglai point avec lui les conditions de mon engagement; mais ma mère lui parlant de celui que j'avais refusé de prendre avec M. Garrick, à raison de dix livres par semaine, il ne parut point trouver ce traitement excessif, et nous pensâmes que ce serait celui qu'il m'allouerait. Mistriss Woffington, très-offensée de ce que son ancien admirateur, M. Garrick, aimait mieux jouer avec mistriss Pritchard qu'avec elle, s'était offerte d'elle-même à M. Rich: elle devait ouvrir la campagne par son rôle capital, celui de sir Harri Wyldair.

Il en est des liaisons au théâtre comme dans la politique; le dépit, l'ambition, l'intérêt surtout, les forment et les dénouent.

LETTRE XXIX.

16 mai 17 —.

Aussitot que M. Quin fut de retour, je l'allai voir pour m'excuser de la négligence dont je m'étais rendue coupable, en partant pour l'Irlande sans prendre congé de lui. Je trouvai chez lui sir Georges (depuis lord) Littleton, Thompson, Mallet et Smollett. Comme j'avais déjà été présentée à ces messieurs, et que je les avais vus dans la société d'une manière assez intime, je ne fus point fâchée de les avoir pour témoins de cette scène. Après avoir salué M. Quin, je l'assurai que je saisissais avec plaisir l'occasion de réparer ma faute devant des gens de ses amis qui avaient pris quelque intérêt à moi à cause de lui. Je convins que les apparences étaient contre moi, et j'ajoutai que, malgré qu'elles fussent trompeuses, je craignais plus que chose au monde les reproches qu'il pouvait me faire. Je finis par le prier de m'acquitter

du crime d'ingratitude, dont mon cœur, quoi qu'il en eût pu croire, était incapable.

La sincérité probablement était peinte dans mes regards; elle toucha M. Quin, qui, en m'embrassant, me dit: Ma chère fille, je fus offensé de votre oubli, parce que je prenais à vous un véritable intérêt. Le mot je *prenais* troubla un peu le plaisir que me causait notre réconciliation; cependant, elle parut sincère. Les personnes présentes me firent politesse: Thompson, en particulier, me demanda des nouvelles de mistriss Jackson; mais je ne pus lui en donner: elle s'était retirée à la campagne; j'avais inutilement cherché le lieu de sa demeure. M. Quin me conseilla de débuter par le personnage de Belvidera.

Miss O'Hara, fille aînée de lord Tyrawley, ayant en je ne sais quoi mécontenté son père, vint demeurer avec nous; ce qui me fit beaucoup de plaisir, ainsi qu'à ma mère. Celle-ci, entièrement livrée à ses méditations, ne pensait plus qu'à M. Crump et à la mort; elle comptait sur les soins de notre nouvelle compagne pour me déterminer à épouser M. Crump. Un jour qu'elle me pressait sur ce sujet plus fortement qu'à l'ordinaire, je lui

répondis avec un peu de chaleur : J'aimerais bien mieux, madame, que vous l'épousassiez vous-même : je n'ai point de répugnance à le voir mon beau-père, mais j'en ai une insupportable à en faire un mari. Mon impatience sembla choquer ma mère plus qu'elle n'avait encore fait. Quelques mois après, je connus ses motifs : ses soins aboutirent à faire son malheur et le mien.

Mistriss Woffington joua le premier jour, avec son succès accoutumé, dans le rôle de sir *Henri Wildair*; elle s'y était fait tant de réputation, que quelques années auparavant, cette pièce avait soutenu le théâtre pendant tout un hiver. Mistriss Ward parut bientôt après; elle dut d'abord à la nouveauté et à sa belle figure quelques applaudissemens; mais sa tournure et sa situation convenaient si peu à son rôle, qu'elle n'acheva pas avec satisfaction le rôle de *Cordélie*. M. Garrick fut, comme à son ordinaire, supérieur dans le rôle du roi Léar; mais comme il était mal secondé par mistriss Ward, on ne redonna pas la pièce. Le grand vétéran du théâtre, M. Quin, n'avait pris aucun des rôles de Shakespeare, excepté celui de Falstaff et celui

de Henri VIII, dans lesquels il était inimitable.

Il avait paru se réconcilier avec moi; mais il ne semblait point m'avoir conservé cette tendresse qui m'avait tant flattée. Je reconnus trop tard combien une fausse honte m'avait égarée, en m'empêchant de recourir, lors de mon aventure, aux conseils de cet ami qui avait bien voulu me tenir lieu de père.

Enfin, comme l'arrière-garde de notre troupe, je fus annoncée pour jouer dans le rôle de *Belvidera.* Je m'attendais à voir la salle pleine; à ma grande surprise, elle se trouva presque vide. Je fus reçue néanmoins avec les applaudissemens auxquels on m'avait accoutumée; mais ils ne consolèrent pas mon amour-propre. Cependant, à la fin de la pièce, M. Town dont j'ai déjà parlé, entendant annoncer pour le lendemain une autre pièce, cria : La même! la même! Tous les spectateurs, suivant l'usage, se joignirent à lui. En conséquence, Venise sauvée fut jouée quatre jours de suite, avec de pleines chambrées; et ce fut, jusqu'à la fin de l'hiver, une des pièces qui constamment nous attirèrent le plus de monde.

Il était alors d'usage de jouer, le 4 novembre, Tamerlan (1). Ce jour approchait, et l'on n'avait parlé de rien ni à mistriss Woffington, ni à moi : nous étions d'autant plus surprises de ce silence, que M. Quin passait pour le meilleur Bajazet qui eût jamais monté sur le théâtre. Un jour, pendant le spectacle, il m'envoya prier au foyer de passer à sa loge. Je m'y rendis sur-le-champ; et j'allais ouvrir la porte, lorsqu'en dedans j'entendis parler : Eh! mais, mylord, disait M. Quin, nous avons Woffington pour attirer les chalans; de plus, Ward, plus plate qu'une galette; et la petite Bellamy, froide comme la glace, et fine comme un démon.

Après avoir entendu ce bel éloge, j'attendis pour ouvrir que l'on eût fini de rire à mes dépens. En entrant, je trouvai lord Orford et Thompson qui, avec lui, avait amené Shenstone, auteur connu de jolies pastorales. M. Quin, aussitôt qu'il me vit, me dit : Ma chère enfant, j'ai une grâce à vous demander,

---

(1) Tragédie en cinq actes, de Rowe. Les caractères en sont nobles et bien soutenus; le style en est pompeux et souvent déclamatoire. (*Note du traducteur.*)

et je vous prie de ne pas me la refuser. Monsieur, répondis-je sur-le-champ, vous ne pouvez, relativement au théâtre, me demander qu'une chose que je puisse vous refuser, et vous me feriez un sensible chagrin si vous me mettiez dans le cas de ne pas obéir à un ordre de vous. Il me répliqua avec humeur : C'est précisément ce dont vous voulez parler, et vous ferez bien d'y consentir de bonne grâce, car il faut absolument que cela soit.

Je hais toute espèce de contrainte. Cette menace me piqua tellement, qu'avec une hauteur de reine, je lui dis : Je vous respecte, monsieur, comme un père, et je vous considère comme mon meilleur ami; mais si votre demande a rapport à *Tamerlan*, je vous déclare que la petite Bellamy est trop fine pour jouer Selima avec une plate galette comme mistriss Ward. Mon sérieux divertit tellement la compagnie, que la gaieté reparut à l'instant. Les amis de M. Quin l'assurèrent que, pour avoir une fille aussi aimable, il devait faire ce que je lui demandais, et prendre pour femme la belle Woffington. M. Quin, enchanté d'une repartie qui montrait que j'avais plus de vivacité qu'il ne m'en avait cru, me rendit, de ce

moment, toute son amitié, et je recommençai, dès le soir, à présider à son souper.

Ayant ainsi recouvré sa confiance, je sus ce qu'il avait pensé de ma conduite. J'avais eu, selon lui, très-grand tort de m'éloigner du théâtre, dans un moment où les bontés du public me permettaient de compter sur sa bienveillance. Tout le monde fut du même avis, et je me promis d'expier cette imprudence, en faisant, pour regagner la faveur publique, les efforts les plus soutenus.

Un accident m'arriva dans ce rôle de Selima. M. Lee, qui jouait le rôle d'Axala, s'approchant trop brusquement pour m'embrasser, et ne faisant point attention à la position de son épée, m'en mit la pointe dans le coin de l'œil. Ordinairement ce sont des fleurets que l'on porte sur la scène; mais c'était une épée que tenait M. Lee. La blessure ne fut pas dangereuse : cependant M. Town, qui crut l'accident plus grave, ordonna de baisser la toile, et l'on n'acheva pas la pièce.

Le nom de M. Lee rappelle à mon souvenir une circonstance qui eut lieu quelques années après. Je devais jouer avec lui, à la salle de Carlisle, une *monodie* faite à l'occasion

de la mort de la princesse de Galles. Je m'étais préparée à remplir de mon mieux ce triste office; mais quand l'heure de la représentation arriva, ma sensibilité m'ôta l'usage de tous mes moyens. Le souvenir des bontés qu'avait eues pour moi la princesse, frappa tellement mon imagination, qu'il me fut impossible de retenir mes pleurs, et je ne pus paraître sur le théâtre.

LETTRE XXX.

22 mai 17 —.

Le second rôle que je jouai, fut celui d'*Athénaïs*, dans *Théodosius* (1). Je ne fus pas plutôt entrée sur la scène, que j'aperçus lord Byron qui s'était placé dans la loge du théâtre. Un tremblement me saisit à la vue de cet homme qui m'avait causé tant de peines : je fus quelques instans sans pouvoir parler. M. Rich, de la loge où il était avec sa famille, observant que je pâlissais, vint, sur-le-champ, derrière la scène, pour en savoir la cause. Mylord, dans l'intervalle, avait quitté sa place, et s'était allé mettre dans une cou-

(1) Théodosius, ou la Force de l'Amour, tragédie en cinq actes, de Nat. Lee. Le seul ressort de cette pièce est l'amour ; le style en est bizarre : on y reconnaît les écarts d'une imagination qui, souvent exaltée, finit par se déranger. La dédicace de cette tragédie, adressée à la duchesse de Richmond, est citée comme un modèle de la plus vile flatterie. (*Note du traducteur.*)

lisse, à la vue des spectateurs. M. Rich étant entré dans sa loge par une petite porte dont il avait la clef, le trouva dans cette position, et conçut facilement la cause de mon émotion.

Lord Byron savait que le directeur, dans sa jeunesse, avait été homme de plaisir. Il l'aborda d'un air facile, et lui dit: Hé bien! Rich, je suis venu pour enlever votre *Athénaïs*. Ce propos ne pouvait qu'offenser un homme qui m'avait toujours traitée comme sa fille, et qui, d'ailleurs, joignait à beaucoup de bonté un courage distingué. Il fit au lord quelques remontrances sur un projet si répréhensible, si contraire aux lois de la société, et par conséquent si indigne de son rang. Il y avait, lui dit-il, de la cruauté à venir effrayer une jeune personne qui n'avait jamais paru approuver sa passion, et qui s'effrayait, avec raison, de cette persécution. Je vous invite, mylord, ajouta M. Rich d'un ton résolu, à quitter les coulisses; car je ne pourrais souffrir tranquillement qu'on insultât devant moi mes acteurs.

Mylord, craignant une affaire sérieuse, rentra dans sa loge en jurant de se venger;

mais il ne fut pas plutôt assis, que le public, qui, en général, aime à prendre parti contre l'injustice, parut mécontent, et l'obligea à s'en aller dans une loge en face, au fond de laquelle il se cacha, pour éviter quelque insulte plus grave.

M. Quin, ne jouant pas ce jour-là, n'était pas dans la salle; mais le lendemain soir, il apprit la peur que j'avais eue. M. Thompson, qui en fut de même instruit, vint au spectacle. Passant près du théâtre, il entendit causer deux personnes, dont l'une disait à l'autre: Il faut que je lui parle ce soir, ou je me brûle la cervelle. M. Thompson ne put entendre la suite de la conversation; mais il conclut, du commencement, que ce devait être lord Byron qui s'exprimait ainsi, et qui, mécontent de l'humiliation qu'il avait essuyée le jour précédent, était résolu à me faire encore enlever.

Il informa, sur-le-champ, de ce qu'il avait entendu, M. Quin, qui en eut la même idée. Celui-ci me fit dire, pendant la pièce, de venir lui parler aussitôt que j'aurais fini mon rôle. Le sien ayant fini au quatrième acte, je le trouvai déshabillé. Sitôt qu'il me vit : Ma-

dame, me dit-il, vous n'irez point ce soir en chaise; vous voudrez bien accepter mon bras pour retourner chez vous. La frayeur me saisit : mais comme il m'assura que je serais bien escortée, et qu'il ferait apporter son souper chez moi, où M. Thompson et lui passeraient la soirée, je me rassurai. Lorsque je fus déshabillée, M. Quin ordonna que l'on amenât ma chaise à la porte du théâtre, dans le passage, avec tous les rideaux tirés, de façon que l'on pût supposer que j'étais dedans. Pendant ce temps-là, nous sortîmes de la salle par une autre porte, et, traversant les places, nous gagnâmes Tavistock-Street, où nous demeurions, ma mère et moi. Nous y fûmes avant que les porteurs eussent pu s'y rendre. En arrivant, ils nous apprirent qu'ils avaient été arrêtés en chemin, par un homme enveloppé dans un grand surtout. D'abord, ils avaient fait mine de vouloir résister; mais cédant à ses ordres, ils avaient posé leur chaise. L'inconnu, alors, s'en étant approché, l'avait entr'ouverte; et jetant quelque chose dedans, avait déclaré que si, dans la soirée, on ne lui faisait pas réponse, il était décidé à se tuer. Il avait ensuite refermé la chaise,

et ordonné aux porteurs de reconduire chez elle la personne qui était dedans.

Ce récit ayant excité notre curiosité, M. Quin demanda, pour la lire, la lettre qu'on avait jetée dans la chaise. Cependant, un des porteurs nous dit que, sûrement, ce pauvre Monsieur n'avait point eu intention de me faire du mal, car c'était un des meilleurs hommes du monde. Le porteur ajouta que, peu de temps auparavant, il m'avait remis une lettre de ce Monsieur; mais que je l'avais si mal reçu, qu'il n'avait pas osé se charger d'une autre. Et je vous prie, dit M. Quin, quel est ce galant homme? Monsieur, répliqua le porteur, c'est M. Bullock. La lettre venue, M. Quin demanda à la lire. Je m'y opposai, parce qu'ayant reçu beaucoup de lettres de ce même homme, je me proposais de les lui renvoyer désormais sans les ouvrir. Cependant on la lut, et l'on n'y trouva que les expressions d'un amour extravagant. L'auteur était un jeune homme bien né, destiné à une fortune considérable. Il achevait son éducation à Cambridge, et n'avait pas encore quitté l'Université. Il était d'une fort belle figure; mais la violence de son carac-

tère m'épouvantait au lieu de me séduire. M. Quin, qui connaissait beaucoup son père, prit la lettre, et promit de ramener le jeune homme à la raison.

Nous venions de nous mettre à table lorsque le garçon d'un traiteur voisin vint m'apporter une lettre; c'était de la part de lord Byron, qui, quoique marié depuis peu à l'une des plus aimables et des meilleures femmes du royaume, m'y faisait l'offre d'assurer ma fortune; il finissait par déclarer, avec serment, que si je n'acceptais pas sa proposition, il me poursuivrait jusqu'à ce que j'eusse trouvé un asile dans les bras d'un autre. M. Quin, aussitôt qu'il eut lu le billet, demanda une plume et de l'encre, et fit la réponse suivante : « Le lieutenant O'Hara (1) » fait ses complimens au lord Byron, et le » prévient que s'il se permet encore d'insulter sa sœur, ni son rang, ni sa lâcheté ne » l'empêcheront de le punir comme il le mérite. » Cet heureux impromptu fit à mylord une si belle peur, que le garçon revint un

(1) Le lecteur doit se rappeler qu'ainsi se nommait le frère de mistriss Bellamy. (*Note du traducteur.*)

quart d'heure après, nous dire qu'il était sorti. Nous apprîmes ensuite que ce brave seigneur était parti le lendemain pour le Nottinghamshire. Depuis ce jour, il ne m'a plus fatiguée de ses poursuites. Lady Byron, peu de temps après, vint à mon bénéfice, et m'honora des marques de sa générosité. Son procédé me fut d'autant plus agréable, qu'il me faisait connaître la noblesse de ses sentimens. Elle avait une charmante figure, une taille extrêmement élégante, un caractère fort doux, et réunissait à tous ces avantages une grande fortune. Mais séduite par l'éclat d'un titre et d'un assez bel extérieur, elle avait contracté une alliance qui fit à jamais, et sous tous les rapports, le malheur de sa vie.

LETTRE XXXI.

5 juin 17 —.

Ainsi délivrée des craintes que m'avait causées lord Byron, je commençais à me croire parfaitement heureuse; mais d'autres contrariétés m'attendaient de la part de M. Crump, ce négociant irlandais, ami de ma mère, en faveur de qui elle ne cessait de m'importuner. Elle avait toujours entretenu correspondance avec lui depuis notre retour en Angleterre; mais je n'en étais point surprise, parce que s'étant jetée, avec succès, dans un commerce de toiles, qu'il lui avait conseillé d'entreprendre, elle avait souvent occasion de lui écrire à ce sujet.

Je me suis toujours fait un devoir de ne point lire les lettres adressées à une autre personne, même quand je les trouve ouvertes. Plusieurs de celles de M. Crump traînaient autour de moi, sans que jamais j'y jetasse les yeux. Le hasard, comme on le

verra, me fit lire la dernière qu'il eût écrite.

M. Quin, estimant que la principale force de notre troupe était dans la comédie, me faisait jouer dans toutes les pièces où il se trouvait quelques rôles assortis à mon âge et à ma figure. Comme il excellait dans le *Double Dealer*, et que mistriss Woffington était bien reçue dans *Lady Touchwood*, j'eus occasion de paraître dans *Lady Froth*, personnage dans lequel je pouvais donner libre carrière à ma gaieté et à mon imagination. J'y réussis plus que je n'eusse pu m'en flatter, ce rôle étant un de ceux que jouait depuis longtemps mistriss Clive.

Le jour de cette représentation, animée par les applaudissemens que j'avais reçus, égayée peut-être par l'éclat de ma parure, j'étais plus sémillante qu'à mon ordinaire, assise dans le foyer, lorsque j'y vis entrer M. Montgommery, devenu sir George Metham, et que j'ai cité plus haut comme un de mes admirateurs. Son aspect inattendu me surprit; mue par une impulsion involontaire qui jusqu'alors m'avait été inconnue, et sans songer à ce qu'allaient penser les acteurs qui m'environnaient, je me levai pour le saluer,

lorsqu'il s'approcha de moi. Ce témoignage d'intérêt ne put manquer de le frapper, il parut lui causer un transport de joie.

Il n'échappa point à mistriss Woffington. L'attention que me montrait sir George sembla beaucoup la choquer; quant aux autres actrices présentes, c'étaient, à l'exception de mistriss Ward, des femmes d'un ordre tout différent; elles aimaient leurs maris, s'occupaient de leur ménage, et trouvaient chez elles trop d'affaires pour songer à celles d'autrui.

M. Metham, dans la courte conversation qu'une entrevue aussi publique put nous permettre, eut le temps de m'apprendre que sa mère était morte, ce qui l'avait mis en possession d'une jolie fortune, et lui avait fait prendre le nom de Metham. Je terminai le plus tôt que je pus un entretien qui excitait la curiosité autant que la jalousie de mistriss Woffington; mais à la fin de la pièce, M. Metham m'aborda de nouveau, et me demanda la permission de venir me voir le lendemain matin. Je ne pouvais, lui dis-je, la lui accorder, et je ne lui en cachai point la raison. Ma mère n'était pas disposée à me laisser re-

cevoir chez elle les visites d'un amant; il me pria alors de trouver bon qu'il m'écrivît; je le lui permis, et nous nous séparâmes.

Cette correspondance m'obligea à prier Obrien, femme de chambre dont je vous ai parlé, et qui nous avait suivies en Angleterre, de prendre soin que mes lettres ne tombassent point dans les mains de ma mère. Obrien comptait des rois parmi ses aïeux, mais elle ne savait pas lire; il en résulta qu'un jour, trouvant une lettre dans le parloir, elle crut que je l'avais laissé tomber, et me l'apporta.

Sans regarder si elle m'appartenait ou non, je la mis dans ma poche, et ce ne fut qu'en en cherchant une où l'on me proposait un bal, que je la retrouvai; l'ayant tirée avec deux ou trois autres que j'avais reçues dans la journée, je reconnus que c'était une lettre de mon amoureux Hibernois, à ma mère; un mot effacé joint à celui de *fille*, excita ma curiosité; je fus tentée d'enfreindre la règle que jusqu'alors j'avais si strictement suivie. La ligne contenait ces mots : « Ma chère dame, » je crois que votre aimable fille ne résis- » tera pas au pouvoir de...... » Ne compre-

nant rien au sens de cette phrase, et dans le fait me souciant peu de l'entendre, je jetai la lettre sans achever de la lire.

Le lendemain je faisais Alicia; sitôt que mon rôle fut fini, M. Quin, avec une expression de joie dans le regard, que jamais je ne lui avais vue hors de la scène, me commanda de m'arrêter, et de me mettre à genoux devant la première personne que je rencontrerais dans une pièce qu'il me fallait traverser pour aller me déshabiller. Je ne compris rien d'abord à ce qu'il voulait me dire; je sortais incertaine, entre la crainte et l'espoir; enfin mon cœur me dit qui c'était. Rassemblant alors tout mon courage, et jugeant, d'après l'air de gaieté de M. Quin, que je n'avais pas beaucoup à craindre, j'entrai dans la chambre. Je n'ai pas besoin, probablement, de vous dire que j'y trouvai lord Tyrawley. Sitôt que je l'aperçus, je me jetai à ses pieds, en lui disant, avec une émotion que je ne peux vous peindre : Mon cher monsieur, pardonnez-moi.

Mylord me releva; il m'embrassa tendrement. Sa voix altérée me prouva qu'il n'était guère moins ému que je ne l'étais moi-même.

Il m'offrit alors de m'accompagner chez moi, parce que M. Quin et lui se proposaient de venir y souper. Il m'apprit que M. Quin lui avait rendu de moi un témoignage qui lui avait fait le plus grand plaisir, d'autant, ajouta-t-il, qu'il confirmait ce que lui avait dit en Irlande une personne qui, dans son vivant, m'avait tendrement aimée. Ces mots m'apprirent que ma chère mistriss O'Hara avait payé le tribut à la nature. Cette nouvelle m'arracha des pleurs que je n'eusse pas dû répandre; car sans doute cette excellente femme avait passé, d'une misérable existence, à une vie de bonheur et de paix.

M. Quin, avant de venir nous joindre, nous laissa causer librement pendant une heure. Comme c'était fête le lendemain, rien ne nous obligeait de nous séparer de bonne heure. Ma mère n'eut point la permission de manger avec nous; mylord m'enjoignit expressément de ne jamais inviter ni elle ni les dames de ma famille, parce qu'il ne voulait ni les voir, ni les connaître. Il me donna deux bagues, dont l'une, formée d'un beau diamant, était très-précieuse; l'autre était de fantaisie. Toutes deux m'avaient été léguées par

mistriss O'Hara. Ce n'était pas là, probablement, tout ce qu'elle m'avait laissé; mais mylord ne me parlant pas d'autre chose, il ne me convenait pas de lui rien demander.

Je me trouvais alors une des plus heureuses créatures qu'il y eût au monde. J'avais recouvré l'affection des deux personnes que je considérais le plus. J'étais adorée d'un homme que déjà je préférais à tout son sexe; nulle satisfaction ne manquait à mon cœur. On eût eu peine, ce me semble, à trouver trois personnes plus heureuses que ne l'étaient en ce moment mylord, M. Quin, et moi. Tous deux m'aimaient également, tous deux m'étaient également chers, quoiqu'à différens titres. Douces et paisibles jouissances, qui n'appartiennent qu'à des ames délicates, qu'à des esprits généreux, et à des cœurs reconnaissans!

LETTRE XXXII.

18 juin 17 —.

L'ANECDOTE suivante est d'un tout autre genre que celles qui, jusqu'à présent, ont rempli mes lettres : lord Tyrawley nous la raconta le même soir ; et j'ai cru qu'elle pouvait trouver place ici, à cause de sa singularité.

On sait qu'une révolution fut projetée en Russie, pendant le règne de la czarine Élisabeth, et qu'elle fut sur le point de réussir. Peu de gens savent ce qui la fit échouer.

Lord Tyrawley, par un long séjour en Espagne et en Portugal, avait pris du goût pour les gens de ces deux pays. Pendant sa résidence en Russie, il remarqua plusieurs jours de suite un Espagnol qui se promenait devant la cour de son hôtel. L'intérêt qu'il prenait aux personnes de cette nation le porta à faire inviter, par un de ses gens, cet étranger à dîner à son office. L'Espagnol accepta sans façon, revint le lendemain, con-

tinua pendant plusieurs mois : on finit par le regarder comme de la maison.

Un soir, il vint fort tard, et pria le domestique qui était dans l'antichambre, de dire à son excellence qu'il désirerait avoir l'honneur de lui parler. Le domestique ne supposant pas cet entretien fort pressant, voulut l'engager à le remettre au lendemain matin. L'Espagnol insista; l'ambassadeur, averti, le fit entrer. Aussitôt qu'il fut seul avec lui : Mylord, lui dit-il, je suis venu pour reconnaître toutes vos honnêtetés; mais avant que je m'explique, veuillez bien ordonner qu'on vous tienne une voiture prête.

L'air mystérieux qu'affectait l'étranger apprit bientôt à mylord que cet homme était un espion. Il demanda sa voiture; puis l'Espagnol reprit : J'ai formé depuis quelque temps une liaison avec un Russe de la suite du marquis de la Chétardie. En quittant l'hôtel de votre excellence, je vais, chaque jour, passer avec lui une ou deux heures. Y étant, il y a quelques jours, plus tard qu'à l'ordinaire, j'observai quelqu'un qui avait l'air de ne vouloir pas être reconnu. Ses précautions éveillèrent mes soupçons; et comme je n'avais pu que

l'entrevoir et conjecturer qui il était, je résolus de m'en assurer. A cet effet, lorsque mon ami revint, je lui demandai, sans affectation, si le comte Bestuscheff, confident particulier de l'impératrice, allait ordinairement à pied dans cette saison rigoureuse. Je n'en dis pas davantage pour cette fois; mais le lendemain soir j'allai, comme à l'ordinaire, voir mon ami. Cependant, je ne voulus point sonner à la porte de l'hôtel, que je n'eusse vu y entrer le comte qui, à ce que je présumais, devait venir à peu près à la même heure que la veille.

Entré peu d'instans après lui, au lieu d'aller à l'appartement de mon ami, comme je connaissais tous les détours de la maison, je gagnai, sans être aperçu, par un escalier dérobé, le voisinage d'un cabinet dans lequel le comte et le marquis étaient en conférence. J'entendis le premier dire à l'autre en italien : « Je crois que, plus tôt vous partirez, » et mieux cela vaudra. Les passe-ports se» ront prêts à onze heures. » Sitôt que j'eus entendu ces mots, je sortis de ma cachette, et j'allai trouver mon ami, qui me gronda d'être venu si tard. Il ne pouvait plus, pour

ce jour-là, profiter de ma compagnie, parce qu'il avait trop de choses à faire.

Je lui demandai quelles affaires il avait de plus qu'à l'ordinaire. Il me répondit qu'il ne voulait pas trahir le secret de son maître, quoique celui-ci le méritât un peu pour ne le pas emmener, comme il le lui avait promis. Je ne fis pas d'autres questions, dans la crainte qu'on ne me confiât quelque chose sous le sceau du secret; car votre excellence sait qu'un Espagnol a trop d'honneur pour divulguer une chose confiée à sa discrétion.

— Et que supposez-vous que soient les motifs, ou que doivent être les conséquences de ce départ secret du marquis?

— Une révolution, mylord, répliqua l'Espagnol; et si votre excellence ne se presse pas d'aller avertir l'impératrice, et l'informer de ce que je viens de lui dire, il sera trop tard pour l'empêcher. Je sais tous les détails; mais il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. Au reste, si je vous trompe, vous pouvez disposer de ma vie.

Mylord, d'après ses propres observations, et quelques autres avis qu'il avait reçus,

soupçonnait bien que quelque grande intrigue était en mouvement. Après avoir encore sondé l'Espagnol, il crut reconnaitre que cet homme avait reçu, sous le sceau du secret, des confidences qu'il ne jugeait pas à propos de révéler.

La voiture était prête : lord Tyrawley, malgré l'inconvenance de l'heure et la rigueur de la saison, se rendit avec l'Espagnol au palais de l'impératrice. Son caractère d'ambassadeur d'Angleterre le fit admettre sur-le-champ; mais l'impératrice sembla douter du fait jusqu'à ce que l'Espagnol fût introduit. Celui-ci donna des preuves si convaincantes de tout ce qu'il avait dit, qu'il n'y eut pas moyen de douter de ses assertions. Sa Majesté parla alors d'envoyer, pour prévenir la conjuration, un corps de troupes qu'elle nomma. « Non, lui dit l'Espagnol, il » faut au contraire vous assurer de ces gens; » ils sont, en ce moment, en armes contre » vous. » Ce fut pour elle un trait de lumière. C'était une partie de sa garde; et son favori Wall en était colonel. On envoya sur-le-champ quelques soldats pour arrêter le marquis de la Chétardie; mais il était déjà

parti; et quoique poursuivi de près, il échappa. Cependant, il n'avait pas eu le temps de soustraire ses papiers : on s'en saisit, et on les porta au palais. Le régiment suspect fut trouvé sous les armes; ce qui confirma sa trahison. La perfidie du comte fut démontrée; mais par un reste de l'attachement qu'Élisabeth avait eu pour lui, elle épargna sa vie, et se contenta de l'exiler en Sibérie. Tous ceux qu'il avait gagnés furent mis à mort. L'impératrice prit à son service l'Espagnol, qui s'appelait Rosa de Sylva, et le récompensa magnifiquement. Les présens qu'elle fit à cette occasion au lord Tyrawley, quoique d'une très-grande valeur, eurent moins de prix à ses yeux que l'amitié dont elle l'a honoré tant qu'elle a vécu (1).

(1) La mémoire de mistriss Bellamy paraît ici l'avoir mal servie : lord Tyrawley n'a pu faire un récit où les noms, les époques et les faits sont intervertis et défigurés.

Bestuscheff, en 1740, sous la régente Anne, fut compris dans la disgrâce du fameux Biren et exilé en Sibérie.

La Chétardie était arrivé en Russie cette même année, comme ambassadeur de France; il y resta jusqu'en 1742, et en partit à cette époque, comblé des faveurs d'Élisabeth qu'il avait aidée à monter sur le trône.

Il revint en 1745 avec le même titre. Bestuscheff, rap-

pelé par Élisabeth, était devenu son ministre favori. Vendu à l'Autriche, et craignant l'influence de l'ambassadeur de France, il résolut de le perdre. Dans ce dessein, il fit assassiner un courrier que la Chétardie envoyait en France par la Suède, présenta à l'impératrice une fausse interprétation des dépêches saisies, et obtint ainsi qu'elle renvoyât l'ambassadeur.

Bestuscheff fut lui-même disgracié en 1758, et exilé aux environs de Moscow. (*Note du traducteur.*)

LETTRE XXXIII.

29 juin 17 —.

Je passai dans une société si chère une délicieuse soirée. Mylord, en me quittant, promit de venir souper avec moi, trois ou quatre fois par semaine, et il engagea M. Quin à être de la partie aussi souvent qu'il le pourrait. Mais celui-ci aimait à trouver chez lui sa poularde, sa bière à l'orange, à y rester à son aise, et, suivant son expression favorite, sans jarretières. Il appelait cela les trois grandes douceurs de la vie. Il ne trouvait pas, d'ailleurs, dans lord Tyrawley un camarade de bouteille, et rarement il l'accompagnait chez moi : mais j'avais chez lui mes entrées, et j'y passais la soirée toutes les fois que je n'avais pas d'autres engagemens.

Quoique mylord et M. Quin m'eussent quittée fort tard, je voulus, avant de me coucher, écrire à M. Metham, pour lui faire part de ma satisfaction ; mais le motif qui la cau-

sait ne la lui fit pas partager. Cependant, il m'en félicita; car tout ce qui me faisait plaisir semblait lui être agréable. Nous nous faisions de l'amour des idées si exaltées, que notre correspondance ne ressemblait pas mal au langage de Cassandre ou d'Orondate. M. Metham, dans ses lettres et dans sa conduite, me montrait tant de respect, que je m'aveuglais sur l'imprudence de ce commerce épistolaire avec un homme qui m'avait annoncé qu'il ne pouvait pas m'épouser. Cette déclaration portait même un caractère de candeur qui m'inspirait une fausse sécurité. Je me reposais sur l'honneur d'un homme que je ne croyais pas moins délicat que sincère, et il ne me vint jamais à l'esprit de concevoir sur ses intentions la moindre crainte; confiance hasardeuse qui a plus égaré de jeunes cœurs, et produit d'infortunes, que l'amour, que le caprice, et peut-être que la vanité.

Invitée à un bal masqué, je voulus profiter de cette occasion pour y voir mon amant, et jouir avec quelque liberté de sa conversation. Je ne m'étais jamais trouvée dans ces assemblées, et je ne concevais pas, écrivis-je à

M. Metham, comment on pouvait y reconnaître des visages masqués. Il m'assura que mes yeux l'éclaireraient, et qu'un de mes regards suffirait pour me faire reconnaître.

Je préférais, sans contredit, M. Metham à tout homme au monde ; mais l'amour dut céder quelque chose à la malice. Le soir, enveloppée d'un domino noir, par-dessus lequel je mis une grande capote, j'allai au bal accompagnée des deux jeunes miss Meredith, habillées en savoyardes. En un moment je fis mon apprentissage, et bientôt j'en sus aussi long qu'Heidegger lui-même (1). Mes deux compagnes étaient trop remarquées pour faire attention à moi, je leur échappai, et j'allai chercher mon chevalier. Je le trouvai occupé à considérer toutes les femmes bien vêtues qui passaient auprès de lui, ne doutant pas que je n'eusse saisi cette occasion pour montrer mon goût, et que je ne me fusse masquée d'une manière élégante. M'approchant de lui, je lui demandai quelle belle le tenait dans

(1) Celui qui, le premier, a introduit en Angleterre les bals masqués.

l'attente. Impatient de voir celle qu'il aimait, il m'envoya promener, m'assurant que ce n'était pas moi qu'il cherchait. Il ferait aussi bien, lui dis-je, de rester avec moi. Ma société, probablement, lui serait aussi agréable que celle de la personne qu'il attendait. L'humeur le gagnait, il me quitta.

La vanité, la folie régnaient autour de moi. J'avais de l'une et de l'autre assez bonne dose; je suivis l'impulsion du caprice; je laissai mon adorateur croquer le marmot (1); et je dois avouer que je me divertis beaucoup de l'inquiétude dans laquelle je le voyais.

Je joignis alors le général Wall, ambassadeur d'Espagne, qui venait souvent dans les coulisses, et avec qui je causais de temps en temps. Le comte de Haslang, ambassadeur de l'empereur, quoique non éclairé par l'amour, m'avait reconnue sous mon déguisement, et m'avait fait reconnaître au général. Le comte voyait souvent le lord Tyrawley, qui avait pour lui beaucoup d'égards, moins

---

(1) Cette expression est en français dans l'original.
(*Note du traducteur.*)

à raison de ses talens qui étaient médiocres, que de sa haute naissance, de son extrême politesse, et de l'attention qu'il apportait à paraître toujours content de l'esprit des autres, sans jamais prétendre lui-même à en montrer.

Le général Wall, quoique homme de beaucoup d'esprit, et ayant des connaissances très-étendues, était espiègle comme un écolier. Il s'était sans doute aperçu du goût qu'avait pour moi M. Metham, et il ne demanda pas mieux que de se joindre à moi pour le tourmenter. Nous l'abordâmes de nouveau ; je recommençai à le plaisanter. Ce qui lui rendait mes railleries plus importunes, c'est que ce général étant démasqué, il ne pouvait quitter brusquement un homme de ce rang, et était obligé d'entendre tout ce que je m'amusais à lui dire. Il ne doutait point d'ailleurs, me voyant ainsi accompagnée, que je ne fusse, malgré la modestie de mon vêtement, une personne de considération.

Lord Tyrawley soupait avec quelques amis, de façon que je pus donner carrière à ma fantaisie pendant la plus grande partie de la

nuit. Vers les quatre heures, mylord revint dans la salle, et ayant trouvé mes compagnes et moi, il nous invita à nous retirer, vu qu'il ne convenait guère de laisser en pareil lieu trois jeunes filles sans chaperon. Les jeunes Meredith, ayant beaucoup dansé, ne demandaient pas mieux que de s'en aller. J'aurais bien voulu rester encore quelque temps; mais il fallut partir.

Cette subite résolution ne me laissa que le temps de dire à M. Metham, en passant à côté de lui : Qu'est donc devenu l'éclat de ces yeux qu'il devait vous suffire d'apercevoir pour éviter toute erreur? Frappé comme de la foudre, il parut sortir de l'aveuglement qui toute la nuit lui avait dérobé ma présence. Il nous suivit jusqu'à la porte, essayant de me parler. Mais il n'était plus temps; je le laissai accusant sa destinée, et regrettant une occasion qui, peut-être, ne devait pas se représenter de longtemps.

Ainsi en arrive-t-il de toutes nos espérances. Les plus vives, les plus probables sont celles que trompe le plus souvent l'événement. Elles ne nous laissent pour résultat que d'inutiles regrets, et une triste humiliation.

LETTRE XXXIV.

12 juin 17 —.

Vers cette époque, mourut le célèbre poëte Thompson. Sa mort sembla consterner toutes les ames sensibles. Ce n'étaient pas seulement de grands talens dont on déplorait la perte; c'était l'homme estimable et bon que l'on regrettait. Des mœurs douces, une philantropie éclairée, toutes les qualités qui rendent un homme précieux à ses semblables, le faisaient chérir des personnes qui l'approchaient. L'intimité dans laquelle j'eus le bonheur de vivre avec lui est un des plus doux souvenirs que m'offre ma vie. Pour prix de l'amitié dont il m'honora, puissent ses mânes agréer les larmes que je paie à sa mémoire.

Lord Litletton et M. Quin, particulièrement liés avec cet aimable poëte, furent ceux qui le regrettèrent le plus. Après la première effusion de leur douleur, ils délibérèrent sur le moyen le plus efficace qu'ils pussent pren-

dre pour honorer la cendre de leur ami. Sa générosité ne lui ayant pas laissé de quoi pourvoir à la subsistance de ses deux sœurs, ils crurent ne pouvoir rien faire de plus conforme à ses vœux que de leur ménager une ressource ; témoignage d'affection plus flatteur, sans doute, pour la mémoire d'un homme estimable, et plus propre à consoler son ombre, s'il lui reste avec nous quelques rapports, que la pompe des obsèques, ou la magnificence d'un mausolée.

Thompson, dans les derniers temps de sa vie, avait fait des changemens au Coriolan de Shakespeare. Le manuscrit de cette tragédie corrigée, était entre les mains de M. Quin ; il pensa que la représentation de cette pièce servirait utilement au but qu'on se proposait. On convint de la donner ; elle fut sur-le-champ mise à la répétition. Mistriss Woffington et moi, fûmes chargées des rôles de la mère et de la fille : lord Litletton composa le prologue suivant, que M. Quin prononça (1).

---

(1) J'ai cru pouvoir imiter en entier ce morceau qu'on trouverait difficilement ailleurs. (*Note du traducteur.*)

« Je ne viens point implorer votre indul-
» gence pour un ouvrage dont l'auteur n'est
» plus; il n'a pas besoin que personne cher-
» che à vous intéresser à lui; chacun de vous
» lui servira de protecteur. Sa bienveillance
» ne se renferma point dans l'enceinte d'une
» secte ou d'un parti; elle embrassait l'espèce
» humaine. Il eut des amis.... (Ah! pardonnez
» aux larmes que ce mot me fait répandre!
» Je sens ici que ce n'est pas l'acteur qui
» vous parle.) Il les aima d'une affection si
» tendre, si pure, si désintéressée! Son ami-
» tié était si généreuse! son zèle si constant!
» N'en croyez pas nos faibles expressions;
» rapportez-vous-en à nos pleurs. O vérité!
» ô fidélité sans tache! caractère ferme avec
» douceur et noble avec simplicité! tendre
» intérêt au bonheur d'autrui! où trouverez-
» vous, pour l'habiter, un cœur pareil au
» sien? Tel fut l'homme! Quant au poëte,
» vous le connaissez; souvent il a ému vos
» cœurs par le récit de quelque touchante
» infortune; souvent, dans cette salle remplie,
» vous l'entendîtes donner des leçons de la
» vertu la plus pure; car sa chaste muse n'a
» fait résonner sa lyre que pour inspirer de

» nobles sentimens. Jamais une idée vile, jamais une immorale pensée n'ont souillé sa belle ame; jamais n'est sorti de sa plume un vers qu'en mourant il ait pu désirer d'effacer.

» Puisse aujourd'hui votre suffrage, aux ornemens de sa tombe, ajouter un nouveau laurier! Désormais, supérieur au blâme comme à la louange, il n'entend plus le vain bruit de la renommée. Mais si des êtres qui lui furent chers, auxquels, d'une main libérale et d'un cœur généreux, il partagea les bienfaits d'une modique fortune; si ces personnes qui l'aimèrent, et que sa mort prive des soins d'une pieuse affection, doivent à vos bontés ce que sa tendresse ne peut plus leur donner, quelque plaisir peut-être pourra, dans le céleste séjour, parvenir encore à son ame immortelle. »

La pièce fut représentée avec le plus grand succès. M. Quin y répandit de véritables pleurs : à en juger par le ton cinique qu'affectait cet acteur, et par la sévérité de son visage, on ne devait pas le croire doué d'une aussi grande sensibilité. L'émotion qu'il témoigna n'en fut que plus touchante; elle se

communiqua aux spectateurs qui, par un attendrissement sympathique, montrèrent à M. Quin la considération qu'ils avaient pour son ami.

Le carême approchant, j'avais plus de temps de reste, et par conséquent plus d'occasions de voir M. Metham, ou de recevoir de ses nouvelles. Tous les mercredis et vendredis, il venait à la chapelle du comte de Haslang où je le rencontrais. J'avais en lui une telle confiance, que si par hasard il était malade, je ne craignais point d'aller chez lui. Je n'eus point lieu de me repentir de ma bonne foi; car jamais il ne tenta même de m'embrasser. Tant de respect, mêlé à une vive tendresse, ajoutait au penchant que je me sentais pour lui; et ce qui, d'abord, n'était qu'une préférence, devint un sentiment fondé sur l'estime et l'amitié. Aimables souvenirs! époque la plus heureuse peut-être de la vie! une innocente familiarité s'établit peu à peu, non troublée par les craintes auxquelles nous instruit l'expérience, non souillée par cette satiété qu'entraînent à leur suite des plaisirs plus vifs : la jeunesse, la gaieté, un riant espoir, sèment de précieuses illusions,

ce court passage que l'on regrettera quelque jour au milieu des jouissances les plus désirées.

Lord Tyrawley me continuait ses visites ; et pour m'aider à le recevoir convenablement, il partageait, en général, avec moi le contenu de sa bourse toutes les fois qu'il venait me voir. Sa générosité, et les profits que faisait ma mère sur son commerce de toiles, ne nous laissant point manquer d'argent, ma mère n'avait encore rien fait demander au théâtre sur mon traitement, qu'elle croyait réglé à dix livres par semaine. Ayant un jour quelque remise à faire en Irlande, elle écrivit au caissier pour le prier de nous faire passer ce qui m'était dû. Mais, au lieu de recevoir la somme sur laquelle elle comptait, elle n'en reçut juste que la moitié.

Irritée de la mauvaise foi du directeur, elle voulait que je ne jouasse plus du tout, et peut-être n'était-elle pas fâchée d'avoir ce prétexte pour me faire quitter le théâtre. Ce moyen eût facilité son plan favori, celui de me faire épouser M. Crump. Elle renvoya donc l'argent, et, comptant sur ma fierté offensée, elle se tint pour sûre de réussir dans

ce qu'elle avait depuis si long-temps entrepris. En vain miss O'Hara, qui connaissait mes sentimens, voulut la détourner d'un projet pour lequel j'avais tant de répugnance. Ma mère était aussi entêtée que sa fille. Cependant je trouvai, pour mon malheur, le moyen de faire échouer ses combinaisons.

La passion qui m'unissait à M. Metham était telle que je le regardais désormais comme mon futur mari. Je ne faisais point de scrupule d'accepter les présens qu'il m'offrait sans cesse. Ma mère en faisait honneur au lord Tyrawley. Mais l'œil de la jalousie, plus clairvoyant que la sollicitude maternelle, en découvrit la source. On ne manqua pas de la supposer criminelle. J'ignorais des calomnies que j'eusse méprisées; mais elles firent des progrès. Mistriss Woffington, qui avait contribué à les répandre, craignant que ma retraite, à l'instant des bénéfices, ne nuisît à toute la troupe, me fit presser de rester. M. Quin, que je consultai, m'y engagea. L'un des motifs auxquels je cédai, fut l'intérêt que m'avaient témoigné le prince et la princesse de Galles, et qui semblait m'imposer l'obligation de jouer jusqu'à la fin de la saison.

LETTRE XXXV.

21 juillet 17. —

Lord Tyrawley étant venu le même soir souper avec moi, je lui appris l'injustice qu'on m'avait faite; il parut mécontent de ce que je ne quittais pas le théâtre, suivant ma première résolution. Mylord, quoique réconcilié avec moi, et dépensant avec profusion, plus même que ne lui produisaient des places considérables, n'avait encore rien fait pour assurer mon sort, et je ne pus m'empêcher de lui observer que rien ne s'offrait pour me dédommager de la profession qu'il me conseillait d'abandonner. Je regardais l'affront que je venais de recevoir comme très-grand pour ma position; j'étais surprise de le voir si indifférent sur ce point.

Au bout de quelques minutes, j'eus l'explication du mystère. Mylord, me regardant avec bonté, me dit: « Pop, vous ne m'aimez » pas autant que vous faisiez il y a quelques

» semaines. » L'accusation était fondée; je rougis, et je gardai le silence. Que ne parlez-vous? continua-t-il. Si vous avez donné votre cœur à quelqu'un qui le mérite, je lui donnerai votre main; je croyais, je vous l'avoue, que vous m'aimiez assez pour me laisser faire ce choix.

Je conçus tout d'un coup ce que signifiait cette lettre de M. Crump que j'avais vue; la rature que j'y avais remarquée couvrait probablement le nom de Tyrawley. Rien, dis-je à mylord, ne pouvant me détourner de ma franchise, je ne faisais point difficulté de lui avouer que, tout en l'aimant beaucoup, j'avais pour une autre personne une forte inclination; mais je le priais de me dispenser de lui en nommer l'objet, jusqu'à ce que j'eusse bien sondé mon propre cœur.

Mylord avait entendu parler de l'aventure de la chaise, et de la lettre jetée dedans; il n'ignorait pas non plus que le père de M. Bullock avait déclaré que si son fils m'épousait il ne le verrait de sa vie. Sachant d'ailleurs qu'il ne pouvait me donner une fortune assez considérable pour déterminer ce vieillard en ma faveur, mylord me déclara avec serment

(c'était la première fois que je l'entendais jurer, quoique militaire) que déjà il savait de qui je voulais parler; et que certes, jamais il ne consentirait à mon mariage avec cet homme.

M. Bullock et sa passion ne se présentant pas en ce moment à mon esprit, je fus persuadée que c'était contre M. Metham que mylord exprimait une si forte prévention; je restai interdite. Lord Tyrawley, pendant tout le reste de la soirée, parut de mauvaise humeur; pour la première fois, je le vis partir avec plaisir.

Le lendemain matin, je mandai à M. Metham qu'il m'était survenu une affliction très-vive, mais je ne lui en dis point le sujet. L'éloignement, que dans mon erreur je supposais à mylord pour l'homme que j'aimais, me le rendit mille fois plus cher qu'il ne m'avait été jusqu'alors. Un obstacle mis dans le chemin de l'amour, n'est qu'un aliment de plus offert à sa flamme.

Mon bénéfice devait avoir lieu dans peu de jours; les trois soirs précédens, je devais jouer pour ceux de M. Quin, de mistriss Woffington et de M. Ryan.

La duchesse de Queen'sberry, assistant au bénéfice de M. Quin, montra sa bienveillance pour moi d'une manière plus flatteuse qu'elle n'avait encore fait : avant la pièce, elle me pria de lui retenir des loges pour mon bénéfice. Comme je ne supposais pas que sa Grâce voulût bien être en ma faveur aussi généreuse qu'elle l'avait déjà été, et comme j'avais appris à mes dépens à me défier de son humeur capricieuse, je ne sus quel nombre de loges retenir. Je pensai donc qu'il valait mieux le laisser au hasard, que de courir les risques de l'offenser.

La duchesse ayant paru désirer de voir le foyer, qu'elle avait ouï dire l'emporter en esprit et en politesse sur beaucoup de salons, je lui demandai la permission de l'y accompagner quand la pièce serait finie, ce qu'elle voulut bien agréer. Aussitôt donc que j'eus fini le rôle d'Octavie, que je jouais dans *All for Love*, et qui se terminait au quatrième acte, je jetai sur moi un manteau, et j'allai dans la loge sur le théâtre, trouver sa Grâce, qui m'invita à m'asseoir derrière elle.

Une position si remarquable, près d'une femme que son rang et ses rares qualités fai-

saient considérer comme une des premières personnes du royaume, attira les regards de tous les spectateurs. M. Quin m'a dit depuis que, quoique bien instruit de la bienveillance qu'avait pour moi la duchesse, il n'avait jamais été plus agréablement surpris que de me voir là. Lorsque sa Grâce sortit de la loge, il s'éleva un applaudissement général. La duchesse était encore sensible à ces témoignages d'intérêt public; celui-ci l'eût renvoyée satisfaite et de bonne humeur, si sa curiosité ne l'eût conduite à une scène propre à lui faire une impression d'un tout autre genre. Je l'avais fait passer derrière les coulisses. Plusieurs personnes de qualité étaient dans l'usage de venir, après la pièce, dans le foyer, et de s'y amuser devant la cheminée, à jouer à croix ou pile, petit jeu auquel il se perdait ou se gagnait quelquefois des mille livres dans une soirée. Je croyais tous les acteurs partis, et je m'attendais à n'y trouver que de ces spectateurs distingués; mais lorsque j'ouvris la porte, le premier objet qui frappa notre vue fut la belle reine d'Égypte (mistriss Woffington, qui venait de jouer ce rôle) tenant à la main un pot de bière, et criant : Pé

rissent tous les rangs; et vive la liberté! La table était entourée d'une société analogue, et servie d'un plat de pieds de moutons.

La duchesse était entrée d'un air très-gai, et avec toute la dignité d'une femme de la cour. Jugez de la surprise que dut lui causer un tableau si contraire à celui qu'elle s'attendait à rencontrer, et de l'idée que dut lui donner cet échantillon de la politesse et du bon ton d'un foyer. Je n'étais guère moins confuse. Après un moment de silence, elle s'écria: Eh! mais, l'enfer est-il déchaîné? Puis, sortant à la hâte, elle courut, plus morte que vive, trouver sa chaise. En me quittant elle me recommanda bien de ne jamais entrer dans cette chambre, et me pria de l'aller voir le lendemain matin.

Le jour suivant, elle me reçut avec politesse; mais il y avait dans son maintien je ne sais quel air peu flatteur. Elle me demanda si je vivais avec les acteurs, nous traitant, ce me semble, comme des espèces de Bohémiens, et supposant que, dans nos retraites les plus privées, nous n'étions séparés les uns des autres que par quelque couverture. J'osai lui en faire l'observation, et j'essayai de justi-

fier notre art et ceux qui le cultivent; mais je vis que ma rhétorique faisait peu d'impression sur l'esprit de la duchesse, encore révoltée de ce qu'elle avait vu la veille (1).

Mon digne ami, M. Quin, choisit pour mon bénéfice *the Double Dealer*, pièce remplie d'esprit, mais susceptible de quelques reproches de légèreté, pour ne rien dire de plus. Les dames qui, à mon premier bénéfice, m'avaient honorée de leur présence, et que l'on comptait parmi les plus vertueuses personnes du royaume, remplirent ce jour-là les loges. Une distinction si obligeante me

---

(1) Une autre anecdote, racontée un peu longuement par mistriss Bellamy, fera connaître sous un nouveau jour le caractère fantasque et absolu de la duchesse. Elle avait pour femme de chambre une mistriss Hyliard qu'elle paraissait aimer beaucoup. Un jour après l'avoir quelque temps regardée fixement, elle lui dit que si elle ne consentait pas à faire sur-le-champ quelque chose qu'elle voulait lui commander, elle allait la renvoyer. La pauvre femme promet bien vite d'obéir, et demande ce que l'on veut d'elle : il fallait qu'elle fît arracher ses dents de devant. Elle a beau remontrer, prier, protester; la duchesse s'obstine. Enfin, la femme de chambre en fut quitte pour deux dents, l'une d'en haut et l'autre d'en bas. « Ce sont là jeux de princes, » dit quelque part Lafontaine.

(*Note du traducteur.*)

flatta d'autant plus que lord Tyrawley, pour la première fois, parut jouir des suffrages que m'accordait le public.

Le produit de cette représentation fut moins considérable que celui de mon premier bénéfice. D'une part, on ne me regardait plus comme une débutante, et l'on ne croyait pas aussi nécessaire de m'encourager; de l'autre, les hommes qui m'eussent montré le plus de galanterie étaient écartés par l'opinion devenue publique, que M. Metham était amant heureux. Ainsi se trompe quelquefois ce public, juge mal instruit, et arbitre, souvent aveugle, de nos destinées.

J'ai maintenant à vous rendre compte de la première démarche que j'aie vraiment à me reprocher. Jusqu'ici, souvent imprudente, jamais, du moins, je n'avais justifié les discours de l'envie. Que ne puis-je en dire autant pour ce qui me reste à vous raconter!

LETTRE XXXVI.

2 août 17 —.

Quelques jours après mon bénéfice, lord Tyrawley entra en souriant dans ma chambre, et me dit d'un air satisfait : Pop, je vous ai trouvé un mari. — En ce cas, mylord, je me flatte que vous avez deviné mon choix. Je n'eus pas plutôt achevé ces mots, que le visage de mylord s'obscurcit. Avec un regard tel, je suppose, qu'il l'eût lancé à un ennemi prêt à le combattre, il jeta une lettre sur la table, en me disant : Lisez ceci ; j'ai donné ma parole ; pour le monde entier, je ne voudrais pas y manquer : ainsi point de réplique, car je veux être obéi. Il sortit sur-le-champ, me laissant à loisir parcourir la lettre.

Si mylord, avec le même empire, m'eût offert l'homme que j'aimais, je crois véritablement que je l'eusse refusé. Mon caractère ne peut supporter la contrainte : l'obéissance,

en certain cas, me paraît un devoir; mais à moins qu'on ne l'exige avec douceur, il m'est impossible d'y plier mon caractère. La lettre que m'avait laissée mylord, était de Crump: je vis, en la lisant, que tout avait été arrangé pour mon mariage avant que lord Tyrawley eût quitté Dublin. Crump lui mandait qu'il arriverait le lendemain à Londres, et qu'il espérait le voir chez moi : il avait, ajouta-t-il, remis sa lettre au capitaine Johnson, qui avait paru fort affligé de perdre l'agence de mylord; mais il avait trouvé juste la circonstance qui la lui enlevait.

Je voulais d'abord aller féliciter ma mère sur le succès de ses projets; mais je pensai qu'il valait mieux dissimuler jusqu'à ce que j'eusse instruit M. Metham. Une lettre que j'écrivis à l'instant à celui-ci, ne lui laissa plus aucun doute sur l'état de mon cœur: depuis long-temps, je lui avais donné lieu de croire qu'il le possédait; mais jamais je ne lui en avais fait explicitement l'aveu.

La joie qu'il en ressentit tempéra d'abord, et finit par irriter son indignation. Quant à moi, la colère suspendait mes larmes; j'étais dans une disposition tout-à-fait assortie au

rôle de *Lady Fanciful* (lady Capricieuse), que je devais jouer le même soir dans *the Provôked wife* (la Femme provoquée). La présence de M. Crump, que j'aperçus aux premières loges, n'était pas propre à m'adoucir.

Le pauvre Metham était dans la coulisse, défait et consterné, comme si, au lieu d'être l'amant préféré, il eût été éconduit. Le moment approchait où devait se décider le destin de ma vie; le dez était jeté, et c'était de mon bonheur qu'il allait résoudre. Le souvenir de ce moment fait encore palpiter mon cœur. Au commencement du cinquième acte, je traversais derrière la toile pour gagner le côté opposé du théâtre : M. Metham me rencontre, et me prie en grâce de permettre qu'il me dise quelques mots dans la grande salle. Comme le souffleur ne sonne, pour faire cesser la musique, que lorsqu'il voit prêts tous les acteurs qui doivent commencer l'acte, je consentis à l'écouter un moment; mais je n'eus pas plutôt passé la porte, qu'il me saisit entre ses bras, et traversant rapidement le passage, me porta dans une voiture que son domestique tenait prête à cet effet. Je

fus d'abord si surprise, que je savais à peine ce qui se passait : lorsque je pus me reconnaître, je sentis que l'amour excusait le ravisseur, et je ne pus trouver dans mon cœur ni résistance ni colère. Le coupable n'avait pas compté sur tant d'indulgence. Tremblant et pâle, il attendait les expressions de mon ressentiment : d'autres transports le saisirent en voyant qu'il ne recevait que celles de ma tendresse.

La voiture nous conduisit à une maison meublée dans Leicester-Street, dont la maîtresse, mistriss Studwick, me prêta quelques vêtemens. J'ai appris depuis qu'au théâtre les spectateurs, ennuyés de la longueur de l'entr'acte, avaient témoigné leur impatience de la manière ordinaire. Le bruit avait fait sortir de sa loge M. Quin. On appelait de tous côtés lady Fanciful ; elle ne se trouvait point. On sut alors qu'un véritable enlèvement, si l'on peut donner ce nom à un départ sans contrainte, ne permettait pas de continuer la pièce. Il n'était plus question que d'en instruire le public : c'est ce que fit M. Quin, qui jouait le rôle de *Sir John-Brute*, en apprenant aux spectateurs que

lady *Fanciful* venait de quitter *Heart-Free* pour un amant *fait tout exprès pour elle* (1).

Mille sentimens contraires, qui se partageaient mon cœur, écartèrent, pendant quelque temps, toutes réflexions. Elles vinrent enfin amères et confuses. Tantôt je blâmais ma faiblesse, tantôt je me reprochais le moindre doute sur la loyauté de mon amant. Les journaux ne tardèrent pas à publier l'aventure qui, grâce aux propos antérieurs de mistriss Woffington, ne causa pas une grande surprise.

Je ne devais plus songer à regagner les bonnes grâces de lord Tyrawley. Attaché depuis peu au char de ma rivale, il avait reçu d'elle de nouvelles préventions, et était moins disposé que jamais à la clémence.

M. Metham était désormais convaincu de mon attachement. Le sien sembla s'en augmenter : il me présenta à sa sœur, mistriss Dives, et à tous ses amis. Ses égards pour moi, son extrême tendresse, ne permettaient à personne de douter qu'il n'eût le projet de m'épouser.

---

(1) Expression de lady Fanciful dans la première scène.

Ma mère, de chrétienne *pure*, était devenue *méthodiste*. Dans l'austérité de sa régénération, elle était trop sainte pour me pardonner une pareille faute. J'écrivis à miss O'Hara qui, sur-le-champ, m'envoya mes vêtemens et mes bijoux. Mais ma mère, supposant que le protecteur que je venais de choisir ne me laisserait pas manquer d'argent, garda prudemment le mien, pour se consoler de mon absence. J'imaginais que mon départ me vaudrait un beau-père; cependant M. Crump retourna sans femme en Irlande, et le capitaine Johnson resta l'agent de lord Tyrawley.

M. Quin n'avait jamais approuvé le projet qu'avait mylord de me marier avec M. Crump; mais celui-ci, jugeant des motifs de son ami par sa propre conduite, lui avait fait entendre qu'il le soupçonnait de prendre à moi un intérêt personnel; observation qui avait fermé la bouche à cet homme respectable. Il me manda que, par égard pour mylord, il ne pouvait me voir en ce moment; mais qu'il viendrait me faire une visite en Yorkshire, où il supposait que nous irions dans l'automne.

Je voyais plus souvent que jamais mon aimable amie miss Saint-Léger; elle recevait en secret des soins du major Burton, intime ami de M. Metham : elle m'honorait d'autant plus volontiers de sa société, que, suivant ce que lui avait dit le major, M. Metham était très-décidé à m'épouser, assurance qui contribua beaucoup à me tranquilliser : je fondais d'ailleurs mes espérances sur la haute idée que j'avais conçue de l'honneur de M. Metham; mais malheureusement je ne connaissais pas son humeur capricieuse. La femme imprudente qui confie son sort à la probité d'un amant, n'a pas seulement à craindre sa perfidie ; elle court toutes les chances de la légéreté, de la mauvaise honte. « Jupiter, » ont dit les hommes, se rit des parjures des » amans. »

---

cilia avec moi : transportant alors toute sa tendresse à mon enfant, elle conçut pour lui un attachement dont elle n'a cessé de lui donner des preuves.

LETTRE XXXVIII.

24 août 17 —.

Je reçus, alors, une lettre de M. Quin, qui, s'excusant de n'avoir pu venir me voir dans l'automne, m'invitait à me rendre promptement à Londres. Il m'y avait procuré un engagement, à raison de 7 liv. par semaine, avec un bénéfice net de frais. Mon traitement devait commencer à l'ouverture du théâtre.

M. Metham, qui, depuis ma maladie, était resté à la maison, commençait à trouver Yorck fort triste. Soupirant après les plaisirs de Londres, il m'invita à accepter la proposition. J'employai tous les efforts de la raison pour obtenir de lui qu'il me laissât dans une retraite où j'étais si heureuse. Je pouvais y vivre dans l'aisance, à très-peu de frais. Quoique, jusqu'à notre arrivée à Yorck, je ne me fusse jamais occupée des détails d'une maison, j'avais fait, depuis mon séjour en province, de grands progrès dans cette science. J'étais

devenue si économe, que nous ne dépensions pas plus de trois guinées par semaine. Ni mes raisons, ni l'empire que je croyais avoir sur son cœur, ne purent le détourner de son projet. Heureuse, ainsi que lui, si je l'avais emporté! Mais le sort en avait autrement décidé: j'étais réservée à des peines dont je n'eusse pu, alors, supporter la seule perspective. Ce voile, qui enveloppe l'avenir, n'est pas le moindre des bienfaits de la Providence : elle dérobe ainsi aux mortels la vue des maux auxquels ils sont destinés, et leur donne la force de souffrir ceux qu'ils n'auraient pas eu d'avance le courage d'envisager.

Retenue par les suites de ma maladie, nous ne partîmes qu'au commencement de février. Une maison meublée nous attendait. J'y trouvai deux ou trois billets de M. Quin. Aussitôt qu'il sut mon arrivée, il me vint voir : il avait, me dit-il, le plus grand plaisir à m'apprendre que, depuis l'annonce de mon retour, on avait fait de fréquentes questions sur mon arrivée, et que les loges étaient retenues pour plusieurs jours. Il était fâché, ajouta-t-il, d'être convenu pour moi d'un prix qui, dans le temps, lui avait paru avan-

tageux. L'empressement de me voir, que témoignait le public, lui faisait présumer que j'eusse pu faire à mon gré mes conditions. Il m'apprit aussi que lord Tyrawley était en Irlande. Cette nouvelle me fit plaisir, parce que je n'avais aucun espoir d'obtenir de lui mon pardon. Mylord avait déclaré à M. Quin, que, quand même M. Metham m'épouserait, il ne pourrait se réconcilier avec lui, quoique, peut-être, il pût un jour me pardonner. Je connaissais le caractère de mylord, et je ne songeais point à toucher son inflexibilité.

Mon succès, lorsque je reparus sur la scène, surpassa tout ce que M. Quin lui-même m'avait donné lieu d'espérer. La belle mistriss Woffington qui, depuis peu, avait quitté le cothurne pour le brodequin, ne vit point sans envie que la faveur publique ne m'avait pas abandonnée.

J'étais obligée de jouer très-souvent. Ma santé, mal rétablie, parut succomber à mes fatigues. Je fus menacée d'une consomption que prévinrent les soins du docteur Thompson, médecin sans grades qui, plus recherché que considéré, passait, parmi les médecins, pour peu instruit, et, parmi les gens du monde,

pour faire beaucoup plus de cures qu'il n'avait fait d'études.

M. Rich mit alors au théâtre une pantomime qu'il appelait *the Fair*, la plus mauvaise pièce de ce genre qu'il eût jamais faite. Il y introduisit un célèbre danseur de corde, innovation qui déplut extrêmement à M. Quin. C'était, disait-il, déshonorer un grand théâtre que de l'assimiler à des tréteaux de baladins; il déclara même que, si cela avait lieu, il ne paraîtrait pas dans la pièce qui précéderait la pantomime. M. Rich, comme je l'ai dit, était le plus entêté des hommes, lorsqu'une fois il pouvait prendre sur lui de vouloir quelque chose. Il s'obstina, et l'on prépara la pantomime.

Pour faire sa cour à M. Quin qui n'avait pas encore rompu ouvertement avec elle, mistriss Woffington refusa aussi de jouer. Son refus parut d'autant plus étrange qu'elle avait, disait-on, dans son enfance, servi de *contre-poids* à madame Violante, la première danseuse de corde qui ait paru en Irlande.

M. Rich craignit que je ne suivisse ces deux exemples. Mais je le rassurai à cet égard, et je lui conseillai de remettre en même temps

au théâtre, *Roméo et Juliette*, corrigée par M. Shéridan, d'après le *Caius Marius* d'Otway. M. Rich prit ce parti, qui lui réussit; de manière que la pièce eut plusieurs représentations. Il désira que je parusse sur le théâtre dans la pantomime, j'y consentis; et je n'ai jamais reçu, dans aucun rôle, autant d'applaudissemens. Le public, en me témoignant ainsi son approbation, fit implicitement connaître aux deux acteurs qui avaient refusé de prendre part à la pantomime, ce qu'il pensait de leur conduite. Mistriss Woffington, à cette époque, ayant manqué d'égards pour M. Quin, se brouilla avec lui, et partit pour Dublin. Sa beauté suffisait pour lui garantir des succès dans cette capitale.

LETTRE XXXIX.

31 août 17 —.

Mon bénéfice approchant, je reçus de miss Conway une invitation de me rendre le lendemain à Leicesterhouse, le prince et la princesse de Galles se proposant de m'indiquer la pièce qu'ils désiraient que je choisisse pour ma représentation. Je m'empressai d'aller recevoir des ordres si flatteurs.

La pièce qu'avaient choisie leurs Altesses, était *le Siége de Damas* (1), dans laquelle M. Quin jouait, avec une grande distinction, le rôle de Caled. Malheureusement le prince

(1) *The Siege of Damascus*, tragédie en cinq actes, de J. Hughes. Le sujet est le siége de Damas fait par les Sarrasins en 1634 : cette pièce est très-estimée ; elle ne se joue cependant guère qu'une fois par hiver, et ordinairement on choisit pour la donner l'époque des bénéfices. John Hughes, auteur de cette tragédie, mourut le jour même de sa première représentation, le 17 février 1720.

(*Note du traducteur.*)

tomba malade, et mourut avant le jour désigné pour la représentation. Le théâtre, pendant quelque temps, fut fermé, et l'on ajourna les bénéfices.

M. Metham prenait, de jour en jour, plus de goût pour le jeu. Mon assiduité au théâtre, l'empêchant de rester à la maison, lui donnait de fréquentes occasions de se livrer à ce penchant. A la fin de l'hiver, je pris une petite maison dans un faubourg, et il alla en Yorkshire, où était restée ma mère avec mon petit George. En son absence, un de ses amis, M. Brudenell, avait la complaisance de me donner l'argent dont j'avais besoin. Il m'en fallait peu; je ne voyais presque personne.

M. Metham ayant eu, dans son voyage, plus de succès au jeu qu'il n'en avait espéré, revint de bonne heure à la ville, et loua, dans le quartier de la cour, une grande maison; il se donna, de suite, un équipage, un train de vie que n'eût pas comporté une fortune double de la sienne. Notre maison devint bientôt le rendez-vous de tous les jeunes gens à la mode: et comme j'étais reçue dans la famille de mistriss Dives, les dames que

j'avais connues avant ma liaison avec M. Metham, ne firent point difficulté de continuer à me voir.

Ce fut alors qu'une élection balancée entre lord Trentham et sir George Vandeput, donna lieu à des contestations soutenues avec plus d'esprit de parti qu'on n'en avait encore vu. Une troupe de comédiens français étant venue, dans le même temps, jouer au petit théâtre de Hay-market, la protection que mylord leur donna excita le peuple contre lui. Ce motif rendit l'opposition plus vive et plus longue qu'elle n'eût été. Je prenais, ainsi que tous mes amis, au succès de mylord un intérêt aussi vif que si les destinées de la nation eussent dépendu de ce choix ; j'envoyais à chaque demi-heure savoir des nouvelles du scrutin. Je donnai, à cette occasion, des déjeuners publics ; et quoique je n'eusse, ce me semble, jamais vu lord Trentham, je sollicitais pour lui, comme si j'eusse été son intime amie.

Combien de gens, en des cas semblables, sont conduits par des motifs aussi peu réfléchis ! Égarés par quelques amis intéressés, influencés par l'exemple, par la mode, ils

entrent dans ces contestations ; et, dès-lors, il n'est plus question ni de modération, ni de raisonnement : la prévention dénoue tous les liens de la société ; les amis les plus chers, s'ils diffèrent d'opinion ne se reconnaissent plus. Un ruban d'une certaine couleur donne sur-le-champ, à celui qui le porte, la plus mauvaise réputation : jamais peut-être on ne l'entendit nommer ; n'importe, il mérite les galères, la potence, le bûcher. De ces rivalités naissent la débauche, le tumulte, les querelles, les duels, quelquefois l'assassinat : et tout cela, pourquoi ? pour le choix d'un représentant qui, de l'instant où l'élection est finie, ne se soucie ni de vous, ni de tous les vôtres ; qui, sitôt qu'il a mis le pied dans la chapelle de Saint-Étienne, abandonne la cause même que vous souteniez avec tant de chaleur. Il est sans doute un zèle avoué par la raison : mais elle réprouve ces emportemens frivoles ; et comme je m'en reconnais coupable, je ne crains pas de les condamner dans les autres.

Pendant cette élection un incident eut lieu, qui, peut-être, pourra vous amuser. M. Saint-Léger, dont je vous ai précédemment parlé,

et qui s'était conduit en plein théâtre d'une manière si peu circonspecte à mon égard, arrivait de ses voyages, et vint un matin pour me voir. Avec du bon sèns, une taille avantageuse, et une belle figure, il avait dans les manières une certaine fatuité, que son séjour en pays étranger n'avait fait qu'augmenter. Impatiente dans tous mes désirs, je m'étais mise à la fenêtre, pour voir revenir l'émissaire qui devait m'apprendre l'état du scrutin. A l'extrémité de la rue, j'aperçois M. Saint-Léger, vêtu comme le beau Léandre; il avait un surtout blanc avec un collet rouge, une veste à la française, ses cheveux en papillottes, et un couteau de chasse à son côté; à son bouton pendait une petite canne, et deux lévriers le suivaient. Arrivé devant ma maison, et m'apercevant à la fenêtre, il me crie en français: Bonne nouvelle! bonne nouvelle! Des boueurs passaient avec leur tombereau; ils s'arrêtent pour considérer ce personnage; l'un d'eux, après l'avoir regardé avec attention, dit à l'autre: Tom, avise un peu M. Talons rouges. M. Saint-Léger, aussi brave et aussi fort qu'aucun homme qu'il y eût en Angleterre,

n'eut pas plutôt entendu ce propos que, s'avançant vers l'homme, il le saisit, l'enleva, et tout d'un temps le jeta dans sa charrette. Il vint ensuite nous joindre avec un sang-froid qui ne nous divertit pas moins que son action.

La nouvelle qu'il nous apportait, était le résultat tant désiré de l'élection. J'appris de lui que la mauvaise santé de sa sœur l'avait obligée d'aller au midi de la France, où lord et lady Doneraile l'avaient accompagnée. Ce fut pour moi un grand chagrin : j'avais espéré que le docteur Thompson, qui m'avait si heureusement rendu la vie, pourrait traiter avec le même succès miss Saint-Léger; mais ce médecin, affligé de la mort de son protecteur, M. Winnington, chez lequel il était logé, et de l'avantage que donnait à ses ennemis cet événement, était mort lui-même peu de temps après.

LETTRE XL.

27 septembre 17 —.

La dépense dans laquelle s'était jeté M. Metham l'avait beaucoup dérangé ; il fut obligé de retourner à Yorck. Il m'avait fait connaître un Français fort aimable, nommé le marquis de Verneuil, ainsi que madame Brillant, actrice de la troupe, qu'avait amenée de France M. Monnet, et que le peuple avait si maltraitée.

Le goût de la dépense m'avait gagnée ; ne pensant pas que je n'avais nul droit à rivaliser en ce genre avec les gens riches que je voyais, je me livrais à ce dangereux penchant. Je pris une maison à Richmond ; l'un de mes motifs était que lord Tyrawley, revenu depuis peu en Angleterre, habitait dans ce joli village. Malgré son inflexibilité connue, j'avais de temps en temps quelque espoir de réveiller en lui l'intérêt qu'autrefois il m'avait témoigné. Je m'en flattais d'autant plus, que

M. Metham était absent. Sa nièce et ses deux neveux demeuraient avec moi, et cet arrangement semblait prouver que, s'il n'était pas mon époux, il se proposait de le devenir.

Les comédiens français, d'après le peu d'encouragement qu'ils avaient reçu, étaient si gênés qu'ils avaient à peine de quoi subsister. J'ouvris pour eux une souscription, qui produisit une somme assez considérable; mais par une suite de circonstances fâcheuses, madame Brillant restait dans le plus grand besoin; je lui offris dans ma maison de Londres un appartement, qu'elle accepta.

Peu de temps après mon arrivée à Richmond, j'eus le bonheur de me réconcilier avec lord Tyrawley. Ses bontés me furent d'autant plus utiles que, malgré un traitement avantageux, malgré un bénéfice très-lucratif, et la générosité sans bornes de M. Metham, je me trouvais souvent au dépourvu d'une guinée; position affligeante pour une personne dont le plus grand plaisir fut toujours de soulager les besoins des autres. C'était en moi un penchant naturel, auquel je ne cherchais point à résister. Aujourd'hui même, en-

tourée de mille désagrémens, que m'a causés cette disposition indiscrète, loin de regretter de m'y être livrée, je bénis l'auteur de tous dons de m'avoir départi une portion de sa bienveillance.

Lord Tyrawley, auquel je présentai le marquis de Verneuil, fut très-content de sa société. Ma petite maison était toujours pleine de monde. Le marquis, un jour, proposa de louer la salle d'assemblée, pour y jouer quelques pièces françaises. Les deux miss Meredith, avec qui j'étais toujours liée, parlaient facilement le français, ainsi que deux dames qui, comme elles, demeuraient avec moi. Je fis venir madame Brillant, et en peu de temps nous fûmes en état de jouer Andromaque, Zaïre et Athalie.

Cette fantaisie ne laissa pas que d'être coûteuse; nous offrîmes à toute la bonne compagnie du pays, un repas composé de ce que la saison produisait de plus délicat. Il fallut tout faire venir de Londres, et j'étais aussi glorieuse de ma magnificence que si j'avais eu, pour la soutenir, toutes les richesses d'Athalie. Le marquis paya la salle, les lumières, la musique, le vin et les domestiques; je

fournis les habits, les fruits, le thé, etc. Mais ce ne fut pas tout; car, pour terminer la fête, on me présenta, par manière d'épilogue, un mémoire par lequel je me trouvais devoir encore 300 livres.

Mais je dus me croire bien dédommagée de ces petits frais par les complimens de M. Monnet, qui m'assura que, si je voulais, l'été suivant, faire un voyage à Paris, non-seulement j'éclipserais les Dumesnil et les Gaussin, mais je pourrais plaire au grand monarque lui-même. Il me semblait, dans mon amour pour M. Metham, que le plaisir de faire une pareille conquête, pour la lui sacrifier, suffirait pour me consoler de toutes mes folles dépenses.

M. Metham avait eu de mauvaises chances. Il me manda qu'il ne pouvait plus garder notre maison de ville; son père, ajoutait-il, persistant à ne pas vouloir seconder ses folies, il ne savait quand il viendrait à Londres. M. Garrick, qu'il avait rencontré, avait fait l'éloge de mes talens, et paraissait désirer de m'avoir dans sa troupe; il m'invitait donc à prendre un logement provisoire jusqu'à ce qu'il pût, ainsi que le major Burton, qui

était avec lui, trouver assez d'argent pour se libérer, et venir à Londres. De là, le major se proposait d'aller rejoindre en France miss Saint-Léger.

Je commençai, pour la première fois, à penser aux affaires d'argent. Je me trouvais fort endettée, et, quoique, étant mineure, je n'eusse point à craindre pour ma liberté, j'étais fort affligée de me voir demander de l'argent que je ne pouvais donner. Je n'avais plus rien à espérer de lord Tyrawley; il se préparait à se rendre à son gouvernement de Gibraltar : les besoins de cette place exigeaient sa présence; et quand même il fût resté en Angleterre, son goût pour la dépense l'eût mis hors d'état de pourvoir à la mienne.

Je pris à Londres une maison meublée, que je payai fort cher. Mon amant absent, mes amis malades, me rendaient importun le séjour de la ville. Je me mis en tête d'aller à Tunbridge, voir la terre qui avait appartenu à mon grand'père, M. Seal. Je fis donc retenir pour moi un logement au Mont-Sion, lieu qui, sans le mariage imprudent de ma grand'mère, aurait dû un jour m'appartenir.

J'avais souvent remarqué un assez joli enfant, couvert de haillons, qui servait un pauvre musicien en face de chez moi ; je lui fis demander par ma femme de chambre s'il cherchaît une place. Mourant de faim, et rongé de vermine, le jeune homme dit qu'il ne demandait pas mieux que de changer de condition ; en conséquence je l'arrêtai ; il était de Burges en Flandres ; ce fut tout ce qu'on put savoir de son histoire. Il me montra beaucoup de zèle et d'attachement. Sa reconnaissance pour moi semblait tenir de l'adoration.

Déterminée à aller à Tunbridge, je pensai qu'il ne convenait pas à une personne de mon importance de voyager sans un équipage complet. Je partis avec ma femme de chambre, dans une voiture à six chevaux ; mes deux domestiques, à cheval, m'accompagnaient ; un Virgile à la main, je charmais l'ennui de la route. Ma vanité, toujours prête à se nourrir d'illusions, anticipait sur la gloire de la brillante conquête qui m'attendait en France, et sur le plaisir d'en faire hommage à l'amour.

LETTRE XLI.

13 septembre 17 —.

Je reçus, en arrivant aux eaux, une humiliation d'autant plus sensible, que mon amour-propre égaré l'avait moins prévue.

La première personne qui vint me voir, fut M. Saint-Léger. Son intimité avec M. Metham, et l'ancienneté de notre connaissance, avaient établi entre nous beaucoup d'aisance et de familiarité. Sitôt que je le vis entrer, je courus au-devant de lui pour le saluer, comme à mon ordinaire; mais je m'aperçus, qu'au lieu de m'aborder avec sa gaieté accoutumée, il avait un air froid et poli, dont sur-le-champ je lui demandai la raison. Il m'apprit, alors, qu'il recherchait en mariage miss Butler, avec qui, comme je l'ai dit, j'avais jadis été fort liée; et que, dans peu de jours, il espérait l'épouser. Sa visite avait pour objet une commission dont l'avait chargé la mère de cette jeune personne. Elle désirait, en me

priant d'excuser cette question, que je lui fisse savoir si, réellement, j'étais, comme on le disait, mariée avec M. Metham. Si cela n'était pas, malgré toute l'affection qu'elle avait pour moi, ni elle, ni sa fille, ne pourraient me voir. Ceci, ajoutait M. Saint-Léger, m'occasionerait beaucoup de désagrémens dans les lieux d'assemblée : il s'y trouvait beaucoup de personnes de la bonne compagnie d'Irlande, qui m'avaient connue à Dublin chez mistriss Butler, et qui probablement suivraient son exemple.

Frappée, comme de la foudre, je vis tout-à-coup s'évanouir tous les songes de ma vanité. Je sentis à quel point m'avait dégradée une imprudente conduite, et combien, désormais, j'étais peu digne des bontés de la plus respectable des femmes. Après avoir remercié M. Saint-Léger de m'avoir épargné, par cette démarche, un affront public, je le priai d'offrir, tant à mistriss qu'à miss Butler, l'hommage de mon respect, ainsi que de ma reconnaissance. Mais je n'eusse pas mérité leur estime, si j'avais cherché à la conserver par un mensonge, et j'étais obligée d'avouer, qu'avec un espoir très-probable

d'épouser M. Metham, je n'étais point encore sa femme. J'ajoutai que, ne pouvant me flatter de voir mistriss Butler, j'allais sur-le-champ quitter Tunbridge.

Vainement M. Saint-Léger chercha à m'en détourner, en me faisant espérer que ma franchise compenserait aux yeux de mistriss Butler l'irrégularité de ma conduite; mon parti était pris : la soirée me fournit de nouveaux motifs pour y tenir. Quelques amis, ayant su mon arrivée, vinrent me voir. Je voulais cacher l'impression de tristesse que m'avait laissée la conversation de M. Saint-Léger. Nous jouâmes; quand on se sépara, je trouvai que de deux cents et quelques livres que j'avais apportées, il ne me restait que douze guinées. Sur cela, il me fallait payer une semaine de loyer qui en emportait à peu près la moitié.

Le lendemain matin, je partis n'ayant plus qu'une demi-guinée. Mon courage était encore plus épuisé que ma bourse : je n'osais, dans mon humiliation, me rappeler toutes les chimères dont je m'étais bercée en venant. Ainsi finit cette course aux eaux de Tunbridge, où je m'étais promis tant d'amuse-

ment. En m'en retournant, je dînai à Bromley; mais lorsqu'on me présenta la carte, je fus obligée, pour la payer, d'avoir recours à ma femme de chambre, la bonne Obrien, qui, non contente de me soulager, entreprit de me consoler par la perspective de la gloire qui m'était promise pour l'été suivant. Le refus que je me proposais de faire d'un amant tel que le roi de France devait infailliblement me faire passer à jamais pour un modèle de vertu et de délicatesse. Je souris à cet avenir consolateur, dont la supposition me rendit un peu de gaieté. La vanité, comme ces corps flottans que le moindre poids pousse sous les eaux, se remontre bientôt à la surface.

Arrivée le même soir à ma demeure, en Frith-Street, je n'avais pas un schelling pour payer les quatre chevaux de trait que j'avais jugé à propos d'ajouter aux miens, non plus que les deux chevaux de selle qu'avaient montés mes gens. J'envoyai, sur-le-champ, chez M. Brudenell, qui ne quittait guère la ville, et qui m'envoya vingt guinées.

En attendant le retour de la personne qui était allée chez lui, la voiture était restée à la porte : Pierre, ce jeune Flamand que j'avais

pris à mon service, la gardait. Deux hommes bien vêtus voient, en passant, ce brillant équipage, et l'un témoigne à l'autre quelque curiosité de savoir à qui il est. Il appartient à ma maîtresse, répond Pierre avec un air d'importance. En ce cas, lui répond-on, je voudrais bien savoir qui le paiera. Pierre, indigné, vint me dire, presque les larmes aux yeux, ce qu'avaient dit les deux passans.

Bon! dis-je en me moquant de lui, vous n'aviez qu'à répondre à ce monsieur que ce serait lui, si cela lui plaisait. Pierre redescend, et attendant toujours dans la rue, voit revenir les deux hommes, dont l'un répète la question. Pierre, alors, lui répond hardiment: C'est vous, monsieur. Très-volontiers, reprend celui-ci; et, sans cérémonie, tous deux montent dans la maison.

Je les vois entrer; c'étaient M. Fox et son commis M. Calcraft. Je fus, je l'avoue, très-surprise, n'ayant précédemment vu qu'une seule fois M. Fox. J'avais, il est vrai, été présentée à sa femme par les filles du comte d'Albermarle. Ces dames m'honoraient d'une bienveillance particulière, surtout feu lady Caroline et la marquise de Tavistock. Souffrez

qu'ici j'offre quelques fleurs à la mémoire de ces deux chères et respectables personnes. La seconde, surtout, a des droits à une reconnaissance que je lui paie du plus profond de mon cœur. La dernière fois que j'eus le bonheur de la voir, elle me promit une retraite qui, avec l'avantage de me procurer une existence indépendante, m'eût permis de jouir de sa société toutes les fois que les devoirs de son rang ne l'eussent pas occupée. Lorsqu'elle me fit cette promesse, elle se portait à merveille; et cependant un secret pressentiment m'avertit que je ne la reverrais plus. Je ne prétends pas expliquer ces avis intérieurs qui rarement m'ont trompée sur l'avenir; mais que les personnes attentives à se rendre compte de leurs sensations, nous disent, si souvent elles n'ont pas trouvé, dans leur ame attristée, le sentiment involontaire de cette triste prévoyance.

LETTRE XLII.

26 septembre 17 —.

M. Fox, en entrant, me dit qu'il espérait que la bizarrerie de l'aventure et une tentation qu'il n'avait pu vaincre lui serviraient d'excuse. Celui qui l'accompagnait avait un air gauche et craintif que je ne remarquai pas, mais qu'observa Obrien qui se trouvait dans la chambre. Le messager que j'avais dépêché à M. Brudenell, revenant alors, les chevaux furent payés et renvoyés. Précisément dans le même moment, le général Wall et le comte Haslang, étant venus à passer, et voyant chez moi de la lumière, entrèrent pour me voir. La conversation devint générale.

M. Fox, avant de sortir, me pria de trouver bon qu'il vînt me voir quelquefois. Il se trouvait pour lors à la ville, et souvent seul, parce que lady Caroline, à cause de sa santé, couchait ordinairement à la campagne. Je ne connaissais pas alors toutes les vertus de ce grand

et estimable homme, sans quoi j'aurais agréé son offre avec bien de l'empressement; mais par considération pour sa femme, je répondis froidement que je serais flattée de le voir quand il pourrait me faire cet honneur. Ainsi se termina cette visite, qui commença par la légèreté et finit par la politesse.

Après son départ, LL. Ex. me demandèrent par quel hasard un personnage du rang de M. Fox était venu chez moi : elles ne l'y avaient rencontré ni à la ville ni à la campagne. Je leur racontai tout uniment ce qui avait donné lieu à cette visite. Le général rit de l'aventure. Mais le comte, avec un sourire, me demanda si M. Fox, voyant mon embarras, m'avait offert de m'aider. Je répondis que sûrement, un homme comme M. Fox ne se serait pas permis une pareille inconvenance. Sur quoi le comte, avec un petit mouvement d'épaule, se contenta de dire : Hum! C'était sa manière d'exprimer l'approbation ou le blâme. Dans le premier cas, il inclinait la tête; et dans le second, il levait un peu les épaules.

On se préparait à jouer : nous attendions deux dames que j'avais invitées à passer la

soirée, lorsqu'un de ces messieurs, regardant sur la cheminée quelques porcelaines, aperçut un papier plié qui ressemblait à un billet de banque. Comme je leur avais dit que je n'avais que les vingt guinées que m'avait envoyées M. Brudenell, ils me demandèrent si je savais que ce billet fût là. Nous l'ouvrîmes; il était de 50 liv.

Je ne doutai point que M. Fox n'eût pris ce moyen pour me tirer d'embarras sans offenser ma délicatesse, et je me disposais à renvoyer sur-le-champ le billet, ne voulant pas avoir une obligation de ce genre à un homme que je connaissais à peine. Le comte m'en empêcha: ce serait, dit-il, faire un affront à celui qui me l'avait donné. Je n'aurais pas fait scrupule de recevoir de lui cette somme, à l'occasion de mon bénéfice; je ne devais pas en faire davantage en cette occasion. On me persuada, et je me regardai comme redevable à la générosité de M. Fox, de cette gratification si délicatement offerte.

Je doublai cette somme le même jour, en gagnant cinquante autres livres aux diplomates. Avant de nous séparer, nous convînmes, le général, le comte et moi, de mon-

ter, quelques semaines avant l'ouverture du théâtre, une banque de pharaon, conjointement avec le marquis de Verneuil, que nous attendions chaque jour d'Yorkshire. Je n'avais pas beaucoup d'argent, mais j'avais des diamans, du crédit, et je vis que je n'aurais pas grande peine à faire les 1000 liv. que je devais, pour ma part, mettre dans la caisse.

Cependant, j'allai à Richmond pour y passer quelques jours, avant la saison qui devait me ramener à la ville. J'étais à peine descendue de voiture, lorsqu'on m'annonça M. Lacy, associé de M. Garrick dans la direction du théâtre de Drury-lane. Il demeurait à Isle-Worck, dans le voisinage, et comme nous étions assez liés, je crus que sa visite était accidentelle. Mais en entrant, il m'apprit, à ma grande surprise, que mistriss Cibber était engagée à Covent-Garden, ainsi que Barry; et que M. Quin, pour quelque mécontentement, avait quitté le théâtre.

J'avais peine à croire cette dernière nouvelle, ne pouvant penser que M. Quin, qui me traitait avec tant d'amitié, m'eût laissé ignorer un fait aussi important pour ma position. L'invraisemblance de cette assertion eût

dû, je l'avoue, me tenir en garde contre les autres. Mais, sans les révoquer en doute, et furieuse de ce que je regardais comme une nouvelle preuve de la duplicité de M. Rich, qui n'avait cessé, non plus que sa famille, de conserver avec moi l'union la plus intime, je signai sur l'heure un engagement pour trois ans, que M. Lacy avait apporté avec lui.

Je n'eus pas plutôt mis mon nom à l'acte, que le directeur, avec cet air de malice que prend le Diable dans la pantomime, quand il a déterminé le docteur Faustus à signer le fatal mandat, me dit que l'engagement de mistriss Cibber était un bruit de ville; mais qu'il n'oserait pas répondre de sa vérité. Cependant, ajouta-t-il, dans tous les cas, il sera toujours heureux pour vous de jouer avec mon associé, dont la réputation donne du mérite à ceux qui n'en ont point, et en ajoute à ceux qui en ont.

Je fus très-mécontente de la tromperie qu'on venait de me faire. Il n'y a point de perte que je n'aimasse mieux supporter que de me voir tromper, même pour me faire obtenir la chose que je désirerais le plus. Au reste, je

le pardonne à M. Lacy : c'ést l'action et non l'homme qui soulève mon indignation.

Le même jour, au moment où je me mettais à table, entrèrent M. Rich et M. Bencroft. Le directeur me salua comme à son ordinaire. J'avais du monde ; nous ne pûmes parler d'affaires avant le dîner. Aussitôt qu'il en trouva le moment, il me dit qu'il avait engagé M. Barry, et qu'il m'avait apporté un engagement prêt à signer. Il en résulta une explication. M. Rich, pressé par Barry d'engager mistriss Cibber, s'y était refusé : l'engagement qu'il se proposait de prendre avec moi, était de trois ans, à raison de cinq, six et sept cents livres par an. Il allait se trouver obligé de prendre mistriss Cibber, aux conditions qu'elle voudrait.

J'aurais bien désiré d'annuler les conditions faites avec M. Lacy. D'une part, il ne me donnait que 300 liv., et de l'autre j'eusse mis un grand prix à jouer avec M. Barry, vraiment supérieur dans l'emploi des jeunes premiers. Ceux d'amoureuses étaient précisément ceux qui convenaient à mon âge, à ma figure et à mes moyens.

J'eus tout le temps de me repentir et de déplorer la précipitation avec laquelle j'avais traité, sans consulter mon digne ami M. Quin.

LETTRE XLIII.

23 septembre 17 —.

A mon retour de Richmond, notre entreprise de banque de pharaon s'exécuta. J'augmentai ma maison d'un cuisinier et d'une femme de chambre française.

Nous débutâmes d'une manière brillante. C'était ordinairement le marquis de Verneuil ou moi qui taillions : la banque était riche ; elle fut heureuse.

J'eus bientôt assez gagné pour retirer mes bijoux, payer mes dettes, et, malgré la grande dépense que je faisais, mettre en réserve quelques centaines de livres. Le comte et le général m'envoyaient souvent des présens de vin, de chocolat; enfin, je crois que, si les occupations du théâtre ne m'eussent détournée de cette lucrative opération, j'aurais pu faire ma fortune.

Je perdis alors ma fidèle Obrien. Sa mort

me priva d'une domestique zélée, et, je ne crains pas de le dire, d'une tendre amie.

Le marquis de Verneuil était retourné à Paris; et M. Garrick étant arrivé à Londres, je fus obligée de m'occuper sérieusement des travaux de mon état. Le zèle et l'activité étaient indispensables à ceux qui servaient sous les drapeaux de ce grand chef. Comme lui-même ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer au succès des représentations, il exigeait de ses coopérateurs un égal dévouement. L'hiver précédent, il avait engagé mistriss Ward, pauvre supplément à l'inimitable Cibber, qui cette année n'avait pas joué, parce qu'elle était malade. La nécessité le forçait de jouer avec elle; mais elle le révoltait par son défaut de sensibilité. Elle lui en donna un jour une grande preuve, en rajustant, pendant une des scènes les plus tendres de la Belle Pénitente, un de ses bracelets, qui s'était détaché.

Les deux théâtres s'ouvrirent, cette année, par Roméo et Juliette. Nous jouâmes, Garrick et moi, ces deux rôles, à Drury-lane; Barry et Cibber les jouèrent à Covent-Garden. Mais, pour seconder leurs talens, M. Rich

avait joint à la représentation une superbe procession funéraire. Ce directeur aimait singulièrement à montrer son goût dans les grandes cérémonies, telles que mariages, triomphes, entrées solennelles, pompes funèbres, et autres. Il eut, cette année, une belle occasion de dépenser presque autant d'argent que la pièce lui en rapportait. La lutte entre les deux théâtres dura fort longtemps, et tout le monde convint, qu'à l'exception de la scène du moine, Barry l'avait emporté dans Roméo. La pièce eut tant de représentations, que le public et les acteurs finirent par s'en ennuyer. Nous eûmes, cependant, l'avantage de quelques soirées; mais ce ne fut pas sans le secours de bon nombre de billets, qui furent distribués à cet effet.

Pendant que cette pièce se donnait, on me dit un jour, au foyer, qu'un monsieur et une dame âgés me demandaient. Je les fis entrer dans ma loge. L'un et l'autre paraissaient avoir environ soixante ans. Le mari me dit qu'il s'appelait M. Gansel : il avait un fils, capitaine aux Gardes. Sujet à des attaques de goutte, il ne voulait point siéger au Parlement. Étant venus voir Roméo et Juliette,

sa femme et lui avaient été enchantés de mon jeu. La réputation dont je jouissais, dans ma vie privée, et dont leur avait rendu compte une personne dans la maison de qui ils demeuraient, avait ajouté à leur approbation, et ils n'avaient pu résister au désir de faire connaissance avec moi. Ils m'invitèrent de suite à aller, au premier moment que j'aurais à perdre, les voir dans Southampton-Street, Covent-Garden, ou à Donnalan-Park, près Colchester.

La nouveauté de cette présentation, jointe au maintien simple et franc du bon vieillard, me fit un vrai plaisir. Je promis de bon cœur que j'irais les voir le lendemain : mais il fallut, pour les contenter, que j'allasse le même soir souper chez eux. Leur voiture était prête; ils offrirent d'attendre que je fusse déshabillée. Pour ne pas mortifier des personnes aussi prévenantes, je les accompagnai. Au bout d'une demi-heure, nous nous étions aussi liés que si nous nous fussions connus depuis plusieurs années. La vraie politesse hait la cérémonie : une liberté décente, une familiarité noble et franche, distinguent la véritable urbanité,

que ne connaissent ni les petits esprits, ni les révérencieux hypocrites.

M. Gansel était doué de beaucoup d'esprit naturel qu'il avait cultivé par l'étude et les voyages. Il avait assiduement suivi le théâtre de Drury-lane pendant le temps des Booth, des Wilks et des Cibber, et payait un juste tribut d'admiration à ces grands acteurs. Il avait aussi été attaché au char de la célèbre mistriss Olfield (1); c'était une chronique vivante; mais son cœur, meilleur encore que sa mémoire, était généreux, humain et sincère : son ame trop haute pour daigner flatter, même un roi, était en même temps si sensible, qu'il eût craint d'offenser un insecte. Je me fis un bonheur de cultiver une aussi précieuse connaissance : pour répondre à l'honnêteté que j'avais reçue, j'invitai mes nouveaux amis à venir le lendemain dîner avec moi. M. Gansel accepta, ce qui me garantit le consentement de sa femme.

---

(1) C'est celle dont la mort prématurée excita tant de regrets, et dont le convoi fut suivi par les plus grands personnages de l'Angleterre. Voltaire en fait mention dans sa belle Épître sur la mort de mademoiselle le Couvreur.

(*Note du traducteur.*)

Mistriss Gansel sentait la supériorité de son mari, et lui soumettait entièrement sa volonté. Ne s'occupant guère que de son intérieur, elle savait faire une chemise, assaisonner un pudding; c'était ce qu'on appelle une bonne ménagère. Notre liaison dura tant qu'ils furent à la ville. Cette amitié, si brusquement formée, s'est trouvée, comme vous le verrez, être en résultat l'un des événemens les plus malheureux de ma vie.

M. Metham, vers ce temps, revint à Londres. Le plaisir qu'il éprouva en voyant le succès avec lequel j'avais soutenu la concurrence de la première tragédienne du monde, fut extrême; il ajouta, s'il eût été possible, à son attachement. Ma mère, avec mon enfant, était aussi revenue à la ville; mais comme ma maison était trop petite pour cette augmentation de famille, je pris pour ma mère un logement dans le voisinage. M. Metham en prit un chez Deard, dans Pall-Mall.

En rompant notre banque de pharaon, j'avais prudemment congédié mon cuisinier; une femme de chambre mal choisie avait remplacé ma bonne Obrien; mon domestique m'avait quittée pour s'établir; et je me

trouvai livrée à de misérables mercenaires, occupés de leurs intérêts beaucoup plus que des miens: mon assiduité au théâtre facilitait leurs déprédations en m'empêchant de les surveiller.

Une circonstance extraordinaire m'avait privée de ce jeune Flamand qui me servait avec tant de dévouement. On me dit un jour qu'un étranger demandait à me parler: madame Brillant, très-sensible à tout ce que j'avais fait pour elle pendant son séjour en Angleterre, profitait de toutes les occasions pour m'adresser quelques témoignages de sa reconnaissance : je présumai que la personne annoncée me venait de sa part. Je fais entrer l'étranger : il me demande si je n'ai pas à mon service un nommé Pierre ; je lui réponds que oui. Ah ! grâce à Dieu, s'écrie-t-il, j'ai donc trouvé mon fils ! Pendant le silence que suivit son agitation, Pierre entra, tenant par la main mon petit garçon, qu'il venait de faire promener : en voyant son père, il tomba immobile sur le plancher: ce ne fut pas sans peine qu'on lui fit reprendre ses sens. Lorsqu'il eut recouvré la connaissance, son père, en l'assurant de son pardon, lui dit que son

camarade était vivant. A ces mots, le jeune homme, d'un air satisfait, se jeta à genoux en criant : Dieu soit loué ! Dieu soit loué !

Je ne comprenais rien à tout ce que je voyais. L'étranger me l'expliqua. Il était riche, et marchand de vin à Bruges, en Flandre : son fils, à l'âge d'environ douze ans, ayant eu une querelle avec un camarade de collége, en avait reçu un coup : furieux, il avait plongé dans le sein de son adversaire un couteau qu'il tenait à la main. Épouvanté de son action, et des suites qu'elle pouvait avoir, il s'était enfui. Son père, pendant six ans, l'avait cherché sans succès : appelé à Londres par quelques affaires, un de ses compatriotes lui avait dit qu'il croyait avoir vu son fils entrer dans Frith-Street ; en suivant cet indice, il l'avait trouvé.

Je regrettais de perdre Pierre ; mais je le félicitai du changement de son sort. Son père m'invita, si jamais je passais dans son pays, à le mettre à même de me témoigner sa reconnaissance : j'allai le voir en effet quelques années après, et il me procura tous les agrémens qui dépendaient de lui.

LETTRE XLIV.

8 octobre 17 —.

Ma mère m'importunait sans cesse pour que je pressasse M. Metham de m'épouser ; je lui promettais de le faire, mais j'en négligeais souvent l'occasion. Enfin, l'ayant saisie, je lui demandai, sans détour, s'il comptait se marier avec moi. Sur cette question, il me quitta sans me répondre un seul mot. Cette grossièreté me surprit d'autant plus qu'il était très-poli pour tout le monde, et surtout pour moi. Extrêmement offensée, je dis au domestique de ne pas le laisser entrer quand il se présenterait.

Une heure après, je reçus de lui un billet, par lequel il m'apprenait que son beau-frère M. Dives, et lui, se proposaient de venir dîner avec moi ; ils voulaient me parler d'affaires, et désiraient que je n'eusse pas d'autres personnes. J'acceptai, persuadée qu'ils venaient

LETTRE XLV.

9 octobre 17 —.

Je perdis, à la fin de cet hiver, mon aimable amie miss Conway. Dans un bal où elle s'était fort échauffée à danser, elle eut l'imprudence de boire un verre de limonade, et mourut quelques heures après, dans des douleurs affreuses. Elle expira, comme je l'ai dit, entre mes bras. J'ai la consolation de penser que mes soins ont adouci l'amertume de ses derniers momens.

Miss Saint-Léger était en France, et toujours malade : elle m'invitait à l'aller joindre; mais j'étais moi-même trop indisposée pour voyager. Le repos et le beau temps dissipèrent les fatigues de l'hiver.

L'année suivante, notre théâtre, quoique augmenté de deux nouveaux acteurs, M. Mossop et M. Ross, ne fut pas très-fréquenté. Plusieurs nouveautés que fit représenter M. Garrick, n'eurent que de médiocres succès,

et il remit au théâtre *the Mourning Bride*, dans laquelle il jouait Osmyn. Mécontent de ce que j'avais prié le docteur Young de me communiquer sa pièce des deux Frères (*the Brothers*), qui devait se jouer prochainement, il donna à mistriss Pritchard des leçons pour le rôle de Zara, et négligea la pauvre Almérie. Cependant mon succès, dans ce personnage, fut presque aussi complet que celui de Roscius lui-même; et je crois que, malgré la gloire qu'il acquit dans celui d'Osmyn, malgré les recettes considérables que produisirent huit représentations successives, il eût volontiers sacrifié tous ces avantages pour que je n'eusse pas obtenu, dans le rôle d'Almérie, autant d'applaudissemens.

Encouragée par mon succès, mistriss Clive essaya de jouer celui de Zara, et elle s'en tira, selon moi, avec infiniment plus d'intelligence que mistriss Pritchard. Mais le public, en général, n'aime point à voir les acteurs sortir de leur emploi.

M. Woodward, pour me le prouver, me racontait qu'il avait un jour entrepris de jouer le rôle de *Charles* dans le *Non Juror*. Mais les spectateurs étaient habitués à le voir pa-

raître dans les rôles bouffons, tels que *Slender, Wittol*, etc. Sitôt qu'ils le virent entrer avec l'air grave qui convenait à son personnage, ils partirent d'un éclat de rire, et recommencèrent jusqu'à la fin de la pièce, toutes les fois qu'il parut sur la scène. Cet accueil le décida à renoncer au cothurne pour s'en tenir au brodequin, qui lui avait acquis une si haute réputation.

On mit alors à l'étude la pièce d'Young, *the Brothers;* et comme elle passait pour très-supérieure à son autre pièce, *the Revenge*, on en espérait beaucoup de succès. On distribua, dans le même temps, les rôles du Gil-blas de M. Moore. M. Garrick qui, par amitié pour l'auteur, s'intéressait beaucoup à la réussite de l'ouvrage, me destina dans cette pièce un rôle que je refusai.

Le directeur, déjà mécontent de moi, m'écrivit dans sa colère : « Depuis que le public » vous a gâtée, vous croyez avoir le droit de » faire tout ce qu'il vous plait. La liberté » que vous avez prise de demander à lire » la pièce du docteur Young est inexcu- » sable. Je vous ferai voir que je suis le seul » qui doive connaître de tout ce qui regarde

» le théâtre; et je trouverai moyen de vous » faire repentir du peu d'égards que vous » avez pour moi. »

Assurément je n'avais pas eu la moindre intention d'offenser ce directeur si jaloux de sa prérogative, et je crus devoir l'en assurer : mais j'ajoutai que, très-facile à me laisser conduire par la complaisance, je ne me laisserais gouverner par personne au monde, avec un sceptre de fer.

Ce petit grand homme (car tel il était dans toute l'étendue du terme) avait dans le caractère autant de bassesse que d'élévation dans le talent. Cette assertion pourra paraître étrange relativement à un homme qui, de l'aveu des meilleurs juges, peut être regardé comme le premier acteur qui ait jamais monté sur le théâtre. Mais j'ai eu mille preuves que son adresse égalait son habileté.

Il envoyait, par exemple, M. Varney, le concierge de son théâtre, chez quelques femmes de qualité, les prévenir, comme par bon procédé, que le directeur devait jouer tel jour, et que, s'il était possible, il leur garderait une loge. Je l'ai vu venir faire cette histoire à des dames qui, croyant lui

être fort obligées, lui donnaient une guinée pour le remercier, sans compter les étrennes de Noël, et le présent qu'on lui faisait à son bénéfice ; et cela, lorsqu'à ma connaissance, il n'y avait pas, pour la représentation annoncée, une seule loge de retenue.

Lorsqu'il fut question d'étudier *the Brothers*, j'offris de céder à mistriss Pritchard le rôle qui m'était destiné, mais le docteur n'y voulut point consentir.

A la lecture de la pièce, je repris un vers qui me parut ne devoir pas sortir de la bouche d'une femme. C'était :

I will speak to you in thunder (1).

L'auteur assura que c'était le plus expressif de sa pièce; à quoi je répondis que sans doute il le serait encore plus, s'il y joignait les éclairs. Le docteur s'échauffa : c'était, disait-il, le meilleur vers qu'il eût jamais fait. Je ne pus m'empêcher de lui dire : Docteur, j'ai peur de perdre vos bonnes grâces, comme fit en

---

(1) Littéralement : Je vous parlerai en tonnerre.

pareille occurrence Gilblas auprès de l'évêque de Tolède (1). Cette plaisanterie, qui fit rire les auditeurs, acheva de le déconcerter. Je craignis d'avoir offensé un homme que je respectais; et lui prenant la main, je le priai de se rappeler les leçons d'indulgence et de modération qu'il nous avait données dans les *Nuits*. Il me remercia de bonne grâce; et après avoir fait quelques tours dans la chambre avec un air aussi affligé que dut l'avoir Jephté prêt à consommer son sacrifice, il prit une plume et effaça le vers.

Garrick, surpris, le fut encore plus quand le docteur me demanda à dîner pour le lendemain. M. Quin, se trouvant ce jour-là à Londres, fut de la partie. Nous passâmes une heureuse et agréable journée.

---

(1) C'est de l'archevêque de Grenade qu'il est question dans le trait de Gilblas, auquel l'auteur fait allusion.

(*Note du traducteur.*)

LETTRE XLVI.

18 décembre 17 —.

La pièce du bon docteur eut deux représentations (1); mais elle dut son succès moins à son mérite qu'à la considération dont jouissait l'auteur. Gilblas n'eût eu que deux représentations, si M. Town n'en eût demandé une troisième pour l'auteur. Le sort d'une pièce nouvelle dépend beaucoup de l'heureuse distribution des rôles; et ceux de Gilblas avaient été distribués avec plus de prévention que de jugement.

Une pièce nommée Eugénie, ou la Fille supposée, traduite du français par le *docteur Francis*, quoique jouée par Garrick et ses premiers acteurs, ne put se traîner que pen-

(1) Cette pièce de Thompson ne paraît pas être restée au théâtre; celle qu'on y joue sous le même titre *the Brothers*, est une comédie en cinq actes, de Cumberland.

(*Note du traducteur.*)

dant six ou neuf représentations. Le directeur, découragé, remit au théâtre le *Masque d'Alfred*, de Mallet, dont le succès le dédommagea. Garrick se surpassa dans le rôle d'Alfred; et lorsqu'il prononça ce vers emprunté de Racine :

I Fear God, and have no other Fear,

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte,

il parut, comme Atlas, soutenir le monde sur ses épaules.

Ni mes occupations, ni une santé chancelante ne m'inspiraient le désir de voir beaucoup de monde. Je jouissais peu de la compagnie de M. Metham; il passait presque tout son temps à perdre son argent chez White, ou dans quelque autre café. Le 30 janvier approchait; c'était le jour de sa naissance, et je me proposai de donner ce jour-là une fête à nos amis.

M. Metham y amena M. Calcraft, que je ne connaissais que pour l'avoir vu avec M. Fox, lorsque le hasard avait amené celui-ci chez moi, et parce qu'il venait assiduement au théâtre, où lord Robert Sutton me l'avait pré-

senté. Mon dîner fut trouvé fort beau; mais le dessert, que m'avait fourni le célèbre confiseur Robinson, enleva tous les suffrages; il était plus brillant en effet que ne pouvait l'excuser la fortune de M. Metham; et s'il faisait honneur à mon goût, il en faisait peu à ma discrétion.

Parmi les complimens que me firent les convives, quelqu'un observa que j'aurais pu, ou supprimer, ou réduire ce service. Je sentis que j'avais eu quelque tort de laisser cela à l'arbitraire du confiseur. Voulant tourner la chose en plaisanterie, je dis que je n'avais pas peur d'aller pour cet article en prison; et qu'au reste, si cela m'arrivait, quelqu'un de mes amis ici présens voudrait bien m'en tirer. A ces mots, M. Metham se lève furieux, et déclare que je pourrais y pourrir avant qu'il m'en fît sortir.

Tout le monde surpris garda le silence; enfin, M. Calcraft, se tournant vers M. Metham, lui dit : Je suppose, monsieur, que vous n'en voudriez pas à ceux qui le feraient. Je tâchai de reprendre mon maintien ordinaire; mais cela me fut impossible : la gaieté ne reparut plus dans la société. Pour comble

d'embarras, on n'avait ce jour-là ouvert aucun lieu de réunion publique qui pût servir de prétexte à mes amis pour me quitter. Je fus obligée, avec un cœur brûlant de dépit, de paraître gaie, et de prolonger ce supplice jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

J'avais engagé une dame à emmener M. Metham, qui, je crois, ne demandait pas mieux que de s'en aller, sentant le trouble qu'avait jeté au milieu de nous un ridicule accès de jalousie. Telle en effet était la cause de son incartade. Lord Downe, qui crut en être l'objet, se retira aussitôt qu'il put le faire décemment. J'ai eu quelques raisons de croire que ce seigneur m'honorait d'un tendre sentiment; mais jamais un seul mot de sa bouche, tant que je fus sous la protection de M. Metham, ne me fit connaître son penchant.

Lorsque les hommes furent partis, quelques femmes de mes amies plaidèrent auprès de moi la cause de M. Metham. Humiliée de l'outrage que j'avais reçu, et fatiguée de leurs sollicitations, je me jetai devant elles à genoux, protestant que désormais, quand il m'offrirait sa main, je la refuserais; et quand, ajoutai-je, ma vie en dépendrait, je ne con-

sentirai de mes jours à avoir avec lui le moindre rapport.

O Sterne! pourquoi ton ange des souvenirs n'a-t-il pas, de sa main indulgente, effacé du livre de mémoire cet imprudent et cruel serment? Le bonheur encore eût pu être mon partage; mais je ne méritais pas qu'une intelligence céleste excusât les mouvemens de ma colère : mon emportement n'était pas digne de la pitié d'un ange.

Restée seule vers le matin, trop émue pour chercher un sommeil qui m'aurait fuie, je marchais dans ma chambre. M'étant approchée de la fenêtre, je vis, à la lueur des lanternes, un homme qui se promenait dans la rue, et qui semblait aussi agité que moi. Rien en ce moment ne pouvait exciter ma curiosité, et je n'eus garde de penser que cet homme fût plus occupé de moi que je ne l'étais de lui.

M. Metham vint le lendemain ; il tâcha, par les plus humbles excuses, d'expier la grossièreté de la veille; il imputa sa faute à un instant d'égarement, qui ne venait que de l'excès de son amour. Mais mon ressentiment était trop vif pour céder à ses protestations.

Ni les expressions les plus ardentes de sa passion, ni le langage secret de la mienne, qui plaidait intérieurement pour lui, ne firent la moindre impression sur mon ame irritée; je restai inexorable; il me quitta dans un état difficile à peindre.

Tu pardonneras non-seulement sept fois, a dit le Dieu de paix, mais soixante-dix fois sept fois. Comment ai-je méconnu ses lois? Comment ai-je oublié que, suivant le dogme de tous les siècles, l'amour s'augmente par les querelles des amans? Hélas! j'étais jeune alors, sans expérience, et fière de ma persévérance dans des résolutions que souvent, comme le dit Hamlet, il serait plus honorable d'enfreindre que de garder.

Au bout de quelques jours, M. Metham voyant que je m'obstinais à ne le plus recevoir comme amant, me fit solliciter, par le colonel Sandford, de le voir comme ami. J'y consentis d'autant plus volontiers, que j'étais décidée à ne former avec qui que ce fût aucune liaison d'un autre genre.

M. Quin, à qui je fis part et de l'événement et de la résolution à laquelle il avait donné lieu, approuva fort le parti que je

prenais. Quant au public, je n'avais jamais pris la peine de le tromper; il ne juge de nos actions que par les apparences; les occasions qui leur donnent lieu, les motifs qui les déterminent, échappent à sa vue. Quiconque a placé son bonheur dans l'opinion publique, doit s'attendre à des jours orageux et à des nuits agitées. C'est à la conscience à nous dédommager, à nous consoler de ses méprises.

Quelques jours après, ma femme de chambre me remit un paquet qu'on avait apporté pour moi; il contenait dix billets de banque, de cent livres chacun. Après bien des conjectures, j'imaginai qu'un présent de cette magnificence ne pouvait m'être fait que par quelqu'un qui prenait à moi un grand intérêt. Je l'attribuai à mylord Downe; et pensant que l'auteur ne tarderait pas à se faire connaître, je mis en réserve les dix billets, bien décidée à n'en point faire usage.

M. Metham devait dîner avec moi. Pour éviter un tête-à-tête, qui ne pouvait être agréable ni pour l'un ni pour l'autre, j'engageai le colonel Sandford à l'accompagner. Avec eux vint M. Calcraft, qui devenait de plus en plus intime avec M. Metham; mistriss

Lane, la seconde fille de M. Quin, étant venue par hasard, je la retins pour être de la partie.

Pendant le dîner, je témoignais quelque regret de ne pas avoir de places pour aller voir la nouvelle pantomime d'Arlequin sorcier. Mistriss Lane offrit obligeamment de m'en procurer, tant pour moi que pour les jeunes Dives, qui continuaient d'être habituellement avec moi. Comme je n'avais point d'engagement pour le samedi suivant, nous choisîmes ce jour là. Le cher ami du confiant M. Metham, M. Calcraft, proposa alors à ces Messieurs de faire une course à Oxford, pour y assister au jugement de miss Blandy. Le colonel et M. Metham aimaient la dissipation ; ils acceptèrent la partie, et convinrent de partir le lendemain matin.

LETTRE XLVII.

26 octobre 17 —.

Le samedi, mistriss Lane eut la complaisance de m'accompagner au théâtre de Covent-Garden. J'y conduisis miss Dives et ses deux frères. A peine étions-nous assis, que j'entends quelqu'un demander où je suis; et à mon extrême surprise, je vois paraître M. Calcraft. Après mille excuses de la liberté qu'il avait prise, il s'assied. Comme nous avions peu de place, il fut obligé de prendre un des enfans sur ses genoux. Je lui demandai pourquoi il n'avait pas été à Oxford, et si M. Metham était revenu? Il me répondit qu'une affaire pressante avait nécessité son retour: un courrier qu'on lui avait expédié, l'avait rejoint à Salt-Hill: ses deux camarades de voyage avaient continué leur route.

M. Calcraft étant homme d'affaires, je ne fis point de difficulté de le croire. Comme il ne me venait pas même à l'esprit de le suppo-

ser assez présomptueux pour avoir sur moi quelques desseins , ou assez vain pour oser rivaliser avec M. Metham , une excuse , pour peu qu'elle eût de vraisemblance, me suffisait. A la fin de la pièce , il nous conduisit à la voiture , et me demanda à venir à la maison. J'y consentis. Quand nous y fûmes , je l'invitai à souper.

La pièce avait fini tard ; nous ne sortîmes de table qu'à deux heures du matin. On ne put trouver pour mistriss Lane, ni chaise, ni voiture. M. Calcraft offrit sa chaise qui l'attendait ; et pendant qu'elle conduisait mistriss Lane , il resta avec moi.

Avant de continuer mon récit, il faut que je vous fasse le portrait d'un homme qui doit jouer un si grand rôle dans mon histoire. On l'appelait alors l'honnête Jack Calcraft. Vous verrez , par sa conduite , quels droits il avait à cette qualification. Il était grand , un peu puissant , avait de belles couleurs, des yeux bleus , et des cheveux châtains. A tout prendre , il avait une assez belle figure d'homme, et il était bien fait de sa personne. Mais il avait un air commun , un maintien gauche et maussade. Peu d'hommes , au

reste, paraissaient avec quelque avantage à côté de M. Metham, dont la taille était très-noble, et les manières très-élégantes. M. Calcraft ne s'en faisait point accroire sur son esprit, ni sur ses connaissances. Il sentait bien que des prétentions en ce genre l'exposeraient au ridicule.

Son père était commis de la ville à Grantham. Le fils avait été élevé dans une école de campagne, et savait lire assez passablement; mais il était grand chiffreur, et s'entendait à merveille à tenir un registre. Ces talens, joints à une infatigable assiduité, le conduisirent de l'état de petit commis, à une immense fortune.

Lorsque nous nous trouvâmes seuls, la conversation tomba sur la manière inconvenable dont M. Metham, en sa présence, s'était conduit avec moi. Il n'y voyait d'excuse que la jalousie qui l'avait occasionée; il déplorait la violence qui avait porté son ami à un excès si funeste pour lui. Cet intérêt apparent pour son ami, ajoutant à l'opinion favorable que j'avais de M. Calcraft, je lui crus toutes les bonnes qualités qu'on lui supposait. Prenant en lui confiance, je lui parlai des billets de

banque qui m'avaient été envoyés : je les lui montrai pour savoir si, par l'écriture de la suscription, il ne pourrait pas reconnaître la personne qui me les avait adressés. Flatté, dit-il, de ma confiance, il m'invita fort à faire usage de ces effets ; m'assurant que s'il en eût eu les moyens, il aurait été disposé, dans la circonstance, à me faire le même présent. J'avais, de la générosité, comme de toutes les vertus, l'idée la plus exaltée. Je ne doutai point que lord Downe n'eût pris cette mesure pour m'offrir un secours que, dans ma position actuelle, je pouvais ne pas vouloir demander à M. Metham, ni recevoir de lui.

M. Calcraft voulut savoir ensuite si je croyais que M. Metham se proposât encore de m'épouser; à quoi je répondis, sans hésiter, que désormais, s'il m'offrait sa main, je la refuserais; j'étais décidée, ajoutai-je, à ne former aucune liaison de cette espèce. En ce moment la chaise qui avait conduit mistriss Lane arriva. M. Calcraft prit congé, me demandant la permission de me revoir, que je lui accordai. Je m'allai coucher, sans même me douter que j'eusse commis la moindre indiscrétion

en restant seule jusqu'à une heure si avancée, avec un jeune homme. Je croyais celui-ci sans conséquence; mais d'autres pouvaient en juger différemment.

Le lendemain était le jour du bénéfice de mistriss Pritchard; je jouais dans cette représentation. Il y avait beaucoup de monde sur le théâtre; et au moment où je me disposais à entrer en scène, un homme pris de vin m'aborda de la manière la plus grossière. M. Calcraft, qui se trouvait là, prit sur-le-champ mon parti. Quelques paroles s'ensuivirent. M. Calcraft, d'un coup de poing, renversa l'agresseur. Celui-ci s'étant relevé, mon champion le força de sortir, parce qu'il avait quelques mots à lui dire. Ils sortirent ensemble, et M. Calcraft, l'instant d'après, étant rentré avec un air très-serein, je crus l'affaire arrangée. Cet incident me donna lieu de penser qu'il avait pour moi quelque penchant; je me repentis de l'avoir invité à un grand souper qui devait se faire chez moi après le spectacle.

Cependant le respectueux éloignement dans lequel il se tint de moi toute la soirée, me fit croire que je m'étais trompée; et

comme, pendant le souper, quelques personnes le plaisantèrent sur une dame à laquelle il paraissait attaché, je fus tout-à-fait dissuadée.

Le lendemain matin, j'étais allée me promener au parc. Un domestique de M. Metham vint m'y trouver, et me dit que son maître étant arrivé, désirait de me voir un moment chez lui. Il demeurait à deux pas du parc, j'y allai sur-le-champ. Avant d'y arriver, je rencontrai M. Calcraft avec l'homme qui, la veille, m'avait insultée. Il avait exigé de celui-ci qu'il me fît des excuses, et me cherchait pour me les offrir. Nous entrâmes ensemble chez M. Metham. L'étranger s'excusant gauchement, lâcha quelques mots sur les actrices, espèce de misérables, que, selon lui, on pouvait insulter sans inconvénient. Monsieur, lui dit sèchement M. Metham, cette dame doit être ma femme. Le bon Irlandais, surpris, crut avoir affaire à un vrai chevalier errant, et s'éloigna sans répliquer. M. Metham avait quelquefois un air très-imposant, et propre à intimider quelqu'un de plus hardi que ne paraissait l'être mon agresseur.

A peine ce dernier était-il parti, que M. Metham, au lieu de remercier M. Calcraft d'avoir pris ma défense, lui demanda, avec une extrême hauteur, de quel droit il s'était avisé de se faire mon champion.

Je ne concevais rien à cette nouvelle bizarrerie : la suite de la conversation me l'expliqua. M. Metham, ayant été chez moi, avait appris de ma malveillante femme de chambre, le tête-à-tête nocturne que j'avais eu avec M. Calcraft, ainsi que la promenade que celui-cî avait faite sous mes fenêtres, dans la nuit qui avait suivi notre querelle. Ces détails, ajoutés au retour précipité de M. Calcraft, avaient éveillé la jalousie de M. Metham, et lui avaient persuadé que son ami le trompait. Je ne pus entendre, sans effroi, cette explication ; je m'évanouis. En revenant à moi, j'appris qu'un duel devait en être la suite : le major Burton et le colonel Haywood devaient servir de seconds. Des événemens subséquens m'ont empêchée de savoir quel avait été le résultat de cette querelle.

Mon bénéfice devait avoir lieu le samedi suivant. Il me donnait tant d'occupation, que, jusque-là, je ne vis qu'en passant mes

deux chevaliers. J'avais choisi *Venise sauvée;* mais je fus sur le point d'être obligée de changer la pièce, par une inadvertance de l'imprimeur qui, sur les affiches, avait oublié d'indiquer l'acteur chargé du rôle de *Jaffier.* M. Garrick, ne considérant pas que cette omission ne pouvait faire tort qu'à moi, fut très-piqué, et me demanda, avec une vivacité presque grossière, qui aurait, le soir, l'honneur d'être mon mari? Il m'expliqua, en même temps, le motif de cette question, qui me fit d'autant plus de peine, que j'étais, comme on l'a vu, médiocrement bien avec lui. Je n'avais, lui répondis-je, aucune part à cette négligence. Il n'était pas dans mon caractère de désobliger personne, et encore moins lui, sur le grand talent duquel je fondais tout l'espoir d'une brillante chambrée. A ce mot, ses traits s'éclaircissent, et il me dit en souriant, du même ton qu'il les disait à la scène, ces mots du roi Richard: « Un » peu de flatterie est quelquefois à propos. »

La salle était pleine; je fus fort applaudie. M. Murray, depuis comte de Mansfield (1),

(1) L'un des plus habiles magistrats qu'ait eu l'Angle-

était à côté de M. Fox. Après avoir témoigné, en général, sa satisfaction du spectacle, il ajouta : J'étais venu pour admirer Garrick; mais je m'en vais enchanté de Bellamy. M. Fox, toujours bien aise d'être porteur de bonnes nouvelles, me vint conter cette particularité, la plus flatteuse qui ait marqué ma carrière théâtrale. Je fus très-glorieuse, comme vous pouvez le croire, de l'approbation d'un si grave et si savant personnage. Lorsque M. Fox m'en rendit compte, M. Garrick était au foyer : il vit d'un œil d'envie l'honneur que je recevais, et ce sentiment ajouta à la prévention qu'il avait contre moi, car, plus jaloux de sa gloire qu'un monarque oriental de son pouvoir, il ne pouvait souffrir même une rivale auprès de son trône.

---

terre : c'est celui qu'attaque si fortement Junius dans ses Lettres. (*Note du traducteur.*)

LETTRE XLVIII.

30 octobre 17 —.

Le lendemain de mon bénéfice, fatiguée de corps et d'esprit, j'étais restée couchée plus tard qu'à l'ordinaire, et j'avais dit à mes gens de ne point laisser entrer M. Metham s'il se présentait; mais ils le regardaient comme leur maître, et il exigea qu'on l'introduisît. Il entra donc dans ma chambre, et s'avança près de mon lit avec un air aussi égaré que s'il se fût à l'instant échappé des mains du docteur Monro (1). Me regardant fixement, il me demanda si je voulais continuer de vivre avec lui. Je lui répondis, d'un ton très-décidé, que je ne le voulais pas : il tira alors son couteau de chasse, et dit, en jurant par son Dieu, qu'en ce cas il fallait que je mourusse avec lui.

(1) Médecin occupé de la guérison des fous, comme l'est aujourd'hui Willis, qui a traité Georges III.

(*Note du traducteur.*)

Heureusement, mon petit garçon jouait dans la chambre. Il vit briller l'arme levée sur ma tête, et s'écria : Ah! maman! maman! Ce cri de son enfant réveilla en lui quelque tendresse. Je m'évanouissais; il reprit sa raison; et quand je fus revenue à moi, il employa les menaces, les imprécations pour m'engager à abjurer le serment que j'avais fait de renoncer à lui. Mais rien ne put m'ébranler. La violence, comme je l'ai dit, n'obtient rien de moi. Voyant le peu d'efficacité de ce moyen, il eut recours à de plus douces armes. Il pria, conjura, mit en œuvre tout ce que la tendresse put lui suggérer. Cette attaque était plus propre à réussir que l'autre. Cependant j'y résistai. Je rejetai toutes ses propositions, et même l'offre qu'il me fit de me donner sur-le-champ sa main, avec la promesse la plus solennelle d'expier, par une éternelle complaisance, l'outrage qu'il m'avait fait.

Mon obstination ramena sa frénésie. Je le priai en grâce de me quitter. Sa tendresse, et la crainte qu'il eut de me voir retomber dans mon évanouissement, l'y firent enfin consentir; mais ce ne fut qu'à condition que je lui permettrais de revenir dans deux heures.

En sortant, il défendit aux domestiques de laisser entrer près de moi qui que ce fût. Il alla, comme je l'ai su depuis, chez lui, où il trouva le major Burton, qui était depuis quelque temps à Londres, et avait retardé son retour en France, à cause de l'affliction de son ami.

Aussitôt qu'il fut parti, j'envoyai ma femme de chambre, avec une commission verbale, chez quelque femme de mes amies; et pour qu'elle ne prît aucun soupçon de ce que je la faisais sortir, je lui dis que j'étais si mal que j'allais tâcher de dormir en attendant son retour. Mais au lieu de le faire, sitôt qu'elle fut sortie, je me levai; et jetant sur moi les premiers vêtemens que je trouvai, j'allai plus morte que vive dans la rue, où je me mis à courir comme une folle. C'était un dimanche: le peuple sortait de l'église, et voyant par les rues une jeune femme habillée comme on ne l'est pas ordinairement pour aller à pied, il dut croire que j'avais perdu la raison.

En marchant, je me calmai assez pour réfléchir que l'appartement de ma mère ou celui de quelqu'intime amie n'était pas l'asile que je devais choisir, étant probable que ce serait

là que M. Metham irait d'abord me chercher. Je me rendis donc jusque dans Southampton-Street, dans la maison où j'avais logé en arrivant d'Irlande. C'était précisément celle que les honnêtes Gansel avaient depuis habitée. Mistriss Smith, la maîtresse, fit, pour me tranquilliser, tout ce qui dépendait d'elle. Après m'avoir donné à déjeuner, elle alla chez ma mère, pour lui dire où j'étais. Elle y trouva M. Metham en proie à toute la rage d'un insensé. Il m'avait cherchée chez M. Calcraft, et courait partout où il pouvait espérer de me trouver. M. Calcraft apprenant ma disparition, avait été presque aussi déconcerté que lui. L'amour et la jalousie lui persuadèrent que j'avais été me mettre sous la protection du lord Downe qui, sans contredit, était doué de tout ce qui peut attirer les regards de mon sexe. Il éprouvait donc les mêmes craintes, le même dépit que M. Metham.

Ma mère, après avoir promis à ce dernier qu'elle l'instruirait de ma retraite aussitôt qu'elle la connaîtrait, vint me trouver. Elle aurait mieux aimé que j'eusse accepté ce qui faisait depuis si long-temps le grand objet de tous ses vœux, et qu'on venait aujourd'hui

m'offrir : mais l'état dans lequel était M. Metham, et le danger que j'aurais pu courir en restant à sa portée, l'empêchèrent de blâmer le parti que j'avais pris.

Heureusement la semaine de la Passion se trouvait suivre celle dans laquelle j'avais éprouvé tant d'agitations. Afin de me procurer un peu de repos, et d'éviter M. Metham jusqu'à ce qu'il eût repris quelque raison, je voulus profiter de cette occasion pour aller voir mes amis à Donnalan-Park. Mistriss Smith, que les aimables propriétaires de cette demeure avaient souvent invitée, ainsi que moi, à les aller voir, consentit à m'y accompagner.

Nous partîmes, en conséquence, le lendemain. Nous fûmes accueillies avec des transports de joie. M. Gansel eut la bonté de me dire que le plaisir de me voir ajouterait dix années à sa vie. Il me prodigua les louanges auxquelles il m'avait accoutumée, de manière que toutes les personnes présentes durent me croire supérieure, non-seulement aux Olfield et aux Porter de son temps, mais égale à l'incomparable Cibber du nôtre ; perfection à laquelle je n'ai jamais osé me flat-

ter d'atteindre. Mais j'étais jeune, et le public indulgent m'a toujours accordé, avec bienveillance, plus d'applaudissemens que, probablement, je n'en méritais.

La satisfaction que me témoignaient les maîtres de la maison, semblait se communiquer à tout ce qui les environnait : chacun s'empressait à me prodiguer des marques d'attention. Je me trouvais dans un paradis terrestre, séjour de paix, d'innocence et de bonheur. M. Gansel, sujet à de fréquentes attaques de goutte, vivait en valétudinaire. Il se retirait ordinairement à huit heures, et laissait sa femme faire les honneurs du souper. Mais, par égard pour moi, il annonça qu'à cause de mon arrivée, il passerait la soirée avec la société. Ce fut inutilement qu'avec tout le monde je le priai de ne pas compromettre sa santé, en dérangeant ses habitudes : il avait, me dit-il, tant de plaisir à voir à Donnalan-Park son admirable Juliette, que rien ne pourrait l'engager à la quitter avant qu'elle allât se coucher.

Je fus toute surprise alors d'entendre le bon vieillard commander pour souper trois poulets bouillis, trois poulets rôtis, trois

sur le gril, et un pâté de poulet froid. Cette uniformité de mets avait quelque chose de bizarre ; et je ne trouvais pas moins étrange que le maître de la maison entreprît ainsi sur les attributions de sa femme. Nous n'étions, pour manger tous ces poulets, que huit personnes.

Pendant le repas je remarquai, sur le visage de mistriss Gansel, un air de tristesse que je ne pouvais m'expliquer. Elle m'avait invitée avec les mêmes instances que son mari, à venir chez eux, et elle ne m'avait pas témoigné moins de plaisir que lui en me voyant descendre de voiture : j'eus bientôt la clef de ce mystère.

Mistriss Gansel, ayant pris la peine de me conduire à mon appartement, me pria d'excuser le singulier souper que je venais de faire. Elle en avait fait préparer un plus analogue à mes usages : mais son mari, dans sa jeunesse, ayant fait serment de ne jamais faire servir sur sa table, quand il mangerait, qu'un plat, ou plutôt qu'une qualité de mets, non compris les fruits et leurs préparations, elle avait été obligée, pour ce soir, de céder à son goût.

Je ne concevais pas, lui dis-je, comment,

ayant autant de convives, il pouvait les traiter convenablement sans enfreindre son vœu, à moins qu'il ne fît rôtir un bœuf. Je pourrais, me dit-elle, en juger le lendemain. Il devait avoir à dîner ses collègues de l'assemblée du canton. Au reste, comme elle avait remarqué que le souper était mon principal repas, elle aurait soin, pendant mon séjour, de me le faire faire dans un autre genre que le dîner : M. Gansel, lorsqu'il n'y assistait pas, lui laissait la faculté de faire, à cet égard, ce qu'elle voulait. Autant que me le permettait l'agitation de mon ame, je m'amusai de la singularité de mon nouvel ami, et de la naïve simplicité de sa femme.

LETTRE XLIX.

9 novembre 17 —.

La maison de M. Gansel était petite, mais commode, bien meublée, et accompagnée de tous les accessoires qui pouvaient en rendre le séjour agréable; tout y était propre et soigné: une rivière voisine offrait de tous côtés de jolis points de vue. Tout cela ne suffit point au bonheur. Les propriétaires de ce lieu de délices voyaient avec chagrin que leur fils unique, le colonel Gansel refusait de se marier: ils craignaient que par la suite une habitation qu'ils avaient pris tant de plaisir à embellir, ne passât à des étrangers. Ainsi se mêle toujours quelque amertume à la vie la plus heureuse.

Le dîner du lendemain répondit au souper de la veille: un grand morceau de chevreuil fut servi à un bout de la table, un second à l'autre; deux pâtés de la même viande garnissaient les côtés; quelques légumes rem-

plissaient le milieu. J'ai peu de goût pour le chevreuil; mais celui-ci était fort bien apprêté : je n'ai guère fait d'aussi bon repas. Un dessert très-varié remplaça ce monotone service. Quand je vis que la bouteille commençait à circuler, je fis un mouvement pour sortir; mais le maître de la maison, près duquel j'étais assis, en me donnant un petit coup, me dit : Restez, ma chère fille; nous ne disons jamais rien dont une femme puisse rougir; et je suppose que les dames ne quittent la table après le premier ou le second verre, que parce qu'elles craignent de voir les hommes se dégrader par quelque excès (1).

Je fus si satisfaite de cette façon de penser que j'aurais, je crois, baisé la main qui m'avait frappée. La décence est la sœur de la raison : il est ridicule que les femmes, dans la société la plus choisie, soient privées de participer à la gaieté qui termine ordinairement le repas, parce que quelques hommes mal

---

(1) L'usage où sont les dames de sortir au dessert est universel en Angleterre; telle en fut peut-être l'origine : les habitudes survivent souvent aux circonstances qui y ont donné lieu. (*Note du traducteur.*)

élevés ne savent pas dans leurs saillies respecter une oreille délicate. Aux petits soupers de M. Quin, qu'honoraient ordinairement de leur présence les hommes les plus distingués de son temps, jamais il n'échappait un seul mot dont pût s'alarmer une femme estimable. Je n'ignore pas qu'on a attribué à ce digne homme lui-même des expressions peu convenables ; et il serait possible que la vivacité de la conversation en eût surpris quelques-unes à une imagination aussi facile ; mais ces *jeux d'esprit* (1) durent être rares, et beaucoup ont couru décorés de son nom, qui ne lui ont jamais appartenu.

Le colonel Gansel vint le soir se réunir à nous : sa mère, qui l'adorait, fit tuer pour lui le veau gras. Pendant le dîner du second jour, on dit au maître de la maison que quelqu'un demandait à lui parler. Il fit prier l'étranger d'entrer ; mais celui-ci fit dire que l'affaire qui l'amenait étant particulière et pressante, il désirait d'entretenir seul M. Gansel.

---

(1) Ces mots sont en français dans l'original.

Note du traducteur.)

Notre hôte était curieux. Il ordonna qu'on tînt chaud un des quatre plats qui composaient le service , et nous engagea à continuer de dîner, ne sachant pas , d'après le contenu du billet, combien de temps il serait absent. L'air qu'il prit en disant ces mots, affecta visiblement son fils ; je remarquai qu'il changeait de couleur, et qu'il paraissait fort agité. Après le dîner , M. Gansel sonna , et demanda qu'on lui montât, pour lui et son hôte, le plat qu'il avait fait réserver. Mistriss Gansel sortit en même temps , elle revint bientôt, et souriant à son fils, lui dit : Ne vous alarmez pas, votre père paraît gai ; vous n'êtes pas le premier homme qui soit devenu amoureux sans le consentement de ses parens. J'appris ainsi pourquoi le colonel avait paru si inquiet ; postérieurement, j'ai su qu'il avait, depuis quelque temps , formé secrètement une union qu'il avait peu d'espoir de faire approuver à son père.

Le colonel avait amené pour la ménagerie de son père un beau taureau blanc, animal rare et curieux. Après le dîner, nous allâmes dans le parc pour le voir ; un domestique vint m'y dire que son maître désirait de me

parler. Je quittai à regret ma promenade pour me rendre à l'invitation du bon vieillard; et ne lui supposant pas d'autre motif que le plaisir qu'il avait à me voir, j'entrai, sans penser à aucune autre chose, dans sa chambre. Quelle fut ma surprise d'y trouver avec lui M. Calcraft ! M. Gansel, aussitôt d'une main prenant la mienne, et de l'autre celle de son nouvel hôte, me le présenta, en me disant: Ma chère, voilà votre protecteur contre un furieux; c'est un homme d'honneur; il se propose, si vous y consentez, de vous rendre heureuse pour toute votre vie.

Il me montra alors un papier; puis, sans m'en expliquer le contenu, il sonna, et dit à un domestique d'aller chez son procureur, pour le prier de venir sur-le-champ : le domestique, promptement de retour, dit à son maître que le procureur qu'il employait ordinairement n'était pas chez lui; mais qu'on pouvait en avoir un autre, qu'il nomma. Non ! non ! s'écria le vieillard; il ne me convient pas: je n'ai que faire d'un homme qui vient dîner avec moi, et me fait payer ensuite treize schellings et demi pour m'avoir honoré de sa compagnie. Imaginez-vous,

monsieur, dit-il en se tournant vers M. Calcraft, que je priais souvent cet homme à dîner chez moi, ainsi que tous mes voisins; ce misérable, après s'être bien gorgé de ce qu'il y avait de meilleur à ma table, pour chaque fois qu'il m'a fait l'honneur de venir me voir, m'a porté en compte treize schellings et quatre pences, jusqu'à concurrence de deux cents livres. Mais, ajouta-t-il, vous n'êtes pas pressés; mon procureur reviendra ce soir, et alors nous terminerons l'affaire.

Surprise et confondue, j'eus à peine la force de répondre un seul mot. M. Gansel, continuant, m'apprit que M. Calcraft, dont il fit un grand éloge, ne pouvait pas m'épouser sur-le-champ; sa position et la dépendance absolue où il était de M. Fox, ne le lui permettaient pas. Mais le papier qu'il tenait était un projet de contrat de mariage, par lequel M. Calcraft s'engageait, sous un dédit de cinquante mille livres, à m'épouser d'ici à six ou sept ans, terme avant l'échéance duquel il aurait probablement acquis assez de fortune pour avouer publiquement son mariage. Mais il ne pouvait, quant à présent, en

célébrer la cérémonie, parce que M. Fox avait exigé, sous peine de sa disgrâce, qu'il ne contractât d'engagement légal avec aucune femme. Comme de ce protecteur dépendaient et son aisance actuelle, et toutes ses espérances, il était obligé de se conformer à cette fantaisie. Et telle était sa délicatesse, que, tout en m'aimant avec passion, il ne pouvait, même pour m'obtenir, manquer à la parole qu'il avait donnée à son chef. Ainsi, pressé entre ses désirs et son obligation, il avait imaginé, pour les concilier, le mode qu'il me proposait.

Je laissai M. Gansel développer les motifs et les idées de M. Calcraft; mais dans ma réponse, j'exprimai avec force, combien je trouvais mauvais que ce dernier fût venu importuner et M. Gansel et moi, de ses projets. Je l'assurai que j'étais très-décidée à ne former jamais aucune liaison, et le priai de ne me plus parler de ses propositions. J'allais quitter la chambre, lorsque M. Calcraft, qui paraissait fort affligé de ma résolution, se mit entre la porte et moi, pour m'empêcher de sortir.

Choquée de cette liberté, et la colère l'em-

portant sur la décence, je le frappai. Je rougis encore aujourd'hui, en me rappelant cette violence commise il y a tant d'années. J'eus une telle honte de mon emportement, que je fondis en larmes; et je parus plus confuse d'avoir donné ce coup, que ne le fut Zanga d'en avoir reçu un. M. Calcraft soupirait et sanglottait. Le bon M. Gansel était presque hors de lui. Celui-ci m'ayant enfin déterminée à m'asseoir, s'étendit sur la manière brutale dont M. Metham s'était conduit avec moi. Il en résultait, selon lui, que ma véracité était devenue suspecte; que ma réputation était entachée; et que j'étais exposée à être, au premier moment, victime de la jalousie d'un furieux. Enfin, il peignit ma situation de couleurs si fâcheuses, que je commençai à être aussi agitée de crainte, que je l'avais été de colère.

M. Calcraft, trouvant en M. Gansel un si zélé défenseur, pensa qu'il ferait bien de lui laisser plaider sa cause. En conséquence, prétextant quelques affaires, il le pria d'excuser la promptitude de son départ. Il craignait, ajouta-t-il, que des raisons du même genre ne l'empêchassent de revenir bientôt à Don-

nalan-Park, à moins qu'il ne reçût l'heureuse nouvelle que je consentais à être à lui. Il pria M. Gansel d'employer tous ses soins pour obtenir cet aveu, auquel cas il accourrait pour signer son acte. Son amour, dit-il encore, lui donnait pour moi les plus vives inquiétudes; il ne savait trop ce qui pourrait m'arriver, si je retournais à Londres sans y avoir quelqu'un pour me protéger; si je le permettais, il se chargerait volontiers de cet emploi, fût-ce au péril de sa vie. Je ne répondis rien : il sortit.

Son départ me soulagea. L'agitation que je venais d'éprouver me donna la fièvre. La semaine de la Passion expira avant que je fusse rétablie. M. Gansel pria son fils, qui était retourné à la ville, d'instruire M. Garrick des motifs qui m'empêcheraient de paraître pendant quelques jours. Le colonel trouva que le directeur n'avait pas grand besoin de ma présence, la plupart des représentations étant destinées aux bénéfices. Les chagrins et les inquiétudes se succédaient : j'étais née pour être malheureuse; et chaque incident de ma vie semblait tendre à l'accomplissement de cette triste destinée.

LETTRE L.

20 novembre 17 —.

M. Gansel me flattait, me consolait; il ne négligeait rien pour me décider à accepter ce qu'il appelait mon bonheur; il me soignait dans mon indisposition, avec une attention plus convenable à une vieille garde-malade qu'à un riche et ancien membre du parlement d'Angleterre.

Enfin, je reçus une lettre de ma mère; elle avait, me disait-elle, fait part à M. Metham du lieu de ma retraite. Cette connaissance avait paru le tranquilliser. Elle avait lieu de croire que l'amour-propre offensé par la crainte d'avoir un rival, avait eu plus de part à sa colère que l'ardeur d'une grande passion. Le bruit courait, ajoutait-elle, qu'il avait renoué une ancienne liaison avec une femme galante de qualité. A en juger par l'indifférence avec laquelle il parlait de moi, il était probable que, quand même je relâcherais

quelque chose de mon obstination, il ne se proposerait pas de m'épouser.

Cette lettre fatale, confirmée par le silence que gardait M. Metham, quoiqu'instruit, me disait-on, de ma retraite, ranima un ressentiment qui commençait à fléchir, et mit le comble à mon infortune; car si je l'avais vu avant de consommer l'union que l'on me pressait de former, quoique j'eusse pu peut-être ne pas vouloir être à lui, je n'aurais jamais consenti à être à un autre. Ainsi, victime d'une cruelle déception, dont ma mère avait été l'innocent instrument, je devins la dupe de ma propre indignation.

Ce sentiment prenant alors le dessus dans mon cœur, et M. Gansel multipliant ses efforts pour me faire accepter les propositions de M. Calcraft, je ne pus résister à cette double influence; l'écrit fut dressé, et M. Calcraft mandé pour le signer.

Mais mon consentement était à peine donné, que l'image de l'homme que j'aimais encore, malgré sa grossièreté passagère, vint se représenter à mon esprit, et en bannir tout autre objet. C'était le premier, le seul que j'eusse jamais aimé; c'était le père de mon enfant.

L'union que j'allais former répugnait à mon cœur, et je m'attachai de nouveau à la résolution que j'avais prise d'éviter toute liaison avec aucun homme. Mon hôte, instruit de ce changement de disposition, employa pour m'en détourner les plus puissans argumens. Il y avait de la folie, me disait-il, à contrarier la fortune qui me jetait à la tête une union assurée avec un homme déjà riche et destiné à l'opulence. Je ne pouvais, sans inconséquence, sans enfantillage, retirer la parole que j'avais donnée. Il avait réservé pour le dernier le plus puissant de tous ses raisonnemens; il était surpris, dit-il en terminant, que douée d'un esprit si fier, si indomptable, je pusse tranquillement me voir traiter avec indifférence. Cette idée réunie au souvenir de l'humiliation que j'avais reçue à Tunbridge, éveilla de nouveau mon ressentiment; « il vint » comme le corbeau qui voltige sur la maison » infectée, » et obscurcit tellement ma raison qu'il ne me laissa plus la force de m'opposer à mon malheur.

Je n'ai pas besoin de dire que M. Calcraft arriva bientôt à Donnalan-Park. Le contrat fut signé; et à la cérémonie près, nos noces

furent célébrées à la satisfaction de toutes les parties excepté moi. Le bon Gansel était aussi glorieux, aussi satisfait d'avoir réussi à sa négociation, que s'il eût marié sa propre fille à quelque prince héréditaire. Quant à moi, comme la colombe de l'arche, j'aurais bien voulu retourner à cet asile où j'avais si longtemps trouvé le bonheur; et si j'avais connu la vraie situation où se trouvait l'homme qui m'avait offensée, au lieu d'attendre qu'il me prévînt par sa soumission, j'aurais été, l'olivier à la main, lui demander la paix. En partant pour revenir à la ville, nous laissâmes l'acte entre les mains de M. Gansel. Il ne pouvait être nulle part plus en sûreté que chez un ami aussi zélé pour mes intérêts.

Aussitôt que je fus à Londres, supposant l'état de M. Metham tel qu'on me l'avait dépeint, je lui écrivis que je venais d'élever entre lui et moi une séparation éternelle. Quelles furent ma surprise et ma douleur quand j'appris qu'au lieu d'être dans l'insouciance qu'on lui avait prêtée, il avait été, depuis mon départ, continuellement retenu au lit par une grosse fièvre, dont il était à

peine convalescent! Au reçu de ma lettre, le mal reparut; avec lui revint le délire. Son égarement fut plus violent que jamais; dans les accès de sa fureur, il tenta plusieurs fois de s'ôter la vie. Les tendres soins du major Burton et la vigilance d'un domestique affidé qui ne le quittait jamais, l'empêchèrent d'exécuter ce funeste projet.

J'ai su depuis que le compte que m'avait transmis ma mère de la tranquillité qu'avait recouvrée M. Metham, et de l'ancienne intrigue qu'il avait renouée, lui avait été rendu par ma femme de chambre, qu'avait gagnée M. Calcraft. Cette manœuvre, en contribuant à l'union que celui-ci désirait, produisit à peu près l'effet qu'il en attendait; mais elle ne servit pas à lui procurer le bonheur qu'il s'en était promis. La fausseté, dans de pareilles circonstances, conduit toujours à un but opposé à celui pour lequel on l'a mise en usage.

J'étais à Londres depuis quelques jours, lorsqu'on me dit que Sherrad, domestique de M. Metham, demandait à me parler; il m'apportait une lettre. Le pauvre garçon, la larme à l'œil, m'apprit que son maître était

encore retenu au lit, et que, sûrement, il allait mourir si je ne voulais pas le voir ou lui donner quelque consolation. Il me demandait sans cesse, croyait se jeter à genoux devant moi, et me conjurait de lui pardonner. Lorsque j'eus dit à Sherrad qu'il était trop tard, et que mon sort était fixé, le digne homme s'écria: « Hé bien, nous sommes donc tous perdus, et mon pauvre petit maître aussi! » Puis il pencha sa tête, avec l'air d'une affliction profonde.

Ces marques naïves d'attachement, le nom de mon enfant, prononcé par ce bon serviteur qui l'aimait comme si c'eût été le sien, me causèrent une émotion que je ne pus supporter; mon ame était déchirée; je m'éloignai avec précipitation, pour cacher ce que j'éprouvais, et, dans ma douleur, j'accusai ma mère de s'être entendue avec Calcraft, pour me tromper et me perdre. Ne pouvant résister à l'agitation de mes sens, je tombai, privée de sentiment. On me transporta dans ma chambre; j'étais presque dans le même état que le pauvre Metham; il me semblait que le monde était anéanti pour moi.

M. Metham, lorsque son honnête valet lui

raconta ce dont il avait été témoin, sembla redoubler d'affliction. Dans un accès de véritable folie, oubliant les obstacles insurmontables qui désormais nous séparaient, il m'écrivit pour me renouveler ses promesses de mariage, et me conjurer de lui permettre de les remplir.

Tant d'épreuves successives avaient jeté mon imagination dans une espèce de désordre, qui se prolongea pendant plusieurs jours. Cette agitation, en s'apaisant, se changea en une insensibilité stupide. Je n'avais pu, dans ce trouble, répondre à la lettre de M. Metham; il fut si offensé de mon silence, qu'il envoya prendre mon fils chez ma mère, et le plaça chez mistriss Dives, sa sœur. Cette circonstance n'ajoutait pas à mes peines; mistriss Dives avait à son frère de grandes obligations, et j'avais montré à ses enfans une tendresse qui me garantissait l'affection qu'elle aurait pour le mien ; il avait alors deux ans et trois mois.

Vous voyez quelle combinaison d'événemens me poussa pour ainsi dire à ce nouveau genre de vie dans lequel je vais entrer. J'ai sans doute à me reprocher la précipita-

tion avec laquelle je me promis de ne point renouer avec M. Metham, et surtout l'obstination avec laquelle, rejetant l'honorable réparation qu'il voulait me faire, je tins à ce serment irréfléchi. « Il y a, nous dit Shakespeare, dans les affaires des hommes, un certain flux, qui, lorsqu'on en saisit la direction, conduit à la fortune ; » mais combien peu savent distinguer et suivre ce courant favorable ! Il n'entraîne pas comme un torrent; il glisse imperceptible, échappe aux esprits légers, aux ames qu'occupent de plus hautes pensées ; l'occasion fuit, « et il faut achever ce voyage de la vie parmi des écueils, entouré de misères et de dangers. »

LETTRE LI.

29 novembre 17 —.

Mon indisposition avait obligé M. Ross de reculer la représentation à son bénéfice, dans laquelle je devais jouer un rôle. M. Garrick voulut profiter de cette occasion pour changer la pièce, et en substituer une à laquelle je ne fusse pas nécessaire. Il chercha même à me faire entendre que ce serait dégrader ma réputation, que de jouer pour un acteur d'un ordre inférieur. Mais, persuadée que plus un acteur est considéré, plus il est obligé d'aider de ses talens la société dont il fait partie, je parus offensée de cette proposition. Cette générosité, si contraire au sentiment que me manifestait le directeur, ajouta à la prévention qu'il avait depuis longtemps contre moi.

Je choisis, cette année, pour mon bénéfice, la farce de l'Oracle, jouée par les Lilli-

putiens, dans laquelle je fis paraître la célèbre miss Pope, actrice distinguée, plus estimable, s'il est possible, par sa conduite dans sa vie privée, que par les grands talens qu'elle développe sur le théâtre.

M. Quin, ayant appris que j'étais malade, vint à Londres pour me voir, et pour y consommer un acte de générosité, tellement honorable à sa mémoire, qu'il doit trouver place ici. L'année précédente, il avait joué le rôle de Falstaff pour le bénéfice de son ancien ami M. Ryan. Ce témoignage de considération produisit son effet, et M. Ryan eut une représentation très-lucrative. Son succès l'engagea à demander, l'année suivante, à M. Quin la même grâce: celui-ci répondit par une épître vraiment laconique, parce qu'en peu de mots elle contient un grand sens. Je la transcris ici:

« Je jouerais pour vous, si je le pouvais; mais je ne veux pas *siffler* pour vous. Je vous ai légué mille livres; si vous en avez besoin, je peux vous les donner, et épargner à mes

exécuteurs testamentaires la peine de vous les remettre.

» Bath, 1[er] mars.

JAMES QUIN (1). »

Cette preuve d'amitié, pour un camarade indigent, augmenta, s'il eût été possible, mon attachement pour M. Quin. Lorsqu'il vint me voir, je lui ouvris mon cœur. Le sien, toujours bon et sensible, m'offrit des consolations. Il me conseilla de tâcher de vivre tranquille, si je ne pouvais vivre heureuse. Il avait, comme se l'était faite alors tout le public, une grande idée de la droiture et de la probité de M. Calcraft. Il convenait bien que nos ames n'étaient pas à l'unisson l'une de l'autre; mais cet homme

---

(1) On lit dans les *Nuits anglaises* que Quin, après avoir quitté sa profession, s'ennuya à Bath de son oisiveté. Désirant, ajoute-t-on, de rentrer au théâtre, il écrivit à Rich ce peu de mots : « Rich, je suis à Bath. » A quoi Rich répondit : « Hé bien, restez-y jusqu'à ce que le diable vous emporte. » Cette anecdote paraît démentie par tous les détails que donne mistriss Bellamy sur cet estimable acteur. Il était né en 1693, et mourut en 1766.

(*Note du traducteur.*)

paraissait m'aimer tendrement, et je pourrais lui inspirer des goûts analogues aux miens.

Je ne nie pas que cela n'eût pu arriver, si j'avais répondu à la passion que M. Calcraft avait pour moi; mais je ne pouvais me promettre ces effets de l'indifférence que j'avais pour lui. Nous étions véritablement plutôt *joints* qu'*unis*. Il n'était pas possible qu'une ame de feu, comme la mienne, une imagination ardente et mobile, trouvassent quelque charme dans la société d'un être qui ne prisait de l'amour que les jouissances, et qui était étranger à ses plus exquises voluptés.

M. Calcraft dut à cette indifférence une grande partie de sa fortune. S'il m'eût inspiré de l'amour, mon esprit, susceptible d'exaltation, se serait enivré de ces douces illusions : au contraire, n'en ayant aucune à caresser, je ne m'occupai qu'à me perfectionner dans ma profession, et à augmenter les produits de la sienne. Je supportais l'amour; mais je ne l'éprouvais point.

Je ne devais pas m'attendre, qu'après ce qui s'était passé, aucun des amis de M. Me-

tham me conservât sa bienveillance. Je perdis, en effet, pendant quelque temps l'amitié de M. Brudenell. Il m'a depuis, cependant, rendu d'importans services. Quant au major Burton, au colonel Sandford, et au capitaine Shaftoe, ils étaient hommes du monde, et comme tels, plus occupés de leurs convenances, que touchés de la romanesque affliction de leur ami.

M. Metham, dans son désespoir, résolut de se venger sur tout le sexe, de ce qu'il appelait ma perfidie. Il ne manquait pas de moyens pour en trouver les occasions. Il avait de la grâce, une belle figure, un maintien fort noble; son élocution était facile et fleurie.

J'appris bientôt qu'il avait fait hommage de tout ce mérite à mademoiselle Gaussin.

A la clôture du théâtre, M. Calcraft prit, à Twickenham, une petite maison, appelée Ragman's-castle (château du Chiffonnier), où nous passâmes l'été. Son amour semblait s'accroître par mon indifférence. La mort m'ayant enlevé mes deux amies, je voyais peu de femmes. A la ville, nous vivions encore dans deux maisons différentes, parce

que M. Digby (le feu lord de ce nom) occupait un appartement dans la maison de M. Calcraft, en Brewer-street.

M. Garrick désirait de m'engager pour la saison prochaine, afin d'empêcher Barry de trouver, pour jouer avec lui, aucune actrice en état de lutter contre mistriss Cibber, que lui-même avait engagée. Mistriss Woffington était revenue d'Irlande ; mais elle ne jouait pas dans le même genre que Barry. Mistriss Cibber était très-liée avec moi; malgré les suffrages dont m'honorait le public, toutes les fois qu'il était question d'elle, je faisais de ses talens le plus grand éloge, et je reconnaissais son incontestable supériorité.

M. Clutterbuck, ami particulier du directeur, fut chargé de cette négociation. Il avait ordre de m'offrir non-seulement une augmentation de salaire, mais les rôles de Juliette, de Desdémone et de Caliste, que mistriss Cibber avait la bonté de me céder pour me conserver dans la troupe.

Les protecteurs de l'un et de l'autre sexe qui m'honoraient de leur intérêt, et prenaient publiquement mon parti, me rendaient précieuse aux entrepreneurs du théâtre de Dru-

ry-lane, et me faisaient fort rechercher par ceux de Covent-Garden. Enfin, malgré l'avis de tous mes amis, et les sollicitations les plus pressantes de mistriss Cibber, je m'engageai avec les derniers. Il semble qu'un mauvais génie ait présidé à toutes les actions de ma vie, et m'ait empêchée de profiter de toutes les occasions de bien faire qui se sont offertes à moi. Dans cette circonstance, mon choix fut d'autant plus mal calculé, que d'une part, en continuant de jouer avec Garrick, je me serais perfectionnée ; de l'autre, les fréquentes et (quoi qu'on en ait dit) trop véritables indispositions de mistriss Cibber, m'auraient fourni autant d'occasions que je pouvais le désirer de cultiver l'indulgence avec laquelle le public voulait bien me traiter.

A notre retour à la ville, lord Digby étant en pays étranger, M. Calcraft, qui craignait le retour de M. Metham, me détermina à aller demeurer chez lui. Son attachement semblait chaque jour augmenter au lieu de s'affaiblir ; tout paraissait nous promettre une vie aisée et tranquille.

Ce fut alors qu'il m'apprit quel était son revenu : je fus très-surprise de voir qu'il n'était pas aussi considérable que le mien, y compris mon bénéfice, qui, à la vérité, était prodigieux, et que ma liaison avec lui devait probablement beaucoup augmenter. Il me demanda quelle somme me paraissait nécessaire pour tenir notre maison : sans calculer ni réfléchir, je répondis cent guinées par quartier. Il y consentit sans difficulté.

Tant de temps s'était écoulé depuis que j'avais reçu des billets de banque d'une main inconnue, que je crus pouvoir faire usage des mille livres qu'ils contenaient. Je commençai, en conséquence, par payer toutes mes dettes; j'employai le reste à ajouter à mes bijoux. Ainsi délivrée de tout embarras, munie de riches et élégantes parures, et pourvue d'une assez grande quantité d'argenterie, je pris publiquement l'état de femme de M. Calcraft.

Je vous donne ces détails, pour vous prouver que lorsque j'ai formé cette union avec lui, loin d'avoir des dettes pour l'acquittement desquelles j'eusse besoin de ses secours,

je ne devais rien à personne, et j'avais un revenu supérieur au sien. Je vous ai dit que je serais vraie dans tous mes récits ; vous reconnaîtrez que je ne vous ai point trompée.

LETTRE LII.

12 janvier 17 —.

M. Fox, alors, était encore ministre de la guerre, emploi dans lequel aucun de ses prédécesseurs ni de ses successeurs n'a joui de plus de considération que lui. Il m'honorait souvent de sa compagnie; et comme les intérêts de M. Calcraft étaient devenus les miens, je fis en sorte de connaître le plus grand nombre de militaires qu'il me fut possible. J'y réussis assez pour que nous eussions habituellement à notre table plusieurs officiers du premier rang.

Le général Braddock, que j'avais connu dès mon enfance, et qui avait pour moi une amitié particulière, fut nommé, vers ce temps, pour aller en Amérique. Par suite de notre liaison, il me donna son agence (1), sans que je la

(1) Il sera souvent question, par la suite, de ces *agences*. Ce sont des commissions que donnent des colonels ou des

lui demandasse. Pendant les préparatifs de son voyage, il fréquentait plus assiduement notre maison qu'à l'ordinaire. La veille de son départ, il soupa chez nous avec ses deux aides-de-camp, le major Burton, qui venait de perdre sa femme, mon aimable amie, et le capitaine Orme.

Le général, avant de partir, me dit qu'il ne comptait plus me revoir; il allait, avec une poignée d'hommes, pour combattre des nations entières, qu'il fallait chercher au travers des déserts et des forêts. Disant cela, il me montra la carte du pays, et ajouta : Ma chère Pop, nous sommes des victimes qu'on envoie à l'autel. L'événement n'a que trop vérifié les sinistres pressentimens de l'infortuné général. En me quittant, il remit entre mes mains un papier qui s'est trouvé être son testament. Il ne doutait point, d'après la ten-

---

généraux à un particulier, de suivre auprès du ministère les intérêts de leurs corps, de solliciter les envois de fonds, les équipages, etc. Il paraît que ces soins sont lucratifs, et les officiers ont l'attention d'en charger, ou le secrétaire particulier du ministre, ou quelque autre personne qui ait auprès de lui un accès facile.

(*Note du traducteur.*)

dresse que l'on me témoignait, ainsi que d'après mon nouveau genre de vie, et la préférence que j'avais donnée sur M. Metham, à M. Calcraft, que celui-ci ne fût marié avec moi. Il le fit, en conséquence, son seul exécuteur testamentaire, et ne me laissa que la vaisselle d'argent dont le gouvernement lui avait fait présent à l'occasion de sa nomination au généralat.

Le théâtre de Covent-Garden eut cette année des succès. Il ouvrit par Roméo et Juliette. M. Rich semblait fonder sur cette pièce ses plus belles espérances. J'ai la Juliette à présent, disait-il, aussi bien que le Roméo (1). La foule, qui accourut aux représentations, prouva qu'il ne s'était pas trompé. Cependant, un soir, que je lui en parlais avec satisfaction, il me dit, en prenant une prise de tabac, et tournant sur le talon d'un air de mécontentement : Oui, madame, mais ce succès est dû uniquement à la procession (2). Si je n'avais pas eu tout sujet de croire qu'il m'aimait et

(1) Mistriss Bellamy et Barry.

(2) Cérémonie funéraire que M. Rich avait jointe à la pièce. (*Note du traducteur.*)

me considérait, je me serais offensée de cette bizarrerie, dont je ne fis que rire.

On aura peine à croire que la largeur d'une rue (car on peut donner ce nom à l'intervalle qui sépare Drury-lane de Covent-Garden) pût apporter quelque changement à la confiance d'une actrice aussi habituée que je l'étais au théâtre. Il est, cependant, de fait que, malgré la satisfaction que me témoigna le public par des applaudissemens plus nombreux que jamais, je fus aussi intimidée que lorsque j'avais débuté pour la première fois sous les auspices de M. Rich, dans le rôle de Monime. Je ne peux m'expliquer cette singularité, qu'en l'attribuant à ce que j'avais alors une réputation à perdre, comme à la première époque j'en avais une à faire.

Ma grossesse empêcha cette pièce d'être représentée aussi long-temps qu'elle l'avait été pendant les deux années précédentes. M. Garrick, pour balancer nos succès, acheta fort cher une cloche neuve. Mais voyant que les sons harmonieux de cet instrument n'attiraient pas à sa procession autant de monde qu'il l'avait cru, il en fit un usage qui ne pouvait manquer d'être profitable : ce fut de le

[illegible]

faire sonner pour l'exécution de Pierre, dans la pièce où Cibber et lui jouaient avec une perfection supérieure à toute concurrence.

Mon absence du théâtre ayant nécessité la suspension de Roméo et Juliette, au grand regret du directeur, je l'engageai à coudre à quelqu'autre pièce la procession qui, selon lui, attirait seule tout le monde à celle-ci. Prenant encore sa prise de tabac, il me dit : Si je ne savais pas le contraire, je supposerais que l'homme de Brewer-street (M. Calcraft) ne mène pas avec vous une vie fort douce.

M. Rich avait accepté du docteur Francis une tragédie intitulée *Constantin*. J'ai dit plus haut que cet auteur passait pour être le traducteur d'Horace. (On m'a assuré depuis que cette traduction était l'ouvrage de M. Duncan.) Il avait aussi traduit, du français, Eugénie, dans laquelle j'avais joué le principal rôle : mais la pièce n'ayant eu aucun succès, je l'avais absolument oubliée. Je devais jouer, dans *Constantin*, l'impératrice Fulvie : cette occasion réveilla en moi un goût de parure que j'avais, depuis quelque temps, un peu

négligé; et comme le directeur laissait à ma disposition une certaine somme pour mes vêtemens, je me proposai d'étonner les spectateurs par la magnificence de mon costume impérial.

La pièce du docteur n'était point sans mérite; mais le principal incident ressemblait trop à celui d'Othello. Cependant nous ne doutions point de son succès. L'auteur, malgré la chute d'Eugénie, avait de la réputation, et le nom de Barry, ainsi que le mérite de toute la troupe, semblaient devoir piquer la curiosité du public. Mais, à notre grande surprise, les bancs restèrent vides : Constantin n'eut autour de lui que sa propre suite. C'est le premier exemple de ce genre dont j'eusse jamais entendu parler, et je ne peux encore le comprendre.

Accoutumée à être, comme l'on dit au théâtre, très-suivie, je sentis mon amour-propre blessé, et je résolus de me venger du public en servant l'auteur dédaigné. M'avançant vers le docteur qui pleurait de dépit, et qui avait quelques autres motifs que la vanité pour déplorer sa mésaventure, je le priai de venir le soir souper avec moi. Je savais que

M. Fox y serait, et j'espérais avoir occasion de lui présenter le malheureux auteur avant que la compagnie se rassemblât. Mon projet réussit à souhait. En entrant dans le salon, nous y trouvâmes M. Fox seul. Je lui contai notre aventure, lui présentai le docteur, et le priai de lui rendre service. Comme jamais je n'avais rien demandé à M. Fox, la vivacité de ma recommandation le fit sourire. Il répondit que, pour ce soir, il ne pouvait faire du docteur que son chapelain, mais qu'il l'engageait à venir le lendemain déjeuner avec lui dans Conduit-street. Prenant ensuite par la main le poëte humilié, il finit par lui dire agréablement : Allons, docteur, peut-être votre chute, comme auteur, pourra servir à votre avancement comme théologien.

Ce fut le lendemain que j'accouchai d'une fille. M. Calcraft, enchanté, se persuada que cet événement contribuerait à augmenter mon affection pour lui. Lady Caroline Fox, lady Tyrawley, et M. Fox, lui servirent de parrain et de marraines. Cette circonstance ne laissa aucun doute que je ne fusse la femme de M. Calcraft; et dans la vérité, il était difficile de croire que j'eusse voulu, à toute autre

rente, qu'il conserva jusqu'à la majorité de mon fils, le capitaine Metham. J'aimais beaucoup M. Moore, qui, de son côté, avait pour moi une tendre amitié. Je fus d'autant plus affectée de sa mort, que, le jour même qu'elle arriva, je l'avais vu le matin, et je devais passer avec lui la soirée. Une humeur douce, des manières prévenantes, un esprit éclairé, le rendaient cher à tous ceux qui le connaissaient.

Le docteur Francis, profitant de la connaissance que je lui avais fait faire, s'attacha à M. Fox, et encore plus à son commis. La mauvaise santé de lady Caroline l'empêchant de voir beaucoup de monde, le ministre ne tenait point de maison : le docteur, qui était un *bon vivant* (1), et qui préférait la table au bréviaire, trouvait à celle de M. Calcraft l'abondance qui ne lui déplaisait pas, et faisait cas du maître qui le recevait volontiers. J'observe, en passant, que ces messieurs ont l'un et l'autre payé leur protecteur de la plus noire ingratitude.

---

(1) Ces mots sont en français dans l'original.
(*Note du traducteur.*)

Pour dire la vérité, M. Fox n'a jamais éprouvé de reconnaissance de la part des gens qu'il a comblés de faveurs. Ce bon, ce grand homme avait, dans sa société particulière, le caractère le plus aimable. Excellent mari, père trop indulgent, il était le meilleur des maîtres, le plus tendre et le plus constant des amis. Tant de qualités ne purent le mettre à l'abri, ni des traits de la calomnie, ni de la perfidie des serpens qu'il nourrissait dans son sein.

Je ne peux m'empêcher de citer ici une particularité qui fera connaître quelle était sa tendresse pour son fils, celui qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans le monde politique. On devait abattre à Holland-house un mur pour la démolition duquel il était nécessaire d'employer de la poudre à canon. M. Fox avait promis à son fils Charles qu'on ferait devant lui cette explosion. Apprenant que les ouvriers avaient abattu le mur sans avertir l'enfant, il le fit reconstruire; et quand il fut bien achevé, il le fit sauter une seconde fois pour tenir parole à son fils. Il engagea, en même temps, toutes les personnes présentes à ne jamais manquer de parole à des enfans.

La légèreté avec laquelle on les trompe les accoutume à considérer leurs propres promesses comme aussi peu importantes que celles qu'ils voient habituellement enfreindre.

LETTRE LIII.

22 janvier 17 —.

On avait engagé M. Rich à remettre au théâtre la tragédie d'Alexandre, de Lee. Le rôle de ce héros semblait convenir aux moyens de Barry, qui pouvait y développer tous les avantages de sa personne. On pensa que les rôles de reines rivales seraient fort bien remplis par mistriss Woffington et par moi. Le temps n'avait fait qu'accroître l'ancienne animosité qu'avait conçue contre moi cette actrice; cette circonstance y fournit un nouvel aliment. J'avais chargé pendant l'été madame Montete, femme d'un coiffeur alors célèbre, qui partait pour Paris, de m'apporter deux vêtemens propres à la tragédie, et de choisir les plus élégans qu'il fût possible de trouver. J'ai déjà dit que le directeur m'allouait une certaine somme, à la charge de me pourvoir d'habillemens.

Mon ambassadrice devait s'adresser à ma-

dame Bonnefoi, la première marchande de modes du temps; celle-ci devait s'entendre avec madame Brillant, laquelle consulterait mademoiselle Dumesnil; elle avait ordre même de prendre l'avis de tous les gens de goût sur une affaire si importante. La remise d'Alexandre me fournit une belle occasion d'étaler ma magnificence dans le rôle de la princesse persanne (1).

Le goût et la richesse s'étaient concertés pour disposer ces deux parures, dont l'une était d'un jaune foncé. M. Rich avait acheté pour mistriss Woffington, qui faisait le rôle de Roxane, un habillement de la princesse douairière de Galles, très-frais et très-beau au jour. Mais comme il était de couleur de paille, il semblait, à la lumière, être d'un blanc sale, surtout quand à côté paraissait le jaune éclatant du mien. J'avais joint à cette robe jaune un manteau pourpre; cet heureux mélange lui donnait un nouveau lustre.

---

(1) Ces détails sont par eux-mêmes très-frivoles; mais ils peignent les mœurs, le goût, les usages; ils nous apprennent quel était alors l'empire de la France dans les arts de luxe, auxquels les nations modernes attachent une si grande importance. (*Note du traducteur.*)

Ainsi revêtue de toute ma pompe, j'entrai dans le foyer; ma rivale, à cet aspect, éprouva plus d'envie que n'en sentit peut-être la véritable Roxane pour la perte du héros de Macédoine. Furieuse, elle se leva, et venant à moi, me dit d'un air hautain : Je vous prie, madame, de ne plus porter ce costume dans la pièce que nous devons jouer ce soir.

La violence, vous le savez, n'obtient rien de moi; je le fis sentir à mistriss Woffington, qui, au lieu de commander, se réduisit à solliciter; je promis ce qu'elle désirait, et la pièce fut jouée tranquillement.

Mais le lendemain, je parus avec mon autre vêtement, plus riche, plus élégant encore que le premier. La colère de mistriss Woffington devint une véritable rage; elle témoigna si ouvertement son impatience, que le public s'en aperçut et exprima son mécontentement.

Je méprise la vengeance, mais je ne hais pas certaines représailles. Le jour suivant, je remis le vêtement jaune et pourpre; mistriss Woffington ne put plus se contenir; elle voulut interposer l'autorité de M. Rich, qui re-

fusa de se mêler de ce grand débat. Prête à crever de dépit, elle me dit que j'étais bien heureuse d'avoir un ministre pour fournir à mon extravagance en bijoux et en parures. Choquée d'un reproche injuste, je répondis avec aigreur que j'étais bien fâchée que la moitié de la ville ne suffît pas pour lui donner l'équivalent de ce que, selon son impertinente supposition, me donnait un ministre. Je m'enfuis après avoir dit ces mots, car j'aurais couru le risque de paraître dans la scène suivante avec des yeux noirs quoique la nature me les eût donnés bleus.

L'hiver suivant, M. Foote fit de cette aventure une petite pièce à sa manière, qu'il intitula : *La Querelle du Foyer*, ou *Bataille royale entre la Reine de Babylone et la fille de Darius* (1).

La pièce des Reines rivales fut bien se-

---

(1) On a vu que mistriss Woffington excellait dans le personnage de sir Henri Wildair. On prétend qu'un jour, sortant de la scène, et s'applaudissant au foyer du succès qu'elle avait eu dans ce rôle, elle dit : Je suis persuadée que la moitié du parterre m'a prise pour un homme. Que vous importe ? lui dit quelqu'un ; l'autre moitié sait bien le contraire. (*Note du traducteur.*)

condée par la perfection avec laquelle Barry joua le rôle du conquérant de la terre. Mais cette tragédie est écrite d'un style si boursouflé, que ni la beauté de mistriss Woffington, ni mes beaux costumes, ni tout le talent de Barry n'eussent produit beaucoup d'effet, si M. Rich n'eût déployé tout son génie dans l'entrée triomphale d'Alexandre à Babylone : ce fut réellement la plus belle cérémonie que j'eusse jamais vue ; et quoiqu'elle entraînât de très-grands frais, elle en dédommagea bien par les produits. Le directeur, en cette occasion, pouvait bien se dire que son succès était son ouvrage.

Je perdis à cette époque la société des deux miss Meredith, auxquelles m'unissait une longue et étroite intimité. L'une d'elles ayant reçu le conseil d'aller en France pour sa santé, sa sœur l'y accompagna, et elles m'engagèrent à les y suivre ; mais j'étais alors trop occupée pour m'absenter. Je sollicitais tous les officiers que je connaissais, de me charger de leur agence, et j'étais obligée de rester pour réclamer l'exécution de leur promesse, au moment de leur promotion.

J'avais obtenu, outre celle du général Brad-

dock, celles de sir John Mordaunt et du général Campbell (depuis duc d'Argyle); j'avais de plus la promesse du colonel Honeywood (depuis général), qui était sur les rangs pour avoir un régiment anglais. J'étais aussi alerte à me procurer ces agences, que M. Calcraft était soigneux à en remplir les devoirs.

Quant à mes intérêts, ils occupaient peu mon attention; je laissais le détail de mon ménage à mon cuisinier, que je croyais aussi honnête qu'habile. Nous avions du monde tous les jours à dîner et à souper, ce qui portait notre dépense au triple de ce que M. Calcraft m'avait alloué pour cet objet. Mais son affection pour moi ne paraissait éprouver aucune diminution, et je ne doutais point que, son revenu s'augmentant par mes soins, il ne payât avec plaisir des dettes contractées pour recevoir des personnes qui contribuaient à l'amélioration de sa fortune.

M. Fox dînait presque toujours avec nous, lady Caroline ne sortant guère de Holland-house. Le feu lord Kildare, qui était cet hiver à Londres, l'accompagnait pour l'ordinaire. Le marquis de Granby, le général Hervey, venaient ou déjeuner, ou dîner, ou

souper, quelquefois faire les trois repas. Il fallait à de pareils convives des mets recherchés, et je me piquais d'entendre à ordonner un menu aussi bien qu'aucun maître-d'hôtel de Londres.

Mon futur mari avait acheté une maison de campagne dans une jolie position, mais exposée à quelques inconvéniens; on l'appelle Hollwood-Hill; elle est située près de Bromley, dans le comté de Kent. M. Calcraft était sujet à avoir la goutte dans la tête; il parlait souvent de la mort, et il avait lieu de craindre cette maladie, dont sa mère était morte jeune. Dans ces momens, il disait qu'il se proposait de laisser cette maison à ma fille et à moi; en conséquence, je n'épargnais rien pour l'embellir. Ce qui m'attachait particulièrement à Hollwood, c'est que lord Tyrawley en avait jadis été le propriétaire.

Cette maison est voisine d'un bois de plusieurs centaines d'acres, dans lequel on déterre des renards, ce qui lui a donné son nom.

Quelques années avant que M. Calcraft l'achetât, elle avait été occupée par six particuliers attachés aux chasses de Cloydon; ces

messieurs y avaient ajouté des cuisines et des écuries dignes d'une plus grande habitation, car celle-ci était vieille et bâtie à l'antique. Elle n'avait pas été louée depuis quatre ans, et n'avait guère moins besoin d'être nettoyée que les écuries d'Augias; les bâtimens étaient remplis de vermine, et les jardins couverts de ronces.

Heureusement, la cave contenait un assortiment de bons vins, ce qui engagea le docteur Francis, curieux de pareils meubles, à m'aider de ses soins. Le général Campbell m'envoya un jardinier, et me fournit des arbustes et des plantes étrangères; il m'indiqua aussi la manière de disposer le terrain, qui ne contenait que onze acres. Je construisis dans le jardin une serre chaude, une glacière, un pavillon, etc. Tous ces travaux furent achevés dans l'espace de quatre mois.

Cette habitation est à quatre milles de Bromley, qui est le marché le plus proche; elle est placée sur une éminence, et domine sur une contrée à perte de vue. D'un côté, on aperçoit Londres à quinze milles de distance; de l'autre, on voit une vaste étendue de campagnes. La proximité de la capitale en

aisait malheureusement une sorte d'auberge, à cette petite différence près, qu'on ne pouvait pas le matin présenter la carte à ses hôtes. J'avais presque toujours avec moi deux ou trois femmes gaies avec décence, et spirituelles sans méchanceté; on peut croire que nous ne manquions pas d'hommes; les uns y venaient chercher notre société, d'autres y trouvaient avec plaisir le nectar qui avait servi d'attrait au docteur Francis.

L'année suivante, M. Calcraft prit une ferme voisine, qui suffit pour fournir la maison de denrées; mais dans le commencement, le docteur Belt fut mon pourvoyeur. Cet ecclésiastique demeurait dans un village appelé Caston, à environ un mille du bois; et comme il percevait ses dîmes en nature, il était en état de me fournir de volailles, et d'autres articles du même genre. M. Calcraft m'avait fait présent de six vaches d'Alderney, et d'un taureau; et comme il avait secrètement pris un intérêt dans le haras de M. Shaftoe, nous avions pour l'écurie nombre de serviteurs, ce qui n'était pas sans mérite dans un lieu si solitaire.

A la fin de l'été, je trouvai que j'avais dé-

pensé là six cents livres, quoique le général Campbell m'eût fait présent de toutes les plantes et de tous les arbustes nécessaires à mon jardin.

LETTRE LIV.

16 février 17 —.

Mon bénéfice, à la fin de l'hiver précédent, m'avait produit plus de onze cents livres. Je devais cet avantage à plusieurs causes. Devenue l'arbitre souveraine de la mode, j'en dictais les arrêts à toutes les personnes d'un certain rang.

Tel était, à cet égard, mon empire, qu'il n'y avait pas une femme du bon ton qui ne se crût obligée de me consulter sur un habit de fantaisie, ou sur le vêtement qu'elle devait mettre le jour de la naissance du roi. Les ambassadeurs étrangers avaient donné un bal masqué, le plus beau qu'on eût encore vu en Angleterre. Cette fête donna un grand travail à mon imagination : il me fallut varier les costumes des différens groupes de dames qui s'adressaient, tant à moi qu'à ma couturière. Si je les avais laissées faire, il se serait trouvé au bal cent Eltrudes. Lady Kildare et

lady Granby augmentèrent alors le nombre de mes protectrices. Pour reconnaître les services que j'avais rendus à plusieurs dames, en cette circonstance, elles mirent de l'intérêt à grossir le produit de mon bénéfice.

Le docteur Francis, par suite de ma recommandation auprès de M. Fox, avait été placé, et cette promotion avait fait du bruit; on en concluait qu'il était à propos de s'adresser à moi pour obtenir des emplois. Les militaires s'empressèrent de rechercher ma bienveillance, et crurent qu'un moyen sûr de l'acquérir, était d'honorer mon talent par un solide hommage. Lord Kildare, lord Granby, M. Fox et M. Digby, alors de retour en Angleterre, prirent chacun un billet de cent liv. Les trois derniers ont continué jusqu'à leur mort à me donner des preuves de leur munificence. Ces particularités expliquent l'étendue de mon bénéfice.

Je recevais, de plus, des présens des quatre parties de la terre. Enfin, je possédais tout ce qui flatte les hommes, tout ce qui excite leur envie: et pourtant, entourée de ce qui semble faire le bonheur, je n'étais pas heureuse. Comme l'inimitable Carlin, qui,

dit-on, pleurait sous le masque, pendant que son jeu faisait rire aux éclats les spectateurs ravis, le sourire était sur mes lèvres, mais le vide et l'ennui étaient dans mon cœur. Combien de fois, environnée de convives qui me supposaient toute la satisfaction que peuvent donner l'opulence et la gloire, ne me suis-je pas surprise déplorant mon sort, et enviant celui des solitaires, qui ne connaissent du monde ni les dangers, ni les plaisirs !

Ce mécontentement intérieur, joint aux fatigues de mon état, avait altéré ma santé. On me conseilla d'aller à Bristol passer quelques semaines, avant que les théâtres se rouvrissent. J'y allai accompagnée de la veuve Delany, qui était habituellement avec moi, et qui avait épousé un des commis de M. Calcraft, nommé Walker. En arrivant à Marlborough, comme nous entrions dans la cour du château, je vis accourir au-devant de moi M. Ryan, qui m'apprit que mon vieil ami, M. Quin, était dans la maison; il allait, ajouta-t-il, monter pour l'éveiller.

Il était huit heures du soir. Ces mots me firent craindre que M. Quin ne fût malade:

mais j'appris par M. Beard, qui était aussi de la partie, que mon respectable ami, la dernière fois qu'il avait été à Londres, y ayant été retenu plus long-temps par toutes ses connaissances, qu'il ne s'était proposé d'y rester, avait résolu de n'y plus retourner. Cependant, comme il ne voulait pas renoncer tout-à-fait à la société d'un petit nombre d'amis qu'il y conservait, il les avait engagés à venir tous les étés, le trouver chez Smith. Il était convenu qu'ils y resteraient jusqu'à ce qu'ils eussent bu une certaine quantité de vin. J'ai oublié la mesure ; mais quand M. Beard me le dit, il me sembla qu'ils devaient en avoir pour un an.

M. Quin vint bientôt me joindre dans le jardin. Chemin faisant il ordonna à Smith de préparer tout ce qu'il avait dans son garde-manger, et de faire acheter ce qu'il trouverait de meilleur dans la ville. Ses ordres furent très-bien exécutés. Mon voyage se trouvant ainsi retardé, nous nous mîmes à table à dix heures du soir, au nombre de vingt-six personnes, pour manger un dîner aussi copieux que celui de la réception d'un lord maire.

J'eus, avant que l'on servît, le plaisir de jouir de quelques instans de tète-à-tête avec M. Quin, à qui je racontai tout ce qui m'était arrivé depuis que je l'avais vu. Je retrouvai en lui cette amitié paternelle qu'il m'avait toujours témoignée, et je retirai de notre entretien cette consolation que me procurait toujours la conversation de ce respectable et excellent ami. A trois heures du matin, je demandai des chevaux pour continuer ma route, laissant ces enfans de Bacchus achever, non pas leur nocturne orgie, car il faisait le plus beau jour du monde, mais leur sacrifice du matin. Au génie se joint, pour l'ordinaire, un peu de bizarrerie; il dédaigne les règles, et ne s'asservit point à la tyrannie des usages.

En arrivant à Bristol, je reçus de ma femme de chambre une lettre qui m'apprenait que M. Calcraft avait une attaque de goutte dans la tête; ma fille avait la petite vérole, et ma mère, ayant imprudemment gardé l'enfant sur ses bras, avait contracté un mal dont M. Adair, le médecin, jugeait les symptômes dangereux. Je repris, à la hâte, le chemin que je venais de faire: pour le parcourir plus

rapidement, j'ajoutai deux chevaux à ma voiture.

Quand je repassai à Marlborough, il était deux heures après-midi. M. Quin n'était pas encore levé. Mon inquiétude ne me permettant point de m'arrêter, je le fis prier de rester couché, et pendant qu'on changeait mes chevaux, j'allai m'asseoir auprès de son lit, et causer quelques instans avec lui.

Ma compagne de voyage n'était guère moins impatiente que moi d'arriver à Londres; mais nous n'avions pas tout-à-fait les mêmes motifs. Incapable de déguisement, j'avais confié à mistriss Walker, qu'un seigneur riche et généreux faisait profession d'être mon adorateur. Elle en concluait qu'aussitôt que M. Calcraft serait mort, je formerais, avec cet amant, une liaison qui me mettrait à même d'être pour elle plus généreuse que je n'avais pu l'être jusqu'alors. Cet espoir promettait de la dédommager d'une perte qu'elle avait subie par sa faute. Après la mort de son premier mari, M. Delany, elle avait eu, quoique dans l'aisance, l'injustice de refuser des secours à sa belle-sœur, qui était dans le besoin. Celle-ci, irri-

tée, lui avait intenté un procès, par suite duquel mistriss Delany, qui venait de perdre le seul enfant qu'elle eût eu de son premier mari, avait été obligée de vendre une terre que celui-ci lui avait laissée. J'aurai occasion, par la suite, de vous reparler de mistriss Walker, ainsi que du lord sur lequel elle fondait ses espérances.

Je retrouvai heureusement à Londres moins de sujet d'alarmes que je ne l'avais craint. L'indisposition de ma mère n'avait point eu de suites, la goutte de M. Calcraft était le résultat de quelques intempérances de table; et quant à ma petite fille, M. Adair, qui en avait pris le plus grand soin, ne la croyait pas en danger.

Rien ne donne aux sentimens tendres autant d'activité, que la maladie de l'être qui nous est cher; il semble que les souffrances qu'il endure, le danger qu'il court, ajoutent à notre affection. Ainsi, du moins, l'ai-je toujours éprouvé: c'est ce qui faisait dire à ma chère miss Conway, que j'avais manqué ma vocation, et que j'aurais été la meilleure sœur de la charité qui eût jamais desservi un hôpital. Vous ne serez donc pas surprise des

alarmes que me causait la maladie d'une enfant qui m'était si chère; pour M. Calcraft, il semblait ne redouter que pour la beauté de sa fille les funestes effets de cette terrible maladie.

Loin d'avoir le même souci, j'eusse plutôt désiré qu'elle eût peu de ces dangereux attraits qu'on envie. Une triste expérience m'avait appris à déplorer ceux que j'avais reçus de la nature. Quoique, par un sentiment de devoir, je me conduisisse, envers M. Calcraft, avec tous les égards que comportait notre union, quoiqu'une absence de dix-huit mois eût effacé presque toute la tendresse que j'avais eue pour M. Metham, je ne songeais jamais sans amertume à ces misérables agrémens qui m'avaient jetée dans les bras d'un homme que je ne pouvais aimer.

Les peintres ont représenté l'amour monté sur un lion, et gouvernant, à son gré, le plus fier des animaux; mais personne ne s'est avisé de le peindre obéissant lui-même à un maître. Souverain du monde, il n'est jamais esclave, et il ne nous est pas plus permis de diriger ses traits, qu'il ne nous est possible

de les éviter. Il ne dépendait pas de moi d'aimer un homme dont l'ame n'était pas de la même trempe que la mienne. On peut feindre, dit-on; mais il est difficile de tromper : et serait-ce en ce genre que j'eusse voulu en faire l'essai, moi qui, fière de ma franchise, n'y renoncerais pas pour l'empire de la terre?

Puissiez-vous, ma chère, quand votre heure sera venue, car il en est une, ce semble, marquée pour l'amour comme pour la mort, puissiez-vous trouver dans l'homme auquel s'unira votre destinée, un cœur à l'unisson du vôtre; puissiez-vous ne jamais savoir, comme moi, ce que c'est que de donner sa main, et de ne pouvoir en même temps donner son cœur!

à la nouvelle Juliette de nombreux applaudissemens.

J'avais stipulé dans mon traité que j'aurais des appointemens plus forts qu'aucune actrice du théâtre auquel j'étais engagée. Une maladie empêchait mistriss Woffington de paraître cet hiver ; en conséquence, comme Barry avait exigé que sa protégée eût cinq cents livres, mon traitement fut porté à cinq cents guinées (1). J'y trouvais d'ailleurs l'avantage plus important d'être beaucoup moins occupée du théâtre, et de pouvoir employer mon temps à des études plus sérieuses, dont j'avais pris le goût depuis que j'avais eu le bonheur de connaître lady Anson.

Une affaire qui concernait mon frère le lieutenant O'Hara, fut l'occasion de cette connaissance. Le vaisseau sur lequel il était employé était en station à Gibraltar, dont, à cette époque, lord Tyrawley était gouverneur. Le jeune homme allait souvent à terre, et y était reçu avec les égards que comportait sa qualité de fils du commandant. Une

(1) La livre est de vingt schellings ; la guinée est de vingt-un. (*Note du traducteur.*)

bouffonnerie déplacée lui fit encourir la juste disgrâce de son père. Le vieillard, ancien et respectable militaire couvert de blessures qu'il avait reçues en différentes batailles, était resté boîteux. Un jour de bal, il traversait la salle d'assemblée : son fils, oubliant et le respect qu'il devait à son père, et celui que méritait une infirmité si glorieusement contractée, se mit à sautiller derrière lui en le contrefaisant, pour faire rire les spectateurs. Mylord le sut ou le remarqua : fier de ses blessures, il ne put jamais pardonner à son fils d'avoir tourné en ridicule un défaut qui attestait sa valeur.

Peu de temps après, le bâtiment que montait mon frère étant commandé pour une expédition soudaine, et le capitaine étant malade à terre, mon frère, comme premier lieutenant, prit le commandement. Dans sa croisière, il trouva un vaisseau ennemi très-supérieur en forces à celui qu'il montait : il se défendit avec courage, démâta son adversaire, et par son habileté sauva son navire. On parla beaucoup de cette affaire, qui lui fit un grand honneur. Le capitaine mourut de sa maladie ; mon frère se flattait avec raison qu'il

allait être nommé commandant d'un vaisseau que sa bravoure avait conservé; mais il fut trompé dans cet espoir. Lord Tyrawley ne pouvant oublier l'insulte qu'il avait reçue de lui, pria l'amiral d'empêcher que cette occasion servît à l'avancement de son fils.

Celui-ci apprit de l'amiral l'obstacle qui s'opposait à sa promotion. Furieux contre un père trop sévère et des chefs trop complaisans, il adressa aux lords de l'amirauté sa commission sous enveloppe, en les invitant *à en faire une offrande à la déesse Cloacine*. On craignit que, pour cette indignité, mon frère ne fût traduit à une cour martiale; mais les lords prenant en considération la contradiction qu'il avait éprouvée, et attribuant à son dépit sa grossièreté, se contentèrent de décider, par un arrêté, qu'il ne serait désormais jamais employé au service. Il se passa beaucoup de temps avant que je pusse le faire rétablir dans son rang; et malgré tout mon crédit cette faute l'empêcha, pendant plus de quatre ans, d'être fait capitaine.

Dans le cours des démarches que je faisais pour cet objet, je m'adressai à M. Yorke, un de mes plus constans admirateurs au

théâtre. Je désirais qu'il s'intéressât auprès de sa sœur lady Anson, en faveur de mon frère. Il m'offrit de me présenter à elle, pour que je pusse moi-même plaider ma cause. Ce fut ainsi que j'eus l'honneur de la connaître.

Cette dame était d'une mauvaise santé, sortait peu, et se livrait avec succès à l'étude des sciences. Elle m'engagea à la voir souvent; et comme, en général, nous prenons les goûts des personnes que nous admirons, je pris plaisir à l'étude de la philosophie. Bientôt je suivis des cours, je fréquentai l'observatoire de Flamstead, et j'acquis quelques notions d'astronomie. J'aurais passé de-là, peut-être, à d'autres connaissances; mais dégoûtée de la physique, par le supplice d'un chat que l'on tourmentait sous une machine pneumatique, je quittai les sciences pour la politique.

Je me mis à étudier le droit des gens: je lus Grotius, Puffendorf, tous les gros livres écrits sur cette matière. Je m'occupais de ces recherches, avec autant d'ardeur que si j'eusse dû être nommée ambassadrice vers l'une des premières cours de l'Europe. Lady Rochford, que je rencontrais souvent à Holland-

house (maison de M. Fox, connu depuis sous le nom de lord Holland), facilita mes progrès. Elle avait un esprit supérieur, perfectionné par une excellente éducation, et ses grandes connaissances avaient été très-utiles au lord Rochford, dans les ambassades qu'il avait remplies en deux grandes cours. Quoique sa position et la considération due à ses talens lui donnassent droit aux plus grands égards, elle avait le bon esprit de s'élever au-dessus des formes, et s'était fait son étiquette. Comme je ne m'étais pas pressée d'accepter l'invitation qu'elle m'avait faite de l'aller voir, elle vint chez moi la première. Je dus à cette prévenance l'occasion de jouir de sa conversation, l'une des plus intéressantes que j'aie jamais entendues.

Je jouai peu cet hiver, parce que Barry, pour faire paraître souvent miss Nossiter, remit au théâtre plusieurs pièces anciennes, et s'en procura une nouvelle. Il était obligé de prendre cette mesure, parce que les rôles, comme je l'ai déjà dit, appartenaient alors aux acteurs. On se faisait au théâtre une règle invariable de ne point enfreindre un si ancien usage. La pièce nouvelle fut annoncée; l'au-

teur s'appelait, je crois, Mac Namara; cette merveilleuse tragédie portait, ce me semble, le nom de Philoclié.

Le jour de la première représentation, j'avais été chez M. Rich, dans l'intention d'aller la voir avec quelqu'un de sa famille : je ne sais quelle circonstance nous empêcha d'exécuter notre projet. Vers huit heures, nous fûmes surpris d'entendre sortir du théâtre de grands cris, suivis de prodigieux éclats de rire. Curieux de savoir ce qui pouvait exciter tant de gaieté dans une pièce tragique, nous entrâmes dans la salle. Sur la scène était l'héroïne, avec une autre femme, et nous apprîmes que c'était le huit ou neuvième personnage qui était sorti pour être décapité, et qui ensuite était rentré avec sa tête sur les épaules. Cette bizarrerie avait au moins le mérite de la nouveauté; mais elle ne put sauver la pièce.

Busiris, que Barry avait remise au théâtre, n'eut guère plus de succès. L'entrepreneur, avec plus de frais qu'à l'ordinaire, fit cette année une plus mauvaise recette qu'aucune dont je me souvienne.

Chaque année mon bénéfice devenait plus

lucratif. J'étais si habituée aux faveurs du public, que j'en recevais le tribut avec autant d'indifférence que la princesse, dans la Reine indienne de Dryden, reçoit le laurier de son amant. La mode semblait m'avoir choisie pour sa favorite; mais ce qui me flattait plus que son aveugle suffrage, c'était de voir ma société recherchée par un Doddington, un Littleton, un Williams, un Mallet : je pourrais ajouter à cette liste l'Aristophane moderne, et presque tous les beaux esprits du temps. Des femmes du premier rang, modèles de conduite et de vertu, m'avaient admise à leur intimité. J'étais l'amie des dames Powerscout, Dillon, Tyrawley; j'allais souvent les voir; et quoique ma position dans le monde, quand même j'eusse été mariée, ne m'eût pas dû faire espérer qu'elles me traitassent avec tant d'égard, elles me rendaient exactement mes visites, et acceptaient mes invitations. Ainsi faisait aussi la comtesse de Rochford, dont je vous ai parlé.

Le public me jugeait d'après ce concours de circonstances flatteuses, que je devais plus au hasard qu'à mon mérite, et il me supposait autant de qualités essentielles, que la mode

m'en reconnaissait de frivoles. Je ne prenais pas la peine de le détromper; l'erreur se soutenait; et si l'on ne m'accordait pas un esprit du premier ordre, on me croyait du moins une personne très-intelligente : c'était l'opinion reçue, et j'étais trop aimée alors pour que personne s'avisât de la contredire. Le monde nous apprécie sur ce qui nous entoure : tant que la fortune nous sourit, nos moindres avantages sont regardés comme des perfections, nos moindres paroles ont un sens exquis : un nuage a-t-il obscurci l'éclat qui nous environnait, les mêmes gens qui applaudissaient à nos sottises, blâmeront ce que nous aurons dit de plus raisonnable.

M. Fox continuait de remplir le ministère de la guerre avec l'approbation générale. Prompt à accorder ce qui pouvait s'obtenir, il ne l'était pas moins à refuser ce qu'il ne devait pas faire. Il empêchait ainsi les solliciteurs de se livrer à de vaines espérances, et ne cherchait jamais à les tromper par des promesses mensongères.

Les agences de M. Calcraft se multipliaient; mes occupations et ma société augmentaient dans la même proportion. Je mettais tant

de zèle à servir ses intérêts, que je m'en occupais quelquefois au péril de ma vie. On me parla un soir fort tard d'une promotion qui allait se faire; sortant sur-le-champ de mon lit, où j'étais retenue par une indisposition, je m'habillai, et j'allai à un bal masqué à la salle de Haymarket, pour y trouver deux personnes auxquelles je voulais rappeler leurs promesses. L'une était le colonel Lascelles, et l'autre le général Honeywood : ils se souvinrent de m'avoir promis, et je réussis dans ma démarche ; mais la fatigue qu'elle m'avait occasionée, me retint au lit pendant quinze jours.

L'augmentation des affaires de M. Calcraft l'obligea de prendre une maison beaucoup plus grande que celle que nous occupions alors. Comme on voulait l'avoir élégante, commode, et dans le quartier des bureaux publics, on prit l'été pour en faire l'acquisition. Quant à moi, je ne voulus point me mêler de cette affaire. Je me trouvais endettée de près de 1200 liv., et je déclarai que je ne tiendrais plus la maison. Pour faire cesser l'habitude que j'en avais prise, je résolus d'aller faire un voyage sur le conti-

nent. Je me proposais d'y voir mon amie miss Meredith, dont la santé était très-menaçante. Je voulais aussi remercier en personne madame Brillant, de toutes les politesses que j'en avais reçues.

M. Calcraft se persuadait alors que j'étais devenue un peu moins insensible à son mérite, et, par une disposition naturelle à son sexe, sitôt qu'il crut avoir fait cette découverte, il commença à devenir lui-même plus indifférent. Il montrait même du penchant pour une dame de vertu facile, nommée Lucy Cooper. Il consentit donc, sans peine, à mon voyage en France, et nous nous séparâmes, sans beaucoup de regrets de part ni d'autre.

Le premier endroit que j'allai voir, en arrivant à Boulogne, fut le couvent des Ursulines, où j'avais passé de si heureux jours dans mon enfance, et dont j'avais si souvent regretté d'être sortie. J'y fus reçue avec autant de plaisir que je m'y présentais. J'avais toujours entretenu quelque correspondance avec les dames de la maison, et je n'en étais pas tout-à-fait oubliée. Je restai là quatre jours, que j'employai à causer avec les saintes sœurs

et à remplir des devoirs, dont ma première éducation me faisait trouver l'accomplissement facile.

De-là, je me rendis à Paris, où je fus introduite chez la célèbre *Dumesnil.* Mademoiselle *Clairon* et *Le Kain* étaient alors en prison, pour avoir refusé de jouer. Je me félicitai d'être née dans un pays où les lois m'auraient protégée contre une détention arbitraire.

Je reçus une invitation très-pressante d'aller à *Ferney*, où se trouvait alors le marquis de Verneuil. Le temps ne me permettait pas de l'accepter, et de jouir d'une satisfaction après laquelle je soupirais depuis long-temps. Je m'en excusai, en m'engageant à y aller l'été suivant. J'annonçai l'époque de mon retour du midi : c'était à peu près celle où le marquis de Verneuil devait revenir à Paris.

A mon arrivée à Toulouse, lieu qu'habitaient mes belles amies miss *Merediths*, j'eus la douleur d'apprendre que l'aînée, qui avait paru quitter l'Angleterre en bonne santé, était morte depuis quelques jours. Je craignais les suites de cet événement pour sa sœur, dont la maladie avait occasioné leur voyage en France. Mais, quinze jours après, elle se

trouva assez forte pour retourner avec moi à Paris, dont les plaisirs firent diversion à sa douleur, et rétablirent son tempérament. Grâce à la gaieté inépuisable du marquis de Verneuil, aux excursions dans les environs, aux petits soupers, qui se succédaient, les trois semaines de notre séjour à Paris s'écoulèrent avec rapidité. Tel fut mon voyage de France, qui suspendit le sentiment de mes peines, et laissa à M. Calcraft le temps de choisir une maison.

De retour en Angleterre, je descendis dans la rue *du Parlement,* à notre hôtel, car c'en était réellement un, en comparaison de notre demeure de *Brewer-street.* M. Calcraft avait pour lors quatorze ou quinze commis, ce qui portait notre maison à plus de trente personnes. Il avait pris un maître-d'hôtel estimé, nommé Quince, qui avait demeuré chez M. Pelham jusqu'à sa mort. Il consentit à passer deux mille cinq cents livres par an pour la table, ce qui, joint au produit de la ferme et aux présens que je recevais, suffisait pour soutenir, à cet égard, notre nouvelle magnificence.

D'après cet arrangement dispendieux, je

ne doutais pas que M. Calcraft ne consentît volontiers à payer une bagatelle, comme celle de douze cents livres, montant des dettes que j'avais contractées pour les dépenses qui nous étaient communes. Mon amie miss Meredith m'avait mise en état de payer celles que mes emplettes de France m'avaient coûtées. Au départ des deux sœurs pour le continent, leur banquier sir Joseph Hankey, leur avait donné un crédit illimité sur une maison de Toulouse, et l'aînée ayant laissé toute sa fortune à la cadette, mon amie avait à sa disposition plus de vingt mille livres. La somme que je lui emprutai, montait à six cents livres.

LETTRE LVI.

9 mars 17 —.

A L'OUVERTURE de la saison du théâtre, j'appris que Barry, mécontent de ce que M. Rich n'avait pas jugé à propos de satisfaire à ses demandes exorbitantes en faveur de miss Nossiter, s'était déterminé à passer en Irlande. M. Shéridan était engagé pour quelques représentations. Je n'étais pas très-bien avec lui, et pour plus d'une raison. Je ne pouvais lui pardonner de m'avoir fait payer les billets que j'avais donnés de son aveu pendant que nous étions à Dublin, et encore moins de m'avoir offert une somme d'argent pour faire donner, par M. Calcraft, à un de ses amis, une agence en Irlande. Si la délicatesse que j'ai toujours montrée dans ces sortes d'occasions était plus générale, les places seraient moins souvent la proie de l'ignorance et de l'incapacité, à l'exclusion du mérite.

Prévoyant peu d'occasions pour moi d'être employée au théâtre, je pressai M. Rich de me rendre mon engagement, qui portait que j'aurais le choix des rôles dans toutes les pièces qui pourraient être jouées sur son théâtre, mais il s'y refusa. Il avait engagé pour cet hiver un M. Sparks, acteur d'un grand talent, mais dont le principal mérite était une gaieté féconde en saillie, qui faisait rechercher sa société.

On monta de bonne heure *the Distressed Mother*. J'arrivais un peu tard, contre ma coutume, à la répétition, et je trouvai que mistriss Woffington répétait le rôle d'Andromaque. Je me plaignis; ma compagne, venant à moi, me dit que ma jeunesse et mon élégance convenaient mieux au rôle d'Hermione, et que d'ailleurs ce serait pour moi une belle occasion de montrer les belles choses que j'avais apportées de Paris. Sans daigner répondre à cette insulte de ma rivale, j'envoyai chez M. Rich, pour l'instruire de ce qui se passait. Le directeur n'hésita pas à me rétablir dans mon emploi; mistriss Woffington, à son grand regret, fut obligée de paraître dans le rôle d'Hermione; et, ce qu'il y eut de plus morti-

fiant, avec des habits qui n'étaient pas même propres.

Bientôt après, on remit OEdipe. Mistriss Woffington, à raison de sa figure, eut le rôle de l'héroïne, et je pris celui d'une jeune princesse. Mais, le soir même de la représentation, saisie d'horreur et d'effroi à la vue de l'ombre de Laïus, malgré ma longue habitude de la scène, je m'évanouis; on m'emporta sans connaissance. J'appris ensuite que le public, presque aussi frappé de terreur que moi-même, s'était retiré en laissant OEdipe et Jocaste dans leur triste tête-à-tête.

Phèdre et Hippolyte n'eut pas plus de succès. La maladie due au saisissement dont je viens de parler dura long-temps, et ne me permit pas de jouer beaucoup jusqu'à l'époque des bénéfices, où j'eus de fréquentes occasions de paraître.

Après avoir reçu les émolumens de mon bénéfice, je me proposai de liquider mes dettes; dans cette vue, je montrai à M. Calcraft les mémoires qui n'avaient pas été soldés avant de quitter Brewer-street, et qui se trouvaient monter à plus de treize cents

livres. Il les prit, les parcourut froidement, et me déclara nettement qu'il ne les paierait pas. Ses dépenses, dit-il, étaient très-fortes, mon revenu très-considérable; avec de l'économie, il aurait dû suffire pour soutenir une si petite maison, joint aux quatre cents livres par an qu'il avait allouées pour cet objet. Qu'avais-je fait des mille livres en billets de banque que j'avais reçues à l'époque de ma rupture avec M. Metham? c'était lui, m'avoua-t-il alors, qui me les avait données, ainsi que les cinquante livres qui avaient servi à payer mes chevaux au retour de Tunbridge. Je fus confondue d'un refus si positif : je m'étais toujours flattée qu'il paierait ces dettes, ainsi que les six cents livres empruntées à miss Meredith.

Revenue de ma première surprise, je me levai pour quitter la chambre; mais il me retint, dans la crainte que je ne sortisse de la maison; ce que je n'eusse pas manqué de faire, tant sa bassesse le rendait méprisable à mes yeux. J'avoue pourtant qu'au milieu du chagrin que me causait la conduite de M. Calcraft, j'éprouvai un vrai plaisir en apprenant que je n'étais pas redevable des mille

livres au lord que je soupçonnais, et qui avait paru se croire en droit de me faire la cour depuis ma séparation d'avec M. Metham.

M. Calcraft, après m'avoir retenue, finit par me dire que si je pouvais jamais le convaincre que je connusse le prix de l'argent, il me donnerait autant de mille livres que je lui en demandais de cents. Fatiguée de ces débats pécuniaires, et ne le jugeant plus désormais digne que d'un souverain mépris, je lui répondis que j'abandonnais volontiers ce mérite à des misérables comme lui, qui n'en avaient point d'autre. A ces mots, il tira son porte-feuille, et déposa sur la table trois cents livres et quelques guinées, qui, jointes aux mille cinquante déjà reçues, formaient le montant des mémoires réclamés. Il descendit ensuite tranquillement à son bureau, où sans doute il fit son oraison à Mammone, dont la faveur devait un jour le mettre en état d'acheter un titre, ou de jouer un rôle dans la chambre des communes.

Je m'étais à peine remise de l'agitation que m'avait causée cette ridicule scène, qu'une personne qui s'était présentée plu-

sieurs fois, demanda à me parler; j'ordonnai de l'introduire ; c'était une grande femme maigre, pâle, abattue, dont chaque trait exprimait l'affliction. Cependant, à travers cette détresse, perçait quelque chose qui semblait dire qu'elle avait joui d'un sort moins rigoureux. Je la fis asseoir ; je lui demandai ce qui me procurait sa visite ; elle m'apprit qu'ayant perdu l'usage de la main, elle avait été obligée d'emprunter un secours étranger pour m'écrire.

Comme je la pressais de prendre une tasse de chocolat, elle me pria de lui permettre de me parler en particulier ; aussitôt ma femme de chambre sortit, et l'inconnue, ouvrant le vêtement décent qui la couvrait, offrit à mes regards un spectacle de misère au-dessus de toute expression.

Elle était la veuve de sir James Lindsay, qui, premier lieutenant d'un vaisseau de ligne, avait été emporté d'un coup de canon dans une action. Son union avec lui ayant été l'effet de l'amour plutôt que de la prudence, le père de son mari ne lui avait, à sa mort, laissé qu'un très-petit bien, avec un titre plus onéreux qu'utile.

De ses cinq enfans, son fils aîné avait été pris par son oncle, négociant distingué, qui promettait de le soutenir. La plus âgée de ses filles, pendant une des couches de sa mère, était tombée d'une fenêtre, par la négligence d'une servante, et s'était cassé la jambe. Il avait fallu en venir à l'amputation; l'enfant était restée boiteuse. Mère affligée, plus malheureuse épouse en apprenant la mort de son mari, elle était accouchée avant terme d'un garçon qui avait déjà quatre ans, mais qui menaçait d'être idiot pour le reste de sa vie.

Ces chagrins accumulés avaient ruiné sa santé, et lui avaient ôté l'usage de ses membres. Insensiblement elle l'avait recouvré, excepté celui de ses mains, qui lui auraient été bien nécessaires pour l'entretien de sa petite famille, car quinze livres par an, mal payées, pouvaient à peine suffire à son loyer. Obligée de vendre ses meubles et effets pièce à pièce, elle avait emprunté le chapeau et le mantelet qu'elle avait sur elle, seule partie de son habillement qui ne tombât point en lambeaux. Elle finit par dire que la réputation d'humanité dont je jouissais l'avait enhar-

die à venir elle-même solliciter ma compassion.

L'argent que M. Calcraft m'avait laissé était encore sur ma toilette, je lui donnai les guinées: c'était peu de chose, mais la somme étant fort au-dessus de ses espérances, la pauvre femme fut prête à s'évanouir de joie. Elle commençait à peine à balbutier quelques mots de reconnaissance, quand M. Fox entra; je lui parus si affectée qu'il fut sur le point de se retirer. Je courus à lui, et lui prenant la main: O mon cher Monsieur! m'écriai-je, vous venez bien à propos. Je n'avais jamais pris cette liberté avec lui, et comme je lui pressais vivement la main, il imagina, surtout à la vue de l'extrême agitation où j'étais, que c'était l'effet de quelqu'événement important, et me demanda en quoi il pouvait m'obliger. Je lui répétai l'histoire touchante que je venais d'entendre, en lui serrant de nouveau la main sans m'en apercevoir.

Mes larmes coulaient, et plaidaient plus éloquemment la cause de ma protégée que n'auraient pu faire de longs discours. Avec un regard où se peignait l'humanité, le digne

homme dont j'invoquais la sensibilité s'adressa à l'infortunée, prit part à ses malheurs, et lui dit, en la consolant , qu'il verrait ce qu'il pourrait faire pour elle. Ensuite, tirant son porte-feuille , il lui donna un billet de banque ; je n'en vis pas la valeur, mais j'ai su depuis qu'il était de cinquante livres sterling. La pauvre dame, accablée du poids de sa reconnaissance , tomba aux genoux de M. Fox. L'expression de ses regards nous témoigna énergiquement sa gratitude ; mais sa langue lui refusant son secours, elle prit congé sans pouvoir proférer une syllabe.

Il était temps qu'elle quittât l'appartement : ma sensibilité était excitée à un si haut point, que mon état en était devenu pénible. Pour M. Fox, il s'approcha de la fenêtre, et l'usage qu'il fit de son mouchoir me prouva que ses yeux étaient d'accord avec les émotions bienfaisantes de son cœur.

Au mois de mars suivant, j'eus la satisfaction d'apprendre de mistriss Lindsay, que ses quatre enfans étaient placés sur la liste des secours, à raison de dix livres chacun par an ; et qu'en considération des services et de la mort glorieuse de son mari , le roi

lui accordait une addition annuelle de cinquante livres à sa pension.

Elle ajouta que la mort venait de terminer les souffrances de sa fille aînée, et que le garçon dont l'état d'idiotisme l'avait inquiétée était devenu, à sa grande consolation, aussi intelligent qu'aucun enfant de son âge. Elle regrettait beaucoup qu'il ne fût pas à la maison pour me remercier; mais ajouta-t-elle, nous prions soir et matin pour vous et pour notre digne bienfaiteur. Au moment même que je lui disais adieu, le petit garçon entra, et me reconnut, apparemment d'après le portrait que sa mère lui avait fait; car il courut vers moi, se mit à genoux avec grâce, et me baisa la main. Je le relevai, le pris dans mes bras, le caressai, et priai sa mère de me l'amener de temps en temps. Jamais je n'avais été plus heureuse qu'en devenant l'instrument dont la Providence se servait pour sauver cette intéressante famille; et M. Fox trouva sans doute la même récompense dans son cœur.

LETTRE LVII.

21 mars 17 —.

PENDANT que la scène décrite dans ma dernière lettre se passait dans mon cabinet de toilette, M. Fox, qui avait un œil d'aigle, aperçut le rôle d'Alzire sur ma table. Je vis qu'il désirait de m'en parler ; mais la compagnie, qui survint presque aussitôt après le départ de mistriss Lindsay, ne lui permit pas d'en trouver l'occasion. Quelqu'un avait, à ma demande, changé plusieurs passages dans la tragédie que je me proposais de joüer pour mon bénéfice, et où lui-même devait jouer le rôle de Zamore. Il avait des talens pour la scène, mais il était meilleur critique qu'acteur ; il a quitté depuis le théâtre pour le barreau, où il s'est fait de la réputation (1).

Lorsque le secrétaire de la guerre vint dîner, il y avait compagnie au salon : impatient de

(1) M. Murphy.

me parler au sujet de ce rôle d'Alzire, il me pria de lui permettre de m'accompagner un moment dans la pièce voisine. M. Calcraft, informé que M. Fox avait déjà passé quelque temps le matin dans mon cabinet de toilette, ne douta pas que je me fusse plainte à lui, et que je l'eusse instruit de la nature de nos liaisons; c'était ce qu'il redoutait le plus au monde, et ses soupçons lui parurent confirmés lorsqu'il vit le ministre rentrer sans moi, d'un air assez mécontent. Lorsque les dames quittèrent la table, ses inquiétudes redoublèrent en voyant M. Fox me retenir par la main, et en l'entendant me dire : « Je vous prie de vouloir bien y faire attention. » A quoi je répondis : « Je n'y manquerai pas. »

Le mépris que j'avais témoigné le matin à M. Calcraft l'avait vivement alarmé. Ce n'était pas le regret de m'avoir trompée qui l'agitait ; ce n'étaient ni le remords, ni l'humanité; il craignait d'être démasqué, de se voir en butte aux censures du monde, et de perdre sa réputation. Mais le temps n'était pas encore venu, et ce ne fut que longtemps après que sa cruelle duplicité fut découverte.

Son insolence et sa bassesse me l'avaient rendu méprisable, quoique je ne fusse pas encore parvenue à le haïr comme je le hais à présent. Sa passion pour l'argent croissait chaque jour; et la rapidité de sa fortune lui donnait un air d'importance qui le rendait ridicule, même aux yeux de ses domestiques. Il possédait pourtant, à un degré éminent, deux qualités nécessaires à l'acquisition et à la conservation d'une grande fortune: l'une était l'art de tenir un livre de comptes; l'autre, un jugement profond sur l'âge et le terroir des vins. Il était grand connaisseur en ce genre; et comme l'envie de faire sa cour à son patron, et ses liaisons avec moi, amenaient bonne compagnie à sa table, il avait là de brillantes occasions de déployer sa profonde érudition.

Aussitôt que j'eus quitté la salle à manger, lord Melcomb plaisanta son ami, M. Fox, sur la petite familiarité qu'il avait remarquée entre nous. Comme il ne se trouvait en ce moment que des personnes de confiance, M. Fox répondit que ce qu'il m'avait dit avait trait à quelque chose qui les intéressait tous. Il ajouta qu'ayant des raisons de croire que je connais-

sais l'auteur d'un morceau inséré dans les papiers publics, parodie très-ingénieuse, très-caustique, annonçant un fonds d'instruction politique, et dont le gouvernement avait en vain tenté de découvrir la source, il avait essayé de m'amener à le lui nommer. Ce qui avait, dit-il, excité ses soupçons, étaient des papiers qui se trouvaient sur ma toilette, et sur lesquels il avait jeté les yeux par hasard.

M. Calcraft, délivré de ses alarmes par cette explication, envoya, d'un ton de maître, chercher le rôle d'Alzire, qui avait fait naître les soupçons de M. Fox; mais je refusai absolument de le livrer, ignorant si ce ne serait pas faire tort à l'auteur. Mon refus blessa son orgueil; mais sa seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la première. L'entremise du chapelain ne me trouva pas moins inexorable, et je ne cédai que lorsque je fus bien assurée que ma complaisance ne pouvait avoir aucune suite fâcheuse pour mon ami. Cependant l'anxiété de M. Calcraft n'avait pas échappé aux yeux clairvoyans de son patron. Le docteur Francis, qui était dans mes intérêts, l'attribua à la jalousie. Mais le

reste de la compagnie crut y démêler une cause plus importante, et bientôt après M. Fox saisit l'occasion de m'entretenir sur ce sujet.

Nos succès dramatiques ne furent pas cette année plus brillans que la précédente. Miss Nossiter était de retour d'Irlande, où elle n'avait eu que des dégoûts, moins à cause du peu de talens qu'elle avait montré, qu'à raison de l'attachement que l'on supposait à Barry pour elle, la femme de cet acteur étant une des plus estimables personnes de son sexe. A son retour, elle s'engagea à Covent-Garden. La mauvaise santé de mistriss Woffington ne lui permit pas de jouer cette saison. M. Smith et M. Ross n'étaient pas des acteurs transcendans; le premier n'était pas encore aussi habile qu'il l'est devenu depuis.

Ma partialité pour miss Nossiter établit bientôt entre nous deux une grande intimité. Malheureuse par son imprudent attachement, cette jeune personne était infiniment plus agréable dans un salon que sur le théâtre. Elle était douce et aimable; et quand elle pouvait un moment oublier ce qui lui déchirait le cœur, sa conversation était vive et pleine de

saillies. Miss Meredith, devenue ma compagne, était enchantée de la voir, ce qui l'amenait souvent chez moi.

M. Rich, fatigué des mauvaises chambrées qui se succédaient, dues aux pièces qu'on jouait alors, entreprit de faire revivre la *Prophétesse*, de Beaumont et Fletcher. Son motif déterminant était qu'il pouvait y introduire beaucoup de machines, ce qui, comme on sait, était son grand cheval de bataille. Il imagina, entr'autres raretés, d'y faire paraître nombre de chaises dansantes.

Je ne fus pas fâchée de n'avoir pas à figurer dans cette pièce, d'après l'occupation que j'avais chez moi. L'agence de M. Calcraft avait pris une si grande extension, qu'il ne pouvait plus transcrire toutes ses lettres particulières. Comme j'écrivais fort vite, je me trouvai honorée de l'emploi de copiste du secrétaire de la guerre et de son commis.

Ce nouveau travail me donna plus d'occasion d'être seule avec M. Fox, que je n'en avais eu jusqu'alors. Un soir que nous étions tête à tête, il ramena la conversation sur les circonstances du jour où il avait trouvé mistriss Lindsay chez moi. Il avait observé l'em-

barras de M. Calcraft, ainsi que les billets de banque placés près du rôle qui avait attiré ses regards. Ces particularités avaient excité sa curiosité : il n'ignorait pas que ma bonne Cliffort était la trésorière de mes petits fonds, à l'exception des émolumens que je retirais du théâtre.

Je l'informai de tout ce qui s'était passé ce jour-là entre M. Calcraft et moi, aussi fidèlement que ma mémoire put me le permettre. A peine avais-je fini mon récit, qu'il me témoigna sa surprise de ce que M. Calcraft ne me reconnaissait pas publiquement pour sa femme. Un éclat de tonnerre ne m'aurait pas porté un coup plus terrible; la parole expira sur mes lèvres, et je fondis en larmes. Quand je fus un peu remise, je lui demandai s'il n'avait pas été, et s'il n'était pas encore un obstacle à cette union? Il m'assura le contraire, et ajouta qu'il avait toujours cru, ainsi que lady Caroline, que nous étions réellement mariés; sur quoi je lui racontai tout ce qui s'était passé chez M. Gansel. A ce récit, il parut aussi confondu que je l'avais été moi-même. Il me conseilla, cependant, de ne rien laisser transpirer de notre conversation; je

devais prendre patience, éviter un éclat qui pourrait avoir dans ma situation de fâcheuses suites (j'étais grosse alors); il finit par m'assurer que, comme on lui avait fait à son insu jouer un rôle dans cette affaire, il pourrait un jour en prendre un de lui-même.

Je témoignai à M. Fox toute ma reconnaissance de l'intérêt qu'il me marquait, et promis de me guider par ses conseils, dans un point si délicat. Quant à M. Calcraft, l'indifférence que j'avais eue pour lui jusqu'alors fit place à l'indignation. Je méprisais sa bassesse; sa duplicité me fit horreur. Nous eûmes heureusement peu d'occasion d'en venir à une explication; son temps était pris par les affaires, et le mien par mon nouvel emploi et par la société. Mais quelle que fût mon antipathie pour lui, je ne montrai pas moins de zèle à le seconder dans ses occupations.

A cette époque, la popularité de M. Fox, surtout depuis son opposition à l'acte de mariage, était arrivée à un si haut degré, que sa voiture fut plusieurs jours de suite traînée par le peuple, depuis le parlement jusque dans Conduit-street. M. Grierson, curé de M. Wilkinson, fut la première, et je crois la seule

victime des dispositions peu sages de cet acte, qui a eu les plus funestes effets sur la société; car c'est aux obstacles qu'il a semés autour des autels de l'hyménée, qu'on peut attribuer le nombre scandaleux d'infortunées qui infestent les rues de cette métropole.

M. Grierson avait violé cette loi en mariant M. Vernon, le chanteur, à miss Poiter, la danseuse, infraction qui le conduisit à Newgate, et le fit condamner à la déportation. Un soir M. Ridout vint nous voir, et nous apprit qu'ayant été en prison voir cet ecclésiastique, il l'avait trouvé confondu avec les derniers des hommes, et privé même du strict nécessaire. Ce récit émut ma sensibilité; je résolus de faire les derniers efforts pour venir au secours de cet infortuné. A cet effet, je commençai par prier M. Ridout de retourner sur ses pas, de conjurer en mon nom M. Alkerman de prendre le vieillard sous sa protection, et de le placer dans une situation aussi commode que sa détention pourrait le permettre. M. Alkerman se prêta, de la meilleure grâce du monde, à ce que je désirais, ce dont je lui ai toujours su gré, retira le prisonnier dans sa maison, lui donna sa table,

et prit de lui le plus grand soin, jusqu'au moment de son départ. En même temps, nous lui recueillîmes une somme assez forte, et M. Fox lui donna des lettres qui lui assuraient un bénéfice, quand il serait arrivé à sa destination. Mais le pauvre vieillard avait trop souffert pour tirer aucun fruit de ces bontés de M. Fox : les chagrins, les fatigues du voyage mirent un terme à ses malheurs et à son existence, avant qu'il eût touché la côte d'Amérique.

LETTRE LVIII.

30 mars 17 —.

PENDANT qu'on montait la pièce de la Prophétesse, il arriva un incident ridicule, mais qui peint trop bien l'absurdité du temps où j'ai vécu pour que je le passe sous silence. M. Ross me fit l'honneur de me consulter sur le costume d'un empereur romain. Je lui donnai mes idées, et entr'autres avis, je lui recommandai d'avoir une perruque qui ressemblât, autant qu'il serait possible, à la chevelure naturelle. M. Rich, me dit-il, avait pensé qu'elle devait être à larges faces. Je ne pus m'empêcher de sourire; mais prenant un air grave: En ce cas, répliquai-je, prenez-la le plus étoffée que vous pourrez; et pour faire encore plus d'effet, à votre place je mettrais un panier sous ma tunique.

Le sérieux avec lequel je lui débitai ces folies, trompa mon héros; il me quitta, résolu

à se conformer à mes avis. Quand il parut ainsi affublé, ce fut la figure la plus grotesque que l'on eût jamais vue sur le théâtre : le brouhaha ne finissait pas; mais personne ne jouit de cette scène ridicule, plus que moi, à qui le public en avait, sans le savoir, l'obligation. Elle eut au moins le bon effet de faire tomber un des usages les plus absurdes qui se fussent jamais introduits sur le théâtre anglais, celui de costumer les héros grecs et romains en perruques in-folio.

Ce fait me rappelle un usage de la même force, qui n'est pas rare sur la scène française : je me souviens d'y avoir vu Le Kain, dans le rôle d'Oreste, roulant entre ses mains, au lieu de casque, un petit chapeau garni de plumes à l'espagnole, pendant que le reste de son costume était grec.

Mon bénéfice fut cette année aussi brillant qu'à l'ordinaire, et extrêmement lucratif; mais Alzire offrait trop peu d'incidens et trop de déclamation pour être fort au goût d'un public anglais. Les pièces qu'on jouait n'étant pas dans mon emploi, je ne fus pas très-occupée au théâtre pendant cette saison. Cette inaction était d'ailleurs peu désagréable

pour moi, et je ne m'en trouvai que plus heureuse.

L'été suivant notre société de Hollwood fut si nombreuse, qu'elle me devint réellement pénible. J'avais, quelque temps auparavant, fait à lord Granby présent d'un fort beau cheval, que lord Tyrawley m'avait envoyé de Gibraltar; c'était un arabe, d'une vitesse extraordinaire et d'une force proportionnée, ce qui le rendait sans prix. Ce fut une vraie jouissance pour moi de me voir en état de faire un pareil présent à un si respectable homme.

M. Calcraft, qui avait toujours désiré de me voir bien montée, pria le capitaine Shaftoe de me chercher un bon cheval. Le capitaine avait, lui dit-il, une des plus belles jumens qu'il eût jamais montées; mais elle était si fougueuse, qu'il n'en pouvait parfois être le maître; en conséquence, il était sûr qu'aucune femme ne pourrait la conduire. L'honnête Calcraft avait une haute idée de mon habileté; peut-être aussi avait-il l'espoir de me voir rompre le col : il paria une somme considérable que je saurais non-seulement la monter, mais en être absolument maîtresse.

Il vint ensuite à dîner m'apprendre qu'il m'avait acheté une des plus belles jumens qu'on eût jamais vues.

Le lendemain, elle fut amenée à Hollwood; nous l'admirâmes tous; mais on eut mille peines à me résoudre à la monter : ma répugnance parut extraordinaire; car on me regardait comme une des plus hardies écuyères du royaume.

Mes pressentimens ne m'ont jamais trompée: cette fois j'en eus de sinistres, qui ne furent que trop cruellement justifiés. Il fut question de prendre l'air à cheval: d'abord nous allâmes un trot modéré; mais comme nous approchions d'une pièce labourée, un paysan courut officieusement pour nous en ouvrir la barrière: l'instrument de labour qu'il tenait à la main, venant à réfléchir les rayons du soleil, effaroucha ma monture, qui partit comme l'éclair; toute mon habileté ne put la maîtriser. Les personnes qui m'accompagnaient courant avec empressement pour l'arrêter, ne faisaient que l'animer et redoubler sa vitesse.

Mon poignet gauche était presque démis par les efforts que j'avais faits pour retenir l'in-

docile animal; observant que nous étions sur le bord d'une carrière de pierres, dont il n'était pas en mon pouvoir de le détourner, je me jetai à bas; mais en ce moment j'étais si près du précipice, que j'y tombai, et l'on me crut fracassée.

Avant que mes compagnons fussent arrivés, j'étais revenue du premier évanouissement causé par ma chute, et je m'efforçai de me lever; mais c'était la chose impossible; mon épaule était disloquée, les deux os de mon bras gauche étaient rompus, et on voyait pendre la main, comme si elle eût été séparée. Un officier de la compagnie, qui, dans les combats, avait eu souvent occasion de rendre ces sortes de bons offices, banda mon bras avec son mouchoir, et une voiture qu'on se procura me ramena chez moi.

Un domestique fut dépêché sur le malencontreux animal qui m'avait mise dans cet état, pour appeler M. Adair à mon secours. Ce chirurgien était à Richmond, ce qui retarda son arrivée de quelques heures, et me fit rester tout ce temps dans la plus pénible situation. Pendant qu'il me remettait le poignet, surpris de ne pas m'entendre jeter un

seul cri, il se retourna pour voir si je n'avais pas perdu tout sentiment, mouvement qui fit glisser l'os hors de son emboîture : depuis ce temps, il ne m'a plus été possible de tourner cette main.

Les malheurs viennent rarement seuls. Pendant que je gardais la chambre, je reçus un des coups les plus sensibles que j'aie jamais éprouvés. M. Calcraft entrant un jour chez moi pour demander des nouvelles de ma santé, me parut plus pensif que de coutume : sur-le-champ, inspirée par ma prescience ordinaire, je m'écriai : Mauvaises nouvelles d'Amérique ! Comme il ne répondait qu'en secouant sa tête, je repris : Mes craintes ne sont que trop prophétiques, et j'ai perdu un second père. Il m'apprit alors tous les détails de la défaite et de la mort du meilleur de mes amis, le général Braddock. A cette déchirante nouvelle, je m'abandonnai à une douleur sans bornes, qui me donna la fièvre ; ces maux compliqués firent quelque temps craindre pour ma vie.

Comme on a souvent reproché à ce brave guerrier de la dureté, on me pardonnera

de placer ici une anecdote qui prouve le contraire.

Un jour que nous nous promenions au parc, nous apprîmes qu'on allait punir un pauvre soldat; sur quoi je priai le général d'intercéder pour le coupable. L'officier général, nommé Dury, auquel il s'adressa, lui demanda s'il y avait long-temps qu'il s'était corrigé lui-même de la brutalité de ses manières. « Jamais, répondit Braddock, je » n'ai été insolent envers mes inférieurs. Ce » n'est qu'avec les gens qui vous ressemblent » que je prends le ton qu'ils méritent. »

Durant le même intervalle de temps, je reçus des nouvelles d'une toute autre nature, et qui, si elles n'eussent pas été illusoires, m'auraient mise en état de me venger à mon gré de la perfidie de M. Calcraft, en assurant mon indépendance.

Peu de jours après que la fièvre m'eut quittée, il entra dans ma chambre, en criant comme un fou : Votre fortune est faite, votre fortune est faite. Je n'entendis rien d'abord à ce langage. Alors il tira un papier public, et me lut un paragraphe qui me concernait. C'était un avis portant que, depuis peu, Tho-

mas Sykes, écuyer, était mort dans une province méridionale de France, et avait laissé à mistriss Bellamy, actrice de l'un des théâtres de Londres, son intérêt dans les fonds publics d'Angleterre, et ses propriétés de la Haye; articles qui passaient tous deux pour être très-considérables. Pour les autres particularités, on devait s'adresser à M. Loyd, Garden-Court, au Temple.

Je ne me souvins pas d'abord d'avoir jamais eu connaissance d'une personne de ce nom; les affaires publiques absorbaient alors toutes mes pensées, et m'avaient fait oublier tout ce qui ne les concernait pas. Enfin, au bout de quelque temps, ma mémoire me rappela un homme que le hasard m'avait fait rencontrer chez mon cousin Crawford, à Watford, et qui était beau-frère du capitaine Bellamy, mari de ma mère. Ce dernier acte de sa vie me parut parfaitement répondre à la singularité de son caractère.

M. Calcraft, qui n'adorait d'autre divinité que Plutus, courut au Temple. M. Loyd l'informa qu'un testament, d'accord avec le paragraphe des papiers publics, avait été depuis quelques mois soumis à son examen. Il en

montra une copie à M. Calcraft, en ajoutant que l'original, s'il n'était pas dans les mains de M. Sykes, au moment de sa mort, était probablement entre celles de M. Crawford, qui avait un logement dans la même cour, mais dont la résidence habituelle était à Watford.

Aussitôt mon zélé négociateur prend la poste pour Watford. Là il apprend de M. Crawford, que M. Sykes, avant de quitter l'Angleterre, avait beaucoup demandé de mes nouvelles, et, qu'informé que j'étais alors à Paris, il s'était flatté de m'y retrouver dans quelqu'endroit public. Qu'au reste, le valet de chambre qui l'avait suivi au midi de la France, devait bientôt rapporter en Angleterre le testament avec les restes de son maître. Celui-ci avait exprimé le désir qu'ils fussent déposés dans l'église de Sainte-Marguerite, quartier de Westminster. M. Crawford finit par assurer M. Calcraft qu'il avait raison de croire que ce legs me vaudrait au moins cinquante mille livres, dont la majeure partie était alors dans les fonds anglais.

De nouvelles recherches confirmèrent

son bon cœur lui fit tout oublier; elle s'écria : « Ciel ! elle vient de se casser l'autre bras ! » Le public prit l'alarme, et eut la bonté de demander qu'on baissât la toile. Mais ma promptitude à me relever lui prouvant que je ne m'étais fait aucun mal, il me laissa continuer, et à la fin de la scène, je fus plus applaudie que je ne l'avais jamais été ; témoignage d'intérêt que je dus, sans doute, à la saillie involontaire partie du cœur sensible de cette excellente femme.

Nous cherchâmes ensuite à monter des pièces dans lesquelles miss Nossiter pût paraître avec moi. Ses progrès étaient rapides, et en auraient fait une acquisition précieuse pour le théâtre; mais ce jeune fruit ne devait point venir à maturité. L'infortunée était frappée au cœur. En apprenant que Barry avait quitté sa femme, et formé des liaisons avec mistriss Dancer, elle tomba malade : une mort prématurée mit bientôt fin à sa douleur. Elle laissa, en mourant, à son infidèle, la disposition de sa fortune, et la faculté d'offrir ses diamans à sa rivale.

Ce même hiver, mistriss Gregory, depuis mistriss Fitz-Henry, élève de M. Spark, dé-

buta dans le rôle d'Hermione. Elle promettait d'être une actrice utile, quoiqu'elle ne fût plus dans la fleur de la jeunesse, et que sa tournure eût peu d'élégance. Elle avait de la fraîcheur, mais sans délicatesse dans les traits; sa voix avait de l'éclat, sans douceur, et cependant l'ensemble la fit paraître quelque temps avec une sorte de réputation.

Elle joua, cette saison, le rôle d'Alicia, pour le bénéfice de M. Spark, ainsi que pour le mien, et ensuite le rôle de Zara, pour le compte de son maître. Je jouai dans la même pièce (1) celui d'Almaria.

Quelques années après, à son retour d'Irlande, elle reparut au théâtre de Drury-lane, dans le rôle de Calixta, et, à mon grand regret, n'y reçut pas beaucoup d'accueil. J'avais mieux auguré de ses progrès, quand nous jouâmes ensemble dans le *the Distressed Mother*. Je prenais un tel intérêt à son succès, que lorsque je repris le rôle d'Andromaque, nous fûmes obligées de nous prêter mutuellement une partie de notre parure, parce qu'elle n'avait pas encore de

(1) The Mourning Bride.

diamans. J'ai souvent depuis demandé de ses nouvelles, sans pouvoir jamais apprendre ce qu'elle était devenue.

Vers la même époque, lord Tyrawley revint de son gouvernement de Gibraltar. Bientôt après son arrivée, il fut cité devant la chambre des communes, à l'instigation d'un pair plus distingué par ses talens que par sa bravoure personnelle. L'accusation portait sur les frais énormes qu'avaient entraînés durant son gouvernement les réparations de la place.

Lorsqu'il fut admis à la barre, il se contenta de répondre que, n'ayant jamais été très-économe de son argent, mais en ayant fait usage quand l'occasion le requérait, il avait disposé des fonds publics toutes les fois qu'il l'avait jugé nécessaire. Acquitté de la manière la plus honorable, il tira un papier de sa poche, et le fit passer à l'orateur. C'était une lettre du roi, qui contenait l'approbation de sa conduite, et allait même jusqu'à remercier le lord des précautions qu'il avait prises pour mettre en défense une place de cette importance.

La chambre parut désirer de savoir pour-

quoi le lord n'avait pas, avant tout, fait mention de cette pièce, qui aurait levé tous doutes, et épargné toute discussion. Il répondit que la faveur dont le prince l'avait honoré était déjà, sans doute, la justification la plus flatteuse; mais que pour montrer qu'il en était digne, il avait voulu être disculpé par la nation elle-même, dont il était le soldat.

Quelque temps après, lord Tyrawley fut nommé président de la cour martiale, par laquelle devait être jugé le même pair qui l'avait fait citer devant la chambre des communes; mais il s'en excusa. On connaissait bien, disait-il, son impartialité, et l'on savait qu'aucune considération ne pouvait le porter à voter contre sa conscience; mais comme les circonstances ne semblaient pas être à l'avantage du noble accusé, son opinion, en cette conjoncture, pourrait être attribuée, par des personnes peu délicates, à des sentimens de vengeance dont il était incapable.

Son arrivée en Angleterre me jeta dans un très-grand embarras. S'il avait refusé de me voir pendant que je vivais avec M. Me-

tham, à plus forte raison se refuserait-il à toute correspondance avec moi, en me trouvant sur le même pied avec un homme fort inférieur à mon premier amant. Cependant, comme M. Calcraft, lorsqu'il avait appris la mort de M. Sykes, avait parlé sérieusement de notre prochain mariage, je résolus de patienter encore, quoiqu'il eût cessé de toucher cette corde. En conséquence, mylord nous croyant réellement mariés, voulut bien entrer dans notre société : quelque temps après, il me donna son agence. Son régiment étant celui de Cold-Stream, cette agence ne laissait pas que d'être lucrative. M. Calcraft promit de m'en abandonner les émolumens; mais je n'en ai jamais touché une guinée.

De toutes les femmes que je voyais, lady Tyrawley était la seule qui connût ma véritable situation. Elle m'honorait d'une affection aussi tendre que si j'eusse été sa fille.

C'est à elle que je dus l'intimité de lady Powerscourt et de lady Dillon, la douairière. Comme le contrat que m'avait donné M. Calcraft était à ses yeux une véritable promesse de mariage, elle n'avait pas fait scrupule de

leur donner à entendre que j'étais mariée, et ces deux dames étant connues pour des modèles de vertu et de décence, personne ne pouvait imaginer qu'elles en violassent les lois au point de visiter une personne engagée dans une liaison irrégulière.

Lord Digby ayant été indisposé, resta quelques jours chez M. Calcraft, de peur de trop alarmer sa mère, dont l'affection pour lui était sans bornes. Mais il nous quitta, dès qu'il lui fut possible, pour rejoindre sa mère et ses frères, pour lesquels il avait la plus tendre affection. Ce jeune homme ne se livrait point aux excès auxquels s'abandonne notre jeune noblesse. Avec une belle figure, il avait un excellent cœur. Généreux sans ostentation, et modeste, quoiqu'ayant beaucoup voyagé, il parlait peu, mais ce qu'il disait annonçait un sens exquis. On ne lui a jamais rien entendu dire de choquant; on ne l'a jamais rien vu faire de malhonnête: sa mère, et mon estimable ami M. Fox, étaient jumeaux. Ils avaient l'un pour l'autre un attachement aussi rare que la singularité de leur naissance.

Lord Digby venait souvent dans Parlia-

ment-street; et comme ses visites me fournissaient une occasion naturelle d'observer sa conduite, je ne pus m'empécher de remarquer dans son air et dans sa mise un singulier changement : aux fêtes de Noël et de Pâques, il était plus grave qu'à l'ordinaire, et portait constamment un vieil habit bleu. J'étais tentée, ainsi que d'autres, d'attribuer cette bizarrerie périodique à quelque affaire de cœur.

M. Fox, qui voyait ordinairement son neveu fort bien mis, fut curieux de pénétrer le motif de cette altération dans sa toilette. Sur son désir, le major Vaughan et un autre ami se chargèrent d'épier les pas du jeune lord. Le voyant prendre la route de Saint-George-Fields, ils le suivirent de loin, et ne le perdirent de vue qu'à la porte de la prison de Marshalsea.

N'imaginant pas quel motif pouvait conduire dans un pareil séjour un homme de son rang et de sa fortune, ils s'enquirent du geôlier, si tel homme qu'ils lui dépeignaient n'était pas entré dans la prison? — Oui, messieurs, répliqua le porte-clefs; mais ce n'est pas un homme, c'est un ange : il vient ici

deux fois l'an, quelquefois plus souvent, et délivre nombre de prisonniers. Non content de cette bonne œuvre, il leur donne de quoi se soutenir eux et leurs familles, jusqu'à ce qu'ils puissent trouver de l'occupation.

Ces nouvelles furent bientôt portées à M. Fox, et causèrent un vif plaisir à son cœur humain et sensible. Mais dans la crainte que son neveu ne fût blessé de la manière dont on s'était procuré ces renseignemens, il nous pria de garder, sur la découverte, le secret le plus profond.

Ma curiosité l'emporta sur cette injonction. La première fois que je vis le jeune lord avec son habit de *bonnes fortunes*, je lui demandai la cause de cette singularité. Il me promit, avec un regard où se peignait toute la sensibilité de son ame, de satisfaire bientôt ma curiosité. Comme nos ames, dit-il, étaient à l'unisson, il ne craindrait point de me conduire dans le lieu auquel convenait son costume.

La veille du jour pris pour cette visite, il vint me prier de me tenir prête pour le lendemain. Nous nous rendîmes au séjour de misère où il avait si souvent porté la conso-

lation. Mais de peur que je ne fusse incommodée de l'humidité, il me fit conduire à une auberge du village, où un dîner était déjà commandé pour les objets de son humanité. Là, j'eus le plaisir de voir près de trente personnes arrachées aux horreurs d'une prison malsaine, au moment le plus rigoureux de l'année....... Je n'entreprendrai pas de décrire l'effusion de tous ces cœurs reconnaissans, ni de peindre la douce émotion du bienfaiteur. Pour moi, je n'ai de ma vie été témoin d'une scène si touchante.

Mon récit devient pénible, et mes larmes me permettent à peine de l'achever. Cet intéressant jeune homme, qui devait faire l'honneur de l'Angleterre, passa quelque temps après en Irlande pour visiter ses terres : obligé, par la prétendue hospitalité du pays, de boire plus qu'il n'avait coutume de faire, et cela au moment où il était indisposé, il contracta un esquinancie qui l'emporta dans la fleur de son âge.

Sa mort priva les pauvres d'un généreux bienfaiteur, ses connaissances d'un compagnon aimable, et son pays d'un de ses plus beaux ornemens. Mais celui pour qui sa perte fut le

plus sensible, fut le major Vaughan, dont il était le protecteur inconnu. Le major recevait régulièrement, à chaque quartier, une gratification de 50 livres, dont il faisait honneur au comte Fitz-William, qui, élevé avec lui, l'avait toujours beaucoup estimé. La mort du lord Digby lui révéla la main délicate qui savait obliger avec tant de grâce.

Le major avait, en effet, l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Son père l'avait élevé dans l'espoir d'une grande succession; mais le vieillard, venant à mourir subitement, ne laissa à son fils d'autre héritage qu'une bonne éducation jointe à un excellent cœur. Ce renversement de toutes ses espérances n'avait rien changé à son caractère; son ame était aussi contente et son front aussi serein que s'il avait possédé des millions.

LETTRE LX.

15 avril 17 —.

L'INDISPOSITION de lady Caroline l'obligeant d'aller à Bath, le secrétaire de la guerre passait avec nous la majeure partie de son temps. Ce fut alors que M. Pitt attaqua, dans la chambre des communes, la mémoire du feu comte d'Oxford (sir Robert Walpole), qui avait été son patron et celui de M. Fox: le dernier défendit la cause d'un ami qui n'était plus: ce fut le premier différent qui s'éleva entre ces deux hommes célèbres. Le ministre de la guerre y gagna l'affection et les remercîmens personnels de son souverain, qui conservait un tendre attachement pour un si fidèle serviteur.

Je suis tentée de vous esquisser ici le caractère de ces deux grands rivaux de gloire. Leurs qualités étaient aussi différentes que leurs personnes. Les talens de M. Pitt, comme orateur, étaient véritablement étonnans; mais

ses discours, mis sur le papier, paraissaient quelquefois superficiels, et la satire y dégénérait en outrages. Sa personne attirait l'admiration. Doué d'une grâce et d'une élégance qui captivaient les esprits, il commençait d'un ton grave et très-bas; mais, haussant la voix par degrés, il s'échauffait, s'élevait jusqu'à l'enthousiasme, et finissait par en inspirer à ses auditeurs. Sa voix était en même temps harmonieuse et forte, surtout dans son médium; aussi son articulation était-elle assurée, et ne perdait-on jamais ses finales. C'était, de plus, un des meilleurs acteurs que j'aie jamais vu, sans en excepter Garrick. Une scène dont j'eus le plaisir d'être témoin, vous donnera une idée de son talent en ce genre.

Un parent de M. Pitt (1) s'avisa un jour de se donner les plus grands éloges au milieu de la chambre des communes, et répéta fréquemment, dans son discours, le mot *where* (où). M. Pitt, perdant patience, se lève, et semble vouloir sortir de la chambre; mais quand il est près du ministre, qui parlait en-

(1) M. Georges Grenville.

core, il tourne court et se met à chanter assez haut ce refrain de chanson :

Gentle shepherd, tell me where, where, where, etc.

(Gentil berger, dites-moi où, où, où, etc.)

et continue jusqu'à ce qu'il ait atteint la galerie. Cette saillie de gaieté excita un éclat de rire universel, et l'orateur baffoué garda pour la vie le sobriquet de Gentil Berger (1).

Soit indisposition, soit pour convaincre ses auditeurs qu'il pouvait les mener d'une main, M. Pitt tenait souvent sa main gauche en écharpe; mais l'aisance qui lui était naturelle, faisait qu'aucune de ses attitudes ne paraissait ni gauche, ni pénible.

---

(1) Cette espièglerie ne paraît pas très-propre à prouver ce qu'avance mistriss Bellamy ; mais les derniers momens de M. Pitt, devenu lord Chatam, qui se fit porter expirant à la chambre des pairs pour y plaider la cause de la liberté naissante en Amérique, prouvent qu'il savait quel est sur les hommes rassemblés le pouvoir d'un spectacle nouveau. Dans cette belle scène, l'orateur fut vraiment un grand acteur, puisqu'il joignit au charme de l'éloquence la magie des circonstances extérieures. Tel peut-être n'entendit point son *discours*, qui fut séduit, entraîné par son *action*. (*Note du traducteur.*)

Son contemporain, M. Fox, n'avait ni sa voix, ni ses manières, ni ses grâces personnelles; mais il le surpassait en jugement, en discernement, et surtout par un véritable amour de son pays. Moins familier que M. Pitt avec les fleurs, ses discours avaient moins d'éclat au premier coup-d'œil; mais ils étaient fondés sur une base plus solide, la vérité. Sa voix était sonore, mais de temps en temps désagréable.

Les débats qu'entraînait leur rivalité, prolongeaient quelquefois les séances de la chambre, jusqu'à une heure de la nuit fort avancée. Souvent nous ne pouvions nous mettre à table que le lendemain matin, et rarement étions-nous, même à cette heure, moins de vingt personnes. Cette nombreuse société augmentait la fortune du maître de la maison, sans orner son esprit, polir ses manières ni ennoblir son cœur. Son avarice n'en était pas moins sordide, excepté sur le chapitre de la table, pour laquelle il n'épargnait aucune dépense; car c'était un franc épicurien, dans toute la force du mot.

Il avait un frère, M. Thomas Calcraft, qui avait été élevé comme lui, et dans la

même école, à Leicester; mais, persuadé, en sa qualité d'aîné et de chef de son auguste famille, que ce jeune homme ne devait pas être plus savant que lui, il me querella, pour avoir insisté sur ce qu'il le mît quelque temps dans la pension de Soho-Square. C'était le parfait contraste de *l'honnête Jacques*, devenu l'écuyer *Jean Calcraft.* Ses traits étaient doux; sans les ravages de la petite vérole, il eût été d'une fort jolie figure. Il avait, d'ailleurs, un bon cœur, une ame généreuse, et, à cela près d'un certain goût pour la bouteille, il différait autant de son frère, que deux hommes peuvent différer entre eux.

Quand il fut en âge, M. Calcraft lui acheta une commission dans l'armée, où le crédit de son frère rendit son avancement très-rapide. Lorsque le jeune officier prit congé pour aller rejoindre son régiment en Ecosse, son frère lui fit noblement cadeau de deux guinées, en sus des frais de voiture. Mes représentations m'attirèrent, pour toute réponse, que mon indulgence rendrait le drôle aussi extravagant que je l'étais moi-même.

M. Fox s'était fait un point d'honneur de

procurer à son commis tout ce qui pouvait dépendre du pouvoir de sa place, ou même de son crédit, alors fort grand, sur l'esprit du roi. Outre les neuf régimens et les six compagnies indépendantes, dont M. Calcraft était l'agent; outre les fournitures de charbon de terre et d'habits pour les colonies, il venait d'être nommé payeur général au buréau du génie, et commissaire des revues. Sa Majesté, ayant de fréquentes occasions de signer des papiers où il était question du personnage, avait eu la curiosité de demander ce que c'était que son cher cousin John Calcraft (1). Flatté d'avoir attiré l'attention de son souverain, et glorieux d'une fortune qui l'égalait aux plus grands seigneurs, il prit une haute idée de son importance; en conséquence, il se détermina à satisfaire la curiosité du roi, et à commencer, au premier jour de naissance, son apprentissage du métier de courtisan.

Hommes et femmes me consultaient assez généralement sur leur parure; aussi M. Cal-

(1) Terme usité dans toutes les patentes.

craft me fit-il l'honneur de me demander mon avis, en cette grande occasion. Je lui conseillai de prendre un habit brun, couleur alors fort en vogue, doublé de satin blanc, avec des boutons d'or. Cet habit convenait à sa profession de financier; il pouvait dissimuler sa tournure commune et son masque de charretier; mais mes conseils ne flattant point sa fantaisie, il s'en rapporta à son propre goût, et nous apprêta fort à rire.

Le grand jour arrivé, tous ceux qui m'avaient consultée, tout ceux que je recevais habituellement, vinrent nous voir, en passant pour se rendre à la cour, afin de nous montrer leurs habits. Lady Rochfort n'y allant pas, parce qu'elle était alors en deuil de son père, m'avait fait l'honneur de venir passer la journée avec moi, pour partager le plaisir de cette espèce de revue. L'affluence des élégans et des merveilleuses fut assez considérable. Mais, au milieu de cette volée, quelle fut ma surprise, de voir paraître mon petit-maître de fraîche date, affublé d'un habit blanc, à paremens de velours bleu, veste et culotte pareilles, et brodés en grenouilles d'argent!

A l'apparition de cette grotesque figure, la comtesse ne put retenir un cri d'effroi, qui le déconcerta au point de lui faire faire une prompte retraite, et il nous laissa la liberté de rire à ses dépens et de faire des réflexions sur son absurdité. J'ignore s'il parut à la cour dans toute la pompe de sa gloire; je ne me suis jamais donné la peine de m'en informer. Mais à dîner, il reparut avec son frac bleu; et jusqu'à ce que le champagne lui eût rendu quelque assurance, il parut très-mortifié d'avoir fait, le matin, la risée de la compagnie.

Quelque temps après, il me donna son portrait en miniature, peint avec le costume du jour de naissance. Mais ici même sa vilenie ne lui permit pas de faire un présent passable : des brillans lui paraissaient trop chers, et l'entourage n'était qu'en roses. Je fis de cette misère le cas qu'elle valait; car je n'ai jamais porté ce beau portrait; je ne sais même ce qu'il est devenu.

Notre frère Tom revint bientôt d'Écosse, et obtint une commission dans le régiment des gardes. Il devint mon Sigisbé : je l'aimai comme un frère, et je pris pour le polir des peines qui ne furent pas infructueuses. Pour

l'écuyer, il n'était pas susceptible de culture. Son ignorance était telle, qu'un jour, dans une promenade à Cliefden, nous voyant admirer le gladiateur, il demanda ce que ce mot voulait dire. Depuis, j'exigeai et j'obtins qu'il se tût en pareil cas, au moins quand je serais présente. C'était exactement l'homme que Shakespeare a tracé dans ces vers de son Marchand de Venise (1) :

« L'homme dont l'oreille est insensible aux » charmes de la musique, dont le cœur n'est » à l'unisson avec aucun accord, est fait pour » la fraude et la trahison ; les mouvemens de » son esprit sont pesans comme la nuit, et ses » affections noires comme l'Érèbe : défiez-» vous d'un pareil homme. »

J'ai déjà observé que la nature lui avait donné un jugement solide et une intelligence forte : heureusement ces facultés n'avaient pas reçu de l'éducation un développement qui eût pu faire de lui un homme très-dangereux ; car son ambition était sans bornes, et ni les périls, ni la dépense ne l'effrayaient, quand il était

(1) Acte V, scène Ire.

question de la satisfaire; mais en toute autre occasion, il était froid jusqu'à la lâcheté; de plus, rapace, insolent, et de la plus sordide économie.

Tel était le misérable avec qui j'étais condamnée à passer le reste de ma vie. Je ne me serais pas permis de faire un portrait si hideux d'un homme depuis si long-temps méprisé et oublié, si, dans un temps postérieur, il n'avait pas arrêté la publication d'une lettre que je lui adressais, et qui l'aurait fait repentir de l'insolence qu'il avait alors d'offrir ses vœux à une personne d'une des premières familles du royaume.

J'avoue pourtant lui avoir dû une seule faveur pécuniaire durant les neuf ans et demi que nous avons vécu sous le même toit. Le capitaine Frank O'Hara, mon frère, dont je n'entendais parler que quand il avait besoin d'argent, ou quand il était en prison, m'apprit, par un billet, qu'il était arrêté et détenu dans la maison de l'officier du shériff, dans la rue Stanhope, Clare-Market, pour une dette de 60 liv., que son père, lord Tyrawley, avait refusé de payer pour lui. M. Calcraft,

à qui je montrai sa note, se rendit sur-le-champ à la prison, acquitta la dette, et ramena mon frère. C'est la seule fois qu'il m'ait paru presque aimable.

FIN DU PREMIER VOLUME.

COLLECTION

DES MÉMOIRES

SUR

L'ART DRAMATIQUE,

PUBLIÉS OU TRADUITS

Par MM. ANDRIEUX,
BARRIÈRE,
FÉLIX BODIN,
DESPRÉS,
ÉVARISTE DUMOULIN,
DUSSAULT,
ÉTIENNE,
MERLE,
MOREAU,
OURRY,
PICARD,
TALMA,
THIERS,
Et LÉON THIESSÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

MÉMOIRES

DE

MISTRISS BELLAMY,

ACTRICE

DU THÉATRE DE COVENT-GARDEN.

AVEC UNE NOTICE SUR SA VIE,

PAR M. THIERS.

TOME DEUXIÈME.

PARIS.

PONTHIEU, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,

GALERIE DE BOIS, N° 252.

1822.

MÉMOIRES
DE GEORGES-ANNE
BELLAMY,
ACTRICE
DU THÉATRE DE COVENT-GARDEN.

LETTRE LXI.

MISTRISS BELLAMY A MISS ***.

Londres, 23 avril 17 —.

MADAME,

L'époque de mon bénéfice approchant, il se trouva que le jour choisi pour ma représentation, était précisément celui qu'avait pris pour la sienne, mistriss Cibber : nous ne pouvions que nous nuire l'une à l'autre. L'opéra, d'ailleurs, donnait ce même jour : je priai mistriss Hamilton de me céder son lundi, et de prendre mon samedi. Comme elle avait peu de chose à attendre des loges, elle accepta

volontiers un arrangement qui, sans lui faire aucun tort, lui donnait le premier bénéfice de l'année.

Elle avait choisi les *Reines rivales*. Un très-mauvais temps n'empêcha pas le concours des habitués de la seconde galerie, d'être considérable. Cette partie de la salle remplie, elle fit admettre le surplus dans les loges, et jusque sur le théâtre, préférant judicieusement à des bancs vides, les deux schellings par tête que donnaient ces spectateurs. Mais la chaleur d'une salle remplie, venant à agir sur les vêtemens mouillés de son noble auditoire, il s'en exhala des vapeurs qui n'étaient rien moins qu'aromatiques.

N'étant pas accoutumée à de pareilles émanations, je donnai la préférence à l'eau de lavande, dont je baignai mon mouchoir, que je tenais devant mon visage. M. Ross, qui jouait *Alexandre*, me demanda pourquoi Statira se cachait le visage pendant qu'il lui rendait ses hommages. Je lui répondis que l'infection horrible qui régnait dans la salle me suffoquait.

Le mutin personnage choqué de ma délicatesse, travestit mon propos, et alla répéter à

l'aimable Roxane, que je venais de dire que son public *puait* à faire trouver mal. Piquée de voir traiter ainsi de bons amis, qui avaient risqué leur vie en se mouillant pour elle jusqu'aux os, elle résolut de me mortifier à son tour.

Le lundi suivant, vers les six heures et demie, presqu'au moment de lever la toile, elle me fit dire qu'elle ne pouvait jouer le rôle de lady Graveairs. Un pareil contretemps nécessitait quelques excuses au public, sur le retard qui en résultait. Ross, espiègle comme un écolier de Westminster (1), jouissait trop de l'orage qu'il avait excité, pour se prêter à l'apaiser. Smith s'était chargé du rôle de lord Foppington; mais son effroi ne lui permit pas d'articuler un mot. En conséquence, lady Betty fut obligée de paraître avant le temps, avec tous ses falbalas, pour prier le public de prendre patience, jusqu'à ce que mistriss Vincent eût pu s'habiller pour le rôle que mistriss Hamilton avait dû jouer.

(1) Les jeunes gens de cette école ont à Londres la plus mauvaise réputation. (*Note du traducteur.*)

Ma pétition fut couverte d'applaudissemens; et j'eus tout lieu d'espérer que le public me vengerait. C'est, en effet, ce qui arriva à la représentation suivante. Mistriss Hamilton jouait le rôle de la reine dans le Moine espagnol, et moi celui d'Elvire. Sa Majesté Espagnole déploya toute la magnificence de ses pierres fausses, qui la faisaient comparer, par Cibber, à un buisson garni de vers luisans, parce que ses cheveux étaient d'un noir foncé, et qu'elle ne portait jamais de poudre.

Dès qu'elle parut, elle fut saluée de sifflets, dont le ramage peu gracieux à toute oreille dramatique se prolongea fort long-temps. Enfin, elle profita d'un instant de calme, s'avança sur le bord du théâtre, et dit d'un ton de Démosthène, qu'elle supposait qu'on la sifflait, parce qu'elle n'avait pas joué pour le bénéfice de mistriss Bellamy; mais qu'elle était bien aise d'informer le public que j'avais dit que ses auditeurs infectaient et sentaient la tripe. Cette éloquence fit sur le parterre un effet incroyable. On cria *bis* tout d'une voix, en ajoutant : Bien dit, Tripe; nom qu'elle a gardé jusqu'à ce qu'elle ait quitté le théâtre.

J'ai dit que M. Smith avait pris le rôle de Foppington. Cela me rappelle une anecdote qui montre sa présence d'esprit, et la promptitude avec laquelle il savait prendre avantage de la moindre circonstance, pour rendre son rôle plus piquant.

L'aventure de mistriss Hamilton donna lieu à une conversation de foyer, où je dis assez légèrement : « Je ne suis jamais deux heures » de suite dans la même disposition d'esprit. » Shakespeare et Rollin nous ont peint Cléo- » pâtre sous les mêmes traits. »

M. Smith, qui était présent, ne laissa pas tomber ce propos, et se promit bien d'en tirer parti. Nous jouions ensemble les rôles de lord Foppington et de lady Betty-Modish. Aux excuses que je lui faisais dans la dernière scène, il répondit avec une grâce et une nonchalance qui convenaient merveilleusement à son rôle, par une révérence respectueuse; ajoutant, avec un sourire :

« Madame, je vous en supplie, ne vous » donnez pas la peine de vous justifier; car » je ne m'étonne jamais que lorsque je vois » une femme conserver deux heures de suite » la même disposition d'esprit. C'est cette va-

» riété enchanteresse qui captiva le fameux
» Antoine, et lui fit croire que l'on pouvait,
» sans regret, perdre un monde, quand on
» gagnait les bonnes grâces d'une Cléo-
» pâtre. »

Je ne pus m'empêcher de rire de cet impromptu; et le public, sans être dans le secret, l'applaudit vivement.

L'hiver devint plus lucratif pour le propriétaire, que la faiblesse de sa troupe ne lui permettait de l'espérer, surtout le théâtre rival ayant alors Garrick, Mossop, Woodward, Cibber, Clive et Pritchard. A la fin de la saison, je me trouvai très-arriérée. Je devais à miss Meredith 1,200 livres; encore plus à Deard, Maison-Neuve et Lazare, pour une addition que j'avais faite à mes pierreries. Quelque obérée que je fusse, j'avais une telle répugnance à en parler à M. Calcraft, que j'aimai mieux m'adresser à M. Sparks. Il s'estima fort heureux de me prêter quelques centaines de guinées, prévoyant un retour qui les lui paierait au double (1).

(1) On verra plus bas que M. Sparks avait des liaisons d'intérêt avec M. Calcraft. (*Note du traducteur.*)

L'été n'eut rien d'agréable. Lord Tyrawley écrivit à sa femme, pour lui demander son consentement à l'aliénation de la terre de Blessington, dont elle devait hériter à la mort de son frère, qui était d'une très-mauvaise santé. Elle me demanda mon avis. Je pensai qu'elle devait répondre par un refus positif: son mari avait déjà disposé de toutes ses terres; comme elle ne lui avait pas apporté de fortune, elle n'avait, pour tout revenu, qu'une rente annuelle de 800 livres, mal payée; et si le lord venait à mourir avant elle, elle n'aurait, pour vivre, que sa pension, comme veuve de général.

Lady Tyrawley suivit mon conseil, et j'avoue qu'il n'était pas tout-à-fait désintéressé; car elle m'avait souvent promis de laisser, après sa mort, tout ce qu'elle posséderait à moi et à mes enfans. En conséquence, elle écrivit à son mari, « qu'elle connaissait parfaitement ses devoirs de femme, quoique mylord eût, jusqu'à ce moment, oublié ceux de mari; qu'ayant reçu de lui des preuves incontestables du peu d'intérêt qu'elle lui inspirait, elle se croyait dans la nécessité de songer à elle, pour ne pas se trouver,

» dans le cas où il viendrait à mourir, ré-
» duite à un titre irlandais, dont au reste
» elle ferait bon marché, si mylord trouvait
» un amateur. »

Lord Tyrawley répondit : « Qu'il l'avait
» toujours regardée comme une mauvaise
» tête ; mais qu'il était bien convaincu que
» son cœur ne valait pas mieux. » Réponse
qui fut, sur-le-champ, suivie de cette ré-
plique : « Mylord, je ne me suis jamais pi-
» quée d'avoir une bonne tête : quant à mon
» cœur, comme il est depuis long-temps
» en votre possession, je ne puis plus en ré-
» pondre. » Cette épître laconique le blessa
au vif; il m'en fit honneur, quoique je n'en
eusse eu connaissance que quelques jours
après qu'elle eut été envoyée.

Je fis, dans le même temps, un petit voyage
à Malmsbury, où une indisposition abrégea
mon séjour, et m'empêcha d'aller à Bristol,
comme je me l'étais proposé.

Un autre motif me rappelait à Londres. Il
s'était élevé de vifs débats au sujet de l'élec-
tion de Windsor, dont M. Fox était représen-
tant. Malgré les bienfaits dont le duc de
Cumberland avait comblé cette ville, et les

secours qu'il avait prodigués aux nécessiteux, les habitans eurent l'ingratitude de porter un inconnu en opposition à M. Fox, dont ils connaissaient les liaisons intimes avec le duc. Heureusement cette opposition fut sans succès.

Comme le voisinage était habité par un grand nombre de mes amis, qui avaient de l'influence sur les votans, et qu'il me fallait voir en personne pour leur demander leur voix, on me dépêcha un exprès, et je me pressai d'arriver tout au travers du tumulte électoral. Sitôt que je fus à Windsor, je sollicitai sir Francis Delaval de nous déterrer un certain M. Nuthall, homme actif et remuant, rompu à tout le manège des élections : il avait fait offrir ses services à M. Fox, qui le remercia, à cause de sa partialité pour le député Paterson; en conséquence de ce refus, il s'attacha à M. Pitt, qui le fit depuis solliciteur du trésor, et récompensa sa fidélité par beaucoup d'autres émolumens.

Comme j'étais sur la porte d'une auberge, où j'attendais le retour de sir Francis, ayant auprès de moi le jeune Fox, un drôle, armé d'un bâton, vint à nous, faisant mine de vouloir porter un coup à l'enfant, et criant : Point

de Fox ! Heureusement, quelqu'un qui se trouvait derrière lui, le renversa assez à temps pour que le coup ne pût porter. Sir Francis arrivait au moment même avec M. Nuthall, et l'on s'assura du coquin; mais comme on jugea sa brutalité suffisamment punie par la violence du coup qu'il avait reçu, et par les meurtrissures que lui avait causées sa chute, on le relâcha sur la parole qu'il donna de ne plus se mêler de l'élection.

L'effroi du jeune Fox fut si grand, qu'il en contracta une maladie, nommée *la Danse de Saint-Vit*, qui l'affectait avec violence à la moindre contradiction, et qui le fit souffrir pendant plusieurs années.

En retournant de Windsor à Hollwood, je pris à travers champ pour éviter Londres, et je me hâtai d'arriver, dans l'espérance de trouver bonne compagnie; je ne rencontrai, à ma grande surprise, que le docteur Francis, qui était devenu partie de la famille. J'avais depuis long-temps promis de faire une visite à Foote, qui occupait alors une des maisons de sir John Vanburgh, à Black-Heath. L'occasion me parut favorable, et je

proposai au docteur de m'y accompagner le lendemain.

Il y consentit. Nous montâmes à cheval, et nous trouvâmes notre célèbre Aristophane en compagnie de M. Murphy et d'un auteur, nommé Clealand ; en attendant le dîner, notre hôte nous proposa d'aller voir la vente de la duchesse de Bolton, qui venait de mourir. On sait que le talent supérieur avec lequel elle jouait le rôle de Polly Peachum (1) l'avait élevée à ce haut rang. Je n'en étais que plus curieuse de voir le lieu de sa résidence.

Au moment de partir, il prit un scrupule au bon docteur. Un homme de sa robe paraître en public avec une actrice ! Il oubliait qu'il vivait chez moi, qu'il acceptait volontiers une place dans ma loge, à l'opéra, à la comédie, aux oratorio, etc. (2). Peu touchés de cette impertinence, nous laissâmes le timoré docteur remonter à cheval, et reprendre tristement le chemin d'Hollwood, en sacrifiant à son scru-

---

(1) Personnage de l'opéra du *Gueux*, de M. Gay.

(2) On a vu que le docteur avait même travaillé sans succès pour le théâtre : la pièce qu'il avait donnée sous le nom d'Eugénie, en 1752, était la traduction de la Cénie de madame de Graffigny. (*Note du traducteur.*)

pule une bonne compagnie, un bon dîner qu'il aimait encore mieux, d'excellent vin de Bordeaux qu'il ne haïssait pas, et la société d'un homme que recherchaient tous ceux qui aimaient l'esprit et la gaieté.

LETTRE LXII.

29 avril 17 —.

A MON arrivée à Londres, je trouvai que M. Calcraft était parti pour Grantham, dans le dessein de sauver sa sœur des piéges d'un séducteur. M. Medlicote, dont je vous ai déjà parlé, s'était trouvé dans ce pays, et avait déployé tous ses charmes pour captiver le cœur de miss Calcraft. La jeune personne, assez vive, lasse du célibat, et persuadée qu'on voulait l'épouser, prêta l'oreille aux hommages du beau cavalier; l'erreur s'étant dissipée, elle écrivit à son frère pour l'informer de sa situation.

Mon héros se mit donc en campagne, dans la ferme résolution de venger l'outrage fait à l'honneur de sa famille. Mais le voyage lui donnant le temps de la réflexion, il pensa que ce serait une haute imprudence que de risquer sa vie pour les affaires d'autrui, et au

lieu de demander raison au suborneur, il crut beaucoup plus sage de faire revenir sa sœur à Londres.

Malheureusement la même poste qui l'avertissait du danger de sa sœur, lui avait apporté une lettre de son frère, le capitaine Calcraft, qui faisait des recrues à Huntingdon. Dans une visite qu'il faisait chez le comte de......, grand joueur qui habitait dans le voisinage, il s'était laissé aller, et avait perdu, sur sa parole, 200 livres. Comme c'était une dette d'honneur, il l'avait acquittée avec l'argent du régiment; et pour remplacer cette somme, il s'était vu obligé de tirer sur son frère.

L'écuyer, importuné des sottises de sa famille, avait, avant de partir, envoyé la lettre protestée: c'était justement le soir du jour où j'avais fait la partie d'aller voir M. Foote, et la lettre était déjà à la poste. Un des commis, nommé Willis, vint sur-le-champ m'avertir de ce qui s'était passé. Tremblante pour le jeune homme qu'une pareille affaire allait traduire devant un conseil de guerre et perdre pour toujours, nous délibérâmes sur le parti qu'il y avait à prendre. Je n'avais point d'argent; mais il m'était plus aisé d'en em-

prunter que de parvenir à retirer de la poste la lettre de M. Calcraft.

Celui-ci avait pris pour armes les trois lions de lord Tyrawley; et la vaisselle du gouvernement, que le général Braddock avait laissée à nous et à nos enfans, ayant, outre les armes du roi, un levrier pour cimier, il l'avait ajouté à sa cotte d'armes d'emprunt. Heureusement je me rappelai que mistriss Jordan, ma marchande de modes, était parente du secrétaire de la poste. Après m'être pourvue d'argent, j'allai la trouver : je lui remis mon cachet, qui était à peu près le même que celui de M. Calcraft, lui donnai la somme nécessaire, et la priai d'engager son parent à substituer cette lettre au billet protesté; ce qu'elle fit, à ma grande satisfaction. Aussitôt que M. Calcraft avait été de sang-froid, il s'était repenti de ce qu'il avait fait, moins par affection pour son frère, que dans la crainte de la honte, qui n'eût pas manqué de rejaillir sur lui.

Miss Calcraft étant arrivée à Londres, il fallut songer à lui trouver un asile décent. Ce fut encore moi qui me chargeai de ce soin. Mistriss Jordan, à ma prière, voulut bien la prendre en pension, et bientôt après

la plaça dans une honnête famille, à Essex. Malgré la tendresse qu'il affichait pour sa sœur, M. Calcraft aimait encore plus l'argent. Si je ne m'étais pas occupée de sa garde-robe, elle aurait fait une pauvre figure dans la famille d'une veuve qui avait équipage, jouissait d'un bon douaire, et qui, en la recevant, n'avait cherché qu'à se donner une société.

Au retour du courrier, M. Calcraft fut fort étonné de recevoir de son frère une lettre de remercîment. A la première lecture, il la crut ironique. Mais en faisant réflexion que le jeune homme le craignait trop pour se permettre une plaisanterie de cette nature, il conjectura la vérité : il vint sur-le-champ me trouver. Dans la première chaleur de sa reconnaissance, il me rendit l'argent avec mille actions de grâces, en m'appelant son dieu sauveur. J'avais trop de délicatesse pour prendre avantage d'une pareille circonstance, sans quoi il m'aurait, je crois, donné tout l'argent que je lui aurais demandé.

Mes affaires étaient cependant dans un tel embarras, que je n'osais m'en occuper, ne

sachant si je pourrais jamais m'en tirer. Un bel attelage de chevaux, dont on m'avait fait présent, ajoutait encore à mes dépenses. M. Calcraft avait refusé d'en supporter les frais sous prétexte qu'il avait déjà beaucoup de chevaux à nourrir. Ces raisons, en me rendant nécessaire le revenu que je retirais du théâtre, me décidèrent à contracter un nouvel engagement avec M. Rich.

Durant l'hiver, Romeo et Juliette ayant été demandé par des personnes de qualité, lady Coventry (ci-devant miss Maria Gunning) (1), avec quelques autres dames de distinction, étaient dans une loge sur le théâtre. J'ai déjà parlé de la liaison que j'avais eue avec cette beauté célèbre, et de l'occasion qui y avait donné lieu. Mais je ne l'avais revue depuis qu'une seule fois, peu de jours avant son mariage, qu'elle m'avait fait l'honneur de passer chez moi pour une petite affaire d'argent.

(1) L'une des deux sœurs de ce nom que mistriss Bellamy avait connues en Irlande; elles étaient nièces du lord vicomte de Mayo. Clément de Genève confirme, dans ses Lettres, ce qu'a dit plus haut notre auteur de leurs charmes et de leur pauvreté. (*Note du traducteur.*)

Dans la scène où Juliette avale le poison, au moment le plus intéressant du monologue, je fus interrompue par un éclat de rire qui partait de sa loge. Le profond silence que gardaient les spectateurs attentifs rendit l'inconvenance encore plus frappante. Elle me déconcerta au point que je me vis obligée de demander la permission de me retirer un moment pour reprendre mes esprits. Le public, mécontent de l'interruption et de l'étourdie qui l'avait causée, à force de huées, contraignit les dames à sortir de leur loge.

Un spectateur voisin reprocha vivement à lady Coventry son impolitesse et son ingratitude, à quoi elle eut la bonté de répondre qu'elle ne pouvait me souffrir depuis qu'elle avait vu mistriss Cibber. Cette réponse lui attira une réplique mortifiante de l'interlocuteur, qui n'était autre que mon frère, le capitaine O'Hara. Ce dialogue ajouta à l'humiliation de la dame, et hâta son départ. Le feu lord Eglington, un des hommes les plus polis de son temps, qui s'était trouvé dans la loge avec elle, vint au foyer me faire des excuses; il m'assura qu'on n'avait pas eu l'intention de m'offenser, et que l'enfantillage d'une dame

qui s'amusait à jouer avec une orange, avait excité ce rire déplacé. Je reçus cette justification, et j'achevai mon rôle avec plus d'applaudissement que jamais on ne m'en avait donné.

Le lendemain, mon frère vint me voir, et me rendit l'impertinent propos de la belle rieuse. Sur-le-champ, je sonnai l'intendant de la maison, et lui remettant dans les mains la reconnaissance qu'elle m'avait donnée, étant encore miss Gunning, de l'argent que je lui avais prêté avant son mariage, je lui ordonnai d'en aller chercher le paiement chez lord Coventry.

Milady était sortie à cheval; Quince attendit son retour et lui présenta le billet. Qu'est-ce, dit-elle avec un air dédaigneux; mistriss Bellamy, l'actrice? Oui, milady, répliqua mon homme, un peu piqué de pareils airs, et qui me voyait tous les jours traitée d'une manière toute différente par des dames fort au-dessus d'elle. Dites-lui, reprit milady, tournant sur le talon, de ne pas faire l'insolente, sans quoi je la ferai siffler. Après avoir encore répliqué un peu vivement, le pauvre Quince ne voyant pas grande apparence de succès dans sa com-

mission, se retira; mais un valet le suivit de près, et lui dit qu'on enverrait incessamment l'argent demandé.

Je n'ai pas, je crois, besoin d'ajouter que j'avais parfaitement oublié ce billet, et que je n'y aurais jamais songé, s'il ne m'eût offert un moyen de punir l'impertinente. Il n'est pas inutile d'ajouter que jamais on ne me l'a remboursé.

M. Calcraft avait alors la goutte dans la tête, et son état réclamait toute mon attention. Quelque mépris qu'il m'inspirât, je ne pouvais être insensible à ses souffrances : c'était moi qui lui plaçais les cataplasmes sur les yeux. Je lui témoignais les mêmes soins, la même tendresse que si j'avais eu à me louer de lui.

LETTRE LXIII.

10 mai 17 —.

A peu près à la même époque, M. Dodsley, aussi intéressant par ses vertus privées que par ses talens littéraires, vint présenter à M. Rich une tragédie intitulée Cléone. Les situations en étaient fort touchantes ; des malheurs domestiques en faisaient le sujet, ce qui intéressait le public en sa faveur; mais le succès dépendait entièrement de l'héroïne, dont je devais jouer le rôle, ce qui, vu l'état actuel de notre troupe, était un double titre de recommandation, car Ross et Smith étaient plus avoués par Thalie que par Melpomène.

M. Garrick et mistriss Cibber avaient refusé la pièce, je ne sais pour quelle raison : elle avait pourtant son mérite. Les affections de la société privée trouvent plus aisément le chemin du cœur, que celles des têtes cou-

ronnées (1). Le langage en était simple; je résolus d'y conformer mon action. C'était une tentative qui en valait la peine; du moins elle était nouvelle, et devait me laisser le mérite de ne rien emprunter d'autrui.

Les soins que j'avais rendus à M. Calcraft avaient affecté ma santé et me faisaient désirer de différer la représentation; mais quoique je n'aie jamais cherché à me faire valoir par de semblables caprices, la crainte seule qu'on pût m'en soupçonner me fit acquiescer aux vœux de l'auteur.

Les nombreux amis de M. Dodsley, et surtout les gens de lettres, assistèrent aux répétitions de sa pièce; de ce nombre était lord Littleton, qui, malgré toute son amitié pour moi, laissa entendre à l'auteur que j'avais totalement pris à contre-sens le rôle important

---

(1) Ainsi n'en jugeaient pas les anciens, nos maîtres en tous les arts. Ils pensaient avec raison que le malheur augmente d'intensité par le contraste d'une haute fortune qui l'a précédé. Ils savaient que de grands intérêts fournissent aux passions plus d'aliment et de ressort que les petites combinaisons qui remplissent une vie bourgeoise. L'opinion contraire compte aujourd'hui peu de partisans.

(*Note du traducteur.*)

de sa tragédie. Le public avait été si accoutumé au bruit et au tumulte des folles de théâtre, que, d'après l'état de ma santé affaiblie par une indisposition réelle, on supposa que l'ouvrage n'aurait pas de succès.

Parmi ceux qui étaient venus voir notre dernière répétition, occasion où le théâtre était toujours fort encombré, j'aperçus avec surprise M. Metham. Comme nous ne nous étions pas revus depuis notre séparation, on jugera aisément que je n'étais pas à mon aise. Il ne justifia que trop mes craintes : armé d'une effronterie supérieure, s'il est possible, à celle de Cibber, lorsque dans le rôle de lord Foppington il approche d'Amanda, et prenant une prise de tabac de l'air le plus dégagé, il s'approcha de moi avec un mélange d'importance et de facilité, et vint me faire des complimens sur ma beauté, plus angélique, disait-il, que jamais. Puis, se tournant vers un ami : « Ne suis-je pas, dit-il, un heureux mortel, d'avoir eu les bonnes grâces des deux premières actrices (1), et en même temps des deux plus charmantes femmes de l'Europe ? »

---

(1) On a vu que M. Metham, après sa rupture avec mis-

La tournure de ce compliment, le lieu où il m'était adressé, le nombre des spectateurs, me causèrent une vive émotion : je fus sur le point de quitter la répétition et de m'en retourner chez moi sans autre cérémonie.

Cette ridicule aventure me déconcerta au point, que la supposition qu'avaient faite l'auteur et ses amis devint, à leurs yeux, une certitude. Lorsque je vins à répéter : *Tu ne tueras pas*, le docteur Johnson me saisit assez vivement par le bras, en disant : C'est un commandement (1), il faut y mettre plus d'emphase. Comme je ne connaissais pas alors personnellement cet homme célèbre, j'avoue que je fus un peu choquée de la véhémence avec laquelle il communiquait ses instructions.

Ces diverses scènes augmentèrent tellement mon indisposition, qu'on me conseilla de ne pas paraître le lendemain dans un rôle où

---

triss Bellamy, avait offert ses vœux à mademoiselle Lecouvreur. (*Note du traducteur.*)

(1) *Thou* SHALL *not murder.* C'est le mot *shall* qui implique le commandement, et c'est celui que le docteur recommandait à l'actrice de prononcer avec une intention bien marquée. (*Note du traducteur.*)

j'allais subir une si rude épreuve ; mais c'eût été jouer le public, qui m'avait trop honorée de ses bontés pour que je ne cherchasse pas à m'en rendre digne. Je me résignai donc à toutes les conséquences, bien résolue à jouer le rôle d'après ma manière de le sentir.

Le lendemain comme j'étais sur le point de m'habiller, M. Dodsley m'aborda avec toutes les alarmes d'un cœur paternel, et prétendit qu'au jugement de ses amis et au sien, je ne visais pas assez à l'effet dans la scène de folie. L'embarras d'un vésicatoire, que mon indisposition avait rendu nécessaire, joint à l'inquiétude inséparable d'un nouveau rôle, me fit répondre à cet estimable homme avec une vivacité qui me fit peine à moi-même. Comme actrice, lui dis-je, j'avais aussi une réputation à perdre; et quant à l'ouvrage, M. Garrick avait prévenu le jugement du public, en disant hautement la veille, au café Bedford, que la pièce n'irait pas, et qu'elle était la plus mauvaise qu'il eût jamais vue. Après ce compliment, je le laissai regrettant beaucoup, m'a-t-il dit depuis, de m'avoir choisie pour l'héroïne de sa pièce.

La simplicité de mon costume répondit à

celle que je me proposais de mettre dans mon jeu; je quittai même le panier, qui m'a toujours paru extrêmement incommode.

La nouveauté a quelquefois des charmes irrésistibles. Je réussis dans ces deux points au-delà de mes espérances; les applaudissemens furent universels, et je ne pus douter de mon triomphe quand j'entendis le docteur Johnson s'écrier: Je veux lui adresser des vers! Lorsque je parus pour débiter l'épilogue, le public me fit un accueil plus flatteur encore que celui que j'avais déjà éprouvé.

J'étais si fatiguée le soir que je ne pus me rendre dans l'appartement de M. Calcraft. Le docteur Francis l'avait informé de l'opinion publique exprimée à la répétition: et mon indisposition lui faisant craindre un mauvais succès, il regarda ce manque d'attention de ma part comme une preuve trop certaine de ma déconvenue. Il ne tint pas à son impatience; quoique malade encore, il parcourut la longue enfilade qui séparait nos appartemens, pour venir s'assurer lui-même du sort de Cléone. A peine venais-je de répondre à ses questions: *Assez bien*, que le docteur entrant hors d'haleine, lui apprit mon triom-

phe et les circonstances qui en rehaussaient l'éclat.

Le lendemain, je reçus les complimens de tous nos amis, et entr'autres de lord Littleton et de sir Charles Hanbury Williams: le premier me félicita de mon succès avec la plus grande chaleur, heureux, disait-il, de s'être trompé dans ses conjectures. M'adressant alors à sir Charles, je lui demandai s'il pensait qu'une folie violente eût produit le même effet. Sans me répondre, il me regarde avec des yeux fixes, et semble vouloir s'élancer sur moi. Lord Littleton qui s'en aperçoit, me tire en arrière, et M. Harris, qui était assis à côté de son ami sir Charles, le retient sur le sopha, pendant que je me dérobe à sa furie. Il était temps, car il avait déjà saisi un couteau qui se trouvait sur la table, et jurait qu'il allait m'en percer le cœur.

Ce fut là la première marque de folie que donna sir Charles. En entrant, il m'avait fait son compliment de la meilleure grâce du monde. Il ne survécut pas long-temps à cette scène; et jusqu'à sa dernière heure, il persista dans le dessein de me tuer.

Les représentations de Cléone absorbèrent

une grande partie de la saison ; elles auraient duré plus long-temps encore, si ma santé m'eût permis de jouer ; mais la vérité avec laquelle j'entrais dans la passion de mon rôle, était telle, qu'elle m'ôtait quelquefois la faculté de parler, quoique j'eusse la voix forte et étendue. Mistriss Clive m'écrivit une lettre de félicitation, suffrage qui me flatta d'autant plus, que je ne pouvais douter de sa sincérité.

Mon temps était alors très-précieux. Outre les lettres que j'avais à copier, j'avais des correspondans dans toutes les parties du monde où nous avions alors des armées, sur le continent, en Écosse et en Irlande. Pour surcroît de fatigue, les médecins ayant ordonné à M. Calcraft d'aller aux eaux de Bath, pour fixer la goutte aux extrémités, j'étais obligée d'ouvrir toutes ses lettres particulières, et de lui en envoyer chaque fois la substance.

Le retour de sa santé fut celui de mes dégoûts, et je me promis bien d'insister, quand il reviendrait de Bath, sur un mariage public, et le paiement de toutes mes dettes.

Elles avaient pris un nouvel accroissement.

Le printemps précédent, les plaintes répétées qui arrivaient de l'armée d'Allemagne, sur la mauvaise qualité des habits, bas et souliers, qu'on fournissait aux soldats, m'avaient fait naître le désir de remédier à cette friponnerie. En conséquence, je pris les renseignemens nécessaires; et trouvant qu'une addition d'un sou pour les chemises, et de 3 sous et demi pour les bas et souliers, serait suffisante, j'étais convenue avec le fournisseur de lui passer ce prix additionnel pour tout ce qui serait envoyé, en Allemagne, aux régimens dont M. Calcraft était l'agent. La conséquence de ce beau zèle fut qu'au bout de huit mois, je me trouvai endettée de neuf cents livres (1).

Lord Granby, de retour d'Allemagne, outre mon billet de bénéfice, m'en donna un de cent livres, et M. Fox un pareil; ce fut là tout le fruit que je retirai de mon pa-

---

(1) L'auteur des Nuits anglaises attribue à mistriss Woffington un trait si semblable à celui-ci, qu'il y a lieu de croire qu'il a fait honneur à l'une de ces deux actrices de ce qui appartenait à l'autre. C'est une bizarrerie assez curieuse de leur destinée que cette rivalité prolongée au-delà du trépas. (*Note du traducteur.*)

triotisme ; si ce n'est l'honneur de voir les sentinelles du parc s'arrêter pour me voir passer.

Une fausse nouvelle de la mort de lord Granby, parvenue à sa femme pendant qu'elle était en couches, la conduisit au tombeau. Cette mort fut pour moi un coup très-sensible ; et ma douleur ne fit qu'augmenter, en apprenant que ce faux bruit avait eu pour cause la mort trop réelle de lord Down, tué lorsqu'il était en faction à la porte de la tente du général anglais. Parti en qualité de volontaire, il s'était obstiné, par je ne sais quel caprice, à remplir, ce jour-là, les fonctions de simple soldat. Lord Granby venait de lui envoyer son dîner, qu'il partageait avec son camarade, lorsqu'un boulet de canon vint le frapper.

LETTRE LXIV.

18 mai 17 —.

Lord Granby, de retour en Angleterre, vint nous voir, et me fit sa trésorière; ce que M. Fox comparait gaiement au boîteux qui mène l'aveugle. Mais la générosité du lord excédant de beaucoup sa bourse, je fus obligée de me démettre de ma charge.

Le soir de mon bénéfice, M. Fox, ayant été retenu par le duc de Cumberland, arriva tard au théâtre. Lady Caroline y était déjà. Il y avait foule; il dit à l'ouvreur qu'il avait oublié son billet; mais peu importait, dit-il gaiement, puisque c'était pour *son* bénéfice qu'on jouait, et en même temps il se fit ouvrir la loge de sa femme. Un méchant libelliste, qui voulait faire acheter son silence, prit occasion de cette saillie, ainsi que des rapports répandus contre moi par mistriss Woffington, pour insérer, dans une de ses feuilles, que j'étais le *capitaine du grand*

capitaine; et qu'on ne disposait qu'à ma recommandation, des commissions et des places dépendantes du département de la guerre.

Ce sarcasme, quoique peu fondé, m'affecta. Je n'avais jamais fait une demande indiscrète à M. Fox. Mais, comme il ne bougeait de notre maison, sans qu'il fût en mon pouvoir de rendre ses visites plus rares, je craignais que ses assiduités ne donnassent quelque couleur de vérité aux bruits de la calomnie, et surtout qu'ils ne pussent me nuire dans l'esprit d'une femme qui était l'honneur de son sexe, et une de mes plus zélées protectrices. J'en parlai à M. Fox, qui rit de mes terreurs. Il m'assura que son épouse avait trop de confiance en son affection, pour admettre de pareils doutes, et, en même temps, trop bonne opinion de moi, qu'elle croyait mariée, pour s'arrêter aux insinuations d'un misérable gagiste. Mais, en dépit de ces assurances, je crus m'apercevoir qu'après la publicité de l'épigramme dont je viens de parler, lady Caroline ne me recevait plus avec la même bienveillance.

En conséquence, pour prêter encore moins

le flanc aux bruits calomnieux, je m'excusai d'aller souvent à Hollwood, où un club politique se rassemblait chaque semaine. Ce club était composé des ducs de Cumberland, de Bedford et de Marlborough, de lord Ducie-Morton, de M. Fox, de M. Charles Townsend, etc. On y débattait les intérêts nationaux, et, sans la résolution que j'avais prise, j'y aurais acquis des connaissances supérieures à celles du reste des femmes.

Le duc de Grafton, qui nous honorait aussi fréquemment de ses visites à Hollwood, nous amusait des anecdotes de George II, dont je vous raconterai une ou deux. Durant la rébellion de 1745, on avait demandé la tragédie de Macbeth. La crise approchait; le duc de Cumberland commandait l'armée rebelle, et le sort de la maison de Brunswick dépendait d'un événement.

On peut s'imaginer aisément que le roi n'était pas très à son aise : par une suite de cette anxiété, craignant de laisser lire sur son visage l'agitation de son esprit, il se détermina à ne point paraître au spectacle ce soir-là, quoique la pièce eût été annoncée *par ordre*. Le duc de Grafton, alors lord-chambellan,

et dans la plus haute faveur, sentit l'inconvenance d'une pareille démarche; il parvint à ramener son maître, qui se rendit au spectacle, suivant sa première résolution, et parut, durant les deux premiers actes, absorbé dans ses réflexions.

Dans l'entr'acte, des dépêches furent rendues au roi. Elles lui annonçaient la victoire remportée par son fils à Culloden. Après les avoir parcourues rapidement, il se leva, dans son émotion, et, tenant le papier en l'air, poussa un cri de joie, qui fut suivi des applaudissemens de toute l'assemblée. On ordonna aux acteurs de se *désenchanter* (1), et d'entonner le *God save the King*. Cette scène de joie et de ravissement fut répétée si souvent, qu'il était une heure du matin, avant que le roi pût se retirer.

La première année de la même rébellion, la souscription ouverte pour le soutien du gouvernement ayant été remplie avec une admirable promptitude, le duc de Grafton complimenta son maître sur cette preuve non équivoque d'affection. « Mylord, répon-

(1) Allusion aux trois sorcières de Macbeth.

dit le roi dans son mauvais anglais, mon peuple est ma femme; elle me querelle, mais elle ne veut pas me laisser quereller par d'autres. »

Pendant que ces grands personnages occupent ma plume, permettez-moi de vous amuser un moment à mes dépens. Honorée de l'approbation du public, j'eus la vanité de vouloir y joindre le suffrage du roi. En conséquence, je priai le duc de Grafton de solliciter, auprès de Sa Majesté, l'honneur de paraître devant elle, dans un des rôles de mon emploi.

Le duc eut la complaisance de se prêter à ma faiblesse, et le roi, ayant beaucoup entendu parler de la manière dont notre inimitable Roscius jouait le rôle du *roi Lear* (1), consentit à honorer cette pièce de sa présence. Flattée d'avance des éloges que j'attendais, je me rapprochai, insensiblement, après ma

(1) Cette pièce de Shakespeare se joue telle qu'elle a été arrangée par Tate : malgré l'enthousiasme des Anglais pour leur poëte favori, on ne joue la plupart de ses pièces qu'avec des coupures et des changemens.

(*Note du traducteur.*)

première tirade, de la loge. Quelle fut ma mortification, lorsque lord-chambellan, ayant demandé au roi comment Sa Majesté trouvait *Cordelia*, j'eus la douleur d'entendre répondre : Hom ! hom ! pas mal ; mais son panier est bien large !

Ainsi, mon panier avait attiré les regards du roi, plus que ma personne ! Cette humiliation m'étourdit un peu, et je ne repris courage, que lorsque j'en vins à la belle prière que fait *Cordelia* pour son père détrôné. Je mis, dans ce morceau, tant de naturel et de sensibilité, que le roi en fut ému. Il me fit dire, par le lord chambellan, qu'il n'avait jamais été autant affecté des malheurs de *Lear*, qu'il l'était de la tendre piété de sa fille. Cette louange était toute pour *Cordelia ;* il fallut s'en contenter, et paraître plus satisfaite que ma vanité ne l'était réellement.

Je vous demande grâce encore pour cette anecdote, où mon ami *Shuter* joue un rôle.

M. Lacy, un des propriétaires du Ranelagh, avait été engagé, par deux banquiers, à l'assister dans la direction du théâtre de Drury-lane. Mais M. Lacy, ayant formé le

dessein d'obtenir une patente, en son propre nom, à l'exclusion des deux personnes qui l'employaient, s'avisa de cet expédient.

Jockey (1) de profession, il suivait constamment la chasse de Croydon, dont le lord-chambellan était le conducteur. Sa Grâce observait avec plaisir le train nombreux qui l'accompagnait, et remarquant que M. Lacy était un des plus assidus, il prit, un jour, occasion d'admirer le cheval que montait celui-ci. C'était l'amorce que le rusé cavalier présentait, et dès qu'il vit qu'elle avait fait son effet, il pria le duc d'accepter sa monture.

Le lord refusa d'abord, et parla de compensation, sur quoi M. Lacy l'informa que ses commettans étaient sur le point de rompre leurs engagemens, et qu'il lui serait obligé s'il voulait lui faire obtenir la patente en son propre et privé nom. Sa requête réussit : sous peu de jours, il devint seul directeur de Drury-

(1) Ce nom n'est pas pris ici dans le sens que nous lui donnons en France ; il s'applique aux amateurs enthousiastes de l'équitation, aux parieurs des courses, etc., etc.

(*Note du traducteur.*)

lane, et les deux personnes, qui avaient acheté de M. Fletwood, se virent obligées d'accepter des places de contrôleurs dans le théâtre qui précédemment leur appartenait. M. Lacy vendit ensuite la moitié de la patente à M. Garrick, qui devint le seul directeur ostensible, et dont le talent supérieur et les soins infatigables sauvèrent ce théâtre de sa ruine.

C'était Hollwood qui fournissait de renards la chasse de Croydon, et le duc, voyant que Shuter était souvent de la partie, me pria de l'inviter à dîner.

Shuter, très-gai et très-amusant, quand il croyait jouer le premier rôle, ne se trouvait pas là à son aise, et fut d'abord assez taciturne. Mais d'excellent bordeaux, que j'avais fait placer devant lui, faisant son effet, il reprit tout son babil, et même sa causticité.

Dans le cours de la conversation, le duc vint à lui demander s'il aimait la chasse, ou s'il la courait seulement par raison de santé. Ni l'un, ni l'autre, mylord, répliqua vivement Shuter : je cours pour une patente, faisant allusion à l'anecdote. Le duc trouva

l'impromptu si gai, qu'il lui promit de le servir, même sous ce rapport, s'il y avait jamais jour à l'obliger. En attendant, il lui fit accepter, avant son départ, un fort beau présent, que Shuter ne manqua pas d'aller déposer aux pieds de Nancy Dawson, alors sa sultane favorite.

Mais revenons à ce qui me concerne. Mon séjour en ville eut pourtant un heureux résultat; il contribua à sauver M. Calcraft de sa ruine, et beaucoup d'individus d'une perte irréparable. Une société nombreuse s'était réunie à Hollwood. Fidèle à mon système, j'étais presque seule à Londres, à l'exception du portier, de mon cocher et de mon postillon, qui n'étaient pas même à la maison; et comme c'était un dimanche, les commis étaient aussi absens.

Le matin de ce jour fatal, je vis accourir près de mon lit ma femme de chambre avec l'air du désespoir, pâle, échevelée, et n'ayant pas la force de parler. Mais les cris: Au feu! que j'entendais venir de la rue, m'apprirent bientôt ce que son effroi ne lui permettait pas encore d'articuler.

Aussitôt je saute à bas du lit; et n'ayant

qu'un manteau-de-lit et des mules, car dans ma terreur j'avais jeté mon bonnet de nuit, je descends précipitamment les escaliers. Arrivée dans la cour, j'apprends que le feu a éclaté chez un boulanger en Channel-Row : un des côtés de cette petite rue était occupé par un magasin de bois et de charbon, et l'autre par un marchand de liqueurs. Ces deux maisons auraient fourni de nouveaux alimens à l'activité de la flamme.

Comme le feu était justement en face des bureaux où étaient déposés les comptes d'une foule de personnes, et que ces bureaux n'étaient séparés que par de minces cloisons, mes alarmes étaient excessives; car si l'incendie les eût atteints, tout était perdu. Les flammes redoublaient de violence; et, chassées par le vent vers notre maison, on s'attendait à chaque instant à les voir s'y attacher. Heureusement il me vint dans l'idée de faire enlever, par un vitrier accouru à notre secours, les châssis des fenêtres, non-seulement de notre maison, mais des trois voisines, dont les maîtres étaient, pour le moment, hors de la ville.

Ensuite je fis ramasser tous les porteurs

qu'on put se procurer, et transporter par eux les livres, premier objet de mes soins, au comptoir situé au-dessous. Nous rompîmes les coffres, où nous ne trouvâmes, en argent, que ce qui devait suffire aux paiemens du lendemain, jusqu'à ce qu'on eût reçu chez les banquiers. En peu de temps, la maison se trouva remplie de ceux qui, pour leur compte, ou pour celui de leurs parens, avaient quelque intérêt dans les bureaux. Le portier avait dépêché le cocher à Hollwood. Cependant je mis en sûreté tout ce qu'il me fut possible, et je sauvai tout ce qui était dans les bureaux. Enfin, on parvint à se rendre maître du feu, avant qu'il eût pu gagner l'autre côté de la rue.

Quand je fus sur le point de me retirer, le colonel Honeywood me témoigna ses craintes que je ne gagnasse un rhume. Ce fut le premier moment où je me rappelai ma situation. J'étais restée quatre heures dans l'état où l'effroi m'avait fait sauter du lit, au milieu de plus de cent spectateurs de tout rang, qui étaient venus m'assister dans cette malheureuse circonstance.

A peine étais-je habillée, que j'entendis la

voix de M. Calcraft, hurlant comme un furieux, qu'il était un homme perdu, ruiné. Mais quand il fut informé des soins que j'avais pris, et du succès qui les avait suivis, je fus encore une fois *sa chère libératrice;* et les louanges qu'il me prodigua étaient bien, en effet, la récompense la plus flatteuse pour un cœur désintéressé comme le mien.

Cependant mes embarras pécuniaires augmentant, je fus obligée de chercher des ressources chez quelques enfans d'Israël; je ne réussis que trop facilement à en trouver. M. Furtado me procura un honnête usurier qui m'avança 500 livres, à condition que je lui en paierais 100 par an pendant toute ma vie, sur l'annuité de 120 que M. Calcraft m'avait donnée. Mais ces clauses ne pouvant être exprimées dans le contrat, il me donna un écrit qui me permettait de racheter cet engagement, en payant les 500 livres; plus, 50 par forme de gratification.

Ma vanité reçut, dans le même temps, un petit échec, dont le récit vous fera peut-être sourire, mais qui pensa me coûter bien cher.

Les complimens ridicules que m'avait at-

tirés quelquefois la beauté de ma main, flattaient mon amour-propre : je cherchais à les justifier, et à augmenter cette blancheur si admirée. Pour arriver à ce grand résultat, qui était alors, à mes yeux, de la plus haute importance, j'envoyai prendre, chez le parfumeur Warren, une paire de gants de poulet que je mis avant de me coucher, et je forçai ma femme de chambre à attacher mes mains au chevet du lit, pour accélérer l'effet de cette merveilleuse recette. Je m'endormis, persuadée que j'allais me réveiller avec les plus belles mains du monde. Mais au bout de deux heures, je m'aperçus, en m'éveillant, que j'avais perdu l'usage de la main droite.

Alarmée de cet accident, j'appelai ma femme de chambre pour me détacher. Mes craintes n'étaient que trop fondées : j'envoyai, sur-le-champ, chercher un chirurgien. Quand je lui eus raconté ce qui venait de m'arriver, et ce qui l'avait occasioné, il me dit, en riant, qu'il trouverait le moyen de me tranquilliser sur la blancheur de ma main. Il tint parole ; car il m'appliqua un vésicatoire de moutarde, qui s'étendait depuis l'épaule jus-

qu'au bout du doigt; remède très-douloureux, qui me rougit si bien le bras, qu'obligée de porter des gants tout le reste de l'hiver, je ne pus ni montrer ni regarder ces belles mains dont j'étais si fière.

Vers le même temps, je fus honorée d'une visite de mon parent de Watford, M. Crawford. Je la devais au besoin où il était de 400 liv., pour compléter une somme destinée à faire une importante acquisition.

Je n'avais emprunté du juif que pour payer à M. Sparks une partie de la somme qu'il m'avait prêtée. Comme celui-ci ne l'était pas venu demander, je crus pouvoir en disposer. J'informai donc M. Crawford que, ne pouvant lui prêter que la moitié de ce qu'il désirait, je lui confierais une paire de boucles à diamans, sur laquelle il lui serait facile de trouver le surplus. Il se montra très-sensible à mes offres, prit l'argent et les boucles d'oreilles, me fit son billet de 400 livres, payables dans trois mois, et me quitta, avec promesse de revenir à cette échéance.

Il fut exact, en effet; mais ce fut pour m'apprendre qu'il ne pouvait me payer. Quant à mes boucles d'oreilles, M. Smith, de l'Echi-

quier, m'avancerait sur notre billet commun la somme nécessaire pour les retirer. Je n'avais aucun doute sur l'honnêteté ni sur la solvabilité de mon cousin. Il passait pour joindre de bonnes affaires à une fortune assurée, et je signai aveuglément le billet qu'il me présenta, sans même en lire le contenu. Il sortit, en disant qu'il allait revenir avec les boucles d'oreilles.

J'avais un engagement pour le reste du jour; je ne pensai plus à mes boucles. Mais peu de jours après, ayant fantaisie de les porter, j'envoyai à son logement, où j'appris que mon honnête parent, ayant de fort mauvaises affaires, était parti brusquement pour la France, et qu'il avait escroqué tous ses amis pour se soutenir, lui et sa famille, pendant son exil. Pour comble de malheur, quand M. Smith se présenta pour être payé, j'eus le chagrin de trouver que le billet portait 600 livres, au lieu de 100, pour lesquelles je me croyais engagée.

LETTRE LXV.

26 mai 17 —.

Je m'étais rendue très-utile à M. Fox, non-seulement en transcrivant ses lettres, mais en assistant aux séances de la chambre des communes, ma mémoire étant presque aussi extraordinaire que la sienne. Il commença à se plaindre de ne plus me voir à Hollwood, où il voulait d'ailleurs travailler à fixer Charles Townshend, vraie girouette, mais qui avait pour moi une considération particulière. Il n'en fallut pas davantage pour me décider à y reparaître. Quand on commençait à jouer, je me retirais; et comme j'étais la seule femme admise dans la société, ma situation n'était pas très-agréable.

Durant ces heures de solitude, j'avais tout le temps de me livrer à mes réflexions, dont le résultat était que j'étais loin d'être heureuse. Mais qui m'empêchait de l'être? Ce n'étaient pas mes dettes; je ne doutais point que M. Cal-

craft n'y satisfît. Quant à ma position, on me croyait mariée; et ce mariage était un événement que je regardais comme certain. Cependant la mélancolie me gagnait; et dans ces accès, je pleurais quelquefois des heures entières. Pour me distraire et me délasser à la fois, je résolus d'accepter une invitation que j'avais reçue de mistriss Child, laquelle était établie à Bruxelles avec son mari, et devait faire un petit voyage à Cologne. Je me proposais, en même temps, d'exécuter, au commencement de l'été, mon ancien projet d'aller faire une visite à Voltaire.

Deux événemens s'opposèrent à l'accomplissement de ce plan. Le premier ne m'intéressait pas personnellement; mais comme il fut très-désagréable pour la famille du secrétaire de la guerre et pour la nôtre, je participai aux désagrémens qu'il causa.

M. Fox étant allé passer quelque temps chez son frère, lord Ilchester, M. Calcraft se rendit à Holland-house, suivant son usage, pour demander, avant d'écrire à son patron, s'il y avait quelques lettres pour lui, ou quelque chose qu'on pût lui mander. Au moment où il entrait, il netnedit Fanning, intendant

de M. Fox, dire à un homme qui avait l'air d'un fermier : Je suis sûr que ce n'est pas là l'écriture de mon maître; mais voici quelqu'un qui peut vous l'assurer encore mieux que moi. En disant ces mots, il remit un bail entre les mains de M. Calcraft, qui le parcourut, et déclara que la signature n'était point celle de M. Fox. Je suis perdu! s'écria le fermier; le coquin m'a volé ce que j'avais mis en réserve pour la dot de mes filles. En y regardant de plus près, M. Calcraft vit que le prétendu bail était une pièce fabriquée par un certain Ayliffe, pour attraper de l'argent.

M. Fox avait fait de cet Ayliffe un commissaire ambulant. Le revenu de cette place était plus que suffisant pour le soutenir, lui et sa famille; mais il avait adopté, pour supplément, la profession de vendre des terres: et comme on le supposait connaisseur en ce genre, M. Calcraft l'avait chargé de lui en acheter en Dorset-shire, et lui avait déjà remis onze mille livres pour cet objet.

Alarmé pour ses fonds, et toujours éveillé sur ses intérêts, il se mit aussitôt sur les traces de son voleur. Il le trouva à Salisbury, où il le fit arrêter comme fabricateur de faux contrats.

Ayliffe prit l'épouvante, rendit les onze mille livres, et fut ramené à Londres, par les officiers du juge Friedling, qui l'avaient poursuivi à la réquisition du fermier. Aussitôt, on dépêcha un exprès pour informer M. Fox de tout ce qui s'était passé : ce fut là la première nouvelle qu'il en eut : ce qui prouve l'injustice des reproches qui lui furent faits, en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, où ses commis avaient tout le profit, et lui tout l'odieux.

Le malheureux une fois convaincu, voyant qu'il y allait du gibet, m'envoya sa femme pour me conjurer d'intercéder auprès de M. Fox. En même temps, il lui écrivit une lettre où il implorait son pardon, se reconnaissait le plus ingrat des hommes, et promettait que, s'il lui faisait obtenir sa grâce, toute sa vie serait employée à la mériter, et à réparer les crimes dont il s'était rendu coupable.

Mais, à la même heure, ce misérable écrivit à M. Pitt, alors ministre, pour l'informer que, s'il voulait le sauver, il lui révélerait telles manœuvres iniques de son dernier patron, qui paieraient sa grâce. M. Pitt, avec une no-

blesse qui fait honneur à sa mémoire, renvoya la lettre à M. Fox, qui se disposait à aller solliciter en faveur du prisonnier. Tant de bassesse l'indigna; le malheureux subit la peine de ses crimes.

Comme ma situation me mettait hors d'état de voyager, il fallut renoncer à mon excursion sur le continent. Le 4 septembre, je commençai à sentir les douleurs; et avant que le docteur Hunter pût être arrivé de Londres, une sage-femme de campagne m'aida à mettre au monde un fils, que M. Fox nomma Henri *Fox-Calcraft.*

J'étais accouchée depuis quatre ou cinq jours, lorsque M. Calcraft m'honora d'une visite, pour m'informer qu'il avait reçu une lettre de M. Davy, qui demandait le paiement de l'annuité que je lui avais cédée. Choquée de l'entendre me parler, si hors de propos, d'intérêts pécuniaires, je le priai de sortir sur-le-champ de ma chambre, de payer et d'exécuter son contrat. Je l'assurai même que je saurais l'y forcer, aussitôt que je serais en état de me lever; j'ajoutai que je n'ignorais pas les mensonges qu'il m'avait faits, en me faisant entendre que son patron désapprou-

vait notre mariage. Étourdi de ce reproche, il se hâta de me quitter, en murmurant contre ce qu'il appelait mon extravagance.

Quand il fut parti, je me plaignis à une dame qui m'était venue voir, et qui faisait profession d'être mon amie, de la grossièreté avec laquelle M. Calcraft venait, dans ma situation, me rompre la tête d'une pareille bagatelle, après tout ce que j'avais fait pour lui. Ma *bonne amie,* observant que j'étais plus animée qu'à mon ordinaire, et ayant des raisons particulières pour désirer de me voir sortir de ma situation actuelle, par la mort ou par le ressentiment, saisit une occasion si favorable à ses vues, et m'apprit que l'homme que je regardais comme mon mari ne pourrait probablement jamais l'être, puisqu'il s'était marié quelques années avant de me connaître. Sa femme était jeune; elle demeurait à Grantham, avec une tante nommée Moore.

Frappée, étourdie, d'une nouvelle si inattendue, je sautai à bas du lit, dans le dessein d'aller trouver l'imposteur, et de me venger de lui. Mais, avant d'atteindre la porte, je tombai sans connaissance. Carter, ma garde,

qui demeurait avec moi depuis plusieurs années, aidée de l'obligeante personne qui venait de me mettre dans cet état, me replaça dans mon lit.

Quand je repris mes sens, je souffrais des douleurs si vives, surtout au côté, qu'il m'était impossible de parler et de respirer. On dépêcha sur-le-champ un exprès à M. Adair et au docteur Hunter. D'abord, ils furent d'avis que ma maladie provenait de l'ignorance de la femme qui m'avait accouchée; mais les gardes les détrompèrent, assurant que j'avais été assez bien pour leur permettre de me quitter, et de me laisser avec une dame qui m'était venue voir. Le délire où j'étais, et dont la pauvre Carter pensa devenir la victime, ne me permit pas de leur révéler la véritable cause de l'état où je me trouvais.

M. Calcraft était hors de lui. Chaque nuit paraissait devoir être la dernière de ma vie. Je ne respirais qu'autant qu'on m'ouvrait la veine. Il m'eût été impossible de rester couchée sans étouffer, et je m'appuyais alternativement sur l'épaule de chacune de mes gardes. M. Adair, malgré le nombre de ses

malades, revenait chaque soir à Hollwood, pour tâcher de calmer les douleurs inexprimables que j'endurais.

Après avoir souffert, durant quelques semaines, plus que la nature humaine ne semble capable de le supporter, mon arrêt de mort fut prononcé pour une heure du matin. Une personne (1) de Londres, que j'attendais impatiemment, étant arrivée, et l'affaire que j'avais avec elle étant terminée, je me résignai, attendant l'heure de ma délivrance.

Calme et tranquille, ne tenant plus au monde, oubliant les injustices dont j'y avais été l'objet, je tombai dans un sommeil profond, pendant lequel j'eus un rêve qui semblait être le présage de tous les malheurs que j'ai éprouvés depuis. Il me semblait que, dégagée de tous les soins terrestres, j'étais devenue une habitante du séjour céleste. Mon emploi était d'allumer cinquante lampes. J'entrai en exercice, et les allumai de suite,

(1) Un prêtre irlandais catholique.

jusqu'à la dernière, que j'eus le malheur de briser. La peine que me fit cet accident, mit un terme au sommeil et au rêve; et je m'éveillai dans une violente agitation.

LETTRE LXVI.

10 juin 17 —.

Je restai plusieurs semaines dans la cruelle situation où m'a laissée ma dernière lettre; après quoi, je fus transportée à la ville. Deux consultations par jour n'améliorèrent pas mon état. La Faculté me persécuta jusqu'à Noël : enfin ses doctes membres, désespérant de me procurer quelque soulagement, et honteux de prendre, sans fruit, tant d'argent, m'abandonnèrent à ma destinée. Mon humain et vigilant ami, M. Adair, continua pourtant ses assiduités; et voyant que les autres médecins ne m'avaient été d'aucun secours, il m'amena furtivement le docteur Lucas. Mais quoique le mérite de ce médecin fût incontestable, ses principes politiques étant fort différens des nôtres, son introduction dans notre maison fut trouvée répréhensible.

Le docteur découvrit bientôt la cause de

ma maladie, qui avait échappé à ses confrères. Il prononça que j'avais un abcès au poumon, ce dont l'événement prouva la vérité; il ajouta que, s'il venait à percer pendant que je serais assoupie, car je ne dormais pas, il devait me suffoquer.

Après m'avoir préparée, par les remèdes qu'il jugea convenables, il m'envoya aux bains chauds de Bristol, pour y passer les fêtes de Noël. Ces bains, à cette saison, ne sont fréquentés que par quelques misérables qu'on envoie là exhaler leur dernier souffle. J'avais entièrement perdu l'usage de mes membres, ne pouvant lever le bras jusqu'à la tête, et j'étais portée comme un enfant dans les bras d'un domestique. Durant le voyage, on m'avait défendu de faire plus de vingt milles par jour, et quoique nous fussions au cœur de l'hiver, j'étais obligée de laisser les glaces de ma chaise ouvertes. Comme j'étais fort connue sur la route, les maîtres et maîtresses d'auberge semblaient me faire leurs derniers adieux, et regretter la perte d'une de leurs meilleures pratiques.

Mistriss Sparks, femme de l'acteur de ce nom, avait quitté sa famille pour m'accom-

pagner ; des raisons de santé avaient forcé ma chère miss Meredith de faire un deuxième voyage en France. Mes deux gardes et ses domestiques me formaient un train considérable. Quand j'aurais dépensé, dans cette occasion, toute la fortune de M. Calcraft, je m'en serais mise peu en peine ; car mon ressentiment contre lui subsistait dans toute sa force : je n'avais pas même voulu lui permettre de prendre congé de moi, ni souffrir qu'on prononçât son nom en ma présence.

Après une suite de pénibles journées, j'arrivai aux eaux, où les objets qui se présentèrent à mes regards, la triste perspective du lieu, le son funèbre de la cloche de Clifton, n'offrirent que de lugubres tableaux à mon imagination. Là, je fus confiée aux soins du docteur Ford, qui m'ordonna le vin de Porto et le punch. Accoutumée au vin trempé, l'usage de ces liqueurs, qui m'étaient inconnues, me fut désagréable. Mais j'avais été saignée si souvent, que mon état d'épuisement faisait craindre qu'il ne survînt une hydropisie, quand même je guérirais de mon autre maladie.

Enfin l'abcès creva pendant que je pre-

nais l'air. Je retournai à mon logement, et le docteur Ford, aux soins duquel j'ai les plus grandes obligations, ayant été appelé, me fit conduire à la chambre de pompe, pour y recevoir la douche. Ensuite il me fit mettre dans un lit bien bassiné; on me donna à boire un peu d'eau-de-vie brûlée. Je n'avais pu me coucher depuis plus de quatre mois. Aussitôt que je fus au lit, le sommeil me prit, et je ne m'éveillai qu'au bout de dix-huit heures. Ce sommeil fut si calme, que ceux qui me gardaient furent plus d'une fois tentés de croire que je m'étais endormie pour toujours: souvent ils mirent un miroir sur ma bouche, pour s'assurer si je respirais encore; enfin ils commencèrent à se flatter que ce profond repos deviendrait un excellent remède, et serait le premier symptôme de ma guérison.

Mon rétablissement fut plus prompt, cependant, qu'on n'eût pu s'y attendre; car à mon réveil, je me trouvai en état, non-seulement de me tenir debout, mais même de faire quelques pas. La cause du mal une fois détruite, je repris des forces chaque jour, ce qui me détermina à quitter ma triste solitude, et à retourner à la ville. Mais résolue

de ne pas rentrer chez M. Calcraft, j'écrivis à ma mère, pour la prier de me louer sa maison. C'était celle de la rue Brewer, qu'avait jadis occupée M. Calcraft.

Quoique affligée des circonstances qui me faisaient quitter Parliament-street, ma mère me répondit que la maison serait préparée pour me recevoir. Aussitôt que M. Calcraft fut instruit de mon dessein, il pensa perdre la tête. Il craignait, avec grande raison, que je ne fisse pas mystère des motifs que j'avais eus pour quitter sa demeure. La plupart de ceux qui l'employaient, n'avaient pris confiance en lui que par égard pour moi. Lord Tyrawley, malgré la froideur qui subsistait entre nous, ne pouvait manquer de s'intéresser à mon sort: mon frère était encore plus redoutable; et toutes ces considérations avaient bien plus de poids, sur lui, que la tendresse.

D'ailleurs, il n'était pas indifférent pour lui que je présidasse à sa table, à raison de l'importance de mes liaisons, et du nombre de mes protectrices parmi les dames du premier rang. Mais ce qui le touchait encore plus, et motivait ses promesses réitérées de payer mes

dettes, était l'attente où il était de la mort de mon amie miss Meredith. Cette jeune personne était abandonnée par les médecins, et comme on supposait qu'elle devait tester en ma faveur, il en concluait que ma fierté ne me permettrait pas d'avoir des obligations à quelqu'un que je détestais si cordialement, et faisait, sans ménagement, des promesses qu'il croyait bien n'être jamais dans la nécessité de remplir.

Il écrivit donc à mistriss Sparks, pour la prier de chercher l'occasion de me communiquer le contenu des lettres qu'il lui écrivait, et qui renfermaient les plus belles promesses du monde. Il n'ignorait pas que je n'avais vu que cette dame; et comme il avait avec elle des liaisons d'intérêt (1), il était bien sûr que rien ne transpirerait. Son nom seul me jeta dans une telle agitation, qu'elle craignit de le prononcer devant moi. Mais il devint si pressant à chaque lettre, qu'elle se hasarda enfin à m'entretenir sur ce sujet.

---

(1) M. Calcraft avait alors trois parts dans le théâtre, et l'on s'attendait qu'il achèterai. la patente, lorsque M. Sparks eut la promesse d'être directeur.

Après diverses tentatives, elle parvint enfin à me lire une de ces lettres. M. Calcraft m'y conjurait, au nom de l'humanité, pour l'amour de mes enfans et de moi-même, de retourner auprès de lui. Il s'engageait par tout ce qu'il y a de plus sacré, à payer mes dettes en trois mois. Il finissait par protester de la violence de sa passion.

Déterminée par l'avis de M. Quin, qui avait toujours été mon oracle, mais que la générosité de son cœur égara en cette occasion, fatiguée de toutes ces importunités, à peine remise de mes eaux de Bristol, je retournai enfin dans l'odieuse maison, sous la condition expresse qu'il ne tenterait jamais de me voir ou de me parler seul, et qu'il serait exact à payer mes dettes, articles auxquels il se soumit sans objection.

LETTRE LXVII.

19 juin 17 —.

Vous allez me revoir encore faisant les honneurs de la table de M. Calcraft, et recevant à ce sujet les félicitations de mes nombreux amis. Quelque temps après mon rétablissement, la trésorerie nous redemanda l'argenterie du Gouvernement, que nous avait laissée l'infortuné général Braddock. Nous refusâmes : un procès s'ensuivit ; mais nous le gagnâmes ; et les lions, les licornes, etc., continuèrent de figurer sur notre table.

Je reçus alors la nouvelle de la mort de miss Meredith ; elle m'avait légué 500 liv., avec les 1,200 que je lui devais, ses bijoux, qui en valaient près de 2,000, et ses plus belles dentelles, qui étaient d'un grand prix. Ce legs était pour moi de la plus haute importance : n'étant pas engagée cet hiver au théâtre, je m'étais vue obligée d'emprunter sur mes diamans, pour faire face à mes dépenses per-

sonnelles, dans l'assurance que M. Calcraft tiendrait sa parole à l'expiration du terme qu'il avait pris.

Mais ces considérations étaient bien peu de chose, mises en balance avec la perte d'une amie inappréciable, que je pleurerai toujours. L'infortunée avait conçu un tendre sentiment pour le duc de Kingston : il parut quelque temps y répondre ; mais il ne tarda pas à détruire toutes ses espérances de bonheur, par un autre attachement. Avec une constitution extrêmement délicate, et une sensibilité qui ne l'était pas moins, elle ne put, malgré toute la force de sa raison, surmonter une passion malheureuse.

Par son testament, elle laissa au duc une boîte d'or, dans le couvercle de laquelle était son portrait. J'étais chargée de la lui remettre; commission assez désagréable pour moi, car le duc avait fait profession d'être un de mes admirateurs. Je lui écrivis cependant, pour l'informer de son legs, et il vint le recevoir. En le lui présentant, je lui dis que j'aurais désiré qu'il y eût eu deux portraits, j'en aurais demandé un, afin de pouvoir conserver au moins la faible ressemblance d'une personne

qui m'était si chère. Le duc, alors, prit tranquillement un canif, détacha le portrait du couvercle, et me le donna. Une preuve si choquante d'indifférence pour la mémoire d'une femme dont il avait, suivant toute apparence, abrégé les jours, m'affecta tellement, que je m'éloignai avec mépris, laissant le duc emporter sa boîte.

En reconnaissance des attentions que mistriss Sparks m'avait témoignées durant ma maladie, non-seulement je consentis à jouer dans la Fiancée en Deuil (the Mourning Bride), pour le bénéfice de son mari, mais je lui plaçai deux cents billets à une guinée. Comme je n'avais pas joué depuis que les papiers publics m'avaient tuée si souvent, l'affluence fut considérable; mais ce qui excita un étonnement général, fut que ma voix n'avait jamais eu plus d'éclat; du moins je pus juger, à la manière dont je fus applaudie, que le public était satisfait, et M. Sparks ne le fut pas moins des émolumens de la soirée.

Ma maison m'était devenue si odieuse, que je ne m'y trouvais que lorsque la société était très-nombreuse. J'aimais la musique à l'ex-

cès, ce qui me lia bientôt avec les plus habiles virtuoses. J'allais souvent chez Frasi (1), où je rencontrai un soir lady Saint-Léger, mère de feu mon aimable amie miss Saint-Léger, depuis femme du colonel Burton, dont je vous ai souvent parlé dans mes précédentes lettres. La plus jeune de ses sœurs, miss Kitty, était logée avec cette dame, qui, par le moyen de son douaire et d'une pension que lui avait fait obtenir lady Harrington, était en état de recevoir bonne compagnie.

C'était ce qu'on appelle en Irlande une femme comme il faut du second ordre : son caractère était inégal ; on la voyait tantôt d'une hauteur insolente, tantôt d'une bourgeoisie triviale. Vous en jugerez par le trait que je vais vous citer. Son mari, juge d'Irlande, avait traité avec sévérité quelques pauvres malheureux accusés d'avoir exercé des brigandages dans le pays. Paul Liddy, capitaine des bandits, qui avait levé des contributions dans la partie de l'île où résidait le chevalier, avait eu l'insolence de lui écrire que s'il ne dépo-

(1) Célèbre chanteur de ce temps.

sait pas à jour nommé une certaine somme à l'endroit qu'il lui désignait, il mettrait le feu à sa maison, le tuerait, et enlèverait sa femme.

Bientôt après, grâce à la vigilance du chevalier, le capitaine fut pris, et mis aux fers dans la prison de Black-Dog. Lady Saint-Léger ne put résister à la tentation de voir un homme qui avait osé lui faire une pareille déclaration : elle se rendit à la prison, où la belle Monique Gall, courtisane que Liddy avait épousée, lui dit que celui-ci était trop indisposé pour voir personne; sur quoi la dame, avec une insolence qui la rabaissait au-dessous de la malheureuse à laquelle elle parlait, lui demanda si elle était la maîtresse du misérable, ou sa femme. Madame, répondit l'autre naïvement, j'ai le malheur d'être sa femme; l'honneur d'être sa maîtresse vous était réservé.

Telle était ma nouvelle connaissance, que j'invitai à venir à Hollwood, et qui profita de notre intimité, pour redire avec exagération, à M. Calcraft, tout ce que je lui confiais.

Aussitôt que ma compagnie m'eut quittée, je me disposai à mon voyage de Bruxelles.

Mais, avant de partir, je laissai une lettre pour M. Calcraft, où je lui rappelai la promesse qu'il m'avait faite de payer mes dettes, seule réparation qu'il pût me faire pour la bassesse de sa conduite. Quant à ma visite à Voltaire, la mort du marquis de Verneuil, en qui je perdis encore un excellent ami, vint y mettre obstacle. Le marquis s'occupait beaucoup de chimie, et même y avait acquis une certaine habileté. Dans une expérience dont il suivait les résultats, une explosion subite lui coûta la vie.

Arrivée à Bruxelles, je trouvai miss Child entourée de mes amis, et devenue l'objet particulier des attentions de l'électeur de Cologne. Elle me reçut de manière à me prouver combien ma visite lui faisait plaisir. Elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour me rendre le séjour de la ville agréable, et m'amener insensiblement à oublier mes chagrins. Je me prêtai, de bonne grâce, aux vœux de mon amie; pendant trois mois, je jouis de tous les plaisirs que m'offrait sa société. Mais le chagrin que je portais dans mon cœur empoisonnait tout; l'idée seule de retourner dans l'odieuse maison que j'avais fuie, me

rendait la plus malheureuse de toutes les femmes.

De Bruxelles, dont je laisse aux voyageurs de profession le soin de vous décrire toutes les curiosités, je me rendis à Anvers, où je me proposais de prendre des renseignemens sur la fortune de M. Sykes, auprès de son frère, qui était établi dans cette ville. A mon arrivée, j'appris que M. Sykes, qui était tout à la fois, peintre, joaillier et bijoutier, s'était rendu à Paris, sur l'invitation du duc de Berry, qui voulait faire quelque changement dans sa galerie. Un grand personnage qui s'intéressait à un autre artiste, piqué de cette préférence, obtint une lettre-de-cachet contre lui. Un jour qu'il était dans un café, un exempt le prit à part, le fit monter dans une voiture qui l'attendait à la porte, et le conduisit à la Bastille : il n'eut que le temps de prier un de ses amis, qui se trouvait là, d'informer sa femme de sa disgrâce. Cet ami remplit ce triste devoir. La pauvre femme, après un long évanouissement, perdit la raison : et dans cette douloureuse situation, il était bien à craindre que ni le mari ni la femme ne revissent jamais leur famille.

J'appris également que les États-Généraux avaient pris possession des effets que M. Sykes avait laissés à la Haye, et qu'il m'avait légués. La perte d'un bien, dont j'ignorais la valeur, ne pouvait m'affecter vivement, je la supportai avec assez de courage.

LETTRE LXVIII.

28 juin 17 —.

Les beautés d'Anvers me déterminèrent à y faire quelque séjour; mais rien ne me frappa plus que la cathédrale. J'en admirais, un matin, la grandeur et la majesté, quand je vis une espèce de fantôme, enveloppé dans une large mante, et dont les yeux se fixaient sur moi. Mistriss Walker, qui m'accompagnait dans cette promenade, se rappelant l'aventure de sir Charles Hanbury-Williams, commençait à concevoir des craintes qui n'étaient pas déraisonnables.

L'inconnue demande à mon domestique si je n'étais pas mistriss Bellamy; sur la réponse affirmative de celui-ci, elle fond en pleurs, et pousse un cri. L'église était pleine; on se presse autour de nous : les regards s'arrêtent sur moi : mais le domestique qui m'accompagnait ayant observé au peuple que ce n'était qu'une mendiante, la foule se dissipa, Car, là comme ail-

leurs, la pauvreté est redoutée, et on la fuit comme une contagion.

Quand la foule fut dispersée, la personne qui avait causé tout ce tumulte attendait en silence que je lui parlasse la première. Je lui demandai qui elle était. Son nom, me dit-elle, était Biddy Kendal; elle était fille de mistriss Kendal, dont je fréquentais les assemblées à Dublin, et avec laquelle j'avais été fort liée. Je me la rappelai sur-le-champ, et lui demandai ce qu'était devenue sa sœur Betty. « Venez, ma chère, me dit-elle avec un » accent irlandais, et en me saisissant vive- » ment la main : venez la voir; j'espère que » nous la trouverons encore vivante, et que » votre vue ranimera ses yeux éteints dans les » larmes. » Elle me pria cependant de ne point venir en carrosse, désirant de n'être pas remarquée, et m'avouant, d'ailleurs, qu'une voiture ne pourrait arriver jusqu'à leur porte.

Nous sortîmes de l'église; après beaucoup de tours et de détours, nous arrivâmes à une chétive habitation, que je n'aurais jamais cru pouvoir exister dans l'enceinte de cette belle et opulente ville. Enfin, gravissant une es-

pèce d'échelle, nous pénétrâmes dans cet asile de la misère. Jamais une scène pareille ne s'était présentée à mes yeux. Le premier objet qui les frappa, fut le cadavre d'un homme que cachait une seule couverture. Un peu plus loin, sur une misérable paillasse, était assise une femme maigre comme un squelette, qui se tordait les mains, dans l'excès du désespoir. Près d'elle, un enfant couché semblait lutter contre la mort; un autre, âgé de neuf à dix ans, et couvert de haillons, faisait chauffer quelque chose dans un pot de terre placé sur des cendres de tourbe; les larmes ruisselaient le long de ses joues.

Je restai, quelques momens, immobile de surprise et de compassion. De son côté, la femme semblait absorbée dans la douleur, et ne paraissait pas prendre garde à nous. Courage, Betty, lui dit alors sa sœur, voilà mistriss Bellamy qui vient vous voir. Sans répondre, elle ouvrit des yeux égarés, et retomba sans connaissance. J'avais eu la précaution d'envoyer mon domestique chercher quelques rafraîchissemens, dont l'effet fut aussi prompt qu'extraordinaire. Cette personne, que je croyais mourante, reprit ses sens, et, à ma

grande surprise, parut presque aussi gaie que, peu de minutes avant, elle avait paru accablée de sa misère.

Sa sœur m'apprit alors que l'infortunée, ayant épousé un officier irlandais, avait fait naufrage avec son frère et son mari. Tous deux avaient péri. Ce malheur lui avait fait perdre tout ce qu'elle possédait : sa vie et celle de ses deux enfans avaient été sauvées par un matelot d'Anvers : c'était lui dont je voyais le cadavre. Cet homme, aussi humain que brave, les avait conduites à son habitation, où il avait dépensé jusqu'à son dernier sou pour les soutenir; mais, en se privant de son asile, il avait gagné un rhume, dont il était mort le matin même.

Biddy Kendal ajouta qu'une dame de qualité, lui ayant écrit de venir la joindre à Spa, où elle la prendrait comme demoiselle de compagnie, elle avait, en débarquant à Flessingue, trouvé une lettre qui lui apprenait la détresse de sa sœur. L'humanité et la voix du sang l'avaient conduite à Anvers, où, pour faire subsister cette malheureuse famille, elle avait tout sacrifié, tout vendu, il ne lui restait pas même des habits. Cet homme mort était

pour elle un surcroît d'embarras. Elle ne savait à qui faire sa déclaration, et elle craignait qu'on ne la mît à la porte du misérable logis qu'elle occupait : elle se trouverait sur le pavé, dépourvue de toute ressource.

J'avais craint d'abord que le décédé ne fût le mari de mistriss Bramsted. Je consultai mon valet, qui m'avait déjà servie en Angleterre, et qui était devenu domestique de louage. Il me dit qu'il connaissait, dans les faubourgs, une personne chez qui l'on pourrait placer la famille. Quant au corps, il avait pour ami quelqu'un de la police, à qui il allait s'adresser pour le faire enterrer.

Lorsqu'il fut parti pour exécuter le plan convenu, je ne pus m'empêcher de remarquer que la reconnaissance ne paraissait pas la vertu favorite des deux sœurs. Elles semblaient insensibles au sort de leur bienfaiteur, et ne s'occupaient que de leurs intérêts, en véritables Irlandaises (1). Cette découverte me causa tant de dégoûts, que je les quittai aussitôt après le retour de mon

(1) On reconnaît ici la haine générale des Anglais contre

domestique, qui avait arrêté la pension de toute la famille, à raison de douze ducats par mois.

Je partais, lorsque mistriss Bramsted me demanda si je me rappelais Sally French, jeune personne que j'avais beaucoup aimée dans son enfance. Elle se hâta d'ajouter qu'un officier, qui partait pour rejoindre son régiment en Flandre, avait déterminé cette jeune fille à quitter un oncle dont elle attendait tout. En passant par Anvers, il était allé voir une veuve de ses parentes, qui tenait un hôtel garni. Cette femme l'avait décidé à quitter sa compagne; ce qu'il avait fait un matin, en la prévenant, par une lettre, qu'elle ne devait plus compter sur lui. Depuis ce temps, miss French était en proie au plus sombre désespoir, refusait de prendre de la nourriture, et voulait expier sa faiblesse en hâtant la fin de sa vie.

Instruite de sa demeure, je me hâtai de me rendre auprès d'elle. Je la trouvai dans

---

les Irlandais, et l'on sait combien ces derniers ont de raisons de rétorquer ce reproche contre leurs oppresseurs.

(*Note du traducteur.*)

un appartement décent. Son aspect me frappa : c'était la plus belle personne que j'eusse jamais vue. Grande et bien faite, elle avait un air extrêmement noble et imposant. Elle me reconnut et vint à moi, en me disant, d'une voix affaiblie : Que vous êtes bonne, ma chère dame, de daigner venir voir la plus malheureuse créature qui soit sur terre ! Après avoir calmé ses premiers transports, je lui dis que je venais pour l'emmener. A cette nouvelle, un rayon de joie brilla sur ses joues décolorées. Elle sourit; on eût cru voir le soleil perçant un brouillard de printemps. Ses comptes avec son hôtesse furent aisément réglés, et mon aimable fugitive fut bientôt prête à me suivre.

LETTRE LXIX.

5 juillet 17 —.

Après avoir satisfait aux émotions d'un cœur sensible, et aux mémoires exorbitans de la maîtresse de l'hôtel, qui me rançonna avec la dernière insolence, je me trouvai moi-même dans le plus grand embarras. Je n'avais plus que quelques ducats de reste ; et comme j'étais en deuil, tous mes bijoux consistaient en une montre et un *Agnus-Dei*, dont le diamant était de quelque valeur. Je résolus de m'en défaire, comptant en tirer un parti avantageux dans un pays si dévot ; mais mon compagnon de voyage s'y opposa, et me dit qu'il me procurerait sur mon billet, payable à vue en Angleterre, tout l'argent dont j'aurais besoin.

Ce secours vint très-à-propos, car ma jeune pupille fut bientôt si malade, que je fus obligée de retarder mon voyage : ses malheurs, ce brusque passage du désespoir à

une délivrance inespérée, avaient affecté trop vivement une constitution si délicate; j'eus la douleur de la voir languir et s'éteindre par degrés. Cet incident me retint si longtemps à Anvers, que je fus forcée de différer encore le voyage de la Haye; d'ailleurs, une lettre d'Angleterre m'apprenait que le théâtre devait rouvrir en septembre.

Dans les dispositions où j'étais à l'égard de M. Calcraft, j'aurais voulu ne retourner jamais dans ma patrie. Ma maison m'était devenue si odieuse, que l'impulsion seule de l'amour maternel, avec la certitude de trouver mes affaires pécuniaires en règle, pouvait m'y déterminer. Enfin, je me décidai; mais l'indisposition de miss French, qui était devenue d'une affreuse maigreur, rendit notre marche plus lente.

A mon arrivée en Angleterre, je trouvai, à mon grand chagrin, que M. Calcraft, qui était alors à Marlborough, n'avait tenu aucune de ses promesses. Comptant sur sa parole, je n'avais pas cru nécessaire de mettre mes créanciers dans la confidence de mon voyage. La publication de mon nouvel engagement au théâtre, insérée dans les

papiers publics, était plus que suffisante pour calmer leurs inquiétudes; mais il était mortifiant pour moi d'être réduite à user de pareils moyens.

Je crus devoir, en cette occasion, consulter ma constante amie de Sommerset-house, lady Tyrawley, qui me conseilla de quitter la maison si M. Calcraft ne payait pas mes dettes. A son retour, craignant une explication, il se dit malade, et mit tous ses soins à m'éluder; mais malgré ma répugnance à entrer dans de pareilles discussions avec un homme que je méprisais, et me croyant en droit de demander l'accomplissement d'une promesse qui à mes yeux était une dette sacrée, mon parti était pris irrévocablement; en conséquence, je descendis à son bureau, et avec une chaleur qu'il ne m'avait jamais vue, j'insistai sur ce qu'il remplît ses engagemens, lui reprochant son infidélité à les tenir, et lui laissant voir ma ferme détermination de quitter sur-le-champ la maison si j'éprouvais un refus.

Il objecta qu'il avait fait des pertes considérables, acheté deux terres, et avancé de fortes sommes pour lord Granby, ce

qui l'avait épuisé. Il avait espéré que le legs de miss Meredith, montant à sept cents livres, sans les bijoux, m'aurait mise à l'aise. Je lui rappelai les douze cents livres qu'il fallait en déduire, et lui dis que je devais en outre environ trois mille livres, ce dont Clifford, au reste, lui ferait un meilleur compte que moi. Je conclus en lui déclarant que j'entendais que ces dettes fussent payées.

Il secoua la tête, en observant que la somme était exorbitante; mais si je consentais à en retarder le paiement jusqu'à mon bénéfice, il me tirerait d'embarras, sur ma promesse de ne plus faire de dettes. Je répondis que je ne voulais pas qu'on me fît de condition; mais que s'il voulait me débarrasser de la charge de son frère et de sa sœur, j'y consentirais. Il devait savoir que la rente qu'il me passait pour cet objet, était insuffisante; il était honteux pour lui de restreindre à sa paie les dépenses d'un jeune homme placé dans un régiment aussi coûteux que celui des gardes; et à une pension de 50 liv., celles d'une jeune personne obligée de paraître décemment. Je lui remis le mémoire du vin, article qui n'entrait pas dans ceux que je devais payer. Sa ré-

ponse fut une traite sur son banquier, que j'eus soin de faire acquitter dès ce jour même. Cette opération me donna un peu de calme. Mais comme le maître n'en était pas moins méprisable à mes yeux, la maison ne m'en fut pas moins odieuse.

A la même époque, lady Caroline Keppel tomba dangereusement malade, ce qui alarma lady Caroline Fox, ainsi que toute la famille. Les médecins envoyèrent, comme moi, cette jeune personne à Bristol pour y mourir; mais elle échappa presque aussi miraculeusement que je l'avais fait. M. Adair, qui, depuis, eut le bonheur de voir lady Caroline sa femme, déclara, en cette occasion, qu'il nous croyait toutes deux immortelles. Hélas! il devait bientôt éprouver que son épouse ne l'était pas. Avant d'être bien rétablie, pressée par sa sœur, lady Tavistock, de l'accompagner en Portugal, les soins tendres et assidus qu'elle rendit à celle-ci, lui coûtèrent la vie, au grand regret de tous ceux qui avaient le bonheur de la connaître.

La perspective que m'offrait, cette année, le théâtre, n'avait rien de très-brillant. La plupart des dames qui m'avaient honorée de

leurs bontés, étaient malades, absentes ou mortes; ce qui changeait de beaucoup ma situation. Mes liaisons politiques ne me promettaient pas plus de satisfaction. M. Fox fit la faute d'accepter les sceaux; poste où il devait avoir trop d'entraves pour faire le bien. On eut beaucoup de peine à l'y déterminer. Son acceptation fut accompagnée d'une circonstance singulière. Il se vit trois fois ministre, et trois fois simple particulier, dans l'espace de vingt-quatre heures.

Sa perte fut vivement sentie par le département de la guerre. Aucun secrétaire d'État ne s'était acquitté de ses fonctions aussi honorablement, ni avec autant de satisfaction pour le public. Son attention infatigable descendait jusque dans les plus petits détails. Jamais un officier n'était obligé de paraître deux fois à son audience; et il savait, dès la première, si sa demande était de nature à réussir ou non.

Il est vrai, et c'est une réflexion qui se sera naturellement présentée; il est vrai, dis-je, qu'un homme d'un génie aussi élevé, et d'un sens aussi juste que l'était M. Fox, ne pouvait guère se trouver heureux dans une si-

tuation où il n'avait pour second qu'un homme dont les talens se bornaient à savoir donner à dîner. Mais une fois qu'il eut cédé à des suggestions dangereuses, il ne lui fut plus possible de revenir sur ses pas : et chaque jour il eut à réparer les bévues de son agent.

La nouvelle administration où il entrait ne fut pas heureuse. Une suite d'événemens imprévus, le départ de la flotte, et la fatale catastrophe qui donna à M. Pitt une si belle occasion de faire briller son éloquence ; tout contribua à son discrédit.

L'ambition de M. Calcraft fut fort trompée, lorsqu'il vit qu'il n'avait pas été nommé secrétaire de son patron. Le nouveau ministre donna cette place à son neveu, M. Digby. Ce chagrin affaiblit beaucoup les liens de la reconnaissance qu'il devait, à tant de titres, conserver pour M. Fox. Il ne put dissimuler son mécontentement. J'eus beau lui faire sentir combien il était peu propre à siéger au parlement : il s'était trop flatté de figurer dans la Chapelle de Saint-Étienne, pour écouter mes représentations. Pour éluder le règlement qui

exclut du parlement les premiers commis des secrétaires d'État, il s'était proposé de faire passer l'agence des régimens à ses deux principaux commis, en se réservant la plus grande partie des émolumens.

Ses prétentions me firent pitié. Sans doute, lui dis-je, à votre entrée dans la chambre, vous ne serez pas long-temps à savoir de quel côté vous aurez à siéger; ou plutôt, vous ne serez guère propre qu'à dire oui ou non. Il parut choqué de ma manière de le juger, et me répondit qu'il était encore assez jeune pour apprendre; qu'il avait été assez long-temps dans la dépendance, et qu'il ne voulait plus être l'esclave de personne. Fatiguée de tant d'insolence et d'absurdité, je lui dis que j'étais fâchée de prendre tant de peine pour l'empêcher de paraître un monstre d'ingratitude. S'il réussissait dans ses projets, je lui garantissais le mépris et l'indignation de tout être raisonnable. Il fut frappé de ma vivacité et de l'expression de mépris que j'avais mise dans toute mon action, et parut, pour le moment, renoncer à ses grands projets. Mais sa conduite prouva, depuis, que cette prétendue déférence à mon opinion n'était

qu'un masque qu'il avait pris pour me déguiser ses véritables desseins, et pour se débarrasser de ce qu'il appelait mes jérémiades.

LETTRE LXX.

11 juillet 17 —.

Tout conspirait à rendre ma situation plus pénible ; et ces constantes agitations d'esprit prirent tellement sur ma santé, que je parus rarement sur le théâtre. La mort de miss French, qui expira à table sous mes yeux, quoique prévue depuis long-temps, m'affecta beaucoup. J'ai appris depuis, que le misérable dont la trahison l'avait ainsi fait périr dans sa fleur, avait été chassé pour cause de poltronerie. Il n'y a que des lâches qui puissent traiter avec tant d'inhumanité un être faible et sans défense, une femme sensible et confiante.

Les mauvais succès des affaires publiques vinrent ajouter à mes chagrins domestiques. M. Fox devint l'objet des calomnies les plus grossières, et fut responsable des fautes d'autrui. Il avait été jugé nécessaire d'engager des troupes étrangères pour la défense du

royaume. C'était un beau champ pour l'éloquence d'un orateur, qui, entre autres expressions hasardées, se permit celle-ci: « Puisse la motion devenir une meule de moulin, qui, suspendue au cou de celui qui l'a faite, l'entraîne dans l'abîme. »

Enfin, abreuvé de dégoûts, de contradictions, de calomnies, M. Fox donna sa démission. S'il lui eût été permis d'agir seul, et par ses propres lumières, je ne doute pas qu'il n'eût continué à tenir le gouvernail avec succès.

M. Pitt ne manqua pas d'adopter le plan qui avait valu tant de censures à son prédécesseur. *C'était en Allemagne qu'il fallait conquérir l'Amérique.* Lorsqu'il en fit la motion dans la chambre, M. Fox se leva, et dit: « Je suis charmé de voir l'honorable membre rétracter l'opinion qu'il a soutenue jusqu'à ce jour: je fais des vœux sincères, pour que ce qui devait être à mon col une meule de moulin, devienne un diamant (1) aussi précieux que celui qui porte son nom, et qu'il pare le chapeau de M. Pitt. » L'air et le ton

(1) Diamant connu sous le nom du *Pitt*.

ajoutèrent infiniment au mérite de la pensée. Elle faisait sentir la versatilité du *credo* politique de M. Pitt, et l'uniformité du système de M. Fox, qui avait été invariablement dirigé vers le bien public, comme l'aiguille aimantée vers le nord.

J'étais aussi lasse de mes liaisons politiques, que de mes engagemens au théâtre. Vers la fin de la saison, je me proposai de passer sur le continent, ne doutant pas que M. Calcraft ne payât mes dettes. Mon attente, en ce point, fut cruellement trompée. Dès que l'hiver fut passé, M. Calcraft se rendit chez lord Tyrawley, lui apprit qu'une perte considérable, qu'il venait d'essuyer, le mettait hors d'état de se charger, pour le moment, de mes dettes, et le pria de m'engager à patienter jusqu'à l'hiver suivant. Il offrit, en même temps, de signer avec moi un billet à Sparks, pour les 400 livres que je lui devais.

Je fus obligée d'accéder à cette dernière proposition, et je souscrivis avec lui le billet pour Sparks, qui n'a jamais été payé.

J'empruntai deux mille livres, sur mes bijoux, à Bibby, prêteur sur gages, qui de-

meurait dans la rue Stanhope, Clare-Market, et joignant cette somme à l'argent que j'avais tiré de mes bénéfices, je satisfis mes créanciers, autant qu'il me fût possible, ne réservant que 200 livres pour mon voyage de la Haye. Plus la société devenait désagréable pour moi, plus je sentais le besoin de quitter le royaume. J'étais si abattue, que la conversation même avait perdu pour moi tous ses charmes. Je dissimulais cependant la cause de mes chagrins, comme si j'eusse été coupable de la perfidie dont j'étais la victime, et que mes malheurs eussent été l'effet de ma propre imprudence, et non de la duplicité d'un autre.

Mon voyage de Hollande, pendant lequel il ne m'arriva rien d'intéressant, se borna à une course de deux mois. A mon retour en Angleterre, je fus invitée à m'engager encore avec M. Rich. Mais Barry étant allé en Irlande, je ne voulus pas hasarder ma réputation, en jouant dans une salle vide de spectateurs. Ainsi, persuadée que M. Calcraft paierait mes dettes, je me refusai à tout engagement. Ma santé était parfaitement rétablie ; mais j'avais conservé une mélan-

colie que rien ne pouvait distraire. J'appelai la dissipation à mon secours; cette ressource ne me réussit pas. La plaie était au cœur, et l'espérance seule eût pu la cicatriser.

Bientôt M. Woodward me proposa de rejoindre Barry, à Dublin, au théâtre de Crow-street, auquel tous deux étaient intéressés. Il avait été assez peu sage pour quitter Garrick, à l'occasion d'un léger différent, et pour exposer une fortune de onze mille livres dans une entreprise de théâtre, en société avec Barry, qui n'avait pas un schelling à lui, et qui était accablé de dettes. Pour commencer à jeter son argent par les fenêtres, il se proposait de faire bâtir un nouveau théâtre.

M. Mossop venait d'élever un autre, en concurrence avec le leur; et d'après l'accueil que j'avais reçu à Dublin, dans ma première jeunesse, il était naturel de supposer que mes succès sur les théâtres de Londres devaient me rendre une acquisition précieuse pour celui des deux auquel je m'engagerais. Je répondis à M. Woodward, qui m'avait écrit à ce sujet, que je ne pouvais, si

long-temps d'avance, me décider sur ses propositions; mais que, si je me déterminais à passer en Irlande, je lui donnerais la préférence.

LETTRE LXXI.

18 juillet 17 —.

A cette époque, la célèbre madame Bruna vint en Angleterre pour tâcher de recouvrer une terre qui avait été confisquée sur son grand-père, sous le règne du roi Guillaume. Sa voix avait captivé le cœur du marquis de Abria, ambassadeur d'Espagne, qui avait remplacé le général Wall; et comme ce ministre venait familièrement chez moi, et connaissait ma passion pour la musique, il me présenta cette dame. Ses talens et mon admiration établirent bientôt une sorte d'intimité entre nous; madame Bruna me donnait obligeamment tous les momens dont elle pouvait disposer.

Shakespeare dit qu'il n'y a point d'être si dur, si insensible, si farouche dont la musique ne finisse par changer la nature. Calcraft était une exception à cette règle. Telle était son aversion pour l'harmonie, qu'aux

premiers accords qui frappaient son oreille, il se hâtait de sortir. Cette raison, jointe à mon goût pour la musique, me détermina à donner souvent des concerts, auxquels des dames du premier rang me faisaient l'honneur d'assister. Ma nouvelle amie s'était fait une si grande réputation, que toutes les fois qu'elle chantait, soit chez l'ambassadeur, soit chez moi, la foule venait pour l'entendre. Je n'étais à la maison que lorsque j'avais du monde, de sorte que M. Calcraft et moi nous ne nous rencontrions presque jamais, excepté de temps en temps à dîner.

Le jour du nouvel an, j'avais toujours concert et bal. Cette année, M. Calcraft, en considération de ce que je n'avais pas d'engagement pour le théâtre, m'envoya cent guinées par son homme d'affaires. Cet excès de générosité me surprit beaucoup, et quoique cette somme fût fort au-dessous des dépenses du jour, puisque j'avais les premiers virtuoses, une société nombreuse et brillante, y compris les ministres étrangers, je jugeai à propos de l'accepter. L'infortuné comte de Bathmore, ministre de Danemarck, ouvrit la foule avec la comtesse d'Arrington;

les trois filles de cette dame, qu'on eût prises pour les trois Grâces, suivirent leur aimable mère.

La nuit se passa avec une gaieté qui était due en grande partie à l'absence du maître de la maison. Il avait, comme je l'ai su postérieurement, formé, depuis quelque temps, des liaisons avec une femme qui avait été mon intime amie. Ma femme de chambre m'avait bien donné à entendre que M. Calcraft avait de nouveaux engagemens, et ne manquait pas de répéter avec exagération tout ce que je disais de lui. Mais, comme ses amours ne me donnaient aucun souci, j'avais toujours fait la sourde oreille.

Après le bal, quand je fus retirée dans mon appartement, Clifford, pour qui son secret était un poids insupportable, vint me faire son compliment sur le cadeau des cent guinées, ajoutant que son maître avait eu bien peur que la fête n'eût pas lieu à l'ordinaire, ce qui lui aurait fait manquer son rendez-vous avec mon amie, madame une telle. Ma supposition ne me parut d'abord que ridicule; mais, comme la dame en ques-

tion était mariée, je commençai à l'envisager d'un autre œil.

Enfin, ma femme de chambre m'apprit qu'il me serait facile de me convaincre, par moi-même, de la vérité de ce qu'elle avançait; elle connaissait le lieu du rendez-vous, et offrait de m'y accompagner. M. Calcraft ne m'inspirait pas assez d'intérêt pour que je ne lui permisse pas de grand cœur de porter ses vœux où il voulait. Mais une femme qui avait eu toute ma confiance, et que j'avais rendue maîtresse de tout ce que je possédais! C'était là une perfidie à laquelle je ne pouvais m'accoutumer. Je vis alors d'où partaient tant de propos répétés à mon désavantage. La suite des engagemens que j'avais alors me fit oublier quelque temps les informations que je venais de recevoir.

Un soir cependant, Clifford vint me trouver, et me dit que si je voulais me rendre à une certaine maison, en Leicester-Square, je pourrais être le témoin oculaire de tout ce qui s'y passerait: je me laissai conduire; mes yeux me convainquirent que ma bonne amie était la plus indigne de toutes les femmes.

M. Calcraft, dans la crainte d'un éclat qui pouvait l'exposer au ressentiment d'un époux outragé, revint à la maison, pour m'engager au silence. Mais j'étais déjà partie, pour me rendre chez madame Bruna, méprisant trop la dame et son galant, pour m'occuper d'eux. La honte, l'avarice, portèrent l'amant à m'éviter pendant quelques jours, ce qui était loin de me déplaire, dans la résolution où j'étais de sortir de sa maison.

Malgré ce qui était arrivé, je ne doutais pas qu'il ne tînt la promesse qu'il m'avait si souvent faite, et si solennellement répétée à lady Tyrawley. Durant les trois derniers mois de ma résidence dans la rue du Parlement, nous ne nous rencontrâmes pas plus de deux fois. A l'expiration du terme, j'allai trouver ma respectable amie à Sommerset-house. Depuis que je lui avais fait confidence de ma situation réelle, elle avait redoublé d'intérêt pour moi. Trompée par le résultat d'une liaison forcée, avec un homme que je ne pouvais aimer ni estimer, je lui avais paru un objet digne de toute sa compassion. Voyant que l'incertitude de mon sort me rendait réellement malheureuse, elle me con-

seilla de ne pas différer une explication nécessaire, et pour peu que M. Calcraft usât de tergiversation, de sortir sur-le-champ de sa maison.

Quoique la prudence me fît sentir qu'il n'était pas sage de le quitter, jusqu'à ce qu'il eût rempli ses engagemens, je résolus de partir dès le lendemain pour Bristol, s'il faisait la moindre difficulté. De retour de chez lady Tyrawley, je cachetai les reçus de Maisonneuve, Deard et Lazarus, qui m'avaient vendu mes bijoux. Ils montaient à six mille livres, sans compter ceux que m'avait légués miss Meredith, et dont je ne pouvais me défaire. En même temps Clifford eut ordre de commander une chaise à quatre chevaux pour six heures du matin, et de préparer tout ce qui m'était nécessaire pour le voyage.

Il était très-rare que M. Calcraft et moi nous dînassions seuls : heureusement nous nous trouvâmes ce jour-là tête-à-tête. Mistriss Walker, prévenue de mes intentions, s'était absentée à dessein; elle s'était préparée, comme moi, pour le voyage. Nous ne nous flattions ni l'une ni l'autre que les espérances de lady Tyraw-

ley se réalisassent, ni que M. Calcraft tînt sa parole.

L'espèce d'humiliation qu'on éprouve toujours à demander quelque chose, ajoutait à la répugnance que j'ai naturellement à discuter des intérêts pécuniaires; tous ces sentimens m'avaient donné un air de gravité qui le frappa. Il me demanda si j'étais indisposée, et de quelle nature était ma maladie? De la plus cruelle, répondis-je, qui puisse peser sur une ame délicate; je suis accablée de dettes, et trompée sans espoir de réparation.

Sa réponse fut un long commentaire sur ce qu'il appelait mon extravagance. Mes veilles, ma dissipation, ajouta-t-il, altéraient ma santé et causaient mon abattement; par rapport à mes dettes, il aurait voulu se convaincre que j'avais quelque égard pour lui, avant de faire le sacrifice d'une si forte somme.

Je répliquai que les termes où nous avions été depuis que j'avais découvert sa lâche trahison, lui ôtaient tout droit de censurer ma conduite, et que je n'avais aucun compte à lui rendre. Ce que j'exigeais de lui était l'accomplissement d'une promesse que je regar-

dais comme une dette, promesse qui n'en eût pas moins été obligatoire pour lui, quand mes dettes n'eussent pas été contractées pour défrayer sa maison, et qui devenait la plus sacrée des obligations, puisqu'il n'ignorait pas que je m'étais endettée pour lui. Enfin, j'exigeai une réponse prompte et décisive.

Elle fut négative.

Alors, sans rien perdre de mon sang-froid, et rassemblant dans un sourire amer tout le mépris qu'il m'inspirait, je lui demandai s'il voulait me prêter une somme de deux mille quatre cents livres pour retirer mes diamans qui étaient en gage. J'articulai cette somme, parce que les intérêts s'étaient accumulés, et que je n'avais pas d'argent pour faire le voyage de Bristol. Il ne fit point d'objection sur l'avance des deux mille livres; mais il chicana encore sur les quatre cents. Enfin, après avoir vu les reçus du joaillier, qui constataient la valeur des bijoux, il remit à son commis Willis toute la somme.

Cette première opération faite, j'exigeai qu'il disposât le plus tôt possible de ces articles, qu'il se payât de ses avances, et me rendît le surplus pour satisfaire mes créanciers. Il me

remit près d'une centaine de livres, et parut s'applaudir d'avoir entre les mains un dépôt qui valait trois fois la somme qu'il m'avançait; il était surtout flatté de m'avoir satisfaite à si bon marché.

La chaise fut devant la porte à l'heure convenue. Comme ma fille devait retourner le même soir à Camden-house, où elle était en pension, M. Calcraft pouvait croire que la voiture n'avait pas d'autre destination; mais à la vue de quatre chevaux et d'une malle sur le derrière de la voiture, il observa que ces préparatifs n'étaient point nécessaires pour une si petite course. Je lui répondis qu'il n'était pas question de course, mais d'un grand voyage, puisque je me proposais de coucher le soir même à Reading; comme les chevaux m'appartenaient, j'avais apparemment le droit d'en user à ma volonté. A ces mots, sa carnation vive et animée fit place à une pâleur mortelle: il se remit pourtant, me donna la main, et me conduisit à ma voiture, avec une apparence de calme et d'indifférence. Je lui fis alors mes adieux; j'espérais, ajoutai-je, que ce serait pour jamais.

Quand je fus dans la chaise, j'éprouvai une

sensation pareille à celle d'un malheureux soustrait tout-à-coup à un châtiment qu'il eût été près de subir; quoiqu'accablée de dettes, et sans perspective consolante, je n'ai de ma vie goûté une joie aussi pure, aussi exempte de toute amertume. Quand je pus recueillir mes pensées, la seule idée de me séparer de ma fille vint troubler mon bonheur; mais mon retour étant prochain, j'espérais la revoir à sa pension, loin des yeux de son père.

A Salt-Hill, je rencontrai M. Fox, à qui je fis part de tout ce qui s'était passé. Il me blâma d'avoir quitté la maison avant d'être entièrement libre, et me pressa de retourner. M. Calcraft avait donné à entendre que j'avais eu du goût pour une autre personne; et, ajoutait M. Fox, un départ si brusque ne fera que fortifier ses soupçons. Fière du témoignage de ma conscience, un bruit aussi peu fondé augmenta mon ressentiment contre celui qui l'avait inventé. Je jurai de ne jamais revoir un homme qui était assez lâche pour ajouter la calomnie à des torts irréparables; et cela dans la seule vue de se dispenser de payer une dette sacrée aux yeux de la justice et de l'honneur.

A mon arrivée à Bristol, je reçus de M. Mossop une lettre qui contenait des offres très-avantageuses. Je l'informai, dans ma réponse, de la promesse que j'avais faite à M. Woodward, laquelle m'obligeait de donner à celui-ci la préférence. Bientôt après j'écrivis à MM. Woodward et Barry, pour leur déclarer que les seules conditions auxquelles je pusse m'engager avec eux, étaient une somme de mille guinées pour la saison, et deux bénéfices. Ne recevant d'eux aucune réponse, je m'engageai aux mêmes conditions avec M. Mossop, qui me donna pour caution M. Beresford.

De retour à Londres, Mossop s'estima si heureux de l'acquisition qu'il avait faite pour son théâtre, qu'il en parla partout. La nouvelle parvint bientôt à M. Calcraft; il en fut alarmé, et écrivit, à Bath, au lord Tyrawley, le priant de se transporter à Bristol, et de m'engager à retourner auprès de lui : il alla même jusqu'à m'offrir carte blanche. Mon bon ami Quin et le général Honeywood accompagnèrent le lord dans cette visite.

Mylord employa tous les argumens pos-

sibles pour me décider à accepter ses propositions. M. Quin, mon second père, mon plus ancien ami, dont l'influence sur mon esprit n'avait rien perdu de sa force, y joignit ses instances; mais je fus inflexible. Je n'eus pas d'occasion de faire connaître à lord Tyrawley la cause réelle de cette obstination apparente; mais j'avais avec M. Mossop un dédit de deux mille livres, et j'étais bien persuadée qu'il ne fallait pas s'attendre qu'un homme à qui l'avarice avait fait enfreindre mille fois les promesses les plus solennelles, voulût jamais s'engager à payer, en outre, une si forte somme.

Quand il aurait consenti à m'abandonner toute sa fortune, je ne l'eusse pas acceptée, ou, du moins, me semble-t-il que ma tendresse seule pour mes enfans aurait pu m'y déterminer. La passion à laquelle il attribuait les mensonges dont il avait fait usage pour m'obtenir, était, sans doute, une bien mauvaise excuse; mais enfin c'en était une, tandis qu'il n'y avait pas même de prétexte qui pût pallier la bassesse, la mauvaise foi répétée avec laquelle il s'était refusé à payer mes dettes. Nulles offres de sa part, nuls

avantages ne pouvaient compenser tant d'injures. Je refusai des propositions que je n'eusse pu accepter sans rougir.

Avant de me quitter, M. Quin paria cent guinées que je n'irais pas en Irlande. Il perdit, et me les envoya sans que j'eusse besoin de le lui rappeler; mais ce qui était plus précieux pour moi, sa lettre contenait les assurances d'une inaltérable amitié. En effet, elle ne finit qu'avec sa vie.

LETTRE LXXII.

25 juillet 17 —.

Mon voyage de Bristol à Chester, par des chemins de traverse fort mauvais que je fus obligée de suivre, fut peu agréable. Je trouvai à Chester mes domestiques, mes effets, mon argenterie, tout ce que j'espérais y trouver, excepté l'argent qu'avait dû me produire le reste de mes bijoux. M. Calcraft m'écrivit; mais il ne me dit pas un mot de la seule chose qui eût pu me faire trouver sa lettre agréable. Je donne ici la copie de cette curieuse épître, vrai modèle de style amoureux :

« Christ! Jésus-Dieu! pourquoi me tenez-
» vous dans cette inquiétude? Si vous ne
» voulez pas m'écrire, dites-le moi, et ne me
» rendez pas complètement malheureux. J'ai
» reçu une lettre de mylord, et j'ai vu celle
» que vous avez écrite à votre femme de

» chambre, qui m'apprend que vous êtes
» inébranlable dans votre résolution. Je hais
» Hollwood et tous les lieux qui peuvent me
» rappeler combien j'ai été heureux dans
» votre société. Caroline a presque brisé mon
» cœur, en me montrant l'aimable lettre qui
» accompagnait vos présens. Tout le monde
» est heureux, excepté moi; mais le cha-
» grin et la goutte vous auront bientôt dé-
» livrée de l'homme que vous haïssez. J'ai
» donné ordre qu'on vous envoyât votre ar-
» genterie, votre nouvelle chaise à porteurs,
» et vos livres. Je vous fais passer un parche-
» min que j'ai trouvé, et que je suppose être un
» double de votre annuité; mais comptez que
» je ne regarderai pas cette rente comme suf-
» fisante pour vous. Pour l'amour de Dieu,
» écrivez-moi, et soyez sûre que tant que je
» respirerai, je serai

» Votre affectionné

» JOHN CALCRAFT. »

Le parchemin dont il est ici question, était l'écrit que m'avait donné M. Davy (celui qui m'avait prêté les cinq cents livres), pour cons-

tater que je n'avais vendu l'annuité que conditionnellement. L'effronterie avec laquelle M. Calcraft prétendait ignorer un arrangement dont il m'avait fait des reproches, augmenta, s'il eût été possible, mon mécontentement et le mépris que j'avais pour lui.

Malheureusement, je concentrai ces sentimens dans mon cœur, et je ne les fis connaître, non plus que les offenses qui y avaient donné lieu, à personne autre que lady Tyrawley, tandis que mon ancienne amie, qui m'avait succédé dans l'affection de M. Calcraft, répandait partout mille faussetés contre moi. Avec de l'esprit et de l'imagination, elle savait revêtir ses mensonges d'une vraisemblance qui y faisait ajouter foi : mon silence, d'ailleurs, lui donnait sur moi un grand avantage. Mon extravagance devint le sujet d'une foule de calomnies ; on en inventa de plus graves : le bruit se répandit que j'avais pris du goût pour un homme que je connaissais à peine, et que c'était pour sacrifier à cette nouvelle passion que j'avais quitté M. Calcraft. Cette supposition n'était pas trop probable ; car, en ce cas, au lieu de m'en aller si

loin, je serais apparemment restée à Londres, où demeurait cet amant supposé; mais la calomnie ne raisonne pas, et ainsi font, la plupart du temps, ceux qui l'écoutent.

Loin de se livrer alors à quelque tendre penchant, mon ame, fatiguée de tant de dégoûts et d'ennuis, répugnait à tout engagement, non que je crusse devoir me l'interdire par la considération des liens qui m'avaient unie à M. Calcraft; sa duplicité les avait tous rompus. Si j'avais pu partager quelque sentiment de cette nature, il m'eût été facile de sortir de tout embarras; plusieurs concurrens sollicitaient mes bonnes grâces; et dans le nombre était un des hommes les plus généreux et les plus considérables du royaume.

Ce qui prouve évidemment que ma séparation d'avec M. Calcraft n'avait point eu pour cause, comme l'ont dit mes ennemis, la manière dont je m'étais conduite avec lui, c'est le style de toutes ses lettres; celles même qu'il m'écrivit dans les momens où il semblait devoir être le plus irrité, et par conséquent le plus disposé à me faire de pareils reproches, s'il en eût eu sujet, ne sont toutes remplies que de témoignages de tendresse et d'affec-

tion. Jugez-en par une des dernières que j'ai reçues de lui : elle prouve bien positivement que ma conduite, malgré les imprudences dont je me reconnais coupable, n'a jamais dû ni mériter ses reproches, ni altérer l'attachement qu'il avait pour moi; en voici la copie :

17 janvier 1761.

« Ma très-chère Georgina,

» Il arrive d'Irlande courrier sur courrier, » et pas une lettre de vous ! Pourquoi ne » m'écrivez-vous pas, et bien longuement ? » Je ne suis jamais si content que lorsque je » reçois bien des détails de ce qui vous con- » cerne, et jamais si affligé que lorsque je » n'en ai point. Les enfans se portent bien ; » ils sont charmans. J'ai été cette semaine avec » mon frère au scrutin, pour assurer son élec- » tion, qui, j'espère, passera sans opposition. » Ecrivez-moi, je vous en prie ; vous ne sa- » vez pas combien de peine me fait votre né- » gligence.

» A vous, et pour toujours.

» J. C. »

Le paquebot n'était pas prêt à faire voile de Park-Gate, et de peur de perdre le dédit porté par mon traité, si je n'étais pas à temps à Dublin, je partis pour Holy-Head. Dans ce voyage, que je fis seule, j'eus tout le temps de me livrer à ma mélancolie. Je portais envie au sort de mes propres domestiques : gais et tranquilles, on lisait sur leur maintien la sérénité de leur conscience, tandis que mon ame était en proie à la tristesse et à l'amertume. Je réfléchissais avec douleur, non-seulement sur ma position, mais sur l'ingratitude, sur la perfidie d'un homme qui, tout en affectant de me regretter, inventait et faisait circuler sur mon compte les propos les plus injurieux et les moins vraisemblables.

On disait, entre autres choses, que j'étais devenue sensible aux soins d'un certain comte, avec la femme duquel j'avais l'honneur d'être fort liée ; circonstance qui, si j'avais eu quelque penchant à la galanterie, eût suffi, ainsi que la laideur du comte, à faire de lui le dernier homme que j'eusse voulu choisir pour mon amant. Mes ennemis n'eurent pas honte d'engager un famélique écrivain, qui désho-

nore la marine dont il fait partie, à me maltraiter dans une mauvaise pasquinade.

Dans ce voyage de Head, quelque tristes que fussent mes journées, mes soirées n'étaient pas sans agrément. Dans toutes les auberges se trouvait quelqu'un qui jouait de la harpe, instrument favori des Gallois. Leurs airs semblaient avoir été faits exprès pour répondre à la triste disposition de mon imagination. Quand j'arrivai au bac de Conway, le vent était si fort, qu'il fut impossible de traverser. Je fus obligée de passer la nuit dans la maison des pontonniers.

Il me fallut souper dans la même pièce que toutes les personnes qui, comme moi, avaient été forcées de rester à cette auberge. Il n'y avait, au rez-de-chaussée, qu'une chambre qui, comme celle de Cobler, servait à la fois de parloir, de cuisine et de salon. Seulement, le lieu où nous nous tînmes était séparé de la cuisine par un rideau. Ces deux pièces étaient assez remplies. Outre ma suite, qui consistait en deux postillons, un guide, deux laquais et trois femmes, il se trouvait nombreuse compagnie. Rien, dans la maison, ne me promettait un fort bon gîte. Mais je fus très-

agréablement surprise de trouver un des meilleurs soupers que j'aie jamais vu dans une auberge. J'eus, de plus, une petite chambre très-propre, un fort bon lit, et toutes les commodités qu'on eût pu désirer dans une des meilleures auberges de la route; le tout à si bas prix, que je ne peux pas comprendre comment les gens de la maison purent y faire quelque profit.

Je trouvai à Holy-Head le paquebot prêt à partir. Beaucoup de gens avaient attendu pour s'y embarquer. Cependant très-peu voulurent s'y hasarder, parce que la mer était fort orageuse: mais je faisais si peu de cas de la vie, que je m'inquiétais peu de l'état de la mer. J'allai donc à bord, où, pour me faire honneur, on me plaça dans ce qu'on appelle la chambre du conseil. Il résulta de cette distinction, que je fus un peu plus incommodée que je n'aurais été. Nous essuyâmes une tempête qui dura quatre jours, pendant lesquels je souffris des douleurs extrêmes. Ce qui augmentait mon mal, c'est que je n'avais rien à boire que de l'eau. La traversée se fait ordinairement en quelques heures, et j'avais cru inutile de faire des provisions.

Nous débarquâmes à Dunlarni. J'étais si affaiblie par mes souffrances, qu'on fut obligé de me porter à terre. On avait envoyé de Dublin une voiture pour me conduire près le collége Green, à la demeure de mistriss Molloy, avec qui j'avais autrefois été fort liée. Comme il m'eût fallu, pour défaire mes malles, plus de temps que je n'en voulais perdre, je partis sans même changer de linge. On peut présumer que, dans l'état de tristesse où j'étais, et après quatre jours d'une situation aussi pénible, je ne faisais pas une fort brillante figure.

Depuis long-temps annoncée, j'étais attendue à tout moment. La curiosité avait engagé plusieurs étudians du collége à épier mon arrivée. Je les trouvai rassemblés devant la porte de la maison où je devais loger, et s'attendant probablement à voir une merveille. Rien moins, selon eux, qu'une beauté parfaite ne pouvait avoir fait le sujet de tant de conversations, ni fourni matière à tant de vers qu'avaient faits à ma louange leurs prédécesseurs.

Une des femmes qui me servaient était assez belle; elle attira d'abord leurs regards.

Mais, comme elle n'avait pas cette tournure élégante qui distingue une femme du bon ton, leur erreur ne fut pas longue. Enfin, je sortis de la voiture. Ils purent contempler ce prodige si long-temps annoncé. Quel spectacle! et combien il différait de celui que s'était figuré leur imagination abusée! Songez à ce que dut leur paraître une pauvre petite créature bien sale, bien faible, bien jaune, courbée par la fatigue; en un mot, à tous égards, le contraire de quelqu'un qui eût eu à la beauté les moindres prétentions: telle je me montrai à la foule des spectateurs. Surpris et confondus, ils se séparèrent sur-le-champ; et sans m'importuner de leur admiration, me laissèrent la liberté de me traîner vers la maison.

Je passai la soirée à l'hôtel du Parlement, où se trouvaient plusieurs des anciens du collége, ainsi que le prévôt. Il en vint d'autres pour voir le monstre qui, le matin, avait tant déplu aux curieux. Mais, grâce à un habillement simple et propre, dont j'avais eu le temps de me revêtir, je parus moins hideuse qu'on n'avait dû me représenter.

Le lendemain, M. Mossop vint me félici-

ter de mon arrivée. Il avait craint pour moi, à cause de la tempête. Il m'apprit que M. Woodward était retenu à Cork, par la fièvre; mais qu'aussitôt qu'il avait entendu parler de mon engagement, il avait envoyé à M. Barry la lettre par laquelle je promettais de lui donner la préférence. Celui-ci avait eu la malhonnêteté de l'afficher dans un des cafés les plus fréquentés de Dublin. Je dois ajouter ici que M. Calcraft, instruit de ce procédé, envoya demander à Barry 400 livres qu'il lui avait prêtées quelques années auparavant. M. Barry ne pouvant pas les payer, Woodward fut obligé de les lui avancer, et fut ainsi puni de l'indiscrétion qu'il avait commise en envoyant ma lettre.

J'avais fait repartir de Holy-Head pour Londres, mes gens et mes chevaux, pour éviter l'embarras de les amener à Dublin. Ne trouvant pas d'appartemens commodes, je pris une maison meublée dans Fréderic-street : et comme le théâtre ne s'ouvrit pas immédiatement après mon arrivée, j'eus le temps de voir plusieurs dames qui m'honoraient de leur souvenir et de leur amitié. Mon ancien ami, M. Crump, avec qui j'avais continué à traiter

pour des toiles d'Irlande, après que ma mère avait cessé de s'occuper de cet article, vint me saluer et m'offrir ses services. Comme il négociait sur toute espèce de marchandises, je lui demandai du vin et d'autres objets dont j'avais besoin. Il avait fait une association de commerce avec un nommé Hosea Coates : ce dernier était un homme grossier, turbulent et fort attaché au théâtre de Crow-street, dans lequel il avait plusieurs portions d'intérêt ; en conséquence, il craignait fort de me voir réussir.

A l'ouverture des théâtres, les dames de Dublin se partagèrent en différens partis, se faisant un point d'honneur de soutenir de tout leur crédit le théâtre auquel elles s'étaient respectivement intéressées. Ladys Kyldare, Brandon, Leinster, Powerscourt, miss Caufield, lady Lumm, plusieurs autres personnes de rang, se déclarèrent en faveur de M. Mossop et de moi. Dans la vérité, j'attribue à leur bienveillance une grande partie du succès que nous eûmes, la troupe de Crow-street étant infiniment plus forte que la nôtre. Elle était composée de Barry, de Woodward, d'Abbington et de Fitz-Henry, et de quelques bons

acteurs du second ordre. Parmi ceux-ci, je dois comprendre mistriss Dancer, qu'alors on était bien loin de regarder comme une actrice distinguée.

Quant à la nôtre, elle me rappelait le régiment, en haillons, de sir John Falstaff (1), dont il avait dérobé une partie aux gibets. Cependant, au bout de quelque temps, nous fûmes renforcés par M. Brown, qui avait du mérite dans la comédie; et par M. Digges, qui était très-aimé à Dublin, surtout parmi les dames. Comme ce dernier jouera un rôle important dans la suite de mon histoire, il est à propos que je vous en fasse le portrait. Il a des talens, une taille avantageuse et une belle figure; et il a l'art de persuader aux gens avec lesquels il traite, qu'il est le meilleur des hommes. Par mes rapports avec la famille Delawar, j'avais appris qu'il avait été maltraité par son oncle, et son sort m'avait intéressée. Mais comme il avait la réputation d'un homme à bonnes fortunes, je refusai de recevoir ses visites.

Je débutai dans Belvidera; mais je ne fus

(1) Personnage de Shakespeare.

pas, à beaucoup près, reçue comme je l'avais été jadis. J'en fus très-offensée, ne faisant pas réflexion qu'autrefois je n'avais pas eu de concurrence à craindre, et qu'à présent il me fallait lutter contre une troupe dont les moyens auraient fait honneur à un théâtre de Londres. Cependant nous fîmes plus que partager les suffrages du public.

M. Mossop remit au théâtre l'Orphelin de la Chine, qui avait réussi à Drury-lane, l'hiver précédent. Les habits avec lesquels nous devions jouer, lui et moi, vinrent de Londres. Mais nous étions fort embarrassés pour faire faire ceux des autres personnages. Le directeur avait eu une querelle avec Tracey, le tailleur, et nous n'avions pas plus de crédit que d'argent. Cependant, il était essentiel que notre représentation eût lieu avant celle que l'autre troupe devait faire de la même pièce, sans quoi nous avions peu d'espoir de soutenir la concurrence. Nos rivaux avaient commandé à Londres leurs costumes, leurs décorations, et on avait célébré, avec ostentation, dans tous les journaux, ces magnifiques préparatifs.

Enfin, j'obtins de Tracey, non-seulement

qu'il fît les habits, mais même qu'il en fournît les matériaux. Nous faisions trois répétitions par jour. Nous prîmes tant de soins, nous nous donnâmes tant de peines, qu'en moins d'une semaine nous fûmes prêts. Nous devançâmes ainsi les acteurs de Crow-street, et nous eûmes huit belles représentations, avant que leurs costumes si vantés fussent arrivés. Notre célérité fut très-préjudiciable aux entrepreneurs de ce théâtre, qui ne purent se couvrir des frais considérables qu'ils avaient faits pour cette pièce.

M. Digges, qui se proposait de faire ma conquête, soupirait respectueusement pour moi, et couvrait de tant d'égards sa vanité, que je crus avoir été trompée dans le portrait qu'on m'avait fait de lui. Enfin, présenté par une femme de mes amies, il trouva moyen de me faire recevoir ses visites. Il était aimable et amusant; on ne pouvait guère ne pas se plaire dans sa société. Il affecta, d'abord, de contraindre ses sentimens; mais, au bout de quelque temps, étant tombé malade, ou feignant de l'être, il m'écrivit, pour me déclarer que son amour pour moi était la cause de cette

indisposition. Poussée par une fatalité irrésistible, je lus ses lettres; bientôt après, survint une circonstance qui accéléra l'accomplissement de ses désirs.

LETTRE LXXIII.

31 juillet 17 —.

Mon mémoire pour le vin et les autres articles que j'avais demandés à M. Crump, montait à 400 liv., dont j'avais payé la moitié. Je me proposais de solder le surplus, lors de mon bénéfice : car, quoique je reçusse cinquante guinées par semaine ma négligence et le gaspillage de mes domestiques étaient cause que je n'avais jamais une guinée devant moi. Je fus fort étonnée d'apprendre que M. Crump avait fait banqueroute, que Coates avait pris possession de ses effets, de ses livres, etc.

On avait demandé Coriolan. M. Mossop avait l'espoir d'une souscription pour six représentations, ce qui devait le mettre en état de payer les acteurs. Aucun, excepté moi, n'était régulièrement payé, quoique, à dire vrai, je ne puisse comprendre ce que ce directeur faisait de son argent. Allant un jour,

comme à l'ordinaire, à la répétition, je remarquai un homme de mauvaise mine qui marchait à côté de ma chaise. Chemin faisant, j'allai faire une visite : cet homme me suivait toujours. Ne supposant pas que sa présence pût m'annoncer quelque danger, j'attribuai son importunité à la beauté de ma chaise, qui réellement attirait tous les regards.

J'avais du monde à dîner, ce qui me fit partir pour le théâtre plus tard que je ne faisais ordinairement. Lorsque mes porteurs entrèrent dans Damask-street, l'homme qui le matin m'avait suivie, frappa à la glace du devant de ma chaise; lorsque je l'eus ouverte, il me montra un papier. Je lui demandai ce qu'il voulait : c'était, me dit-il, un mandat d'arrêt, pour les 200 liv. que je devais à Coates, comme successeur de Crump. Il insista pour que je le suivisse à l'instant. Je lui dis que, s'il voulait venir avec moi jusqu'au théâtre, je lui donnerais la somme réclamée, et que, de plus, je lui ferais un beau présent pour sa complaisance. Mais il refusa d'y consentir, le demandeur lui ayant, dit-il, donné expressément des ordres contraires.

Je fis donc de nécessité vertu, et j'accompagnai l'homme dans Skinner-Row. En y arrivant, j'envoyai chercher Coates ; mais on ne le trouva point. L'officier me dit alors franchement que l'on ne m'avait arrêtée à cette heure, que pour m'empêcher de jouer ce jour-là. On lui avait particulièrement recommandé de ne me pas faire arrêter le matin, sachant bien que, si on me laissait le temps, je paierais la dette, et qu'ainsi le projet échouerait. Il était deux heures du matin avant qu'on eût pu trouver le créancier; et comme il avait donné des ordres positifs pour qu'on n'arrangeât point l'affaire sans lui, je fus obligée d'attendre qu'il lui plût de venir. Mistriss Molloy et miss Ly'll vinrent me voir dans l'intervalle. Jamais, je crois, si bonne compagnie ne s'était réunie dans la maison de l'officier.

Cependant mistriss Usher, pour me remplacer au théâtre, avait été obligée de lire mon rôle. Aussitôt que la pièce fut finie, M. Mossop vint me trouver : je craignais beaucoup qu'il ne donnât à Coates quelques coups de bâton ; c'était ce que celui-ci semblait désirer. Je n'avais jamais vu d'homme ni plus gros-

sier, ni plus impertinent. Il eut l'impudence de nous dire qu'il savait bien qu'il nous eût été facile d'avoir son argent ; mais qu'il avait voulu m'empêcher de jouer ce jour-là. Tous les procédés sont bons, ajouta-t-il, lorsque l'intérêt est de la partie.

Quand M. Digges me vit dans cette position, il devint furieux : dans son premier mouvement il infligea à Coates une sévère punition ; ce qui, joint à d'autres embarras qui lui survinrent, l'obligea de quitter Dublin. Avant son départ, il m'écrivit demandant instamment à me parler; j'y consentis. Dans cette entrevue, il me pressa de former avec lui une liaison sérieuse : les qualités de sa personne, la situation où je le voyais, la pitié, la reconnaissance obtinrent mon aveu. Notre union, quoique non-obligatoire pour lui, d'après les lois du pays, à l'égard d'une personne de ma secte, était cependant valide sous tous les autres rapports; et le résultat en fut qu'elle nous rendit l'un et l'autre fort malheureux, pendant deux ans qu'elle dura.

Il était décidé que je ne serais heureuse dans aucun de mes attachemens; je ne sais à quoi

attribuer cette singularité; mais Shakespeare n'a-t-il pas dit :

« Parcourez les livres, consultez et l'his-
» toire et la fable; partout vous verrez l'a-
» mour véritable être malheureux. Tantôt
» il souffre d'une opposition de caractère;
» tantôt il est affligé par une disproportion
» d'âge, ou contrarié par des parens qui ont
» fait un autre choix. Est-il formé par une
» heureuse sympathie? la guerre, les ma-
» ladies, la mort, l'assiégent et le menacent.
» Son bonheur passe comme un son fugitif;
» il est léger comme l'ombre, rapide comme
» un songe; il disparaît comme l'éclair qui
» brille au milieu d'une nuit obscure (1). »

Je reçus, vers cette époque, de M. l'alderman Cracroft, mon procureur à Londres, une lettre par laquelle il m'apprenait que le procureur de M. Davy avait ordre de me poursuivre pour les arrérages échus de ma pension, à moins que je ne lui donnasse un pouvoir pour le mettre en état de les demander légalement à M. Calcraft, qui avait refusé de les payer. Comme je n'avais point douté qu'ils

(1) Songe d'une nuit d'été, acte I, scène I.

ne fussent régulièrement servis, je fus doublement irritée de la bassesse avec laquelle, dans sa lettre, il affectait d'ignorer cette affaire. Je signai donc, sur-le-champ, le pouvoir que m'envoyait mon procureur, et je l'envoyai à Londres par le premier courrier. J'appris ensuite que M. Calcraft, s'étant permis de traiter fort cavalièrement la personne qui s'était présentée pour lui faire la demande de cet argent, avait été arrêté. Offensé d'un procédé si injurieux pour un homme de son importance, il avait porté la cause à la chancellerie, où elle est restée pendante jusqu'à la mort de M. Davy, qui était trop riche et trop paresseux pour suivre le procès.

Je restai à Dublin jusqu'au milieu de l'été. M. Mossop, ne pouvant alors me donner tout ce qu'il s'était engagé à me payer, je fus obligée, avant de quitter l'Irlande, d'emprunter 400 livres. En débarquant en Angleterre, je tombai si malade à Chester, que je fus forcée d'y rester pendant plusieurs jours. Deux dames qui, dans la traversée, avaient eu pour moi beaucoup d'attentions, eurent la complaisance de retarder leur voyage, et de m'at-

tendre pour que nous pussions aller ensemble à Londres.

Lorsque je fus convalescente, elles m'engagèrent à aller au concert. J'y trouvai M. Crump. Je ne l'avais ni vu, ni entendu nommer depuis que j'avais été arrêtée pour ce que je lui devais. Supposant naturellement qu'il avait eu connaissance de cette affaire, et qu'il y avait consenti, je fus surprise de le voir m'aborder avec sa familiarité ordinaire, et je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement. Une explication s'ensuivit, après laquelle il sortit brusquement de la chambre, et partit, à ce que j'ai su depuis, pour Dublin, où il comptait se venger de Coates. Mais il n'y réussit point : celui-ci ayant eu quelque avis de son dessein, chercha à éviter sa colère, et partit pour l'Angleterre. Peu de temps après, M. Crump, qui déjà avait eu quelques symptômes d'égarement, devint fou et mourut.

Je n'étais pas encore bien rétablie, quand j'arrivai à Londres. J'allai y reprendre mon ancien logement à Chelsea : de-là, j'écrivis à M. Cracroft, pour lui annoncer que je le verrais dans quelques jours. Je lui devais une

somme considérable ; et il m'avait témoigné dans ses lettres quelque mécontentement de ce que j'avais quitté le royaume sans l'en avertir. Ma négligence était d'autant moins pardonnable, que j'étais fort liée avec sa femme et sa famille.

Lorsque je vis l'alderman, il me demanda si j'avais quelque engagement pour le théâtre. Je lui répondis que non, ajoutant que je ne pouvais songer à en prendre un, jusqu'à ce que mes affaires fussent arrangées. C'était, me dit-il, une opération difficile, parce que je devais beaucoup plus que je ne paraissais le croire. Je n'avais point douté que M. Calcraft n'eût appliqué au paiement d'une partie de mes dettes le produit du reste de mes bijoux, article que j'avais cru pouvoir monter à environ 4000 livres. La main-d'œuvre de la plupart était si curieuse, que la vente en devait être facile et avantageuse. Il y avait, entre autres, un moulin à vent qui, une fois monté, tournait pendant trois heures, et un bonnet monté avec une rare élégance.

Quelle fut ma surprise, lorsque j'appris de l'alderman, que ces bijoux avaient été remis à M. Jeffries, armurier dans le Strand, qui,

par ordre de M. Calcraft, les avait défaits, et que leur vente n'avait produit en argent que 1100 livres! Comme j'avais acheté ces articles à des hommes distingués dans ce genre de commerce, et remis à M. Calcraft les reçus des vendeurs, qui se montaient à plus de 6000 livres, je ne pouvais rien concevoir à ce résultat. Je priai M. Cracroft d'écrire à ce sujet à M. Calcraft.

L'alderman me dit ensuite qu'il avait reçu de Clifford (qui m'avait quittée pour se marier) un état de mes dettes, et qu'elles se montaient à 10,300 livres. Le courage, alors, me manqua tout-à-fait : je n'avais rien à espérer de M. Calcraft qui, dans cette occasion, s'était montré non-seulement cruel, mais malhonnête. M. Cracroft me fit entendre que je pourrais profiter d'une loi en faveur des créanciers insolvables, que l'on discutait alors. Jamais, je l'avoue, je ne m'étais encore trouvée si humiliée. La seule supposition d'une pareille mesure me fit tant de peine, que je fus quelques instans sans pouvoir parler.

Je répondis enfin que j'étais incapable de ce procédé. Ce serait de ma part une fraude insigne, mes dettes ne provenant que de mon

extravagance, et ne ressemblant en rien à celles d'honnêtes marchands qui ont éprouvé des malheurs. J'étais déterminée, ajoutai-je, à me mettre à la discrétion de mes créanciers. S'ils voulaient me donner du temps, je pouvais les satisfaire, en leur abandonnant la totalité de mon traitement, et ne me réservant pour vivre que mon bénéfice.

L'alderman applaudit beaucoup à cette résolution. Il ne m'avait, dit-il, indiqué ce recours que pour sonder ma probité; et puisque je dédaignais si généreusement de me libérer par une voie injuste, il allait dresser pour moi un sauf-conduit, qu'il signerait le premier, et ferait signer aux autres créanciers. Il ne doutait pas même qu'ils ne vinssent à mon secours. Il tint sa promesse, et m'avança quelque argent pour les besoins du moment.

M. Rich me reçut à bras ouverts. Mon engagement fut bientôt signé, et je fus tranquille à cet égard. Mon sauf-conduit fut signé de même par tous mes créanciers, excepté par une personne qui déclara qu'elle ne ferait aucune poursuite pour le recouvrement de sa dette; mais qu'ayant promis solennellement de ne jamais signer aucun papier quel-

conque, elle ne pouvait mettre son nom à cet acte.

M. Digges était allé dans le pays de Galles, pour y attendre mon retour; y ayant, pour lui, quelque inconvénient à passer en Irlande, il n'avait pu venir m'y chercher. Il m'attendait près de Holy-Head, ne sachant pas que je fusse passée par Chester. On lui dit un jour, qu'un seigneur, qui se rendait à Londres, avait traversé la ville avec une actrice. La dame, ajoutait-on, était une petite femme brune, qui semblait faire ce voyage contre son gré. M. Digges en conclut que ce devait être moi. En vrai chevalier errant, il courut après les voyageurs, pour arracher sa dulcinée des mains de son ravisseur. Il ne les joignit qu'à Holywel, où on lui dit qu'ils étaient couchés; mais ses craintes diminuèrent quand on ajouta qu'ils occupaient des appartemens séparés. Il attendit avec impatience le moment de leur lever, et découvrit alors que la personne qui lui avait donné tant d'alarmes, n'était autre que lord Ferrers. Celui-ci avait été en Irlande pour empêcher sa sœur, qui avait pris la fuite, de monter sur le théâtre, comme elle en avait le projet; et il reve-

9*

nait avec elle à Londres. Le portrait qu'on avait fait de la dame à M. Digges me ressemblant dans tous les détails, sa méprise était très-naturelle. Heureux de voir qu'il s'était trompé, il partit sur-le-champ pour Londres.

Faisant, un soir, une visite chez mistriss Saint-Léger, j'aperçus aux bras d'une dame mes brasselets : je ne pouvais m'y tromper, ils étaient ornés des lettres G. A. B., formées, d'un côté, en diamans, et de l'autre, en bleu d'émail, et entourées de brillans. Le joaillier Maisonneuve me les avait fait payer 240 liv. Comme M. Cracroft m'avait dit que tous mes bijoux avaient été démontés, je ne pus m'empêcher de faire observer à la dame qu'elle me faisait trop d'honneur de se parer de mon chiffre. Je sus alors que M. Calcraft lui avait fait présent des brasselets; j'appris aussi qu'il avait donné à l'amie dont j'ai parlé plus haut, mes plus belles boucles d'oreilles, qui, chez le même bijoutier, m'avait coûté cinq cent soixante-dix livres. Il lui avait donné de même plusieurs autres articles, entre autres un anneau à œillet de diamant, pierre sans égale dans son genre.

Je compris alors pourquoi on prétendait

avoir envoyé chez un ouvrier ces pierreries, pour les démonter : on sait assez que les prêteurs sur gages ne prêtent jamais sur les diamans leur valeur totale, parce que la mode, qui en varie souvent la forme, en change le prix. Il est donc certain que Bibby ne m'aurait pas avancé deux mille livres sur des bijoux qui n'eussent depuis été vendus que onze cents. Sitôt que j'eus fait cette découverte, je fis intenter contre M. Calcraft une demande pour la valeur totale de ces objets. Ce procès fut terminé à l'amiable au mois de mars suivant ; mais la transaction ne détruisit pas l'intention que M. Calcraft avait eue de me frauder. Une pareille bassesse ne justifie-t-elle pas tout le mépris avec lequel je vous ai parlé de celui qui en fut capable ? Sa fausseté, sa vile avarice motivent assez la haine qu'il m'avait inspirée, et personne apparemment ne me blâmera d'avoir rompu toute liaison avec un homme qu'il m'était impossible de ne pas détester.

LETTRE LXXIV.

6 août 17 —.

Lorsque la saison des spectacles fut arrivée, je pris une maison dans Jermyn-street. Un événement politique très-heureux (1) me fournit les moyens d'y vivre avec une élégance peu inférieure à celle dont j'avais contracté l'habitude. M. Digges s'était endetté tant en Angleterre qu'en Écosse, pour une femme avec laquelle il avait eu une longue liaison. Cette circonstance, jointe à ce que nous habitions séparément l'un de l'autre, doublait nos dépenses ; ce genre de vie m'attirait d'ailleurs des sollicitations auxquelles est naturellement exposée toute femme que l'on suppose un peu légère. Je m'étais attiré

(1) Mistriss Bellamy ne nous dit point quelle fut cette circonstance ; on voit par la suite qu'il est question d'une coalition ministérielle, qui tenait chez elle ses assemblées, et qui probablement défrayait sa maison.

(*Note du traducteur.*)

une grande partie de ces importunités, en ne publiant pas les détails de la perfidie de M. Calcraft; si je les avais révélés, les gens sensés et délicats auraient vu avec intérêt ma position.

Parmi les concurrens qui sollicitaient mes bonnes grâces, en était un qui m'offrit dix mille livres pour être reçu comme amant préféré. Il a fait depuis un heureux mariage, et je m'abstiendrai de le nommer, mais plusieurs personnes peuvent encore certifier le fait; et je proteste, malgré tout ce qu'a pu débiter la calomnie, que jamais, tant qu'a subsisté mon union avec M. Digges, je ne me suis écartée, même en pensée, de ce que je croyais lui devoir.

Tandis qu'on arrangeait ma maison dans Jermyn-street, je couchais encore à Chelsea; mais j'étais tous les jours à la ville. Le salon et la principale chambre à coucher n'étaient pas encore finis, lorsque le garçon du tapissier me vola neuf aunes de damas, une assez grande quantité d'indienne, et quelques belles porcelaines de Saxe, qui étaient dans la maison. Son maître soupçonnait depuis longtemps sa fidélité; en conséquence on obtint un ordre pour faire chez lui perquisition:

on y trouva tous mes effets, qui étaient très-faciles à reconnaître, mais rien qui eût appartenu au maître tapissier.

Celui-ci était un homme très-violent; il vint le soir à Chelsea, pendant que j'étais sortie, et, par ses menaces, effraya tellement ma femme de chambre, qu'il la détermina à aller chez le juge prêter serment pour les objets qu'on avait trouvés; elle le fit, et s'obligea, sous peine d'une amende de quarante livres, à poursuivre le procès. Mais, comme le coupable avait une nombreuse famille, son sort me toucha tellement, que j'empêchai ma femme de chambre de paraître pour déposer contre lui: j'ouvris une souscription pour le paiement de l'amende, et j'en retirai, je crois, trente livres.

La dénonciatrice n'ayant pas paru, le voleur fut déchargé d'accusation, et le même soir il vint se présenter chez moi. Supposant qu'il ne voulait que me remercier de mon indulgence, et me souciant peu de recevoir ses actions de grâces, je chargeai le domestique qui me l'avait annoncé de lui répondre que j'étais occupée, et que je ne pouvais le recevoir; sur quoi il me fit dire qu'il fallait

qu'il me vît, ou que je pourrais m'en repentir ; que j'avais *composé* pour *félonie*, et que d'ici à quelques heures je pourrais être appelée en jugement pour ce fait.

Choquée de l'impertinence, mais ne connaissant point les lois, je ne comprenais rien à cette menace. Il me fallut recourir à quelque homme instruit : je crus ne pouvoir mieux faire que de consulter mon cousin Crawford, qui, ayant profité de la loi en faveur des débiteurs insolvables, avait repris ses affaires. Je l'envoyai chercher, et en attendant, le misérable ingrat resta à un cabaret voisin. Lorsque M. Crawford fut venu, le coquin demanda effrontément cinquante livres, et exigea qu'on les lui donnât sur-le-champ ; sans quoi, dit-il, il allait faire informer contre moi. Mon cher cousin m'ayant dit qu'il n'y avait rien à répondre, je payai la somme exigée.

Je fus ainsi la victime de mon humanité pour un scélérat, qui aurait mérité de recevoir pour son ingratitude la peine qu'il avait encourue pour son vol. Cet exemple prouve que, malgré le sentiment qui nous porte à la clémence, c'est un devoir public que de

poursuivre ceux qui ont enfreint les lois : dans ces cas, l'indulgence est une faiblesse, et non une vertu. Nous croyons ne remettre au coupable que notre injure privée ; mais nous sacrifions à une fausse délicatesse les intérêts de la société, en soustrayant un scélérat à sa juste vengeance.

Le théâtre ne s'étant pas ouvert aussitôt qu'on l'avait cru, j'eus le temps de voir et de recevoir chez moi ce qu'on appelle ordinairement des amis, de ces gens qui vous recherchent tant que votre société les amuse, tant que la mode vous favorise, et qui vous abandonnent aussitôt que l'adversité vous enveloppe de son ombre. Loin de vous suivre alors, ils joignent leurs voix à celles qui s'élèvent contre vous ; ils vous imputent des torts, pour se dispenser de vous offrir des services. Depuis que l'infortune m'a visitée, j'ai souvent éprouvé que les gens, auxquels je supposais le plus d'ame et de délicatesse, étaient aussi prêts que la foule inconsidérée, à éviter la personne à laquelle ils avaient témoigné jadis le plus d'égards, et offert le plus d'hommages. Je peux assurer, avec vérité, que, de toutes les personnes que j'ai

été à même d'obliger, je n'ai trouvé de reconnaissant qu'un seul homme, dont j'aurai occasion de vous parler. Et combien, au contraire, ne pourrais-je pas vous citer d'exemples d'ingratitude, dont le récit ne ferait point honneur à plusieurs de mes anciens amis! Qu'ils soient tranquilles. J'ai dévoré l'amertume de leurs injures, et je n'ai point envie de troubler leur repos, si toutefois il en est pour la conscience des ingrats.

Ce que je n'ai point oublié, ce sont les bienfaits que, dans mon malheur, j'ai reçus de plusieurs personnes. En blâmant l'ingratitude des autres, je ne voudrais pas encourir le même reproche. Je me fais donc une gloire de me reconnaître redevable de nombreux services, non-seulement à des gens du plus haut rang, mais à des personnes de la profession que j'avais embrassée. J'avoue, avec plaisir, tout ce que je leur dois. Je n'ambitionne point de plus grand bonheur que d'être à portée de prouver le sentiment que j'en conserve.

Je reviens à mon récit. M. Rich introduisit, cette année, dans les pièces historiques de Shakespeare, une superbe représentation du

couronnement ; et pour que les premiers acteurs ne fissent point de difficulté de paraître dans le cortége, il se proposa d'y figurer lui-même, comme chambellan de la reine. Malheureusement, il tomba malade à la dernière répétition, et n'a jamais eu le plaisir de voir cette cérémonie, pour laquelle il avait fait tant de dépenses. Comme je jouais dans la plupart des pièces èt que je faisais la reine presque tous les soirs, je n'avais guère le temps de m'occuper de mes affaires domestiques ; j'abandonnais entièrement la conduite de ma maison à ma femme de chambre, sur l'honnêteté de laquelle je ne formais aucun doute ; je pensais que les mémoires quittancés qu'elle me présentait toutes les semaines suffisaient pour me garantir sa fidélité.

Au mois de février, la personne qui, parmi mes créanciers, s'était refusée seule à signer mon sauf-conduit, vint me voir, et me pria de lui donner une obligation et un jugement (1), pour l'argent que je lui devais. Elle

(1) Le créancier porteur d'un billet, ou qui seulement affirme sa créance, peut faire arrêter son débiteur ; mais il

observait, pour justifier cette demande, que sa créance était considérable, et que, dans le cas où je viendrais à mourir, mes meubles, mon argenterie, etc., assureraient son paiement. Comme j'avais réellement intention de la payer aussitôt que je le pourrais, je consentis à ce qu'elle désirait, à condition que l'obligation que j'allais m'imposer ne pût pas être à plus courte échéance qu'un an. J'allai, en conséquence, quelques jours après, chez cette femme, et ayant lu l'obligation, qui portait le terme que j'avais indiqué, je la signai; mais, par une imprudence répréhensible, je négligeai de regarder si le jugement portait la même échéance.

Peu de temps après, je reçus de ma créancière une lettre, par laquelle elle exigeait que je lui payasse, sur-le-champ, la somme entière, sans quoi elle allait mettre le jugement à exécution. Effrayée de cette menace, je ne savais quel parti prendre. M. Digges, très-em-

---

ne peut saisir ses propriétés qu'en vertu d'un jugement. L'obligation qu'on demandait à mistriss Bellamy s'appelle *bond and judgement*, parce qu'elle est toujours jointe à un *jugement* consenti, qui donne droit au créancier sur les biens du débiteur. (*Note du traducteur.*)

barrassé dans sa fortune, avait accepté une invitation qu'on lui avait faite, de se rendre à Edimbourg, où il était fort aimé. Il se proposait d'y rester jusqu'à ce que j'eusse arrangé mes affaires, opération à laquelle sa présence nuisait beaucoup, les personnes qui eussent été disposées à m'aider ne se souciant pas de le faire pendant qu'il était avec moi.

N'ayant craint aucune poursuite de cette créancière si avide, j'en avais payé plusieurs autres, que M. Cracroft m'avait désignés comme étant dans le besoin. Cette femme, au contraire, était dans l'opulence, et me témoignait toujours la plus grande amitié. Mais je reconnus que je m'étais mise à la discrétion d'une des plus méchantes créatures qu'il y eût au monde. Elle trouvait bon et bien fait tout ce qui pouvait lui rapporter de l'argent. J'avais bien ouï dire que sa réputation était hasardée; cependant, n'ayant jamais rien vu qui confirmât ces soupçons, je les croyais fort injustes. Elle était, de sa profession, marchande de dentelles; mais elle s'occupait de tout ce qui regarde la toilette des femmes; et il n'était pas étonnant que

des dames d'une vertu suspecte fréquentassent sa maison. Quand je la connus mieux, je vis que j'avais tout à craindre d'elle. Il est bon d'observer ici (ce fait, par la suite, m'ayant fait gagner un procès qu'elle m'intenta pour recouvrer son argent) que, dans une lettre qu'elle m'écrivait, elle me manda que l'obligation était pour un an, mais que le jugement était pour un mois : et son frère, pour donner plus de poids à la lettre, jura, par son créateur, qu'ils m'avaient *pincée.* Cette expression, et la fraude évidente dont j'avais été dupe en cette occasion, me fournirent le moyen de triompher de cette dangereuse adversaire.

LETTRE LXXV.

14 août 17 —.

M. Calcraft étant, un soir, à la représentation de Zaïre (1), les applaudissemens extrêmes que je reçus ranimèrent sa passion, et l'engagèrent à tout tenter pour opérer entre nous une réconciliation. M'ayant épiée un dimanche, il vint au-devant de moi dans Derby-court, et me supplia de lui accorder

(1) Traduction de la pièce de Voltaire, par Aaron Hill, donnée en 1735. Dans la pièce anglaise, Zaïre, à la deuxième scène du quatrième acte, au lieu de laisser tomber malgré elle quelques pleurs qui surprennent son amant, se jette par terre. Orosmane ne lui en dit pas moins : Zaïre, vous pleurez. Voltaire remarquait qu'il eût dû dire : Zaïre, vous vous roulez par terre. Les Anglais réclament le sujet de Zaïre, comme étant originairement une conception de Shakespeare. C'est par le rôle de Zaïre que débuta au théâtre la célèbre mistriss Cibber. Aaron Hill a traduit aussi Alzire et Mérope, et fait plusieurs pièces originales. Il était né en 1684 ; il est mort en 1750
(*Note du traducteur.*)

une demi-heure de conversation. Sur mon refus, il me pria, si je ne voulais pas me réconcilier avec lui, d'écouter une proposition qu'il avait à me faire, et qui tendait à l'arrangement du procès relatif aux diamans. Je le refusai de même, et lui déclarai que je ne voulais avoir avec lui aucune correspondance quelconque.

Sur cela, il entra dans une taverne, au coin de Yorck-street, et je reçus de lui, je crois, vingt lettres dans un très-court espace de temps. Me trouvant toujours inflexible, il m'envoya la bonne garde Carter, cette femme dont j'ai parlé, qui avait vécu avec moi plusieurs années, et qui avait élevé tous mes enfans. Il savait que cette estimable personne avait sur moi beaucoup d'influence, et il se flattait qu'elle dissiperait mes préventions. Mais mon ressentiment était trop profond. Il s'était d'ailleurs augmenté par une nouvelle insulte que m'avait faite M. Calcraft.

La bonne Carter exécuta sa commission avec beaucoup de fidélité pour son commettant. Fatiguée enfin de ses importunités, je lui dis que si M. Calcraft voulait m'adresser par écrit ses propositions d'accommodement, ou

m'envoyer son procureur, je consulterais M. Cracroft, pour savoir si je devais les accepter. Il me les envoya, en conséquence, par un de ses commis; elles contenaient les articles suivans : il fournirait l'argent nécessaire pour payer le billet de 400 livres, dû à M. Sparks; il composerait pour mes dettes avec tous mes créanciers, si je voulais consentir à rester en pays étranger jusqu'à ce que cet arrangement fût terminé, aucun d'eux, tant qu'ils me verraient à Londres, ne voulant accepter moins que la totalité de sa créance. Enfin, il me donnerait une nouvelle annuité de 100 livres, qui, jointe aux 20 livres qui me restaient de la première, me mettrait en état de vivre en Hollande ou en France, jusqu'à ce que l'affaire fût finie.

Après avoir consulté M. Cracroft, je mandai à M. Stubbs, procureur de M. Calcraft, que j'acceptais les offres de son client. Celui-ci, en conséquence, vint chez moi, avec l'obligation de me fournir l'annuité nouvelle de cent livres qui était en dépôt chez un tiers. M. Stubbs, en même temps, me présenta une quittance générale à donner à M. Calcraft. Mais, en honnête homme, il me conseilla de

ne la pas signer. Cependant, comme je n'avais aucune demande légale à faire à M. Calcraft, son prócès avec M. Davy, pour l'annuité que j'avais cédée, étant encore pendant, je remis la promesse de mariage qui avait été dressée lors de notre union, et je signai la quittance. J'avais disposé, ainsi qu'on l'a vu, de cent livres à prendre sur la première annuité, jusqu'à ce que, par les arrérages d'icelle, la somme qu'on m'avait prêtée, et cinquante livres au-delà, fussent payées. Il n'était donc pas à supposer, qu'en signant la quittance, je prétendisse donner un reçu de ce que je n'avais pas le droit de recevoir.

Le soir même du jour où les actes furent signés, je partis pour Harwich, à l'effet de me rendre en Hollande; j'ai négligé de vous dire, que d'après les craintes que m'avait inspirées ma rigoureuse créancière, j'avais indiscrètement quitté ma maison pour aller loger chez ma mère dans Brewer-street, et que j'avais envoyé mon argenterie chez l'alderman Cracroft, pour servir de sûreté à sa créance. J'eus pour compagne de voyage miss Betty Cibber, qui m'avait été léguée par son grand-père Colley Cibber; douée d'un es-

prit médiocre, elle était exposée à devenir la proie du premier flatteur qu'elle aurait rencontré, et le célèbre vieillard l'avait confiée à mes soins. Il avait de même légué tous ses petits-enfans à différentes personnes. Mistriss Smith, dont j'ai parlé dans mes précédentes lettres, avait un fils chirurgien, que j'avais placé près d'un régiment. Ce jeune homme m'accompagnait également dans ma fuite.

A Harwich, un vent contraire nous empêcha de mettre à la voile. Craignant d'être poursuivie par mon inflexible créancière, je crus prudent d'aller à Manningtrée, village à quelques distances d'Harwich, et d'y rester jusqu'à ce que le vent fût changé. Mon bénéfice aurait dû avoir lieu le lundi suivant, ce qui rendait impossible que mon départ fût long-temps tenu secret.

Le jeudi soir, comme nous étions à souper, nous entendîmes entrer dans la cour de l'auberge une voiture à quatre chevaux, et je ne fus pas peu surprise de voir paraître M. Digges. Ce n'était pas la rencontre la plus agréable que je pusse faire en ce moment. Il paraissait fort en colère : il exigea que mes deux compagnons de voyage retournassent à

Londres, que je montasse dans une autre voiture, et que je quittasse la maison. Intimidée par sa violence, je consentis à tout ce qu'il voulait, à condition qu'il ne me conduirait pas à Edimbourg. J'avais pris, je ne sais pourquoi, une prévention contre cette ville, dont je n'ai jamais pu me rendre raison.

Nous nous mîmes ensemble en marche, assez mécontens l'un de l'autre, sans tenir aucune route certaine. En arrivant à Cambridge, je rencontrai une nouvelle cause de chagrin. Quelques étudians de l'université avaient barbouillé de vers à ma louange les fenêtres de l'auberge dans laquelle nous descendîmes; un couplet signé par M. Bullock, jadis mon admirateur, et dont je vous ai parlé ailleurs, disait : « Que Jupiter se vante de sa » Junon et de son nectar, le champagne est » mon breuvage, et je le bois à la santé de » Bellamy. » Ces vers offrirent un nouvel aliment à la flamme qui dévorait M. Digges; et comme les plus petites bagatelles semblent aux jaloux des preuves aussi certaines que parole d'évangile (1), il crut avoir un

(1) Othello, acte III, scène VII.

motif de plus pour m'accuser de légéreté.

Mais une autre circonstance détourna bientôt son attention de ces fâcheuses pensées. En parcourant quelques journaux que j'avais trouvés dans la chambre, j'y vis un avertissement qui évidemment y était mis pour moi. Il portait : Si la dame qui, tel jour, a quitté une proche parente qui est partie avec un jeune homme et une jeune personne, veut revenir, cette parente a entre les mains un dépôt plus que suffisant pour arranger l'affaire qui a occasioné le départ de la dame.

Après avoir lu cet avis, j'insistai pour retourner à Londres. M. Digges y consentit; mais quand nous fûmes à Edmonton, il se décida à m'y laisser, et à aller seul à la capitale pour prendre, sur l'affaire, des informations. Je le laissai partir, m'amusant de penser que je serais à la ville aussitôt que lui. Mais quand je demandai une chaise de poste (1), le maître de la maison

(1) Voitures à quatre roues que nous nommons diligences anglaises. Les maîtres de postes les fournissent aux voyageurs. (*Note du traducteur.*)

me dit que le monsieur qui venait de partir lui avait positivement défendu de me donner une voiture, et même de me laisser sortir de sa maison. Je n'avais d'autre ressource que la patience, et ce n'est pas, je l'avoue, la vertu qui m'est la plus familière.

Mon aimable compagnon de voyage m'apprit à son retour que ma mère supposant que j'avais lu son avis, avait été si irritée de ce que je n'étais pas revenue, qu'elle s'était déterminée à rendre l'argent déposé dans ses mains, et à vendre les meubles de ma maison pour payer mistriss Jordan, ma marchande de modes, qui était son intime amie. Je suppliai M. Digges de me laisser aller trouver ma mère pour la faire changer de résolution; mais je ne pus rien obtenir. Malgré la peine que me fit alors l'obstination de M. Digges, je crois lui rendre justice, en disant qu'il n'avait d'autre motif que son intérêt pour moi.

Il avait promis de retourner en Ecosse, et supposait avec raison, que, quand même il manquerait à cet engagement, l'embarras de ses affaires lui permettrait difficilement de vivre à Londres. Il avait, d'ailleurs, tout

lieu de croire que le dépôt remis à ma mère n'avait été fait que conditionnellement, la nature de ma liaison avec lui n'étant pas connue.

Nous repartîmes donc sans savoir où aller. Quand nous fûmes à Barton-Hill, auberge sur la route de Norwich, je me trouvai fort malade; M. Digges me quitta encore là, et retourna à Londres, pour savoir, je crois, si ma mère avait mis ses menaces à exécution. Il trouva qu'elle avait été très-ponctuelle. Je me voyais alors dans une situation véritablement désagréable; pour la première fois de ma vie, je craignis de manquer d'argent pour les besoins du moment. Toute ma garde-robe avait été mise à bord du paquebot à Harwich. Je n'avais avec moi que quelques chemises, mon bonnet de nuit et mon habit de voyage. Pour frayer à mes dépenses en Hollande, j'avais pris de M. Colley, ami de ma mère, des lettres-de-change et de crédit sur des négocians d'Anvers et de La Haye, lieux dans lesquels je m'étais proposé de passer alternativement mon temps; mais ces effets ne pouvaient, dans ma position, m'être d'aucune utilité.

Nous prîmes donc notre route vers le nord; et quand nous arrivâmes à Preston, dans le Lancashire, mon argent était presque fini. Tout ce qui restait à faire était que M. Digges allât à Édimbourg. Ce fut le parti qu'il prit, me laissant à un village dont j'ai oublié le nom, à environ vingt milles de cette capitale; car j'avais insisté sur la promesse qu'il m'avait faite de ne m'y pas mener.

Deux jours après qu'il m'eut quittée, une chaise de poste vint me prendre pour me conduire, me dit le postillon, à Grass-market. J'imaginai que c'était une ville qui portait ce nom, et je partis avec lui. Dans l'auberge où l'on me mena, j'étais attendue par une femme d'une figure très-extraordinaire. Elle avait été belle; mais elle était prodigieusement grasse, et d'une malpropreté insupportable : elle était coiffée d'un bonnet à la hollandaise, n'avait point de corset, et portait sur ses épaules une espèce de couverture bigarrée. Elle s'appelait, me dit-elle avec son accent écossais, Molly-Kershaw : amie particulière de mon mari, elle était venue me chercher pour me conduire à mon appartement. J'espérais, lui répondis-je, que ce n'était pas à Edimbourg :

elle m'assura que non; que c'était chez miss Coulstone, femme aussi bien élevée que moi, quoiqu'elle travaillât pour vivre. Elle avait, m'ajouta-t-elle, commandé un dîner pour moi dans l'auberge où nous étions. J'aurais, entre autres choses, un turbot dont elle parlait beaucoup. J'ai, en tout temps, peu d'appétit. La fatigue, le chagrin et la maladie n'étaient pas propres à l'augmenter: mais je ne fus pas peu surprise de voir à dîner que ce beau turbot était un morceau d'une grande raie.

Entre six et sept heures du soir, une voiture vint me chercher pour me conduire à mon appartement à Cannon-Gate. Après avoir monté trois étages dans une maison, dont le rez-de-chaussée était une boutique de chandelier, je fus présentée à l'élégante miss Coulstone; c'était une vieille fille d'environ soixante ans; on eût dit qu'elle avait été séchée à la fumée.

Un bruit de musique vint alors frapper mes oreilles; je demandai ce que c'était: il venait, me dit-on, du théâtre, qui était précisément vis-à-vis. J'appris par-là que Cannon-Gate où la voiture m'avait conduite, était un faubourg d'Édimbourg. Grâce à mon ignorance

du pays, je me trouvais avoir été conduite dans cette ville sans m'en douter. Aussitôt que j'eus fait cette découverte, je pris des ciseaux, et je me coupai les cheveux ras la tête, pour éviter que l'on me pressât de paraître en public.

La pièce qu'on jouait ce jour-là était The Beggar's opéra (1). M. Digges y faisait le rôle de Macheat, dans lequel on le regardait comme supérieur. Après le spectacle, il vint me rejoindre, et m'apprit que les journaux anglais ayant annoncé mon absence, on avait déjà présumé que la personne nouvellement arrivée chez miss Coulstone était la fugitive du théâtre de Covent-Garden.

Le lendemain M. Bates, associé de M. Douson dans la propriété du théâtre d'Édimbourg, et directeur en exercice, dit à M. Digges qu'il serait inutile d'ouvrir la salle si l'on ne pouvait me déterminer à paraître sur

---

(1) *L'opéra du Gueux*, pièce en prose, mêlée d'ariettes sur des airs connus, par Gay. Elle a été traduite en français. Les personnages sont des voleurs de grand chemin, des espions de police et des filles de mauvaise vie. Le dialogue en est plein d'esprit, et les mœurs y sont peintes avec une vérité hideuse. (*Note du traducteur.*)

la scène. Je ne concevais pas comment mon arrivée avait pu être si promptement connue. Car, pour prévenir tout soupçon, nous ne devions point dire que M. Digges m'avait accompagnée; et il devait rester dans le logement qu'il occupait.

Notre voyage avait été coûteux. Il me restait peu d'argent; à M. Digges encore moins. Les traites que j'avais sur la Hollande ne m'offraient, à Édimbourg, aucune ressource. Dans cette position, je ne voyais autre chose à faire que de me conformer aux désirs de M. Bates. La perte de mes cheveux faisait un obstacle: pour la première fois, j'eus recours à l'artifice. Quoique je n'eusse pas même le nécessaire, il me fallut faire faire à grands frais des vêtemens. Mais mon succès surpassa tellement mes espérances, qu'il me fut facile de les payer. La curiosité engagea des familles entières à venir de toutes les parties du pays.

M. Cunningham, auteur à qui ses talens ont mérité une place parmi les poëtes de la Grande-Bretagne, fit à cette occasion un prologue (1) que prononça M. Digges.

---

(1) Ce morceau n'est remarquable sous aucun rapport.

La saison était fort avancée; je ne pus donner que huit représentations : la dernière était destinée à mon bénéfice. Le matin du jour où elle devait avoir lieu, je fus arrêtée à la requête de la créancière qui m'avait fait quitter Londres. Cependant, je fus bientôt remise en liberté, l'arrestation ayant été faite contre les lois de l'Écosse, qui veulent que le débiteur avant d'être arrêté ait été prévenu quelques jours d'avance.

En cette occasion, les premiers avocats du pays prirent volontairement ma défense, entre autres M. Montgomery, depuis premier baron et doyen de la Faculté. Enfin, la chose vint en jugement : je produisis la lettre dont j'ai ci-devant parlé, qui prouvait qu'on avait obtenu par surprise le titre dont on abusait; et comme les cours de justice en Écosse sont

---

Il ressemble à tous les complimens rimés que le public est condamné à entendre. Mistriss Bellamy donne à la suite de ce prologue deux autres pièces de vers faites pour elle par le même auteur. Ces petits ouvrages pouvaient flatter celle qui en était l'objet; mais ils ne sont pleins que des lieux communs de la politesse et de la galanterie.

(*Note du traducteur.*)

en même temps cours d'équité (1), on prononça en ma faveur. Ma créancière, ainsi déçue de son injuste espoir, consentit à recevoir sa créance par portions de 200 livres, payables d'année en année ; après quoi mes autres créanciers, particulièrement M. l'alderman Cracroft et le docteur Bailli, à qui je devais des sommes considérables, se réunirent pour me procurer, par leurs recommandations, la protection personnelle qu'ils savaient que je pourrais trouver dans le pays où j'étais.

Le bien quelquefois provient du mal. Ce malheur contribua peut-être à me concilier la bienveillance et les attentions dont on m'a comblée pendant mon séjour en Écosse ; il me

(1) Cette distinction peu connue en France est très-importante. La cour de *justice* prononce d'après la lettre de la loi, et ne peut jamais s'en écarter ; la cour d'*équité* prononce en certains cas, *ex æquo et bono*. On serait tenté de regarder son institution comme préférable à l'autre ; mais l'équité, quoi qu'en aient dit les moralistes, est une idée vague, sur laquelle les hommes sont encore moins d'accord que sur la beauté. C'est après avoir long-temps disputé sur le juste et l'injuste, qu'on a imaginé de substituer à l'opinion *la loi*, à *l'équité* douteuse la justice *positive*.

(*Note du traducteur.*)

procura, entre autres, l'amitié de M. Montgomery et de sa famille, avec qui je vécus dans une grande intimité. Outre les appuis que je trouvai dans cette maison, qui était fort nombreuse, j'eus pour patronnes la duchesse de Douglass et les demoiselles Ruthwen, dont l'aînée, peu de temps après, épousa M. Elphinston. Ces jeunes personnes me témoignèrent un attachement qui tenait de l'enthousiasme : lady Ruthwen m'honora aussi de sa protection.

L'hiver suivant, je devais avoir un tiers des profits et deux représentations à mon bénéfice. Le traitement de M. Digges était réglé par semaine. M. Calcraft, semblant regarder l'Écosse comme pays étranger, payait régulièrement la nouvelle annuité dont nous étions convenus. M. Digges prit alors une maison à Bonnington, fort joli village voisin d'Edimbourg. Notre succès au théâtre fut très-grand, et nous aurions pu mettre de côté quelque argent, si les dettes qu'avait contractées M. Digges, à cause de la personne qui avait précédemment vécu avec lui, ne l'eussent pas beaucoup gêné.

Je fus vers ce temps-là fort surprise de re-

cevoir de M. Ballard, trésorier du théâtre de Covent-Garden, une lettre par laquelle il me demandait une somme considérable. Les exécuteurs testamentaires de M. Rich l'avaient chargé en recette du salaire qu'il m'avait payé trois ans auparavant, pendant la clôture du théâtre qu'avait occasionée le deuil d'une branche de la famille royale. J'étais convenue d'un traitement annuel, et M. Rich avait expressément défendu au trésorier de me faire aucune déduction pour cet intervalle de temps; mais M. Ballard n'ayant pas pris de lui un ordre par écrit, était obligé de rendre l'argent. Je l'avais reçu, et je ne pus consentir à ce qu'il le payât. J'écrivis donc à l'alderman Cracroft, pour le prier d'arranger l'affaire comme il le pourrait, à la satisfaction du trésorier.

A cette époque, ma mère, en m'envoyant tous mes effets qui étaient revenus de Hollande, m'adressa une jeune personne qu'elle crut capable de réussir au théâtre; son nom était Wordley: elle était d'une vivacité extraordinaire, elle avait été mieux élevée que ne le sont ordinairement, en Angleterre, les femmes d'un moyen ordre. Son père était in-

tendant du comte de Powys; il n'avait rien épargné pour cultiver l'esprit de cette fille, qu'il idolâtrait, et qui recevait ses instructions avec plaisir. Cette jeune personne formait pour nous une acquisition intéressante, et faisait honneur à la recommandation de ma mère. Je l'invitai à demeurer à Bonnington.

LETTRE LXXVI.

22 août 17 —.

Mon récit se prolonge. Ma mémoire exercée par le travail qui m'occupe, me fournit mille circonstances que je croyais avoir oubliées : un incident en rappelle un autre, et je crains que mon ennuyeuse narration ne fatigue votre indulgence. J'écarte donc tout ce qui ne tendrait pas au double but que je me suis proposé, celui de satisfaire votre curiosité, et d'écarter les préventions que le public a conçues contre moi, faute de connaître tous les détails de ma vie.

M. Digges faisait, pour me rendre heureuse, tout ce qui dépendait de lui. Il me procurait tous les plaisirs qui étaient à sa disposition; mais j'étais si importunée des réclamations continuelles qu'entraînaient les dettes qu'il avait contractées avant notre union, que je ne pouvais ni goûter aucune satisfaction, ni lui

montrer autant de complaisance que je l'aurais voulu.

Vers le milieu de la saison, il m'apprit que son frère, le capitaine Dudley Digges, était arrivé en Angleterre, et qu'il désirait beaucoup de le voir pour régler avec lui quelques intérêts de famille. Il se décida donc à l'aller trouver, et nous nous vîmes obligés de conduire, comme nous pourrions, les affaires du théâtre. Mais la difficulté était d'avoir de l'argent pour les frais de son voyage. M. Still, mon procureur, chargé, dans ce pays, de tous mes intérêts, en avança à ma prière.

M. Digges, en arrivant à Londres, fut bientôt réconcilié avec ma mère : il logea chez elle pendant tout son séjour. A son retour il me fit présent d'une grande montre d'argent à répétition, pour mettre au chevet de mon lit. J'avais souvent désiré d'en avoir une de ce genre, pour connaître les heures auxquelles il me fallait prendre certains remèdes qu'exigeait l'état toujours chancelant de ma santé.

Il y avait, dans notre troupe, une jeune femme que j'aimais beaucoup; c'était l'épouse

de M. Aickin, acteur du théâtre de Drury-lane. La mort ne tarda pas à me l'enlever. Cet événement m'affecta beaucoup, et contribua encore à déranger mon tempérament. Il nous fallut trouver quelque actrice pour me soulager de l'extrême fatigue que me causait mon emploi. Je choisis, pour cet objet, mistriss Kennedey, avec qui j'avais joué autrefois, pendant mon premier voyage à Dublin.

Cette actrice, son mari et leur fils furent, en conséquence, engagés à un prix que ne comportait pas Edimbourg; mais que faire? Il était impossible que je jouasse toujours, et je ne pouvais me faire doubler que par quelqu'un qui eût une certaine réputation. Les propriétaires se virent forcés d'accorder des conditions exorbitantes. Mistriss Kennedey avait du mérite dans quelques rôles; et comme elle avait fait partie de plusieurs troupes ambulantes, elle avait étudié presque tous les emplois. Sans être belle, elle avait assez bon air.

Une maladie vint frustrer l'espoir dans lequel nous l'avions engagée. Peu de temps après son arrivée, elle fut incommodée. Une

éruption dangereuse parut sur son visage. Elle ne put jouer que quatre fois dans toute la saison. Son indisposition donna lieu à un incident qui fit beaucoup rire les spectateurs, et qui, peut-être, vous amusera.

Mistriss Kennedey, se croyant assez bien rétablie pour paraître, fit dire qu'elle jouerait le rôle de Zaïre, dans *the Mourning Bride*, qu'on devait donner pour le bénéfice de quelqu'un à qui elle s'intéressait. Mais le jour de la représentation, sur les quatre heures, elle se trouva si mal, qu'il lui fut impossible de paraître. La pièce avait été choisie à dessein; et il n'y avait ni moyen de la changer, ni possibilité de substituer quelqu'un pour un rôle si important. Dans cet embarras, mistriss Farrel, sœur de mistriss Kennedey, plus âgée qu'elle d'environ vingt ans, et qu'on employait quelquefois pour faire les vieilles nourrices, entreprit de jouer le rôle.

Le public montra son mécontentement pendant toute la pièce, mais surtout au moment où Zaïre mourut. Se levant alors d'entre les muets et s'avançant sur la scène, elle dit aux spectateurs qu'elle était bien fâchée de n'avoir pu mériter leurs suffrages; mais que

n'ayant joué ce rôle que par complaisance, et uniquement pour obliger la personne au bénéfice de qui se faisait la représentation, elle espérait qu'on voudrait bien l'excuser. Après avoir fini ce discours, elle alla reprendre la place où elle s'était levée, et se recoucha par terre entre les muets, qui couvrirent son visage du voile. Ce bizarre incident apprêta tellement à rire aux spectateurs, ainsi qu'à moi qui entrais précisément en scène dans le rôle d'Almérie, qu'il me fut impossible de reprendre mon sérieux de toute la soirée.

Ceci me rappelle une aventure comique du même genre, qui arriva à mistriss Hamilton. Cette actrice jouait le rôle d'Arpasie dans Tamerlan; et comme elle était fort puissante, les valets de théâtre avaient beaucoup de peine à enlever le fauteuil sur lequel elle s'était jetée au moment de sa mort supposée. S'apercevant de leur embarras, elle leur dit de poser le siége par terre; puis, faisant une révérence à l'assemblée, elle s'en alla sur ses pieds aussi froidement que si elle n'eût pas été supposée morte.

Je reçus, pendant que je dirigeais ce théâtre d'Edimbourg, un nombre incroyable de lettres

de comédiens ambulans, qui demandaient des engagemens. Tous écrivaient de manière à faire voir qu'ils se regardaient comme autant de Garricks et de Cibbers.

Dans l'hiver suivant, l'honorable mistriss Digges mourut, ce qui obligea son fils d'aller en Angleterre. Elle laissa 8000 livres à partager entre ses deux fils, à la condition que l'aîné quitterait le théâtre, et prendrait le nom de West (qui était celui de mistriss Digges). M. Digges m'apprit ces nouvelles pendant que j'étais au théâtre. Le même courrier m'apporta une lettre de ma mère, qui le pressait de partir.

C'était la semaine suivante que devaient avoir lieu les courses, temps des grandes recettes du théâtre : cependant il fallait de l'argent, sur-le-champ, pour ce voyage. J'engageai donc à M. Still la montre à répétition pour six guinées, et je consentis, ce me semble, qu'il en prît dix ou quinze au bureau. Je ne pouvais en donner davantage. Peu de jours après, j'avais besoin de 200 livres que j'avais promis de payer à mon inflexible créancière.

M. Digges partit pour l'Angleterre, avec

promesse de revenir aussitôt qu'il pourrait : mais comme il ne devait plus jouer, l'époque de son retour était indifférente. A la fin de la semaine, j'envoyai demander à M. Still les 200 livres : je reçus pour réponse qu'il n'avait pas un schelling; il avait donné à M. Digges tout l'argent qu'il possédait, et celui-ci lui devait 200 livres.

Je ne peux exprimer quel fut alors mon embarras : j'avais prié M. Ferguson, procureur de ma créancière, de venir dîner avec moi à Bonnington le jour de l'échéance, parce que je me proposais de lui remettre l'argent. Cet homme, heureusement, avait une ame élevée, et faisait honneur à sa profession. Miss Wordley lui ayant appris la vraie position de mes affaires, dont je n'avais pas le courage de lui parler moi-même, il convint de m'accorder trois mois pour payer cette somme; et pour que sa cliente ne fût pas mécontente de ce délai, il lui paya l'argent, et prit pour lui la créance. Une obligeance si rare méritait toute ma reconnaissance. Elle devint pour moi la cause d'un chagrin très-sensible. J'appris, quelques années après, que cet aimable jeune homme était une des personnes qui

avaient perdu la vie par la chute du pont d'Edimbourg, et je pleurai amèrement cette victime d'un affreux désastre.

Tandis que j'habitais Parliament-street (époque féconde en chagrins), j'avais recommandé à M. Calcraft, pour en faire un commis, un jeune homme qui avait une belle main. Environ deux ans après, celui-ci me dit qu'il avait une occasion de faire aux Indes-Orientales un voyage très-avantageux, m'assurant en même temps qu'il conserverait toujours un tendre souvenir de l'intérêt que j'avais pris à lui. Il me le prouva bien par sa conduite postérieure. De retour en Angleterre, ce jeune homme, qui s'appelait M. Hearne, demanda de mes nouvelles. Il entendit parler de mes embarras; et pendant que j'étais à Edimbourg, il m'envoya généreusement 200 livres. C'est le service le plus agréable que j'aie jamais reçu, parce qu'il était le témoignage d'un rare et précieux sentiment, la reconnaissance. J'aurai d'autres occasions de vous parler de cet estimable M. Hearne.

Je ne dois pas omettre un second exemple de ce genre, qui m'arriva vers le même temps. J'avais eu, autrefois, un domestique nommé

Daniel Douglas. Il avait demeuré chez moi près de neuf ans : enfin, ses galanteries ayant fait du bruit dans la maison et toutes les filles s'occupant de lui, je le plaçai, comme domestique, chez le lord Hume, alors gouverneur de Gibraltar. Mylord en fit son majordôme, et Daniel se conduisit tellement à la satisfaction de son maître, que celui-ci, en mourant, lui laissa quelque chose.

On m'avait dit qu'un M. Douglas s'était présenté chez moi, plusieurs fois, en mon absence. Un jour, allant à Castle-Hill, je fus abordée par un homme dont le visage m'était familier, quoique je ne le reconnusse pas d'abord : le pauvre garçon fondit en larmes, et se fit bientôt reconnaître. Après s'être informé de ma santé, etc., il me pria de lui accorder, à mon premier moment de loisir, quelques instans d'entretien, rien autre chose ne le retenant à Edimbourg, que le désir de me parler. Je lui dis de venir l'après-midi chez moi. Je ne concevais pas quelle affaire il pouvait avoir à me communiquer : quoique j'aie toujours tâché de mériter l'affection de mes gens, je n'avais jamais eu pour lui d'attention particulière.

Il vint le soir, et m'apprit qu'il avait amassé onze cents livres. Sa femme venait de prendre sur la route de Douvres une auberge, pour entrer en possession de laquelle il leur fallait payer 700 livres. Il espérait, ajouta-t-il, que je pardonnerais sa présomption; il craignait que je ne fusse pas dans une position aussi heureuse que celle où il m'avait vue, et, si j'avais la bonté de faire usage, pour le temps que je voudrais, du reste de cette petite fortune, dont j'avais été pour lui l'occasion, je lui ferais plus de plaisir que jamais ne pourrait lui en causer aucun autre emploi de ses fonds.

Je pouvais à peine retenir mes larmes. Cette offre touchante était faite d'une manière si délicate! Le digne homme avait l'air de solliciter un prêt plutôt que de l'offrir. Je le remerciai tendrement; mais je refusai d'accepter sa proposition; non, certes, que je m'en tinsse offensée : elle me flattait et m'honorait, mais je venais de recevoir de M. Hearne, qu'il connaissait, ce dont j'avais besoin pour le moment. Je ne pouvais, d'ailleurs, me résoudre à emprunter un argent qui lui avait coûté tant d'années de sagesse et d'économie;

sans être sûre qu'il me fût possible de le rendre quand il en aurait besoin. Le bon Douglas se rendit avec regret à mes raisons; il me quitta, aussi mortifié de ce que j'avais refusé son argent, que l'eût été un autre qu'on aurait poursuivi pour le payer.

LETTRE LXXVII.

29 août 17 —.

Lors de mon premier engagement à Edimbourg, les habitans de Glasgow avaient offert de construire une salle par souscription, si notre troupe voulait promettre d'y jouer en été. Nous y consentîmes volontiers. Les citoyens de cette ville sont opulens et passent pour magnifiques. La salle étant bâtie, nous nous faisions, de ce voyage, un plaisir, tant à cause de la perspective de bénéfice qu'il nous offrait, que par l'idée que nous nous étions formée du lieu et des habitans. La déesse de la Déraison (c'était le sobriquet que nous avions donné à miss Wordley, parce qu'elle avait joué ce rôle pour le bénéfice de M. Wilkinson) attendait avec une impatience d'enfant notre sortie de la capitale. Les affaires du théâtre m'ayant obligée de me rapprocher de la ville, j'avais quitté Bonnington pour revenir à Edimbourg. A

cette occasion, David Hume (1) eut la complaisance de me prêter son appartement dans le faubourg de Cannon-Gate.

Lorsque nous fûmes prêts à partir, après avoir payé mes mémoires je trouvai que je n'avais pas assez d'argent pour les frais de voyage. Ma maison consistait alors en miss Wordley, moi, et trois domestiques. Les voitures étaient demandées, nous attendions qu'elles arrivassent à la porte. Ne sachant comment me procurer de l'argent dans le moment, j'envoyai une des femmes, nommée Waterstone, chez un horloger, dans High-street, pour vendre la montre d'argent à répétition que M. Digges m'avait donnée. L'artiste à qui je lui avais dit de s'adresser, avait acquis de la réputation par plusieurs ouvrages en ce genre, qu'il avait faits pour le duc d'Argyll, célèbre par son goût pour la mécanique.

Les voitures étaient à la porte. J'étais là, attendant l'arrivée de cet argent nécessaire

(1) Auteur célèbre de l'Histoire d'Angleterre. Il était écossais, ainsi que Robertson, Brydone, etc., etc.

(*Note du traducteur.*)

pour partir : quelques heures s'écoulèrent, sans que j'eusse aucune nouvelle de mon émissaire ; je ne pouvais faire aucun doute sur sa probité, et je ne concevais rien à ce retard. Vers quatre heures de l'après-midi, un homme, vêtu à peu près comme un de nos bedeaux, vint me dire qu'une femme qui était à mon service avait été arrêtée pour une montre qu'elle avait présentée à vendre.

Cette nouvelle mettait le comble à mon embarras. Je renvoyai les voitures, qui attendaient encore, et priai M. Still d'obtenir la liberté de cette pauvre femme : celui-ci étant allé chez l'horloger, apprit que la montre avait été achetée par M. Digges, précisément chez ce même homme à qui je l'avais fait offrir à vendre ; elle était sans prix pour la main d'œuvre ; mais sa grosseur la rendant d'une vente difficile, l'artiste l'avait vendue à M. Digges un peu au-dessous de son prix, et avait reçu de lui un billet payable à la fin de la saison du théâtre.

Ayant ouï dire que M. Digges n'avait pas le projet de revenir, et voyant qu'on lui proposait d'acheter la montre, il avait eu quelques soupçons sur la personne qui l'offrait,

d'autant que la femme avait refusé de la laisser, et de dire de quelle part elle venait. M. Still, pour arranger l'affaire, remit la montre à son premier maître, à condition qu'il rendrait le billet de M. Digges et remettrait ma domestique en liberté.

Mon obligeant négociateur tâcha ensuite de me procurer de l'argent, afin que je pusse partir pour Glasgow, le lendemain matin : je ne pouvais différer plus long-temps. Il m'apporta de quoi fournir à la moitié des frais de la route. Il fallut, pour le surplus, recourir à la bourse de mes compagnons de voyage. La gaieté de miss Wordley soutenait mon courage, au milieu de toutes ces contrariétés. La tristesse qui voilait mon imagination, semblait diminuer à chaque mille que nous parcourions. Avant d'avoir fait beaucoup de chemin, j'avais recouvré une sérénité qui, depuis long-temps, m'était étrangère.

Le lendemain, à midi, nous aperçûmes, à une petite distance de nous, cette ville charmante vers laquelle nous courions avec tant d'empressement. Une belle rivière, de superbes bâtimens qu'ornait la splendeur

d'une magnifique journée, flattaient mes regards, et réjouissaient mon imagination. Je pensais au plaisir que j'aurais à y être reçue par des amis que leur opulence mettait à même de remplir les promesses dont ils avaient accompagné leurs pressantes invitations.

Quand nous entrâmes dans Glasgow, un des acteurs, qui était venu au-devant de nous, me dit: Madame, vous êtes ruinée; il ne vous reste rien, que ce que vous avez dans vos voitures. Je ne sais encore comment m'expliquer la tranquillité avec laquelle je reçus cette nouvelle; car j'en demandai la cause sans la moindre émotion. La veille, la nouvelle salle de spectacle avait été brûlée; ma garde-robe, tous mes effets qui s'y trouvaient encore emballés, étaient devenus la proie des flammes.

Cet incendie avait été occasioné par une circonstance remarquable. Un prédicateur méthodiste, qui était en crédit dans la ville, avait raconté à ses auditeurs que la veille, dans un songe, il s'était cru transporté aux enfers, et y avait été témoin d'un grand repas, auquel assistaient tous les diables: Lu-

cifer, leur chef, avait porté pour toast la santé de M***, qui avait vendu son terrain pour y bâtir une maison (la salle de spectacle) qu'on allait ouvrir le lendemain, et dans laquelle ils devaient établir leur empire.

L'ignorant et enthousiaste auditoire se sentit enflammé d'un saint zèle contre Satan et ses sectateurs. Pour empêcher cette effrayante victoire de l'infernale puissance, il se porta en foule à la nouvelle salle, où il mit le feu au théâtre; heureusement, l'incendie s'éteignit avant de gagner les autres parties du bâtiment; mais, toute ma garderobe, contenue dans les malles entassées sur le théâtre, fut consumée. Il paraît qu'à cette troupe de fanatiques, qui avaient mis le feu par de saints motifs, s'étaient joints des gens qui avaient intention de profiter du désordre, car on trouva beaucoup de fausses dorures qu'ils avaient arrachées à des vêtemens de rois et de reines, et qu'ils avaient jetées à travers champs, en voyant que ce clinquant n'avait aucune valeur. Comme la salle était à peu près à un mille de la ville, et que les flammes ne se montrèrent pas d'abord, les

incendiaires exécutèrent tranquillement leur dessein, et se retirèrent sans être troublés. Personne ne prit l'alarme; on ne connut que le lendemain notre malheur.

Quelque importante que fût cette perte pour moi, j'en appris la nouvelle assez tranquillement; mais la pauvre miss Wordley, qui perdait le peu qu'elle possédait, perdit en même temps la philosophie qu'elle m'avait recommandée dans d'autres occasions

Sans me troubler et me lamenter, comme l'auraient fait peut-être beaucoup d'autres, je dis assez froidement que je voulais aller sur les lieux, et examiner mon désastre. Sur-le-champ, j'ordonnai que la voiture me conduisît au théâtre. Là, je vis réduites en cendres toutes ces parures qui m'avaient coûté tant d'argent. Alors même, elles valaient au moins 900 livres, y ayant, entre autres, un assortiment complet de grenats et de perles, depuis la coiffure jusqu'à la pièce d'estomac.

Arrivée à l'auberge, je demandai M. Bates, l'un des directeurs de notre troupe: je ne connaissais pas l'autre. On me dit qu'il était allé à la bourse offrir une récompense à ceux

qui découvriraient les incendiaires. Mais tous ses efforts, à cet égard, furent inutiles. La fermeté naturelle des Écossais garantit leur fidélité mutuelle. Dans cette affaire, non plus que dans celle du capitaine Porteus, à laquelle certainement plus de cent personnes avaient pris part, il ne se trouva pas un seul homme assez lâche ou assez perfide pour dénoncer ses complices.

Je n'avais pas de quoi payer les postillons; ils furent obligés d'attendre le retour de M. Bates. Lorsqu'il fut arrivé, et qu'il les eut congédiés, je le priai de retourner à la bourse pour y dire, à toutes les personnes qu'il verrait, que j'étais décidée à ne pas jouer sur le théâtre de Glasgow, à moins que ce ne fût le lendemain soir, comme je me l'étais proposé, et comme je ne pouvais le faire faute de vêtemens. Sur cela, un des premiers négocians de la ville, qui avait eu la principale part à la construction du théâtre, vint à l'instant me trouver à l'auberge, et m'offrit poliment tout l'argent dont j'aurais besoin. J'acceptai volontiers ses secours; mais je lui répétai ce qu'on lui avait dit de ma résolution. Il m'assura, alors, que, si je

pouvais faire provisoirement réparer le théâtre pour le lendemain, j'aurais, avant le soir, les habillemens de toutes les dames de la ville, et que, pour cet article, je ne serais point embarrassée.

Il était impossible de jouer une tragédie, parce qu'il fallait plusieurs jours pour préparer des costumes. Nous nous décidâmes à jouer pour comédie *the Citizen* (le bourgeois), et pour petite pièce, *the mock Doctor* (le Docteur pour rire). M. Bates alla, sur-le-champ, trouver quelques charpentiers intelligens qui, avec des planches clouées, que l'on couvrit de tapis, nous firent un théâtre impromptu. Le négociant me tint parfaitement sa promesse ; avant six heures du soir, j'eus à ma disposition plus de quarante robes, dont plusieurs étaient presque neuves, et quelques-unes fort riches. Les dames n'avaient pas borné aux vêtemens leur complaisance ; je reçus des présens de toute espèce et de tout côté, ainsi que des invitations sans nombre pour tout le temps que j'aurais à passer dans le pays.

Tout fut prêt pour l'heure ordinaire, et nous jouâmes les deux pièces devant une

nombreuse chambrée. A la fin du spectacle, une dame, de dedans les loges, déclara que personne ne sortirait de la salle, jusqu'à ce que tous les acteurs, et même les garçons de théâtre, fussent sortis sans obstacle. On craignait que les gens qui, la veille, avaient osé mettre le feu au théâtre, ne se permissent contre nous quelque injure personnelle. La garde eut ordre de nous reconduire dans la ville.

Les habitans les plus distingnés donnèrent des fêtes pour nous recevoir : je peux dire, avec vérité, que, dans aucun pays, je n'ai trouvé plus de gaieté, d'amabilité, ni reçu plus de prévenances et d'applaudissemens. M. Reddish était notre premier acteur dans la tragédie, et M. Aickin dans la comédie. Pendant mon séjour à Edimbourg, j'avais engagé un auteur, doué de quelque talent, à faire une petite pièce tirée des poésies du célèbre Ossian, dans laquelle j'avais fait le rôle de Commela avec un grand succès. Mais, à Glasgow, je reçus, dans ce rôle, des applaudissemens prodigieux. Cette petite pièce seule, jointe à une comédie ordinaire, suffisait pour amener la foule et remplir la

salle tous les jours ; ce qui contribuait beaucoup à me soulager des fatigues que me causaient, et les devoirs de ma profession, et les invitations que je recevais de tous côtés.

Macbeth et Douglas étaient fort demandés ; mais on ne pouvait jouer ces pièces que nous n'eussions fait venir d'Edimbourg les habits analogues. Parmi tant de vêtemens de toutes couleurs que m'avaient envoyés les dames de la ville, il n'y avait pas un seul vêtement noir. J'observai que c'était une des raisons qui m'empêchaient de jouer le rôle de lady Macbeth. Sur cela, un des habitans m'assura que milady se promenait tous les soirs au château de Dunsinane, vêtue en satin blanc. Je ne pus m'empêcher de sourire : mais on m'assura très-sérieusement que c'était un fait, et qu'il me serait aisé de m'en convaincre en passant seulement une nuit au château. J'aimai mieux en croire la personne qui me le racontait, que d'aller m'assurer de la vérité de son assertion ; en conséquence, je jouai le rôle, contre l'usage, en satin blanc.

Le 4 juin, il devait y avoir, en l'honneur du jour, un grand dîner à l'auberge du Taureau : c'était celle où je demeurais, tant

parce qu'elle était près du théâtre, que parce que la ville était pleine. Ce qui me rendait cette demeure précieuse, c'est qu'elle offrait d'immenses bâtimens, où nous pouvions nous loger tous très-commodément : on l'avait construite pour recevoir, en hiver, les chasseurs; en été, les gens riches des environs, qui, dans cette saison, viennent à Glasgow. Il y avait, de plus, dans cette auberge, une grande pièce qui, en hiver, servait de loge de francs-maçons; elle nous tenait lieu de magasin.

Miss Wordley parut, ce jour-là, ivre de la joie que lui causaient quelques nouvelles qu'elle avait reçues d'Edimbourg. Cela m'engagea à la suivre, pour lui en demander la cause. Elle m'apprit alors que l'on disait M. Woodward arrivé dans cette ville. Nous déterminâmes, sur-le-champ, M. Bates à partir pour l'inviter à venir nous joindre.

Pendant qu'on travaillait à enlever les ordures qu'avait laissées l'incendie, nous voulûmes voir si, dans ces débris, il ne serait pas resté quelques parcelles de ce que j'avais perdu. A ma grande joie, je trouvai, parmi des décombres qu'on n'avait pu mettre sur le

premier charroi, une malle qui m'appartenait. Elle contenait plusieurs habits, beaucoup de linge et quelques-unes de mes dentelles; les autres avaient péri dans l'incendie du théâtre, avec ce que j'avais de plus précieux. Cette malle n'en fut pas moins pour moi un recouvrement très-utile; elle me fit d'autant plus de plaisir, que j'y avais moins compté.

Nous apprîmes avec regret que le bruit de l'arrivée de M. Woodvard était sans fondement : ce fut pour nous un vrai chagrin. Cet acteur distingué, homme très-estimable et excellent comédien, nous eût été très-précieux dans un pays où il faut, pour réussir, réunir au mérite de l'acteur quelques autres qualités.

L'été s'avançait, et je voyais, avec un extrême chagrin, s'approcher le moment où il faudrait retourner à Edimbourg. On avait fait vendre nos meubles à Bonnington, pour une dette que M. Digges n'avait pas payée. Je n'avais point d'habitation prête pour me recevoir :. mais j'avais bien d'autres motifs pour regretter Glasgow. La manière dont on m'y avait reçue, la bienveillance et l'amitié qu'on

m'y avait témoignées pendant mon séjour, avaient fait sur mon cœur reconnaissant une vive et profonde impression. La ville, par elle-même, ainsi que le pays qui l'environne, sont extrêmement agréables; la prairie qui l'avoisine est surtout singulièrement pittoresque. Ce coup-d'œil rappelle à tous ceux qui l'ont vu celui du beau village d'Harlem, auquel cet endroit ressemble beaucoup. D'un côté de la rivière, on voit les blanchisseries de la ville, où s'occupent une multitude d'ouvriers, aux différens travaux qu'exige la préparation des toiles. Quelques-uns lavent, d'autres soignent les chaudières, ceux-ci étendent le linge pour le faire sécher. Sur l'autre rive, des troupeaux de bétail errent dans une délicieuse prairie, que termine un paysage supérieur à toutes les descriptions que j'en pourrais faire.

De retour à Edimbourg, je pris une petite maison dans le faubourg de Cannon-Gate; mais apprenant que M. Bates avait contracté un engagement avec M. Shéridan (1), sans ma

(1) On a vu plus haut que mistriss Bellamy, lors de son premier voyage d'Irlande, avait eu à se plaindre de M. Shé-

participation, ce qui était absolument contraire à nos conventions, je refusai de jouer davantage. Cette résolution fut beaucoup plus fâcheuse pour les propriétaires que d'abord ils ne l'avaient supposé. J'ai su depuis, que, chaque soir, ils avaient joué à perte, et qu'ils n'avaient pas retiré leurs frais.

Ayant pris ce parti, je me décidai à retourner à Londres aussitôt que je le pourrais; une nouvelle découverte accéléra mon départ. Alors m'attendait une de ces révolutions de fortune auxquelles j'étais sujette. Ayant, un jour, reçu de M. Digges (devenu M. West) une lettre par laquelle il me demandait plus d'argent que je ne pouvais, dans ce moment, lui en donner, je ne pus m'empêcher de paraître, en la lisant, très-affectée. Un homme qui se trouvait chez moi, me dit, à ce sujet, qu'il était sûr que mon union avec M. Digges ne pouvait être valide, parce qu'à sa connais-

---

ridan : elle n'en rend pas moins de justice à cet acteur célèbre, auteur d'un ouvrage très-estimé sur la prononciation anglaise. M. Shéridan, membre actuel du Parlement d'Angleterre, et auteur de la jolie comédie *the School for scandal*, est son fils. Ce dernier est propriétaire *patenté* du théâtre de Drury-lane. (*Note du traducteur.*)

sance, une première femme de celui que je croyais mon mari, vivait encore. Alarmée de cette nouvelle, je doutais qu'elle fût vraie; celui qui me l'avait dite, me promit de m'en envoyer des preuves authentiques aussitôt qu'il serait arrivé à Londres; il était sur le point de partir.

Je reçus, en effet, peu de temps après, un certificat qui me confirmait l'assertion : je me retrouvai ainsi en liberté, et pour la seconde fois dégagée d'une union que j'avais crue indissoluble. Mon correspondant m'apprenait en même temps qu'il avait vu mistriss Digges; celle-ci lui avait dit qu'elle avait fait annoncer sa mort dans les journaux, pour tromper son mari, par lequel elle craignait d'être inquiétée.

Elle eût pu s'épargner cette peine. Jamais, depuis leur séparation, il n'avait eu le désir de la revoir; et je sais fort bien qu'alors il était réellement attaché à une autre personne. Au reste, je me fais un devoir de déclarer ici, que je ne crois avoir à faire à M. Digges aucun reproche de mauvaise foi. Si les suites d'une autre liaison n'eussent pas malheureusement dérangé ses affaires, sa tendre affec-

tion, les soins délicats qu'il n'a cessé de me rendre, ne m'auraient laissé aucun sujet de me plaindre de lui.

Admirez avec moi la vanité des espérances humaines; quelques soins que nous prissions pour en fixer la chaîne, le sort se joue de notre prudence, une secousse imprévue vient en briser quelques anneaux, et détruire le plan que nous croyions le mieux conçu. Nulle femme peut-être n'a plus éprouvé que moi de ces bizarreries de la fortune. Avec les intentions les plus pures, les projets les plus réfléchis, toujours quelque obstacle inattendu est venu éloigner de moi le but que je m'étais proposé. Je vous fatigue depuis long-temps de ces plaintes auxquelles me ramène presque chaque événement de ma vie.

LETTRE LXXVIII.

5 septembre 17 —.

Les témoignages de bienveillance dont on m'avait comblée pendant mon séjour en Ecosse, méritaient toute ma reconnaissance. Pour faire voir que je n'y étais pas insensible, je publiai l'avis suivant, qui parut dans les journaux, tous les jours, pendant un mois que je passai à Edimbourg, après avoir cessé de jouer.

« Comme mistriss Bellamy a dissous l'engagement qu'elle avait pris avec les propriétaires du théâtre de Cannon-Gate, elle prend la liberté d'offrir ses vifs remercîmens, tant au public en général, qu'à ses amis particuliers, pour l'indulgence et la protection flatteuses dont ils l'ont honorée pendant le temps qu'elle a passé en Ecosse. Touchée au fond du cœur, de leurs bontés, elle en conservera éternellement le souvenir et la reconnaissance. »

« *N. B.* Toutes les personnes qui auraient quelques réclamations à faire à mistriss Bellamy, sont priées d'adresser leurs mémoires, d'ici à un mois, chez elle, dans Cannon-Gate, vis-à-vis lord Milton, à l'effet d'en recevoir le montant. »

Outre les protecteurs que j'avais trouvés dans la famille de M. Montgomery, et chez les personnes de sa société, je m'étais choisi quelques amis qui se rassemblaient chez moi une ou deux fois par semaine. Nous appellions cette réunion le club de la Déraison. Miss Wordley, en sa qualité de déesse de ce nom, y présidait : et je crois, de bonne foi, qu'il y régnait autant d'innocente gaieté, d'esprit, et de bonne plaisanterie, qu'en aucune société de ce genre. Chacun désirait y plaire : la grosse joie, la rusticité, toute espèce de licence en étaient bannies. Les hommes qui y étaient admis, étaient, en général, des étudians, des jeunes gens distingués par leur intelligence et leur instruction.

Le doyen de la Faculté m'aida de ses conseils dans mon procès. Et quoique ma cause eût été pendante durant deux sessions, je n'eus d'autre dépense à faire, que l'impression des

mémoires : ce qui se réduisit à fort peu de chose. Cette affaire, dans les tribunaux ordinaires, en Angleterre, aurait coûté plusieurs centaines de livres.

J'eus aussi des obligations particulières à M. Hockart, mon procureur, dont je n'ai pu reconnaître assez l'attention et les soins.

Une chose, dans ce procès, me surprit beaucoup. Le célèbre avocat, M. Lockart, défendait ma partie adverse. Il me traita, dans sa plaidoirie, de la manière la plus outrageante. Il me prodigua toutes les injures qu'avait pu lui suggérer une méchante femme. Lorsqu'ensuite il eut occasion de me faire une visite, il me dit qu'il était fâché d'avoir été si mal instruit. Au reste, ajouta-t-il, ne vous tourmentez pas de mes injures; car on n'a pas fait la moindre attention à tout ce que j'ai dit, excepté à ce qui avait trait à la question.

L'événement me confirma cette assertion; et les suffrages publics, aussi-bien que les sentimens particuliers dont m'honoraient ensuite les personnes les plus respectables du pays, me prouvèrent que les déclamations de l'ora-

teur n'avaient fait aucun tort à ma réputation.

Mais si je fus assez heureuse pour échapper à ces calomnies officielles, combien de gens voient leur vie empoisonnée par une cause semblable! Les déblatérations auxquelles sont exposés tous ceux qui ont quelque intérêt à débattre dans les tribunaux, sont un malheur public auquel il serait juste d'apporter remède. C'est une faible réparation à faire à celui qu'on a déchiré en pleine audience, que de lui dire ensuite : J'en suis vraiment fâché. — J'avais été mal instruit. — On n'y aura pas fait attention. — Le coup est porté, et son impression reste. La calomnie se publie, se répand, et le soupçon s'attache pour jamais à toute la conduite du malheureux qui en a été l'objet. Il est véritablement étrange que des hommes instruits et graves, comme le sont, en général, les personnes attachées au barreau, se croient obligés de recourir à de si méprisables moyens. Au reste, quoique ces réflexions m'aient été suggérées par des circonstances qui me sont personnelles, je ne fais ici qu'une observation

générale, sans aucune application à ce qui me concerne.

Ne me trouvant pas en état de payer toutes les dettes que j'avais contractées à Edimbourg, je m'adressai à M. Hearne, qui, sur-le-champ, m'envoya deux cents livres. Mais cette somme ne suffisait pas à acquitter tout ce qu'on me demandait, et qui se montait plus haut que je ne l'avais cru. J'écrivis donc à sir George Metham, pour le prier de m'aider : par le retour du courrier, je reçus la somme que j'avais demandée. Sir George, en même temps, m'invita à aller, en retournant à Londres, passer quelques jours avec lui à sa demeure de North-Cave : mon fils devait y passer les vacances.

Nous partîmes donc, à la fin du mois, miss Wordley et moi, pour Addington : quelques-uns de nos amis d'Edimbourg nous conduisirent jusque-là, et y passèrent avec nous la soirée. Le lendemain matin nous continuâmes notre route ; et comme rien ne me pressait, j'avais le projet de voir, en passant, tous les objets dignes de quelque curiosité ; mais j'en fus empêchée par un événement survenu au commencement de notre

voyage, et qui me fait encore frémir quand je le rapporte.

Nous traversions un village près de Berwick : un enfant était couché au milieu du chemin. Le postillon, qui allait très-vite, ne l'aperçut point : nous lisions, miss Wordley et moi, et nous ne le vîmes que quand la voiture fut sur lui. Mes cris empêchèrent qu'elle ne lui passât sur la tête ; mais il eut les deux jambes brisées. Je fus si saisie, que je tombai sans connaissance : on eut beaucoup de peine à me faire revenir.

Quand j'eus repris mes sens, ma première pensée fut pour l'enfant dont j'avais innocemment causé le malheur. Ses parens venaient d'arriver des champs ; j'ordonnai qu'on en prît tout le soin possible. Je souffrais, je crois, d'esprit, autant que le pauvre enfant souffrait de corps. S'il y eût eu un chirurgien à portée, je n'aurais certainement pas continué ma route. Mais il fallait soulager l'enfant. Quoique bien peu en état de voyager, je me fis promptement conduire à la ville prochaine. On m'y avait indiqué un chirurgien fort habile, que j'envoyai sur-le-champ au village. Je le priai de m'écrire, si-tôt qu'il le pourrait,

chez sir George Metham, tant parce que j'étais inquiète de l'enfant, que parce que j'ignorais encore ce dont je lui serais redevable à lui-même.

Quelques semaines après mon arrivée à Cave, j'eus le plaisir d'apprendre non-seulement par le chirurgien, mais aussi par une personne qui demeurait dans le village, que, grâce à l'habileté du premier, et à quelques autres circonstances, l'enfant était parfaitement rétabli. Les parens, de leur côté, furent satisfaits, et le chirurgien amplement récompensé par sir George, qui avait toujours une larme prête à couler pour la pitié, une main prête à s'ouvrir pour le soulagement des malheureux.

Cet événement fut un de ceux qui, en s'annonçant comme de grands malheurs, finissent par devenir avantageux. Le père de l'enfant, laborieux paysan, chargé de famille, était sur le point d'être mis à la porte de sa chétive habitation; ses meubles étaient saisis par un propriétaire inflexible. La bonté de sir George prévint ce nouveau malheur; non content de tirer ce pauvre homme de sa gène actuelle,

il le mit en état de vivre dans l'aisance avec sa famille.

Combien, dans cette occasion, j'enviai sir George, sa fortune, et la satisfaction dont son cœur devait être rempli! Changer en joie le chagrin qui obscurcit les traits d'un infortuné, verser dans une ame ulcérée le baume de la consolation, c'est de toutes les jouissances la plus vive, c'est le plus grand plaisir que puisse goûter le cœur humain.

J'étais si incommodée en arrivant à Berwick, que je fus obligée d'y passer quelques jours. Sir George m'avait écrit qu'il enverrait une voiture au-devant de moi, à York, pour me conduire de-là chez lui; mais son domestique, au lieu d'aller à la poste où nous étions descendues, s'était logé à une auberge qu'il affectionnait; et les gens de cette maison dans laquelle il avait mis ses chevaux, lorsque j'envoyai l'y demander, furent assez grossiers pour dire qu'on ne l'avait pas vu.

Le lendemain de mon arrivée à York, j'allai rendre mes devoirs au couvent où j'avais passé des momens si doux pendant mon premier séjour dans cette ville. J'y trouvai

peu des personnes que j'y avais connues. Le bon chapelain était allé dans un autre monde, recevoir la récompense de sa piété. Comme je me proposais de me rendre le même jour à Cave, je me refusai à regret aux prières que me firent les saintes habitantes de cette maison, de passer quelques jours avec elles.

A mon retour à l'auberge, je fus assez mécontente de ne point trouver de nouvelles de sir George. Mes finances n'étaient pas dans un état fort brillant : je fus cependant obligée de louer une voiture, dans laquelle je partis. Arrivée à un village à environ vingt milles d'York, je laissai ma compagne à l'auberge, et je me rendis seule chez sir George. Je voulais, avant de la lui présenter, reconnaître le terrain, et être sûre d'être bien reçue : si l'on ne me faisait pas un accueil conforme à l'invitation d'après laquelle j'étais venue, ou s'il se trouvait dans la maison quelqu'un dont la compagnie ne me convînt pas, j'étais décidée à repartir le même soir. Mais cette supposition faisait injure à sir George; avec un peu de réflexion, je n'aurais pas dû m'y arrêter, surtout quant au dernier point; car il avait tou-

jours été très-attentif sur le choix des personnes qu'il me présentait.

En approchant de la maison, j'aperçus de loin le propriétaire. Le chemin que je suivais ne conduisait que chez lui : il ne douta point que ma visite ne lui fût destinée, et vint promptement au-devant de la voiture. Je fus très-surprise de le voir seul, il ne parut guère l'être moins de me voir sans la compagne que je lui avais annoncée. Chère Pop, me dit-il sitôt que je pus l'entendre, comment se fait-il que vous soyez seule, et dans une voiture de louage? La mienne vous attend, depuis plusieurs jours, à York. Je commençais à être inquiet. Hier, j'ai envoyé George, avec mon neveu et d'autres personnes, prendre des informations. Mais où est miss Wordley? J'espérais avoir le plaisir de la voir. Cet accueil ne me laissant plus de doute sur le plaisir que l'on avait à me recevoir, je dis à sir George que j'avais laissé miss Wordley à quelques milles de chez lui, et sur-le-champ la voiture eut ordre de l'aller chercher.

En entrant dans la maison, j'eus la satisfaction de voir ce fidèle domestique dont j'ai

parlé dans une autre occasion. Le digne garçon, en baisant mes mains, les mouilla véritablement de ses larmes. Il avait témoigné à mon fils tant d'affection, que je le regardais comme un parent plutôt que comme un serviteur. Il était, depuis l'enfance, avec son maître, ayant été élevé dans une école qu'avait fondée M. Montgomery, père de sir George, pour l'éducation des enfans auxquels ses fermiers ou vassaux ne pouvaient en donner. A cette époque, sir George n'avait guère de domestiques mâles ni femelles, qui n'eussent participé à cette munificence de son père. J'ajouterai, avec un grand chagrin, que sir George, quelques années après, trompé par une maîtresse, congédia ce fidèle Sherad.

Il y avait peu de temps que nous nous reposions, lorsque nous vîmes arriver miss Wordley, avec toute la cavalerie qui avait été au-devant de moi. La déesse de la déraison, oubliant que c'était un dimanche, s'était placée, dans sa chambre d'auberge, à côté de la fenêtre, et s'était mise à travailler Ce spectacle avait frappé les passans; bientôt la foule s'était rassemblée devant la porte. Mon fils et ses com-

pagnons, revenant de leur course, traversaient en ce moment le village; ils s'arrêtèrent près de ce monde rassemblé. Miss Wordley, jetant les yeux sur mon fils, le reconnut à l'instant par la ressemblance qu'il avait avec son père. Naturellement sans cérémonie, et rassurée par l'aspect de la voiture sur la crainte de n'être pas bien reçue, elle ouvrit la fenêtre, et se fit connaître à ces messieurs; bientôt, placée dans la chaise, elle se mit en route, accompagnée par quatre écuyers à cheval, et ne tarda pas à arriver.

Après le thé, mon hôte me pria de trouver bon qu'il me montrât mon appartement, parce qu'il avait quelque chose de particulier à me dire. M'étant levée, je le suivis. Quand nous fûmes dans ma chambre, je fus très-surprise de lui voir prendre un air important, que personne ne savait mieux affecter que lui. Il me dit alors, avec un grand sérieux, qu'il était fâché d'avoir à m'apprendre quelque chose de peu agréable. Cet exorde commença à me faire craindre d'avoir trop tôt renvoyé la voiture; mais ma frayeur se dissipa, lorsqu'il me dit gravement que pen-

dant la douleur qu'avait occasionée notre séparation, il s'était obligé, par les sermens les plus sacrés, à ne jamais renouer avec moi une liaison pareille à celle qui nous avait unis.

Cette brusque conclusion pensa me déconcerter, et me faire partir d'un éclat de rire; mais me contenant de mon mieux, je l'assurai qu'il pouvait, à cet égard, se dispenser de toute excuse; que si, dans l'état actuel des choses, j'avais cru qu'il en fût autrement, je n'aurais pas accepté son invitation. Je m'aperçus que son amour-propre était blessé de cette déclaration, et j'en fus fâchée. Il n'avait pas cru que je reçusse avec tant d'indifférence une nouvelle qui lui paraissait si importante, et il se flattait que l'obstacle qu'il m'annonçait me ferait autant de peine qu'il prétendait lui-même en éprouver; sa mortification fut visible. Cependant, quand nous eûmes rejoint la société, il reprit sa gaieté et sa politesse. Sir George, à ces deux égards, et surtout au dernier, l'emportait sur tous les hommes de son temps. Je n'ai connu personne, excepté la douairière lady Harring-

ton ; qui fît les honneurs de chez soi avec plus d'aisance et d'attention, mérite qui dénote un bon cœur, perfectionné par l'éducation et l'usage du monde.

LETTRE LXXIX.

12 septembre 17 —.

Pendant tout le temps que je restai à Cave, les personnes qui l'habitaient semblèrent se disputer l'avantage de me plaire. Mais j'étais inquiète sur la manière dont je pourrais me procurer un engagement au théâtre : j'étais nécessitée à ce parti pour me libérer des dettes qui m'écrasaient ; car, malgré les sommes que j'avais payées, je devais encore plus de 4000 livres. Sir George me montra quelque envie de vendre une terre pour nous liquider l'un et l'autre ; il m'assura qu'il prendrait cette mesure aussitôt qu'il le pourrait, et me chargea, quand je serais à Londres, de prier l'alderman Cracroft de lui chercher un acquéreur.

Cependant, il écrivit à son cousin lord Églington, et le pria d'employer son crédit

près de M. Beard, alors directeur, pour l'engager à me rendre mon ancien emploi à Covent-Garden. J'eus le chagrin d'apprendre, par la réponse de mylord, que les propriétaires ne se souciaient pas de se charger d'un salaire aussi fort qu'avait été le mien. Miss Ward et miss Macklyn s'étaient partagé les rôles que je jouais ordinairement; et par conséquent, il ne se trouvait plus de place pour moi. Mon amour-propre se joignait aux motifs qui m'avaient fait désirer un engagement pour me rendre ce refus désagréable: malgré toute la bienveillance qu'on me montrait à Cave, je me décidai donc à retourner à Londres.

Nous partîmes miss Wordley, mon fils et moi, après avoir passé trois mois au milieu de tous les plaisirs que peuvent procurer une société aimable, une chair délicate et une gaieté habituelle; je quittai cette demeure hospitalière avec un véritable regret: combien n'en eussé-je pas eu davantage, si j'avais su que je n'en devais presque plus revoir le maître!

Des larmes involontaires s'échappèrent de mes yeux, quand je passai devant la maison

de mon respectable ami lord Downe (1). Quand je me rappelle le genre de sa mort, quand je songe qu'aucuns honneurs n'ont jamais été rendus à sa cendre, je ne peux encore me défendre d'une certaine tristesse, et je donne quelques soupirs à sa mémoire.

Sir George m'avait promis sept guinées par semaine, et m'avait dit qu'il serait prochainement à la ville; j'étais flattée, je l'avoue, de me trouver réconciliée avec l'homme qui avait été l'objet de mon premier attachement; une complication de faussetés m'avait éloignée de lui dans le temps même où je le préférais à tout son sexe. Les nouveaux témoignages de son amitié m'honoraient, ce semble, autant qu'ils pouvaient m'être utiles.

Nous descendîmes à Londres, dans la maison de ma mère, qui, heureusement, se trouvait vide. J'ai déjà dit qu'elle en louait ordinairement une partie à des gens de qualité. Le produit qu'elle en tirait, joint à sa pension, et à l'intérêt de l'argent qu'elle

---

(1) Tué en faction à la porte du général Granby, en Allemagne.

avait épargné, la mettait en état de vivre avec aisance, et de voir des gens fort au-dessus d'elle.

Elle voulut bien me louer son premier étage, et entreprit de payer toutes mes dépenses courantes, avec l'argent que m'allouait sir George ; mais sachant combien celui-ci était capricieux, et voyant qu'il était incertain que j'obtinsse un engagement au théâtre, dans un moment où les deux troupes étaient formées, elle ne voulut point que miss Wordley restât avec moi. J'avais de la répugnance à me conformer à cette prudente disposition ; cependant la maison de ma mère était la demeure la plus convenable que je pusse choisir ; miss Wordley se logea dans le voisinage.

Peu après mon retour d'Écosse, M. Dodsley m'envoya la quittance d'une somme assez considérable que je lui devais pour des livres ; j'acceptai ce présent, ainsi que quelques autres bagatelles, comme une politesse, à l'occasion de ce que j'avais joué, avec succès, le rôle de l'héroïne dans la Cléone de son frère.

J'écrivis alors à M. Digges, pour lui signi-

fier que nous ne devions plus nous revoir. Comme je n'avais point à me plaindre de sa mauvaise foi, je ne lui fis point de reproche; je ne l'ai revu depuis qu'une fois dans la rue, et deux fois au théâtre.

Mon fils me montrait une affection qui ne s'est jamais démentie jusqu'au moment où la mort me l'a enlevé; mais il avait excédé de beaucoup le temps de ses vacances, et je le renvoyai à Éton.

M. Cracroft se chargea volontiers de la commission que sir George m'avait autorisée à lui confier. C'était un homme exact, et qui demandait aux autres la même ponctualité qu'il observait avec eux. Il se réjouit de ce que sir George avait promis de faire pour moi, et je lui dis que j'allais tâcher de prendre un engagement, ne fût-ce que pour quelques jours, à l'effet d'obtenir un bénéfice qui, j'espérais, serait aussi lucratif qu'à l'ordinaire. Je le priai de renouveler mon sauf-conduit, et de se procurer, avec mon argenterie, de l'argent, tant pour lui payer à lui-même ce qui allait être échu dans quelques jours, que pour subvenir à mes besoins,

jusqu'à l'arrivée de sir George, et à la vente de sa terre.

En retournant chez moi, il me vint à l'esprit d'écrire à l'honorable M. James Brudenell, devenu alors lord Brudenell, qui autrefois m'avait honorée de son amitié, mais dont je n'avais plus entendu parler depuis que je m'étais séparée de son intime ami M. Metham. Supposant que sa froideur ne survivrait pas à ma réconciliation avec son ami, je le priai dans ma lettre d'employer pour moi son crédit auprès des propriétaires du théâtre. Si je réussissais à l'intéresser en ma faveur, je me regardais comme certaine de réussir, le caractère et l'usage des personnes de cette noble famille étant de ne rien négliger de ce qui peut tendre au succès d'une cause dont elles ont bien voulu se charger.

Dès le lendemain, mylord me fit l'honneur de me venir voir; non-seulement il me promit d'employer toute son influence pour m'être utile, mais il me flatta de l'assurance que je serais, de nouveau, protégée par les dames de sa famille.

Deux jours après, miss Wordley entra

dans ma chambre où j'étais encore couchée, et me dit de me lever promptement, parce que Johnny Béard venait pour me voir.

Je crus qu'elle voulait parler de M. Baird (1) de Glasgow, un des partisans que je m'étais faits dans cette ville. Je ne pouvais m'imaginer que le directeur de Covent-Garden compromît sa dignité, au point de venir voir une actrice qu'il avait si récemment refusée. Il avait dit pour prétexte, au lord Églington, que les pièces jointes à de la musique étaient celles qui rapportaient le plus à ce théâtre. Je fus toute étonnée de voir que c'était le *patenté* lui-même. Après m'avoir saluée avec sa politesse ordinaire, il me dit, en riant, qu'il venait comme ambassadeur de sa compagnie, et qu'il était chargé par ses associés de m'engager, ajoutant qu'il fallait absolument que l'engagement fût signé dans le jour.

Étonnée de cette urgence, j'en demandai la cause, et j'appris que le directeur avait reçu une visite du colonel Brudenell, qui avait

(1) Ces deux mots se prononcent à peu près de la même manière. (*Note du traducteur.*)

demandé péremptoirement que je fusse engagée dans les vingt-quatre heures, sans quoi il trouverait moyen de forcer les directeurs à me recevoir. Le caractère de mylord était bien connu : on n'ignorait pas, d'ailleurs, qu'il avait l'oreille du roi : et les propriétaires jugèrent plus à propos de faire ce qu'il désirait, que de désobliger un personnage si important. Ils savaient aussi que le colonel était lié avec les jeunes gens de qualité, dont plusieurs ne seraient point fâchés d'avoir une occasion de briser les chandeliers et de renverser les bancs de la salle.

Il était mortifiant pour une actrice que le public paraissait honorer de quelque estime, de se voir, comme l'on dit au théâtre, donnée par force aux directeurs. Mais c'était l'amitié qui avait engagé lord Brudenell à prendre si chaudement mon parti ; et cette réflexion consola mon amour-propre.

J'envoyai, sur-le-champ, faire part de ma bonne fortune à mon digne ami l'alderman Cracroft. En retour de cette nouvelle qui lui fit plaisir, il m'apprit que mon inexorable persécutrice avait acheté deux de mes billets, afin de faire monter sa créance à plus de mille

livres, et de m'empêcher ainsi de profiter d'aucune loi qui pût être rendue en faveur des insolvables; et elle avait pris cette mesure, quoique je lui eusse payé régulièrement, chaque année, les deux cents livres convenues, et que j'eusse dédaigné de profiter d'un acte d'insolvabilité, dans un temps où je devais près du double. M. Cracroft me conseillait de m'adresser au comte Haslang, avec qui j'avais autrefois été fort liée, et de l'engager à me prendre pour sa femme de charge, ce qui mettrait ma personne en sûreté, comme attachée à un ministre étranger.

La demande fut accordée aussitôt que faite, et l'acte qui devait établir ma tranquillité fut dressé dans les termes suivans :

« Ma femme de charge, George-Anne » Bellamy, m'ayant remontré qu'elle a con- » tracté quelques dettes qu'elle désire de » payer, et qu'on lui a offert un engagement » au théâtre de Covent-Garden, je lui per- » mets de jouer audit théâtre, à la condi- » tion seulement qu'elle emploiera la to- » talité de son salaire au paiement de ses » créanciers.

» *Signé* de Haslang. »

Le lendemain, les journaux publièrent mon engagement au théâtre de Covent-Garden, et annoncèrent que je paraîtrais le vendredi suivant, dans le rôle de Cléone.

J'avais alors atteint le but de toutes les espérances qui m'étaient permises; et comme je sais que vos sentimens sont analogues aux miens, je suis sûre que vous jouirez avec moi de cet instant de répit que me donna la fortune. Je dis de cet instant; car, comme s'exprime Héloïse, en lisant les lettres d'Abailard: « Toutes les fois que j'aperçois ton » nom, je suis sûre que quelque malheur » est à côté; » ainsi, de nouvelles peines ont toujours suivi ces courtes relâches, comme ces ouragans qui, dans certaines contrées, sont toujours précédés par quelques momens de calme.

LETTRE LXXX.

20 septembre 17 —.

Je crus alors ma personne en sûreté, et mes affaires en règle, à l'exception de celle de mon obstinée créancière. Je n'étais pas même inquiète à l'égard de celle-ci, convaincue qu'elle aimerait mieux recevoir, chaque année, la somme convenue, que d'enfreindre le droit des gens, en faisant arrêter la domestique d'un ambassadeur étranger. Le paiement de l'année courante ne devait écheoir qu'en avril, et j'étais sûre de pouvoir le faire avec le produit de mon bénéfice. Je ne voyais donc sur ce point aucun sujet d'inquiétude; j'eus, d'ailleurs, la satisfaction de voir que, malgré le départ subit que j'avais effectué au milieu de la saison, je n'avais rien perdu de la faveur publique; car le jour même que l'on eut annoncé la pièce dans laquelle je devais jouer, toutes les places de la salle furent retenues.

Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que

le sort ne m'avait offert qu'une tranquillité trompeuse et éphémère. La personne qui conduisait ma maison pendant que je demeurais en Germyn-street, et en qui j'avais toute confiance, s'était approprié l'argent que je lui donnais pour faire ma dépense, et, en me présentant de faux mémoires acquittés, m'avait fait croire que tout était payé. Je me trouvai, par cette friponnerie, devoir environ deux cents livres de plus que je ne croyais. Ma femme de chambre, avec le produit de sa mauvaise foi, s'était procuré un mari suisse qu'elle avait suivi dans son pays.

Ce contre-temps m'attira plusieurs visites désagréables, desquelles, pour me débarrasser, je fus encore obligée d'avoir recours au bon M. Hearne. Il me prêta de l'argent, avec lequel je payai ces mémoires. Il me semblait qu'enfin je n'avais plus de réclamation à entendre; je me trompais. Lors du renouvellement de mon sauf-conduit, je l'avais envoyé à signer à M. Deard, à qui je devais environ dix-sept livres. Je ne lui demandais cette signature que pour la forme; car, comme j'avais acheté pour des sommes considérables,

tant chez son père que chez lui, je m'occupais peu de cette bagatelle.

Au lieu de signer le sauf-conduit, M. Deard me fit dire qu'il viendrait me voir. Il vint, en effet, le matin du jour où je devais reparaître en public : on lui dit que j'étais occupée, et que je ne pouvais le recevoir. Mais il insista; et comme, jadis, il m'avait souvent prêté des diamans, je crus qu'il voulait me parler de quelque chose de ce genre. Jugez combien je fus effrayée et surprise, lorsqu'il m'apprit qu'il avait à me demander cent et quelques livres pour une paire de boucles d'oreilles qu'il m'avait prêtée autrefois, et qui, me dit-il, était en gage chez M. Watson, dans Grecte-street-leicester-fields.

La tête de Méduse, aperçue tout-à-coup, m'aurait fait moins d'impression. J'avais emprunté ces boucles d'oreilles avant mon départ de Londres; et lorsque je n'en avais plus eu besoin, je les avais renvoyées par une personne à qui je croyais pouvoir me fier. Mais je vois qu'elle avait été assez malhonnête pour les mettre en gage. M. Deard me dit qu'il était convaincu que je n'avais rien su de cette affaire, mais cela n'empêchait pas que je ne

fusse responsable des boucles. Si je les avais reportées moi-même, comme certainement j'aurais dû le faire, je me serais épargné cette fâcheuse perte.

Ce qui ajoutait à la bizarrerie de l'affaire, c'est que, lorsque j'avais fait présenter mon premier sauf-conduit à M. Deard, il l'avait signé sans difficulté pour la petite somme que je lui devais. La misérable qui s'était permis cet abus de confiance, était fort riche lorsqu'elle s'en rendit coupable. Quand je découvris son infidélité, elle était morte depuis quelques mois : elle m'avait précédemment emprunté une montre enrichie de diamans qu'elle avait pareillement mise en gage. Par égard pour sa jeunesse et sa famille, je ne l'avais pas poursuivie.

Il me fallut payer ces boucles d'oreilles; je m'adressai de nouveau à M. Hearne; ce digne homme vint sur-le-champ, et arrangea l'affaire : mais il fit à M. Deard de justes et sévères reproches, tant sur le silence qu'il avait gardé si long-temps, que sur le jour qu'il avait choisi pour former sa demande. Le créancier s'excusa sur la crainte qu'il avait eue de m'affliger en m'écrivant pendant mon

la dernière, et prouve assez que la moindre improbation de son opinion sur les affaires du théâtre, suffisait pour encourir son inimitié. Lorsqu'on monta la pièce de Barberousse, le costume qu'avait choisi Garrick était si étrange, que mistriss Clive, entrant au foyer, ne put s'empêcher de dire : Hé, bon Dieu ! qu'est-ce que ceci ? Je déclare que c'est le royal allumeur de lampes.

Cette plaisanterie fit rire quelques personnes, entre autres, moi. Mais elle fit perdre à mistriss Clive la bienveillance du directeur, qui sacrifiait tout à sa vanité. Et malgré le mérite éminent de cette actrice, il n'a pas laissé échapper une occasion de la mortifier et de déprimer son talent.

Miss Éliot, jeune et très-belle femme, douée de grandes dispositions, était en possession de tous mes rôles comiques, excepté celui de lady Townley. Juliette, et deux ou trois autres, me furent rendus par miss Macklin. Mais je n'avais pas beaucoup d'occupation au théâtre. J'en étais moins fâchée que je ne l'eusse été jadis, mon service chez son excellence le comte de Haslang

occupant une partie considérable de mon temps.

M. Beard m'apprit un soir, qu'on devait jouer *par ordre*, le jeudi suivant, *Coriolan*. Je lui observai qu'il m'était impossible de me remettre en un jour à un rôle aussi long que celui de Véturie. Il me répondit qu'il fallait absolument que je le jouasse, parce que j'étais nominativement demandée. Cette distinction était flatteuse ; elle exigeait que j'employasse tous mes soins pour y répondre. Mais le désir même que j'avais d'exceller, me rendit plus imparfaite ; et je sentis, avec humiliation, que de ma vie je n'avais si mal joué. Ce qui rendait cette chute plus remarquable, était le succès que j'avais toujours obtenu dans ce rôle : on le regardait comme un de ceux où j'avais le plus d'avantage. J'avoue, à ma honte, que jamais actrice n'a si complètement *massacré* (1) une matrone romaine, que je le fis ce jour-là.

J'éprouvai un second affront dans le rôle de lady Townley. Comme il m'avait toujours fait honneur, si la pièce eût été annoncée

(1) Ce mot est en français dans l'original.

d'une manière convenable, il y a lieu de croire que la chambrée eût été brillante. Mais elle fut substituée au lieu d'une pièce en musique, à raison de l'indisposition d'une chanteuse, et il s'y trouva peu de monde.

M. Woodward avait alors dissous la société qu'il avait très-mal à propos formée avec Barry. Il avait, comme je l'ai dit, amassé, à force de talent et d'économie, une somme de onze mille livres. Une querelle qu'il eut avec Roscius, qui ne supportait point de rivaux, l'engagea à aller en Irlande, où, après quatre ans de travaux et de soucis, il perdit jusqu'à sa dernière guinée, et se trouva, de plus, chargé de sa part des dettes de la société. Il commença, à cette occasion, un procès à la chancellerie, contre son associé, et revint en Angleterre.

L'hiver suivant, il s'engagea au théâtre de Covent-Garden, où ses succès furent très-utiles aux propriétaires. On savait que cet excellent acteur avait jadis été mon admirateur; on ne manqua pas d'attribuer au même sentiment l'attention dont il parut m'honorer. La mauvaise santé de miss Elliot l'empêchant souvent

de jouer, presque tous mes anciens rôles me revinrent ; ce qui fit que nous paraissions en général, M. Woodward et moi, dans les mêmes pièces.

Malheureusement pour moi, il y avait quelque mésintelligence entre celui-ci et le directeur, quoique jadis ils eussent été fort liés. La préférence que semblait m'accorder M. Woodward me fit encourir la disgrâce de M. Beard : ce dernier avait épousé une fille de M. Rich, autrefois mon amie, mais qu'à la prière de M. Calcraft, j'avais cessé de voir. Ce fut un motif de plus qui éloigna de moi le directeur : je n'ai jamais pu en supposer d'autres au changement de sa conduite, qui, jusque-là, avait été pour moi pleine d'amitié.

Sir George Metham vint enfin à la ville. Aussitôt après son arrivée, il me pria d'inviter à dîner M. Cracroft et M. Forrest, pour convenir des préliminaires de la vente qu'il avait le projet de faire, et avec le produit de laquelle il se proposait de payer mes dettes. Mais la fortune n'était pas réconciliée avec moi. M. Cracroft, parmi toutes ses connaissances, ne put trouver un acquéreur qui voulût pren-

dre la terre au prix indiqué. Mes espérances se trouvèrent ainsi frustrées. Sir George ne tarda pas à former une liaison qui lui fit oublier ses promesses.

Miss Wordley débuta, le jour même de mon bénéfice, par le rôle de Tag dans Miss in her Teens (pièce de Garrick).

La recette de cette représentation fut la plus considérable qu'on eût encore connue. Cependant mes grands billets *d'or* manquèrent : je ne reçus que cent livres de lord Holderness, cinquante du général Monkton, et autant des lords Granby et Pigot, outre cinquante en un billet, sous enveloppe, que j'ai souvent cru m'avoir été adressé par M. Woodward.

LETTRE LXXXI.

30 septembre 17 —.

Le lendemain, invitée par sir George Metham à aller chez lui voir mon fils qui était malade, j'y allai dans l'après-midi. Je trouvai avec lui M. Macklin qui avait annoncé au baronet, comme une nouvelle positive, que je me mariais avec M. Woodward. Quand sir George me parla de ce bruit, je ne fis qu'en rire, et je me contentai de répondre : Oui, sans doute. Il me pressa beaucoup de passer avec lui la soirée : mais j'étais attendue chez moi. Il mit dans ses instances tant de vivacité, que si j'eusse été *d'accord* (1), il aurait, je crois, été tenté d'oublier le serment qui, à Cave, avait paru lui faire tant de peine. Me voyant décidée à m'en retourner, il me parla de ce prétendu mariage qui n'avait aucune vraisemblance. Soit qu'il feignît d'ajouter

(1) Ce mot est en français dans l'original.

foi à ce propos, pour y trouver un prétexte à l'infraction de ses promesses, soit que réellement il fût jaloux, c'est ce que je ne peux déterminer. Mais il contracta subitement une telle froideur, que je ne l'ai revu que long-temps après, lorsqu'il vint chez moi, il y a six ou sept ans, pour me rendre quelque service.

J'ai souvent regretté qu'un homme et une femme ne pussent former une liaison semblable à celle qui unit deux personnes du même sexe, sans qu'aussitôt le public ne leur supposât un autre objet. Je préfère, en général, la conversation des hommes à celle des femmes. Celle-ci ne roule ordinairement que sur la toilette, qui ne m'intéresse plus, ou sur la médisance que je déteste.

Comme j'aurai souvent occasion de vous reparler de M. Woodward, il est à propos que je vous dise ce qu'il était dans sa vie privée. Son mérite, comme acteur, est trop connu pour avoir besoin de mes éloges. Il avait été élevé à l'école des *marchands tailleurs*, où bientôt il attira l'attention des maîtres, par la rapidité de ses progrès.

Il montra de bonne heure du goût pour le

théâtre, et son père ayant éprouvé des malheurs, il se décida à suivre cette carrière, plutôt que celle de l'Église, pour laquelle il avait été destiné. Il était d'une belle figure, et fut recherché par des femmes légères, qui lui firent passer quelques années dans la dissipation; chose d'autant plus étrange qu'il avait naturellement l'esprit sérieux. Il était même si grave, que ceux qui ne le connaissaient pas particulièrement pouvaient le soupçonner d'une austérité voisine de la dureté.

L'étude perfectionna son intelligence. Il avait beaucoup d'instruction, qu'il ne cherchait jamais à montrer. On le trouvait très-amusant, quand la société lui convenait. Dans le cas contraire, il était d'une extrême réserve. Il connaissait la valeur de l'argent; mais personne au monde n'était plus disposé à faire une action généreuse, quand l'occasion s'en présentait. C'est l'homme à qui j'ai connu le plus de principes.

Étant encore mineur, il s'obligea à payer les dettes de son père; et quoiqu'il eût pu profiter de son âge pour se faire relever de cette obligation, il la remplit avec honneur.

Deux fois il releva les affaires de son frère, et se conduisit en fils excellent, à l'égard de sa mère, avec laquelle il demeura jusqu'à son malheureux voyage d'Irlande. Voilà l'esquisse de son caractère. Vous peindre ses vertus, est une tâche au-dessus de ma portée.

Je dois ajouter que son sérieux, qui passait quelquefois pour de l'orgueil, avait pour cause une infirmité corporelle, dont il a souffert pendant plus de vingt ans, et qui a fini par causer sa mort. On m'a assuré que, si une fausse délicatesse ne l'eût pas empêché de faire connaître cette maladie à M. Bromfield, chirurgien en qui il avait une grande confiance, il eût pu en guérir, et parvenir peut-être à un âge aussi avancé que ses contemporains Macklin et Yates.

Les personnes qui ont admiré ce grand acteur, seront probablement bien aises d'apprendre qu'il a autant de droits à leur estime, comme homme privé, qu'il en a eu à leur considération comme comédien. Je puis dire avec Hamlet : « A tout prendre nous ne verrons jamais son pareil. »

Comme vous prenez intérêt à tout ce qui me concerne, je me persuade que vous lirez

avec plaisir ce tribut que j'ai cru devoir payer à la mémoire d'un homme si respectable, qui long-temps m'a servi de protecteur et de père. Des esprits défians ajouteront un autre titre à ceux que je lui donne. Le public ne juge en général que sur des apparences; et quand ceux qui sont soumis à ses jugemens ne cherchent pas à le détromper, ils sont naturellement exposés à ses méprises. La manière dont je me suis fait connaître à vous me dispense, je crois, d'explications particulières sur la nature de l'amitié, qui, depuis cette époque, m'a unie à M. Woodward.

A la fin de l'hiver, j'obtins du comte de Haslang la permission de faire, sur le continent, un voyage dans lequel rien ne m'arriva d'intéressant.

A mon retour, la maison de ma mère étant louée à des gens de qualité, je pris un appartement dans Rider-street, quartier Saint-James; et me trouvant alors à même de prendre avec moi miss Wordley, je l'invitai à y venir. Je vous ai déjà dit qu'élevée avec soin dans la maison du comte de Powys, par un père très-respectable, elle

joignait au meilleur cœur du monde un esprit orné et très-brillant; ses qualités me l'avaient rendue très-chère: depuis qu'elle est mariée, que, convertie au quakerisme, elle est devenue une célèbre prédicante, je suis privée de sa société: cependant quand elle vient me voir, ce qui arrive quelquefois, je retrouve encore son enjouement, et je ne peux m'empêcher de regretter les momens de gaieté que nous avons passés ensemble.

Un M. Woodifield vint, dans ce temps-là, me demander le paiement d'une somme considérable pour du vin de Champagne rouge, qu'à la prière de M. Calcraft, j'avais envoyé de sa part à lord Granby, en Allemagne. Je reçus une demande pareille de Sinmore pour du vin de Bordeaux, que j'avais indiscrètement demandé par écrit, pour M. Calcraft, pendant que je demeurais dans Parliament-street. Je ne pouvais me croire obligée de payer de pareilles dettes, et je ne répondis point aux demandes. On intenta deux actions contre moi.

En conséquence, un soir que je me préparais à aller à l'Opéra, je fus honorée de la visite de deux sergens, qui me prièrent

d'aller faire avec eux un tour de promenade. Il m'était difficile de contester la créance de M. Woodifield : mylord Granby était en pays étranger, et je lui avais trop d'obligations pour lui écrire à ce sujet.

Lorsque j'entrai chez l'officier du shérif, celui-ci, me voyant mieux vêtue que ne sont ordinairement les personnes qu'on lui amène, et ayant reconnu le son de ma voix, reçut la promesse que je lui fis de régler, le lendemain, l'affaire de M. Woodifield. Pour l'autre demande, je donnai caution, décidée à soutenir le procès, afin, d'une part, de mettre en cause M. Calcraft, et de l'autre, de voir jusqu'à quel point je pouvais compter sur la protection que m'assurait le nom du comte de Haslang ; car quoique je ne demeurasse point chez lui, j'étais réellement sa femme de charge, et je restai sur la liste de sa maison jusqu'à sa mort ; mais je n'ai profité qu'une seule fois de cette sauvegarde. Pendant l'instruction de cette affaire, j'envoyai chercher Willis, commis de M. Calcraft, auquel je fis des remontrances sur cette nouvelle indignité de son maître. Mais je ne pus rien obtenir.

Ces demandes inattendues m'obligèrent encore à recourir au bon M. Hearne, qui, sur-le-champ, m'aida de sa bourse. Cette dernière somme porta à six cent quarante livres la totalité de sa créance, parce qu'indépendamment de tout ce qu'il m'avait prêté, il avait retiré quelques bijoux que j'avais laissés chez M. Maclewain de Dublin, lors de mon dernier voyage en Irlande.

Entre autres objets, était une tabatière d'or, émaillée, que m'avait donnée la belle comtesse Kildare, depuis duchesse de Leinster, et qui, à raison de cela, m'était très-précieuse. C'est la seule chose de prix dont j'aie jamais regretté de me défaire, et je ne l'aurais pas engagée, si je n'eusse été presque sûre de pouvoir la retirer. Ce dépôt, avec trois ou quatre dividendes, et quelques billets pour mon bénéfice, sont tout ce que j'ai jamais pu payer de cette grosse dette, que je me croirais bien heureuse de pouvoir acquitter.

La facilité à concevoir de trop brillantes espérances, m'a jetée dans beaucoup d'embarras; j'ai dû ce défaut au bonheur que j'avais eu de rencontrer de rares et précieux amis,

tels que les deux miss Meredith, miss Saint-Léger, miss Conway, lady Tyrawley, mistriss Cracroft, et enfin M. Woodward, dont l'ancienne passion s'était changée en une douce amitié; mais j'ai été assez malheureuse pour leur survivre à tous.

LETTRE LXXXII.

8 octobre 17 —.

A cette époque, j'eus le chagrin de perdre mistriss Cracroft. Notre intimité avait duré plusieurs années. Cette excellente femme fut regrettée par tous ceux qui avaient été à même d'apprécier ses vertus. Elle avait le caractère le plus doux, des sentimens élevés, et quoique pure comme les anges, de l'indulgence pour les faiblesses de son sexe : elle ne rougissait point de la société d'une femme bien injustement décriée, qu'elle savait avoir été trompée indignement, et lâchement calomniée. A la vraie vertu, se joint toujours cette disposition à compatir aux fautes d'autrui, à plaindre leurs erreurs. Ce sont ces personnes étrangères à la fragilité humaine, qui ne rougissent point d'accorder une larme de pitié à l'infortunée qu'un moment d'oubli a précipitée dans l'abîme.

Aussitôt que le théâtre fut fermé, je re-

tournai sur le continent. J'y appris que madame Brillant, actrice française dont je vous ai précédemment parlé, s'était retirée dans un couvent. J'admirai sa résolution, et j'enviai son bonheur.

Ce qui avait, cette année-ci, déterminé mon voyage, était qu'un de mes créanciers avait promis de signer mon sauf-conduit, si je voulais lui donner trente guinées. Il m'avait même donné cette assurance par écrit. Cependant, le soir même du jour où je lui avais remis l'argent, il me fit signer un commandement pour le surplus. Irritée de cette mauvaise foi, je donnai caution, et je me décidai à soutenir le procès. Un procureur que M. Woodward m'avait indiqué, ne suivit pas cette cause avec assez d'attention, et me laissa condamner par défaut.

Ne pouvant supporter l'idée que ma caution fût inquiétée à cause de moi, et craignant pour ma propre liberté, je profitai des offres d'amitié que m'avait faites mistriss Collier, qui, fuyant la persécution et les folies d'un abominable mari, s'était établie en France. J'allai l'y trouver. Elle me prêta sur-le-champ la somme dont j'avais besoin, et prit mon bil-

let payable dans un an. Je renouvelai, chez elle, connaissance avec la belle mistriss A***, qu'on avait envoyée en pays étranger, à cause d'un penchant qu'elle avait témoigné à un célèbre chanteur. Je n'aurais pas parlé de cette circonstance, si quelques années après il n'en était résulté de-là une autre très-désagréable pour moi.

A mon retour à Londres, j'appris que miss Willford, cousine de mistriss Rich, devait débuter dans Estiphanie. Ceci, joint au dérangement de ma fortune, changea beaucoup les manières de mistriss Rich à mon égard. « Il » fut un temps, dit Jane-Shore, où mon ap» proche était une petite fête. Le sourire, » quand on me voyait, paraissait sur tous » les visages. » Mais cette dame n'arrêtait ses regards que sur les personnes éclairées du soleil de la fortune : enveloppée des ombres du malheur, je n'avais plus droit à son attention.

Je ne pouvais, sans doute, trouver mauvais qu'on eût donné à cette jeune actrice un rôle de début; mais il me semblait qu'on aurait pu me consulter sur la convenance même du début. Au reste, de toute la famille Rich, avec qui

jadis j'avais été si liée, je ne voyais plus guère que mistriss Walquer, la plus jeune fille de M. Rich. Celle-ci avait des manières naturelles, un cœur dont la bonté se peignait dans ses moindres actions. Je ne voulus point l'affliger, en lui disant que sa belle-mère paraissait changée pour moi.

Ce fut dans ce temps-là que M. Kelly publia un ouvrage intitulé *Thespis*, dans lequel il attribuait au désordre de mes finances la diminution de mes succès au théâtre. Pour compenser cette observation, il imputait ce désordre à ma générosité. Je ne fus point flattée du compliment. Je n'ai jamais désiré que, dans ces choses, ma main gauche sût ce que faisait ma main droite.

Précisément au moment où le théâtre allait s'ouvrir, il se présenta une circonstance dont les propriétaires du théâtre profitèrent d'autant plus volontiers, pour me dégrader aux yeux du public, que l'année suivante était la dernière de mon engagement. J'avais payé à mistriss Ray, mon obstinée créancière, deux années de la somme convenue. Je n'avais pris d'elle que des reçus, ignorant qu'il fallût pren-

dre la précaution de faire rayer les quatre cents livres de dessus l'obligation.

Je fus surprise d'apprendre qu'elle s'était présentée plusieurs fois chez moi. Le comte Haslang était malade de la goutte. Les soins que je lui rendais absorbaient presque tout mon temps. Je rentrais fort tard, et elle ne me trouvait point. Enfin, elle me laissa un billet par lequel elle me mandait que si je voulais faire assurer ma vie (1), elle serait parfaitement tranquille sur sa créance. Pour me débarrasser de ses importunités, je lui fis dire que si elle voulait me désigner quelqu'un qui pût faire l'affaire, je l'arrangerais comme on

---

(1) C'est-à-dire, faire prendre par un tiers l'engagement de payer, à la mort de mistriss Bellamy, la somme dont elle était débitrice. Celle-ci, pour prix de cette promesse, se serait engagée à donner, pendant toute sa vie, une somme annuelle calculée sur la probabilité du temps que son âge pouvait lui faire espérer de vivre. Ordinairement le créancier lui-même paie l'annuité pour assurer sa créance. Cette opération est, en Angleterre, très-familière et très-utile. Nous avons eu, en France, une compagnie d'assurances sur la vie; mais détournée dès son origine du but de son institution, elle n'a servi qu'à alimenter pendant quelques instans la fureur de l'agiotage.

(*Note du traducteur.*)

le jugerait à propos; mais que je ne voulais ni la voir, ni lui parler.

Mon respectable ami, M. Fox l'aîné, qui m'honorait encore de sa bienveillance, m'avait promis de venir dîner le lendemain avec moi. Il n'était pas encore arrivé, lorsque mistriss Ray, accompagnée d'un homme, se présenta en voiture à ma porte. Quoique je ne devinasse pas pourquoi elle voulait que je fisse assurer ma vie, dans un moment où j'étais en parfaite santé, j'attendais avec impatience la personne qu'elle avait promis de m'envoyer. Je fis donc dire à l'homme qui était avec elle, de monter: quant à elle, j'avais positivement défendu qu'on la laissât entrer.

Je vis paraître un homme qui avait l'air d'un juif italien. Aussitôt qu'il fut assis, ne doutant point qu'il ne fût venu pour l'objet que m'avait annoncé mistriss Ray, je lui demandai ce que coûterait l'assurance de ma vie pour quatre cents livres que je devais encore à mistriss Ray. L'étranger parut surpris de ma question; je la lui répétai. Il me dit alors, en mauvais anglais, que je me trompais sur l'objet de sa visite; que l'ambassadeur de Tripoly,

dont il était l'interprète, étant depuis long-temps mon admirateur, et ayant appris que j'étais débitrice de la dame en question, avait promis à celle-ci, si elle pouvait me faire agréer les visites de son excellence, de payer ce que je lui devais, et tout ce dont j'aurais besoin. Je reconnus alors que la proposition de faire assurer ma vie n'était qu'un prétexte qu'elle avait pris pour avoir occasion de me faire ces propositions.

J'éprouvai, dans ce moment, tout ce que peut sentir une femme offensée; j'étouffais de colère et d'indignation. Lorsque je pus me reconnaître, je me hâtai de sonner, et de dire au domestique qui entra, de montrer l'escalier à cet homme. Le drôle craignit, je crois, d'après mon agitation, et l'air que prit le domestique, qu'on ne lui montrât un chemin plus court; il se hâta de rejoindre la dame, et partit avec elle. La suite m'apprit qu'irritée du mauvais succès de son beau projet, elle avait été sur-le-champ trouver son procureur, et avait pris contre moi un mandat d'arrêt pour neuf cents livres, dont deux cents provenaient de créances qu'elle avait achetées pour ajouter à la sienne.

LETTRE LXXXIII.

15 octobre 17 —.

Sitôt que M. Fox, et quelques autres personnes qui avaient dîné avec moi, furent partis, je me préparai à aller au jeu de son excellence; mais en traversant Jermynn-street, je rencontrai le frère de la misérable. Tout essoufflé d'avoir couru pour me joindre, il m'apprit qu'un homme, qui parut à l'instant, était porteur d'un ordre contre moi, à la requête de sa sœur. J'aurais supporté, je crois, avec courage cet affront, s'il fût venu seul; mais encore émue de celui que j'avais reçu le matin, je tombai sans connaissance au milieu de la rue.

Si j'avais conservé ma présence d'esprit, et que j'eusse eu quelque connaissance des lois, j'aurais sauvé ma liberté, du moins pour ce soir; car les gens qui m'arrêtaient avaient, dans leur précipitation, oublié le mandat, ce qui rendait l'arrestation nulle; mais pen-

dant mon évanouissement, un d'eux courut le chercher. Vous voyez par-là, d'une part, combien il importe, dans ces occasions, de ne pas perdre la tête; et de l'autre, combien il est utile aux gens qui ont le malheur d'avoir des dettes, de savoir ce que peuvent contre eux, à la demande de leurs créanciers, les organes de la loi. J'ai souvent regretté qu'il n'y eût pas en Angleterre une loi pareille à celle qui, en Écosse, met en liberté le débiteur quand il a fait un abandon général à ses créanciers : par ce moyen, les prisons se vident, et le créancier reçoit du moins une partie de son dû; tandis que, dans le cas contraire, tout ce qui reste au débiteur est consommé pendant sa détention. La douceur de la loi aide l'industrie à se relever; et je dois dire à l'honneur des Ecossais, parce que j'ai eu occasion de m'en convaincre pendant le séjour que j'ai fait chez eux, qu'ils joignent à cette indulgence l'honnêteté la plus scrupuleuse.

Je fus conduite, toujours évanouie, chez un officier du shérif, dans Stanhope-street, Claremarket; c'était présisément celui chez qui avait été mené mon frère, le capitaine O'Hara, comme je l'ai dit précédemment. Je

fus si long-temps à reprendre mes sens, que le chirurgien qu'on avait envoyé chercher pour mc saigner, craignit pour ma vie. Heureuse si, même alors, cette crainte s'était réalisée! Je peux dire, comme Mathilde: « Si quelque » bon ange m'eût ouvert le livre du destin, » et laissé voir ce que devait être ma vie, mon » cœur se fût brisé à l'aspect de tant de maux » que je devais éprouver encore. »

La maîtresse de la maison n'était pas dépourvue de toute sensibilité. Mon vêtement, ma qualité d'actrice, surtout mon titre de sœur de son ami le capitaine, qui avait été long-temps son pensionnaire, lui inspirèrent plus d'intérêt, plus d'attentions, qu'on n'en trouve, pour l'ordinaire, en de pareilles demeures. Elle envoya chercher ma femme de chambre, et empêcha qu'il se fît du bruit chez elle, pendant cinq jours que je restai comme stupide et insensible. Ma domestique, pour reconnaître l'obligation dont elle me croyait redevable à ceux qui envoyaient savoir de mes nouvelles, conduisait à l'office tous les domestiques qui arrivaient, et les régalait de ce qu'ils voulaient prendre. Cette

politesse ne laissa pas que d'ajouter à mes dépenses.

Le sixième jour, la maîtresse de la maison vint me trouver, et me dit que le mandat allait revenir (1) le lendemain, et que si je ne voulais ni boire, ni manger, ni me procurer un *habeas corpus*, on me transporterait morte à Newgate. Le nom de ce terrible lieu me fit frissonner; tout-à-coup, comme électrisée, je sortis de mon insensibilité, et je demandai ce

---

(1) Il suffit, pour obtenir le *warrant* ou mandat d'arrêt, que le créancier affirme par serment sa créance. Le mandat s'exécute alors provisoirement, et le débiteur est conduit chez un officier du shérif, où, à moins qu'il ne donne caution de sa personne, il reste pendant quelques jours. Dans cet intervalle, le mandat est présenté au juge, qui examine s'il est régulier : sur son *visa*, on l'exécute définitivement, en traduisant le débiteur dans la prison publique : celui-ci, en vertu d'un *habeas corpus* qu'il obtient sur requête, au lieu d'être détenu avec les malfaiteurs, etc., est conduit à King'sbench (banc du roi), grande enceinte à peu près pareille au *Temple* de Paris. Le créancier est obligé de fournir chaque jour, pour la subsistance du prisonnier, quatre pences (huit décimes de France), qui doivent se trouver comptés tous les matins chez le concierge. La caution de la personne ne devient caution de la dette que lorsque le débiteur ne se représente pas dans le temps indiqué. (*Note du traducteur.*)

qu'il y avait à faire. Il fallait, me dit-elle, charger un procureur de m'avoir un *habeas*, et en même temps faire retenir un logement dans l'enceinte de King's-bench. Son fils, ajouta-t-elle, était procureur; il était en bas, et ne demandait pas mieux que de m'être utile; elle observait, en finissant, que les gens de loi n'étaient pas dans l'usage d'avancer de l'argent pour leurs cliens; cependant, ils n'exigeaient pas qu'on soldât sur-le-champ leurs mémoires, surtout quand le débiteur était bon, comme ce devait être le cas de quelqu'un qui avait assez de crédit pour devoir à un seul créancier douze cents livres. Surprise à ces mots, je la priai de s'expliquer. Telle était, me dit-elle, la somme pour laquelle on avait pris un mandat contre moi.

Je ne savais véritablement quel parti prendre. Il ne me restait que quelques guinées. Le comte était trop malade pour que je pusse songer à l'importuner de mon affaire; d'ailleurs, ma femme de chambre, aussitôt qu'elle avait su mon aventure, avait fait dire à son excellence que j'avais fait une chute qui m'empêcherait de me rendre chez lui, et je ne voulais pas démentir son rapport.

M. Woodward était absent, ainsi que presque toutes les personnes dont j'aurais pu attendre quelques secours. L'*habeas corpus* ne devait pas, me dit-on, coûter plus de cinq à six livres; mais le logement dans King's-bench serait fort cher; et il fallait, en outre, que je trouvasse des cautions acceptables.

Je commençai alors à examiner à qui je pourrais m'adresser. J'avais connu mistriss Stacie, lorsque son mari tenait une auberge à Stilton; ils avaient transféré leur établissement aux armes de Bedfort, dans Covent-Garden : dans de fréquens séjours à Stilton, j'avais pris pour elle beaucoup d'amitié, et depuis j'avais servi de marraine à trois de ses enfans.

En conséquence de cette liaison, je lui fis demander douze guinées, que je croyais devoir suffire pour m'acquitter dans la maison où j'étais : à mon grand étonnement, il m'en coûta le double; de façon que je payai amplement les prévenances de mon hôtesse.

Mistriss Stacie vint sur-le-champ me trouver, et ne put retenir ses pleurs en me

voyant dans cette position : son mari lui avait remis un billet de banque de vingt livres, qu'elle me donna; et comme on lui dit que j'avais obstinément refusé de manger, sitôt qu'elle fut rentrée elle m'envoya pour souper ce qu'elle avait de meilleur dans sa maison.

Ma mère, lors de cet événement, était dans Oxfordshire, et miss Wordley à Richmond, où elle avait pris un engagement au théâtre; mais celle-ci, instruite par une lettre de ma femme de chambre, accourut sur-le-champ, et m'apporta tout l'argent qu'elle put trouver à emprunter, ce qui me fut fort utile pour payer le mémoire de mon hôtesse.

En retour des politesses de celle-ci, je l'invitai à partager le souper que m'avait envoyé mistriss Stacie. Après le repas, pendant lequel elle me nomma toutes les personnes qu'elle avait eu l'honneur de loger, elle me demanda si, pour me distraire, je voulais qu'elle me chantât une chanson; elle passait, disait-elle, pour avoir une très-belle voix. Cette singulière proposition, jointe à un maintien bizarre, à une figure extraordinaire, frappa tellement mon imagination, que je

partis d'un violent éclat de rire. Miss Wordley, toujours prompte à s'alarmer pour moi, crut que j'allais avoir une attaque de nerfs. Je la rassurai, ainsi que la dame, qui, à sa grande satisfaction, nous donna un échantillon de ses talens, nous disant qu'elle était sûre que, comme j'aimais la musique, je devais être contente de sa voix.

Le même soir, M. Woodward, de retour à la ville, m'écrivit pour demander à me voir. Je le priai de n'en point prendre la peine, ajoutant que je lui serais obligée s'il voulait me faire retenir un logement dans King's-bench, et être une de mes cautions; M. Stacie m'avait offert d'être l'autre. Il y consentit sur-le-champ. Je commençai donc à me tranquilliser, quoiqu'on m'eût assuré que, malgré la faculté que j'avais d'entrer à King'sbench, je devais aller en prison.

Le lendemain, M. Thomas, alors commis de lord Mansfield (1), me conduisit lui-même au Warden. M. Marsden vint obligeamment me recevoir à sa porte, et me conduisit dans le parloir. Mon procureur avait été le

(1) Juge de la juridiction du banc du roi.

matin, avec M. Woodward et M. Stacie, pour tout régler; le marshall, par conséquent, était averti, et je trouvai en arrivant un déjeuner prêt.

Cette grande affaire arrangée, je me rendis à un vilain petit appartement qu'on avait retenu pour moi, dans une maison appartenante au moulin à vent, dans Saint-George-Field, lieu rendu célèbre par Shakespeare, qui l'a fait nommer par le juge Shallow, dans la seconde partie d'Henri IV. Je devais, pour ce misérable logement, payer deux guinées par semaine. On avait eu si peu de temps pour m'en chercher un, qu'on avait pris le premier qui s'était offert.

M. Marsden me conduisit, avec beaucoup de politesse, à ma nouvelle demeure. Lorsque nous y fûmes assis, je fus étonnée de lui voir tirer une grande bourse pleine d'or. Il me la présenta, m'invitant à m'en servir pour mes besoins actuels, et à la lui rendre quand je jugerais à propos. Pour m'engager à l'accepter, il observa que j'avais dû dépenser beaucoup chez l'officier du shérif; la maîtresse de la maison, avec toute sa politesse, faisait ordinairement payer à

ses hôtes sa complaisance. Je lui dis alors ce qui m'était arrivé chez elle; mais je le priai de trouver bon que je n'acceptasse point son offre. Je n'en avais, pour le moment, aucun besoin. Il prit alors congé de moi, et me pria, en s'en allant, s'il me fallait quelque argent, de le lui faire savoir.

Lorsqu'il fut parti, je ne pus m'empêcher de témoigner à miss Wordley, qui m'avait accompagnée dans ce court voyage, ma surprise de cette extrême obligeance. Bon, me dit-elle, je m'étonne à mon tour de votre simplicité. Vous pouvez être sûre que cette offre vient de M. Woodward. Comme vous avez souvent refusé ses secours, je vois qu'il aura pris cette méthode pour vous obliger, sans courir les risques d'un refus.

Le soir, celui-ci vint me voir. Il me conseilla d'écrire au procureur-général, mon honorable ami M. Yorke, pour le consulter sur mon affaire. M. Woodward, dans cette visite, ne m'ayant offert aucun secours, je fus persuadée que miss Wordley avait deviné juste, et je dois avouer qu'elle avait une intelligence et une sagacité peu communes.

Le lendemain, je la priai de porter une

lettre à M. Yorke. Ce digne homme, aujourd'hui l'objet de mes regrets, m'écrivit sur-le-champ dans les termes les plus obligeans, qu'il examinerait mon affaire avec attention, et qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour me tirer d'embarras. Mais, comme on ne pouvait rien faire jusqu'au mois de novembre, il me priait d'agréer les billets de banque inclus dans sa lettre, pour me tenir lieu de ce que sa sœur, lady Anson, s'était proposé de me laisser, si la mort ne l'eût enlevée subitement. Il me conseillait, au reste, si ma créancière ne voulait pas composer pour ma dette, de soutenir le procès, persuadé que le jugement serait rendu en ma faveur. Mais l'affaire pouvait rester long-temps pendante; et son excellence le comte Haslang étant avancé en âge, je me trouverais, s'il venait à mourir, privée de sa protection. — La politesse des expressions ajoutait encore au mérite des conseils et à la richesse du présent. La grâce du bienfait doubla ma reconnaissance.

Voyant qu'il fallait me résigner à ma position, et que beaucoup de temps devait s'écouler avant que je pusse rien faire pour en

sortir, j'envoyai miss Wordley me chercher un autre petit appartement. Quoique, par la générosité de M. Yorke, je me trouvasse propriétaire de deux cents livres, il était clair que l'intention du donateur était que je me servisse de cette somme pour composer avec ma créancière, si elle voulait s'y prêter. Deux chambres plus propres et mieux meublées composaient mon nouveau logement, qui ne me coûta que douze shellings par semaine.

LETTRE LXXXIV.

25 octobre 17 —.

L'AVOCAT Murphy (1) se chargea de proposer à ma persécutrice un arrangement. Il me promit, si elle le refusait, d'entreprendre ma cause, et d'employer tous ses talens à la défendre. Pendant mon séjour à King's-bench, je reçus beaucoup de présens, particulièrement du comte de Spencer, et du général Monkton, l'un et l'autre des modèles de générosité.

Mistriss Stacie, pour être plus près de moi, prit, dans la maison voisine, un logement pour elle, sa domestique et son enfant : son mari

(1) M. Murphy, dans un âge avancé, paraît s'être souvenu que Thalie avait eu ses premiers hommages. Il a donné au théâtre plusieurs comédies, entre autres une très-jolie intitulée *the Way to keep him*, ou la Manière de le fixer, que madame Riccoboni a traduite. Cette pièce, donnée en 1760, fut retouchée par l'auteur, et remise au théâtre en 1785. (*Note du traducteur.*)

m'envoyait, de chez lui, tout ce que la saison produisait de meilleur. Ces attentions, quoique je dûsse tenir compte des frais, me semblèrent une marque précieuse de considération et d'amitié.

La troupe de Richmond était revenue à la ville, et miss Wordley ne me quittait pas. Son amitié prévenait tous mes désirs; ses soins ne m'en laissaient point former. La nuit, au moindre mouvement que je faisais, je la trouvais éveillée. Son inquiète vigilance finit par altérer sa santé. Je m'en aperçus; et cette découverte, en excitant mon courage, contribua plus à rétablir la mienne, que tous les conseils de la médecine.

M. Murphy n'avait point eu de succès dans sa négociation auprès de mistriss Ray; il fallut se résoudre à plaider. Comme j'étais sûre du succès, j'attendis le jugement sans inquiétude. Enfin, le jour arriva; M. Murphy, hors d'haleine, entra dans une chambre pour m'annoncer mon triomphe; mais je n'en retirai pas tous les avantages que j'en aurais pu espérer, parce que ma persécutrice mourut peu de temps après. Si elle eût vécu, j'aurais certainement obtenu contre elle une condamna-

tion très-sévère; la manière dont elle s'y était prise pour augmenter sa créance, en achetant celles d'autrui, étant, comme je l'ai su depuis, contraire aux lois.

Ses exécuteurs testamentaires convinrent, avec moi, de recevoir 200 liv.; je promis de leur payer les deux cents autres au bout d'un an. Mistriss Ray eût probablement beaucoup gagné à accepter cette offre quand je la lui fis faire. Le procès dut lui coûter fort cher. Grâce à la générosité de mes amis, il ne me constitua en aucune dépense.

Ainsi se termina cette affaire qui m'avait causé tant d'inquiétudes, et qui, la première, m'avait fait essuyer la plus grande de toutes les pertes, celle de la liberté. « Servitude, dit » notre bien-aimé Sterne, sous quelque forme » que tu te déguises, tu es un amer et triste » breuvage; et quoique, dans tous les siècles, » on ait forcé des milliers d'hommes à s'en » abreuver, tu n'en es pourtant ni moins » amer, ni moins triste. »

J'avais fait dire aux propriétaires du théâtre que je serais en état de jouer le 10 novembre; mais je trouvai qu'ils n'avaient pas grand besoin de moi; tous les acteurs semblèrent

prendre part à ma satisfaction. Le directeur seul, influencé par son associée, mistriss Rich, qui voulait que sa cousine, mistriss Wilford, me remplaçât, me vit avec indifférence recouvrer ma liberté.

Le public me vengea de cette injustice. Les propriétaires avaient pris avantage de mon absence pour donner à mistriss Wilford le rôle de Cordelie. Je ne pouvais, décemment, le trouver mauvais; le public voulut bien le faire pour moi, ce qui décida les propriétaires à m'annoncer.

Quelque nouveau malheur m'attendait toujours, lorsqu'il se présentait devant moi une chance favorable. Je logeais encore dans l'enceinte de King's-bench : en allant de là au théâtre, je perdis une boîte dans laquelle étaient tout ce qui me restait de bijoux, l'ajustement avec lequel j'allais paraître, plusieurs portraits, dont un, surtout, m'était très-cher. J'offris inutilement, pour recouvrer ces objets, une grande récompense. Je n'eus pas plus de succès que je n'en avais eu autrefois pour mon porte-feuille, dans lequel étaient quatre billets de cent livres chacun, et que j'avais perdu dans Green-Park. Au reste

j'ai toujours soupçonné, quant à celui-ci, que ma perte avait profité à quelqu'un (1) que je n'ai pu en convaincre.

L'embarras dans lequel me jeta cet accident augmenta celui où j'étais de reparaître, pour la première fois, en public. Une détention est toujours ignominieuse, quoique ceux qui la subissent soient souvent plus à plaindre qu'à blâmer. Il me restait si peu de vêtemens, que je fus obligée d'emprunter jusqu'à un jupon de dessous. Enfin, je trouvai tout ce qu'il me fallait, grâce aux soins de ma coiffeuse, mistriss Withfield, digne et honnête personne, à qui j'eus, en cette occasion, ainsi que par la suite, de très-grandes obligations.

On annonça la tragédie du roi Léar, dans laquelle mistriss Wilford, à la dernière représentation, avait fait Cordelie. M. Younger, le souffleur, supposant que les directeurs, d'après la manière dont le public m'avait reçue lorsque j'avais paru la dernière fois, ne voudraient pas ajouter à mon humiliation, en présentant au public quelqu'un qui ne lui plaisait

(1) M. Calcraft.

pas, effaça le nom de mistriss Wilford, et mit le mien sur les affiches.

A midi, je reçus une visite de M. Gibson, sous-directeur, qui m'instruisit de la méprise faite, et me pria de vouloir bien abandonner le rôle, m'ajoutant que les directeurs, sur mon consentement, feraient distribuer au public des billets à la main, pour lui apprendre qu'on s'était trompé. Je n'avais pas *alors* perdu toute disposition à m'irriter d'une injure. Je ressentis l'affront avec plus de vivacité, peut-être, que je n'aurais dû. Je répondis sur-le-champ : « Le public veut bien agréer mes ser-» vices; quoi qu'il arrive, je ne souffrirai point » que mon nom soit changé. Je jouerai le » rôle. » M. Gibson, me quittant, me dit, avec un air de regret, que j'allais m'attirer la haine de toute la famille. A quoi je répondis, avec quelque chaleur : « Depuis long-temps, il » m'importe peu. Je ne désire pas plus leur » faveur que je ne crains leur malveillance. » Je compte sur une protection qui ne m'a » jamais abandonnée. C'est au public, qui » m'a toujours traitée avec indulgence, à dé-» cider si je dois tomber ou réussir. »

Ma domestique, que j'avais envoyée voir

les affiches, revint me dire que, dans ce moment même, on s'occupait à les changer. L'erreur était annoncée dans un *nota benè*. J'allai, sur l'heure, faire imprimer des billets à la main, que je fis distribuer aux spectateurs, à mesure qu'ils entraient dans la salle. J'y racontais le fait comme il s'était passé, ajoutant que, me regardant comme l'enfant de leurs bontés, je me croyais obligée de me tenir prête pour le cas où ils jugeraient à propos de m'honorer, ce soir, de la préférence.

Lorsqu'on leva le rideau, il s'éleva un cri universel pour me demander; et quand Cordelie parut, malgré la faveur des Rich et des Wilford, elle fut obligée de se retirer, et de me céder la place. J'étais toute habillée : je parus au milieu des applaudissemens, et je ne me rappelle pas d'avoir eu, dans toute ma carrière théâtrale, autant de succès dans un rôle aussi connu.

Cet événement était pour moi d'autant plus flatteur, qu'il me prouvait que j'étais encore chère au public. Je dois ajouter, en faveur de ma belle rivale, que, quoiqu'elle fût incontestablement une grande

danseuse, elle n'avait alors aucune réputation comme tragédienne. Le découragement que dut lui causer une partialité évidente, fit aussi probablément beaucoup en ma faveur.

LETTRE LXXXV.

6 novembre 17 —.

A la fin de cet hiver, expira mon engagement au théâtre de Covent-Garden : et à la même époque, la patente fut cédée à MM. Colman, Harris, Powell et Rutherford. N'entendant point parler de M. Colman qui était le directeur, je commençais à renoncer à l'espoir de renouveler mon engagement; mais, un matin, M. Woodward me dit qu'il avait eu, avec le directeur, un entretien dans lequel il lui avait demandé si j'étais engagée : Oui, avait répondu le moderne Térence (1), je compte sur elle. Mais la multiplicité des affaires m'a empêché de la voir : vous me ferez plaisir

(1) M. Colman est auteur de plusieurs comédies, entre autres du Mariage clandestin, qu'il fit en société avec M. Garrick, et de la Femme jalouse, dont le sujet est en partie tiré de Tom Jones. (*Note du traducteur.*)

de lui dire que je me propose d'y aller au premier moment.

Il était doublement heureux pour moi d'être sûre d'un engagement, et d'avoir à servir sous un chef dont je considérais les connaissances et les talens. Le lendemain, nos conventions furent signées pour trois ans. Ayant lieu de me croire estimée par M. Colman, je m'attendais à recouvrer, par la préférence qu'il me donnait, le rang que j'avais tenu au théâtre. Dans cet espoir, je me décidai à ne rien épargner pour mériter son suffrage.

M. l'alderman Cracroft marié à une riche héritière, et occupé de grands intérêts, m'avait priée de le décharger du soin de distribuer mon traitement à mes créanciers. M. Powell, du bureau des soldes, avait bien voulu le remplacer pendant un hiver. Mais, comme cela exigeait quelques détails, il ne voulut pas continuer. J'avais droit peut-être à plus de complaisance de sa part. C'était moi qui l'avais présenté à M. Fox, quoique je ne le connusse que comme sous-trésorier au théâtre de Covent-Garden. Il avait, sans contredit, toutes les qualités propres aux affaires. Mais, comme bien d'autres, quand il eut fait son che-

min, il renversa l'échelle qui l'avait aidé à monter.

M. Woodward m'avait montré, en toute occasion, un grand désir de m'obliger; et, comme son intégrité était bien connue, je le priai de prendre le soin de cette distribution. Il s'en chargea avec une extrême complaisance, et s'en acquitta avec une exactitude qui satisfit tous mes créanciers.

Nous ouvrîmes la campagne avec quelque éclat. M. Powell était justement estimé. Je ne doute point qu'il n'eût fait honneur au théâtre anglais, s'il avait eu le temps, s'il eût pris la peine d'acquérir les connaissances nécessaires à un art si difficile.

Nous parûmes ensemble, pour la première fois, dans les rôles de Jaffier et de Belvidéra. Il me fit, à cette occasion, des complimens si flatteurs, que j'eus tout lieu de croire qu'il avait renoncé à toute idée d'engager mistriss Yates, comme, dit-on, il en avait eu le projet.

Quelques jours après, ce bruit se renouvela, et M. Colman vint me trouver pour me dire que cet arrangement était absolument nécessaire; qu'il serait très-malheu-

reux pour la troupe, qu'une actrice de ce mérite acceptât, à Drury-lane, un traité qu'on lui proposait. Son engagement ne me ferait aucun tort : au contraire, on pourrait remettre plusieurs pièces dans lesquelles nous brillerions l'une et l'autre. D'ailleurs, je retiendrais la plus grande partie de mes rôles.

Satisfaite par ces assurances, et de plus, rendant un sincère hommage aux grands talens de mistriss Yates, je me réjouis de sa réunion avec nous. J'ai sujet de penser qu'elle ne me vit pas avec les mêmes sentimens. Lorsqu'à la première répétition, j'allai au-devant d'elle pour la saluer, et me féliciter de la voir dans notre troupe, elle reçut froidement mon compliment; et depuis ce temps, nous ne nous parlâmes plus.

Peu de temps après, M. Colman fit débuter, dans sa pièce du *Négociant anglais*, une jeune personne nommée Morris, qui y obtint un grand succès. Elle parut ensuite dans le rôle de Juliette. Comme son âge et ses agrémens répondaient au personnage, je n'eusse pu raisonnablement me plaindre de ce qu'on le lui faisait jouer, quoiqu'alors il ne fût pas

d'usage d'ôter des rôles aux premiers acteurs, à moins que ce ne fût pour les donner à des personnes d'un mérite reconnu.

Cette jeune actrice brilla comme le lys de la vallée, qui, nouvellement éclos, chargé de pluie, tombe et périt. Une mort hâtive vint moissonner tant de grâces, tant de talens, et ne lui permit pas même de jouer le jour de son bénéfice, où elle devait faire le rôle de Juliette. Ses parens me prièrent de la remplacer, ce que je fis volontiers, regrettant bien sincèrement la fin prématurée de cette jeune beauté qui pouvait donner une autre Farren à notre théâtre.

Avant la fin de l'hiver, les deux associés de M. Colman et de M. Powell se plaignirent de ce que ceux-ci avaient usurpé toute l'autorité. Ils leur reprochaient de tant dépenser en habits et en décorations, qu'il ne resterait aucun bénéfice à partager, quoiqu'en général les chambrées fussent nombreuses. Je voyais peu M. Powell; persuadée qu'il m'avait trompée, je le méprisais, et je n'allais guère au théâtre que lorsque j'y étais obligée. J'avais formé une société assez intime avec le célèbre M. Hoole, traducteur estimé

de Métastase, du Tasse, et de la plupart des grands poëtes italiens. J'avais besoin des distractions que me procuraient son amitié et celle de sa femme, pour me consoler de voir tomber en ruines tous mes châteaux en Espagne.

Tel a constamment été le résultat des événemens que j'ai cru les plus heureux de ma vie. Toujours les espérances les mieux fondées se sont évanouies comme le souper de Sancho-Pança. J'ai toujours entrevu le bonheur, et n'en ai jamais joui.

Je pris, dans l'été, à Strand, une petite maison agréablement située; la proximité de la ville avait pour moi un mérite de plus, mon service auprès du comte exigeant, presque tous les jours, ma présence.

Au retour de l'hiver, la division des propriétaires du théâtre devint publique. M. Colman ayant voulu que mistriss Yates fît Imogène dans Cymbeline (1), rôle dans lequel elle était en possession de plaire au public, mistriss Harris et Rutherfort insistèrent pour

---

(1) Pièce de Shakespeare, raccommodée par Garrick. (*Note du traducteur.*)

le donner à mistriss Leffingham ; celle-ci était une très-belle personne, mais très-inférieure à mistriss Yates, qui joignait au talent la science que donnent de longs travaux. De ces discussions, résulta un procès qui, suivant l'usage, ne fut utile qu'aux gens de loi ; eux seuls y gagnèrent quelque chose.

Ce temps est l'époque d'un des événemens les plus importans de ma vie, la suppression d'une lettre que j'avais écrite à M. Calcraft. J'ose croire que si, alors, cet écrit eût paru, j'eusse été, en quelque sorte, vengée d'un homme qui m'avait si indignement traitée. Ma conduite, connue du public, eût été justifiée, et l'opinion eût cessé de s'égarer sur mon compte; je vous dois les détails de cette circonstance.

LETTRE LXXXVI.

14 novembre 17 —.

On donnait le Négociant anglais; mistriss Yates y faisait le rôle d'Émilie, qui, malgré sa beauté, lui convenait peu, et je jouais celui de lady Alton, auquel sa figure et sa taille eussent été beaucoup plus propres.

Le jour où cette représentation devait avoir lieu, je fis mettre dans tous les journaux un avertissement conçu en ces termes: « Incessamment sera publiée une lettre de » George-Anne Bellamy, à John Calcraft » Esq., » avec cette épigraphe: « Lorsque le » banquet (de la vie) est fini, arrive le mo- » ment du compte, moment terrible auquel » l'homme ne sourit plus. GAY. »

A l'instant même où la pièce allait commencer, M. Colman vint dans ma loge, et m'apprit, qu'en conséquence de cet avis, M. Calcraft était venu chez lui, jurant qu'il s'en prendrait à tout le théâtre, si je ne pro-

mettais pas de renoncer à une publication qui lui mettrait un poignard dans le cœur, et un pistolet à la tête. Il avait ajouté avec force imprécations, que si, du moins, je ne lui donnais pas quelque temps, non-seulement il allait mettre ses menaces à exécution, mais qu'il s'adresserait au lord chambellan pour m'imposer silence; que du reste, il chasserait mes deux enfans, et les laisserait mourir de faim, plutôt que de leur donner le moindre secours.

M. Colman avait paru blâmer cette violence de M. Calcraft qui l'avait quitté brusquement. Le directeur, cependant, par intérêt pour moi, fit valoir plusieurs considérations pour m'engager à céder. Il m'observa, entre autres choses, que je jouais à l'abri d'un sauf-conduit, et qu'en persistant, je pourrais faire beaucoup de tort à mes créanciers. Il employa avec soin les raisonnemens qu'il crut les plus propres à me déterminer; je m'obstinais toujours.

Il me pria alors de différer, du moins, la publication de ma lettre jusqu'à la fin de la saison du théâtre. Enfin, vaincue par ses instances, je lui promis ce qu'il voulut: com-

plaisance fatale, dont je n'ai cessé, jusqu'à ce jour, de me repentir.

Mais M. Calcraft ne m'en doit point d'obligation, je ne cédai qu'à la considération que j'avais pour son négociateur; ce fut à lui que je fis le sacrifice de mon opinion, et non au misérable qui m'avait trompée. Celui-ci avait répandu le bruit que notre séparation avait eu pour cause mes galanteries; il nommait même à ce sujet le comte Harrington. J'étais si irritée de ce propos, que j'aurais dû faire justice de lui, en publiant toutes ses faussetés.

Mais telle était ma destinée. Il était décidé que je me laisserais toujours influencer quand je serais sur le point de faire une démarche raisonnable. Je ne peux attribuer qu'à cette fatalité la condescendance que j'eus en cette occasion; non que je suppose à M. Colman d'autres motifs que l'amitié, qui fut pour moi d'un grand poids. Il ne pouvait avoir en vue aucune considération personnelle; car, si M. Calcraft et ses associés eussent fait quelque tort au théâtre, des personnes aussi opulentes auraient sans doute amplement dédommagé les propriétaires. Je ne sais quel sort m'en-

traînait avec une force que je n'ai jamais su vaincre.

Le fait suivant peut vous donner une nouvelle preuve de l'adresse avec laquelle cet invisible génie m'égarait toujours hors du sentier que me traçait la prudence.

La rupture était ouverte entre les propriétaires; il devint nécessaire à M. Colman de faire signer aux acteurs un écrit par lequel ils approuvaient son administration, et consentaient à se soumettre à sa direction.

Il m'apporta cet écrit, en me priant de le signer. Je répondis que, comme j'étais engagée avec les quatre propriétaires, il ne me paraissait pas prudent, au premier coup-d'œil, de signer un écrit par lequel je donnerais à l'un d'eux la préférence. Il m'observa que, d'après ses conventions avec ses associés, il devait être le seul directeur en exercice, et que, par conséquent, il n'y avait aucun inconvénient à reconnaître ce droit. Il était si sûr, ajoutait-il, qu'après un peu de réflexion je serais de son avis, qu'il me laissait l'écrit. Le lendemain, il viendrait dîner avec moi.

M. Colman était à peine sorti, que M. Ru-

therford et M. Woodward entrèrent, et probablement pour le même objet; car le premier me dit sur-le-champ : Avez-vous signé? Je répondis que non; mais je convins qu'on m'avait laissé l'écrit. M. Rutherford me pria de le lui montrer : ne pouvant disposer d'une chose qui m'était confiée, je le refusai. Il me dit, alors, que s'il eût pu le tenir, il l'eût brûlé, parce que deux acteurs l'avaient signé, qui, certainement, ne l'auraient pas fait si, auparavant, on leur en eût présenté un en faveur des autres propriétaires. J'insistai d'autant plus pour ne le pas montrer, ajoutant que quel qu'en fût l'objet, je ne voulais pas me rendre coupable d'un abus de confiance. M. Rutherford, à ces mots, sortit en colère.

M. Woodward, qui était resté, employa tous les raisonnemens possibles pour me détourner de signer. Il insista sur la mauvaise conduite qu'avait tenue M. Colman à mon égard, quoique je dusse, ce me semble, m'en prendre plutôt à M. Powell. Enfin, fatiguée par les instances de M. Woodward, déterminée par ma reconnaissance pour lui, et surtout par mon inconséquence ordinaire, je cédai à ses sollicitations. Je renvoyai l'écrit à M. Col-

man, avec un billet par lequel je le priais de me dispenser de le signer. Mais j'espérais, ajoutai-je, que mon refus ne me priverait pas, le lendemain, du plaisir de le voir. Cependant, il ne tint compte de mon invitation, et, depuis ce temps, nous fûmes absolument étrangers l'un à l'autre.

Ainsi me laissai-je, encore une fois, pousser contre mon inspiration particulière, à faire une démarche funeste à mes intérêts; et quoique je ne puisse en accuser que la faiblesse de ma volonté, il me semble, pourtant, que la fortune avait quelque part à cette suite d'inconséquences.

Elle en eut davantage, à l'exemple suivant, qui démontre assez que je n'étais pas de ses favoris.

Vers la fin de l'hiver, M. Powell me dit, un soir, au foyer, que M. Bentley et lui avaient dîné chez lord Tyrawley. Dans la conversation, miss Nancy O'Hara, qui avait pour lui un penchant avoué, lui avait dit que je toucherais bientôt un legs considérable, lady Tyrawley étant fort malade. Je recevais ordinairement, tous les soirs, une invitation d'aller voir cette dame. En rentrant chez

moi, j'en trouvai une par laquelle on m'engageait de passer à Sommerset-House. J'étais, ce jour-là, malade d'un très-gros rhume, et très-fatiguée, parce que je venais de jouer Alicia. Conduite par ce destin qui souvent avait disposé de mes résolutions, je remis ma visite au lendemain.

Le matin, à neuf heures, je reçus, de la femme de chambre de mylady, un billet par lequel elle m'apprenait que sa maîtresse était morte la nuit, à trois heures. Elle ajoutait que mylord était venu à cinq, s'était enfermé, et après avoir examiné tous les papiers de mylady, s'en était allé en lui défendant positivement d'avoir avec moi aucune communication quelconque, sous peine de sa disgrâce. Il prétendait avoir trouvé, dans les papiers de sa femme, une lettre de moi, par laquelle il s'était convaincu de l'idée qu'il avait eue jadis que j'avais conseillé à lady Tyrawley de refuser sa demande, relativement à la division de la substitution d'une terre.

Ce prétendu tort, comme la plupart de ceux que l'on m'a attribués, était une méprise. C'est ainsi que, tantôt l'erreur, tantôt la mauvaise

foi, ont dénaturé la plupart des actions de ma vie, et m'ont attiré des reproches que je ne méritais pas.

Vous avez vu, dans la première partie de mon histoire, que lord Tyrawley, à raison de son mariage secret, n'avait point été mis en possession de la fortune de sa femme; qu'au contraire, lors de leur séparation, il avait été obligé de lui faire une pension. Il l'avait, de plus, mise en possession de l'appartement, de l'argenterie, etc., dont avait joui ma mère.

Le fils de lord Blessington étant venu à mourir, lady Tyrawley et le comte son frère, avaient seuls droit à la substitution de la terre de la famille. Lord Tyrawley se trouvait alors fort embarrassé dans sa fortune, et chargé d'enfans, dont, probablement, il n'avait pas trop le droit de se dire le père. Il s'adressa à sa femme, qu'il pria de consentir à l'interruption de la substitution, afin qu'il pût vendre la terre.

Je vous ai déjà parlé de cette demande de mylord à sa femme, et des lettres qu'ils s'étaient respectivement écrites à cette occasion. J'ai à vous faire connaître quelques détails

ultérieurs. J'étais, dans ce temps, à Hollwood, mylady m'envoya la première lettre de son mari. Par la conclusion de la sienne, elle semblait me dire qu'elle était décidée à refuser ce qu'il lui demandait, parce qu'elle se proposait de laisser à ma fille tout ce qu'elle avait. En lui répondant pour la remercier de son obligeante amitié, je lui écrivis : *Je vous envoie l'incluse* (la lettre de mylord); j'aurais dû mettre : *Je vous renvoie*, etc. Ma lettre, avec cette faute de style, se trouva dans les papiers de mylady; et mon protecteur, mon ami, mon père, après l'avoir lue, se persuada que j'avais envoyé à sa femme la lettre qu'elle lui écrivit dans le temps; je fus ainsi regardée comme coupable, et condamnée comme telle dans la maison de mylord, où j'avais peu d'amis. On ne produisit point de testament; et depuis ce temps, je n'ai revu mylord qu'une fois au foyer, et une fois chez lui, pendant la maladie dont il est mort.

Conduite dans cette dernière circonstance par le respect et l'affection que j'ai toujours eus pour lui, j'allai pour lui rendre mes devoirs; j'eus le chagrin, en y arrivant, d'être repoussée par un domestique qui me dit que

miss O'Hara savait que ma sensibilité serait blessée de l'aspect d'un homme de ce mérite, tombé en enfance; d'un autre côté, la conversation que j'avais eue avec elle au dernier bal masqué (1), lui prouvant que je ne pouvais avoir pour elle que du mépris, elle ne voulait pas me donner le désagrément d'une entrevue qui ne me ferait aucun plaisir.

Cette insolente réponse souleva toutes mes passions. J'entrai, malgré les gens, dans l'appartement de mylord. Mais quel spectacle m'y attendait! Cet homme distingué par son courage à l'armée, par ses talens dans les affaires, qui avait rempli avec honneur les premières places de son pays, était tombé dans un état d'imbécillité. Il était assis sur son lit, enveloppé dans une robe de chambre rouge; ses yeux étaient creusés, sa langue pendait hors de sa bouche: il avait l'air de compter ses doigts. Quel changement!

Le cœur brisé de douleur et de tendresse, je tombai sur mes genoux à côté du lit, et prenant une de ses mains, je la baignai de mes pleurs. Je la baisais avec ardeur, dans l'es-

---

(1) Je lui avais reproché sa passion pour un acteur.

poir d'attirer sur moi son attention, et de me faire reconnaître; mais au bout de quelques momens, il me dit : « Envoyez-moi Aby; j'ai » besoin d'Aby; pourquoi Aby ne vient-il » pas? » Il voulait dire Aby-Fisher. L'entendant parler ainsi avec quelque air de raison, je le priai de vouloir bien me regarder; je dis tout ce que je pus pour réveiller sa mémoire : tout fut inutile.

Entendant toujours des mots sans suite sortir de cette bouche, dont autrefois chaque expression charmait mes oreilles, je sortis, choquée de ce hideux tableau. Cet aspect rappela à ma mémoire la fin de son grand général (le duc de Marlborough) qui, jadis, avait montré au lord Tyrawley le chemin de la gloire, et qui, comme lui, dans la vieillesse, était retombé en enfance.

En regagnant ma chaise, j'appris, d'un vieux domestique, que l'ingrat jeune homme que mylord demandait, Aby-Fisher, oubliant que, jadis, exposé dans une corbeille à la porte de lord Tyrawley, il avait été nourri par la bonté de ce seigneur, refusait de donner à son bienfaiteur le plaisir de le *voir* jouer du violon; seule satisfaction que pût goûter le

malheureux vieillard : car, comme il n'entendait point, il ne prenait aux sons aucun intérêt.

La partialité de mylord pour le docteur Fisher était devenue telle, que peu de temps après, ayant recouvré une lueur de raison, il dit au général son fils, ou lui fit dire par miss O'Hara, de chercher un logement, parce que M. Fisher ne devait pas être délogé. Ainsi cèdent les affections de la nature et de l'ancienne amitié, aux importunités de ces gens astucieux qui assiégent les derniers momens d'un vieillard, et finissent par prendre sur lui un entier empire.

LETTRE LXXXVII.

28 novembre 17 —.

Ma visite au lord Tyrawley m'avait tellement affectée, que j'en contractai une maladie qui eût pu être dangereuse. Elle m'eût certainement été funeste si, appelée au théâtre par les affiches, je n'eusse pu remplir mes devoirs. Mais M. Colman m'épargna cet embarras, en introduisant dans la troupe, vers la fin de la saison, une jeune femme nommée Miller, qui n'avait d'autre mérite que la faveur dont l'honorait le directeur; exemple qui prouve bien jusqu'où s'étend l'autorité de ces entrepreneurs qui peuvent, à leur gré, présenter au public la première personne qui leur paraît ou avoir quelque capacité, ou être propre à mortifier quelqu'un qui leur déplaît. Si j'avais eu, alors, le courage que j'avais montré dans l'affaire de Cordelie, le directeur n'eût pas trouvé la chose si facile; mais mon silence, qui ne provenait réellement que de dé-

couragement, fut attribué à mon indisposition, et je laissai jouer cette personne, assurément très-peu capable de me doubler.

Lorsqu'il fut question des bénéfices, je me proposai de choisir une pièce dans laquelle je pusse paraître sans beaucoup de travail. *The Distrest Mother* me parut d'autant plus convenable, qu'on la regardait comme la pièce dans laquelle notre troupe était la plus forte. M. Powel faisait Oreste, mistriss Yates, Hermione, et moi, Andromaque. N'étant point habituée à demander comme une grâce ce que je croyais avoir droit d'espérer, je ne priai point mistriss Yates de faire son rôle; elle l'avait joué récemment, et je ne doutais pas qu'elle ne le jouât à mon bénéfice. Je ne sais quel est aujourd'hui l'usage à cet égard; mais celui de ce temps-là n'était point que l'on *priât* un acteur de jouer pour le bénéfice d'un autre, à moins qu'il ne fût question d'étudier un nouveau rôle.

Cependant, lorsque la pièce fut annoncée, je reçus d'Hermione un billet d'un style véritablement un peu hautain. J'y répondis, et peu de jours après je vis dans les journaux la correspondance imprimée de la princesse

grecque avec la reine de Troie. Je suis convaincue que la conduite de mistriss Yates, en cette circonstance, fut déterminée par quelques mauvais rapports; car j'ai eu depuis de son humanité, ainsi que de sa politesse, des preuves auxquelles je n'avais pas droit de m'attendre.

Cette querelle étant devenue publique, mon ancienne amie, la duchesse de Queen'sberry, m'envoya chercher pour me demander ce qui y avait donné lieu. Je lui dis que j'en ignorais la cause; mais que je regrettais le concours d'une aussi excellente artiste. Cela importait peu, me dit sa grâce, quant aux loges : ma protectrice, sa *sœur* Douglas (titre que se donnent entre elles les duchesses), qui depuis quelque temps était en ville, mais qui ne pouvait paraître en public jusqu'à ce que son grand procès fût décidé, l'avait priée de prendre soin de mon bénéfice; comme si, ajouta-t-elle, j'avais eu besoin de la recommandation de Peg pour m'intéresser à vous. Me regardant alors d'un air significatif, elle me dit : Vous vous souvenez, je suppose, que je suis une des premières qui se soient occupées de vous. Je n'avais point oublié, lui

dis-je, qu'elle m'avait fait cet honneur. C'en était un, reprit-elle; et il vous paraîtrait grand si vous saviez tout; car non-seulement je vous donnai de bons conseils, mais je n'ai été au spectacle qu'une seule fois depuis que j'ai vu que vous ne les aviez pas suivis. Je rougis. Sa grâce, alors, changea de conversation, et commença à examiner avec moi quelle pièce je devais prendre

Au même moment on annonça la duchesse de Douglas. Après la sincérité, la disposition favorite de mon cœur est la reconnaissance. Ma joie fut extrême d'avoir occasion de voir cette excellente dame, dont les moindres politesses avaient un air de bonté qu'accompagnaient des égards si flatteurs, qu'ils ne sortiront jamais de ma mémoire.

Lorsqu'elle entra, la maîtresse de la maison lui dit, en l'abordant: Je suis bien aise de vous voir; comment vont les affaires à la chambre des pairs? Lady Douglas répondit que la justice de sa cause et l'équité du tribunal lui faisaient espérer un bon succès.

« Bien, reprit la duchesse de Queen'sber-
» ry; nous avons, à présent, à décider ce qu'il
» faut faire à la cour de Covent-Garden, le

» 2 ou le 3 d'avril. Votre reine troïenne se » trouve toute seule; car la princesse grecque » lui a déclaré qu'elle irait plutôt trouver » Hector de l'autre côté du Styx, que de lui » prêter secours. » La duchesse s'exprimait avec un sérieux très-gai : lorsqu'on eut fini de rire, elle observa que, malgré sa plaisanterie, cette décision était, pour moi, un objet aussi important que le grand procès des Douglas l'était pour eux, parce que je jouais à l'abri d'un sauf-conduit, et que je n'avais, pour vivre, que le produit de mon bénéfice.

On proposa successivement Roméo et Juliette, Venise sauvée, et Cléone. Toutes ces pièces furent rejetées, parce qu'il m'était impossible de les jouer dans l'état de faiblesse auquel j'étais réduite. Enfin, sa grâce de Queen'sberry, avec un air aussi important que si elle eût trouvé un moyen de payer la dette nationale, dit qu'il fallait s'arrêter à the Albion'squeens (les reines d'Albion). (1) Elle pensait, ajouta-t-elle après un moment de

(1) The Albion's-queens, tragédie de John Banks, donnée en 1684 ; elle est écrite d'un style boursoufflé et pleine

réflexions, que je ressemblais assez à Marie, reine d'Ecosse.

Ces derniers mots de la duchesse me rendirent confuse. Souriant alors, elle me dit qu'elle était bien aise de voir, qu'après avoir paru, tant d'années, devant le public, avoir vu tant de *beau* monde, et tant voyagé, j'eusse encore un air aussi modeste. La duchesse de Douglas gronda *sa grâce* qui, certainement, malgré ses manières peu gracieuses, avait un cœur bon et sensible. Je suppose, reprit celle-ci, que ce sera pour Bellamy un sujet de joie plutôt que de chagrin, d'apprendre que je me suis toujours informée d'elle. Je m'inclinai : la pièce fut déterminée, et je pris, de grand cœur, mon congé.

Je me suis déjà expliquée sur le caractère de la duchesse, et j'ajouterai que si j'avais pu, sans ingratitude, me dispenser d'aller à l'hôtel de Queen'sberry, j'aurais, je crois, volontiers négligé et l'honneur d'y être admise, et les avantages pécuniaires que me procuraient ordinairement ces visites, pour ne pas

---

de déclamations, dont, à la représentation, on retranche une grande partie. (*Note du traducteur.*)

recevoir les sarcasmes qui presque toujours altéraient la grâce du bienfait. La duchesse de Douglas m'invita à aller, le lendemain, chez elle. Là, tout au contraire, je reçus l'accueil le plus flatteur que puisse faire une véritable bienveillance, sans aucun mélange de caprice ni de hauteur.

Enfin le jour de mon bénéfice arriva. Les Douglas, ce même jour, gagnèrent leur procès, à la grande mortification de la maison Hamilton.

Lorsque mes deux protectrices parurent, il s'éleva de nombreux applaudissemens qui redoublèrent quand le jeune Douglas entra dans la loge. La duchesse de Douglas faisant plus de révérences que sa compagne ne le trouvait nécessaire, celle-ci, s'appuyant sur le jeune homme qui était entre elles, dit : Asseyez-vous, Peg. J'étais dans la coulisse, du même côté, prête à paraître. Il me prit une telle envie de rire, que j'entrai sur la scène un peu plus tard que je ne l'aurais dû. Mais ce ne fut pas tout : sa grâce était en bonne humeur; et de temps à autre, elle me criait assez haut pour que je l'entendisse : Bien dit, Marie! Bravo, Marie ! Ce qui, joint au premier inci-

dent, pensa changer la pièce en tragi-comédie; car j'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire.

Cette année fut pour moi très-lucrative; un bienfaiteur inattendu contribua à en augmenter le produit qu'avait grossi la générosité de mes protectrices. Un vieil alderman, banquier devenu chevalier, et surtout fort goutteux, avait pris pour moi une fantaisie; il était le mari d'une femme jeune, bien faite, qui, belle et riche, avait sacrifié tous ces avantages à l'ambition d'un titre; mais la satiété est de tout âge : le vieillard m'avait envoyé, à mon bénéfice, un beau présent; et comme il ne passait pas pour fort généreux, je n'en faisais pas honneur à sa libéralité. Quelques jours après, il se présente à ma porte; on lui dit que je suis sortie. Pour savoir si on ne le trompait pas, il se met à l'écart, et fait épier la maison; bientôt on me voit sortir en chaise. Averti trop tard, peut-être, ou retardé dans sa course par l'âge et la corpulence, il ne me rejoignit qu'auprès de Leicester-House. Là, j'entendis quelqu'un tout essoufflé qui criait : Arrêtez, porteurs, arrêtez! Ils n'en tenaient compte : enfin, le

chevalier s'approche, fait arrêter, et frappe à la portière; très-effrayée, j'ouvre, et je vois mon vieil amoureux qui avait perdu la respiration pour me montrer sa galanterie. Je lui demande ce qu'il me veut; à peine pouvait-il parler. Cependant, après avoir déboutonné son surtout, tant pour reprendre haleine, que pour me faire voir un habit galonné qu'il croyait propre à m'éblouir, il me dit, en s'interrompant souvent pour respirer, qu'il m'avait donné, à mon bénéfice, de solides preuves de son amour. Je tenais en outre de sa générosité trente livres, reste de compte que je lui devais pour de l'argent emprunté sur mes bijoux, et qu'il ne m'avait jamais demandé.

Sur ce galant accueil, je priai, très-décidément, mon amoureux essoufflé, de s'aller promener, sans quoi j'instruirais sa jeune femme de sa malice et de sa folie. Je n'étais pas, ajoutai-je, si dénuée d'amis, que quelqu'un, encore, ne prît à moi assez d'intérêt pour le corriger de son insolence, s'il osait jamais reprendre une pareille liberté. A ces mots, l'empesé courtisan s'enfuit, et, malgré mon effroi, je ne pus m'empêcher de

rire de l'étrange figure qu'il faisait, en courant, comme s'il eût eu des grisons à ses trousses. Mes porteurs qui avaient entendu la conversation et reconnu le mangeur de tortues (1), ne s'en amusèrent pas moins que moi.

Je contai un jour cette anecdote à une intime amie de sa femme; elle s'en divertit fort, et se promit d'en régaler son amie : au reste, elle me dit que ce galant suranné paraissait chez lui le plus docile et le plus tendre des maris.

Je n'avais plus entendu parler de ce miroir de chevalerie, lorsqu'un jour je lus dans les journaux qu'il était mort. Je ne sais si le violent exercice qu'il s'était donné pour me faire sa déclaration, n'avait pas contribué à abréger ses jours; car on annonçait qu'il était mort d'une attaque d'asthme, dans laquelle il s'était rompu un vaisseau.

Je doute que le gras chevalier de Shakespeare, dans aucune des infortunes que lui

(1) Mets fort recherché à Londres, et servi avec appareil aux repas somptueux qui se donnent à la réception du lord-maire, des aldermen, etc. (*Note du traducteur.*)

attirent ses entreprises sur les dames de Windsor (1), vous offre un meilleur fonds de gaieté que ne me le fournit cette amoureuse expédition de mon chevalier de la Cité.

---

(1) Les Commères de Windsor, pièce de Shakespeare.

LETTRE LXXXVIII.

2 décembre 17 —.

L'ÉTÉ suivant le roi de Danemarck vint en Angleterre. M. Garrick manquait d'acteurs. Tous ceux qui appartenaient aux théâtres de Londres avaient joint en province leurs troupes ambulantes. On ne put rassembler en ce moment que ceux de Richmond : il s'adressa à M. Woodward qu'il pria de me demander. J'acceptai, à condition que le directeur de notre théâtre y consentirait. M. Woodward crut cette précaution inutile : il se proposait, me dit-il, de s'adresser à M. Harris, qui sans doute signerait une permission pour moi en même temps que pour lui.

La première pièce que nous jouâmes fut *the suspicious Husband* (le Mari soupçonneux, de Garrick), dans laquelle je jouai le rôle de Clarinda. Lorsque je parus, quelqu'un siffla. Peu habituée à pareille salutation, je ne pus

me défendre d'en être affectée. Mais M. Garrick observa que ce ne pouvait être qu'une méchanceté particulière, parce que l'opinion était évidemment pour moi. Cette assurance me tranquillisa, et je jouai aussi bien que je pus.

Notre seconde pièce fut *the provoked Wife*, dans laquelle je fis le rôle de lady Fancifull. Au dernier acte, la personne chargée d'avertir les acteurs ne m'ayant point appelée, je ne paraissais pas. M. Garrick fut sur le point d'entrer en scène pour y faire une plaisanterie analogue à celle qu'avait faite M. Quin plusieurs années auparavant, lorsque je disparus au milieu de cette même pièce. J'entrai heureusement assez tôt pour le priver du plaisir d'exercer sa satyre.

J'ajouterai ici qu'au commencement de l'hiver suivant, le roi de Danemarck vint voir Jane-Shore, dans laquelle je jouais Alicia. Je m'aperçus que Sa Majesté préférait Morphée à Melpomène; ne voulant pas qu'il perdît les belles choses qu'il était censé être venu voir, je m'approchai très-près de sa loge, et d'un fort éclat de voix que le rôle permettait, je m'écriai : *ô Thou false lord, etc.* Je par-

vins si bien à réveiller Sa Majesté, qu'il dit à l'infortuné comte de Bathmore qui, comme je vous l'ai dit, venait souvent chez moi, qu'il ne voudrait pas avoir une femme qui eût une pareille voix; car il ne pourrait jamais se flatter de dormir à son aise.

M. Powell mourut dans cet été. La dernière fois que je l'avais vu, il m'avait demandé pardon, et m'avait promis de réparer, l'hiver suivant, le tort qu'il m'avait fait dans ma profession.

Je jouai peu dans la dernière année de mon engagement : ce qui fut heureux pour moi; une cruelle maladie m'ayant laissé trop peu de forces pour subir de grandes fatigues; d'autant que jamais je n'ai ni refusé de paraître quand je le pouvais, ni aposté des applaudisseurs à gages, ni rempli les journaux de dissertations à ma louange, sous le nom d'impartiaux écrivains. Ceci me rappelle une anecdote antérieure de plusieurs années à cette époque, et qui vous fera voir quelle confiance méritent tous ces paragraphes des papiers-nouvelles.

Dans le temps des nombreuses représentations de Romeo et Juliette, qui se donnaient à

Drury-lane, feu sir John Hill, qui n'était pas alors chevalier, publiait un papier intitulé, je crois, *Gray's inn Journal*, dans lequel il avait mis plusieurs articles à ma louange, quoique je ne le connusse nullement.

A mon retour à Covent-Garden, je le vis un soir dans le foyer, pendant la représentation de la même pièce; on m'appela pour jouer la scène du balcon, celle précisément pour laquelle il m'avait donné le plus d'éloges. Je fus très-surprise de lui entendre dire : Il faut que j'aille voir cette scène; c'est, dit-on, l'endroit le mieux joué de toute la pièce. Me retournant vers lui, je lui demandai s'il n'avait pas écrit une critique sur ce morceau : Oui, me dit-il d'un air indifférent; mais je l'ai écrite d'après ce qu'on m'en avait dit au *Bedford*; car, jusqu'à présent, je n'ai jamais eu occasion de voir la pièce.

Vous remarquerez que, depuis deux ans, on donnait constamment Romeo et Juliette aux deux théâtres : et vous en conclurez aisément de quel poids doivent être les observations d'un pareil critique. Je crois, en général, que les censures, ainsi que les éloges que

nous voyons dans les journaux, sont dictés, soit par les amis, soit par les ennemis des acteurs : si ce n'est, peut-être, lors des pièces nouvelles, à l'occasion desquelles les journalistes, parlant de l'ouvrage, se croient obligés de parler aussi de ceux qui y ont figuré.

Cet été, je perdis, avec mon occupation au théâtre, mon emploi chez le comte de Haslang. J'avais emprunté, pour payer mon marchand de charbon, quarante guinées à M. Woodward. Celui-ci ayant besoin d'argent, j'eus recours au comte qui me renvoya à mistriss Myers, veuve de son valet de chambre, dont il avait fait d'abord sa concierge, puis sa gouvernante.

J'allai parler à cet important personnage que je trouvai dans l'antichambre par où passaient tous les gens à la mode pour aller à la galerie de la chapelle. La grossièreté de ses propos commença par m'amuser, ainsi que les personnes qui traversaient la chambre. Mais, sur quelques mots que je lui répondis, elle se mit à déclamer si violemment contre son bienfaiteur et son maître, que je m'éloignai. Je ne voulus plus remplir de fonctions dans la maison.

Retirée dans ma petite habitation de Strand, j'y vis un jour arriver M. Cook, employé du théâtre qui, de la part de M. Colman, me dit que, si je voulais accepter six livres par semaine, il m'engagerait : si cela ne me convenait pas, je pouvais me regarder comme n'étant plus de la troupe.

Quoique justement offensée du procédé, je ne pouvais me plaindre de la chose en elle-même. J'avais manqué de complaisance pour M. Colman, et je recueillais le fruit de ma conduite peu judicieuse.

M. Harris me vint voir : il parut prendre part à mon mécontentement; il espérait que le procès allait finir, et promettait de me rétablir dans mon emploi.

M. Hoole, leur associé, était alors un peu brouillé avec M. Woodward; ce qui, par contre-coup, m'éloigna de sa famille et de lui, à qui j'avais beaucoup d'obligations. Malheureusement ces révolutions, dans les liaisons de la société, sont aussi fréquentes, aussi inévitables que les autres vicissitudes des affaires humaines. Les plus chères, celles qui, fondées sur des rapports de sentimens et de caractères, semblent les plus solides, ne sont

pas à l'épreuve du souffle de la discorde.

A la fin de l'été, M. Woodward s'engagea avec son ancien adversaire, M. Foote, à aller en Écosse jouer, pendant l'été, au petit théâtre. Je m'étais proposé de rester à Strand, où je m'amusais avec des livres, des oiseaux, du travail. J'avais commencé une comédie : mais une indisposition dont j'avais déjà beaucoup souffert m'obligea de retourner à la ville pour y consulter M. Adair.

Je n'avais alors de ressources que l'amitié du comte de Haslang. Il me restait, du legs de miss Meredith, quelques bijoux dont il m'eût coûté beaucoup de me séparer. Cependant, sans considérer le ton dispendieux sur lequel vivait une femme de ma connaissance nommée mistriss Moore, je lui mandai de me retenir, pour quelques semaines, un logement pour moi et une femme de chambre. Je partis donc le lendemain, laissant à Strand le jardinier, le cuisinier et le domestique.

M. Woodward, avant son départ, s'était arrangé pour vivre chez moi. Il avait même voulu, malgré son absence, me payer toute la somme dont nous étions convenus; et partant pour l'Écosse, il m'avait laissé l'argent

du quartier, ainsi que tous ses papiers, dans un coffre-fort. En quittant la campagne, je ne voulus pas y laisser ce dépôt, et je portai le coffre avec moi à la ville. Mais pressée chemin faisant par un de mes pressentimens intérieurs, je résolus de ne point le porter chez mistriss Moore, quoiqu'elle eût plusieurs domestiques; et je le portai chez M. Colley, dans Grosvenor-street, à qui je le laissai.

En arrivant dans South-Audley-street, je trouvai mistriss Moore très-malade, et couchée sur un lit de repos dans un cabinet de toilette, sur la rue. Son appartement donnait sur le derrière. Sa femme de chambre, me dit-elle, avait retenu un logement pour moi dans Leicester-street, à raison de deux guinées par semaine. Ce prix m'effraya. Je n'avais en tout que neuf guinées, et je n'avais rien à attendre jusqu'à Noël, que je devais recevoir le quartier de M. Woodward.

Mistriss Moore exigea que je restasse à coucher chez elle. Lorsqu'elle voulut reposer, j'allai souper dans une autre pièce, causant avec un seigneur qui l'était venu voir. Il se retira vers minuit. Immédiatement après, j'entendis frapper un grand coup à la porte :

c'était mylord qui rentrait. Il avait rencontré au coin de la rue des gens de mauvaise mine qui, sur quelques soupçons qu'il leur avait témoignés, lui avaient dit : Passez, mylord; on ne veut pas vous faire de mal. Ce propos avait engagé celui-ci à revenir pour prendre un bâton qu'il avait aperçu en passant dans l'antichambre.

Je lis ordinairement jusqu'à ce que je m'endorme. J'avais porté un livre dans la chambre à coucher, et je m'occupai à y lire jusqu'à deux heures du matin. J'allai alors me coucher. Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais au lit, lorsqu'il se fit un grand bruit dans la maison.

L'instant d'après, j'entends ouvrir la porte de notre chambre, et je vois briller une grande lumière. Mistriss Moore s'éveille, et croyant que c'était sa femme de chambre, dit : Marie, Marie! Aussitôt on nous crie d'une voix terrible : Restez tranquilles, ou je vous tue. Six personnes, entrant l'une après l'autre, nous répétèrent la même chose. Il semblait, à entendre leurs menaces, que tous ces gens eussent étudié la manière dont ils pourraient nous faire le plus de peur.

Ils se mirent alors à fouiller dans les armoires, et à empaqueter tout ce qu'ils purent trouver. Leur recherche dura une heure entière, après laquelle ils se retirèrent. Nous n'avions pas prononcé une parole. Nous crûmes être quittes de leur visite; mais nous nous trompions. L'un d'eux revint tout de suite, tenant d'une main une chandelle et de l'autre un pistolet. Il tira les rideaux du lit; mistriss Moore rompant alors pour la première fois le silence, s'écria : Vous ne voulez pas me tuer? Le misérable, après avoir semblé délibérer assez long-temps, répondit : Non. Sur quoi ma compagne reprit : Et vous ne voulez tuer aucun de ceux qui m'appartiennent? Il répondit sans hésiter : Non. On entendit en ce moment la cresselle d'un watchman (1). Le voleur alors jeta son pistolet et s'enfuit. Quoique j'eusse tout entendu, je n'avais rien vu de ce qui s'était passé. Dans

---

(1) Les watchmen parcourent les rues pendant la nuit, armés d'un bâton ferré. Ils annoncent à haute voix les heures à mesure qu'elles sonnent, et sont munis d'une cresselle avec laquelle ils s'avertissent les uns les autres.

(*Note du traducteur.*)

ma frayeur, je m'étais cachée au fond du lit, où j'étais restée plus morte que vive. Je n'en sortis que quand ce dernier homme fut parti.

Voici ce qui les avait troublés : la femme de chambre couchait dans un grenier sur le devant : elle avait avec le sommelier quelques habitudes ; et entendant du bruit dans la maison, elle avait cru que c'était son amant qui, rentrant un peu ivre, montait en chancelant chez elle. Regardant alors par-dessus la rampe de l'escalier qui était tournant, elle avait vu les voleurs en troupe, qui, portant chacun une chandelle et un pistolet, entraient dans la chambre de sa maîtresse. Sur-le-champ, elle avait couru au balcon, et y était restée jusqu'à ce que, voyant un watchman, elle avait donné l'alarme.

Le watchman observa que la lampe avait été ôtée de la lanterne à la porte de la maison, et que la fenêtre était ouverte : une fille avait négligé de la fermer. Aussitôt il fit jouer sa cresselle, ce qui effraya tellement les voleurs que, laissant là leur butin, chacun chercha à se sauver. Celui qui était venu à notre chambre se trouvant seul, passa dans le jardin, et de-là

dans une place voisine, où, après avoir caché quelques bagatelles qu'il avait dérobées à l'insu de ses camarades, il fut pris par les domestiques du colonel Sloper.

Remis par eux aux watchmen qui, alors, étaient assemblés en grand nombre, on lui promit de l'indulgence: il dit où étaient ses associés, dont cinq furent pris. Deux autres, que la troupe avait chargés de garder les domestiques de mistriss Moore, étant près du jardin, avaient trouvé le moyen de s'échapper. L'un de ceux-ci, qui gardait le sommelier, lui dit qu'un des leurs avait voulu poignarder le lord qui était sorti; mais qu'un jeune homme, revenu depuis peu de la déportation, et qui ne s'était joint à eux que de ce jour-là, avait insisté pour qu'ils ne commissent point de meurtre. Le sommelier, entendant appeler sa maîtresse, dit au même homme: J'espère qu'ils ne tueront pas ma maîtresse. Je l'espère aussi, avait-il répondu; mais il y a parmi eux un méchant chien, et si j'avais de l'argent, je les quitterais. C'est ce qu'il fit probablement; car ce fût un de ceux qui se sauvèrent, et l'on n'en a point entendu parler depuis.

Le matin, on les amena tous six pour que mistriss Moore désignât, avec serment, celui qui était venu, tenant un pistolet, à côté de notre lit. Elle indiqua le jeune homme dont j'ai parlé, et qui était d'une figure agréable. Comme elle allait prêter serment, il lui recommanda de prendre bien garde à ce qu'elle allait faire, parce qu'un serment était une chose sacrée. Cet avis, vu celui qui le donnait, étonna toutes les personnes présentes.

Par la suite, cinq de ces misérables furent exécutés. Le jeune homme, en faveur de qui se présentèrent quelques circonstances favorables, fut de nouveau déporté. Il tenait à une famille opulente; on m'a assuré depuis que sa sœur, dans ce même temps, roulait dans une voiture à six chevaux.

Une imprudence avait occasioné le vol. Le sommelier de mistriss Moore avait été recevoir pour elle une somme assez considérable en or, qu'il avait mise dans un sac de toile. Avant de rentrer, il s'était arrêté dans un cabaret voisin, et avait posé son sac sur la table. Quelqu'un lui ayant demandé, comme par curiosité, si c'était de l'or, il avait répondu que oui, et imprudemment avait ouvert le

sac pour en convaincre les assistans. De ce moment, la maison avait été épiée, et les voleurs avaient pris, pour exécuter leur coup, le jour même où j'étais venue chez mistriss Moore.

Le seigneur qui avait rencontré les voleurs en sortant de chez mistriss Moore, alla à Newgate pour les voir. Il y trouva le jeune homme dont j'ai parlé, qui, d'un air aussi dégagé que s'il n'eût eu aucune part à l'affaire, lui dit: Mylord, voulez-vous que je vous montre les coquins? Quand celui-ci lui demanda pourquoi ils ne l'avaient pas volé, puisqu'ils en avaient une si belle occasion, le voleur en allégua deux raisons : la première, qu'ils avaient en vue un meilleur coup; la seconde, que les officiers aux gardes (ce qui prouve qu'ils connaissaient fort bien mylord) avaient tant d'usages à faire de leur argent que, rarement, ils en avaient beaucoup sur eux.

LETTRE LXXXIX.

7 décembre 17 —.

Je me rendis le lendemain soir à mon nouveau logement. Il était cher; et ce qui en augmentait le prix, c'est que la maîtresse de la maison, accoutumée à loger des gens riches, et à les nourrir, me servait avec une magnificence que ne comportait nullement ma position.

Le comte Haslang m'envoya l'argent qu'il m'avait promis. J'y comptais peu désormais, parce qu'il y avait trois mois d'échus. M. Woodward ayant su le vol dont je viens de vous rendre compte, m'envoya, sur-le-champ, une traite sur un imprimeur, dont j'ai oublié le nom. Je la remis, pour en faire toucher le montant, à un domestique que j'avais fait venir de la campagne; simple et honnête garçon qui, pour ne pas perdre ce papier précieux, l'attacha dans un coin de son mouchoir. Mais, s'étant arrêté sur une place pu-

blique à écouter une serinette, il se laissa prendre par des filoux son mouchoir et sa lettre-de-change. Il fallut user de précautions pour empêcher les voleurs d'en profiter. Je le fis; je n'ai pas ouï dire qu'ils se soient jamais présentés.

Ma santé s'était rétablie. J'allais souvent à Strand, où les habitans, presque tous pêcheurs, me témoignaient une amitié dont j'étais flattée. Je recevais souvent des visites de M. Harris, et quelquefois de M. Leake, qui avait acheté une portion de la part de M. Rutherford, celui-ci ayant été obligé de vendre son quart. L'un et l'autre m'assuraient qu'il ne se ferait point, entre les directeurs, de réconciliation, que ma rentrée dans la troupe ne fût une des conditions.

Bientôt, je renonçai à la vie trop coûteuse de Londres, pour me retirer tout-à-fait dans ma champêtre solitude. J'y étais occupée, tranquille; j'y trouvais le temps court, parce que j'aimais à l'employer.

Au bout de quelque temps, un billet de M. Foote m'apprit qu'il était de retour d'Écosse, où il avait laissé M. Woodward, qui devait revenir dans un ou deux mois. Il ajou-

tait qu'il serait bien aise de me parler; son petit théâtre était prêt à me recevoir; et si je voulais m'y engager, j'y serais reçue à bras ouverts.

Je le remerciai de son offre : ni ma santé, ni ma disposition d'esprit ne me permettaient de l'accepter. J'avais perdu ma gaieté, mon courage : mon imagination, jadis riante et vive, était devenue froide et triste. Ainsi dégradée, qu'eussai-je pu offrir au favori de Momus?

Si le théâtre de Haymarket avait été alors sur le pied où il a été depuis (1), je ne connais pas un acteur qui, s'il eût pu en supporter la fatigue, n'eût dû, avec plaisir, y accepter un engagement. M. Colman est très-actif, et n'épargne aucun soin pour amuser le public. Mais l'instituteur de ce théâtre (Foote) comptait principalement sur son talent personnel et sur les pièces de sa composition; ce qui donnait peu d'occasions à un acteur de quelque distinction d'y figurer avec agrément.

(1) On y joue actuellement pendant l'été; les autres théâtres ferment au commencement de juin.

(*Note du traducteur.*)

M. Woodward, à son retour d'Écosse, joua sur le théâtre de M. Foote, au grand avantage de celui-ci, qui fit une ample recette. Satisfaits de leurs succès, l'un et l'autre, à la fin de l'été, allèrent faire en France un petit voyage. Rien, alors, ne me retenait en Angleterre. J'allai à Boulogne passer quelques jours dans le couvent où j'avais été élevée. J'eus encore le plaisir d'y voir la mère Saint-François, pour qui j'avais conservé tant de respect et d'attachement. Des souvenirs toujours chers m'attachaient à cette maison : elle m'inspirait des regrets toujours nouveaux.

A mon retour en Angleterre, M. Harris, m'étant venu voir, m'apprit que M. Colman était sur le point de se réconcilier avec les autres propriétaires, et que mon engagement serait sûrement une des conditions du traité. Je ne doutai point qu'une promesse si positive ne dût avoir son exécution.

M. Woodward, à qui j'en fis part à son arrivée, n'en jugea pas comme moi. Il ne voulut pas même bien augurer d'une lettre par laquelle ma mère, nouvellement revenue d'Oxfordshire, me mandait que M. Har-

ris désirait de me voir le lendemain chez elle.

Je m'y rendis de bonne heure. M. Harris y était arrivé une heure avant celle qu'il avait indiquée : ce n'était pas par empressement de me voir qu'il l'avait devancée. Son abord me présagea de mauvaises nouvelles. Après de froides politesses, il m'apprit, avec un air embarrassé, que la paix était faite entre les propriétaires. Il avait, ajouta-t-il, proposé de me donner un engagement ; mais M. Leakes ne l'avait pas secondé, et M. Colman avait déclaré qu'il mettrait plutôt le feu à la salle, que me voir entrer dans la troupe.

Je conservai assez de sang-froid pour dire à M. Harris qu'il eût pu se dispenser de me faire venir en si grande hâte, pour m'apprendre une nouvelle aussi peu flatteuse. Il avait pris, dit-il, cette mesure pour me dire que M. Colman désirant d'avoir M. Woodward, je pourrais inviter mon ami à ne s'engager qu'à la condition que je serais admise.

Cette proposition me parut une nouvelle offense. J'avais trop de fierté, répondis-je, pour entrer attachée à la suite d'un acteur,

quel qu'il fût, et trop de talens pour rester dans une troupe sans y être occupée. M. Harris me fit quelques complimens, loua ma façon de penser, et me quitta avec force cérémonies. Trois jours auparavant nous étions amis : une heure de conversation nous rendit aussi étrangers l'un à l'autre, que si jamais nous ne nous étions vus.

LETTRE XC.

12 décembre 17 —.

Ainsi s'évanouirent, sans retour, toutes les espérances que j'avais formées de rentrer au théâtre. Je n'eusse pu me résoudre à y prendre un engagement, à moins qu'on ne m'eût rendu la plupart des rôles qui m'avaient appartenu, et ma portion dans les nouveaux. Or, je ne pouvais espérer que M. Woodward, en exigeant du directeur de pareilles propositions, compromît les mille livres qui lui étaient offertes. L'amitié est, sans doute, en spéculation, une fort belle chose; mais peu de gens sont disposés à lui faire d'aussi grands sacrifices. Je regrettai, alors, plus que jamais, d'avoir offensé M. Colman; au reste, je dois dire, à son éloge, qu'il m'a pardonné depuis, et qu'il m'est encore permis de le mettre au nombre de mes amis.

J'étais dans l'usage de donner, le 3 décembre, un dîner aux personnes de ma so-

ciété la plus intime, en l'honneur de la fête du comte Haslang (1). J'avais, en conséquence, invité, pour ce jour-là, quelques dames, et le secrétaire de son excellence, à dîner chez ma mère, où je logeais quand je venais à la ville.

La veille, ma mère avait paru indisposée; mais elle ne se crut point assez incommodée pour que nous dussions remettre notre partie. Cependant, après être sortie le matin, pour faire les complimens d'usage, je la trouvai, en rentrant, plus faible et plus changée que je ne l'avais laissée. Je voulais contre-mander mes convives; elle s'y opposa, et alla se coucher.

Rien n'annonçant que son mal fût dangereux, nous dînions gaiement: quelques personnes riaient un peu haut. Tout-à-coup nous vîmes entrer, dans la salle à manger, ma mère, qui, s'adressant à mistriss Howe, l'une des dames présentes, la pria de ne pas

---

(1) Le comte était ambassadeur de Vienne et catholique romain. Les protestans, au lieu du jour de la fête, célèbrent celui de la naissance des personnes qu'ils considèrent. (*Note du traducteur.*)

attirer la foule devant sa porte, par ses éclats de rire. Ma mère était d'une politesse extrême, et surtout très-attentive pour toutes les personnes d'un certain rang. Sa conduite, en cette occasion, nous parut si étrange, que nous dûmes l'attribuer à quelque chose d'extraordinaire. Effectivement, elle était en délire.

Je fis sur-le-champ avertir le docteur Macdonald, en qui elle avait confiance, et qui, invité à notre dîner, n'avait pas voulu y paraître, parce qu'obligé d'assister le matin à un enterrement, il s'était mis en deuil. Le succès ne paraissant pas couronner ses soins, il me pria d'appeler un autre médecin. Celui-ci déclara que le mal était une paralysie léthargique, à laquelle il était impossible de remédier. Ma mère languit durant quelque temps, sans recouvrer un seul intervalle de raison. Un jour, pendant qu'assise à côté de son lit, je lui baisais la main, elle jeta les yeux sur moi, me sourit, et mourut sans pousser un seul gémissement.

J'eus la satisfaction de voir que tous ceux qui l'avaient connue regrettaient amèrement sa perte. Les pauvres eurent raison de s'en

affliger : elle était aussi libérale pour eux, qu'économe pour elle-même. Quant à moi, je perdis en elle une mère tendre, une précieuse amie. Heureuse si j'avais suivi les conseils de son expérience!

Le propriétaire de la maison qu'occupait ma mère, avait promis de ne point augmenter, tant qu'elle ou moi l'occuperions, le prix du loyer, qui était très-modique. Je me décidai donc à la garder. Tout ce qu'avait ma mère étant venu de moi dans l'origine, je crus avoir un droit incontestable à m'en emparer; et comme mon frère avait renoncé à y rien prétendre, il me parut inutile de prendre des lettres d'administration.

J'avais invité une dame et ses deux filles, à demeurer avec moi pendant la maladie de ma mère. Elles eurent la bonté, après sa mort, de prolonger leur visite, pour me distraire de la mélancolie qui s'était emparée de moi.

Ma mère ayant toujours paru vivre dans l'aisance, je voulus qu'elle fût enterrée conformément à l'état qu'elle avait tenu. On m'engageait à ne point assister à son enterrement.

Je rejetai ce conseil. Il m'a toujours semblé qu'on ne se dispensait, que par une fausse délicatesse, de remplir ces tristes et pieux devoirs. La nature, au contraire, nous invite à suivre nos amis jusqu'en leur dernier asile, et à mêler nos pleurs à la terre qui va couvrir leur dépouille. Les gens du peuple, qui n'écoutent, en général, que l'impulsion de sentimens vrais, ne connaissent point cette sensibilité mensongère, et ne quittent qu'au bord de la tombe ceux qui leur furent chers pendant la vie.

La fortune avait décidé que je ne jouirais jamais d'aucun des biens qu'elle avait paru m'offrir. Peu de temps après la mort de ma mère, j'étais un soir tranquillement assise avec mistriss Butler (la dame qui était chez moi), lorsque nous entendîmes frapper fortement à la porte. Surprise, je dis à la fille de ne pas ouvrir; mais on cria de dehors, que si l'on n'ouvrait pas sur-le-champ, on allait enfoncer la porte, parce qu'on avait un ordre du grand sceau. Ne sachant ce que c'était que le grand sceau, je demandai par la fenêtre, ce qu'on voulait: On me le dirait, répondit-on, quand on serait entré; et si je

n'ouvrais pas à l'instant, on avait le droit d'enfoncer la porte. Enfin je fais ouvrir : cinq ou six coquins entrent, et prennent possession de la maison, au nom de mon honorable cousin Crawford.

Cet honnête praticien, apprenant la mort de ma mère, et sachant que j'avais eu l'imprudence de ne pas me mettre en règle, prit *des lettres d'administration*, en faisant serment (1) qu'il était son héritier légitime. Il ne croyait pas en avoir le droit; mais il pensait que, s'il était une fois maître de la succession, il saurait bien éluder l'obligation d'en rendre compte. Vous allez voir qu'il y réussit parfaitement.

Sir John Fielding, à qui je m'adressai sur-le-champ, ne put me fournir aucun moyen d'échapper à cette injustice. Il fallut prendre

---

(1) Le serment joue un grand rôle dans la jurisprudence anglaise, et, sous certains rapports, il fait honneur au peuple chez lequel il est admis, dans beaucoup de cas, comme preuve légale; mais cette institution, née de la discipline religieuse, a survécu à l'esprit qui l'avait dictée. Le serment est devenu, entre les mains du fripon, une arme que le magistrat ne peut lui arracher. C'est un frein usé qui n'arrête que celui qui n'a pas besoin d'être retenu.

(*Note du traducteur.*)

patience. Je ne devais pas songer à faire entendre raison à ces misérables. Après d'inutiles altercations, ils exigèrent que je vidasse les lieux le soir même. Il était alors plus d'onze heures : les enfans de mistriss Butler étaient couchés; et je ne savais, à une heure si avancée, où trouver gîte. Enfin, je m'adressai à M. Woodward qui avait loué, dans Leicester-street, une grande maison pour en sous-louer une partie. Il consentit bien volontiers à nous recevoir, quoique, pour nous loger, il fût obligé de quitter son lit.

Le lendemain, j'envoyai dire à M. Gordon, entrepreneur qui avait fait le convoi de ma mère, qu'il eût à s'adresser, pour son paiement, à l'administrateur de la succession. Mais il me répondit que, comme c'était moi qui l'avais mis en œuvre, il espérait que je voudrais bien le payer. C'était, ajoutait-il, un fort joli enterrement; et il défiait ses confrères d'en faire un pareil pour cinquante livres, quoiqu'il me le passât à quarante-deux.

Ce qui rendit cet événement plus fâcheux, fut que sept cents livres dues à ma mère devaient être payées le mercredi suivant. Dans la précipitation avec laquelle je quittai la mai-

son, j'oubliai les papiers relatifs à cette affaire. Je les avais mis dans le parloir, dans une boîte de porcelaine, pour les avoir prêts au besoin. Les malheureux qui les trouvèrent, les jugeant sans doute de nulle valeur, les jetèrent comme inutiles : de façon que tout ce que je gagnai à la mort de ma mère, fut une pauvre parente dont elle prenait soin, et qui tomba à ma charge.

Les effets de ma mère furent vendus, comme on dit, pour une vieille chanson. Mais la maison m'étant louée verbalement, du moins on ne put pas disposer du bail. J'intentai un procès à la Chambre des communes contre Crawford, et je l'aurais sûrement gagné; car j'étais née pendant le mariage de ma mère. Mais le déprédateur, après avoir dépensé tout l'argent qu'il avait retiré des effets, et rançonné quelques sous-locataires qui tenaient des écuries dépendantes de la maison, commença à craindre les suites de sa friponnerie. Il s'en alla à Gravesend prendre un bateau pour fuir son pays. Mais la justice apparemment le poursuivait : étant très-ivre, il tomba dans la rivière, et l'on n'en entendit plus parler.

Je ne peux mieux achever le tableau que je vous ai fait de sa bassesse et de sa rapacité, qu'en vous disant que son fils n'ayant pas voulu lui donner son consentement pour la vente d'une annuité de cinquante livres, dans laquelle il avait un intérêt, le barbare intenta contre lui une demande pour la nourriture qu'il lui avait donnée, le fit arrêter et jeter, quoique mineur, dans la prison de Fleet. Le jeune homme ayant le courage de persister dans son refus, resta enfermé jusqu'à la mort de son père.

Ah! sans doute, il doit y avoir, il y a, nous devons le croire, quelque lieu disposé pour la vengeance, où de terribles châtimens attendent des monstres couverts de pareils crimes.

L'évêque de Glocester était chargé d'acquitter les sept cents livres dues à ma mère. Je fus obligée de lui mander que je ne pouvais aller les recevoir, parce que les papiers qui établissaient cette créance étaient perdus. Mylord me répondit qu'il ne paierait point qu'on ne lui remît les obligations, parce qu'il pourrait être exposé à les payer à ceux qui les auraient trouvées.

Ainsi, loin de rien retirer de la succession

de ma mère, j'eus à payer son enterrement, quelques autres petits articles, et de plus les frais du procès à la Chambre des communes, qui se montaient à dix-sept livres. Quelque temps après, je reçus une visite de lord Hampden, qui me fit présent d'un billet de vingt livres avec autant d'ostentation que s'il m'eût offert un million.

LETTRE XCI.

29 décembre 17 —.

Ayant fait venir mes meubles de Strand, je m'établis de nouveau dans Brewer-street. Le comte Haslang, lorsqu'il entendit parler de mon malheur, dit qu'il me paierait les meubles de mon premier étage, qui revenaient à cent vingt livres, et désira qu'en conséquence je prisse un terme fixe pour payer le tapissier qui les avait fournis. M. Woodward me fit présent de deux beaux dessus de porte, de trois girandoles, d'une belle grille de cheminée, etc. Presque tous mes amis m'aidèrent, par quelques dons du même genre, à décorer ma maison.

Précisément à cette époque, M. Calcraft mourut. On annonça, dans les journaux, qu'il m'avait fait un legs considérable; mais ce bruit se trouva très-faux : je n'étais nommée dans son testament, que comme la mère de ses enfans. Sa mort laissa peu de regrets.

Malgré son immense fortunc, il était réduit, par le mépris des honnêtes gens, à ne voir que quelques malheureux qui dépendaient de lui. Ni toutes ses richesses, ni ses magnifiques demeures, ni ses vins précieux, ne purent faire rechercher sa société par une seule personne de quelque considération. Son commis, son procureur, et probablement quelque percepteur de l'excise, composaient tout le cercle de ses liaisons. Son frère, le général, ne daignait pas le voir. Pour retenir même auprès de lui son commis, il lui avait promis un legs considérable qui se réduisit à cent livres, trait digne de sa générosité ordinaire.

Dans son testament, il n'avait rien laissé à sa femme, et ne l'avait pas même nommée : oubli par suite duquel elle obtint le tiers des biens de son mari, aussi bien que de sa fortune personnelle. Chacun applaudit à son succès, et personne ne s'en réjouit plus sincèrement que moi; car j'avais su que c'était une femme très-estimable.

Au jour désigné pour payer mon tapissier, je mandai au comte que je devais faire ce paiement à quatre heures : son secrétaire et

M. Tuffnal étaient avec moi, lorsque je reçus la réponse écrite sur le quart d'une feuille de papier, et cachetée au coin, comme un billet du matin. Voyant, à l'ouverture, qu'elle commençait dans la formule ordinaire du comte : « Je m'étonne que vous n'obteniez » pas d'engagement, etc., » je supposai que tout était du même style, et n'imaginant pas qu'il pût y avoir rien de précieux dans un billet de cette forme, je le jetai au feu. M. Kilkroff me dit en plaisantant : Est-ce ainsi que vous traitez vos billets doux? Ce n'est rien moins, répondis-je ; c'est un subterfuge pour éluder l'accomplissement d'une promesse.

Pendant que je réfléchissais à ce procédé du comte, son portier vint me dire qu'il attendait une réponse. Je n'en avais point, dis-je, à faire sur un sujet si rebattu. Le portier revenant sur-le-champ, me dit que mylord était surpris de ce que, du moins, je n'accusais pas la réception de son billet. Je n'eus pas plutôt entendu ce mot de billet, que je m'écriai : Je suis perdue! je suis perdue! je l'ai brûlé. Chacun de nous resta pétrifié.

Le portier, enfin, retourna vers son maître; mais deux ou trois heures après, je reçus d'un banquier de la cité, nommé, je crois, Nightingale, une promesse de payer la somme de cent vingt livres, si tel billet de banque ne paraissait point de-là à un an et un jour. Il s'était heureusement trouvé que le comte, le même jour, étant seul et de loisir, s'était amusé à prendre note des numéros de plusieurs billets de banque qu'il venait de recevoir, précaution qu'il n'avait jamais prise auparavant. Il m'a assuré depuis, qu'il ne concevait pas pourquoi l'idée lui en était venue.

M. Woodward m'avança les fonds; le tapissier fut payé. Et comme le billet brûlé n'avait garde de paraître, l'argent, à la fin de l'année, fut remis à M. Woodward.

L'entrepreneur Gordon me pressait d'acquitter l'enterrement de ma mère. Je cherchai à emprunter, pour les lui payer, les quarante guinées qu'il me demandait. A cette occasion, quelqu'un me recommanda un juif, nommé Cohan, qui promit de me trouver, dans quelques jours, de l'argent sur mes

billets. Pour les rendre plus négociables, il demanda que je lui fisse deux billets séparés, payables à son ordre, et à différentes échéances. Ne connaissant rien à ces sortes d'affaires, et n'ayant, sur l'honnêteté de cet homme, aucun soupçon, je fis ce qu'il voulait; persuadée que j'allais ainsi me procurer de l'argent pour payer le mémoire de M. Gordon, je lui fis dire que je l'acquitterais la semaine suivante.

Huit jours s'étant écoulés sans que j'entendisse parler de mon juif, j'envoyai chez la personne qui me l'avait indiqué. Je sus alors que mon petit Isaac avait disparu; et je n'en reçus aucune nouvelle, jusqu'au moment où l'on me demanda le paiement des billets. Ce genre d'escroquerie, malheureusement très-commun, appelle toute la vigilance de la législature. Des billets ainsi surpris, sont passés à des marchands qui peuvent jurer qu'ils en ont fourni la valeur: et quoiqu'on ne l'ait pas reçue, on est obligé de la payer. Bien d'autres que moi ont été dupes des artifices de ces prêteurs de profession, qui s'annoncent dans les journaux avec un si grand étalage.

Les exécuteurs testamentaires de M. Davy reprirent alors, contre ceux de M. Calcraft, le procès intenté à celui-ci. Ces derniers eurent la maladresse de m'inviter à me joindre à eux contre moi-même, c'est-à-dire, contre ceux qui m'avaient prêté de l'argent. On peut croire que je le refusai. J'étais même déterminée à les poursuivre. Je voulais, à cet effet, consulter M. Wedderburne (depuis lord Loughborough), pour savoir ce qu'il avait pensé du procès, et ce qu'il y avait à faire pour le soutenir. Mais je manquais d'argent pour payer cet habile jurisconsulte.

Lord Huntingdon, qui autrefois avait été de mes amis, était depuis peu de retour en Angleterre. Sa générosité m'était bien connue. Je lui écrivis pour lui faire part de mon besoin, et de mes motifs.

Mylord vint, sur-le-champ, me voir, et me fit présent d'un rouleau contenant une somme très-supérieure à ce qu'exigeait la circonstance. Il était accompagné d'un de ses parens, qu'il avait envoyé, quelques momens auparavant, m'annoncer sa visite. Cette particularité est nécessaire à l'intelligence de quelques faits postérieurs.

Cependant, M. Gordon avait gagné contre moi son procès, et menaçait de faire exécuter le jugement; et comme un mal vient rarement seul au même moment, on me signifia la copie de deux sentences prises sur des billets que j'avais remis à Cohan; pour m'achever, on me demanda le paiement d'une traite qu'avait tirée sur moi mon fils Henri, qui était en pays étranger.

Pressée par tant de besoins, j'employai à en satisfaire une partie, l'argent que m'avait donné mylord Huntingdon. Il ne tarda pas à le savoir. M. Wedderburne, auquel il demanda ce qu'il avait pensé de mon affaire, répondit qu'il n'en avait aucune connaissance; ce qui n'était pas étonnant, puisque, d'une part, on ne lui en avait pas parlé, et que, de l'autre, les exécuteurs de M. Davy ne l'avaient pas intentée sous mon nom.

Lord Huntingdon, offensé de mon apparente duplicité, m'écrivit une lettre de reproches, que son parent m'apporta. Je m'empressai d'expliquer à celui-ci ce qui s'était passé. L'intérêt que je semblais mettre à me justifier, et l'éloge répété que je faisais de

mylord, donnèrent à son émissaire l'occasion de me laisser voir qu'il soupçonnait son parent d'avoir été jadis mon amant. Je l'assurai qu'il n'en était rien, et que c'était ce qui me rendait plus chère la marque de bienveillance qu'il m'avait donnée. Mon interlocuteur, déconcerté, me dit alors d'un air très-surpris : « Cela rend le cas très-différent; » et sortit en ajoutant quelques mots que je ne compris point.

LETTRE XCII.

4 janvier 17 —.

Je vous ai dit, je crois, que lorsque je quittai Parliament-street, lord Tyrawley avait pris mon fils Henri Calcraft, et l'avait placé dans une académie, près de Greenwich. Il aimait beaucoup cet enfant, qui annonçait de grands talens, et le vit à regret se destiner au service de la marine. A la mort de son père, il quitta cette profession, prit des manières élégantes, et ne voulut plus rien faire.

Lord Tyrawley mourut à peu près dans ce temps. Cet événement m'affecta moins quand il arriva, que lorsque sa maladie me l'avait fait prévoir : la mort, dans la situation à laquelle il était réduit, était pour lui plus précieuse que la vie.

Miss O'Hara, en m'apprenant cette mort, m'annonça l'enterrement pour le dimanche suivant. Mylord avait demandé que son corps

fût déposé à l'hôpital des invalides de Chelsea, parmi les braves vétérans qui si souvent avaient combattu sous ses ordres. Ne supposant pas que le gouvernement voulût bien s'occuper de ses obsèques, il avait ordonné qu'elles fussent très-simples, et qu'on donnât une guinée à chacun des soldats qui suivraient son corps. Miss O'Hara, pour suivre à la lettre ses dernières volontés, prétendit qu'il n'était question que des invalides qui avaient réellement combattu sous son père. Il ne s'en trouva de vivans que vingt-six, et ceux-là seuls furent avertis.

Supposant que l'enterrement avait été fait au jour indiqué, je pris le deuil. Quelques jours après, j'avais chez moi beaucoup de monde; nous aperçûmes, du salon où nous étions, un corbillard magnifiquement orné de trophées et d'écussons, qui sortait de chez l'entrepreneur, au coin de Golden-square. Quelle fut ma surprise lorsque sur les écussons je reconnus les trois lions noirs de lord Tyrawley! Extrêmement touchée, je fondis en pleurs, je ne pus soutenir de près ce spectacle, dont, de loin, l'idée m'avait peu affectée.

Je sus alors que le gouvernement, pour honorer la mémoire de mylord, avait offert un enterrement public, et que la fille chérie du défunt, sous prétexte de fidélité à ses ordres, avait refusé cet honneur. Il eût satisfait sa vanité; mais il effrayait son avarice, parce que, si la cérémonie proposée avait eu lieu, tous les militaires de l'hôtel auraient suivi le corps et eussent eu droit à la demi-guinée.

Mes deux fils, George Metham et Henri Calcraft, vinrent à cette époque en Angleterre. Le premier, distingué par son courage et sa conduite, avait été promu, dans son corps, au grade de capitaine. Le second, livré malheureusement à une femme méprisable, s'était jeté dans le désordre. Son généreux frère non-seulement s'engagea pour lui, mais il lui prêta les fonds nécessaires pour acheter une commission dans le régiment où lui-même servait, et qui était employé dans l'Amérique septentrionale. Dans l'intervalle, George, nommé à un emploi à la Jamaïque, partit pour sa destination, ne doutant point que son frère ne se rendît bientôt à la sienne; mais celui-ci, entraîné par la femme qui le dominait, la suivit en France, y fut mis en prison

pour dettes, et y resta jusqu'à ce que M. William, un des exécuteurs de M. Calcraft, allât l'en retirer. Doublement affligée, j'étais inquiète pour la vie de l'un, et alarmée des extravagances de l'autre.

L'incommodité de M. Woodward ne pouvait plus se cacher; une chute qu'il avait faite au théâtre l'obligea d'avoir recours à M. Bromfield, qui conçut peu d'espoir de le guérir. Quelque temps auparavant, m'annonçant qu'il était dans l'intention de me laisser tout ce qu'il possédait, excepté l'intérêt de quelque argent placé dans les fonds publics dont il voulait donner l'usufruit à son frère, il m'avait demandé qui je lui conseillais de prendre pour exécuteur testamentaire; et je lui avais indiqué M. Ward, en qui je prenais, avec raison, toute confiance. Il fit en conséquence son testament.

Mais ici ma mauvaise fortune ne m'abandonna pas. M. Woodward avait transigé pour son procès avec Barry, et avait pris de celui-ci des billets payables d'année en année : il pria M. Ward de faire assurer la vie de Barry, dont la santé était aussi chancelante, mais que l'on ne croyait pas en danger. Un commis, chargé

par M. Ward de cette opération, négligea de se procurer la police d'assurances, et Barry mourut. M. Woodward, mécontent de ce qu'on n'avait point suivi son ordre, et ne pensant point qu'il eût été difficile de faire assurer une forte somme sur la vie d'un homme infirme, s'en prit à M. Ward; il ne voulut plus le charger de l'exécution de ses dernières volontés. Quelques jours après, il pria l'un de ses voisins, nommé Cornish, de vouloir bien être son exécuteur testamentaire, et sur-le-champ fit venir son procureur pour changer son testament.

En m'instruisant de ses motifs, il m'invita à choisir un second exécuteur. Je fus affligée de ce changement; mais il ne me convenait pas d'insister. J'indiquai M. Bromfield.

Je connaissais peu ce dernier; mais j'avais pour lui beaucoup d'estime et de considération : je n'ai point changé de sentiment; et quoique j'aie eu beaucoup à me plaindre des exécuteurs de M. Woodward, je suis encore persuadée qu'ils ont cédé à des inpulsions étrangères.

Je transcris ici le testament de M. Woodward, pour que vous puissiez juger entre

moi et ceux auxquels il avait confié mes intérêts (1).

« Au nom de Dieu, *amen*. Je, Henri Woodward, de Chapel-street, Grovesnor-place, dans la paroisse de Saint-George, Hanover-square, dans le comté de Middlesex, sain d'esprit, de mémoire et d'entendement, fais et publie mon testament et acte de dernière volonté, ainsi qu'il suit :

» Premièrement, je veux et ordonne que les dépenses de mon enterrement et mes dettes légitimes soient entièrement payées et acquittées, ainsi que les frais d'homologation de mon testament.

» *Item*, je donne à William Bromfield, Esq., cent guinées, et mon anneau d'onyx ; et à mon voisin, M. Mason Cornish, vingt guinées pour un anneau.

» *Item*, je donne à mon amie George-Anne Bellamy, ma montre d'or, ma chaîne et mes cachets ; comme, aussi, mon argenterie, mes

---

(1) J'ai pensé qu'on pourrait lire avec quelque curiosité ce testament : les formes légales des actes importans de la vie font une partie intéressante des mœurs d'un peuple.

(*Note du traducteur.*)

bijoux, mon linge, ma porcelaine, et tous les meubles de la maison que j'occupe en Chapel-street.

» *Item*, je donne à mes exécuteurs ci-après nommés, et au survivant d'iceux, ainsi qu'à leurs exécuteurs, administrateurs, et survivans d'iceux, sept cents livres dans les trois pour cent consolidés, qui sont placées en mon nom dans les livres du gouverneur et de la compagnie de la banque d'Angleterre ; ledit legs en fidéi-commis aux fins et usages ci-après expliqués : savoir, à la charge de recevoir l'intérêt, les dividendes, et le produit de ladite somme, et de les payer aux époques où ils sont dûs et payables, à mon frère John Woodward, fabricant de chandelles, Cripple-gate, à Londres, pendant sa vie naturelle ; et immédiatement après son décès, à la charge de vendre lesdites sept cents livres dans les trois pour cent consolidés, et d'en employer le produit à l'acquisition d'une rente viagère placée en leur nom et à leur choix, pour et durant la vie naturelle de George-Anne Bellamy. Je veux, entends et ordonne expressément que mesdits exécuteurs fidéi-commissaires, et le survivant d'iceux, perçoivent de terme en

terme, par quartier, et aux échéances où ils seront dus, les arrérages de ladite rente viagère, et les paient eux-mêmes à ladite George-Anne Bellamy, dont le simple reçu sera pour eux, à chaque terme, une décharge suffisante. C'est de plus mon intention expresse que cette rente viagère ne serve qu'à l'usage seul de ladite Bellamy, que l'argent en provenant ne puisse être par elle vendu, ni transporté, ni chargé du paiement de ses dettes, non plus qu'affecté aux dettes, ni soumis au pouvoir ou à la disposition d'aucune personne qu'elle pourrait, par la suite, épouser; et en cas de décès de ladite G.-A. Bellamy, antérieurement à mon frère John Woodward, à la charge, immédiatement après ledit décès, de transporter ladite somme de sept cents livres à mondit frère, ses exécuteurs, administrateurs, ou cessionnaires.

» Je donne et lègue à mes exécuteurs ci-après nommés, tout le reste et surplus des biens que je possèderai au temps de ma mort, quelque part et de quelque nature qu'ils soient, à la charge d'en disposer et de les vendre le mieux et le plus tôt possible après mon décès, et avec les fonds en provenant, acheter en leur

nom et à leur choix une rente viagère pour et durant la vie naturelle de ladite George-Anne Bellamy.

» Je veux, entends et ordonne expressément que mes exécuteurs fidéi-commissaires, et le survivant d'iceux, reçoivent de terme en terme, par quartier, aux échéances où ils seront dus, les arrérages de ladite rente viagère, et les payent eux-mêmes à ladite George-Anne Bellamy, dont le simple reçu sera pour eux, à chaque terme, une décharge suffisante. C'est, de plus, mon intention expresse que cette rente viagère ne serve qu'à l'usage seul de ladite Bellamy; que l'argent en provenant ne puisse être par elle vendu, ni transporté, ni chargé du paiement de ses dettes, non plus qu'affecté aux dettes, ni soumis au pouvoir ou à la disposition d'aucune personne qu'elle pourrait, par la suite, épouser.

» Et enfin, je nomme, désigne et constitue le susdit William Bromfield, Esq., et ledit Mason Cornish, exécuteurs et fidéi-commissaires de mon présent testament; révoquant tout testament antérieur que j'aurais précédemment fait, et déclarant que celui-ci est

ma dernière volonté. En témoignage de quoi, je susnommé Henri Woodward, ai apposé à mon présent testament ma signature et mon sceau, ce 20 janvier, l'an de notre Seigneur 1777.

» *Signé* Henri WOODWARD.

» Signé, scellé, publié et déclaré par ledit Henri Woodward, comme étant son dernier testament, en présence de nous,

» Anne PITT, E. WILLET.

» N° 89, Wardour-street-Soho. »

Rien n'était plus clair que ce testament, rien n'était plus positif que la volonté exprimée par le testateur, de me donner sa fortune; il était, ce semble, impossible d'éluder les effets de cette disposition; et cependant, par l'application inconcevable qu'on en a faite, je n'en ai encore retiré aucun avantage. Si, du fond de sa tombe, mon généreux ami pouvait voir comment on a perverti ses intentions, son cœur bondirait d'indignation. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

LETTRE XCIII.

18 janvier 17 —.

La maladie de M. Woodward dura sept mois, pendant lesquels je ne me couchai que onze nuits. Il supporta ses longues souffrances avec une résignation constante. Le matin du jour où il mourut, M. Bromfield, fondant en larmes, sortait de sa chambre : Adieu, Henri, dit-il au malade : Adieu, répondit mon ami mourant, je ne vous verrai plus. Je m'approchais pour lui présenter une potion. Il regrettait, dit-il, de ne pouvoir reconnaître tous les soins que j'avais pris de lui. Prenant alors ma main avec un peu d'agitation, il me dit : Je m'en vais, Dieu ait pitié de moi; et il expira.

Homme aussi distingué par sa droiture, sa religion et ses mœurs, que par ses talens, sa mémoire n'a pas besoin de mes éloges. Mais j'ai toujours été surprise que parmi tant de contemporains, ses amis, ses anciens cama-

rades d'étude, aucun n'ait rien écrit à sa louange, que le docteur Madden, qui fit quelques vers à cette occasion. Mon affliction, proportionnée au tendre attachement que m'avait inspiré cet homme respectable, fut telle, que la fièvre me saisit. Je restai plusieurs jours dans un état de stupeur et d'insensibilité.

J'étais encore redevable au joaillier Lazarus, dont j'ai parlé. Salomon, son gendre et son héritier, ayant entendu parler du legs que m'avait fait M. Woodward, chargea son procureur de me poursuivre pour le paiement de sa créance. Celui-ci, par une méthode trop usitée, ne me donna aucune connaissance de la procédure, jusqu'à ce qu'il eût obtenu contre moi une condamnation par défaut. Il prétendit m'avoir écrit; je n'ai jamais reçu de lui aucune lettre.

On m'avait conseillé d'aller à la campagne; je me rendis à Walcot-place, n° 3, Lambeth, où l'on m'avait retenu un logement. La maîtresse de la maison crut que j'arrivais chez elle pour y mourir. Rassurée par M. Bromfield, elle consentit à me recevoir, et fut dis-

posée à me bien traiter, parce qu'on lui dit que l'argent ne me manquerait pas.

Cependant, on crut convenable que, jusqu'à ce que mes affaires fussent arrangées, je ne prisse pas mon nom. Le premier qui me vint à l'esprit, fut celui de West. Je le pris sans y avoir aucun droit, puisque, d'une part, je n'avais plus rien de commun avec M. Digges, et que, de l'autre, lui-même ayant pris un engagement à Haymarket, ne devait plus le porter.

J'étais sans argent; il en était dû à M. Woodward. Mais, dans les derniers momens de sa vie, je n'avais pas voulu lui en demander : et j'avais mieux aimé en emprunter pour payer le seul des médecins par lui consultés, qui voulût en accepter, que de le troubler dans ces circonstances.

Dans ce moment, le docteur Fothergill, ayant entendu parler de mon embarras, me prêta de lui-même cent livres. Il ne me connaissait point personnellement; mais il avait, dans sa jeunesse, connu quelques parens de ma mère, qui étaient de la même secte que lui, et de plus il avait entendu faire mon éloge à la déesse de la déraison, miss Word-

ley, qui, comme je l'ai dit, était devenue quaker et prédicatrice.

Je mettais un grand intérêt à rembourser une somme si obligeamment prêtée : j'avais donné, dans le temps, une obligation et un jugement; mais le docteur était trop généreux pour faire usage de ces titres. J'avais emprunté précédemment de M. Woodward, une somme pour laquelle le tapissier qui occupait alors ma maison avait fourni, par manière de garantie, une hypothèque sur mes meubles. Mais M. Woodward, peu de temps après sa première maladie, me fit présent, le jour de sa naissance, du papier qui établissait cette hypothèque. Le docteur Fothergill était, par conséquent, le seul qui eût quelques droits sur ce que je possédais en Brewer-street.

Les coquins chargés par Salomon, vinrent bientôt s'emparer de l'habitation qu'avait occupée mon respectable ami. Empressée de payer le docteur Fothergill, et en même temps de purger la condamnation par défaut, je donnai un pouvoir de vendre tout ce que j'avais, tant dans ma maison que dans celle de M. Woodward, pour acquitter ces deux dettes.

La vente, quoique faite dans une saison où tout le monde était à la campagne, produisit même quelque excédant.

Dans la première année qui suivit le décès de M. Woodward, je reçus à différentes fois, de M. Cornish, cinquante-neuf livres ; c'est tout ce que j'ai jamais touché du legs de mon ami, quoique les exécuteurs se fussent fait payer, sur-le-champ, de seize ou dix-huit cents livres qui lui étaient dues. Livrés aux conseils de M. Willet, leur procureur, ils entreprirent, au nom de la succession, deux procès dispendieux, l'un avec le frère du mort, et l'autre avec les exécuteurs de M. Barry. Ils suivirent à grands frais cette dernière cause en Angleterre, au lieu d'employer à Dublin, M. Burton, qui avait entre les mains les titres en vertu desquels, en cas de non-paiement des termes convenus, on pouvait attaquer le théâtre de Crow-street.

Cette étrange conduite des exécuteurs de M. Woodward, me privant de tout ce que m'avait laissé leur ami, me jeta dans des malheurs plus grands que n'en éprouve le dernier des mendians : détresse d'autant plus douloureuse, que s'ils m'eussent remis ce qui m'était

dû, j'aurais pu vivre en repos et dans l'aisance. Je vécus même pendant un an, assez tranquille, dans la persuasion que j'allais toucher prochainement le legs qui m'avait été fait. Mais à l'instigation de leur procureur, les exécuteurs s'avisèrent de demander au frère de M. Woodward le paiement d'une obligation de lui, qu'ils avaient trouvée dans les papiers du défunt; engagement ancien, dont les intérêts accumulés faisaient une somme considérable qui absorbait presque tout le legs fait au débiteur. M. Woodward n'avait probablement jamais compté réclamer cet argent, et je suppose qu'il n'avait gardé l'obligation que pour empêcher, en cas de mort de son frère, que la somme passât à une femme que celui-ci avait épousée contre le gré de sa famille. Légataire universelle, et par conséquent seule intéressée, j'aurais cru pouvoir exiger des exécuteurs qu'ils renonçassent à cette demande que je n'approuvais pas. M. Cornish m'avait même promis qu'on l'abandonnerait; mais cet arrangement n'eût pas fait l'affaire du procureur, et ses conseils l'emportèrent sur ma volonté comme sur mes besoins.

Je passai à Walcot-place quinze mois; j'avais conservé un domestique et une fille; pour pourvoir à cette dépense, j'empruntai sur mon argenterie, sur ce qui me restait de bi joux. Depuis long-temps séparée du monde, les seules personnes que je voyais étaient les habitans de la maison, et une amie qui demeurait à la ville.

C'est ainsi que, peu à peu, à pas plus ou moins accélérés, les personnes que leur imprudence, la perversité d'autrui, ou le caprice de la fortune ont fait sortir d'une position plus heureuse, descendent par degrés dans la vallée de misère. La pente est rapide et le sentier glissant. Une fatale nécessité vous entraîne: rarement remonte-t-on sur ses pas; rarement même peut-on s'arrêter dans cette chute, que rend plus terrible la profondeur inconnue de l'abîme où l'on doit tomber.

LETTRE XCIV.

29 janvier 17 —.

Mon second fils, devenu majeur, arriva alors de France. L'aîné, ayant obtenu un congé, revint aussi en Angleterre. Quelques explications qu'ils eurent entre eux, sur les engagemens qu'ils avaient pris l'un pour l'autre, amenèrent une querelle dont le résultat pensa être un duel. Mes larmes et mes instances prévinrent seules cet horrible combat, qui eût mis le comble à mes malheurs.

Henri, peu de temps après son arrivée, tomba entre les mains des fripons; et ayant perdu au jeu beaucoup d'argent, fut de nouveau obligé de s'absenter. Un ami lui fit obtenir une commission au service de la compagnie des Indes; il partit pour le Bengale. Son frère s'était lié avec un officier, homme extrêmement dérangé. Ils se prêtèrent leurs noms l'un à l'autre, et n'eurent ainsi que trop de facilité à contracter des dettes. Bientôt le

capitaine Metham se vit contraint de retourner à la Jamaïque.

A l'instant de son départ, une jeune femme vint me trouver avec une lettre de lui. Il la recommandait à ma bienveillance, et m'assurait qu'elle avait, dans ce moment, les plus grands droits à sa tendresse.

Je n'étais pas dans l'aisance; mais j'eus pitié d'une personne qui me parut plus malheureuse que moi. Je promis de lui donner chaque semaine quelque petite chose; mais je ne pus continuer long-temps cette libéralité.

A l'expiration du terme que prennent ordinairement les exécuteurs testamentaires pour régler les intérêts qui leur sont confiés, j'allai voir ceux de M. Woodward. Quelle fut ma surprise, quand ils me dirent qu'il n'y avait pour moi ni argent, ni espoir d'en obtenir! Je devais, ajoutèrent-ils, m'adresser à M. Willet, leur procureur : ils lui avaient transmis tous leurs pouvoirs.

Étonnée de cette réception, je priai un ami de M. Woodward d'aller voir M. Bromfield; mais celui-ci ne voulut rien entendre. Je lui écrivis sans succès; mes lettres furent renvoyées à M. Willet. Enfin, j'allai voir cet im-

portant personnage, qui me traita avec une insolence que je n'avais jamais éprouvée.

Lorsqu'en définitif, je lui demandai quand je pourrais recevoir quelque chose, il me dit que je n'avais rien à attendre; que les exécuteurs avaient autant de droit que moi à l'argent, s'il s'en trouvait; et que si j'en touchais, je le gaspillerais sur-le-champ.

Il m'était aussi inutile de contester avec lui que d'insister auprès des exécuteurs. Ils me renvoyèrent constamment à l'obstiné procureur.

Je me vis donc encore une fois, sans aucune faute de ma part, déçue d'une espérance aussi légitime qu'il était possible d'en concevoir. Jetée dans de nouveaux embarras, je renvoyai Orgell, ce fidèle domestique qui me servait depuis long-temps; et je quittai mon appartement au premier pour monter plus haut dans la même maison (1). Je n'avais pas même de quoi payer les loyers déjà échus.

---

(1) Les maisons de Londres sont toutes très-petites et n'ont que deux étages. Le second n'est, pour l'ordinaire, occupé que par des personnes gênées dans leur fortune. Dans ce pays où, plus que partout ailleurs, c'est presque

Mon fils Metham avait promis de m'envoyer de l'argent de la Jamaïque ; mais je ne pouvais le recevoir de quelque temps. L'honnête fille qui me servait aima mieux partager ma détresse que de me quitter. Je devais quelque argent au frère de M. Woodward ; j'en devais à une boutique du voisinage, où l'on me fournissait tout ce que je consommais, excepté le pain et la viande. J'avais donné pour cette dernière somme un billet, et l'on me menaçait de me faire arrêter. Cette dette était, pour nous, un double malheur, parce qu'outre l'inquiétude qu'elle me causait, elle nous privait de tous moyens de subsistance, et nous réduisait aux derniers besoins.

Je me défis successivement de tout ce qui pouvait me produire même un shelling. La pauvreté, avec toutes les horreurs qui marchent à sa suite, commença à m'envelopper. Je n'avais pas un ami à qui je pusse m'adresser. Sir George Metham m'avait donné quel-

---

un devoir que d'être riche, on attache une sorte d'humiliation à habiter le second plutôt que le premier étage d'une maison. (*Note du traducteur.*)

mains, je me perdais, absorbée dans mes tristes pensées, stupéfiée par la douleur et les réflexions sans suite qui se pressaient dans mon imagination.

Souffrez qu'ici je m'arrête pour contempler avec vous la vicissitude des choses humaines. Voyez votre amie que, jadis, environnaient l'aisance, la considération, la gloire, réduite au dernier degré de l'infortune, en proie à la faim, aux outrages, au désespoir. Voyez-la prête à franchir le seuil de l'éternité, et à se présenter, *sans en avoir reçu l'ordre*, devant son Créateur. Ce souvenir me fait encore frissonner.

Je restai, pendant quelques minutes, dans cette pensive attitude; je calculais l'approche de la marée; j'accusais sa lenteur, lorsque, pour me servir des termes de Thompson, il plut à cette suprême intelligence qui gouverne les mondes, et dirige le mouvement de tout ce qui les remplit, depuis l'astre qui brille dans les cieux, jusqu'au grain de sable qui roule à nos pieds, de m'arrêter au bord du précipice, et de me sauver de ma ruine.

Une voix que j'entendis au loin me tira

tout-à-coup de ma rêverie. Autant que j'en pus juger, car je ne voyais personne, c'était une femme qui parlait à son enfant. « Comment, disait-elle d'une voix douce et d'un ton plaintif, comment pouvez-vous, mon cher, crier pour avoir du pain, quand vous savez que je n'en ai pas un morceau à donner à votre père mourant? Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle ensuite avec toute l'amertume d'une profonde douleur, y a-t-il un malheur égal au mien? Mais ta sainte volonté soit faite! »

Les derniers mots de cette touchante exclamation, comme une étincelle électrique, frappèrent mon cœur découragé. Je sentis l'avertissement que Dieu, dans sa bonté, voulait bien me donner. Effrayée du crime que j'allais commettre, je fondis en larmes, répétant dans la sincérité de mon ame la phrase que l'on venait de prononcer : Ta sainte volonté soit faite!

Cherchant dans ma poche mon mouchoir pour essuyer mes larmes, j'y trouvai quelques sous que je ne croyais pas posséder. L'humanité qui, comme tous les autres sentimens, s'était tue devant le désespoir, fit entendre sa

Isaac Bickerstaff (1) dit, dans une de ses Veillées, que, dans chaque village, il y a une mistriss Bleu-Manteau, babillarde commère, qui n'a d'autre occupation que de recueillir toutes les nouvelles du pays, et de les débiter à tout venant, ornées de quelques accessoires de son invention. J'éprouvai bien, pendant mon séjour à Walcot-place, qu'il y avait aussi dans le canton une mistriss Bleu-Manteau.

Une femme, dont le mari vit à Londres dans quelque aisance, et qui y a amassé de quoi avoir une habitation à la campagne, me fit l'honneur de me venir voir à Walcot. Elle s'amusa, depuis, à répandre de prétendus détails de ma prodigalité, dans un temps où je manquais des premières nécessités, et où j'étais retenue au lit par une grave et douloureuse maladie. On devrait punir ces pestes de société, qu'on ne peut pas attaquer en réparation d'injures, et qui, cependant, font autant de mal que le calomniateur le plus outra-

(1) Auteur de plusieurs ouvrages dramatiques. Il a fait, entre autres pièces, l'École des Pères et l'Hypocrite. Celle-ci est une imitation du Tartufe, de Molière, corrigée d'après le *non Juror*, que le célèbre Colley-Cibber avait tiré de la même source. (*Note du traducteur.*)

geux. J'ai bien éprouvé ce triste effet; car un homme estimable m'assura, peu de temps après, qu'il m'aurait certainement secourue dans mon infortune, si le hasard ne lui eût pas fait rencontrer cette obligeante voisine, qui lui dit que ce qu'on publiait de mon malheur était une chimère.

LETTRE XCVI.

16 février 17 —.

Mistriss Willet, mon hôtesse, ayant loué la plus grande partie de sa maison, je trouvai incommode de demeurer plus long-temps à Walcot-place. Je revins donc à la ville, où je me fixai dans la maison que j'occupe encore.

La duchesse de Montague (jadis lady Cardigan), que j'informai de ma position, m'aida de quelques secours; mais ils ne suffirent pas pour me permettre de vivre sans contracter des dettes.

Je fus moins heureuse auprès de sir George Metham, à qui je m'étais adressée directement. Je ne reçus de lui qu'une lettre de reproches dans laquelle il me remontrait l'inconvenance d'une demande d'argent. Quand j'avais eu le pouvoir de faire du bien, je l'avais fait avec plaisir. Je n'eusse pas pensé que, pour d'autres, ce fût une peine.

Je demandai à M. Harris une représentation à mon profit. Non-seulement il me l'accorda nette de tous frais, mais il intéressa à mon sort les acteurs qui, tous, me prêtèrent, avec plaisir, le secours de leurs talens.

On pensa que je devais paraître moi-même sur la scène. Eloignée du théâtre depuis six ou sept ans, je m'y décidai avec peine; et au moment de jouer, j'aurais volontiers, pour m'en dispenser, abandonné tout le produit du bénéfice, quoiqu'il fût beaucoup plus considérable que je ne m'en étais flattée : ce qui provint, en grande partie, de ce que mistriss Yates reparaissait pour la première fois, après une longue maladie.

J'étais si effrayée, que miss Cateley fut obligée de me pousser, en quelque sorte, sur le théâtre. Cette actrice montrait une joie si vive de voir la salle remplie, qu'elle n'eût pas été plus satisfaite, si la représentation eût été donnée à son bénéfice. Cependant j'avais quitté le théâtre avant son retour d'Irlande, et elle ne me connaissait point.

La santé de mistriss Yates était si chancelante, que je craignis qu'elle ne pût jouer. Mais

la bonté de son cœur lui fit affronter tous les dangers, pour obliger une camarade malheureuse. Elle parut, au milieu de nombreux applaudissemens, dans son rôle, justement admiré, de Jane-Shore. A cette pièce, on avait joint *Comus* (1), dans laquelle tous les acteurs se piquèrent d'exceller.

Quant à mon jeu, il fut, je crois, très-médiocre. Je ne sais comment j'achevai mon rôle, qui était, comme à l'ordinaire, celui d'Alicia. La crainte s'était tellement emparée de moi, qu'elle m'empêcha de faire aux spectateurs un remerciement que j'avais préparé.

Il faisait ce jour-là excessivement chaud, ce qui rendit plus remarquable l'affluence des dames du premier rang, qui, malgré cet inconvénient, ornèrent les loges de leur présence.

La personne que m'avait recommandée mon fils m'avait engagée à endosser pour elle un billet à six mois d'échéance. J'employai à acquitter cet engagement une partie des produits de mon bénéfice. Le reste paya d'autres

---

(1) De Milton. (*Note du traducteur.*)

dettes. J'attendais chaque jour des nouvelles de mon fils. L'espérance d'en recevoir me flattait d'autant plus, que le comte Haslang, qui avait bien voulu m'allouer une certaine somme par mois, venait de tomber malade, et m'avait mandé qu'il était obligé d'interrompre pour quelque temps cette libéralité. Ce fâcheux incident m'arriva dans un instant où, malade d'un rhumatisme, je ne pouvais me lever que pour faire faire mon lit.

Dans ce triste état, je reçus la visite d'une femme que j'avais connue dans la société. Elle venait, dit-elle, pour me consulter sur les talens d'une jeune personne qui se destinait au théâtre. Mon indisposition m'empêchait de m'occuper de son amie; mais je promis de lui donner avis de mon rétablissement. Elle me quitta, en m'engageant à boire du vin de Madère. C'était, lui dis-je franchement, un remède trop cher pour ma fortune, encore plus délabrée que ma santé. Elle me pria de trouver bon qu'elle m'en envoyât. Un homme vint en effet le lendemain, de la part de mistriss Stewart, apporter du vin de Madère, et dit à la fille qu'il viendrait l'après-midi chercher son panier.

Le soir, on me dit qu'il était en bas. Je me disposais à lui envoyer quelque argent par la fille, lorsque deux drôles se précipitèrent dans ma chambre, et me dirent qu'ils avaient ordre de m'arrêter pour une somme considérable, ajoutant qu'il fallait que j'allasse sur-le-champ avec eux. Je leur demandai le nom du créancier qui avait pour moi un pareil procédé. Ils me le dirent, et ajoutèrent que c'était pour des toiles que l'argent était dû. Je ne connaissais, leur dis-je, personne de ce nom, et depuis bien des années je n'avais acheté aucun article de ce genre que chez mistriss Evans, de Marybone-street. Mes remontrances furent inutiles : la dette, dirent-ils, était affirmée. Ils eurent même l'audace de déclarer que, quand je me procurerais une caution, ils avaient ordre de ne pas l'accepter.

Je représentai l'état où j'étais; ils furent inflexibles : il fallut faire de nécessité vertu, et céder à leur autorité. Je demandai que, du moins, je ne fusse pas obligée de me lever devant eux. Ils y consentirent avec quelques difficultés, en m'enjoignant de me dépêcher, parce qu'ils étaient fort pressés, et que je devais l'être aussi. Je ne peux vous dire tout ce

que je souffrais de me voir exposée à ces brutalités, sans y avoir donné aucun prétexte légal. Ma pauvre domestique était si effrayée, qu'elle augmentait mon tourment: jamais elle n'avait vu pareille scène.

Les misérables insultaient à sa sensibilité. Placés, l'un à chaque porte, pendant que je me levais, ils donnaient carrière à leur gaieté. Dans leurs propos, ils nommèrent la femme qui m'était venu voir la veille. A l'instant, la fausseté de cette créature me fut dévoilée. Je vis quel était l'objet de sa visite; et l'actrice débutante, et le vin de Madère étaient autant de prétextes pris par elle pour préparer le coup qu'elle voulait me porter.

Aussitôt que je fus prête, j'entrai dans la voiture avec mon honorable cortége, qui me conduisit chez Armstrong, dans Cary-street. La persuasion où j'étais que la créance était fausse, me donnait du courage; mais lorsque j'entendis le nom du procureur qui avait pris le mandat, j'en conçus l'intention. Devant à M. Stacie, aux armes de Bedford, une somme considérable, pour laquelle j'avais été caution de mon fils Metham, j'avais demandé à ce procureur de me remettre, pour en faire

un transport à M. Stacie, une obligation que j'avais autrefois confiée au père du premier.

J'envoyai donc, sur-le-champ, chercher M. Stacie, qui vint avec son procureur; il promit à l'officier que je me représenterais; et je retournai chez moi sans mes deux acolytes. La joie que causa mon retour à ma petite fille, fut inexprimable, et j'eus le plaisir de voir que personne, dans la maison, n'avait soupçonné le motif de mon absence.

Cependant le délai du mandat d'arrêt expirait prochainement; et comme il n'était pas en mon pouvoir de me procurer une caution pour une si grosse somme, je n'eus d'autre ressource que de faire inscrire mon nom sur les registres de King's-bench. Décidée à ne me servir pour aucune dette, et encore moins pour une que je ne devais pas, du privilége que pouvait me donner le nom du comte Haslang, je résolus de soutenir le procès. L'affaire, d'ailleurs, commençant à se dévoiler, je reconnus que la malheureuse femme à laquelle mon fils Henri avait jadis été attaché, s'était réunie à une autre personne, pour engager un pauvre Irlandais, qui ja-

mais n'avait eu dix livres dans sa vie, à jurer que je lui devais une somme que ni lui, ni tous ses ancêtres n'avaient pu posséder.

Cette intrigue avait été imaginée pour m'épouvanter et me faire donner une décharge de l'obligation. On avait calculé qu'il était très-hasardeux pour moi, dans ma position, de changer de logement, et l'on supposait que la crainte du résultat me déterminerait à acheter, à tout prix, ma liberté. Je dois ajouter que l'obligation dont il s'agit avait été donnée par un jeune parent que j'avais élevé, et pour lequel, à l'effet de le faire partir pour les Indes orientales, j'avais emprunté de l'argent de M. Woodward. C'était une somme de quatre-vingt et quelques livres. Le jeune homme avait donné une obligation; mais M. Woodward insista pour qu'elle fût faite à mon nom, et voulut même absolument que je la gardasse, afin que personne ne pût en poursuivre le paiement.

M. Stacie, en plusieurs circonstances, ayant rendu beaucoup de services tant à moi qu'à mes deux jeunes gens, je pensai qu'un transport de cette obligation, fait à son nom comme une garantie de ce que lui devait le capitaine

Metham, lui prouverait que si je n'avais pas les moyens, j'avais au moins l'intention de m'acquitter. J'envoyai donc l'obligation au père de ce procureur, qui était un des solliciteurs de M. Woodward, à l'effet d'en faire le transport au nom de M. Stacie. Cela n'ayant pas été fait, j'écrivis au fils pour qu'il me renvoyât l'obligation, et je la demandai d'une manière si péremptoire que l'on imagina cette arrestation pour m'intimider, et me faire reconnaître que je l'avais reçue. Je ne peux expliquer autrement les indignités que l'on me fit essuyer (1).

---

(1) Ces particularités seraient pour nous d'un médiocre intérêt, si, d'une part, elles ne montraient quel est en tout pays le caractère des officiers inférieurs qui font métier de poursuivre l'exécution des lois, et si, de l'autre, elles ne donnaient quelque idée du désordre de la législation civile anglaise. La multiplicité des lois, la rigueur des formes, l'adresse des légistes, ont fait de la jurisprudence un labyrinthe plus dangereux que celui de Crète; car du moins, dans celui-là, il ne se trouvait qu'un monstre.

(*Note du traducteur.*)

LETTRE XCVII.

22 février 17 —.

A la fin de la saison, je priai les directeurs du théâtre de Drury-lane de me donner un certain nombre de billets, ce qu'ils firent très-honnêtement; dans cette occasion, le feu comte Spencer ayant engagé milady Spencer à se joindre à mes anciennes protectrices, j'obtins le succès que je désirais.

Je ne recevais point de nouvelles de mon fils George Metham, et ce silence me faisait craindre pour sa vie. On m'avait dit que, par une circonstance heureuse, il avait gagné huit mille livres; ce que cette nouvelle avait eu de plus intéressant pour moi, était de m'assurer qu'il vivait encore. Vers ce temps, la femme qu'il m'avait recommandée, étant venue me voir, me dit qu'elle avait reçu de lui une lettre dans laquelle il promettait de m'écrire prochainement. Il lui avait envoyé, ajouta-t-elle, un ordre pour toucher la pen-

sion qu'il lui faisait : elle me pria de l'aller recevoir chez Ross et Gray; sur le montant, je me paierais de ce qu'elle me devait. Le lendemain, elle reviendrait prendre le surplus. Pour terminer, elle me pria de lui prêter une guinée.

Satisfaite de ces nouvelles, je fis ce qu'elle voulait, et je courus chez le correspondant. Là, j'appris que, le matin même, elle avait touché son argent; elle devait, quand elle était venue chez moi, l'avoir dans sa poche. Ce qui me choqua le plus, c'est qu'elle avait reçu de mon fils des lettres pour moi en même temps que les siennes, et les avait supprimées.

Indignée de cette double fraude, il est certain que si, dans le moment, j'avais trouvé la malheureuse, j'aurais fait mettre à exécution le billet que j'avais d'elle. J'ai la fausseté tellement en horreur, que si j'étais coupable des plus grands crimes, je les avouerais franchement, plutôt que de descendre à un mensonge.

Dans le court séjour que je fis chez l'officier, dans Cary-street, j'y rencontrai une personne que je crus avoir vue ailleurs. Comme

elle me fit politesse, je crus, à son air d'aisance, qu'elle était de la maison.

Pendant qu'on dressait mon cautionnement, elle m'apprit qu'elle s'appelait Douglas, qu'elle était d'une bonne famille, mais que des indiscrétions l'avaient jetée dans une dette de trente livres, pour laquelle elle se trouvait arrêtée ; elle n'avait pu trouver cette somme pour s'acquitter. L'humanité, comme vous savez, est chez moi presque une faiblesse. Je pris à cette femme de l'intérêt. Quelque temps après, elle fut délivrée par ce qu'on appelait alors un *billet de feu* (1), qui lui avait été adressé par une main inconnue. Elle vint aussitôt me voir; et comme je suis toujours portée à croire les gens tels qu'ils se montrent, je l'invitai à rester chez moi : une étroite liaison s'établit entre nous. Les événemens, comme vous voyez, ne me corrigeaient pas. Je crains même qu'ils ne me rendent jamais plus sage, si, pour le devenir, il faut renoncer à cette sensibilité confiante dont je me suis toujours glorifiée.

---

(1) Exemption de dettes accordée à des personnes qui avaient été victimes d'un incendie. (*Note du traducteur.*)

LETTRE XCVIII.

2 mars 17 —.

Un avis parut dans les papiers publics, annonçant qu'on allait publier, dans une brochure, le nom de toutes les personnes qui s'étaient rendues dans King's-bench, ou qui étaient inscrites sur les livres de cette demeure. Craignant de voir mon nom confondu avec ceux de gens qui s'y étaient fait inscrire, et s'étaient procuré des *billets de feu* dans des vues frauduleuses, j'écrivis à M. Woodfall (1) pour empêcher, s'il était possible, cette insertion. Je lui exposais les vraies circonstances de mon arrestation, et le priais de ne pas mettre mon nom, parce que, dans le mois suivant, devait se terminer une affaire qui m'avait causé tant de désagrémens. Mais, à mon grand chagrin, quand la fâcheuse liste

(1) Propriétaire d'un journal ancien et estimé, connu sous le nom de *Woodfall register*. (*Note du traducteur.*)

paruț, mon nom s'y trouva, ainsi que celui de mistriss Douglas, en assez mauvaise compagnie.

Les gens de la maison que j'habitais n'avaient eu aucune connaissance de ce qui m'était arrivé : quand ils virent mon nom sur le rôle de King's-bench, ils prirent beaucoup d'inquiétude, et craignirent que, pour annuler de nouvelles contraintes, je ne voulusse profiter de ma qualité de prisonnière, ce que prétendaient pouvoir faire toutes les personnes qui étaient sur la liste. Je fus extrêmement humiliée d'une supposition si contraire à mes principes. Je trouve tout simple que le malheureux marchand, qui se trouve réduit, par des pertes, à l'impossibilité de payer, profite des actes d'insolvabilité, ou d'autres moyens légaux, pour éviter des poursuites. Mais je ne pense point qu'il soit permis à d'autres d'user de ces avantages. Je m'étais conduite conformément à cette opinion, lorsque j'avais refusé de me libérer, par un pareil acte, de dettes bien autrement importantes.

J'avais fait part à mon fils Metham de la manière dont s'était comportée avec moi son amie. Surprise de ne point recevoir de lui de

réponse, par le retour du paquebot (1), je pressentis mon malheur. Mes craintes ne tardèrent pas à se réaliser. J'écrivis à sir George, pour savoir s'il avait reçu quelques nouvelles. Sa réponse me parvint cachetée de noir; je l'ouvris en tremblant; je vis à la première ligne: « Rassemblez tout votre courage. » Je ne pus continuer; je tombai par terre, sans connaissance.

Lorsque je repris mes sens, je vis autour de moi, fondantes en larmes, la maîtresse de la maison et quelques autres personnes qu'elle avait appelées à mon secours. Mes pleurs ne coulaient point; la douleur était prête à me suffoquer. De tous les chagrins que j'ai éprouvés, ce fut là sans contredit le plus sensible. Je perdis dans mon fils tout ce qu'une mère pouvait espérer ou désirer; un ami, un protecteur, le seul soutien qui me restât. Mon fils Henri était aux Indes orientales, et le sinistre

---

(1) Le départ et le retour des paquebots, pour les colonies, sont aussi réglés que les courriers de la poste. Nous avons eu en France des paquebots pour nos îles de l'Amérique; mais l'usage en a duré peu de temps. Il serait à souhaiter qu'à la paix on renouvelât cet utile établissement. (*Note du traducteur.*)

événement qui m'enlevait son frère redoublait pour lui mes craintes : je me regardais comme sans enfans ; car pour ma fille, je ne pouvais, après les procédés qu'elle avait eus pour moi, la considérer comme mon enfant ; elle m'avait montré par sa cruauté qu'elle était la vraie fille de M. Calcraft.

Je n'avais pas même de quoi acheter des vêtemens de deuil. Sir George, que je priai par écrit de venir à mon secours, me répondit qu'il ne le pouvait pas : ses propres dépenses absorbaient tout ce qu'il avait sauvé des débris de sa fortune. J'eus encore recours à M. Stacie, qui me donna ce qui m'était nécessaire.

Je fis des démarches pour obtenir des lettres d'administration de la fortune de mon fils. On m'en détournait, par l'observation que peut-être cette fortune ne suffirait pas pour couvrir les frais ; mais je ne pouvais croire qu'il n'eût pas laissé quelque chose à la Jamaïque. Je persistai dans mon dessein. Au bout de quelques mois, un des principaux créanciers de mon fils détermina son procureur à prendre pour moi, à la chambre des communes, l'engagement de payer les frais. Après beaucoup de

peines, les lettres furent obtenues. Si-tôt que je les eus, j'appris, à mon grand étonnement, par M. Barry, secrétaire du général Dalling, qu'il y avait un testament, dont il promit de m'envoyer copie. Cette nouvelle m'empêcha de faire aucun usage de mes lettres. Malgré tous les soins que j'ai pris depuis trois ans, j'ignore encore aujourd'hui si mon fils est mort riche ou insolvable.

Ainsi, toujours trompée dans mes espérances, jouet habituel de la fortune, je ne savais de quel côté me tourner. Heureusement, le comte Haslang, sorti, comme par miracle, de sa longue indisposition, promit de me renouveler le secours qu'il m'avait donné pendant quelque temps; mais tout ce que je recevais était consommé d'avance par des besoins antérieurs. Les directeurs de Covent-Garden se prêtèrent encore à m'obliger, en me donnant des billets; mais un changement de pièce, une erreur d'affiches, empêchèrent qu'ils ne me fussent utiles. Je ne reçus que vingt guinées de mistriss Armstead, pour une loge; libéralité particulièrement méritoire de la part de cette dame, que je ne connaissais point. Le comte Haslang eut alors

une rechute, ce qui me rejeta dans de nouveaux embarras. Tout semblait se réunir pour les augmenter; chaque espérance qui s'offrait à moi s'évanouissait à l'instant où j'allais la saisir; chaque rameau auquel je m'accrochais se brisait au premier effort, et je retombais dans le torrent qui m'entraînait. Ceci me rappelle un colibet de ma mère. Elle prétendait que la fortune avait frappé si souvent à ma porte sans que je lui permisse d'entrer, qu'il y avait à craindre qu'un jour elle ne m'envoyât une *miss* (1) de sa famille, qui ne se laisserait pas éconduire. La prédiction n'a été que trop vraie. L'infortune est venue; il a bien fallu la laisser entrer; et au lieu de se contenter d'une simple visite, elle est devenue ma compagne pour la vie.

---

(1) *Misfortune*, qui en anglais répond à notre mot infortune. Les *calembourgs* sont dans toutes les langues; il s'en est fait dans tous les temps. (*Note du traducteur.*)

Étant allée un dimanche à Golden-square, je vis avec un extrême plaisir le comte assez bien rétabli pour assister au service divin dans la chapelle; ce qu'il n'avait pu faire depuis plusieurs mois. Il m'assura qu'il ne s'était pas trouvé si bien depuis trente ans. Il me dit ensuite qu'il se proposait de venir me voir incessamment, et que je pouvais envoyer le jeudi prochain ma domestique chercher la réponse à la lettre que je lui avais écrite. Il eut la bonté d'ajouter qu'il était bien fâché de m'avoir laissée dans le cas de lui rappeler sa promesse.

Attachée à son excellence, par une longue suite d'obligations, je me réjouis de son rétablissement, et je me flattai d'avoir, jusqu'à l'arrangement de mes affaires, un petit revenu assuré.

Conformément à son ordre, j'envoyai le jeudi ma fidèle petite domestique qui se rendit à midi à Golden-square, persuadée qu'elle allait toucher ce que j'attendais, et toute contente de revoir le comte qui la traitait toujours avec bonté. Je comptais tellement sur ce qu'elle devait me rapporter au retour, que je retins, pour dîner avec moi, une

amie qui était venue me voir. Mais devais-je croire qu'une de mes espérances se réalisât ?

Lorsque Sally revint, je tendis bien vite la main pour prendre la réponse que, sans doute, elle me rapportait. Au lieu de me la remettre, elle me cria : « Point de ré-» ponse, vous avez perdu votre unique ami ; » le comte est mort. » Frappée comme de la foudre, je ne pouvais l'en croire. Je courus, sur-le-champ, à l'hôtel, où je trouvai que la nouvelle était trop vraie : la veille l'ange de la mort avait administré les trois fatales gouttes (1).

Le dimanche, le comte, après que je l'eus

---

(1) C'était une opinion reçue chez les anciens Juifs, et qui subsiste encore chez quelques-uns de leurs descendans, que, lorsque Dieu a ordonné la mort de quelqu'un, l'ange exterminateur plane sur la tête de la personne désignée, ayant à la main une épée à la pointe de laquelle pendent trois gouttes de fiel. Le moribond, apercevant cette vision, s'effraie, ouvre la bouche, et l'ange de la mort verse à l'instant la fatale potion qui produit les effets suivans : la première goutte prive de la vie ; la seconde donne au cadavre une pâleur livide ; la troisième le réduit en poussière dans le tombeau. (CALMET, *Dissertation sur la défaite de l'armée de Sannach.*)

quitté, avait demandé sa voiture pour aller rendre quelques-unes des nombreuses visites qu'on lui avait faites pendant sa maladie. Le temps était très-froid; et quelques domestiques engagèrent son excellence à remettre sa promenade à un moment plus doux. Mais il insista, disant qu'il aurait à peine le temps de rendre toutes ses visites avant le jour de la naissance du roi.

Il partit donc. Dans sa course, un des chevaux tomba; le comte ouvrit la glace de la voiture jusqu'à ce que l'animal fût relevé. Cela prit un peu de temps, pendant lequel il reçut le vent qui lui soufflait dans le visage; circonstance nécessairement dangereuse pour quelqu'un qui n'était pas sorti de sa chambre depuis plusieurs mois, et qui venait d'échapper miraculeusement à une longue et terrible maladie.

Le soir, il se plaignit du froid. Le lendemain, il fut mieux; mais le jour suivant, on vit la mort approcher. J'ai su, de bonne part, qu'au lieu de le laisser finir en paix, on l'importuna dans ses derniers momens, pour lui faire faire un testament au préjudice du comte son fils.

Le jeune baron, héritier et exécuteur testamentaire du comte, se laissa conduire par les personnes qui l'environnaient. Au lieu de faire rendre à son excellence les honneurs qui convenaient à sa place et à son rang, on le déposa dans le cimetière commun de Saint-Pancrace. Plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'on mît une seule pierre ou une indication quelconque, pour désigner la place où il était. Je fus d'autant plus affectée de le voir traiter avec si peu d'égards, que lui-même avait paru très-mécontent de ce qu'on avait enterré dans cet endroit sa vieille femme de charge : il s'était exprimé à ce sujet avec beaucoup d'aigreur, et avait dit : « J'aurais » plus d'attention pour un chien que j'aurais » aimé. » Ce ne fut qu'avec peine qu'il consentit qu'elle y restât, quoiqu'on lui eût dit qu'elle-même l'avait désiré. Pauvre homme ! Que n'eût-il pas souffert, s'il eût su que ses propres restes devaient être déposés dans un lieu pour lequel il avait tant de dégoût (1) !

---

(1) Des plaintes si peu sensées rappellent ces vers connus :

Je rêvais cette nuit que, de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé.

Me sentant fort choqué d'un pareil voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin ; va pourrir loin d'ici ;
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin, me reprit-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

LETTRE C.

7 décembre 17 —.

Destituée de toute ressource, je mis dans les journaux un avis par lequel je demandais une place de femme de charge ou de gouvernante de quelque personne âgée ou infirme. Je faisais cette annonce sous le nom de *West*, afin que le souvenir des erreurs qu'on m'avait imputées ne devînt pas un motif de refus; mais, quoique souvent répétée, ma demande n'obtint aucune réponse; qui que ce soit ne prit même la peine de s'informer de cette personne qui désirait tant de se rendre utile.

J'avais écrit, dans l'Inde, à mon fils et à mon neveu; mais je ne pouvais recevoir leurs réponses que dans deux ou trois ans. Mon grand embarras était de vivre jusque-là: ce qui me touchait le plus, était le sort de ma petite domestique. Car, pour moi, habituée au malheur je le contemplais avec indifférence.

J'étais plus calme, peut-être, que jamais je n'avais été. Cette sérénité d'ame était une jouissance que je n'avais pas connue pendant tant d'années que j'avais passées dans la dissipation et la folie.

Une souscription fut ouverte pour moi, au club de Brooke; mais la saison étant avancée, presque tous les membres étaient à la campagne, et je ne retirai de-là que de quoi apaiser un créancier qui me menaçait.

Cependant, cette souscription eut un effet plus heureux, en ce qu'elle convainquit de mon malheur un membre du club qui en avait entendu parler légèrement. Je ne peux assez exprimer de reconnaissance pour tous les services qu'il m'a rendus : et je regrette qu'il ne m'ait pas permis de prononcer un nom que j'aurais tant de plaisir à publier.

Prête à quitter l'Angleterre, mon bienfaiteur offrit de me continuer ses services; mais je le refusai, craignant que sa générosité n'eût déjà excédé les bornes de sa prudence.

J'appris un jour que le procès qu'avaient

intenté les exécuteurs de M. Davy contre ceux de M. Calcraft, avait été jugé en notre faveur. On m'offrait de prendre des mesures pour me faire payer de la portion de ma rente que je n'avais pas vendue à M. Davy, et qui, par conséquent, m'était encore due par la succession de M. Calcraft. J'avais, depuis long-temps, perdu de vue cette affaire dont je ne croyais jamais rien retirer. La nouvelle que je recevais m'en fut d'autant plus agréable.

Je me rendis chez l'homme de loi qui m'avait donné cet avis; il m'apprit qu'il fallait faire un serment, parce que les exécuteurs de M. Calcraft avaient produit des reçus de moi : reçus qui ne pouvaient avoir aucun trait à cette affaire ; je n'en avais jamais donné à compte de cette rente viagère.

Quoique tout fût ainsi en règle, rien encore ne m'a été payé; rien même, dit-on, ne peut l'être que les affaires de M. Calcraft ne soient arrangées : ce qui ne semble pas devoir être prochain. Celle-ci ne se terminera probablement que long-temps après ma mort. Si la sœur de M. Calcraft, qui a hérité d'une partie de sa fortune, voulait se rappeler que

je l'ai aimée comme une sœur, que je l'ai servie, protégée contre l'avarice de son frère; si son mari se souvenait de ce que j'ai fait pour contribuer à un mariage qui le rend heureux, il leur serait facile de me faire payer de cette dette, et cette marque d'attention serait un faible salaire de tant de soins pris par moi pour l'augmentation d'une fortune dont ils jouissent aujourd'hui : mais, j'ai souvent eu occasion de vous le répéter, la reconnaissance est la plus rare comme la plus humble des vertus.

Un remboursement qui me fut envoyé du pays étranger, me mit à même de rendre au bienfaiteur dont je viens de vous parler, presque tout ce qu'il m'avait prêté. Je le fis avec d'autant plus d'empressement que je savais qu'il en avait besoin. Pressée, dans le même temps, pour le paiement d'une dette que j'avais contractée pour le compte de mon fils George, j'employai à l'acquitter le surplus de ce que j'avais reçu : et je me trouvai encore une fois sans le sou.

J'avais eu mille preuves de la bienveillance de la duchesse de Bolton. Sa générosité ne m'était pas inconnue : je pris la liberté de

l'instruire de ma détresse. Par le retour du courrier, je reçus la lettre la plus obligeante avec une traite y incluse sur son banquier : quel que fût mon besoin, je fus encore moins touchée du service, que flattée de la manière dont il était rendu.

Souffrez que, pour vous donner un autre exemple de cette grâce qui ajoute du prix, même à la bienfaisance, je vous rapporte une lettre que je reçus vers le même temps.

« Madame,

» Je suis bien touché d'apprendre que
» vous êtes dans l'embarras ; mais, s'il n'y
» avait quelque cruauté dans ce sentiment,
» je serais tenté de dire que je me félicite de
» ce que vos peines me donnent l'occasion
» de vous être utile.

» Je joins ici une traite de cent livres, que
» je vous prie d'accepter. J'espère que vous
» voudrez bien ne me jamais rendre cette
» somme. Je serai trop payé, si elle peut con-
» tribuer à mettre votre esprit en repos. Si,
» dans toute autre circonstance, je peux vous
» être de quelque utilité, donnez-moi vos
» ordres, bien sûre que rien ne me causera

» plus de satisfaction que d'obliger un cœur
» comme le vôtre. Je suis avec la plus grande
» considération,

» Votre humble et obéissant
» serviteur. »

Il ne m'est point permis de désigner l'auteur de cette lettre. Mais son action a si souvent rappelé à ma mémoire un passage de notre immortel Shakespeare, que je ne peux m'empêcher de vous le citer.

« Qu'aurions-nous *besoin* d'avoir des amis,
» si jamais nous n'avions *besoin* d'eux? Ils
» ressembleraient à ces instrumens sonores
» qui, suspendus enfermés dans leur étui,
» n'ont que la faculté de rendre des sons.
» Souvent j'ai souhaité d'être plus pauvre
» pour vous appartenir de plus près. Nous
» sommes nés pour faire du bien, et que
» pouvons-nous mieux regarder comme à
» nous que ce qui appartient à nos amis?
» Combien il est doux d'en avoir autant qui,
» comme des frères, disposent de la fortune
» les uns des autres!.... »

(Timon d'Athènes, *acte I, scène V.*)

LETTRE CI.

19 juin 17 —.

Peu de temps après Noël, une femme avec laquelle j'étais fort liée étant, un jour, venue me voir, elle admirait avec moi cette singulière suite d'événemens bizarres, et d'espérances déçues dont ma vie était remplie. Ma domestique entre en palpitant d'aise, et me demande de l'argent pour payer le port d'une lettre qui venait de l'Inde. Persuadée que cette lettre vient de mon fils, qui souvent m'avait écrit sous le nom de West, je la déchire plutôt que je ne l'ouvre : je cherche avidement quelques nouvelles de ce fils si cher.... Au lieu d'épître, je trouve sous l'enveloppe deux lettres de change, l'une qui était une *seconde*, de cinquante livres, sur un particulier de Marlborough-street, l'autre de trente livres sur un habitant d'Irlande, avec une lettre d'avis adressée à ce dernier.

Je m'informai, sur-le-champ, s'il n'existait

pas dans le voisinage quelque autre personne du nom de West. On n'en trouva point. Je me souvins que quelqu'un de Wimpole-street, que je ne connaissais pas, était venu chez moi, un an auparavant, sans me trouver. Supposant que cette personne connaissait quelque autre mistriss West, avec laquelle elle m'avait confondue, je lui écrivis pour le lui demander. Je ne reçus point de réponse.

Au bout de quelque temps, je portai à l'acceptation la traite de cinquante livres qui était à trente jours de vue. L'accepteur me demanda où était la *première*; je dis que je ne l'avais pas reçue. Nous présumâmes alors qu'elle était perdue. Au temps de l'échéance, on me fit dire qu'il se présentait un autre réclamant qui avait la *troisième*, et qui se trouvait être le mari de mistriss West, à l'ordre de qui les effets étaient tirés. Je remis donc à celui-ci, et l'autre effet, et la lettre qui l'accompagnait; et ainsi s'évanouit, comme tant d'autres, cette nouvelle illusion.

Alors mistriss Douglas arriva, me dit-elle, d'Écosse. Je la reçus à cœur ouvert, avec cette franchise qui fait le fond de mon caractère; et je pris plaisir à partager avec elle le

peu que je possédais. Mais, suivant l'usage, quand elle se vit plus heureuse, elle désira de s'éloigner de la personne qui l'avait secourue dans l'infortune. Pour cela, elle commença par me chercher une querelle : je la soutins avec modération; elle, avec aigreur. Mais je ne répondis point à ses injures. J'ai pour règle, lorsque j'éprouve, de la part de quelqu'un que je considère, de l'ingratitude, de la fausseté, des insultes, d'écrire son nom dans le livre de ma mémoire, au rang des morts. Cette méthode m'épargne des ressentimens pénibles dont ne peut se défendre une sensibilité trop vive. Je regarde donc cette dame comme aussi duement ensevelie que tous ses aïeux, et je pardonne à ses mânes.

Enfin, madame, mon pénible récit est achevé. Vous connaissez tous les événemens d'une vie qu'ont remplie les contrariétés, les vicissitudes et les chagrins. J'ai rassemblé, je crois, toutes les particularités propres ou à vous amuser, ou à instruire ceux qui me liront. J'ai choisi, surtout, celles qui pouvaient servir à mon principal objet; c'est-à-dire présenter avec franchise et simplicité le tableau de ma conduite. Je n'ai rien atténué

par vanité, rien caché par mauvaise intention. En vous exposant mes erreurs, je vous en ai indiqué les sources, et j'ose penser que cette véracité contribuera à les faire excuser.

Je ne crois pas avoir besoin de vous assurer que tous les faits que vous venez de lire sont exactement vrais. Quelques-uns pourront vous paraître extraordinaires, même fabuleux; mais il existe, de presque tous, des témoins vivans qui ne me démentiront point. Les incidens qui ne me concernent pas personnellement ne sont pas moins authentiques; la plupart se sont passés sous mes yeux, ou m'ont été transmis par des autorités incontestables.

Les circonstances que je vous ai détaillées, et la suite entière de ma vie vous prouveront, je pense, que j'ai dû mes malheurs plutôt à la fortune qu'à toute autre cause, et que l'imprudence, l'irréflexion ont eu plus de part que la dépravation du cœur, à l'irrégularité de ma conduite. Il en résultera, j'espère, que le public jugera avec moins de rigueur et mes actions et mon caractère.

Shakespeare a dit: « La trame de notre » vie est un fil mélangé de bien et de mal.

» Nos vertus nous enorgueilliraient si nous » n'étions humiliés par nos fautes, et nos » vices nous jetteraient dans le désespoir s'ils » n'étaient rachetés par nos vertus (1). » Cette considération sera pour moi de quelque poids auprès des ames généreuses, et des esprits non-prévenus. Ils ne m'absoudront pas de tout vice : ils penseront que mes qualités sont balancées par mes défauts: mais il se mêlera quelque indulgence à la censure, aux reproches quelque estime.

Si le récit de mes inconséquences et de leurs tristes résultats, peut servir de leçon à mon sexe, s'il peut détourner quelque imprudente des sentiers que je suivis, et lui inspirer plus de raison que je n'en eus moi-même, je n'aurai pas mal employé mon temps.

Puisse le public qui me lira, avoir pour moi la même compassion que j'eus toujours pour les autres : puisse l'ange des souvenirs laisser tomber sur mes fautes une larme de pitié, et les effacer de sa main indulgente !

---

(1) Le texte dit littéralement : « Nos vertus seraient fières, si nos fautes ne les fouettaient pas ; et nos crimes désespéreraient, s'ils n'étaient pas caressés par nos vertus. »

NOTE DU TRADUCTEUR.

Mistriss Bellamy fit imprimer ces Mémoires ou, pour m'exprimer comme elle, cette apologie en 1784. Elle y joignit la lettre à M. Calcraft, qu'elle s'était proposé de publier en 1767, et que celui-ci, par ses menaces, l'avait empêchée de faire paraître. Dans cette lettre, qui est fort longue, elle rappelle à M. Calcraft tous les torts dont ce misérable s'était rendu coupable envers elle. Elle en reprend l'histoire au jour où, instruit par elle de sa querelle avec M. Metham, et du présent de mille livres qu'elle avait reçu d'un bienfaiteur inconnu, il l'engagea à faire usage de cette somme. Quoiqu'il ait depuis prétendu en avoir été le donateur, elle élève à cet égard des doutes que justifie toute la conduite de l'imposteur. Passant de-là à l'engagement contracté entre elle et lui chez M. Gansel, elle donne la copie de cet acte, par lequel M. Calcraft reconnaissait lui devoir cinquante mille livres, et s'obligeait à les lui payer, s'il épousait toute autre personne qu'elle. Le soin qu'il prit de faire entendre à toutes les personnes qu'elle connaissait qu'elle était mariée avec lui, quoique, étant le mari d'une autre, il ne pût jamais être le sien, consomma l'iniquité d'une si odieuse tromperie. Mistriss Bellamy rappelle toutes les peines qu'elle s'est données pour augmenter une fortune qu'elle croyait devoir devenir celle de ses enfans, les dépenses qu'elle a faites pour lui, les dettes contractées, soit par son ordre, soit pour ses intérêts, et qu'il a tant et si vainement promis de payer. Mais ni ces injures répétées, ni le souvenir des souffrances de tout genre que lui a fait subir l'infâme duplicité de son perfide suborneur, ne la conduiront à des indiscrétions que réprouve la délicatesse. Bornée au récit de ses propres

injures, elle ne révélera point ce qui, dans la conduite de M. Calcraft, ne la concerne pas. Les craintes qu'à cet égard il a témoignées, et le silence qu'il lui a fait demander, lui ont semblé une nouvelle offense. Elle s'élève avec amertume contre les insinuations qu'il affecta de répandre sur les motifs de leur séparation ; calomnies d'autant plus perfides, qu'il connaissait, et les offres qu'elle avait refusées, et la résolution qu'elle avait prise de ne former de liaisons d'aucun genre. La fourberie avec laquelle il s'appropria des bijoux qu'il prétendait avoir vendus à vil prix, mérite des reproches plus graves encore. Une transaction a prévenu la honte dont un jugement eût flétri cette action. Mais la bassesse subsiste, et c'est à l'opinion à en faire justice. Vil à l'égard de la femme qu'il prétendait chérir, Calcraft se montra lâche et traître envers son bienfaiteur. M. Fox lui avait confié, sous le secret, une conversation qu'il avait eue avec le roi : le malheureux la divulgua inconsidérément, et nuisit beaucoup à son protecteur. Ce trait, devenu public, donna lieu non-seulement à de beaux vers de Churchill, mais à un poëme tout entier intitulé *l'Ingratitude*. Ce qui ajouterait à l'amertume que laisse à l'auteur l'humiliation d'avoir consacré une partie de sa vie à un homme qui ne pouvait inspirer que le dégoût et la haine, ce serait le regret de lui avoir quelques obligations. Mistriss Bellamy, pour prouver qu'elle n'en a aucune à M. Calcraft, termine sa lettre par une espèce de compte duquel il résulterait qu'il est son débiteur de vingt-cinq à trente mille livres.

Cette lettre n'offre aucun fait important qui ne soit raconté dans le cours de l'ouvrage ; elle est écrite avec plus d'aigreur que de force, plus de ressentiment que d'indignation. M. Calcraft, lorsqu'elle a paru, était mort, et

cette circonstance dut diminuer encore l'intérêt d'un écrit qui n'en aurait aucun pour le lecteur français.

En 1786 parut la quatrième édition de ces Mémoires ; c'est celle dont je me suis servi. L'auteur y ajouta les lettres suivantes.

LETTRE CII.

4 mai 17 —.

Vous avez pris, madame, tant de part aux événemens de ma vie, que je crois devoir vous instruire aussi de ceux qui se sont passés depuis le commencement de cette année 1785. Ce récit, peut-être, coûtera encore quelques larmes à votre ame compatissante. Cependant comme l'horizon semble s'éclaircir devant moi, et que je vois briller l'aurore d'une tranquillité à laquelle je fus bien long-temps étrangère, cet avenir, je l'espère, consolera votre sensibilité, et vous donnera quelque satisfaction.

Au moment où je publiai mes Mémoires, j'étais fort obérée; l'argent qu'ils me produisirent fut en entier employé à satisfaire des créanciers. Je payai jusqu'à ma dernière guinée, et je me vis obligée de contracter de nouvelles dettes pour soutenir ma misérable existence.

J'avais, je ne sais comment, encouru la malveillance de la maîtresse de la maison que j'habitais. L'espoir que je pouvais fonder sur la générosité du public, excitée par la lecture de mon histoire, n'adoucit point cette animosité dont je n'ai jamais conçu la cause; elle s'augmenta tellement, quoique j'eusse constamment cherché à complaire à cette femme, qu'un jour elle prit un mandat contre moi pour quatorze livres de loyers échus dont je lui étais redevable, et conduisit elle-même dans mon appartement l'officier du shériff chargé d'exécuter cet ordre; et pour que cette arrestation fût aussi pénible, aussi dispendieuse qu'il était possible, elle prit soin de la faire faire un samedi, à huit heures du soir (1).

M. Baten de Hare-court dans le Temple (2), voulut bien m'aider à sortir de cette fâcheuse

---

(1) Le dimanche est, en Angleterre, un jour de repos universel; aucun acte, aucune affaire ne se fait ce jour-là. Un débiteur arrêté le samedi ne peut, par conséquent, fournir caution ni obtenir sa liberté avant le lundi.

(*Note du traducteur.*)

(2) Quartier qu'habitent particulièrement les gens de loi. (*Note du traducteur.*)

affaire; mais la haine s'accroît par le mal qu'elle fait, par celui qu'elle a voulu faire : les revers ajoutent, ainsi que les succès, à son intensité. Ma persécutrice, irritée de voir que j'avais échappé à sa malveillance, alla trouver tous les gens à qui je devais, et, par tous les moyens qu'elle put imaginer, les engagea à prendre contre moi des mandats d'arrêt. Bientôt, les dettes, ajoutées aux frais, se trouvèrent quadruplées.

Pour comble de désagrément, n'ayant pas, à raison de mon ignorance des lois, répondu convenablement à l'un de ces ordres, je fus attaquée pour *mépris du tribunal*, et, hors d'état de payer l'amende, je me vis de nouveau conduite en prison.

L'officier chez lequel on me mena s'appelait M. Parson ; c'était celui chez lequel j'avais été précédemment conduite, à raison d'un billet que j'avais souscrit pour rendre service à miss Smithers, cette femme ingrate et méprisable qui avait trompé et mon fils Metham et moi. Je ne possédais pas un shelling ; j'eus recours encore à M. Baten, dont l'amitié ne m'abandonna pas : mais prête à quitter la triste demeure que j'étais revenue

habiter, mon hôte me signifia un mandat pour cinq guinées que je lui devais, à raison de cette détention antérieure.

Ces persécutions répétées me rejetèrent dans le désespoir; je ne voyais aucun moyen d'échapper à tant de malheurs. Enfin, grâce aux secours que m'ont donnés généreusement la duchesse de Bolton, le duc de Montague, la duchesse de Rutland, le comte de Mansfield, sir Francis et lady Basset, lady James, mistriss Hastings, un obligeant inconnu, et l'estimable mistriss Bull, dont je dois l'amitié à la lecture de mes Mémoires, le nuage qui m'enveloppait commença à se dissiper; j'eus lieu d'espérer que bientôt je serais débarrassée de toutes mes dettes. Mais un jour, je reçus une visite de M. Naylor qui me présenta un long mémoire pour les frais d'un procès qu'il avait suivi pour moi, relativement à la fausse arrestation dont je vous ai rendu compte.

Je fus d'autant plus étonnée, que je lui avais payé sept guinées et demie à valoir sur ses frais; et comme, depuis plus de cinq ans, il n'avait rien réclamé, je ne pouvais supposer que je lui dusse quelque chose. M. Baten, que

je consultai de nouveau, arrangea avec lui cette affaire.

J'aurais dû vous dire que j'avais connu ce dernier, parce que, chargé des intérêts du frère de M. Woodward, il était venu me trouver pour m'engager à déclarer que je renonçais à l'obligation souscrite par son client, et trouvée dans les papiers de mon ami; je me prêtai avec grand plaisir à une réclamation qui me paraissait juste; et comme je suis la seule partie intéressée à la succession, j'espère que ma renonciation aidera M. Woodward à gagner le procès que lui ont, si mal à propos, intenté les exécuteurs de son frère (1).

Après vous avoir affligée par le détail de mes nouvelles peines, j'ai quelque plaisir à vous apprendre que devant moi s'ouvre une nouvelle perspective; j'ai lieu de croire que moins triste je vais me trouver, pour ma vie, dans une position agréable et tranquille.

---

(1) M. Woodward était mort en 1777, et ce procès, comme on le voit, durait encore en 1785. On peut voir par cet exemple combien sont fondés les reproches si souvent faits à la jurisprudence civile des Anglais.

(*Note du traducteur.*)

Mais l'indépendance même, qui m'est si chère, me flatte moins que la satisfaction de me retrouver protégée, chérie par les personnes que distinguent de véritables vertus.

M. Townley-ward, homme de loi qui honore sa profession, a pris en main ma cause; il me soustraira, je l'espère, à la tyrannie d'un homme qui n'a usé que pour me nuire des pouvoirs qu'on lui avait donnés pour me servir.

Désormais, bornant mes jouissances à la conversation de quelques amis que j'ai conservés, je remercie mes bienfaiteurs, et je bénis la Providence.

LETTRE CIII.

8 mai 1785.

Je croyais avoir pris congé de vous; mais je ne peux me refuser au désir de mettre sous vos yeux une lettre que je viens de recevoir. Elle respire une philantropie si douce, une politesse si aimable, que j'ose croire que vous ne la lirez point sans quelque satisfaction. Les louanges flatteuses que me donne l'obligeante anonyme, la sensibilité qu'elle me témoigne, les consolations qu'elle m'offre, ainsi que les vœux qu'elle forme pour moi, ont fait, sur mon cœur, une impression qui n'en sera point effacée. Puisse l'auteur inconnu de cette lettre touchante lire ici l'expression de ma reconnaissance !

« Ma chère dame,

» Je viens d'achever la lecture de ce que
» vous appelez modestement *l'apologie de*

» *votre vie.* Cet ouvrage, sans doute, pour-
» rait servir d'apologie à une vie plus blâ-
» mable que la vôtre. Nulle histoire encore
» ne m'avait paru aussi intéressante. Si l'on
» eût donné ce récit pour un roman, j'aurais
» repris l'auteur d'avoir passé les bornes du
» vraisemblable, et je l'aurais accusé de se
» jouer de la crédulité de ses lecteurs. Mais
» vous nous avez prouvé que l'imagination
» la plus inventive était bien au-dessous de
» la réalité.

» Ah! ne dis pas, aimable infortunée, ne
» dis pas que tu n'as point d'amis qui pren-
» nent part à tes chagrins, ou qui puissent se
» réjouir de tes consolations. Toute ame li-
» bérale s'intéressera à ton sort. Tout cœur
» sensible sera attendri de tes maux, et se
» félicitera de ta satisfaction si le ciel encore
» daigne te sourire. Et, sans doute, il te re-
» gardera en pitié; sans doute, cet être qui
» t'a retenue suspendue sur le bord de l'a-
» bîme, ne t'abandonnera pas tout-à-fait.
» N'as-tu pas nourri la veuve et l'orphelin?
» N'as-tu pas donné du pain à celles qu'or-
» nent aujourd'hui les symboles de la gran-
» deur, lorsque leurs parens désolés n'en

» avaient point à leur offrir (1)? Ils peuvent » t'oublier, ceux que tu as secourus dans le » besoin; mais le Dieu du ciel ne t'oubliera » pas.

» Heureuse! trois fois heureuse! si je pou- » vais vous offrir quelque soulagement. Ma » demeure serait votre asile; mes tendres » soins rendraient le calme à votre ame fa- » tiguée; votre société charmerait mes vieux » jours. Mais je ne puis prétendre à de si doux » plaisirs. Des prières et des vœux sont les » seuls trésors dont je puisse disposer. Mais » c'est un cœur compatissant qui vous les of- » fre, et vous n'en repousserez point l'hom- » mage.

» Quelques paroles consolantes sont sou- » vent plus douces aux malheureux, que les » dons de l'opulence. C'est là le tribut du » pauvre, et j'ose vous le présenter. Souffrez » que j'y joigne quelques conseils. Je ne suis » pas de ces gens qui, assis sur des fleurs, » prêchent la patience à ceux qu'ils voient

---

(1) Ceci fait probablement allusion aux deux miss Gunnings. On a vu comment l'une avait reconnu les services rendus à son enfance. (*Note du traducteur.*)

» couchés sur des épines. Peu de personnes, » peut-être, ont bu à plus longs traits que » moi, dans la coupe du malheur; l'affliction » a, depuis long-temps, courbé ma tête. Mais, » grâce à Dieu, elle n'a point flétri mon ame. » Lorsque l'adversité, sous des formes mul- » tipliées, m'est venue assaillir, une rési- » gnation absolue aux volontés du Ciel m'a » conservé le repos intérieur. L'espérance, » ce baume souverain des cœurs blessés, » m'a soutenue contre la fortune. Sans son » appui, j'aurais, depuis long-temps, suc- » combé aux peines les plus amères qui puis- » sent affliger une mère tendre et une épouse » affectionnée.

» N'oubliez point, quelques infortunes qui » s'amassent pour vous accabler, que la main » qui vous frappe peut aussi vous guérir; » que cette même Providence qui, si long- » temps, a permis que vous fussiez le jouet » d'hommes vils et cruels, peut, en un ins- » tant, vous rendre l'amitié des justes, la » bienveillance des grands, heureux dispen- » sateurs des bontés que le ciel réserve aux » malheureux! Ce serait ce noble emploi

» que je convoiterais, si j'étais susceptible » d'envie.

» Je me flatte, madame, que vous excu-» serez la liberté que prend une personne » plus âgée que vous, et qui ne craint point » de se dire, avec vérité,

Votre amie,

P. S.

« *P. S.* S'il survenait, comme je l'espère, » quelque changement heureux dans votre » position, veuillez bien l'annoncer dans le » Journal du Soir, et y joindre l'indication de » votre demeure. Ne la connaissant point, » j'adresse cette lettre à M. Bell (1) qui, j'es-» père, vous la fera parvenir. »

---

(1) Libraire chez lequel se vendait l'ouvrage de mistriss Bellamy.

LETTRE CIV.

1 octobre 1785.

Une quatrième édition de ces Mémoires se prépare ; et je crois devoir y joindre cette lettre qui terminera tout ce que j'ai à vous dire de moi.

Vous avez vu dans ma dernière, que la fortune, lasse de me persécuter, avait semblé m'offrir une perspective de tranquillité. Mais ai-je dû jamais compter sur ses faveurs ? D'autres peines sont venues s'ajouter à tant de peines que je vous ai racontées.

Un étranger demande un jour à me parler. Son nom, me dit-il, était Finton. Il demeurait à Newington, dans Surry. Un sir James Walker, habitant de la Jamaïque, l'avait chargé de me voir. Ce dernier devait à mon fils George Metham une somme considérable, pour argent gagné au jeu. Aussi honnête que riche, il se proposait de me payer cette dette, si j'en avais besoin. Je n'hésitai pas, comme

bien vous croyez, à la réclamer, non plus qu'à témoigner la satisfaction que me causait un exemple si rare de délicatesse. Le même jour, ce M. Finton partait, me dit-il, pour la Jamaïque : il se chargea d'une lettre que j'écrivis à M. Walker.

Une représentation fut donnée à mon bénéfice : le produit surpassa ce que j'en avais espéré. La beauté, la grandeur, la grâce et la bonté se réunirent pour orner les loges. On m'avait prévenue qu'il serait nécessaire que je me montrasse, ne fût-ce que pour témoigner ma reconnaissance : extrêmement affaiblie par une cruelle maladie, j'aimai mieux subir cette pénible comparution, que de passer pour ingrate.

Mistriss Yates fit le rôle de la duchesse de Bragance; jamais elle n'avait mieux joué. Je peux dire, avec vérité, que je jouis plus de son succès, que si j'eusse été moi-même l'objet des applaudissemens qu'on lui prodigua. Tous les acteurs multiplièrent leurs efforts. La belle miss Farren prononça un épilogue dans lequel j'étais représentée comme un Bélisaire femelle. Elle s'exprima avec tant de

chaleur et d'intérêt, que ma timidité s'en augmenta.

Enfin, il fallut me présenter. Je m'avançai, dans l'intention de faire un remerciment : mais il me fut impossible de prononcer un seul mot de ce que je m'étais proposé de dire. J'étais si troublée que, certainement, je serais tombée sur les lampions, si l'aimable personne qui avait prononcé l'épilogue ne m'avait soutenue jusqu'à ce que je fusse hors du théâtre. En y arrivant, je tombai évanouie.

Je me trouvai, grâce à ce bénéfice, en état d'acquitter mes nouvelles dettes. Ne doutant point, d'ailleurs, que je ne reçusse bientôt de l'argent de la Jamaïque, je payai quelques anciens créanciers, et donnai des sûretés à d'autres dont l'indulgence avait droit à tous mes égards. Vous le voyez : l'expérience ne me corrige point, vous me retrouverez toujours crédule, toujours prompte à me reposer sur un avenir illusoire.

Peu de temps après, je me rompis la cheville du pied. Sortie trop tôt après cet accident, je tombai, et me fendis l'os de la même jambe, ce qui me fit craindre de ne pouvoir plus marcher.

Inscrite aujourd'hui sur la liste des pensionnaires de la duchesse de Devonshire, j'espère n'avoir plus à redouter les atteintes de la misère. Je n'ai reçu aucune réponse de la lettre que j'avais écrite à la Jamaïque. Plus je réfléchis à la visite de ce M. Finton, et moins je conçois ce qui put le déterminer à venir ainsi, par une fausse amorce, me placer dans le paradis des fous.

Mon fils Henri, revenu de l'Inde, m'offre tout ce qu'une extrême tendresse peut donner de consolations à une mère. Sa fortune ne lui permet point de payer ce que je dois; mais il me donne des secours réglés; et si le poids de ces dettes éternelles ne troublait pour moi toute félicité, protégée par la meilleure des femmes, objet des tendres soins d'un excellent fils, je me trouverais encore heureuse, quoique dépourvue de santé, et privée du plaisir que je préfère à tous autres, celui de faire de l'exercice.

Tant de petits faits, de détails si dénués d'intérêt, remplissent ces dernières lettres de mistriss Bellamy, que, les ayant beaucoup réduites, je crains encore de ne les avoir pas assez abrégées.

L'anecdote suivante, relative à un théâtre dont il est si souvent question dans ces Mémoires, et à des personnes dont plusieurs y sont nommées, m'a paru propre à dédommager le lecteur de particularités insignifiantes que ne rachètent pas des réflexions trop communes.

EXTRAIT

Du Magasin Encyclopédique, page 526, *quatrième année.*

« Le célèbre acteur Palmer, du théâtre de Covent-Garden, avait joué depuis quelques temps à Liverpool. Abattu par la perte de son épouse et celle d'un fils chéri qu'il avait éprouvées en peu de temps, il donna souvent des marques d'une douleur profonde qui résistait à toutes les consolations de ses amis. Cependant, il joua peu de temps après un de ses principaux rôles, le jeune *Wilding*, dans le Menteur, avec beaucoup de vivacité et de comique.

» Le 2 août de cette année 1798, il avait à jouer le rôle difficile de l'étranger, dans la pièce de Kotzebue, intitulée Menschenhaass und Rene (Misantropie et Repentir).

» Dans les deux premiers actes, Palmer ne montra aucune altération; mais dans le troisième, il parut extrêmement affligé lorsqu'il

entra sur la scène. Quand il fallut répondre au major (dans la pièce anglaise, le baron de Stainfort), à la question que lui fait celui-ci sur la santé de ses enfans; frappé tout-à-coup du souvenir de la mort de son fils, il tomba, poussa un grand soupir, et mourut sur-le-champ.

» Le public crut d'abord que ce n'était qu'un coup de théâtre, pour exprimer la force du sentiment; mais lorsqu'on le vit emporter mort, l'étonnement se changea en une frayeur générale. Tous les secours des médecins furent inutiles. On entendit les plaintes des femmes et des acteurs. Enfin, le directeur, M. Aikin, parut sur le théâtre; mais les larmes et les sanglots l'empêchèrent de proférer un seul mot. Un autre acteur, M. Incledon, essaya de faire le récit de ce qui s'était passé; mais il ne put de même prononcer que quelques mots. Les dernières paroles que Palmer prononça furent : *There is another and a better world!* (Il y a un autre, un meilleur monde!) Elles seront gravées sur son monument sépulcral, à Walton, où il a été enterré avec beaucoup de solennité. Il est mort à l'âge de cinquante-sept ans.

» Comme ses finances n'étaient pas dans le meilleur état, ses créanciers avaient assuré sa vie à la compagnie d'assurances de Black-Friars pour la somme de deux mille livres sterlings, qu'on est maintenant obligé de leur payer. Il laisse une famille nombreuse et dépourvue de secours; et tout le monde le regrette comme un des premiers artistes. Il avait commencé par les rôles de valets.

» On se rappelle à cette occasion plusieurs événemens semblables; de *Molière*, qui ressentit les premières atteintes de sa maladie mortelle sur le théâtre, dans le rôle du malade imaginaire; de *Montfleury*, qui mourut à la représentation violente du rôle d'Oreste, dans l'Andromaque de Racine; de *Bond*, qui joua le rôle de Lusignan, dans la pièce anglaise de Zaïre, avec tant de vivacité, que lorsque Zaïre adressa la parole au vieillard assis dans le fauteuil, il était mort, et sans le moindre mouvement.

» Lorsqu'on joua à Liverpool au profit des quatre enfans de Palmer, Holman prononça un prologue composé par le célèbre historien Roscœ, qui produisit une sensation générale: il contenait des passages très-pathétiques; il y

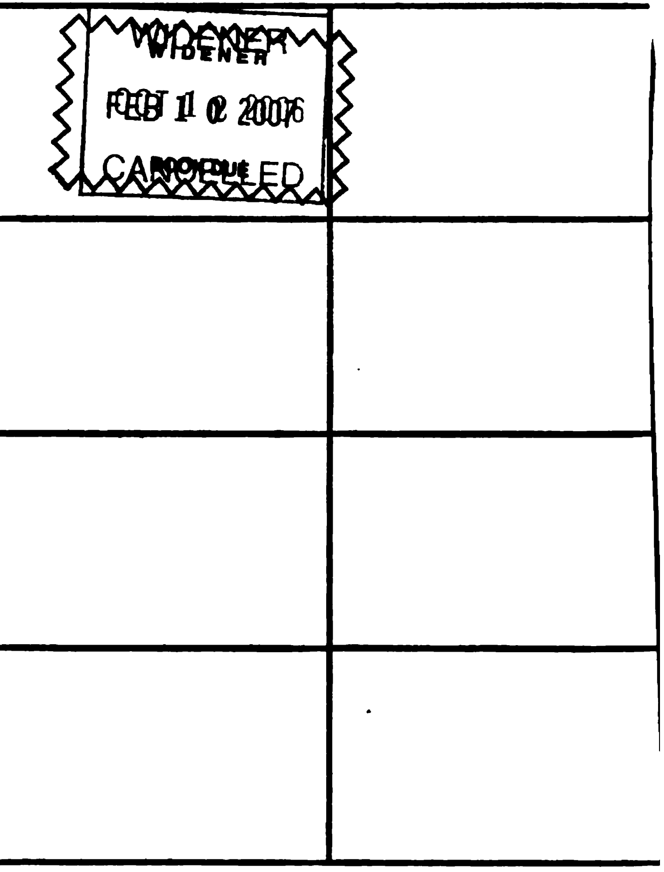
avait aussi fait entrer les dernières paroles de Palmer que nous avons citées.

» Lady Derby, ci-devant miss Farren, qui jouait autrefois sur le même théâtre avec Palmer, donna pour cette représentation cinquante livres sterlings.

» La représentation qui fut donnée au bénéfice de la famille de Palmer, au théâtre de l'Opéra, à Londres, rapporta sept cents livres sterlings.

» Le frère de Palmer voulut prononcer aux spectateurs un discours fait par Colman; mais les larmes et les sanglots étouffèrent sa voix : le public en fut plus vivement touché que des paroles les plus éloquentes, et ce tendre frère fut couvert d'applaudissemens. »

FIN.




WINDSOR
HOWLAND
LORING.
JE ME FIE EN DIEU
JUSTIN WINSOR

